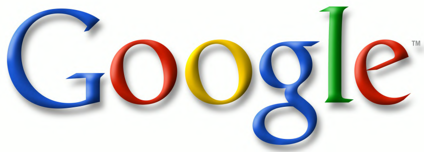
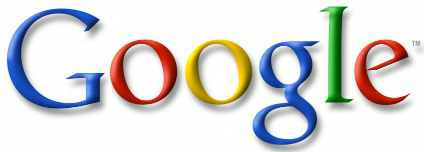







DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.

HISTOIRE

DE LA

GRÈCE ANCIENNE

II

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest. 21

HISTOIRE

DE LA

GRÈCE ANCIENNE

PAR V. DURUY

INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS
MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

(Près de l'École de médecine)

1862


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
3 - NOV. 1927

HISTOIRE

DE LA

GRÈCE ANCIENNE.

CINQUIÈME PÉRIODE.

LUTTE DE SPARTE ET D'ATHÈNES.

(431-404.)

DÉCADENCE DE L'ESPRIT PUBLIC.

CHAPITRE XX.

LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE JUSQU'A LA MORT DE PÉRICLÈS [1].

La royauté abolie dans tous les États de la Grèce, Lacédémone exceptée, avait été remplacée par l'oligarchie; celle-ci à son tour avait dû faire des concessions, de jour en jour plus larges, à l'esprit démocratique. Mais le mouvement n'avait pas été partout égal; telle ville était en

1. Pour ce chapitre et les suivants : Thucydide, surtout l'édition de Bloomfield, Xénophon : *Helléniques*; Plutarque : *Vies de Périclès, de Nicias, d'Alcibiade, de Lysandre, de Conon, de Thrasybule*; Cornélius Népos : *Vies d'Alcibiade, de Lysandre, de Conon, de Thrasybule*; Kruger, *Leben des Thucydides.*

avance, telle autre en retard. Aux deux extrémités se tenaient Athènes et Sparte, les deux représentants de cette société multiple de la Grèce ; l'une en pleine démocratie, l'autre invinciblement retenue dans l'aristocratie. Entre ces deux points opposés il y avait place pour beaucoup de degrés. Mais, plus une ville se rapprochait de l'un ou de l'autre, plus elle tendait à s'unir avec celle des deux cités dont l'esprit convenait le mieux à sa constitution. De là, entre les deux rivales, une lutte d'influence qui finit par armer une moitié du monde grec contre l'autre.

Tandis qu'Athènes ralliait autour d'elle les insulaires et la plupart des cités maritimes, Sparte retenait dans son alliance les peuples du continent. En face de l'empire athénien était la ligue du Péloponnèse. Plus du tiers de de la presqu'île appartenait en propre à Lacédémone ; et, comme il n'y avait dans le reste que de petites cités, elle ne trouvait pas autour d'elle de rivale ; tous, moins Argos, acceptaient sa suprématie. Chez elle, sur les hilotes et les Messéniens, sa domination était sans pitié ; et sa vie n'offrait, au lieu de la prodigieuse et féconde activité d'Athènes, qu'une oisiveté barbare, inutile au monde comme à elle-même. Mais reconnaissons-le, au dehors, son influence, à cette époque, était le légitime empire d'un peuple fort et modéré. Point de tributs, aucune vexation. Sparte était la tête d'une ligue volontairement formée, non la capitale d'un empire. Si une entreprise d'un intérêt général exigeait l'effort de tous, les députés de chaque cité se réunissaient, on discutait, on votait, et chacun fournissait pour l'œuvre commune les hommes et l'argent nécessaires. La liberté d'aucun n'était blessée, et le concours de tous était bien plus assuré que dans cet empire athénien, où le maître avait à craindre la révolte des sujets.

Au reste, les circonstances et la situation des deux villes, bien plus que le dessein prémédité de leurs habi-

tants, avaient fait naître ces deux politiques contraires. L'ambition d'Athènes était le résultat d'une nécessité, comme le désintéressement de Lacédémone. Les Péloponnésiens, peuple agriculteur, vivant de peu et demeurant volontiers dans leur rusticité native, sans industrie, sans commerce, sans arts, je dirais presque sans besoins, s'accommodaient d'une autorité qu'ils ne sentaient pas et qu'ils eussent repoussée si elle eût voulu peser sur eux. Qu'eût gagné Lacédémone à les traiter en sujets, à augmenter cette large plaie de l'hilotisme, qu'elle portait au flanc, toujours saignante? N'avait-elle pas plus de terres qu'il ne lui en fallait? et les guerres de Tégée et d'Argos n'avaient-elles pas prouvé que les Spartiates, confinés par la nature dans le sud du Péloponnèse, n'en pouvaient sortir? La déférence des alliés suffisait pour leur orgueil militaire; et leurs lois les condamnant à la pauvreté et au mépris des arts, ils n'avaient pas besoin d'extorquer des richesses.

Il ne faudrait pourtant pas prendre à la lettre cette indépendance des alliés de Sparte. Thucydide nous montre bien une diète générale réunie à Lacédémone; mais sur toute question les Spartiates délibèrent à part, et c'est leur résolution qui décide de celle de l'assemblée. Bien plus, ils exigent d'eux des otages et les gardent dans des lieux fortifiés, de sorte que Périclès est fondé à leur dire : « Rendez, vous aussi, la liberté aux villes que vous tenez assujetties. » Mais ces villes ne payaient point de tributs durant la paix, n'étaient pas contraintes de faire juger leurs procès à Lacédémone, et l'apparence de libre discussion laissée à la diète faisait illusion sur leur réelle dépendance.

Les Spartiates s'étaient sagement conduits lors de la trahison de Pausanias; et ils s'étaient d'assez bonne grâce exécutés, quand les insulaires voulurent passer sous le commandement d'Athènes. Mais, lorsque s'éleva cet empire qu'ils n'avaient pas prévu, la vieille jalousie

éclata. Chaque victoire de Cimon ou de Périclès leur retentit douloureusement au cœur; et bientôt ils ne tinrent plus à ce bruit importun qui se faisait autour du nom d'une rivale. Les peuples intéressés à l'abaissement des Athéniens ne laissèrent pas se dissiper cette colère. Athènes avait deux ennemis : ceux dont elle ruinait le commerce par sa concurrence, comme les Doriens d'Égine, de Mégare et de Corinthe, qui furent les provocateurs véritables de la guerre, et les Perses qu'elle avait humiliés[1].

Vaincus sur terre et sur mer, menacés jusque dans leurs provinces maritimes, les Perses avaient renoncé à une lutte ouverte. Mais la trahison de Pausanias leur avait montré que ce qu'ils n'osaient tenter avec le fer, ils pouvaient l'accomplir avec l'or; et dès ce jour il y eut toujours de l'or persique en Grèce. Nous avons vu un envoyé perse essayer, dès l'année 457, de pousser Sparte contre Athènes. Comme certains potentats d'une autre époque, Artaxerxès eut des agents d'une espèce différente. Plutarque parle d'une belle Ionienne, Thargélia, qui s'était liée avec les citoyens les plus influents de chaque État grec. Sa fatale beauté et son esprit lui soumettaient tous ceux qui l'approchaient, et, une fois soumis, elle les donnait au grand roi. Ainsi, ajoute-t-il, se répandirent dans les cités les semences de la faction médique. C'était la contre-partie du règne d'Aspasie à Athènes, et de sa patriotique influence. On comprend que nous ne puissions suivre les progrès de cette double corruption si bien calculée; mais on en jugera l'étendue

1. Dès l'année 429, Sparte envoya des ambassadeurs en Perse, et avant même que la guerre commençât, Archidamos énumérait parmi les ressources de Sparte le secours qu'elle pourrait tirer des Perses (Thucyd. I, 82). Le lendemain de sa défaite, la Perse avait attaqué la Grèce avec son or. Un certain Arthmios fut envoyé avec de riches trésors pour en faire la conquête. Il vint à Athènes, Thémistocle l'en chassa par un décret que Démosthène vit gravé sur une colonne de bronze dans l'acropole (Phil. III, 41-44 et de F. L. 271), et qui autorisait tout citoyen à le tuer partout où il serait trouvé, pour avoir apporté en Grèce l'or corrupteur du grand roi.

par les effets qu'elle va produire. Sans doute, au fond des si vives réclamations et de la colère des Péloponnésiens contre Athènes, il y avait de la jalousie pour sa puissance; mais combien n'y avait-il pas de dariques royales?

La rivalité commerciale de Mégare, d'Égine et de Corinthe, et la haine séculaire de Sparte avivée par les intrigues de la Perse : voilà, bien plus que l'ambition d'Athènes, si fermement contenue par Périclès, bien plus que son despotisme qui n'est, on l'a vu, ni insolent ni cruel, les vraies causes de la guerre de Péloponnèse. Il n'y a que deux reproches sérieux à faire aux Athéniens · leur égoïsme municipal qui refuse aux métèques le titre de citoyens, c'était pour eux-mêmes une imprudence; leur suzeraineté judiciaire qui force les alliés à porter les procès devant les tribunaux d'Athènes, c'était une mesure vexatoire et irritante. Mais par quels services ces fautes n'étaient-elles pas rachetées!

Ne cherchons pas d'autre origine à cette lutte fratricide. Sparte, qui avait la prépondérance dans la Grèce avant les guerres médiques, l'avait perdue, mais n'y avait pas renoncé; cette suprématie était, entre les deux cités représentants de deux races, de deux sociétés différentes, un procès toujours pendant, qui voulait être jugé par les armes, un peu plus tôt, un peu plus tard. Des causes secondaires, seules avouées publiquement, et la protection due par Lacédémone aux cités maritimes d'origine dorienne, se joignirent à celle-là et servirent d'occasion à la guerre[1].

Elle commença au sujet de quelques démêlés particuliers qui n'eussent point dû, ce semble, amener un conflit général; mais dans l'état où étaient les esprits, la moindre étincelle suffisait pour tout enflammer. La Grèce

1. Je ne veux même pas indiquer cette opinion, que Périclès, suivant l'avis d'Alcibiade, aurait jeté Athènes dans cette guerre pour n'avoir pas à rendre ses comptes. Toute son administration, et le jugement qu'en porte Thucydide, son adversaire politique, protestent contre ces anecdotes, qui dispensent d'étudier et de réfléchir.

prit feu presque subitement en trois endroits, à l'ouest, à l'est et au centre : à Corcyre, à Potidée et à Platées.

L'île de Corcyre qui s'élève près des côtes occidentales de la Grèce, à l'entrée du golfe d'Ionie, avait été occupée par une colonie corinthienne. Fille souvent rebelle de Corinthe, Corcyre devint métropole à son tour et fonda sur la côte voisine la ville d'Épidamne. Les colonies se gouvernaient ordinairement par les mêmes institutions que la cité d'où elles étaient sorties. Épidamne eut donc une aristocratie comme Corcyre. Cependant un jour vint où les maux de ce régime firent désirer aux Épidamniens un gouvernement populaire, et une révolution eut lieu. Les riches, chassés de la ville, s'allièrent avec les Taulantiens, tribu barbare des environs, et firent tant de mal aux Épidamniens que ceux-ci demandèrent du secours à leur métropole, Corcyre, et sur son refus à Corinthe, leur aïeule. Ils rappelaient à celle-ci qu'un Corinthien avait présidé, suivant l'usage, à la fondation de leur ville; et ils ajoutaient que l'oracle de Delphes leur avait ordonné de se donner à elle. Les Corinthiens « prirent ces infortunés sous leur protection, touchés de la justice de leur cause, et aussi par haine pour les Corcyréens, qui ne leur rendaient pas les honneurs accoutumés, dans les solennités publiques, et ne choisissaient pas, comme les autres colonies, un pontife de Corinthe pour présider à leurs sacrifices. Égaux par leurs richesses aux États les plus opulents de la Grèce, et plus puissants encore par leurs forces militaires, ils dédaignaient leur métropole[1]. »

Corinthe envoya aux Épidamniens une garnison que Corcyre leur défendit de recevoir (436). Comme ils désobéirent, elle les fit attaquer par quarante vaisseaux sur lesquels se trouvaient les riches exilés. En même temps elle proposa à Corinthe de remettre cette affaire à l'ar-

1. Thucydide, liv. I, ch. xxv.

bitrage d'un tribunal neutre ou à la décision de l'oracle de Delphes. Les Corinthiens rejetèrent cette ouverture, et faisant appel à tous ceux qui voudraient s'établir à Épidamne, ils armèrent 2500 hoplites et 70 vaisseaux, dont beaucoup appartenaient à leurs alliés. Mais ces forces ne purent dépasser la hauteur d'Actium, où les Corcyréens les arrêtèrent par une victoire. Le même jour Épidamne leur ouvrit ses portes : elle fut sévèrement châtiée (435).

Les préparatifs que fit Corinthe pendant deux années, pour venger cet échec, effrayèrent les Corcyréens. Restés jusque-là en dehors des affaires et des traités des peuples grecs, ils sentirent le besoin d'avoir un allié utile. Ils ne pouvaient entrer dans la ligue du Péloponnèse, où leur ennemie tenait, après Sparte, le premier rang; force leur fut de s'adresser à Athènes. Leurs envoyés rencontrèrent dans cette ville ceux de Corinthe. Admis à parler devant l'assemblée du peuple, les Corcyréens rappelèrent les sentiments hostiles de Sparte contre Athènes, et les injustices des Corinthiens à leur égard; ils firent valoir l'utilité de leur alliance pour une puissance maritime et l'importance de leur position géographique sur le chemin de l'Italie et de la Sicile. « Il est dans la Grèce, dirent-ils en finissant, trois puissances maritimes dignes de considération : la vôtre, la nôtre, celle de Corinthe. Si vous souffrez que deux de ces puissances n'en fassent qu'une, si Corinthe se rend maîtresse de notre île, vous aurez à combattre à la fois sur mer les Corcyréens et les Péloponnésiens; mais en acceptant notre alliance, vous aurez nos flottes de plus pour lutter contre le Péloponnèse. » Les Corinthiens répondirent que les Corcyréens étaient des brigands étrangers au droit commun des Grecs; qu'ils n'avaient point été traités autrement que les autres colonies de Corinthe, lesquelles n'avaient qu'à se féliciter de la conduite de leur métropole. Athènes, ajoutèrent-ils, ne peut les secourir sans

rompre avec les Corinthiens, auxquels elle est unie par un traité et par de grandes obligations. N'est-ce pas nous qui, dans l'assemblée du Péloponnèse, avons fait reconnaître qu'Athènes avait le droit de punir Samos révoltée? La conduite que nous tînmes alors doit nous assurer aujourd'hui et votre reconnaissance et le droit de punir, à notre tour, des alliés rebelles.»

Le peuple athénien délibéra deux jours sur cette grande question : le premier fut favorable aux Corinthiens; au second, les Corcyréens l'emportèrent. La guerre avec Sparte paraissant, comme l'avaient dit les Corcyréens, inévitable, il importait de s'assurer l'appui de la seconde puissance navale de la Grèce. Et puis beaucoup voyaient déjà se lever devant eux, par delà Corcyre et le détroit d'Ionie, la séduisante image de la Sicile et de l'Italie. L'intérêt, la prudence, firent taire ce que de rigides esprits appelaient la justice. Mais en s'alliant avec un peuple qui s'était toujours tenu lui-même en dehors de toute alliance[1], Athènes ne violait aucun droit. D'ailleurs elle eut soin de ne conclure qu'une ligue défensive et elle ne s'engagea qu'à empêcher la ruine de Corcyre. C'était moins faire pour elle qu'elle n'avait fait pour Potidée, autre colonie de Corinthe, toujours liée à sa métropole par des liens que Corcyre avait depuis bien longtemps brisés. Potidée avait pris place parmi les alliés d'Athènes; et Corinthe n'avait point pensé à faire de cette union un prétexte de guerre. Dix vaisseaux partirent du Pirée pour la mer d'Ionie. Les commandants avaient ordre de ne combattre qu'autant que Corcyre même serait attaquée.

Corinthe avait mis en mer cent-cinquante vaisseaux et

1. Les Corinthiens comparaient la situation du Corcyre, vis-à-vis d'eux, à celle des alliés vis-à-vis des Athéniens. La comparaison n'était pas juste. Corcyre avait depuis bien longtemps rompu avec sa métropole. Il y avait même eu guerre entre elles. Corinthe n'avait donc pas le droit d'invoquer, comme elle le fit, le principe de non-intervention dans les querelles d'un État confédéré, τοὺς προσήκοντας ξυμμάχους αὐτόν τινα κολάζειν, parce que les Corcyréens n'étaient pas pour elle, προσήκοντες ξυμμαχοι. Thucydide, liv. I, ch. XL, 5.

Corcyre cent dix. Les deux flottes se rencontrèrent près de l'île de Sybota. Ce fut le combat le plus acharné, selon Thucydide, qui eût encore été livré entre des Grecs. Les Corcyréens, fort maltraités, perdirent soixante-dix galères; les vaisseaux athéniens, qui s'étaient tenus en observation au commencement de la bataille, protégèrent la retraite des Corcyréens sur leur île. L'action allait recommencer plus sanglante; déjà des deux côtés on entonnait le péan; tout à coup les Corinthiens ramèrent en arrière: ils venaient d'apercevoir à l'horizon vingt vaisseaux athéniens qu'on avait envoyés au secours des dix premiers. De part et d'autre on dressa des trophées (432). Les Corinthiens, en se retirant, enlevèrent Anactorion, qu'ils avaient possédé jusque-là en commun avec les Corcyréens, et vendirent comme esclaves les prisonniers qu'ils avaient faits dans le combat, sauf deux cent cinquante des plus riches qu'ils gardèrent pour en obtenir de grosses rançons.

Avant de s'éloigner, ils avaient demandé si les Athéniens essayeraient d'intercepter leur retour. « Nous n'avons pas rompu le traité, dirent ceux-ci, nous sommes ici pour protéger nos alliés; toute route vous est ouverte, hors celle qui vous conduirait à Corcyre.» Ainsi la paix ne semblait pas rompue; mais après l'affaire de Corinthe, arriva, à l'autre extrémité de la Grèce, celle de Potidée.

Cette ville, construite sur l'isthme de Pallène, la plus méridionale des trois pointes de la Chalcidique, était soumise à une double influence hostile aux Athéniens : celle de Corinthe, qui, à titre de métropole, y envoyait tous les ans des magistrats appelés *épidémiurges*, et celle de Perdiccas, roi de Macédoine, qui, d'abord allié des Athéniens, avait rompu avec eux depuis qu'il les avait vus traiter avec deux de ses ennemis, son frère Philippe, et Derdas, prince d'Élymée. Corinthe voulait reprendre aux Athéniens une de ses colonies et une position fort importante. Perdiccas désirait se débarrasser de voi-

sins incommodes. Corinthe et Perdiccas s'entendirent et firent alliance.

A cette nouvelle, les Athéniens ordonnèrent aux Potidéates de détruire leurs murailles du côté de la mer, de donner des otages, et de chasser les épidémiurges Corinthiens. Potidée négocia à Athènes pour le retrait de ce décret, et en même temps à Corinthe et à Sparte pour obtenir l'appui du Péloponnèse, si Athènes persistait dans les ordres donnés. Athènes persista. Aussitôt Potidée, et à son exemple toutes les villes de la Chalcidique, se soulevèrent. Perdiccas persuada aux habitants des villes maritimes de raser leurs murailles et de se réfugier dans Olynthe ou sur les terres qu'il leur offrit en Mygdonie.

Sparte avait promis aux émissaires de Potidée d'envahir l'Attique; ainsi elle rompait la première la trêve de trente ans. Mais les Potidéates partis sur cette assurance et poussés par elle à la révolte, Sparte se tint en repos. Corinthe du moins leur envoya du secours. Athènes se débarrassa de la guerre de Macédoine par un traité avec Perdiccas, qui ne demandait pas mieux que de rester spectateur d'une lutte où les deux peuples useraient leurs forces à son profit. Toute la guerre se concentra autour de Potidée. Les Corinthiens voulurent dégager cette place : ils furent vaincus dans un combat où Socrate sauva Alcibiade blessé et prêt à tomber aux mains de l'ennemi. Le résultat de cette victoire fut l'investissement complet de Potidée; il s'y trouvait une garnison corinthienne et beaucoup de Péloponnésiens.

Battus de tous côtés, les Corinthiens poussèrent les choses à l'extrême. Ils convoquèrent les alliés à Lacédémone, et accusèrent, dans cette assemblée, les Athéniens d'avoir enfreint la paix et outragé le Péloponnèse. Les Éginètes, par crainte d'Athènes, n'envoyèrent pas ouvertement de députés; mais ils se joignirent en secret à ceux qui voulaient la guerre, se plaignant d'être privés

des libertés que les traités leur avaient garanties. Les Mégariens parlèrent plus haut. Depuis quelque temps il y avait de graves démêlés entre eux et Athènes. S'il faut en croire Aristophane et ceux qui se plaisent à trouver des causes futiles aux grands événements, le premier grief des deux peuples était l'enlèvement, par quelques jeunes étourdis, à Mégare et à Athènes, de femmes de facile vertu. Ce qui est plus sérieux, c'est que les Mégariens, dont le sol n'était que rochers arides ou landes pierreuses, avaient empiété sur le territoire de l'Attique et qu'ils recevaient tous les esclaves fugitifs des Athéniens. On n'avait pas oublié leur odieuse conduite en 445 (p. 437-438). Périclès provoqua contre eux un décret qui leur ferma les ports d'Athènes et de ses alliés. Les Lacédémoniens réclamèrent contre cette loi, qui mettait un peuple dorien au ban d'une moitié de la Grèce. Mais Périclès objecta qu'ils avaient labouré des champs consacrés à Cérès sur le territoire d'Éleusis. La Grèce avait déjà plus d'une fois pris les armes pour de pareils motifs et le fera encore.

Périclès se contenta d'envoyer un héraut porter à Sparte les plaintes d'Athènes, en termes modérés, dit Plutarque. Le héraut fut tué en chemin, et tout le monde accusa les Mégariens de ce meurtre sacrilége. Le peuple fit à la victime de solennelles funérailles, menaça de la peine de mort tout Mégarien qui mettrait le pied dans l'Attique, et obligea ses généraux de jurer qu'ils iraient deux fois, chaque année, ravager les terres de Mégare. C'étaient des représailles. Il y avait eu à Égine une loi qui décrétait que tout Athénien surpris dans l'île serait tué ou vendu.

Cette affaire malheureuse, où le droit le plus strict était du côté d'Athènes, décida de la guerre, que les Corinthiens n'eussent peut-être pas arrachée pour Corcyre et Potidée. Ils profitèrent des plaintes de Mégare pour représenter les Athéniens ambitieux, avides de nouveau-

tés, entreprenants, infatigables, et reprocher aux Spartiates une politique qui tenait trop de l'antique simplicité : leurs lenteurs, leur indifférence en face des malheurs des peuples grecs menacés ou asservis. Et ils ne craignirent pas d'ajouter : « Ces malheurs sont votre ouvrage, vous qui d'abord leur avez permis, après la guerre des Mèdes, de fortifier leur ville, et ensuite de construire les longues murailles; vous qui, non-seulement avez successivement privé de la liberté les villes qu'ils ont asservies, mais qui la ravissez même aujourd'hui à vos propres alliés. Car ce n'est pas l'oppresseur qui est le vrai coupable, c'est celui qui, pouvant faire cesser l'oppression, ne veut pas même la voir, et cependant s'enorgueillit de sa vertu et se donne pour le libérateur de la Grèce! »

Des députés athéniens se trouvaient à Sparte pour quelque autre affaire; ils se présentèrent dans l'assemblée, rappelèrent les services rendus par Athènes à la cause commune, justifièrent sa conduite envers ses alliés, qui étaient venus à elle offrant leur dépendance, bien plutôt qu'elle n'était allée à eux, imposant son empire; qu'ils avaient plus souffert auparavant sous les Perses, qu'ils souffriraient plus, après, sous Sparte, dont personne n'avait à vanter la modération. Puis ils montrèrent les maux qu'entraînerait une guerre générale, et conclurent en proposant de faire décider la querelle par des arbitres. C'était sagement terminer de fières paroles.

Les étrangers entendus, les Spartiates firent retirer tout le monde, et délibérèrent entre eux. Le vieux roi Archidamos parla au nom de sa longue expérience, et remontra les dangers d'une lutte pour laquelle Sparte n'aurait ni marine ni argent, tandis qu'Athènes avait abondamment l'une et l'autre. Il se prononça pour une intervention ferme, mais pacifique, en faveur des alliés, laquelle, si elle n'amenait pas une réconciliation générale, donnerait au moins le temps d'amasser de l'argent et des vaisseaux. Quant à cette circonspection dont on

faisait un reproche aux Spartiates, il les adjura de ne s'en point départir, car c'était à elle qu'ils devaient toute leur puissance. Mais l'éphore Sténélaïdas entraîna l'assemblée par un impétueux discours, et la guerre fut résolue, si Athènes ne donnait pas satisfaction (octobre ou novembre 432).

L'oracle de Delphes fut consulté. Le dieu dorien se hâta de donner une réponse favorable. Quelques vaines négociations précédèrent les hostilités, tant on entrait à regret dans cette lutte, où la Grèce creusa son tombeau. Les Lacédémoniens exigeaient le bannissement de la famille des Alcméonides, coupable, plus d'un siècle auparavant, du sacrilége commis sur les compagnons de Cylon. Périclès appartenait à cette famille, et c'était à cause de lui que cette étrange réclamation était élevée. Ils voulaient aussi que la liberté fût rendue aux Éginètes et aux autres alliés, et que le décret contre Mégare fût rapporté. Ainsi les oppresseurs des hilotes et de la Messénie, devenus tout à coup les hypocrites défenseurs du droit et de la liberté, demandaient insolemment qu'Athènes abdiquât un empire honoré par des bienfaits, qu'aucune cruauté n'avait encore souillé, et que depuis la trêve de trente ans, c'est-à-dire depuis quatorze années, aucune conquête n'avait accru. Les Athéniens renvoyèrent aux Spartiates reproches pour reproches : « Expiez, leur répondaient-ils, expiez le meurtre des hilotes suppliants, massacrés devant le temple de Neptune, et celui de Pausanias que vous avez fait périr de faim dans le temple de Minerve Chalciœcos. » Quant aux Éginètes, ils leur rendraient la liberté lorsque Sparte l'aurait rendue de son côté à toutes les villes qu'elle avait asservies. Mégare enfin méritait, au lieu d'être soutenue, qu'une guerre sacrée fût dirigée contre elle.

Cependant les Corinthiens, inquiets, devenaient de plus en plus pressants. « Ne tardez pas, dirent-ils dans un second congrès des alliés de Sparte, à secourir les Po-

tidéates. Songez qu'ils sont Doriens, et que des Ioniens les assiégent : c'est le contraire de ce qu'on voyait autrefois. »

Le peuple d'Athènes, sommé par les ambassadeurs spartiates de répondre définitivement s'il était résolu ou non à donner les satisfactions demandées, se réunit en assemblée générale. Périclès y prit la parole et se prononça avec tant d'autorité pour la guerre, que l'opinion contraire n'osa même pas se produire. Il montra d'abord que les Lacédémoniens étaient décidés à combattre, que leurs demandes n'étaient qu'un moyen de gagner du temps, et qu'en accorder une seule, c'était céder lâchement sans que cette concession profitât à la paix. « Accordez ce peu qu'ils vous demandent, et vous verrez aussitôt arriver de nouvelles exigences.... Ou il faut d'avance prendre le parti de nous soumettre à tout, avant d'avoir rien perdu de nos forces; ou il faut faire la guerre résolûment, sans rien abandonner de nos droits. » Ensuite, passant à la comparaison de la puissance des deux États, il s'efforça d'inspirer aux Athéniens confiance dans leurs ressources. Les Spartiates n'ont d'autre argent que les trésors d'Olympie et de Delphes, ressource bientôt épuisée. Ils n'ont pas de vaisseaux, et l'on n'improvise pas une marine; ils ne feront point tout à coup de leurs laboureurs d'excellents matelots, surtout quand les flottes athéniennes les empêcheront de paraître sur la mer et de s'y exercer. « S'ils occupent chez nous quelque forteresse, ils pourront s'en servir pour faire des excursions dans nos campagnes, ravager quelques parties de nos terres, donner asile à nos esclaves ou à nos mercenaires fugitifs; mais quelle muraille élèveront-ils qui soit capable de nous investir, et qui nous empêche d'aller par mer ravager leur pays? D'ailleurs leur ligue manque d'ensemble; comme ils n'ont point de conseil unique, ils ne peuvent rien faire avec célérité. Ce sont différentes républiques qui toutes également ont droit de discuter et de

voter; et comme elles ne forment pas un seul peuple, chacun pense à ses intérêts, et, pour l'ordinaire, rien ne se termine.

« Quels avantages, au contraire, n'offre point la situation d'Athènes ! C'est une grande chose que l'empire de la mer. Si nous étions insulaires, qui serait plus que nous à l'abri des attaques? Rapprochons-nous donc le plus possible de cet état : abandonnons nos terres et nos maisons de campagne, et gardons-nous d'engager follement le combat contre les Péloponnésiens, dont les troupes sont si supérieures en nombre. Vainqueurs, nous aurions à les combattre aussi nombreux qu'auparavant; vaincus, nous perdrions le secours de nos alliés, qui font notre force. Car ils ne se tiendront pas en repos, si nous ne sommes pas en état de les y maintenir par les armes. Ne déplorez pas le ravage des campagnes et la destruction des édifices; pensez aux hommes : ce ne sont pas ces choses-là qui possèdent les hommes, mais les hommes qui les possèdent; et, si j'espérais être cru, je vous dirais d'aller vous-mêmes dévaster vos champs, et montrer aux Lacédémoniens que, pour de tels objets, vous ne consentirez pas à leur obéir.... Nos pères, s'écria Périclès en finissant, étaient loin d'être aussi puissants que nous quand ils s'élancèrent pour arrêter les Mèdes; mais, abandonnant ce qu'ils possédaient, avec une sagesse supérieure à leur fortune, avec plus d'audace que de force, ils ont repoussé les barbares, et ont élevé jusqu'à ce haut point de gloire les destinées de l'État. Ne dégénérons point de leur vertu; tâchons de ne pas laisser à nos neveux un empire moins puissant que nous ne l'avons reçu.»

Athènes répondit aux Lacédémoniens qu'elle ne ferait rien par obéissance, et qu'elle n'entendait traiter que sur le pied de l'égalité. C'était assez dire que l'on était résolu à la guerre.

Sur ces entrefaites, arriva l'affaire de Platées, qui, après celles de Corcyre et de Potidée, acheva d'engager

la guerre, et, par son atrocité, contribua à lui donner un caractère inaccoutumé de violence.

Au printemps de l'année 431, par une nuit obscure, trois cents Thébains, commandés par deux béotarques, entraient à l'improviste dans Platées. Les habitants dormaient en pleine sécurité : ils furent réveillés par la voix d'un héraut, les appelant à se réunir à la ligue béotienne. D'abord pleins de stupeur, ils entrèrent en pourparlers avec les Thébains rassemblés sur la place du marché ; mais, découvrant leur petit nombre, ils reprirent courage, se concertèrent secrètement, en ouvrant des passages à travers les murs intérieurs de leurs maisons, et peu à peu enveloppèrent l'ennemi de barricades. Accablés de traits lancés par des mains invisibles, les Thébains essayèrent vainement de fuir. Presque tous furent massacrés ou pris. Un corps de troupes, envoyé pour les soutenir, avait été arrêté par un débordement de l'Asope. Cette nouvelle arriva rapidement à Athènes. Aussitôt les Athéniens arrêtèrent tous les Béotiens qui se trouvaient en Attique, envoyèrent aux Platéens une garnison et des vivres, et donnèrent asile chez eux à leurs femmes, à leurs enfants et à leurs vieillards (fin de mars 431). Ils avaient aussi demandé qu'on ne décidât rien touchant les prisonniers, avant qu'il en eût été délibéré à Athènes. Mais quand ce message arriva, ils étaient morts. Les Platéens, indignés de cette violation impie du droit des gens et de cette attaque en pleine paix, les avaient tous égorgés au nombre de cent quatre-vingts.

Athènes, pour cette conduite généreuse, fut considérée comme ayant commencé les hostilités. Elle n'avait fait pourtant que protéger une alliée fidèle, et accomplir le serment prêté par tous les Grecs, le lendemain de la bataille de Platées, de défendre les Platéens contre toute agression, comme un peuple sacré. Sparte elle-même le reconnut plus tard. Ses hésitations à recommencer la

guerre pendant l'expédition de Sicile, provenaient, dit Thucydide, de la crainte où elle était que les dieux ne la punissent d'avoir rompu la seconde trève, comme elle avait été punie déjà par le désastre de Sphactérie, pour avoir rompu la première[1]. Dès le premier jour, Athènes, dont toutes les forces étaient prêtes, eût pu attaquer : elle préféra laisser à ses ennemis l'odieux de l'agression.

Voici, dit Thucydide, les alliés qu'eurent les deux partis. Ceux des Lacédémoniens étaient tous les peuples du Péloponnèse, excepté d'abord les Achéens, et, pendant toute la guerre, les Argiens. En dehors du Péloponnèse, ils avaient les Magariens, les Locriens, Thèbes, qui entraînait avec elle toute la Béotie, et y opprimait le parti populaire. Les habitants de la Doride, qui eussent été du parti d'Athènes, s'ils n'avaient pas été entourés d'ennemis. Les Phocidiens, les Ambraciotes, les Leucadiens, les gens d'Anactorion, les Étoliens, ennemis des Messéniens de Naupacte. Ceux qui fournirent des vaisseaux furent Corinthe, Mégare, Sicyône, Pellène, Élée, Ambracie et Leucade; les Béotiens, les Phocidiens, les Locriens donnèrent de la cavalerie; les autres villes de l'infanterie. La ligue n'avait pas de trésor commun. Mais Corinthe proposait d'emprunter les richesses de Delphes et d'Olympie. Plusieurs cités puissantes de l'Italie et de la Sicile promirent en secret de l'argent et une flotte qu'on proposait de porter à cinq cents galères. D'ailleurs on comptait sur l'or du grand roi.

Les alliés d'Athènes étaient : sur les frontières de l'Attique, les habitants de Platées et d'Orope; plus loin, les Messéniens de Naupacte, la plus grande partie des Acarnanes[2], Argos des Amphilochiens, les îles de Chios, Les-

1. Thucydide, qu'Athènes a banni, ne l'accuse nulle part d'avoir violé la trêve de trente ans. Aristophane était dans son droit de faire rire les Athéniens, même à leurs dépens. Nous sommes dans le nôtre en préférant à la satire et à la caricature, tant de fois copiées, la vérité qui ressort de l'examen scrupuleux des faits.

2. Les Acarnanes restèrent longtemps les fidèles alliés d'Athènes.

bos, Corcyre, Zacynthe, toutes les villes qui lui payaient tribut, et la Carie, la Doride asiatique, les Grecs des bords de l'Hellespont, les villes de la Thrace, les îles situées au levant du Péloponnèse jusqu'à la Crète, enfin les Cyclades, excepté Mélos et Théra. Les gens de Chios, de Lesbos et de Corcyre fournissaient des navires; les autres, de l'infanterie et de l'argent. Les Thessaliens donnèrent de la cavalerie. Un revenu annuel de plus de 1000 talents, et 300 trirèmes, 92 000 soldats ou matelots, dont 29 000 hoplites; 6000 talents en réserve dans le trésor public, et l'or des temples, que Périclès évaluait à 500 talents, sans compter celui qui décorait les statues des héros et des dieux, qu'au besoin on pouvait utiliser : voilà les ressources des Athéniens.

Quand Sparte appela enfin ses alliés aux armes, leur promettant le pillage de la riche Attique, on accourut de toutes parts; et son roi Archidamos se trouva à la tête d'une armée de 60 000 hommes. Avant de passer la frontière, le vieux chef essaya encore de négocier. Les Athéniens firent une réponse romaine : « Que Lacédémone rappelle son armée, et l'on verra ensuite à traiter. » En se retirant, l'envoyé d'Archidamos s'écria : « Voilà un jour qui commence de grands malheurs pour la Grèce. » Un tremblement de terre qui ébranla l'île sainte de Délos semblait annoncer que les dieux confirmaient ce présage funeste.

Dès que Périclès connut l'approche de l'ennemi, il mit son plan à exécution. Tous les habitants de la campagne vinrent s'enfermer dans la ville avec leurs femmes, leurs enfants, leurs effets mobiliers : quelques-uns avaient emporté jusqu'aux charpentes de leurs maisons. Les troupeaux et les bêtes de somme furent envoyés dans l'Eubée. La plupart n'avaient dans la ville ni logements, ni amis

Cf. Diod. XV, 36. Dans un fragment de décret récemment découvert, ils sont appelés πατρόθεν φίλοι τῶν Αθηναίων. Beulé. l'*Acropole*. Append., nº 15, et Rangabé, *Ant. Hell.*; t. II, nº 2279.

qui pussent les recevoir. Ils s'établirent sur les places, autour des temples et des monuments des héros, au Pélasgicon, qu'il avait été pourtant défendu avec imprécation d'occuper jamais, enfin entre les Longs-Murs et au Pirée. Ce n'était pas sans douleur qu'ils abandonnaient ainsi leurs champs et leurs demeures, mais le salut de la patrie exigeait ces sacrifices : pour la sauver, leurs pères n'avaient-ils pas laissé à l'ennemi non-seulement leurs campagnes, mais Athènes même et l'Acropole? Périclès donna l'exemple du sacrifice. Archidamos et lui étaient unis par les liens de l'hospitalité; il déclara dans l'assemblée du peuple que si le roi de Sparte par égard pour ce souvenir, épargnait ses terres, de ce jour il en ferait abandon à l'État.

Archidamos assiégea le fort d'OEnoë; repoussé, il porta ses ravages dans les champs de Thria et d'Éleusis, et s'avança jusqu'au bourg d'Acharnes, à onze kilom. d'Athènes, espérant que les Acharniens, qui fournissaient jusqu'à 3000 hoplites à l'armée athénienne, ne pourraient voir d'un œil calme le ravage de leurs propriétés et se laisseraient attirer au combat. Il y eut en effet un moment où le désolant spectacle qu'on voyait du haut des murailles faillit faire oublier la prudence. La jeunesse voulait combattre, il se formait des groupes dans la ville: on y disputait la marche à suivre, et le plus grand nombre se prononçait énergiquement pour qu'on sortît des murs. Mais Périclès, malgré les cris et les sarcasmes, s'abstint de convoquer l'assemblée, fit cesser les réunions tumultueuses; et ce peuple, si indocile, dit-on, obéit à une prudence qu'il condamnait. Périclès se borna à lancer au dehors quelques détachements de cavaliers, pour harceler l'ennemi. Cette tactique réussit; les Lacédémoniens, après avoir saccagé plusieurs dêmes, se retirèrent par Orope et la Béotie. Ils étaient restés plus de trente jours dans l'Attique.

Les Athéniens n'avaient pas attendu le départ des

Péloponnésiens pour entrer en campagne sur leur champ de bataille, la mer. Cent vaisseaux étaient partis du Pirée; renforcés par cinquante galères de Corcyre, ils ravagèrent les côtes de l'Argolide, de la Laconie, et faillirent enlever Mothoné en Messénie. Un Spartiate, Brasidas, qui se trouvait dans le voisinage, accourut avec cent hoplites, et traversant à la course le camp des Athéniens, se jeta dans la ville. La flotte remonta vers l'Élide dont les rivages furent pillés, et pour enfermer la marine corinthienne dans son golfe, enleva toutes les positions qui en dominaient l'entrée, Solion, sur la presqu'île de Leucade, Astacos, aux bouches de l'Achéloüs, et l'île de Céphallénie. Elle revint ensuite soutenir une expédition par terre que Périclès en personne dirigea contre la Mégaride, à la tête de tous les Athéniens et métèques restés dans la ville.

Dans le même temps une escadre de trente galères avait chassé les corsaires locriens du détroit de Chalcis et fait plusieurs descentes en Locride. Un fort construit sur l'île d'Atalante, en face d'Opunte, surveilla cette côte et toute la mer Eubéenne. De l'autre côté de l'Attique, Égine fut définitivement occupée. Périclès poursuivait d'une haine implacable ce peuple, qui avait osé disputer la mer aux Athéniens, et être leur rival de gloire, de richesse et d'art. Il distribua leurs terres à des citoyens d'Athènes par la voie du sort; ce qui valut à Aristophane un petit domaine[1]. Il en avait chassé tous les habitants, jusqu'aux femmes et aux enfants, que Lacédémone reçut dans Thyrée et les campagnes voisines[2]. Les approches de l'Attique par mer étaient ainsi bien gardées. A ces précautions on en ajouta une autre qui témoigne de la sagesse du

1. *Acharn.*, v. 652.
2. Thyrée fut prise plus tard par les Athéniens, et les restes de ce malheureux peuple qui s'y trouvaient furent exterminés. Thucydide, IV, 57. Lysandre, après Ægos-Potamos, rappela de tous les coins de la Grèce les Éginètes qu'on put trouver, chassa les Athéniens et leur rendit leur île.

peuple et de son chef : mille talents et cent galères, des meilleures, furent tenus en réserve pour parer à toute éventualité. On prononça la peine de mort contre quiconque proposerait de les employer à autre chose qu'à la défense de la ville, menacée par une flotte ennemie. Dans la diplomatie, même prudence : Athènes venait de se réconcilier avec Perdiccas de Macédoine; elle fit encore alliance avec le roi de Thrace, Sitalcès.

L'hiver de cette année vit une cérémonie imposante, l'éloge funèbre des guerriers morts en combattant pour la patrie. Les ossements renfermés dans des cercueils de cyprès furent exposés sous une grande tente, où chaque citoyen put venir pleurer un parent, un ami et faire les libations religieuses. Après trois jours donnés au deuil domestique, le deuil public commença. Les cercueils placés sur des chars, dont le nombre était égal à celui des tribus, traversèrent lentement la ville jusqu'au Céramique, où l'on donnait les jeux funèbres. Après les chars venaient les femmes et les enfants des victimes. Derrière eux marchait la foule pressée des citoyens et des étrangers. Quand les morts, ensevelis dans un monument public, eurent été recouverts de terre, un orateur désigné par le peuple prononça l'éloge funèbre.

C'était Périclès. Il avait déjà rendu un pareil hommage aux guerriers tombés devant Samos. Cette fois, il fit moins l'éloge des morts que celui d'Athènes, et il exhorta les vivants avec tout ce que la parole peut avoir de grandeur et d'autorité, à aimer la patrie, à chérir ces institutions, qui, sans distinction de fortune ou de naissance, distribuaient les rangs selon le mérite; et qui, bien différentes de la tyrannique constitution de Lacédémone, laissaient à chacun la plus entière liberté pour ses goûts et sa conduite, ne demandant à tous que le respect de la loi et des magistrats, ses interprètes. Puis il peignit, en les suppliant d'y rester fidèles, ce caractère national, mêlé d'audace et de réflexion, de gravité et d'enjouement, ouvert

et hospitalier pour les étrangers; cette vie occupée d'œuvres sérieuses et de fêtes brillantes; cette ville enfin devenue le modèle et l'institutrice de la Grèce[1]. « C'est pour une patrie si glorieuse, ajouta-t-il, qu'indignés qu'elle leur pût être ravie, nos guerriers ont reçu généreusement la mort; c'est pour elle que nous tous qui leur survivons nous sommes prêts à souffrir.... Ils furent tels qu'ils devaient être. Que les autres, sans avoir moins de courage, fassent des vœux pour que leur vie soit plus heureusement préservée. Qu'ils ne se bornent pas à discourir sur ce qui est utile à l'État, qu'ils agissent. C'est en agissant pour la patrie qu'on accroît sa puissance et qu'on prouve son amour pour elle. Contemplez sa grandeur, mais en pensant que c'est par le courage, par l'ardeur à remplir les devoirs, par la honte de commettre une lâcheté que ces héros la lui ont donnée. Quand la fortune leur était contraire, ils ne se croyaient point en droit de priver l'État de leur vertu; et le sacrifice d'eux-mêmes leur semblait alors un tribut qu'ils devaient à la patrie. Aussi ont-ils reçu des louanges immortelles et la plus honorable de toutes les sépultures, non pas celle où ils reposent, mais la mémoire des hommes. La tombe des héros est l'univers entier, et non sous des colonnes chargées de fastueuses inscriptions. Jusque dans les contrées étrangères, le souvenir de leurs exploits se grave dans les esprits, bien mieux que sur des monuments funèbres. Voilà ceux dont vous devez être jaloux. Croyez que le bonheur est dans la liberté et la liberté dans le courage; courez donc au-devant des périls de la guerre.

« Aux pères ici présents et qui ont l'espoir d'être consolés par d'autres fils, je dirai : « que ceux-là sont heureux qui ont trouvé pour leur vie une fin brillante; aux vieillards qui ont fait une perte irréparable : que dans

1. Τήντε πᾶσαν πόλιν τῆς Ἑλλάδος παίδευσιν. Thucydide, liv. II, ch. XLI. Il faudrait citer tout entier cet admirable discours.

l'infirmité du grand âge, le premier des biens est d'obtenir le respect accordé par la cité entière à ceux dont les enfants l'ont bien servie; aux fils, aux frères de ceux qui ne sont plus : que je vois pour eux une grande lutte, une rivalité d'honneur à soutenir; aux épouses enfin tombées dans le veuvage et la douleur : que la plus grande gloire appartient à celle qui fait le moins de bruit parmi les hommes.

« J'ai rempli la loi : j'ai dit ce que je croyais utile : nos illustres morts ont reçu l'hommage qui leur était dû. De ce jour, leurs enfants seront élevés aux frais de la république jusqu'à ce qu'ils soient d'âge à la servir. C'est une couronne que la patrie décerne, et que l'on voudra mériter; car elle honore qui la reçoit et pour qui on la donne. Où les plus belles récompenses sont offertes à la vertu, là se trouvent les meilleurs citoyens. Payez un dernier tribut de larmes aux morts qui vous sont chers, et retirez-vous. »

Ainsi la grandeur de l'État devait être l'objet de la passion commune; et le courage, l'intelligence de chacun, la mutuelle estime du pauvre et du riche, le dévouement de tous, étaient les seuls moyens de rendre la patrie glorieuse et forte. Par ces nobles paroles, Périclès, ou Thucydide qui les rapporte, après les avoir sans doute lui-même entendues, répondait à ces amis forcenés de la paix, qui la voulaient à tout prix, même au prix de l'honneur, et plus tard de la sécurité. Aristophane était de ce nombre; mais son esprit et sa verve ne servent après tout qu'une morale ignoble. Qu'est-ce, dans les *Acharniens*, que son ami de la paix, son *homme juste*, Dicéopolis, ce citoyen qui fait seul son concordat avec les ennemis de la patrie, et qui nous est montré comme le plus heureux des hommes, parce qu'il établit sur la place publique un marché à son usage, fait le commerce avec les gens de Mégare et de Béotie, et se nourrit d'anguilles du lac Copaïs, tandis que Lamachos combat et revient cou-

vert de blessures? Après avoir bien ri des vives saillies du poëte, demandez-vous si c'est là autre chose que le plus grossier égoïsme, satisfait aux dépens des nobles sentiments et de l'amour de la patrie? Malheureusement il y a de ces *hommes justes* dans tous les temps.

Au printemps de l'année suivante, Archidamos reparut dans l'Attique. Cette fois il marcha droit sur Athènes, mais n'osant l'aborder de front, tourna autour d'elle et porta ses ravages le long de la côte du sud-ouest jusqu'à Laurion; de là il remonta vers Marathon, qu'il épargna, comme Décélie, à cause d'anciennes légendes. Au bout de quarante jours, il sortit de l'Attique. Il fuyait, non devant les Athéniens, mais devant un ennemi plus terrible, la peste, qui venait de se déclarer à Athènes, et que Thucydide et Lucrèce ont décrite avec une si incomparable énergie.

Ce mal avait parcouru l'Éthiopie, l'Égypte et la Perse; il fut sans doute apporté par quelque vaisseau marchand[1]. Il éclata d'abord au Pirée, et l'on crut que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits. Il fit bientôt dans cette foule agglomérée et sans abri d'effrayants ravages. Toute la science des médecins était vaine, et les dieux invoqués étaient inflexibles. Jeunes et vieux, riches et pauvres, forts et faibles, tous étaient frappés. Les souffrances étaient horribles: un feu intérieur dévorait toutes les parties du corps; une soif brûlante poussait les malheureux vers les puits et les sources. On survivait rarement au septième ou au neuvième jour. Quand le mal, dit Thucydide, fut parvenu à son plus haut période, on perdit tout respect pour les choses divines et humaines. La moralité succomba en face de ce jeu terrible de la mort. Puisque la vertu ne sauvait pas, pourquoi s'en imposer les sacrifices? On rejeta toute retenue; même les

1. C'était une fièvre éruptive, différente de la variole, qui désola encore une fois le monde romain, sous Marc Aurèle, et qui est éteinte aujourd'hui. Littré, *OEuvres d'Hippocrate*, t. I, p. 122.

gens de bien coururent aux jouissances promptes, pour s'étourdir et user bien vite des biens de cette vie qu'on ne possédait que pour un jour. Le méchant se livrait au crime dans l'espoir que le juge n'aurait pas le temps de le frapper.

Au milieu de tant de calamités, Périclès conservait la fermeté de son âme. Il conduisit par mer une expédition contre Epidaure, ravagea les côtes de l'Argolide et enleva Prasies en Laconie : mais la peste, qui se mit dans son armée, le força de revenir. Elle venait de gagner aussi le camp athénien devant Potidée, qui résistait toujours. Le peuple, aigri par ses maux, en accusa Périclès, et le condamna à une amende de quinze ou même de cinquante talents. Au nombre de ses plus violents adversaires était Cléon.

Périclès porta le malheur, comme la fortune, sans faiblir, malgré les coups qui chaque jour alors le frappaient, à l'agora ou dans sa maison. Sa sœur, quelques-uns de ses plus chers amis succombèrent. Il avait un fils nommé Xantippos, qui se mêlait à ses ennemis et répandait contre lui les bruits les plus injurieux. Il l'aimait pourtant : la peste le lui enleva. Elle lui prit aussi son second fils, Paralos. Sa race allait s'éteindre, et les autels héréditaires rester sans sacrifices; pour la première fois la douleur le brisa. Au moment où il plaçait la couronne funèbre sur le front de son dernier né, il poussa un cri et fondit en larmes. Il n'avait plus d'enfant légitime; le peuple, bientôt revenu de son ingratitude, lui accorda tous les droits des citoyens pour un fils qui lui était né d'Aspasie, et le replaça lui-même à la tête de l'État, en lui donnant, comme auparavant, une des dix places de généraux annuellement élus.

Une députation envoyée à Lacédémone, pendant sa disgrâce, pour demander la paix, avait été reçue avec mépris. La guerre reprit donc avec une nouvelle vigueur. Potidée, chaque jour plus vivement pressée, se rendit.

Les généraux accordèrent aux habitants la permission de sortir, hommes, femmes et enfants, avec un manteau et quelque peu d'argent. Le peuple, qui avait dépensé deux mille talents à ce siége, leur fit un crime de cette douceur et faillit les mettre en jugement. Potidée fut repeuplée par mille familles athéniennes (430).

L'année suivante, Archidamos n'entra pas dans l'Attique, que la peste désolait, mais vint mettre le siége devant Platées, afin d'enlever aux Athéniens ce point d'appui hors de leur pays. Les Platéens invoquaient les serments des Grecs après la défaite de Mardonius. « Oui, répondit Archidamos, nous avons juré de vous défendre, mais tant que vous ne vous uniriez pas aux oppresseurs de la Grèce. Rompez avec Athènes; livrez-nous jusqu'à la fin de la guerre vos demeures et vos champs, pour que nous puissions nous y établir dans l'intérêt public. Vous serez libres d'aller où bon vous semblera, et nous vous donnerons même quelque argent pour vous aider à vivre.» Ces propositions dérisoires ne furent pas acceptées; aussitôt commença ce siége mémorable, un des épisodes les plus dramatiques de cette guerre. Des deux côtés on montra un égal acharnement, et on employa tout ce qu'enseignait l'art des siéges. Archidamos éleva une terrasse jusqu'à la hauteur de la muraille pour l'assaillir de plain-pied. Mais les Platéens exhaussèrent leur mur et en construisirent un second en arrière du premier. Attaques de vive force, surprises, tout échoua ; il fallut changer le siége en blocus. Les alliés entourèrent la place d'un double mur fortifié, et y laissèrent la moitié de leurs troupes. Dans la ville il n'y avait pourtant que quatre cents Platéens et quatre-vingts Athéniens.

Dans le même temps, les Spartiates entreprirent de chasser les Athéniens de la mer d'Ionie. Une expédition dirigée contre Zacynthe et Céphallénie, en 430, avait mal réussi. L'année suivante, un grand effort fut fait contre l'Acarnanie. Corinthe, Leucade, Anactorion et Ambracie

fournirent des vaisseaux ou des soldats; on appela à la curée les barbares du voisinage, Chaoniens, Molosses, Orestins. Perdiccas, allié d'Athènes, donna sous main mille Macédoniens, et ces forces, réunies à mille Spartiates, marchèrent sur Stratos, la capitale des Acarnanes. Cette armée si diverse et mal conduite arrivait en désordre; une sortie heureuse la dispersa. Une victoire navale de Phormion acheva de ruiner l'entreprise. Ce général n'avait que vingt galères, contre quarante-sept qui venaient du Péloponnèse. Aussi se tenait-il prudemment sous Naupacte; mais, au moment où la flotte ennemie traversait le détroit, il courut à elle. Surpris, les Péloponnésiens se formèrent en cercle. Phormion ordonna à ses capitaines de courir autour de ce cercle et de le resserrer toujours davantage, en rasant les vaisseaux ennemis, sans en venir aux mains, avant que lui-même eût donné le signal. Il attendait un vent qui a coutume de s'élever en cet endroit au point du jour, et qui ne devait pas permettre aux Péloponnésiens de garder leur ordre. Dès qu'il souffla, les vaisseaux ennemis, serrés les uns contre les autres, se heurtèrent et s'embarrassèrent mutuellement; l'inexpérience des matelots augmentait la confusion. La bataille était déjà gagnée pour Phormion, quand il fit commencer l'attaque. Plusieurs galères furent coulées et l'on en prit douze.

Les Lacédémoniens, étonnés d'un pareil échec, l'attribuèrent à l'impéritie de leur amiral. Ils envoyèrent trois Spartiates, au nombre desquels Brasidas, pour lui servir de conseil, et portèrent leur flotte à soixante-dix-sept vaisseaux. Phormion avait demandé des secours à Athènes : on lui expédia vingt navires qui, s'étant détournés pour une expédition en Crète, arrivèrent trop tard. Il fut donc obligé de tenir tête à la flotte ennemie avec les seules galères qui avaient déjà combattu. Les Péloponnésiens parvinrent à en couper neuf, qu'ils forcèrent à s'échouer à la côte. Mais les onze autres, atti-

rant à leur poursuite vingt vaisseaux ennemis, firent volte-face, les battirent, leur enlevèrent six bâtiments et reprirent ceux qu'ils avaient fait échouer. Un des amiraux se tua pour n'être pas pris; son corps fut porté par les flots aux Athéniens. Ainsi, malgré l'inégalité des forces, la victoire restait du côté d'Athènes, et elle ne perdait pas un seul de ses alliés de l'ouest.

Pour réparer ces échecs répétés, Brasidas conçut un projet hardi. Il fit passer par terre l'isthme de Corinthe aux matelots de la flotte, avec ordre de mettre en mer quarante vaisseaux qui se trouvaient dans les chantiers de Nisée, et de voguer sur le Pirée sans défense. Au lieu d'y courir à force de rames, ils s'arrêtèrent devant un fort de Salamine, qui, par ses signaux de feu, jeta l'alarme dans Athènes, dont toute la population descendit en armes au Pirée. On profita de cet avertissement, et des chaînes furent tendues désormais à l'entrée des ports.

Périclès ne put voir ces derniers succès. La peste qui diminuait chaque jour, et qui ne frappait plus que de rares victimes, l'atteignit à son tour[1]. Le mal ne l'abattit pas d'un coup, mais le mina peu à peu. Comme il allait expirer, ses amis et les principaux citoyens assis autour de son lit, rappelaient ses vertus, ses talents, et les neuf trophées qu'il avait élevés pour autant de victoires. Ils parlaient ainsi, pensant que déjà Périclès ne les entendait plus; mais le mourant, se redressant par un dernier effort, leur dit : « Vous me louez de ce que tant d'autres ont fait comme moi, et vous oubliez ce qu'il y a de plus grand dans ma vie, c'est que jamais je n'ai fait prendre le deuil à un citoyen. »

Cette modération durant un si long pouvoir est son plus bel éloge; et, comme ce fut sa dernière pensée, ce devrait être le dernier mot prononcé sur lui. Écoutons

1. Les détails de la maladie accusent plutôt une fièvre lente.

cependant Thucydide, un de ses adversaires politiques : « Puissant par la dignité de son caractère, par sa sagesse et son incorruptible probité, il conduisait le peuple d'une main libre sans jamais se laisser conduire par lui. N'ayant pas acquis le pouvoir par d'indignes moyens, il ne sacrifiait rien pour être agréable au peuple, et au besoin il bravait son déplaisir. Voyait-il les Athéniens remplis d'une dangereuse confiance, il abattait leur fougue; étaient-ils effrayés, inquiets, désespérés, il les relevait. Ce gouvernement était de nom une démocratie, de fait un empire, mais celui du premier citoyen de la république. »

Son tombeau fut placé au Céramique, parmi ceux des citoyens qui avaient péri dans les combats[1]. N'était-il pas, en effet, tombé au milieu de la lutte et comme sur un champ de bataille?

1. Thucyd., II, 34; Pausanias, I, 29.

CHAPITRE XXI.

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE DEPUIS LA MORT DE PÉRICLÈS JUSQU'A LA PAIX DE NICIAS (429-421).

On en était déjà à la quatrième année de la guerre (428), et, malgré les ravages annuels d'Archidamos, qui reparut encore cet été dans l'Attique, les Athéniens avaient l'avantage, car ils n'avaient rien perdu, et ils avaient pris Potidée. Mais à ce moment éclata une révolte qui pouvait ébranler toute leur domination.

Mitylène, comme toutes les cités grecques, avait deux partis. Les grands, qui tenaient le peuple dans une étroite dépendance[1], n'avaient accepté qu'avec douleur et par crainte des Perses la suprématie d'Athènes. Bien qu'Athènes fût restée pour Mitylène, comme pour Chios, dans les termes de la primitive alliance, ils se rappelaient les jours brillants de Pittacos, et ce temps où l'île entière de Lesbos leur était soumise. On les a vus solliciter se-

1. L'oligarchie de Mitylène interdisait à ses sujets d'enseigner à leurs enfants les lettres et la musique. Élien, *Histoires variées*, liv. IX, ch. XVII.

crètement, avant même la guerre de Corcyre, l'appui de Lacédémone. Encouragés par les Béotiens, qui étaient de leur race, ils augmentèrent la force de leurs murs et le nombre de leurs vaisseaux, forcèrent les habitants des petites villes du voisinage à s'établir dans leur cité, et soudoyèrent des auxiliaires. Méthymne et Ténédos dénoncèrent à Athènes ces préparatifs. Une ambassade pacifique envoyée à Mitylène ne rapporta que des paroles de guerre, et on apprit en même temps que les Péloponnésiens recevaient les révoltés dans leur alliance. « Athènes, disaient ceux-ci, affaiblie et ruinée par la peste et la guerre, ne résistera pas à une vive attaque. » Et les Spartiates, dans l'ardeur de la haine, rappelaient déjà les alliés aux armes. A peine de retour de leur troisième invasion dans l'Attique, ils se disposaient à traîner toute une flotte par-dessus l'isthme pour envelopper Athènes de toutes parts.

On ne parle que de la constance romaine; il faudrait quelquefois parler de la constance de ce peuple, qui depuis quatre ans ne possédait plus, de son territoire, que l'espace couvert par les murailles de sa ville. Il avait déjà envoyé une escadre devant Mitylène, une autre voguait vers l'Acarnanie; il semblait que le Pirée fût vide. A la nouvelle du projet des Lacédémoniens, il en sortit cent galères encore, qui, sous les yeux de l'ennemi étonné, vinrent ravager les côtes du Péloponnèse. Quand l'été suivant (427) l'armée de la ligue envahit une quatrième fois l'Attique, le courage d'Athènes n'en fut pas ébranlé; pas une galère, pas un soldat ne furent rappelés de Mitylène; et cependant Périclès n'était plus là. Le Spartiate Saléthos avait pris la direction de la défense de cette ville. Mais à peine eut-il, pour une attaque générale des lignes athéniennes, fait distribuer des armes au peuple, que cette multitude longtemps opprimée se souleva contre les grands. Il fallut traiter et livrer la ville à Pachès, général athénien.

Ici se place une tragédie sanglante. Les Spartiates avaient donné, dès le principe, à cette lutte le caractère de cruauté féroce que les peuples du midi de l'Europe, Grecs, Romains, Italiens du moyen âge ou Espagnols, ont trop souvent imprimé à leurs guerres. Tous les alliés d'Athènes, tous les marchands, les pêcheurs, même les neutres, qui étaient tombés entre leurs mains, avaient été mis à mort, et leurs cadavres étaient restés sans sépulture. Une flotte péloponnésienne venait tout récemment encore de montrer le long des côtes de l'Ionie cette facilité à tuer sans l'excuse du péril encouru. Athènes n'était pas demeurée en reste : des ambassadeurs que Lacédémone envoyait au grand roi, saisis par elle, furent exécutés ; un d'eux était l'instigateur de la révolte de Potidée. Les Platéens n'avaient pas eu plus de pitié pour les Thébains qui avaient tenté de surprendre leur ville. La trahison des Mityléniens, sans prétexte, puisqu'ils étaient les plus favorisés des alliés, avait mis Athènes dans le plus grand péril, et amené une flotte du Péloponnèse jusque sur les côtes de l'Ionie. Ils n'avaient donc pas, d'après l'esprit de ce temps et le caractère de cette guerre, de merci à attendre, pas plus que Capoue n'en eut de Rome après s'être donnée à Annibal. Parmi les prisonniers envoyés par Pachès était Saléthos. Son procès fut court; malgré ses efforts pour sauver sa vie, on l'exécuta presque à son arrivée. Dans l'irritation où le peuple était encore, il prit, sur les instances de Cléon, l'atroce résolution de faire périr toute la population de Mitylène.

Ce Cléon, l'indigne héritier de Périclès, était, à la grande joie d'Aristophane, qui tire de là d'intarissables plaisanteries, un corroyeur d'Athènes, fort ami des petites gens[1], et grand parleur, violent, impétueux, se démenant sans dignité à la tribune, où il portait non la

1. Il fit porter l'indemnité des juges à trois oboles.

tenue et la sévère éloquence de Périclès, mais la langue et les gestes du Pirée. Cléon, qui fut une fois convaincu de vénalité, Cléon, mauvais orateur, mauvais général et flatteur de la populace, avait pourtant de l'énergie. Un jour elle le servira bien; cette fois elle lui fit faire une mauvaise action. Quand on délibéra sur le sort des *Mityléniens*, il soutint qu'un grand et terrible exemple était nécessaire; son opinion passa. Mais le peuple, meilleur que lui, revint le lendemain à des sentiments plus dignes d'Athènes. Le vaisseau à qui était remis l'arrêt de mort avait une avance de vingt-quatre heures. Chargé d'un tel message, il allait lentement. La galère qui portait le contre-ordre fit la plus grande diligence; Pachès venait de lire sur la place de Mitylène le décret fatal et allait l'exécuter, lorsque la seconde trirème entra dans le port. Les mille partisans de Lacédémone envoyés à Athènes n'en furent pas moins égorgés. C'était déjà une assez sanglante boucherie. Quant à Mitylène, ses murs furent rasés, ses vaisseaux confisqués, et toute l'île, moins le territoire de Méthymne, fut divisée en trois mille parts. On en consacra un dixième aux dieux; le reste fut donné par le sort à des Athéniens, qui affermèrent ces champs à des cultivateurs de Lesbos, au prix d'une redevance de deux mines pour chaque lot[1]. Mitylène pourtant ne tarda pas à se relever et à redevenir très-florissante.

Un exemple, heureusement d'une autre sorte, fut en même temps donné par Athènes à ses alliés. Le conquérant de Lesbos, Pachès, commit certaines violences dans la ville. De retour à Athènes, il fut mis en jugement, et, prévoyant une condamnation, se perça de son épée au tribunal même. Athènes disait bien haut qu'elle ne voulait pas plus d'injustices que de révoltes.

Le sang des Mityléniens retomba sur la tête des Pla-

1. Thucyd., III, 50.

téens. Les Spartiates s'acharnaient contre cette poignée d'hommes qui, depuis deux ans, résistaient héroïquement, haussant et réparant leurs murailles, ruinant les fortifications des ennemis, brisant leurs machines, bravant une pluie de feu, de soufre et de poix que les assiégeants lançaient sur eux, et les flammes qui dévorèrent une partie de leur ville. Enfin, entourés d'une double circonvallation, et privés de vivres, ils allaient capituler, quand leur vint l'idée d'une audacieuse entreprise. Il s'agissait de franchir le double mur des ennemis, et de ne leur laisser à prendre qu'une cité vide de ses défenseurs. En comptant les briques, ils étaient parvenus à connaître la hauteur des murs et avaient construit des échelles assez longues pour en atteindre le faîte. Au moment de l'exécution, il n'y eut que deux cent vingt hommes, c'est-à-dire la moitié de la garnison, qui se risquèrent à tenter ce coup périlleux. Par une nuit obscure, tandis que le vent soufflait et qu'il tombait une pluie mêlée de neige, ils sortirent de la ville, silencieux, éloignés les uns des autres, pour ne point entrechoquer leurs armes, tous ayant un pied nu, afin de ne pas glisser. Ils appliquèrent leurs échelles et montèrent. Les premiers n'avaient que leur cuirasse et un poignard; ceux qui suivaient portaient des javelots et d'autres armes. Une brique qui tomba donna l'éveil aux assiégeants. Ils coururent aussitôt de tous côtés et allumèrent des signaux : les Platéens de la ville en allumèrent d'autres pour les tromper. Munis de torches, ils cherchaient partout ceux qui avaient causé l'alarme; mais leurs feux ne faisaient que guider les coups des Platéens, qui, invisibles dans l'ombre, frappaient à coup sûr. Les deux cents parvinrent enfin à franchir les retranchements et le fossé couvert de glace; ils se dirigèrent du côté de Thèbes pour tromper les poursuites : ils voyaient, en effet, par la lumière des torches, les ennemis qui les cherchaient vers le Cithéron. Après avoir fait six ou sept stades dans cette direction, ils

tournèrent du côté des montagnes et arrivèrent sains et saufs en Attique.

Mais le reste de la garnison était trop faible pour prolonger davantage la résistance : il fallut capituler. Les Spartiates se vengèrent cruellement du temps qu'ils avaient perdu à ce siége, et montrèrent une cruauté froide, d'autant plus odieuse qu'ils y mêlèrent un appareil de justice. Cinq juges spéciaux furent envoyés de Lacédémone : les prisonniers comparurent un à un ; on ne portait contre eux aucun chef d'accusation, on se bornait à leur demander « si, dans cette guerre, ils avaient rendu quelque service aux Lacédémoniens ou à leurs alliés. » A cette question dérisoire, les malheureux, interdits, gardaient le silence, et on les égorgeait. Deux cents Platéens et vingt-cinq Athéniens périrent ainsi ; leurs femmes furent réduites en servitude, leur ville rasée et le territoire donné aux Thébains.

A Corcyre, comme partout, l'aristocratie et le peuple, les riches et les pauvres, ceux-là soutenus par Lacédémone, ceux-ci par Athènes, se disputaient avec fureur le pouvoir. Longtemps ces discordes intérieures n'amenèrent d'autre catastrophe que l'exil du parti le plus faible ; maintenant que les vaincus peuvent appeler l'étranger à leur aide, ces luttes intestines prendront le caractère d'atroce cruauté et de perfidie que nous allons voir à Corcyre.

Les riches Corcyréens que les Corinthiens avaient fait prisonniers à la bataille de Sybota avaient été relâchés, et, depuis leur retour, s'efforçaient de remplir la secrète condition de leur mise en liberté, d'entraîner l'île dans le parti des Péloponnésiens. Pithias, chef de la faction populaire, accusé par eux de trahir la patrie, accuse à son tour de sacrilége cinq d'entre eux, qui se vengent en l'immolant au milieu même du sénat. Ils s'emparent de la ville, égorgent 60 partisans de Pithias, promettent la liberté aux esclaves qui se joindront à eux et appellent

la flotte péloponnésienne. Le peuple, d'abord surpris, reprend courage; douze vaisseaux accourent de Naupacte et donnent l'avantage au parti populaire. Mais cinquante-trois galères arrivent du Péloponnèse; les Athéniens, malgré leur petit nombre, balancent la victoire dont le général spartiate ne sait pas profiter. Averti par les signaux de feux que soixante galères athéniennes approchaient, il s'enfuit; alors commence un horrible massacre. Les nobles et leurs partisans s'étaient réfugiés dans un temple. Pour les en tirer, on leur promet un jugement impartial; 500 qui l'acceptent sont condamnés à mort et égorgés. Les autres se frappent eux-mêmes dans le temple.

Pendant sept jours on tua dans Corcyre, et les passions déchaînées profitèrent de cet affreux désordre pour se satisfaire : des débiteurs tuèrent leurs créanciers pour éteindre une dette; des inimitiés personnelles se couvrirent du prétexte de la vengeance publique. 600 de ces malheureux s'étaient échappés; ils se fortifièrent sur le mont Iston et s'y défendirent deux années. Forcés par les Athéniens de se rendre, ils furent transportés sur un îlot pour y attendre le jugement d'Athènes. Jusque-là leur vie était sauve, mais à condition que pas un ne tenterait de fuir. Les chefs du parti démocratique leur tendirent un piége odieux. De faux amis les engagèrent à s'échapper et leur en offrirent les moyens. Quelques-uns acceptèrent; aussitôt la sentence fut portée. On les retira vingt par vingt de leur prison, et on les conduisit attachés entre deux haies d'hoplites, qui frappaient et perçaient ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis. Des hommes armés de fouets hâtaient leur marche. 60 furent ainsi emmenés et exécutés, sans que ceux qu'ils avaient laissés derrière eux s'en doutassent; enfin, instruits de la vérité, ils refusèrent de sortir. Les Corcyréens enlevèrent le toit de l'édifice où ils s'étaient réfugiés et les accablèrent de projectiles de toute sorte. Les malheureux se tuaient eux-mêmes avec les flèches qu'on leur

lançait, se pendaient aux lits de leur prison, ou s'étranglaient de leurs propres mains.

Il en coûte à dire que ce fut seulement après ces odieux massacres que Corcyre retrouva enfin son ancienne tranquillité. Il n'avait pas fallu moins pour cela, tant la haine des deux côtés était féroce, que l'extermination de tout un parti par l'autre. Mais le signal de ces perfidies et de ces violences, qui l'avait donné? Ceux qui, sans cause, voulurent détacher Corcyre d'Athènes, et qui poignardèrent Pithias en plein sénat, la faction des grands.

« Dans cette guerre de Corcyre, dit Thucydide, il se commit toutes les horreurs qui arrivent ordinairement dans de telles circonstances; elles furent même surpassées: car un père tua son fils; des suppliants furent arrachés des asiles sacrés; d'autres égorgés au pied des autels, tant fut cruelle cette sédition! Elle le parut encore davantage parce qu'elle était la première. En effet, la Grèce fut dans la suite presque tout entière ébranlée, et comme partout y régnait la discorde, les chefs du parti populaire appelaient les Athéniens, et la faction du petit nombre les Lacédémoniens. Les villes étaient en proie à la sédition, et celles qui s'y livraient les dernières, instruites de ce qui s'était fait ailleurs, s'abandonnaient à de plus grands excès, jalouses de se distinguer par la gloire de l'invention, soit dans l'art qu'elles mettaient à nuire aux ennemis, soit dans l'atrocité jusqu'alors inouïe de leurs vengeances. Dans la paix, les esprits ont plus de douceur la guerre donne des leçons de violence et rend les mœurs des citoyens conformes à l'âpreté des temps. »

Heureusement nous pouvons taxer ici Thucydide, d'après lui-même, d'exagération, car il ne montre rien de semblable ailleurs, dans la suite de son histoire.

Comme si la nature eût voulu concourir à ce bouleversement général, des tremblements de terre ébranlèrent l'Attique, l'Eubée, toute la Béotie et surtout Orchomène. La peste n'était jamais entrée dans le Péloponnèse; elle

recommença à décimer pendant une année entière les Athéniens. Depuis sa première apparition elle leur avait enlevé 4300 hoplites, 300 cavaliers, et d'innombrables victimes dans le reste de la population. Ce furent les derniers coups du fléau. Pour apaiser le dieu qui envoyait et chassait la peste, les Athéniens purifièrent l'île d'Apollon. Tous les restes des morts ensevelis à Délos furent exhumés; il fut défendu désormais d'y naître ou d'y mourir. Les malades étaient transportés dans l'île voisine de Rhénée. On institua des jeux et des courses de chevaux qui durent se célébrer tous les cinq ans[1].

Une preuve qu'il faut faire au peuple d'Athènes sa part dans les grandes choses accomplies par Périclès, c'est que depuis quatre années qu'il avait perdu ce guide éclairé, il avait montré, contre ce double fléau de la peste et de la guerre, la constance que lui recommandait le grand orateur : point de troubles dans la ville, point d'esprit étroit dans le choix des chefs. Cléon pouvait bien monter à la tribune. C'étaient les généraux éprouvés par de bons services, fussent-ils nobles, riches et amis de la paix, comme Démosthène et Nicias, qui commandaient les armées.

Cette même année Démosthène remporta dans l'Acarnanie les plus brillants avantages et vainquit sur terre les Péloponnésiens. Il y eut tant de morts à la bataille d'Olpée, que pour sa part du butin le général eut trois cents panoplies qu'il consacra dans les temples d'Athènes. Mais cette guerre d'Acarnanie ne pouvait avoir de grands résultats. Une audacieuse entreprise de Démosthène parut un moment devoir tout terminer. Il avait été frappé, en naviguant autour du Péloponnèse, de la position remar-

1. Délos est aujourd'hui déserte et si complétement dévastée, qu'il n'y reste pas même une ruine. Depuis mille ans et plus, les habitants des îles voisines, Mykonos, Ténos et Syros, ont considéré ses monuments comme une carrière. Ils ont brûlé les marbres les plus précieux pour en faire de la chaux. *Voyage à Délos*, de M. Benoit. *Archives des missions*, t. II, p. 387.

quable de Pylos, promontoire de la côte de Messénie, qui domine la rade actuelle de Navarin. Il lui sembla que si l'on pouvait l'occuper et y établir des Messéniens, ce serait en quelque sorte attacher au flanc du Péloponnèse une torche enflammée. Il obtint du peuple athénien la permission de tenter quelque chose; mais, lorsque la flotte qui allait à Corcyre et en Italie fut arrivée devant Pylos, les généraux qui la commandaient s'effrayèrent de son projet et s'opposèrent à son exécution. Par bonheur les vents se mirent du côté de Démosthène, et, poussant les Athéniens à la côte, les forcèrent de relâcher. Dès qu'on fut à terre, les soldats, avec cette activité industrieuse et cette intelligence qui caractérisaient les Athéniens, se mirent à improviser d'eux-mêmes des fortifications et à construire des murs, sans outils pour tailler les pierres, sans auges pour porter le ciment. Au bout de six jours le rempart était à peu près achevé, Démosthène y resta avec cinq galères.

Sparte fut justement effrayée à cette nouvelle, car c'était une excellente station pour les flottes ennemies, à l'occident du Péloponnèse; et de Pylos, les Athéniens allaient remuer toute la Messénie, peut-être même, provoquer quelque nouveau soulèvement des hilotes. Elle rappela en toute hâte son armée de l'Attique, où elle n'était entrée que depuis quinze jours, et sa flotte des eaux de Corcyre, afin de bloquer Pylos par terre et par mer. La rade de cette ville se trouvait barrée à son entrée, par une île de 15 stades de long (2 kilom. 7), appelée Sphactérie. Les Lacédémoniens y jetèrent quatre cent vingt hoplites et fermèrent de chaque côté de l'île les passages qui donnaient accès dans la rade, avec des vaisseaux, ayant la proue tournée en dehors. Du côté de la mer, Pylos n'avait guère d'autre défense que les difficultés d'un débarquement. Ce fut pourtant de ce côté que l'attaque commença : elle dura deux jours sans succès. Brasidas, qui s'y était conduit avec le plus grand courage, y fut cou-

vert de blessures et perdit son bouclier, que les flots portèrent aux Athéniens. Cependant rien n'était désespéré pour Lacédémone, tant qu'elle restait maîtresse de la mer; mais cinquante vaisseaux athéniens arrivèrent de Zacynthe, assaillirent la flotte ennemie, et, après un furieux combat, forcèrent les vaisseaux de s'échouer à terre. Aussitôt ils enveloppèrent Sphactérie et les Lacédémoniens qui s'y trouvaient.

Sparte, à ces nouvelles, fut dans la consternation. Le nombre des Spartiates n'avait en effet cessé de décroître depuis Lycurgue. Au temps du législateur, ils étaient 9000; au moment de la bataille de Platées, 5000; avant un quart de siècle on n'en comptera plus que 700. La perte de ceux qu'Athènes tenait assiégés eût été irréparable. Les éphores se rendirent eux-mêmes à Pylos pour examiner l'état des choses, et ne virent d'autre moyen d'échapper à ce malheur que de conclure un armistice avec les généraux athéniens. Il fut convenu que des ambassadeurs partiraient de Lacédémone pour Athènes; que, jusqu'à leur retour, Lacédémone livrerait tous les vaisseaux qu'elle avait dans la rade, soixante galères; que les Athéniens maintiendraient le blocus de Sphactérie, mais qu'ils laisseraient passer aux quatre cent vingt, chaque jour, deux chœnices attiques (2 lit., 6) de farine par homme, deux cotyles (0 lit. 54) de vin et un morceau de viande; la moitié pour les valets.

Les députés lacédémoniens parurent dans l'assemblée d'Athènes, et, contre leur habitude, firent un long discours, offrant la paix en échange de leurs prisonniers, ajoutant que, dès qu'ils auraient traité, toute cité à leur exemple poserait les armes. Que devenaient donc les griefs tant reprochés à Athènes, au commencement de la guerre? Pour sauver quelques-uns de ses citoyens, Sparte abandonnait ses alliés et ce qu'elle trouvait naguère une cause si juste! Mais, l'année précédente, n'avaient-ils pas lâchement trahi les Ambraciotes après la

défaite d'Olpée? Malheureusement Périclès n'était plus là pour imposer au peuple un désintéressement utile. Cléon poussa l'assemblée à exiger la restitution des places cédées lors de la trêve de trente ans. Les députés ne pouvaient accepter de telles conditions; ils revinrent sans avoir rien fait.

L'armistice cessa à leur arrivée, mais les Athéniens, prétextant la violation de quelque condition, refusèrent de rendre les vaisseaux. C'était se donner gratuitement le tort d'un manque de loyauté, car ces vaisseaux rendus n'auraient pu être d'aucune utilité aux Spartiates. La famine était le plus grand péril que les assiégés eussent à craindre; l'île, en effet, couverte de bois, était difficile et dangereuse à enlever de vive force. On promit la liberté à tout hilote qui parviendrait à y porter des vivres. Beaucoup tentèrent l'entreprise et réussirent. Les quatre cent vingt purent tenir jusqu'aux approches de l'hiver.

Il était à craindre que dans cette saison les Athéniens de Pylos n'eussent eux-mêmes la plus grande peine à trouver des subsistances. Déjà l'armée souffrait; on le sut à Athènes. Cléon, qui avait fait rejeter naguère les propositions des Lacédémoniens, s'en prit aux généraux. Si les hostilités traînaient en longueur, c'était, disait-il, qu'ils manquaient de résolution. Et il avait raison, car les Athéniens avaient à Pylos 10 000 hommes contre 420. Nicias, toujours alarmé, croyait, même avec de telles forces, le succès impossible; et, pour mettre le démagogue au pied du mur, il lui dit d'aller à Sphactérie. Cléon d'abord hésita; mais le peuple, pressé, lui aussi, d'en finir, le prit au mot. Il fallut s'exécuter. Cléon promit que dans vingt jours tout serait terminé. Il n'en fallait pas davantage, du moment qu'on était résolu à tenter sérieusement la descente. Prudemment il demanda qu'on lui adjoignît Démosthène pour collègue; et il eut la sagesse de ne rien faire sans consulter cet habile homme. Peu de jours avant son arrivée à Pylos, un feu allumé pour cuire des

aliments et mal éteint, avait gagné le bois, et l'incendie, excité par un vent violent, avait dévoré la forêt. Cet accident faisait disparaître le principal danger de la descente. Démosthène la préparait; il la fit avec Cléon. Une nuit ils assaillirent l'île avec toutes leurs forces. Ils avaient beaucoup de troupes légères. Elles gagnèrent rapidement les points les plus élevés, et de là harcelèrent les Lacédémoniens, qui n'étaient pas habitués à ces cris, à ces attaques d'ennemis fuyant dès qu'ils avaient frappé. Les cendres de la forêt nouvellement consumée s'élevaient dans l'air et les aveuglaient; étourdis, ne distinguant plus rien, immobiles à la même place, ils recevaient de toutes part des projectiles dont leurs cuirasses de feutre les garantissaient mal. Pour rendre le combat moins inégal, ils se retirèrent en masse vers un fort élevé à l'extrémité de l'île. Déjà ils étaient plus heureux dans cette position et commençaient à repousser les assaillants, lorsque tout à coup ils virent paraître sur les rochers, au-dessus de leurs têtes, un corps de Messéniens qui les avait tournés. Il fallut se rendre. Ils obtinrent du moins la permission de consulter auparavant les Lacédémoniens qui se trouvaient sur la côte voisine; ceux-ci répondirent : « Les Lacédémoniens vous laissent libres d'agir comme vous l'entendrez, à condition que vous ne ferez rien de honteux. » Ils se rendirent avec leurs armes. Apparemment ce qui était jadis honteux pour Sparte ne l'était plus. Cent vingt-huit étaient morts dans l'attaque. Sur les deux cent quatre-vingt-douze survivants, il y avait cent vingt Spartiates appartenant pour la plupart aux premières familles. Quelqu'un vantait devant un des prisonniers le courage de ceux de ses compagnons qui avaient été tués. « On ne saurait, répondit-il, avoir trop d'estime pour les flèches, si elles savent discerner le brave du lâche. » C'est une réponse bien athénienne pour un Spartiate; Léonidas en avait d'autres (425).

Le succès de Sphactérie accrut considérablement la

faveur de Cléon auprès du peuple. Aristophane s'en vengea par des satires. Cléon ne fut plus dans ses pièces que le *Paphlagonien*, l'infâme esclave qui s'insinue dans la faveur du vieux Dêmos (peuple), fait accabler de coups les bons esclaves Nicias et Démosthène, et sert au maître ce gâteau de Pylos que Démosthène seul a préparé. Bornons-nous à remarquer que, si tout l'honneur de cette affaire revient réellement à Démosthène, Cléon y apporta une énergie qui ne fut pas inutile; qu'il ne paraît pas, même dans le récit de Thucydide, s'être mal comporté comme soldat ou capitaine; et qu'enfin ce qu'il avait promis, il l'exécuta.

L'équilibre était donc rompu; la fortune penchait du côté des Athéniens. Ils poursuivirent leurs succès avec une rare vigueur. Nicias, à la tête d'un armement considérable, débarqua sur l'isthme, battit les Corinthiens, puis alla prendre Méthana dans l'Argolide, dont les campagnes furent incessamment ravagées par la garnison qu'il y laissa (425). L'année suivante, il enleva l'île de Cythère, voisine de la côte méridionale du Péloponnèse, commode, par conséquent, soit pour arrêter les navires qui en approchaient, soit pour y faire des descentes. D'ailleurs elle regarde la mer de Crète et celle de Sicile, où Athènes à ce moment même avait une flotte, pour soutenir les cités en guerre avec Syracuse. L'importance de la position de Cythère fit accorder à ses habitants de douces conditions. Nicias leur donna une garnison d'Athéniens, mais ne leur imposa qu'un tribut de quatre talents.

Après avoir impunément ravagé pendant sept jours la Laconie, Nicias revint sur Thyrée, dans la Cynurie, où les Spartiates avaient établi les Éginètes. Il enleva d'assaut la ville, en présence d'une armée lacédémonienne qui n'osa la défendre, et mit à mort tous ceux qu'il y prit. C'est ici que se place probablement la sanglante tragédie accomplie à Sparte, l'assassinat de 2000 hilotes

des plus braves, pour affaiblir et effrayer ceux de leurs compagnons que les succès d'Athènes auraient pu porter à la révolte.

Dans le même temps, Démosthène manqua de faire une conquête plus importante. La discorde régnait à Mégare; une faction à la fin chassa l'autre, mais les proscrits, retirés à Pégées, infestaient de là toute la Mégaride, que les Athéniens, de leur côté, venaient régulièrement ravager tous les ans[1]. Une partie du peuple se lassa de cette situation et conspira pour ouvrir les portes aux Athéniens. Le complot échoua. Démosthène du moins en profita pour s'emparer de Nisée et des Longs-Murs. Brasidas, accouru dans Mégare, y fit entrer les exilés. On leur avait fait jurer l'oubli du passé : ils mirent à mort cent de leurs adversaires, et Mégare resta depuis ce temps soumise à la plus ombrageuse oligarchie.

Ainsi Athènes prenait partout l'offensive. Sparte semblait paralysée. Elle n'agissait plus, ne prenait plus de résolutions; la perte de tant de positions importantes, de ses meilleurs guerriers, de ses hilotes qui désertaient tous les jours, l'avait rendue timide. La mer l'effrayait; ses armées de terre même ne lui semblaient jamais assez nombreuses. Elle s'adressa au grand roi avec de plus vives instances que par le passé, pour en obtenir des secours, trahissant ainsi la cause de la Grèce entière et sa vieille gloire des Thermopyles. Les Athéniens arrêtèrent en Thrace le Perse Artaphernès. Dans la lettre dont il était porteur, le roi se plaignait de ne pouvoir comprendre les intentions des Spartiates, pas un de leurs envoyés ne lui disant la même chose, et, à cet effet, il leur adressait un député. Athènes essaya de neutraliser ces efforts de Lacédémone, et peut-être de la supplanter dans les bonnes grâces du roi. Elle renvoya honorablement Artaphernès

1. Aristophane montre dans *les Acharniens* (v. 760 et sq.), la profonde misère des Mégariens. Un d'eux vient vendre à Dicéopolis ses deux enfants pour une botte d'ail et un peu de sel.

en le faisant accompagner d'une ambassade. La Grèce allait donc avoir, dès ce temps, le honteux spectacle, qui ne lui fut pas épargné dans la suite : les fils des vainqueurs de Salamine et de Platées aux pieds du successeur de Xerxès. Heureusement à Éphèse les députés apprirent la mort du grand roi et n'allèrent pas plus loin.

Athènes n'en avait pas moins trahi par cette pensée malheureuse toute son histoire et ses destinées. Elle l'expia presque aussitôt par des revers.

Le plan habile de Démosthène avait réussi; le Péloponnèse était enveloppé d'un cercle de postes ennemis. Il restait à fermer l'isthme pour emprisonner les Spartiates dans leur presqu'île. On pouvait le faire en occupant Mégare, mieux encore en entraînant la Béotie dans l'alliance d'Athènes. La tentative sur Mégare ayant échoué, Démosthène reprit son projet sur la Béotie. Il avait des intelligences avec quelques Béotiens qui s'engageaient à lui livrer Chéronée; lui-même devait surprendre Siphées, sur le golfe de Crissa; et du côté de l'Eubée, le général athénien Hippocrate avait ordre de s'emparer de Délion. Ces trois coups de main devaient s'exécuter le même jour. Malheureusement le complot ne fut point tenu secret et l'on s'entendit mal. Il en résulta que l'entreprise sur Siphées et sur Chéronée manqua; Hippocrate, en retard de quelques jours, vit accourir à lui toutes les forces béotiennes que le plan de Démosthène avait eu pour objet de diviser. Hippocrate avait eu le temps toutefois d'occuper et de fortifier le temple d'Apollon à Délion. Les Béotiens crièrent au sacrilége et attaquèrent les Athéniens, qui perdirent 1000 hoplites. Dans cette bataille, Socrate sauva le jeune Xénophon blessé, comme il avait déjà sauvé Alcibiade à Potidée; et avec son ami Lachès et quelques autres braves, se retira pas à pas devant la cavalerie thébaine. Pendant qu'il montrait cette froide bravoure, Aristophane écrivait sa comédie des *Nuées*. Les

vainqueurs reprirent aussitôt Délion, et il ne resta rien aux Athéniens de cette expédition.

Sparte n'avait qu'un homme, Brasidas, mais aussi intelligent que brave. Ce qu'Athènes avait fait contre Sparte à Pylos, à Cythère, à Méthana, il entreprit de le faire contre Athènes dans la Chalcidique et la Thrace. Au commencement de la guerre, Athènes avait contraint le roi de Macédoine, Perdiccas, à entrer dans son alliance, et elle avait gagné l'amitié de Sitalcès, le puissant roi des Odryses, dont le territoire s'étendait de la mer Égée au Danube, et de Byzance aux sources du Strymon, sur une longueur de trente journées de chemin. A l'instigation d'Athènes, Sitalcès avait même envahi, en 429, la Macédoine à la tête de 150 000 hommes. Mais depuis son zèle s'était refroidi. Quant à Perdiccas, il n'avait jamais perdu une occasion de nuire en secret aux Athéniens. En ce moment même il sollicitait Sparte d'envoyer une expédition sur les côtes de Thrace et dans la Chalcidique, dont plusieurs villes n'attendaient qu'une occasion de secouer le joug d'Athènes. Enlever à Athènes ces pays, d'où elle tirait ses bois de construction, c'était l'attaquer dans sa marine, dans sa force. D'ailleurs en portant la guerre vers le nord, on l'éloignait du Péloponnèse, qui souffrait depuis quelque temps tous les désastres. Brasidas fut chargé de cette tâche d'autant plus difficile, qu'on lui donnait pour soldats des hilotes armés en hoplites, que Lacédémone éloignait par crainte d'une révolte. En outre, cette armée devait faire route par terre, c'est-à-dire traverser la Thessalie, pays allié des Athéniens. Brasidas se tira de toutes les difficultés par son habileté et par une souplesse de génie rare chez un Lacédémonien. Il calma les défiances des Thessaliens, et arriva sur les terres de Perdiccas. Ce prince voulait qu'il l'aidât à renverser Arribée, roi des Lyncestes; mais Brasidas craignit de rendre le Macédonien trop fort. Entretenir des divisions dans ces contrées, c'était le seul moyen d'y trouver

toujours des alliés. Il refusa donc, et Perdiccas, mécontent, réduisit la solde qu'il fournissait aux troupes de Lacédémone. Leur général se hâta d'entrer en Chalcidique. Dans la première ville qu'il rencontra, Acanthe, les sentiments étaient partagés. Brasidas était éloquent, car les malheurs du temps avaient forcé les Spartiates de cultiver un art jadis dédaigné. Il demanda à être introduit seul dans la ville, rappela le désintéressement de Lacédémone, dont les magistrats lui avaient promis, disait-il, par les serments les plus sacrés, de laisser sous leurs propres lois les peuples qui entreraient dans son alliance. A ces promesses de liberté, il joignait des menaces : « Nous n'aspirons pas à la domination ; mais quand nous travaillons à réprimer ceux qui veulent l'usurper, nous serions injustes envers le plus grand nombre si, en apportant à tous la liberté, nous vous laissions, avec indifférence, mettre obstacle à nos desseins. » Les Acanthiens hésitèrent longtemps à se séparer d'Athènes, dont ils ne se plaignaient pas. Le parti favorable à Sparte, à la fin, l'emporta, et ils ouvrirent leurs portes à Brasidas.

Il s'empara de la même façon de Stagire; Amphipolis elle-même tomba en son pouvoir. Il s'était introduit par surprise dans un des faubourgs de la ville; comme elle se montrait disposée à résister, il gagna les habitants par la douceur des conditions qu'il leur offrit : il permettait à tous, Amphipolitains ou Athéniens, de rester, en conservant leurs droits et leurs biens; il accordait à ceux qui voudraient sortir, cinq jours pour emporter ce qui leur appartenait. Il y avait longtemps que la guerre ne s'était faite avec autant d'humanité; et c'était un Spartiate qui en donnait l'exemple! Remarquons aussi le peu d'empressement des alliés d'Athènes à secouer un joug qui, d'après les faits, se montre moins odieux et moins dur que les réclamations des rhéteurs ne l'ont représenté.

L'approche d'un ennemi aussi actif que Brasidas, et

les coups qu'il avait déjà frappés, auraient dû engager les généraux d'Athènes, dans cette région, à concentrer toutes leurs forces sur le continent et non loin d'Amphipolis, le principal établissement d'Athènes de ce côté. L'un d'eux était alors à Thasos, où il n'y avait rien à garder : accouru trop tard, il ne put sauver qu'Éion. Le peuple, sur la proposition de Cléon, punit cette fâcheuse négligence d'un exil qui dura vingt années. La postérité doit à cette sentence un chef-d'œuvre, car l'exilé était Thucydide, qui employa ses loisirs à écrire l'histoire de la guerre du Péloponnèse.

Ces événements disposèrent les deux partis à suspendre les hostilités. Une trêve d'un an fut conclue par les deux grands États, pour eux et leurs alliés (mars 423). Il fut convenu que chacun conserverait ce qu'il possédait actuellement. Les peuples de la ligue péloponnésienne furent autorisés à naviguer sur les mers qui baignaient leurs côtes, ou sur celles de leurs alliés; mais il leur était interdit de se servir de vaisseaux longs. Les signataires du traité devaient garantir à tous le libre accès du temple et de l'oracle du temple d'Apollon Pythien; ne point recevoir les transfuges, libres ou esclaves; protéger les hérauts et députés qui voyageraient par terre ou par mer pour accommoder des différends; enfin faciliter par tous les moyens la conclusion d'une paix définitive.

Tandis que ce traité se concluait à Athènes, Brasidas entrait à Scioné, dans la presqu'île de Pallène, reçu à bras ouverts par les habitants, qui lui décernèrent une couronne d'or et lui ceignirent la tête de bandelettes, comme un athlète victorieux. Cette conquête avait suivi de deux jours la conclusion de la trêve; elle devait être restituée; Sparte s'y refusa, et la guerre recommença. Nicias, arrivé avec des forces considérables, reprit Scioné, puis Mendé que le peuple lui livra, et ramena Perdiccas dans l'alliance d'Athènes, tandis que Brasidas échouait dans une tentative sur Potidée. L'année suivante Cléon

fut nommé général. Il voulait qu'Athènes fît un vigoureux effort de ce côté, comme naguère à Pylos, et il avait raison; car il fallait à tout prix arrêter les progrès de Brasidas. Il commença par s'emparer avec quelque habileté de Toroné et de Galepsos; puis il se dirigea sur Amphipolis. Il s'arrêta quelque temps à Éion, pour attendre des auxiliaires qui lui venaient de Thrace et de Macédoine; mais, tourmenté par l'ardeur de ses soldats, il alla camper en face même d'Amphipolis, sur une hauteur. Brasidas était dans la ville; il surprit les Athéniens dans un faux mouvement, et remporta une victoire complète qu'il paya de sa vie. Cléon périt aussi dans l'action : selon Thucydide[1], il prit un des premiers la fuite; selon Diodore, il mourut en homme de cœur. Quant à Brasidas, véritable héros et homme supérieur, il fut pleuré de tous les alliés qui suivirent en armes ses funérailles. Son tombeau fut entouré d'une enceinte consacrée; et des jeux, des sacrifices annuels furent fondés en son honneur (422).

La mort de ces deux hommes rendait la paix facile. Brasidas entretenait la guerre par son activité et ses succès, Cléon par ses discours. Les Athéniens, maltraités à Délion et à Amphipolis, perdaient de leur confiance; les Lacédémoniens voyaient durer depuis dix ans, à leur grand préjudice, une guerre qu'ils avaient entreprise avec l'espoir de renverser, en se jouant, la puissance d'Athènes; et une autre allait peut-être éclater à leurs portes, car la trève de trente ans conclue avec les Argiens,

1. N'oublions pas que, d'après un des biographes de Thucydide, Cléon était l'auteur du bannissement de ce général. Quant à Aristophane, il avait eu de nombreux démêlés avec Cléon. Pourtant, dans la comédie des *Grenouilles*, représentée bien longtemps après, en 405, il laisse échapper un mot qui expliquerait les animosités du parti oligarchique contre Cléon. Hercule avait volé les provisions de deux cabaretières; l'une dit à l'autre : « Va, appelle Cléon, notre protecteur, et Hyperbolos, que nous perdions ce misérable. » Ainsi, Cléon prenait, à Athènes, la défense des petits, comme les patrons, à Rome, celle de leurs clients. « Un riche, dit M. Grote, sollicitait l'éloquence vénale d'Antiphon; le pauvre implorait l'assistance gratuite de Cléon. »

expirait. Enfin deux hommes pacifiques se trouvèrent portés à la tête des affaires : à Athènes, le prudent Nicias; à Sparte, le roi Plistonax, banni dix-neuf ans auparavant pour avoir traité avec Périclès, et qui venait d'être rappelé. Tous deux conseillèrent la paix, qui fut conclue en mars 421. Il y eut deux traités.

Le premier commençait, selon l'usage, par garantir à tous les Grecs la faculté d'offrir des sacrifices à Delphes, d'y aller consulter l'oracle, d'y envoyer des théories. Il fut convenu ensuite que chacun rendrait ce qu'il avait pris dans la guerre; excepté que les Thébains voulurent garder Platées, et qu'en échange les Athéniens conservèrent Nisée, Anactorion et Sollion. Tous les alliés, sauf Corinthe, Mégare et les Éléens, acceptèrent ces conditions. Enfin, il fut réglé que la paix serait confirmée par un serment renouvelé chaque année, et inscrit sur des colonnes à Olympie, à Delphes, sur l'isthme, à Athènes dans la citadelle, à Lacédémone dans l'Amycléon.

Un des articles du traité portait que, de part et d'autre, les prisonniers seraient rendus. Quand ceux de Sphactérie arrivèrent, on les dégrada de leurs droits de citoyens, afin de relever le renom du courage spartiate, en montrant que Lacédémone n'avait pas compris qu'ils eussent pû composer avec le devoir, même en face de la mort. Il est vrai que, peu de temps après, on les rétablit dans leur première condition.

Les Argiens, en voyant le mécontentement des alliés de Sparte, crurent le moment favorable pour réclamer la Cynurie. Sparte, qui les redoutait peu, tant qu'ils seraient seuls, résolut de les empêcher de s'unir à Athènes, en signant avec cette ville un second traité, particulier cette fois aux deux États, et qui stipulait entre eux, pour cinquante ans, une alliance offensive et défensive, et une mutuelle assistance en cas d'attaque ou de révolte des esclaves. Ce dernier point ne regardait que Lacédémone, et révèle sa constante anxiété.

Le premier de ces traités, qui vint mettre un terme passager aux maux que les peuples souffraient depuis dix années, porta le nom de l'homme honorable qui avait contribué à sa conclusion : on l'appela la paix de Nicias. Mais à qui avait profité tant de sang répandu? Sparte n'avait accru ni sa gloire ni ses forces; Athènes gardait son empire, et les peuples n'avaient renoncé que pour un moment aux haineuses passions qui les avaient armés les uns contre les autres. Personne n'y avait gagné, et la civilisation y avait perdu ce que dix années de paix eussent ajouté d'éclat au siècle de Périclès.

CHAPITRE XXII.

ALCIBIADE ET L'EXPÉDITION DE SICILE (421-413).

Parmi les prédictions qui couraient au commencement de la guerre du Péloponnèse, une seule, remarque Thucydide, fut réputée, après la paix de Nicias[1], avoir reçu son accomplissement ; c'était celle qui annonçait que la guerre durerait trois fois neuf ans. Cette guerre eut en effet trois actes ; on a vu le premier : le second est la trêve *mal assise*, qui va de 421 à 413, sans qu'il y ait de guerre générale, bien que la guerre soit partout. Le dernier, de 413 à 404, renferme la catastrophe et les péripéties qui l'amènent.

La première période est toute pleine de Périclès ; sa politique lui a survécu et son esprit gouverne Athènes, malgré Cléon ; la seconde et la troisième sont toutes remplies d'Alcibiade et de ses passions, de ses services et de ses crimes.

1. Thucydide dit : « Il s'écoula sept ans et deux mois sans que les deux peuples portassent les armes dans le pays l'un de l'autre, et la paix ne fut même formellement rompue qu'au bout de dix ans ; mais, malgré cette trêve mal assurée, ils se faisaient réciproquement beaucoup de mal. »

Alcibiade descendait, par son père, d'Ajax; par sa mère, des Alcméonides. La mort de son père, Clinias, tué à Coronée, le laissa sous la tutelle de ses parents, Périclès et Ariphron. A dix-huit ans, il se trouva maître d'une des plus grandes fortunes d'Athènes. A un noble sang, à de grandes richesses, il joignait la beauté, qui dans l'estime de ce peuple artiste ajoutait encore à l'éclat des talents et de la vertu, quand elle parait le front de Sophocle ou de Périclès, et qui lui semblait toujours un don des dieux, même sur les traits d'un athlète. Les parasites, les flatteurs, tous ceux que la fortune, la grâce et l'audace attirent, se pressaient sur les pas du riche et spirituel jeune homme, devenu dans Athènes, ce qui était une puissance, le roi de la mode. Habitué au milieu de ce cortége à se voir applaudi pour ses plus folles actions, Alcibiade osa tout, et tout avec impunité; il devint l'enfant gâté d'Athènes. La force de son tempérament et la souplesse de son esprit le rendaient capable suivant l'heure, le jour, le lieu, de vice ou de vertu, d'abstinence ou d'orgie. Dans la cité de Lycurgue, il n'y avait pas de Spartiate qui fût aussi rude pour son corps; en Asie, il n'y avait pas de satrape qui eût plus de luxe et de mollesse. Mais son audace, son indomptable pétulance compromettaient quelquefois, pour une plaisanterie, pour une débauche, les plans longtemps médités de son ambition. Une foule de passions vives et diverses le portaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours avec excès, sans qu'il trouvât, dans cette orageuse mobilité de son caractère, l'ancre qui l'arrêtât, le sentiment du juste et du devoir. Aujourd'hui on le voyait chez Socrate, recueillant avec avidité les nobles leçons du philosophe, pleurant d'admiration et d'enthousiasme; mais le lendemain il traversait l'agora, la robe traînante, la démarche indolente et efféminée, et il allait, avec ses trop faciles amis, se plonger en de honteux plaisirs. Pourtant le Sage le disputa, quelque temps avec avantage, à la foule de ses

corrupteurs. Dans les premières guerres, ils partageaient la même tente. Socrate sauva Alcibiade à Potidée, et Alcibiade protégea à Délion la retraite de Socrate.

Dès l'enfance, il montra cette nature de son esprit, moitié héroïque et moitié folle. Il jouait aux dés sur la voie publique, lorsqu'un charriot approcha; il dit au charretier d'attendre; celui-ci n'en tient compte et avance toujours; Alcibiade se jette en travers du chemin et lui crie : « Passe maintenant si tu l'oses. » Il luttait avec un de ses camarades et n'était pas le plus fort; il mord au bras son adversaire. « Tu mords comme une femme. — Non, mais comme un lion, » répond-il. Sur son bouclier il avait fait graver un Amour lançant la foudre.

Il avait un chien superbe qui lui avait coûté plus de 7000 drachmes. Quand toute la ville l'eut admiré, il lui coupa la queue, son plus bel ornement, afin qu'on en parlât encore. «Tant que les Athéniens s'occuperont de mon chien, disait-il, ils ne diront rien de pis sur mon compte.» Un jour il passe sur la place publique; l'assemblée était tumultueuse, il en demande la cause; on lui répond qu'il s'agit d'une distribution d'argent; il s'avance et en jette lui-même, aux grands applaudissements de la foule; mais, suivant la mode des élégants du jour, il portait une caille privée sous son manteau : l'oiseau effrayé s'échappe, et tout le peuple de courir après, avec des cris, et de le rapporter à son maître. Alcibiade et le peuple d'Athènes étaient faits pour s'entendre[1]. « Ils le haïssent, disait Aristophane, le désirent et ne peuvent s'en passer. »

Un jour il gagea de donner en pleine rue un soufflet à Hipponicos, un des hommes les plus considérés de la ville; il gagna son pari, mais le lendemain il se rendit

1. On ne peut garantir l'authenticité de toutes ces anecdotes. Mais elles sont bien dans le caractère du personnage.

chez l'homme qu'il avait si grossièrement offensé, se dépouilla de ses vêtements et s'offrit à recevoir le châtiment qu'il avait mérité. Il avait épousé Hyparète, femme d'une grande vertu, et ne répondait à sa vive affection que par une conduite outrageante. Après une longue patience, elle se décida à présenter à l'archonte la demande de divorce. Alcibiade l'apprend, court chez le magistrat, et sous les yeux de la foule qui applaudit, enlève dans ses bras, à travers la place publique, sa femme qui n'ose résister, et la ramène dans sa maison, où elle resta, heureuse de cette chère violence.

Alcibiade traita Athènes comme Hipponicos et Hyparète, et Athènes comme Hyparète et Hipponicos, pardonna souvent à ce pêle-mêle de qualités et de défauts aimables, où il y avait toujours ce que les Athéniens mettaient au-dessus de tout, l'esprit et l'audace. Son audace, en effet, se jouait de la justice comme de la religion. On l'excuse presque d'avoir battu un maître dans l'école duquel il n'avait pas trouvé l'*Iliade;* mais aux Dionysiaques, il frappa au milieu même du spectacle, sans souci de la solennité, un de ses adversaires; et une autre fois, pour mieux célébrer une fête, il enleva la galère sacrée que réclamait à ce moment même un service public et religieux. Un peintre refusait de travailler pour lui, il le retint prisonnier jusqu'à ce qu'il eût achevé de décorer sa maison. Mais il le renvoya comblé de présents. Un poëte était poursuivi en justice, il arracha des archives publiques l'acte d'accusation.

Pour une république, c'étaient là des actes bien peu républicains. Mais il y avait dans la Grèce entière tant de faiblesse pour Alcibiade! A Olympie, il fit courir sept chars à la fois, effaçant ainsi la magnificence des rois de Syracuse et de Cyrène; et il remporta deux prix à la même course. Un autre de ses chars arriva le quatrième. Euripide lui-même chanta sa victoire, et les villes se cotisèrent pour la célébrer. Les Éphésiens lui dressèrent

une tente magnifique; ceux de Chios nourrirent ses chevaux et lui fournirent un grand nombre de victimes; les Lesbiens lui donnèrent le vin; et toute l'assemblée d'Olympie vint s'asseoir aux tables du festin où un simple particulier la conviait.

La postérité moins indulgente que les contemporains, tout en reconnaissant les qualités éminentes de l'homme, condamnera le mauvais politique qui fit l'expédition de Sicile, le mauvais citoyen qui donna tant de fois le scandaleux exemple de violer les lois, et qui osa s'armer contre sa patrie, lever la main contre sa mère. Alcibiade restera le type du plus brillant, mais du plus immoral, et par conséquent du plus dangereux citoyen d'une république.

Malgré sa noblesse, Alcibiade, comme Périclès, passa du côté du peuple et se fit l'adversaire d'un homme bien différent, le timide, le superstitieux Nicias. Nicias était noble aussi, riche et éprouvé par de longs services; mais Alcibiade avait sur lui l'avantage de l'audace, de la séduction, de l'éloquence. Démosthène le regarde comme le premier orateur de son temps; non qu'il eût une grande facilité de paroles; au contraire, les expressions ne lui venant pas assez vite, il répétait fréquemment les derniers mots de ses phrases; mais la force, l'élégance de son discours et un certain grasseyement qui ne déplaisait pas, le rendaient irrésistible. Le premier acte politique d'Alcibiade fut une mesure fâcheuse. Il provoqua une augmentation du tribut des alliés qui, de 600 talents fut porté à 1200; c'était un imprudence que Périclès n'eût pas commise. Mais Alcibiade avait d'autres projets et d'autres doctrines. Il croyait au droit de la force et il en usait; il entrevoyait de gigantesques entreprises, et il préparait d'avance les ressources nécessaires. Son inaction commençait à lui peser. Il avait trente et un ans et n'avait encore rien fait; aussi se remua-t-il beaucoup lors du traité de 421. Il eût voulu supplanter Nicias et se donner

l'honneur de cette paix. Ses flatteries aux prisonniers de Spactérie ne réussirent pas; les Spartiates se fièrent davantage au vieux général, et Alcibiade leur en garda une mortelle rancune.

Il ne manquait pas de gens qui ne voulaient pas de ce traité, signé aux applaudissements des vieillards, des *riches* et des laboureurs, mais où Athènes, par la faute de Nicias, s'était laissée indignement jouer (voy. p. 58). Les marchands qui, durant la guerre, voyaient la mer fermée à leur rivaux, les marins, les soldats, tout le peuple du Pirée qui vivait de la solde ou du butin, formaient un parti nombreux. Alcibiade s'en fit le chef. L'esprit de guerre qui, depuis que s'était allumée cette grande combustion, ne devait disparaître qu'avec la Grèce elle-même, lui donna bientôt au dehors des alliés.

J'ai déjà montré que ce que Sparte et Athènes faisaient en grand, d'autres villes le faisaient en petit. Forts ou faibles, obscurs ou illustres, tous avaient la même ambition; tous voulaient des sujets. Les Éléens avaient soumis les Lépréates, Mantinée les bourgs de son voisinage; Thèbes avait abattu les murailles de Thespies, pour tenir cette ville à sa discrétion; et Argos, non contente d'avoir détruit Mycènes, avait pris quatre villes de l'Argolide, parmi lesquelles l'antique Tirynthe, et avait transporté leurs habitants dans ses murs, mais en leur accordant le droit de cité. Sparte voyait avec dépit ce mouvement de concentration des villes inférieures autour des cités plus puissantes. Elle proclama l'indépendance des Lépréates, encouragea secrètement la défection des sujets de Mantinée et la haine d'Épidaure contre Argos. Mais depuis Sphactérie Sparte avait perdu son prestige. A Corinthe, à Mégare, dans la Béotie on disait tout haut qu'elle avait lâchement sacrifié les intérêts de ses alliés, on s'indignait surtout de son alliance avec Athènes. La ligue péloponnésienne était dissoute de fait; un peuple songea à la reconstituer à son profit.

Le repos et la prospérité dont Argos avait joui, au milieu du conflit général, avaient accru ses ressources; et la libéralité dont elle avait usé envers les habitants des villes conquises, avait augmenté ses forces. Mais les nouveaux venus avaient été un puissant renfort pour le parti démocratique dont l'influence poussa Argos dans une direction politique opposée à celle de Sparte. Cette ville pouvait donc et voulait devenir le centre d'une ligue antilacédémonienne. Mantinée, également démocratique, en opposition à l'aristocratique Tégée, les Éléens offensés par Lacédémone, Corinthe, qui, par le traité de Nicias, perdait dans l'Acarnanie deux villes importantes, étaient prêts à unir leurs rancunes et leurs forces. Les habitants d'Argos saisirent habilement l'occasion : douze députés furent envoyés dans toutes les cités grecques qui voudraient former une confédération, d'où seraient exclues les deux villes également menaçantes pour la commune liberté, Sparte et Athènes; mais on ne put s'entendre. Les oligarques de Mégare et de la Béotie se tinrent à l'écart, et peu de temps après se rapprochèrent des Spartiates. Tégée et une partie des Arcadiens leur restèrent fidèles. De sorte qu'enhardis par ce retour de fortune, ils envoyèrent à Lépréon les hilotes de Brasidas affranchis et chassèrent les Mantinéens d'une forteresse qu'ils occupaient sur les frontières de la Laconie. Une ligue des États du nord était prématurée; rien encore ne pouvait se faire en dehors de Sparte ou d'Athènes.

Mais bien des causes de mécontentement existaient entre les deux villes. Le sort avait décidé que Sparte ferait la première les restitutions stipulées au traité de 421. Pour Athènes, la plus précieuse de ces conditions était celle d'Amphipolis et des villes de la Chalcidique. Sparte retira ses garnisons, mais ne rendit pas les villes; et cependant Nicias, joué par les éphores, fit commettre au peuple la faute de ne pas garder les gages qu'il avait entre

les mains, jusqu'à ce que Lacédémone eût mis un terme à sa déloyauté. Sparte avait traité pour tous ses alliés; et les plus puissants refusaient de faire honneur à sa parole. Les Béotiens rendaient Panactéon, mais démantelé, gardaient les prisonniers athéniens, et ne stipulaient qu'une trêve de dix jours. Athènes, qui avait cru gagner la paix, avait encore la guerre : à dix jours de date, avec les Béotiens, en permanence dans la Chalcidique. Elle venait même de ce côté de donner un terrible exemple de sa colère. Toute la population mâle de Scioné avait été égorgée, en punition de sa défection récente, non dans l'assaut, mais en vertu d'un décret du peuple que les généraux avaient emporté avec eux.

Il y avait bien dans tout cela pour Alcibiade de quoi tirer une guerre. D'abord il empêcha les Athéniens d'évacuer Pylos. On en retira seulement, sur les instances de Lacédémone, les hilotes et les Messéniens, qui furent transportés à Céphallénie. Puis, averti par ses amis d'Argos que Sparte cherchait à entraîner cette ville dans son alliance, il répondit qu'Athènes elle-même était toute disposée à s'unir aux Argiens. Sur cette promesse, leurs députés arrivèrent à Athènes, suivis de près par les envoyés de Sparte, qu'une telle ligue effrayait. Les Lacédémoniens étaient chargés de pleins pouvoirs pour terminer tous les différends. Déjà ils avaient fait agréer du sénat leurs propositions, lorsque Alcibiade, qui craignait de les voir obtenir le même succès auprès du peuple, arrêta tout par une fourberie impudente. Il alla trouver en secret les ambassadeurs et leur promit avec serment de les appuyer, mais en leur conseillant de ne pas parler de leurs pleins pouvoirs, seul moyen, disait-il, de ne point éveiller la susceptibilité du peuple et d'arriver à leur but. Ils paraissent devant l'assemblée; Alcibiade leur demande l'objet de leur ambassade : ils répondent qu'ils viennent proposer la paix, pourtant qu'ils ne sont pas autorisés à conclure. « Eh quoi! réplique aussitôt Alci-

biade, n'avez-vous pas dit hier dans le sénat que vous aviez de pleins pouvoirs? Quelle confiance pouvons-nous ajouter à vos paroles? Athéniens, vous voyez que les Spartiates veulent se jouer de nous. » Les ambassadeurs démeurent confus; le peuple s'emporte et demande la guerre. Le lendemain cependant Nicias parvint, à force de discours et de démarches, à apaiser un peu les passions et à se faire envoyer à Sparte. Mais tous ces incidents avaient envenimé les choses. Nicias, quoique reçu avec respect, n'obtint rien, et Athènes signa aussitôt avec les Argiens, les Mantinéens, les Éléens, une alliance offensive et défensive. Dans l'emportement de la haine contre Sparte, on fit stipuler que l'alliance durerait cent ans : terme bien long pour de pareils esprits.

J'y remarque toutefois une clause nouvelle et importante : c'est que l'alliance était conclue sur un pied parfait d'égalité. Le commandement des troupes alliées devait appartenir au peuple qui demanderait le secours et sur le territoire duquel se ferait la guerre[1].

La neutralité de l'Argolide et du centre du Péloponnèse avait jusque-là préservé Lacédémone d'une invasion continentale. La guerre, après avoir longtemps tourné autour de la péninsule, n'avait osé se prendre, dans les dernières années, qu'à certains points des côtes de l'ouest, du sud et de l'est, tous bien loin de Sparte, à Pylos, à Cythère, à Méthana. Mais voici que les Argiens, les Mantinéens, et les Éléens allaient l'introduire au cœur du Péloponnèse, l'amener en face même des hilotes. Sparte redevint la cité patiente et réfléchie d'autrefois, au point même de dévorer de sanglants affronts. Les Éléens avaient exclu par décret solennel les Lacédémoniens des jeux olympiques, comme violateurs de la trêve sacrée. Un Spartiate de distinction, Lichas, fit cependant courir un char à la même course où Alcibiade avait dé-

1. Thucydide, V, XLVII, 7.

ployé tant de magnificence et obtenu des couronnes. Lichas gagna aussi un prix; mais quand on sut son nom, les juges le firent ignominieusement chasser à coups de bâton. Sparte ne vengea pas cet outrage; elle avait cessé de croire à elle-même. Une autre insulte lui vint quelque temps après de ses propres alliés, et, comme celle-ci, fut soufferte en silence, Elle avait, dans la troisième année de la guerre, colonisé Héraclée, à l'entrée des Thermopyles. Les Thessaliens attaquèrent cette place et l'auraient prise, si les Béotiens n'étaient accourus, et, sous prétexte de la sauver de leurs mains, ne s'y étaient établis eux-mêmes, après en avoir chassé le gouverneur lacédémonien.

Enfin Alcibiade passa avec quelques troupes dans le Péloponnèse. Athènes avait eu de tout temps des amis dans l'Achaïe; il alla y réveiller cette vieille affection, et pour qu'elle fût plus libre de se montrer, il essaya d'élever un fort à Rhion d'Achaïe, au point le plus étroit du golfe de Corinthe, et en face de Naupacte, que les Athéniens tenaient déjà, ce qui eût mis à leur discrétion toute la navigation du golfe. Sicyône et Corinthe s'y opposèrent; mais elles ne purent l'empêcher de construire à Patras de longues murailles semblables à celles du Pirée. Pour unir cette ville à la mer, et par conséquent avec Athènes. « Les Athéniens, disait-on aux gens de Patras, vous avaleront un beau jour. — Cela pourra bien être, répondit Alcibiade; mais ce ne sera que peu à peu, et en commençant par les pieds, au lieu que les Lacédémoniens vous avaleront d'un seul coup, et ils commenceront par la tête. » A Argos, il persuada le peuple d'enlever aux Épidauriens un port sur le golfe Saronique; de là les Argiens pourraient plus aisément recevoir des secours d'Athènes, qui possédait Égine en face d'Épidaure. Mais les Lacédémoniens envoyèrent par mer dans cette ville trois cents hoplites qui repoussèrent toutes les attaques. A cette nouvelle les Athéniens écrivent au bas

de la colonne où le traité avait été gravé, que Sparte avait violé la paix, et la guerre commença (419).

Les Lacédémoniens, commandés par Agis, entrèrent dans l'Argolide avec les contingents de la Béotie, de Mégare, de Corinthe, de Phlionte, de Pellène et de Tégée. Le général argien, coupé de la ville par une manœuvre habile, proposa une trêve qu'Agis accepta. Ce n'était pas ce que voulaient les Athéniens, survenus peu de temps après; Alcibiade parla devant le peuple d'Argos et l'entraîna : on rompit la trêve, on marcha sur Orchomène et on la prit. Le tort de cette rupture retomba sur Agis : les Spartiates, irrités de ce qu'il avait donné aux ennemis le temps de faire cette conquête, voulurent d'abord raser sa maison et le bannir : ses prières obtinrent son pardon; mais il fut décidé que désormais les rois seraient assistés à la guerre d'un conseil de dix Spartiàtes.

Agis, pour réparer sa faute, alla chercher les alliés; il les rencontra près de Mantinée. La gauche des Lacédémoniens fut enfoncée, mais la droite commandée par le roi, rétablit le combat et gagna la victoire. Cette bataille, qui coûta 1100 hommes aux alliés et environ 300 Spartiates, est regardée par Thucydide comme la plus importante que les Grecs eussent livrée depuis longtemps. Elle rétablit dans le Péloponnèse la réputation de Sparte, et dans Argos la prépondérance des riches, qui supprimèrent la commune populaire, tuèrent ses chefs et firent alliance avec Sparte (418).

Ce traité rompait la confédération récemment conclue avec Athènes, Élis et Mantinée. Mantinée se crut même assez en danger par la défection d'Argos, pour consentir à redescendre au rang d'alliée des Spartiates. Un traité dicté par ceux-ci décréta que tous les États grands ou petits seraient libres et garderaient, avec leur indépendance, leurs lois nationales. Sparte ne voulait que la division et lá faiblesse autour d'elle. A la politi-

que de concentration provoquée par Athènes, elle opposait la politique d'isolement qui devait mettre la Grèce à ses pieds, mais qui plus tard aussi la mettra avec Sparte elle-même aux pieds de la Macédoine et des Romains (417).

La victoire d'Agis était celle de l'oligarchie. A Sicyône, dans l'Achaïe, elle se releva ou s'affermit. On vient de voir que dans Argos elle reprit le pouvoir. Mais dans cette ville, un crime analogue à ceux qui fondèrent à Rome les libertés du peuple, amena, s'il faut en croire Pausanias, au bout de huit mois, la chute des tyrans. Chassés par une insurrection, les grands se retirèrent à Sparte, tandis que le peuple appelait les Athéniens et travaillait, hommes, femmes et enfants, à lier par de longs murs Argos à la mer. Alcibiade accourut avec des maçons et des charpentiers pour aider à l'ouvrage; mais les Lacédémoniens, guidés par les bannis, dispersèrent les travailleurs. Argos, affaiblie par ces cruelles discordes, ne s'en releva pas; et avec elle tomba cette idée d'une ligue des États secondaires, qui eût peut-être épargné à la Grèce bien des malheurs en imposant la paix et une certaine réserve aux deux grands États (417).

Si Athènes ne pouvait absolument vivre en paix, il y avait une expédition que, depuis cinq ans, elle aurait dû faire et qu'elle ne faisait pas. C'était de rentrer en possession d'Amphipolis, cette colonie de Périclès si importante pour son commerce et pour sa marine. Mais ses conseillers habituels, Nicias et Alcibiade, étaient bien plus occupés de leur rivalité que des grands intérêts de la patrie. Le premier craignait toujours, et repoussait toute guerre, même nécessaire : le second méditait sans cesse des projets, mais les voulait nouveaux, pour ne rencontrer sur son chemin aucune trace glorieuse laissée par quelque prédécesseur, et éblouir davantage les esprits. Ce fut lui qui poussa le plus à une expé-

dition qui allait se terminer encore par une sanglante tragédie.

Les Athéniens qui agissaient mollement dans la Chalcidique, y avaient récemment perdu deux villes, et avaient vu le roi de Macédoine détaché de leur alliance; ils résolurent de se venger sur Mélos de tous les embarras qu'on leur suscitait. Cette île dorienne insultait à leur empire maritime par son indépendance. Une escadre de 38 galères parut sur ses côtes, et sur le refus de la ville de se soumettre, une armée l'assiégea, la prit et en extermina toute la population mâle adulte. Les femmes et les enfants furent vendus. Avant l'attaque une conférence avait eu lieu avec les Méliens. « Pour donner le meilleur tour qu'il est possible à notre négociation, dirent les Athéniens, partons d'un principe dont nous soyons vraiment convaincus les uns et les autres, d'un principe que nous connaissons bien, pour l'employer avec des gens qui le connaissent aussi bien que nous : c'est que les affaires se règlent entre les hommes par les lois de la justice, quand une égale nécessité les oblige à s'y soumettre; mais que ceux qui l'emportent en puissance font tout ce qui est en leur pouvoir, et que c'est aux faibles à céder. » Et plus loin : « Nous ne craignons pas, non plus, que la protection divine nous abandonne. Dans nos principes et dans nos actions, nous ne nous écartons ni de l'idée que les hommes ont conçue de la divinité, ni de la conduite qu'ils tiennent entre eux. Nous croyons, d'après l'opinion reçue, que les dieux, et nous savons bien clairement que les hommes, par nécessité de la nature, dominent partout où ils ont la force. Ce n'est pas une loi que nous ayons faite; ce n'est pas nous qui, les premiers, nous la sommes appliquée dans l'usage; nous en profitons et nous la transmettons aux temps à venir : nous sommes bien sûrs que vous-mêmes, avec la puissance dont nous jouissons, vous tiendriez la même conduite. »

La théorie de la force a été rarement exprimée d'une

manière aussi nette[1]. La réputation d'Athènes en a souffert. Remarquons cependant, tout en blâmant l'acte sanguinaire accompli à Mélos, que la pratique, sinon la théorie de ce droit du plus fort, est bien ancienne; c'est le principe sur lequel repose tout l'antiquité, et il n'est pas autre chose que la loi fameuse, *salus populi suprema lex*, tant de fois invoquée pour justifier le crime. Athènes n'est malheureusement pas seule coupable. Si une voix disait aux peuples modernes que celui qui est sans péché, lui jette la première pierre, lequel oserait lever le premier la main? Ne verraient-ils pas se dresser aussitôt devant eux le spectre des nations qu'ils oppriment ou ont égorgées? Que de victimes montreraient leur sang ou leurs larmes en Europe même et au fond de la Sibérie, aux bords du Gange ou dans les prairies d'Amérique, et sur toutes les vagues de l'Océan qu'un vaisseau anglais ait sillonnées! Même le noble peuple qui plus que tous les autres a poussé la civilisation moderne dans les voies de la justice, n'a-t-il pas eu sur son épée quelques taches de sang qu'elle n'aurait pas dû répandre? Heureusement, il les a effacées, après une dure expiation, par de longs bienfaits. Ce qui est vieux comme le monde, c'est la force; ce qui se dégage lentement, c'est le droit: mais son règne aussi arrive.

Les colons doriens de Mélos avaient compté sur l'appui de Sparte. « Elle vous abandonnera, » avaient répondu les Athéniens; et la prudente cité qui, elle aussi, en toute chose, ne voyait que l'utile, ne leur avait envoyé

1. Je me trompe, l'envoyé des Anglais disait au principe royal de Danemark, dont ils allaient en pleine paix bombarder la capitale : « La guerre est la guerre; il faut se résigner à ces nécessités, et céder au plus fort quand on est le plus faible. » Thiers, *le Consulat et l'Empire*, t. VIII, p. 190. — Au reste, rien ne prouve que ce dialogue ait réellement eu lieu. Thucydide a probablement voulu réduire en formules, en maximes, la politique qui alors était instinctivement suivie par les deux partis. C'est précisément un des faits pour lesquels Denys d'Halicarnasse lui reproche d'avoir à dessein calomnié la ville qui l'avait exilé. *Jugement sur Thucydide*, ch. XXXVII-XLII.

ni un navire, ni un soldat. Cette inertie enfla les espérances d'Athènes; elle crut le moment venu de rattacher à son empire la grande cité de l'Occident, où des divisions intérieures faisaient désirer à plusieurs villes une protection étrangère.

Gélon, le glorieux vainqueur des Carthaginois à Himère, était mort l'année qui suivit leur défaite (479). Syracuse, qu'il avait sauvée et agrandie, lui rendit les honneurs divins accordés aux héros, et laissa son frère Hiéron succéder à son pouvoir. Ce fut l'époque de la plus grande puissance de Syracuse. Sur un message d'Hiéron, Anaxilaos, tyran de Zancle et de Rhegium, laissa les Locriens en paix; Cumes, que les Carthaginois et les Étrusques attaquaient, fut sauvée par sa flotte. Pindare chanta cette victoire, et un casque de bronze, offrande d'Hiéron, trouvé dans les ruines d'Olympie, en a conservé jusqu'à nous le témoignage. Cruel, mais magnifique, Hiéron attirait à Syracuse, la plus brillante alors des cités grecques, Pindare, Simonide, Eschyle, Épicharme et Bacchylide. La tyrannie de son frère Thrasybule, qui lui succéda, amena une révolution. Tous les Grecs de l'île aidèrent les Syracusains à chasser le tyran (465). La royauté fut abolie, et le gouvernement démocratique établi dans toutes les cités. Mais la réaction contre la dynastie de Gélon ne s'arrêta pas là. A Syracuse, les anciens habitants déclarèrent tous ceux qui tenaient des tyrans le droit de cité incapables d'aspirer aux charges. Ce fut le commencement de nouveaux troubles et de nouveaux combats, qui se répétèrent dans toutes les villes. Le désordre dans l'île entière devint tel, qu'une diète générale fut assemblée. On y convint que ceux qui avaient été exilés par la dynastie déchue rentreraient dans leurs biens, et que l'on céderait aux anciens mercenaires et aux amis des tyrans la ville déserte de Camarine avec tout son territoire.

Syracuse ne fut point, par cette décision, délivrée des troubles intérieurs; des prétendants s'élevèrent qu'il fallut abattre. L'ostracisme, introduit sous le nom de pétalisme, mais peut-être sans les sages garanties que Clisthénès lui avait données à Athènes, ne rendit pas le repos à la cité. Peu à peu cependant les agitations se calmèrent, le gouvernement républicain s'affermit et la puissance de Syracuse reprit son essor. Ses flottes purgèrent la mer Tyrrhénienne des pirates étrusques; l'île d'Elbe fut conquise, la Corse attaquée (453).

Au centre de l'île subsistait toujours, dispersé en petits villages, le peuple qui était le vrai propriétaire de cette terre. Tout le littoral de la Sicile était à cette époque hellénisé. Les Sicules de l'intérieur défendaient seuls encore leurs coutumes et leur langue contre l'influence étrangère. Dans trois siècles ils les auront perdues : Cicéron ne trouvera que des Grecs dans l'île aux trois promontoires. En 452, un de leurs chefs, Ducétios, entreprit de sauver ce peuple et cette indépendance qui se mouraient. Il persuada aux Sicules de former une confédération et de bâtir une cité défendue, comme celles des Grecs, par de fortes murailles. Le plan fut exécuté, et Ducétios se trouva à la tête de forces assez considérables pour oser attaquer Agrigente, qui demanda et obtint le secours de Syracuse. Vainqueur une première fois des deux puissantes cités, il fut vaincu la seconde ; et, désespérant d'échapper à l'ardente poursuite des Grecs, se dirigea de nuit sur Syracuse, entra seul et inconnu dans la place, et vint s'asseoir sur l'autel de l'agora (451). Le peuple épargna le suppliant et le relégua à Corinthe. Il s'échappa quelque temps après et reparut dans l'île, mais sans y rien entreprendre de considérable. Syracuse mit à profit sa victoire pour faire de nouveaux progrès dans l'intérieur de la Sicile. Une guerre heureuse avec Agrigente augmenta la secrète espérance qu'elle nourrissait de réduire l'île entière sous son pouvoir. Elle doubla sa

cavalerie, elle construisit cent trirèmes et donna un nouvel essor à son commerce.

Agrigente, sa rivale, gagnait à ses relations avec les Carthaginois et la côte d'Afrique, qu'elle approvisionnait de vins et d'huiles, tant de richesses, que ses monuments effaçaient en magnificence ceux de Syracuse même. Les autres Grecs siciliens participaient à cette prospérité en proportion de leur puissance. Mais, pour tous, les jours de malheur allaient venir.

Quand la guerre du Péloponnèse commença, Sparte demanda, avec instance, du secours aux cités doriennes de la Sicile et de l'Italie; elles en promirent, mais trouvèrent plus utile de profiter de l'impuissance à laquelle elles croyaient Athènes réduite, pour attaquer les cités ioniennes de l'île : Naxos, Catane et Léontion. La dernière vivement pressée, en 427, envoya Gorgias solliciter l'appui d'Athènes. Périclès se fût opposé à une expédition aussi lointaine; mais il était mort quand Gorgias arriva, et vingt galères partirent pour la Sicile. D'autres les suivirent, sans jamais donner de grandes proportions à cette guerre, qui s'éteignit, en 424, quand un sage citoyen de Syracuse, Hermocrate, eut montré à tous les Grecs de Sicile, réunis en congrès, Athènes envenimant à dessein leurs querelles pour en profiter, le jour où un traité avec Sparte lui rendrait la libre disposition de ses forces.

Malheureusement ces sages avis furent vite oubliés. Des troubles à Léontion amenèrent la ruine de cette ville; une partie de sa population émigra à Syracuse; et, dès l'an 422, Athènes avait reformé une ligue contre la grande cité dorienne. Pourtant, jusqu'en 415, elle ne trouva pas jour à une expédition sérieuse; mais, dans une querelle qui s'éleva alors entre Égeste et Sélinonte, la dernière obtint l'aide de Syracuse. L'autre, après avoir vainement demandé le secours de Carthage, implora celui d'Athènes, où les bannis siciliens affluaient.

Alcibiade avait été un des plus ardents à animer le

peuple contre Mélos, il ne manqua pas cette occasion de pousser Athènes à une entreprise bien autrement considérable et où il espérait un commandement. Il eut pourtant quelque peine à décider l'assemblée. On envoya d'abord des commissaires pour étudier les ressources des Égestains ; mais ils se laissèrent tromper par des ruses grossières : ils ne virent qu'or et argent là où il n'y avait que misère et impuissance ; et le tableau qu'ils firent des inépuisables richesses de la cité qui les appelait, enflamma tous les esprits. On ne trouva bientôt plus à Athènes, dit Plutarque, que jeunes gens dans les gymnases, que vieillards dans les ateliers et dans les lieux d'assemblée, traçant le plan de la Sicile, et dissertant sur la mer qui l'environne, sur la bonté de ses ports, et sur sa position en face de l'Afrique. Elle leur servirait de place d'armes, pour aller de là soumettre Carthage et dominer jusqu'aux colonnes d'Hercule. Les riches n'approuvaient pas ces témérités, mais craignaient, en s'y opposant, qu'on ne les soupçonnât de vouloir éviter le service et les frais de l'armement des galères. Nicias fut plus hardi ; même après que les Athéniens l'eurent nommé général, avec Alcibiade et Lamachos, il prit la parole, montra l'imprudence d'aller chercher de nouveaux sujets quand les anciens étaient en pleine révolte, comme dans la Chalcidique, ou n'attendaient qu'un désastre pour rompre la chaîne qui les liait à Athènes. Il finit par reprocher à Alcibiade de jeter la république, pour satisfaire sa seule ambition, dans une guerre d'outre-mer qui l'exposerait aux plus grands dangers. Il énumérait les forces nécessaires : au moins cent galères, cinq mille hoplites, des vaisseaux de charge, d'immenses approvisionnements, etc. Il croyait effrayer le peuple. Un des démagogues se leva et dit qu'il allait faire cesser toutes les excuses de Nicias : en même temps il proposa et fit passer un décret qui donnait aux généraux plein pouvoir d'user des ressources de la ville, pour les préparatifs de l'expédition.

Nicias avait pleinement raison. L'expédition de Sicile était impolitique, insensée. C'est dans la mer Égée qu'était, que devait rester l'empire d'Athènes, à sa portée, sous sa main. Toute acquisition par delà le Péloponnèse était un affaiblissement. Syracuse, même conquise, ne fût pas demeurée longtemps sujette. De quelque façon que l'expédition tournât, des malheurs étaient au bout. D'ailleurs, dans la mer Égée, n'y avait-il pas Amphipolis à reprendre, la Chalcidique insurgée à soumettre, la Macédoine hostile à retenir dans la faiblesse? Mais le peuple, cette fois, était, comme Alcibiade, ivre de sa force et de sa fortune.

Comme toujours, à l'approche des grands événements, les présages et les prédictions des devins se multiplièrent pour ou contre l'entreprise, au gré des partis. Dodone était favorable, Délos était contraire; Alcibiade avait fait venir un oracle du temple d'Ammon, dont le prestige, accru par l'éloignement, frappait beaucoup le peuple. Mais l'astronome Méton n'augurait rien de bon de l'expédition, et le démon familier de Socrate lui en avait annoncé, disait-on, la désastreuse issue. Un événement, qui eut lieu peu de temps avant le départ de la flotte, fut aussi considéré comme un présage funeste : il arriva qu'un matin les hermès, ou bustes de Mercure, dressés soit le long des rues, aux vestibules des maisons particulières, soit dans les lieux sacrés, se trouvèrent mutilés. Cette insulte aux dieux causa une rumeur extrême, l'assemblée et le conseil des Cinq-Cents se réunirent aussitôt[1]. On chercha les sacriléges, on promit des récompenses à qui les dénoncerait; car, dans la pensée du peuple, la ville était menacée des plus grands malheurs, à moins qu'on ne parvînt à apaiser la juste colère du ciel

1. L'historien Timée, qui écrivait un siècle plus tard, attribuait le désastre des Athéniens à la vengeance des dieux, qui, pour rendre plus manifeste leur colère, avaient choisi un descendant d'Hermès, Hermocrate, pour l'instrument de l'expiation. Timée, *Fragments*, CIII, CIV, *Fragm. des Hist. Grecs*, édit. Didot, t. I, p. 219.

par une expiation suffisante. Si Alcibiade avait de nombreux partisans, il avait aussi d'ardents ennemis. Naguère un homme méprisable, Hyperbolos, avait failli le faire exiler; et il n'avait échappé qu'en réunissant sa faction à celle de Nicias pour faire retomber sur la tête du démagogue l'ostracisme, qui s'en trouva si avili, que le peuple ne voulut plus s'en servir contre les grands citoyens. L'affaire des hermès parut une occasion favorable de recommencer la tentative d'Hyperbolos. Des métèques et des esclaves, sans rien déposer sur les hermès, rappelèrent que des statues avaient été précédemment mutilées, par des jeunes gens, dans les transports de la gaieté et la chaleur du vin : c'était Alcibiade qu'ils chargeaient indirectement. D'autres l'accusaient formellement d'avoir, dans un festin, parodié les mystères d'Éleusis; et on profitait des craintes superstitieuses du peuple pour éveiller ses craintes politiques. On répétait que la mutilation des hermès et la profanation des mystères avaient pour objet de renverser la démocratie, et qu'aucun de ces sacriléges n'avait été commis sans la participation d'Alcibiade. En preuve, on citait la licence tout aristocratique de ses mœurs.

Il était évident, bien que les preuves matérielles manquassent, qu'il y avait là un complot dont le double but était d'empêcher le départ de l'expédition[1] et de ruiner la puissance d'Alcibiade. Malgré sa légèreté et son dédain pour le peuple et les lois, Alcibiade sentit qu'il ne devait pas laisser derrière lui de telles accusations. Il demanda à être jugé avant son départ; mais ses ennemis craignirent que le peuple ne reconnût trop aisément son innocence, dans l'intérêt même de l'entreprise : car c'était par son influence qu'un corps d'Argiens et de Man-

1. Récemment il avait suffi de sacrifices peu favorables pour détourner une armée spartiate, instamment appelée par les Épidauriens, de passer la frontière. De pareils scrupules religieux arrêtèrent maintes fois les armées de Lacédémone.

tinéens accompagnait l'armée. Aussi firent-ils décider que, pour ne pas suspendre l'expédition, Alcibiade s'embarquerait immédiatement, et qu'il ne serait jugé qu'à son retour.

On était déjà au milieu de l'été. Le jour prescrit pour le départ, presque toute la ville, tant citoyens qu'étrangers, descendit au Pirée dès l'aurore. Chacun conduisait ses amis, ses parents, ses fils. Tous marchaient remplis d'espérance, le cœur attristé pourtant; car, tout en songeant à ce qu'ils allaient acquérir, ils pensaient aussi à à ceux que peut-être ils ne reverraient plus. A cette heure, on sentait mieux ce que l'entreprise avait de redoutable, et les dangers, et la distance; mais les regards étaient en même temps frappés du nombre et de la force des apprêts; et l'orgueil, la confiance séchaient les larmes.

La flotte, en effet, devait se composer, quand on aurait rallié les vaisseaux qui avaient cinglé droit des ports alliés à Corcyre, de cent trente-quatre trirèmes, sans compter une foule de bâtiments de charge. Dans ce nombre étaient cent trirèmes de la république; Chios, Rhodes et les autres alliés avaient fourni le reste. Cette flotte était montée par cinq mille cent hoplites, quatre cent quatre-vingts archers, sept cents frondeurs rhodiens et cent vingt bannis de Mégare armés à la légère. Jamais Athènes, ni aucune ville de la Grèce, n'avait vu dans son port un si grand armement.

Quand les troupes furent montées sur les galères et qu'on eut chargé les bâtiments de tout ce qu'il fallait emporter, la trompette donna le signal du silence. Les prières accoutumées avant le départ ne se firent pas en particulier sur chaque navire, mais sur la flotte entière, à la voix d'un héraut; la foule répandue sur le rivage y joignait les siennes. On versa le vin dans les cratères; chefs et soldats firent des libations dans des coupes d'or ou d'argent; puis l'armée tout entière entonna le pæan.

Alors les rames s'agitèrent, la voile s'enfla, et bientôt la flotte se perdit dans la brume sur la route d'Égine. Les Athéniens venaient de voir pour la dernière fois leurs vaisseaux et leurs soldats.

Une entreprise audacieuse veut avant tout une audacieuse exécution ; mais les généraux n'emportaient point d'instructions bien précises. On les envoyait pour faire quelque chose de grand en Sicile ; et on n'avait pas dit précisément quelle grande chose il fallait faire. D'ailleurs Nicias paralysait tout. Il avait eu raison de s'opposer à l'expédition avant qu'elle fût résolue, « mais, après avoir inutilement tenté d'en détourner les Athéniens et de se faire exempter du commandement, il n'était plus temps de montrer de la crainte, d'agir avec lenteur, de regarder sans cesse, comme un enfant, du vaisseau vers le rivage, de répéter que, sans aucun égard à ses représentations, on l'avait chargé, malgré lui, d'une guerre imprudente, et par là d'émousser ce premier élan de confiance qui assure le succès des entreprises. » Le long des côtes d'Italie la flotte fut très-froidement reçue ; les villes fermaient leurs portes et refusaient de vendre des vivres ; Rhegium même, alliée d'Athènes dans la dernière guerre, ne voulut pas sortir de la neutralité. On comptait sur les richesses d'Égeste. Trois vaisseaux envoyés à cette ville rapportèrent la promesse d'un subside de 30 talents : c'était tout ce qu'elle pouvait donner. On comptait sur les villes ioniennes, aucune n'appelait les Athéniens. Que faire quand on ne trouvait que défiance ou misère, là où on espérait de chaudes amitiés et des secours de toute sorte ? Lamachos fut d'avis d'aller droit à Syracuse, et de livrer bataille sous ses murs. Alcibiade voulait qu'on commençât par détacher les autres villes et les Sicules du parti des Syracusains, pour marcher ensuite contre Syracuse et Sélinonte. Nicias ne goûta aucun de ces deux avis : il proposa de sommer les Égestains de tenir leurs promesses ; s'ils s'y refusaient, d'obtenir pour eux quel-

ques bonnes conditions des Sélinontains, puis de revenir en côtoyant tranquillement la Sicile, pour faire voir les armes d'Athènes et l'immense armement. Le parti le plus sage était celui de Lamachos, le pire celui de Nicias; on adopta le plan d'Alcibiade, qui était un moyen terme entre les deux autres (juillet 415).

Messine ferma ses portes, Naxos les ouvrit; à Catane, Alcibiade fut admis, mais seul, dans la ville. Pendant que le peuple écoutait ses raisons sur la place, quelques soldats surprirent une porte mal gardée. Catane entra dans l'alliance d'Athènes, et devint la station de la flotte. L'armée y revenait d'une expédition sans résultat sur Camarine, quand on vit paraître la galère salaminienne, arrivant d'Athènes avec l'ordre d'y ramener Alcibiade. Pour ne pas irriter l'armée, on l'invitait simplement à venir se justifier; c'était une sentence de mort qui l'attendait à Athènes.

Quand l'excitation produite par l'armement et le départ de la flotte était tombée, la foule était revenue à ses craintes. On n'avait vu d'abord que les côtés brillants de l'expédition, on n'en voyait plus que les périls; on implorait les dieux pour qu'ils les écartassent, et on redoutait qu'ils ne fussent sourds aux prières d'une ville qui ne savait pas les venger; peu à peu une indicible terreur se répandit dans la cité entière. Comme il est arrivé si souvent, la peur avivait la superstition et toutes deux excitaient des colères implacables. Tout devint matière à soupçon[1]. Les outrages faits aux dieux épouvantaient; on y voyait de plus l'indice d'une conspiration mystérieuse qui menaçait la république et la constitution. La peur gagna Argos, alors étroitement liée avec Athènes.

1. Souvenons-nous que, jusqu'en 1789, même en France, tout sacrilége au premier chef, comme l'était aux yeux des Athéniens la mutilation des hermès, non-seulement causait autant de terreur que de colère, là où il avait été commis, mais que la loi punissait ce crime du dernier supplice, avec tous les raffinements de la torture, témoin le supplice de la Barre.

Un mouvement des armées béotienne et spartiate vers les frontières de l'Attique parut une preuve de la connivence des traîtres du dedans et de l'ennemi du dehors. A Argos, les partisans de l'oligarchie furent mis à mort; à Athènes, dix-huit citoyens, condamnés comme sacriléges, furent exécutés; quelques jours après, quarante-deux furent proscrits; enfin Alcibiade lui-même fut atteint : on le rappela pour le mettre en jugement au sujet de la violation des mystères d'Éleusis; mais il s'enfuit à Thurium, et de là dans le Péloponnèse, où il se retira d'abord auprès de ses amis d'Argos. Avant de quitter la Sicile, il avait rompu un plan formé avec quelques Grecs de Messine pour ouvrir les portes de cette place aux Athéniens. Il commençait déjà l'indigne vengeance qu'il voulait tirer de sa patrie. Dès qu'on connut sa fuite à Athènes, on le condamna à mort; on confisqua ses biens, et les prêtres prononcèrent contre lui les malédictions dans la forme antique, à l'approche des ténèbres, le visage tourné vers l'occident et en secouant leurs robes de pourpre, comme pour rejeter le sacrilége du sein de la cité et loin de la protection des dieux. L'hiérophantide Théano refusa seule d'obéir au décret. « Je suis prêtresse, dit-elle, pour bénir, non pour maudire. »

Le départ d'Alcibiade acheva de décourager l'armée. Nicias se bornait à croiser devant les côtes et perdait le temps d'agir. L'automne arriva qu'on n'avait encore rien fait. Syracuse avait longtemps douté de la réalité de l'expédition. Hermocrate l'annonça d'avance, mais on n'ajouta foi à ses paroles que lorsque la flotte athénienne parut sur les côtes de la Sicile. Si elle eût attaqué aussitôt, le succès était possible. On laissa le temps aux Syracusains de revenir de leur effroi et de faire des préparatifs : ils étaient prêts à tout, quand Nicias reprit, mais trop tard, le projet de Lamachos.

Lent et indécis dans le conseil, Nicias ne manquait pas de vigueur dans l'action. Ayant réussi par un adroit

stratagème à attirer hors de leurs murs toutes les forces ennemies, il se présenta subitement devant la ville dégarnie de troupes, et débarqua son armée, qu'il fit camper, pour n'avoir rien à craindre de la cavalerie syracusaine, entre un marais où se perdait l'Anapos et les pentes de la colline Olympiéon. Un combat qui suivit fut tout à l'avantage des Athéniens; mais, l'hiver survenant, Nicias se retira à Naxos, et de là fit demander à Athènes de la cavalerie et de l'argent. En même temps il détachait les Sicules de l'alliance de Syracuse et tâchait d'attirer dans celle d'Athènes Carthage et l'Étrurie, toutes deux ennemies des Grecs italiotes et siciliens. Syracuse s'adressa, de son côté, à Corinthe et à Sparte.

Alcibiade n'eut pas honte d'accompagner les députés de ceux contre lesquels il avait soulevé cette guerre, d'être leur guide et leur intercesseur. Il pressa les Lacédémoniens de faire passer une armée à Syracuse, tandis qu'ils fortifieraient, dans l'Attique même, le poste de Décélie, pour mettre à Athènes deux guerres à la fois sur les bras. En apprenant sa condamnation à mort, il avait dit : « Je saurai bien leur montrer que je suis encore en vie; » et il tenait parole.

Sparte résolut d'envoyer un des siens, Gylippos, avec des vaisseaux de Corinthe; mais la lenteur qu'elle y mit laissa le temps aux Athéniens de revenir l'été suivant devant Syracuse (414). Heureusement les Syracusains avaient profité de la retraite de Nicias pour se couvrir, pendant l'hiver, d'une muraille qui défendit l'approche de l'Achradine et d'Ortygie. Ils allaient occuper aussi le sommet de l'Épipole, quand les Athéniens arrivèrent et les prévinrent[1]. Nicias descendit aussitôt des hauteurs d'Épipole, construisit une vaste enceinte retranchée, et de là fit partir, pour envelopper la ville, deux murs

1. Voy. t. I, p. 263. Syracuse se composait, en 415, de deux villes : l'ancienne, dans l'île d'Ortygie; la nouvelle, ou Achradine, sur la terre ferme, à quelque distance d'Ortygie. L'Achradine était fortifiée et avait

de circonvallation qui devaient aboutir, d'un côté, au port de Trogile et, de l'autre, au grand port. Il fit presser cette construction avec activité, malgré la difficulté du terrain, tantôt en collines, tantôt en marais. Les Syracusains, pour l'entraver, commencèrent une muraille transversale qui devait couper les travaux des Athéniens; celle-là prise, une autre fut poussée jusqu'à l'Anapos; les Athéniens s'en emparèrent également. Dans un des combats qui se livrèrent à ce sujet, Lamachos fut tué : c'était un général habile, et plein de courage et d'ardeur. Aristophane, qui raille sa fougue belliqueuse, l'appelle ailleurs un héros. Il était pauvre et honnête : « Lorsqu'après une expédition, dit Plutarque, il rendait ses comptes au peuple, il portait toujours en dépense un habit et une paire de chaussures. »

Nicias resta seul à la tête de l'armée. Ses derniers succès lui attirèrent de nombreux renforts de la Sicile, de l'Italie et même des Étrusques, qui lui envoyèrent trois galères. Il commençait lui-même à espérer; les Syracusains, au contraire, perdaient courage; déjà ils parlaient de se rendre, et la capitulation était prête, quand une galère de Corinthe, échappée aux croisières des Athéniens, vint annoncer qu'une flotte se rassemblait à Leucade et que Gylippos était en Sicile. Il avait, en effet, débarqué en sûreté à Himère. Avec les secours que lui fournirent cette ville, Sélinonte, Géla et quelques Sicules, il réunit une armée de 3000 hommes. Nicias, au lieu de marcher à sa rencontre, le laissa entrer paisiblement dans Syracuse. Aussitôt la face des choses changea. « Gylippos, dit Plutarque, envoya d'abord un héraut aux Athéniens pour leur offrir toute sûreté dans leur retraite, s'ils voulaient évacuer la Sicile. Nicias ne daigna

deux faubourg ouverts : *Tyché*, et ce qui fut appelé plus tard *Néapolis*. L'Achradine occupait la base d'un triangle, dont le sommet était l'Épipole. A cette pointe, d'où l'on dominait tout Syracuse, était le fort Euryèle.

pas même répondre : et quelques-uns de ses soldats demandèrent au héraut, d'un ton railleur, si l'arrivée d'un bâton et d'un manteau lacédémonien avaient subitement donné aux Syracusains une telle supériorité, qu'ils n'eussent plus que du mépris pour ces Athéniens qui, tout récemment, avaient rendu aux Spartiates 300 prisonniers, qu'ils tenaient dans les fers, tous beaucoup plus forts et plus chevelus que Gylippos. »

Mais le Spartiate avait ramené la confiance; il rétablissait la discipline, il aguerrissait les troupes et pour coup d'essai il surprit la garnison du fort Labdalon, qu'il égorgea. Puis il éleva un troisième mur, qui coupa la ligne des Athéniens, et qu'il prolongea le long des hauteurs d'Épipole pour gagner la pointe du triangle, clef de toute cette position. Au lieu de porter de ce côté ses forces, Nicias, avouant publiquement ses craintes et sa faiblesse, s'occupa de fortifier le promontoire Plemmyrion, à l'entrée du grand port, et y construisit trois forts; c'était presque abandonner le siége. Si là, en effet, les secours arrivaient aisément par mer, il fallait aller chercher au loin l'eau et le bois, et les soldats ne pouvaient sortir sans être harcelés par les cavaliers ennemis qui étaient maîtres de la campagne. Une victoire gagnée par Gylippos, et l'arrivée d'une escadre corinthienne, achevèrent de rendre l'armée athénienne plutôt assiégée qu'assiégeante.

Nicias expédia alors à Athènes un dépêche où se révélait toute la détresse de sa situation et toute l'inquiétude de son âme. Il annonçait l'arrivée de Gylippos, l'interruption du mur de circonvallation, le délabrement de la flotte et de l'armée, le mauvais état des vaisseaux restés trop longtemps à la mer, la désertion des rameurs et des troupes soudoyées, l'épuisement des villes alliées, Naxos et Catane, le découragement des soldats et des matelots. « Ce qui est le plus embarrassant, ajoutait-il, c'est que, tout général que je suis, je n'ai pas le pouvoir d'empê-

cher ces désordres; car vous êtes des esprits difficiles à gouverner.... Je voudrais vous mander des choses plus agréables, disait-il en terminant, mais je ne pourrais vous en écrire de plus importantes, puisqu'il faut que vous soyez bien informés de l'état de ce pays-ci, pour en faire l'objet de vos délibérations. D'ailleurs, je vous connais, je sais que vous n'aimez à apprendre que de bonnes nouvelles; et qu'ensuite vous rejetez le mal sur ceux qui vous les donnent, si les événements n'y répondent pas : j'ai donc regardé comme le plus sûr de vous dire la vérité. Soyez persuadés que chefs et soldats se sont conduits sans reproche. Mais, à présent que toute la Sicile est liguée contre nous, et qu'on y attend une nouvelle armée du Péloponèse, délibérez avec cette idée que vous n'avez ici que des forces insuffisantes. Il faut ou les rappeler, ou envoyer une seconde armée de terre et de mer, aussi forte que la première, avec de grandes sommes d'argent. Il faut aussi me donner un successeur : la maladie néphrétique dont je suis tourmenté ne me permet plus de garder le commandement. Je mérite de votre part cette condescendance : tant que j'ai eu de la santé, je vous ai bien servis. Au reste, ce que vous jugerez à propos de faire, doit être prêt au commencement du printemps. Point de lenteur : nos ennemis de Sicile n'en mettront pas dans leurs dispositions; ceux du Péloponèse tarderont davantage; mais, si vous n'y faites attention, les uns vous surprendront comme ils l'ont déjà fait, et les autres vous préviendront. »

Cette pressante missive, loin d'abattre les Athéniens, ou d'exciter leur colère contre l'incapable général, les porta à de plus grands efforts. Ils votèrent un nouvel armement, qui fut placé sous les ordres de Démosthène et d'Eurymédon, adjoints à Nicias pour le généralat de Sicile. Une autre détermination était prise, presque le même jour, à Lacédémone, celle d'envoyer au printemps suivant une armée à Syracuse et une autre dans l'Attique

pour occuper Décélie. La guerre générale allait donc recommencer. Braver tant de dangers à la fois, c'était peut-être très héroïque, mais c'était d'une souveraine imprudence. En attendant les secours promis, Gylippos poursuivait avec activité ses premiers succès. Il sortit de Syracuse, parcourut les villes, jusqu'alors flottantes, et les entraîna toutes, excepté Agrigente, dans le parti que la victoire favorisait. De retour auprès des Syracusains il les décida à attaquer à la fois par terre et par mer. Tandis que toute l'armée athénienne regardait du rivage le combat naval, Gylippos surprit les forts de Plemmyrion. Les Athéniens y perdirent leurs provisions, leurs bagages, le trésor de l'armée et une position d'où les Syracusains pouvaient à leur tour intercepter tous les arrivages de la haute mer. Deux actions navales, où les Athéniens eurent le dessous, accrurent encore les dangers de leur position.

Mais Démosthène arrivait. « Il parut tout à coup au-dessus du port, à la vue des ennemis, dans un appareil aussi magnifique que formidable. Sa flotte était composée de 73 vaisseaux, montés de 5000 hommes d'infanterie, d'environ 3000 archers, frondeurs et gens de trait. L'éclat des armes, les couleurs brillantes des enseignes, le grand nombre des officiers et le son bruyant des trompettes, tout offrait aux ennemis le spectacle à la fois le plus pompeux et le plus effrayant. Les Syracusains furent de nouveau en proie aux plus vives alarmes : ils ne voyaient plus de terme à leurs maux, plus d'espoir d'un meilleur sort. Ils allaient, disaient-ils, perdre le fruit de tous leurs travaux, et périr certainement. Car Athènes qu'ils croyaient épuisée, Athènes, malgré les dangers dont elle était menacée, à cette heure même, sur son propre territoire, occupé par une garnison ennemie, envoyait en Sicile une seconde armée plus formidable que la première. »

Démosthène arrivait plein de résolution. Il voulait terminer promptement la guerre. Dès qu'il eut tout exa-

miné, il déclara que son avis était d'attaquer la muraille des Syracusains, afin de pouvoir achever la circonvallation. S'il réussissait, il entrerait dans Syracuse ; sinon, il ramènerait l'armée, sans perdre inutilement les hommes et l'argent de la république. Nicias, effrayé de son audace, resta dans les retranchements. Démosthène et Eurymédon assaillirent au milieu de la nuit l'Épipole, afin de tourner la muraille des ennemis. Cette attaque imprévue jeta le désordre parmi les Syracusains ; mais les Athéniens se crurent trop tôt victorieux : ils se dispersèrent pour poursuivre, tandis que l'ennemi au contraire, revenu de sa stupeur, reformait ses rangs. Les Béotiens, les premiers, s'arrêtèrent ; ils chargèrent les assaillants et les firent reculer à leur tour. Comme la lune brillait, on apercevait bien la forme des corps, mais sans distinguer si c'était des amis ou des ennemis. Des hoplites des deux partis s'égarèrent ; et le mot d'ordre, que les Athéniens se donnaient à haute voix, pour se rallier, fut vite connu des ennemis. Ils en profitèrent pour augmenter la confusion. Si les Corcyréens, et tout ce qu'il y avait de Doriens dans l'armée d'Athènes, chantaient le pæan, les Athéniens se croyaient au milieu des troupes de Syracuse et frappaient : on se battait amis contre amis, citoyens contre citoyens, et la cruelle méprise n'était reconnue que trop tard. La descente d'Épipole est étroite ; poursuivis sur cette pente rapide, beaucoup se jetèrent dans les précipices et se tuèrent. Ceux qui, sans accident, parvinrent dans la plaine, se sauvèrent presque tous à leur camp, surtout les soldats de la première armée qui connaissaient mieux le pays ; mais plusieurs des derniers arrivés se trompèrent de chemin, et, le jour venu, furent enveloppés par la cavalerie syracusaine. Les Athéniens perdirent 2000 hommes dans ce combat.

Après un tel désastre, il n'y avait qu'un parti à prendre : la tentative de Démosthène avait échoué : il fallait quitter la Sicile. Mais l'à-propos est ce qui manque le

plus aux esprits timides et irrésolus. Quand Démosthène parla de mettre à la voile, Nicias s'y opposa. Il n'osait prendre sur lui une si grande résolution; il prétendait qu'il fallait rester, que les Syracusains manquaient d'argent, qu'ils n'étaient pas dans un état aussi prospère qu'ils paraissaient. Au fond, il redoutait de se retrouver en face du peuple d'Athènes, qui imputerait à ses continuelles hésitations le mauvais succès de la guerre. Eurymédon avait d'abord soutenu l'avis de Démosthène; mais, comme on savait que Nicias avait des intelligences dans la ville, on crut quand on le vit s'opposer si obstinément au départ, qu'il avait des espérances que la prudence lui défendait de révéler : on resta.

La détresse de Syracuse n'était pas une invention de Nicias. Mais le succès la rendait facile à supporter. Gylippos parcourut une seconde fois la Sicile, et ramena de nouveaux renforts. Comme ils avaient eu la victoire sur terre, les Syracusains voulurent l'avoir sur mer. Pour fermer la retraite aux Athéniens ils entreprirent de leur barrer l'issue du port.

Lorsqu'on avait résolu de rester en Sicile, Démosthène, voyant tout le danger de la position, avait au moins proposé de se retirer à Catane ou à Naxos, pour y passer la saison des maladies. Le campement était malsain; une épidémie affaiblissait l'armée. Nicias avait fini par se ranger à cet avis, et on allait s'éloigner, lorsqu'une éclipse de lune effraya le superstitieux général : il refusa de nouveau de quitter la place, et ne s'occupa que de sacrifices pour apaiser la déesse irritée. Les Syracusains mirent ce retard à profit : ils attaquèrent la flotte athénienne, lui prirent 18 vaisseaux et fermèrent le port, en y mettant à l'ancre des trirèmes, des vaisseaux de charge et des barques.

Il fallait à tout prix briser cette barrière : les Athéniens s'y résolurent, ils avaient encore 110 vaisseaux, ils les montèrent. Tout le monde sentait l'importance de cette

lutte suprême. Les vaisseaux de Syracuse étaient partagés en deux divisions : les uns gardaient le passage, les autres, rangés autour de l'issue du port, étaient prêts à s'élancer pour envelopper les galères athéniennes qui forceraient le barrage. La bataille s'engagea avec une fureur désespérée. Les vaisseaux mêlés, confondus, serrés les uns contre les autres, se heurtaient et se brisaient; matelots et soldats rivalisaient d'ardeur désespérée; les javelots, les pierres volaient de toutes parts. Les armées de terre étaient sur le rivage. Les Syracusains prirent enfin l'avantage, poussèrent au rivage les vaisseaux ennemis et les y poursuivirent. Il fallut que l'armée de terre des Athéniens courût partie au secours des équipages qui s'étaient jetés à la côte, partie à la défense des retranchements. C'en était donc fait, toute l'expédition était maintenant prisonnière. La situation des Athéniens était en effet à peu près celle des Spartiates à Pylos. La mer leur était fermée, et ils ne pouvaient espérer se sauver par terre, à moins d'un miracle.

Le combat avait été si rude que des deux côtés on avait fait de grandes pertes. Les vainqueurs recueillirent leurs morts avec les débris des navires et dressèrent un trophée. Les Athéniens ne songèrent pas même à réclamer les leurs : ils ne pensaient qu'à fuir dès que la nuit serait venue.

Démosthène, dont rien n'abattait le courage, proposa de couvrir de troupes le reste des bâtiments, et d'essayer encore de forcer le passage au lever de l'aurore. Il représentait qu'ils avaient plus de vaisseaux capables de tenir la mer que les ennemis; car il leur en restait bien 60, et ceux-ci en avaient moins de 50. Nicias était du même avis; mais, quand ils en voulurent venir à l'exécution, les équipages refusèrent le service. Frappés de leur défaite, ils ne se croyaient plus capables de vaincre : tous n'avaient qu'une même pensée, celle de fuir par terre.

Le surlendemain de cette fatale journée, l'armée se

mit en marche. 40 000 hommes partirent, abandonnant leurs blessés, leurs malades qui s'attachaient à leurs vêtements, les suppliaient de ne les point laisser et les suivaient aussi loin que le permettaient leurs forces épuisées. L'armée marchait en deux divisions, commandées chacune par Nicias et Démosthène, qui s'efforçaient de ramener, par leur contenance et leurs paroles, un peu de confiance et de courage dans ces esprits abattus. Pendant les huit jours que dura cette retraite désastreuse, les ennemis ne cessèrent d'attaquer l'armée en tête, en queue et sur les flancs. Démosthène, qui faisait l'arrière-garde, fut enveloppé avec toute sa division à Polyzélion, et forcé de mettre bas les armes, à la seule condition que ses soldats auraient la vie sauve. A cette nouvelle, Nicias fit porter des propositions à Gylippos. Il demandait qu'on laissât sortir librement de Sicile les Athéniens, et promettait à cette condition, qu'Athènes rembourserait les frais de la guerre. Ces demandes furent rejetées avec mépris, et la poursuite continua avec acharnement. Le lendemain, les Athéniens arrivèrent au fleuve Asinaros. Il essayèrent de le passer. Dévorés par la soif, ils s'y jetèrent en foule; beaucoup s'y noyèrent, et les Syracusains postés sur les hauteurs voisines n'avaient qu'à lancer leurs traits au hasard pour tuer : le fleuve fut bientôt rempli de morts et teint de sang. Ce dernier revers décida Nicias à se rendre à Gylippos, qui arrêta le massacre (21 septembre 413).

A peine les vainqueurs furent-ils rentrés dans Syracuse, couronnés de fleurs, sur des chevaux magnifiquement ornés, que l'orateur Euryclès proposa dans l'assemblée le décret suivant : « Le jour où Nicias a été fait prisonnier sera consacré à jamais par des sacrifices et par la suspension de tout travail public : cette fête sera appelée Asinaria, du nom du fleuve que les Syracusains ont illustré par leur victoire. Les valets des Athéniens et tous leurs alliés seront vendus à l'encan : les Athéniens de

condition libre, et les Siciliens qui ont embrassé leur parti, seront relégués dans les carrières, excepté les généraux, qu'on fera mourir. » Ce décret fut adopté. Deux hommes s'opposèrent à son exécution : Hermocrate, au nom de la modération et de l'humanité; Gylippos, au nom de Sparte. Gylippos réclamait les deux généraux captifs pour les emmener dans sa patrie. Il se souvenait que Nicias s'était toujours montré bienveillant envers les prisonniers de Sphacterie, et opposé à cette guerre qu'il avait si mal conduite; il savait combien les Spartiates désiraient tenir entre leurs mains ce Démosthène qui leur avait tant fait de mal à Pylos. Mais les Syracusains, déjà las de la sévérité toute spartiate de son commandement, et qui lui reprochaient aussi son avarice et ses concussions, rejetèrent sa demande en l'accablant d'injures. Ils firent mourir les deux généraux; quelques Syracusains qui avaient eu des intelligences avec eux hâtèrent l'exécution, dans la crainte que Nicias ne révélât leur trahison. Suivant les uns, Nicias et Démosthène furent lapidés; Timée racontait que prévenus à temps par Hermocrate, ils se donnèrent eux-mêmes la mort.

Ils furent encore les moins malheureux. Les autres prisonniers avaient été entassés dans de profondes carrières, à ciel découvert, où ils étaient alternativement tourmentés par l'étouffante ardeur du soleil, et glacés par la fraîcheur des nuits d'automne. Pour toute nourriture ils recevaient la moitié de la ration d'un esclave, deux cotyles d'orge et un cotyle d'eau par homme. Leurs blessés, leurs malades mouraient au milieu d'eux, et ils ne pouvaient ensevelir leurs cadavres. L'air qu'ils respiraient était infect. Ils restèrent ainsi pendant 70 jours, au bout desquels on vendit comme esclaves ceux que ces misères n'avaient pas tués, d'abord les étrangers, puis, six mois plus tard, les Athéniens et les Siciliens.

Cette fatale expédition, qui ébranla l'empire d'Athènes et lui ôta ses meilleurs généraux, sembla porter mal-

heur aussi aux chefs victorieux. Le sauveur même de Syracuse finit mal. Comme son père Cléandridas, qui s'était vendu à Périclès, Gylippos fut convaincu de plusieurs actions honteuses et chassé de Lacédémone. Hermocrate, qui après lui contribua le plus au succès, accusé de trahison, fut banni de sa patrie; trois ans après il tenta d'y rentrer les armes à la main et fut tué sur la place publique.

La poésie seule vainquit la fortune contraire et désarma la haine. Plutarque raconte que quelques prisonniers athéniens durent leur salut à Euripide, les uns parce qu'ils avaient été mis en liberté pour avoir appris à leurs maîtres les morceaux qu'ils avaient retenus de ses pièces; les autres, parce que, errant dans la campagne, après le combat, ils avaient été nourris par ceux à qui ils chantaient ses vers. De retour à Athènes, ces captifs allèrent porter leur reconnaissance au poëte dont le génie avait payé leur rançon.

CHAPITRE XXIII.

RENOUVELLEMENT ET FIN DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE (413-404).

La guerre durait encore en Sicile, que les Spartiates, suivant le conseil perfide d'Alcibiade, envahissaient et fortifiaient Décélie, à 24 kilomètres seulement d'Athènes. Le roi Agis s'y était posté et de là désolait incessamment le pays.

« Jusqu'alors Athènes avait supporté des incursions de courte durée, qui ne l'empêchaient pas, le reste du temps, de tirer parti de son territoire; mais à présent que les ennemis occupaient ce fort, il n'y avait plus de moisson à faire sur leurs champs. 20 000 de leurs esclaves avaient pris la fuite, et c'étaient presque tous des gens de métier; leurs bestiaux, leurs bêtes de somme étaient perdus. Comme la cavalerie était journellement sur pied, pour repousser les mauraudeurs et surveiller les mouvements de l'ennemi, tous les chevaux furent bientôt ou blessés ou boiteux. L'importation des denrées qu'on tirait de l'Eubée se faisait autrefois d'Orope par terre, en traversant Décélie; il fallait maintenant les faire venir à grands frais par mer, en tournant Sunion. La ville elle-

même était moins une cité qu'une forteresse. Les citoyens se succédaient pendant le jour pour monter la garde sur les remparts, et la nuit, en hiver comme en été, tous, excepté les chevaliers, se fatiguaient sur les murailles et dans les postes; enfin, au moment où ils avaient plus que jamais besoin de l'affection de leurs alliés, ils furent obligés d'augmenter les charges qu'ils faisaient peser sur eux. Au lieu du tribut ordinaire, ils imposèrent un vingtième sur toutes les marchandises importées ou exportées par mer, se flattant d'en retirer davantage. » (Thucydide).

Voilà donc ce qu'avait produit cette aventureuse et folle expédition. Athènes avait perdu de nombreux défenseurs, épuisé ses ressources, mécontenté ses alliés et attiré sur son territoire dégarni la guerre qu'elle portait naguère au cœur du Péloponnèse. Il faut ajouter à tous ces maux l'inimitié d'Alcibiade.

Cependant, la constance d'Athènes n'en fut pas ébranlée. Thucydide est forcé d'en convenir. « Au commencement de la guerre, les uns pensaient que si les Péloponnésiens entraient dans l'Attique, les Athéniens pourraient bien tenir un an, d'autres disaient deux, quelques-uns trois, personne davantage. Et 17 ans après la première invasion, déjà épuisés par cette guerre, ils en avaient commencé une autre en Sicile, aussi périlleuse que celle qu'ils avaient soutenue contre le Péloponnèse ! » Le désastre de Sicile était un grand coup : d'abord même on n'y voulut point croire; puis, quand il fut impossible d'en douter, on s'emporta contre ceux qui avaient conseillé l'expédition. Mais cela dura peu : le premier mouvement passé, Athènes redevint digne d'elle-même; elle laissa les récriminations inutiles, pour ne songer qu'à faire tête aux ennemis anciens et à tous les ennemis nouveaux que le malheur allait susciter. Des bois de construction furent amassés, des vaisseaux mis sur le chantier, le cap Sunion fortifié pour protéger le passage des

denrées étrangères, et un conseil de dix citoyens créé pour rendre plus prompte et plus ferme l'action du pouvoir, comme Rome recourait dans les crises à la dictature.

Le moment suprême semblait en effet arrivé. L'Eubée, le grenier d'Athènes, promettait à Agis, toujours posté à Décélie, de se soulever, si on lui envoyait quelque secours, Lesbos, Chios, Érythrée faisaient la même demande, Tissapherne, satrape des provinces maritimes, et Pharnabaze, gouverneur des provinces de l'Hellespont, s'engageaient à fournir des subsides pour l'entretien d'une flotte. Depuis les victoires de Cimon, la cour de Suses n'avait pas levé d'impôt sur les Asiatiques tributaires d'Athènes. Mais Darius, à la nouvelle du désastre d'Athènes, crut n'avoir plus de ménagements à garder. Il refusa de rabattre, du tribut que Tissapherne devait fournir pour l'Ionie et la Carie, les sommes que les cités grecques ne payaient plus. La même injonction avait sans doute été faite à Pharnabaze; de là leur zèle pour les Péloponnésiens. Les envoyés de Pharnabaze avaient déjà apporté vingt-cinq talents; Lacédémone n'y tint pas : elle commanda aux alliés de préparer cent galères. On n'en arma que vingt et une; et quand elles voulurent sortir du golfe Saronique pour voguer vers Chios, sur une mer où ne devait plus se trouver une voile athénienne, elles tombèrent avec effroi dans une escadre qui les rejeta au port et les força de s'échouer à terre. Mais avant que la nouvelle de ce désastre imprévu arrivât sur les côtes d'Asie, Alcibiade se hâta de courir à Chios avec cinq galères lacédémoniennes, avant-garde, disait-il d'un puissant armement. Les nobles de Chios entraînèrent le peuple, malgré son penchant contraire à une défection[1]. Érythrée

1. Thucydide, liv. VIII, ch. IX, XIV et XXIV. Au reste, même remarque peut être faite à propos de la défection de Lesbos, d'Acanthe, de Toroné, de Mendé, d'Amphipolis, etc. Partout le peuple s'oppose aux changements que les grands provoquent et accomplissent. L'empire

et Clazomène, puis Téos, Lébédos, enfin Milet entrèrent aussi dans la confédération péloponnésienne.

Alcibiade n'était que traître à sa patrie; le général spartiate qui l'accompagnait fut traître à la Grèce entière, en signant avec Tissapherne un traité qui livrait au grand roi tous les Grecs d'Asie, même ceux des îles, car Sparte consentait à lui laisser des cités que lui ou ses ancêtres n'avaient jamais possédées (412).

Ainsi la lutte, qui naguère était aux limites occidentales du monde grec, allait avoir l'Orient pour théâtre. Toutes les forces ennemies se portèrent de ce côté. Athènes, qu'on croyait à bout de ressources comme de courage, y envoya successivement jusqu'à 104 galères, qui trouvèrent un point d'appui et une excellente station navale à Samos. Le peuple de cette île, averti par la trahison des nobles de Chios, chassa les siens pour n'être pas contraint de rompre avec la cité, grâce à laquelle le commerce de tous prospérait, et de s'unir à ceux qui venaient de livrer honteusement au grand roi la liberté des Grecs d'Asie. La flotte athénienne défendit Samos, recouvra Lesbos, Clazomène, et vainquit, près de Milet, les Péloponnésiens (septembre 412), mais sans pouvoir empêcher la défection de Cnide et de Rhodes. Des galères de Sélinonte, de Syracuse et de Thurium étaient venues se joindre aux vaisseaux lacédémoniens; et Tissapherne promettait l'arrivée prochaine d'une grande flotte phénicienne.

Athènes était seule contre tous, mais elle ne pouvait soutenir longtemps un tel effort. Un événement inat-

d'Athènes n'était donc impopulaire qu'auprès d'une faction, et non dans la masse générale des alliés. Je l'ai dit déjà vingt fois, mais je ne puis trop le répéter, l'assertion contraire étant jusqu'à présent presque partout admise, si ce n'est dans les deux ouvrages de MM. Thirlwall et Grote. La révolution démocratique de Samos, dont il est question un peu plus loin, prouve la même chose. La prospérité des alliés d'Athènes était telle, que Thucydide appelle les habitants de Chios « les plus riches des Hellènes. » Liv. VIII, ch. XLV. C'était, après Sparte, la ville qui avait le plus d'esclaves. Wallon, t. I, p. 319.

tendu lui donna quelque relâche, la rupture d'Alcibiade avec Lacédémone. Cet homme singulier avait étonné les Spartiates par la souplesse avec laquelle il avait adopté leurs mœurs et leurs usages : le pain bis et le brouet noir semblaient avoir été toujours son unique nourriture, et les exercices des Spartiates, l'éducation de son enfance. Cependant le débauché n'avait pu s'empêcher de reparaître : il avait outrageusement offensé le roi Agis, qui chercha à le faire assassiner. Le gouvernement lui-même, inquiet de l'ascendant que prenait Alcibiade sur les Grecs d'Asie, donna l'ordre de le tuer. C'était de la justice à la façon du grand roi. Athènes au moins ne frappait qu'après un jugement régulier. Alcibiade, averti des intentions de ceux qu'il avait si bien servis, quitta l'armée et se réfugia auprès de Tissapherne. Il l'étonna par sa mollesse, et le charma par son esprit. Mais ce n'était pas assez pour lui de se faire le compagnon de débauches du satrape : chassé de Sparte, il lui fallait regagner Athènes par des services. Il représenta à Tissapherne le danger de livrer à un seul peuple la terre et la mer ; mieux valait, dans l'intérêt du grand roi, tenir la balance égale entre Sparte et Athènes, et les laisser se ruiner toutes deux. Puisque Sparte avait maintenant l'avantage, il fallait d'abord réduire les subsides que le satrape donnait, et lui refuser le secours qui devait venir de Phénicie.

Tissapherne entra complétement dans ces vues, où sa politique et son avarice trouvaient à la fois leur compte. Quelque argent adroitement répandu parmi les chefs de la flotte péloponnésienne leur fit perdre dans l'inaction un temps précieux. Le seul Hermocrate, de Syracuse, garda ses mains pures de l'or du grand roi. Alcibiade se prévalut de ce changement auprès de l'armée athénienne qui campait à Samos. Ses secrets émissaires disaient aux triérarques et à tous les riches, ennemis des institutions populaires, que seul il pouvait changer la fortune, depuis quatre ans si contraire. Ils le montraient tenant sus-

pendu sur la tête d'Athènes l'alliance et les trésors, ou la colère et les armes du grand roi, la victoire ou la ruine. Il avait arrêté les subsides aux Spartiates, il pouvait les leur rendre; il avait enchaîné dans leurs ports les 150 vaisseaux phéniciens; il pouvait faire souffler le vent qui les réunirait à la flotte du Péloponnèse. Mais il n'y avait pas de sûreté pour lui dans Athènes, tant que durerait le gouvernement qui l'avait chassé.

Ces paroles trouvaient aisément créance auprès des principaux officiers de l'armée. Depuis la mort de Cimon, l'opposition de la noblesse s'était modestement bornée aux sarcasmes d'Aristophane et des comiques. Le malheur public releva ses espérances et fortifia sa résolution d'en finir. Plus, en effet, la guerre durait et devenait désastreuse, plus les charges de la triérarchie augmentaient. Quand la victoire suivait le drapeau d'Athènes, le butin au moins dédommageait; maintenant il n'y avait que des dangers certains et des dépenses sans cesse renouvelées. Le pauvre qui n'avait que sa vie, souvent misérable, la jetait, avec une patriotique insouciance, au péril; le riche avait une mauvaise chance de plus, la ruine. On ne comprendrait pas, sans ces explications, les scènes qui vont suivre, ni la tyrannie des Trente. De la part des riches, ce n'était pas haine aveugle pour la liberté, mais haine violente pour des institutions qui, dans les temps de malheur, rendaient insupportable la condition de ceux qui pensaient que les sacrifices à l'honneur et à la puissance de la patrie devaient avoir une limite.

Pour donner plus de force à leur opposition, les nobles s'étaient depuis longtemps organisés en sociétés secrètes (*hétéries*), dont tous les membres, agissant de concert à un moment donné, pouvaient emporter une élection au Pnyx, ou faire échouer devant les héliastes l'accusation dont un d'eux était menacé. C'étaient des hétéristes, ces amis de Cimon qui à Tanagra, se firent tous tuer pour laver son nom d'un soupçon. Mais le temps des beaux

dévouements était passé. Les hétéries actuelles ne travaillaient plus qu'à renverser le gouvernement. Plusieurs des chefs de l'armée de Samos faisaient partie de ces sociétés secrètes. L'homme qui avait tant à se plaindre du peuple leur parut un instrument utile.

Le seul Phrynichos comprit qu'Alcibiade ne se souciait pas plus de l'oligarchie que de la démocratie : il insista sur la honte de mettre aux pieds d'un banni les lois de sa patrie, sur le danger de rétablir, dans les villes alliées, un gouvernement oligarchique, dont le premier soin serait de traiter avec Lacédémone. Mais on ne l'écouta pas, et des députés partirent pour Athènes, à leur tête était Pisander. Accueilli d'abord par des cris et des réclamations, il se contenta de demander successivement, à chacun des opposants, sur quelles ressources il comptait pour sauver la patrie, et, comme ils étaient forcés d'avouer qu'ils n'en avaient aucune : « Eh bien ! reprit-il hautement, nous n'en trouverons qu'en mettant dans notre politique plus de modestie, qu'en donnant l'autorité à un petit nombre de citoyens, pour inspirer au roi de la confiance, et en nous occupant moins, dans les circonstances actuelles, de la forme de notre gouvernement que de notre salut. Il nous sera facile de changer dans la suite, si quelque chose nous déplaît ; mais rappelons toujours Alcibiade, qui seul maintenant peut rétablir nos affaires. »

Pisander n'obtint pas sur l'heure ce qu'il demandait. On hésitait à toucher à cette démocratie glorifiée par Aristide et Périclès, et à laquelle se rattachaient toutes les grandes choses accomplies depuis un siècle. La persuasion restant sans effet, les nobles usèrent de la terreur. Les sociétés secrètes, dirigées par Antiphon, s'étendirent, et peu à peu une immense conspiration enveloppa la cité. Androclès, le principal orateur du peuple, tomba sous le poignard. D'autres chefs populaires furent assassinés, sans qu'on recherchât les coupables ; et l'assemblée gé-

nérale, le conseil des Cinq-Cents, ne délibérèrent plus que sous la crainte inspirée par l'audace des meurtriers. «Nul, dit Thucydide, qui fait le plus sombre tableau de cette tyrannie des conspirateurs oligarchiques, nul n'osait élever la voix; car le moindre signe d'opposition amenait une mort certaine.» Pour prévenir tout mouvement contraire, Pisander avait ramené de Ténos, d'Andros, de Carystos, d'Égine et d'autres cités où il avait rendu l'influence aux riches, 300 hoplites qui servaient de garde à la faction. Quand toute résistance eut ainsi été paralysée, Pisander demanda, dans une assemblée du peuple tenue hors de la ville, pour en écarter les opposants, que dix citoyens fussent chargés de reviser les lois, avec un pouvoir absolu.

La nouvelle constitution ne sembla pas, à la première vue, très-différente de l'ancienne. Un conseil de 400 membres prit la place des Cinq-Cents; et au lieu de l'assemblée générale, il y eut une assemblée de 5000 citoyens, choisis d'après leur fortune et leur condition. Or, nous savons que, sous la démocratie, les assemblées populaires s'élevaient rarement à ce nombre. Mais alors tous avaient le droit d'y prendre part; désormais il n'y eut plus que 5000 élus, dont on ne se hâta pas de publier les noms; en outre, leur convocation dépendait du bon vouloir du conseil des Quatre-Cents, qui était investi d'une autorité illimitée, et qui, par la manière dont il était formé, donnait toute sécurité aux nobles[1]; enfin pour éloigner les pauvres des fonctions publiques, il fut décidé que le service militaire serait seul rétribué.

Le jour où la nouvelle constitution fut mise en pratique, la violence faite au peuple apparut à tous les yeux. Des postes armés furent répandus dans la ville; une garde de 120 jeunes gens entoura le nouveau conseil, quand il

1. On élut cinq présidents, qui choisirent cent citoyens; chacun de ceux-ci en choisit trois autres. Thucydide, liv. VIII, ch. LXVIII.

se réunit pour prendre possession du lieu où il devait délibérer; chacun des membres s'était lui-même armé d'une épée. Ce fut dans ce belliqueux et menaçant appareil, qu'ils vinrent chasser les Cinq-Cents encore assemblés; ils ne trouvèrent point d'opposition. Pourtant la tyrannie éclata aussitôt. Plusieurs citoyens furent exécutés; d'autres jetés en prison ou bannis.

Le nouveau pouvoir oublia les propositions récemment faites par Alcibiade. et se crut assez fort pour se passer de lui. Il le laissa dans l'exil : c'était une première imprudence. Il en fit une autre : il mit Athènes aux pieds de Lacédémone. Rien n'était plus propre à indisposer le parti national, les vrais amis de la patrie, et surtout l'armée de Samos. « La guerre, faisait-il dire à Agis, n'a plus de raison de se prolonger, puisque Athènes a désormais un gouvernement sympathique à celui de Sparte. » Ils ne se bornèrent pas à envoyer à Sparte Antiphon, Phrynicos et plusieurs autres pour négocier la paix, ils la voulaient avoir à tout prix, dût Athènes livrer ses villes tributaires, sa flotte même et ses propres murailles[1]. Pour se prémunir contre une réaction démocratique qui commençait à se manifester, ils faisaient construire, à l'entrée du Pirée, un fort, qu'ils se proposaient, ils ne le cachaient point, de livrer aux Lacédémoniens au premier danger.

Agis répondit perfidement à ces ouvertures. Croyant la ville pleine de troubles et de confusion, il appela des recrues du Péloponnèse; et, de Décélie, il fondit sur Athènes, espérant qu'on lui en ouvrirait les portes, ou qu'il pourrait enlever les Longs-Murs. L'admirable cité ne se manqua pas à elle-même. Le peuple, malgré son indigne gouvernement, courut à l'ennemi, et Agis battu retourna honteusement à Décélie.

1. Thucydide, qui admire tant le chef de cette faction odieuse, Antiphon, homme recommandable au reste dans sa vie privée, reconnaît formellement que toutes ces imputations étaient fondées. Liv. VIII, ch. XCI.

Suivant les plans de Pisander, une révolution oligarchique, favorisée par quelques-uns des généraux de l'armée, devait éclater à Samos en même temps que celle d'Athènes. On commença, comme à Athènes, par des assassinats : Hyperbolos et quelques autres furent poignardés. Mais l'armée qui formait la meilleure partie du peuple, se prononça pour le maintien de sa vieille et glorieuse constitution. Elle empêcha l'émeute oligarchique tentée à Samos de réussir; et, pour donner au gouvernement qu'elle croyait encore debout le courage de se défendre, elle chargea des députés de lui porter ses vœux. Ils arrivèrent trop tard : les Quatre-Cents les firent arrêter; un d'eux cependant s'échappa et vint raconter à l'armée le sort de ses compagnons et la situation d'Athènes, qu'il peignit sous les plus noires couleurs. Toute l'armée s'émut à ces nouvelles. Thrasybule et Thrasylle, deux des chefs, firent prêter aux soldats le patriotique serment de maintenir le gouvernement démocratique, de poursuivre la guerre contre les Péloponnésiens et de renverser les tyrans. Les Samiens prirent le même engagement. Argos offrit son assistance.

«Ce fut alors, dit Thucydide, une grande division entre la ville et l'armée : celle-ci voulant contraindre la ville à conserver l'état populaire; et celle-là voulant obliger le camp à accepter l'oligarchie. Les soldats formèrent une assemblée, dans laquelle ils déposèrent les généraux, avec ceux des triérarques qui leur étaient suspects. Ils s'encourageaient entre eux, en disant qu'il ne fallait pas s'effrayer si la ville rompait avec eux; que c'était le plus petit nombre qui se détachait du plus grand et de celui qui avait, à tous égards, les plus puissantes ressources. Maîtres de la flotte, ils pouvaient forcer les villes de leur domination à fournir de l'argent, tout aussi bien que s'ils sortaient d'Athènes pour en exiger. Ils avaient Samos, ville puissante.... ; et il leur était bien plus aisé d'ôter à ceux de la ville l'usage de la mer, qu'à ceux-ci de les en

priver. Que recevaient-ils d'Athènes? Pas même de bons conseils; car, pour de l'argent, loin d'en avoir obtenu d'elle, c'étaient eux qui lui en avaient envoyé. A la ville on avait même poussé le crime jusqu'à violer les lois de la patrie qu'ils allaient, eux, rétablir. Il fallait rappeler Alcibiade, qui leur procurerait l'alliance du grand roi; enfin quel que fût l'événement, ils avaient toujours un flotte assez puissante, et ils étaient en assez grand nombre, pour aller quelque part, conquérir un territoire.»

Voilà donc l'armée en révolte contre l'État, ou plutôt, comme disait Thrasybule, l'État en révolte contre l'armée; car Athènes n'était plus dans Athènes, mais sur la flotte, où une guerre si longue avait appelé ses plus braves citoyens. La cité dépendait désormais de l'armée; l'armée appartenait au plus habile, et le plus habile était Alcibiade. Les grands avaient compté sur lui pour obtenir l'alliance de la Perse; mais il avait promis plus qu'il ne pouvait tenir. Ils se crurent joués et le laissèrent en exil. Cependant ce rôle de banni lui pesait, et les troubles qui déchiraient sa patrie lui parurent la meilleure occasion que pût souhaiter son génie d'intrigues, pour rentrer peut-être en triomphe dans Athènes. Repoussé d'un côté il se tourna de l'autre, fit sonder les dispositions de l'armée de Samos, et obtint d'être entendu. Naguère il déclamait contre le gouvernement populaire, maintenant il l'approuve, il l'exalte; et, en même temps, il éblouit les soldats de ses fausses promesses. Il leur garantit l'amitié de Tissapherne, ses subsides, et l'aide de la flotte phénicienne. Tout d'une voix on le proclama un des généraux. Il fallait faire croire à cette amitié de Tissapherne. Il se rendit à la cour du satrape, et se prévalut auprès de lui de sa dignité nouvelle pour en obtenir meilleur accueil. Jouant à merveille ce double jeu, il réussit, dit Thucydide, à maîtriser Tissapherne par les Athéniens, et les Athéniens par Tissapherne. Ce qu'il

voulait, du moins il l'obtint : il brouilla à peu près le satrape avec Lacédémone.

L'armée, fort animée, voulait marcher tout droit sur Athènes, pour renverser l'oligarchie. C'était le parti le plus sage : Alcibiade tempéra cette fougue, et prétendit qu'en quittant Samos on livrait à l'ennemi toute l'Ionie et l'Hellespont. Ce retard faillit perdre Athènes, continuellement menacée par la trahison des Quatre-Cents et les attaques des Péloponnésiens. Mais Alcibiade avait intérêt à ne rentrer dans la ville qu'après quelque grand service qui commandât la reconnaissance.

Cependant au sein même des Quatre-Cents, Théramène et Aristarque déclamaient contre le nouvel état de choses. Ce n'est pas qu'ils fussent amis de la démocratie, mais on ne leur faisait pas, dans le pouvoir, la part qu'ils ambitionnaient, et ils préféraient les chances d'une nouvelle révolution. D'abord ils réclamèrent simplement que l'on constituât l'assemblée des Cinq-Mille qui n'avait été jusque-là qu'un mot. Puis ils alarmèrent le peuple sur cette forteresse qui s'élevait au Pirée. Ceux mêmes qui la bâtissaient la renversèrent. Elle était à peine détruite, que 40 vaisseaux lacédémoniens paraissent en vue du port : on s'écrie que ce sont les ennemis qui viennent prendre possession du fort qu'on leur avait préparé. On court en foule au Pirée, on garnit les murailles, on équipe les vaisseaux, on y monte et on poursuit les Péloponnésiens, qui, voyant le coup manqué, prennent route du côté d'Érétrie. Une flotte athénienne de trente six vaisseaux alla se placer devant cette ville pour la protéger; mais elle fut surprise par les Lacédémoniens qui s'emparèrent de vingt-deux bâtiments, entrèrent dans Érétrie, firent révolter l'Eubée entière, et, pour assurer en tout temps un facile passage aux troupes alliées, jetèrent sur l'Euripe un pont dont les approches furent défendues par deux tours.

Thucydide atteste que la nouvelle même du désastre de Sicile ne produisit pas à Athènes un aussi profond abattement que celle du soulèvement de l'Eubée. L'Attique perdait à la fois son boulevard et son grenier : elle était cernée par Décélie et par l'Eubée, et privée de vivres. Point d'espoir du côté de l'armée de Samos ; et à chaque instant la crainte de voir arriver la flotte victorieuse des ennemis. C'était l'avis des Syracusains de voguer droit sur le Pirée, après ce succès : les Lacédémoniens temporisèrent et firent manquer l'occasion.

« Les Athéniens, malgré la consternation où les jetait ce malheur, ne laissèrent pas d'équiper encore 20 navires. Mais ce désastre parut la condamnation de l'oligarchie. Une assemblée fut convoquée : elle déposa les Quatre-Cents, et décréta que le gouvernement serait confié aux Cinq-Mille ; que tous ceux qui portaient les armes comme hoplites feraient partie de ce corps ; que personne ne recevrait de salaire pour aucune fonction. Il y eut encore, ajoute Thucydide, d'autres assemblées, où l'on établit des nomothètes, et où l'on fit divers règlements utiles. Ce temps est celui de nos jours où les Athéniens semblent s'être le mieux conduits en politique : ils surent tenir un juste tempérament entre la puissance des riches et celle du peuple. » Ce juste équilibre ne se trouva pas, comme semblerait l'indiquer Thucydide, dans une constitution nouvelle, mélange d'aristocratie et de démocratie. Car toutes les anciennes institutions furent remises en vigueur, et la limite du chiffre des votants fut bien vite effacée ; elle se trouva dans la modération et le patriotisme de la démocratie renaissante.

La fin du parti oligarchique fut digne des moyens qu'il avait pris pour usurper et garder le pouvoir. La plupart des Quatre-Cents se réfugièrent à Décélie, auprès des Lacédémoniens. Un d'eux, Aristarque, voulut signaler encore son exil par une trahison. Il s'enfuit à OEnée, forteresse de l'Attique, que les Béotiens et les Corinthiens

tenaient assiégée. Il persuada au commandant que la paix était faite avec le Péloponnèse, et introduisit l'ennemi dans la place. Tombé quatre ou cinq ans après aux mains des Athéniens, il fut mis à mort. Antiphon eut le même sort[1]. Cet homme qui avait commandé ou permis, comme chef de la faction, tant d'assassinats, obtint au moins de ce peuple, qu'il était allé trahir à Lacédémone, un jugement public[2]. Il put plaider sa cause, insulter à ses juges, et laisser un discours dont la merveilleuse éloquence a protégé sa mémoire contre le jugement sévère que lui devait aussi la postérité. Quant à Phrynicos, il avait été assassiné au retour de son ambassade à Sparte, un peu avant le mouvement du Pirée. Les accusateurs d'Antiphon étaient deux anciens membres du conseil des Quatre-Cents; en ce moment, on eût dit des amants passionnés de la liberté, mais la veille ils étaient usurpateurs, et ils le seront bientôt une seconde fois! Ce fut aussi par un homme qui deviendra un cruel tyran, Critias, que fut provoqué le décret qui rappela Alcibiade.

Pendant qu'Athènes perdait ainsi et recouvrait sa liberté, les opérations militaires continuaient. Les Péloponnésiens avaient compté sur la désorganisation de l'armée de Samos. Elle déjoua ce calcul par sa discipline et son patriotisme, mais ne put empêcher que les nouvelles venues d'Athènes ne décidassent la défection d'Aby-

1. Dans tout ce récit, je reste bien loin de la sévérité de M. Grote pour Antiphon et ses complices. Il termine la comparaison de la conduite modérée et patriotique de l'armée de Samos avec les violences, la perfidie et la trahison du parti aristocratique par ces paroles : « Had their « dominion lasted, no sentiment would have been left to the Athenian « multitude except fear, servility or at best a tame and dumb sequacity « to leaders whom they neither chose nor controled. To chose who re- « gard different forms of government as distinguished from each other « mainly by the feelings which each tends to inspire in magistrates as « well as citizens, the contemporaneous scenes of Athens and Samos « will suggest instructive comparisons between Grecian oligarchy and « Grecian democracy. » *History of Greece*, t. VIII, p. 125.

2. Condamné, il se vengeait de ses juges en les appelant une foule de hasard, πολλοῖς τοῖς τυγχάνουσιν. Aristote, *Éthic. Eudem.*, liv. III, ch. v, § 57.

dos, de Lampsaque et de Byzance. Heureusement Tissapherne fit perdre quatre-vingts jours aux alliés ; et quand le Spartiate Mindaros, n'attendant plus rien de Tissapherne, écouta les propositions de Pharnabaze, qui l'appelait vers l'Hellespont, cinquante-cinq galères athéniennes suivirent de ce côté les soixante-treize trirèmes ennemies, et remportèrent près de Sestos un avantage signalé. C'était le premier qui consolait Athènes depuis le désastre de Sicile (411). Une seconde action près d'Abydos dura tout le jour. Sur le soir, Alcibiade parut avec vingt galères, et ce secours inattendu donna la victoire aux Athéniens, qui enlevèrent trente vaisseaux. Mais la flotte manquait d'argent : Alcibiade, espérant en tirer de Tissapherne, se rendit auprès du satrape. Celui-ci avait besoin de faire en ce moment des avances aux Lacédémoniens, dont la fortune baissait ; il fit arrêter son ancien ami. Alcibiade trouva moyen de s'échapper, et, pour compromettre Tissapherne, répandit le bruit que c'était par son ordre qu'il avait été relâché (410). Il se hâta de rejoindre l'armée, et il allait combattre, avec quarante-cinq galères, les soixante vaisseaux qui restaient aux Péloponnésiens, quand un renfort de quarante voiles lui arriva. Toute la flotte péloponnésienne fut prise ; les troupes qui la montaient furent même défaites, dans un combat de terre, près de Cyzique, où Mindaros périt, malgré l'énergique assistance de Pharnabaze. Hermocrate, qui prit sa place, écrivit aux éphores : « Tout est perdu ! Mindaros est mort ; point de vivres ; que faire ? » Dans toute cette affaire, il n'y avait de spartiate que ce laconique message. Sparte, tombée de ses hautes espérances, offrit de traiter, à condition que chaque ville garderait ce qu'elle possédait. Mais Athènes, voyant revenir la fortune, crut la gagner tout à fait à force de constance. Elle avait trop perdu, l'Eubée, Chios, Rhodes, Milet et tant d'autres, pour déposer les armes. Quelques cités d'ailleurs rentraient d'elles-

mêmes dans son alliance. Thasos, désolée, depuis sa défection, par la guerre civile, chassa l'harmoste spartiate qui la gouvernait (410).

Alcibiade usait habilement de la victoire de Cyzique. Cette ville avait été récemment prise et rançonnée; Périnthe, Sélymbrie ouvrirent leurs portes ou donnèrent de l'argent. En face de Byzance, il fortifia Chrysopolis et y laissa trente galères pour lever le tribut d'un dixième sur tout vaisseau marchand sortant du Pont-Euxin.

L'année 409 fut moins heureuse : Sparte reprit Pylos, les Mégariens rentrèrent dans Nisée, et le général athénien Thrasylle échoua dans une tentative sur Éphèse. Quelques incursions heureuses d'Alcibiade sur les terres de Pharnabaze n'étaient pas une compensation. Mais l'an d'après il prit Byzance, et ses collègues forcèrent Chalcédoine à rentrer sous la domination d'Athènes. Pharnabaze avait vainement essayé de la sauver. Abandonné de Sparte et sérieusement menacé, le satrape traita, promit des subsides et s'engagea à conduire une ambassade athénienne au grand roi.

Nous rencontrons si rarement un éloge à donner à Sparte, qu'il faut mentionner ici un acte de justice. C'était un homme de Byzance qui, malgré la garnison lacédémonienne, avait ouvert les portes à Alcibiade. Accusé de trahison, à Lacédémone, il répondit qu'il était Byzantin et non Spartiate; que, voyant en danger non Lacédémone, mais Byzance, où les Athéniens ne laissaient plus rien entrer, et où la garnison péloponnésienne consommait le peu de vivres qui restaient, tandis que les habitants, leurs femmes et leurs enfants mouraient de faim, il avait moins livré la ville qu'il ne l'avait délivrée des horreurs de la guerre; qu'en cela il n'avait fait que suivre les maximes des meilleurs citoyens de Lacédémone, qui plaçaient au premier rang des choses belles et justes de faire du bien à sa patrie. Les Lacédémo-

niens applaudirent à ses paroles et le renvoyèrent absous.

Après les grands succès remportés dans la Propontide, la flotte d'Athènes quitta ces parages, où tout reconnaissait l'ascendant de ses armes. Au sortir de l'Hellespont, elle se divisa : une partie, sous Thrasybule, longea les côtes de Thrace, pour faire rentrer dans le devoir les villes soulevées ; une autre, sous Alcibiade, descendit à Samos et alla rançonner la Carie, qui donna cent talents. Elles devaient se réunir à Athènes, après avoir montré à toutes les îles, à la Thrace et à l'Asie Mineure, l'étendard victorieux des anciens maîtres de la mer. Dans ce retour de prospérité, Alcibiade n'avait pas tout fait. Plutarque ne voit que lui ; il fait son métier de biographe en rapportant tout à son héros. Mais, aux côtés du brillant général, l'histoire montre ses habiles collègues, surtout Thrasybule, le vainqueur de Sestos, et derrière eux le peuple d'Athènes qui, malgré son épuisement et ses discordes, leur a donné les moyens de triompher de la Grèce entière et de la Perse, liguées contre lui. Que les services éclatants d'un ambitieux ne fassent pas méconnaître la généreuse constance d'un peuple héroïque. Cependant les Athéniens faisaient déjà ce que fera plus tard son historien pour Alcibiade : ils oubliaient ses trahisons et lui donnaient toute la gloire des récents succès. Il fut proclamé général, et ses amis le pressèrent de venir jouir de son triomphe.

Il fit voile vers Athènes. Ses vaisseaux étaient garnis d'une quantité de boucliers et de dépouilles ; ils traînaient à leur suite plusieurs galères ennemies, et portaient les étendards d'un plus grand nombre qui avaient été détruites : les-unes et les autres ne montaient pas à moins de deux cents. A peine fut-il à terre, que le peuple courut en foule au-devant de lui, en poussant des cris de joie. Ils le saluaient, ils suivaient ses pas et lui offraient à l'envi des couronnes. Ceux qui ne pouvaient

l'approcher le regardaient de loin; les vieillards le montraient aux jeunes gens[1].

Le peuple s'étant assemblé, Alcibiade monta à la tribune, et, après avoir déploré ses malheurs, après s'être plaint légèrement et avec modestie des Athéniens, il rejeta tout sur sa mauvaise fortune, sur un démon jaloux de sa gloire. Il parla ensuite avec assez d'étendue des espérances des ennemis, et exhorta le peuple à reprendre courage. Les Athéniens lui décernèrent des couronnes d'or, le déclarèrent généralissime sur terre et sur mer, le rétablirent dans tous ses biens, et ordonnèrent aux Eumolpides et aux hérauts de rétracter les malédictions qu'ils avaient prononcées contre lui, par ordre du peuple. Ils les révoquèrent tous, excepté l'hiérophante Théodore, qui dit : « Pour moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait aucun mal à la ville. » (Mai 407.) Toutefois les prêtres ne pardonnèrent jamais, au fond du cœur, à celui qui avait tourné en dérision leurs rites sacrés : les Eumolpides s'étaient opposés à son rappel et lui gardèrent une haine implacable.

Alcibiade n'entendait pas demeurer oisif à Athènes. Cent galères déjà prêtes l'attendaient, dans le Pirée, avec quinze cents hoplites et cent cinquante chevaux. Avant de partir, il fit une de ces expéditions brillantes qu'il aimait, et qui allait d'ailleurs le montrer comme un pieux et zélé défenseur des dieux. C'était une ancienne coutume, à la fête des grands mystères, de porter à Éleusis, en grande pompe et par la voie Sacrée, la statue d'Iacchos. Mais, depuis que les Lacédémoniens couraient la campagne, on était réduit à se rendre par mer au temple : un petit nombre seulement faisaient le voyage, et quelques-uns des rites consacrés ne pouvaient être accomplis.

1. J'omets beaucoup de détails remplis d'une sentimentale et fausse exagération, et que Plutarque se plaît à rapporter. Le récit de Xénophon, plus simple et plus vrai, montre Alcibiade arrivant avec vingt galères seulement, et ne se risquant à débarquer qu'au milieu d'une escorte d'amis.

Alcibiade voulut que la pompe se fît de nouveau par la voie Sacrée et avec l'éclat accoutumé. Lui-même l'escorta avec son armée, et les Lacédémoniens de Décélie, retenus par la crainte de ses armes ou par le respect religieux, n'osèrent pas l'attaquer.

« Alcibiade gagna tellement par cette conduite l'affection des pauvres et des gens de la dernière classe du peuple, qu'ils conçurent le plus violent désir de l'avoir pour roi, et que quelques-uns même allèrent jusqu'à lui dire qu'il devait abolir les décrets et les lois, écarter tous les hommes frivoles qui troublaient l'État par leur babil, et disposer de tout à son gré, sans s'embarrasser des calomniateurs. On ne sait pas quelle pensée il avait sur la tyrannie; mais les plus puissants d'entre les citoyens, craignant les suites de cette faveur populaire, pressèrent vivement son départ, en lui accordant tout ce qu'il voulut et en lui donnant les collègues qu'il demanda. »

Il semblait qu'Alcibiade allait tout terminer cette fois, et promptement; mais si les villes ouvertes ou mal défendues avaient été facilement soumises, dans les précédentes campagnes, il n'en pouvait être de même de villes bien fortifiées et puissantes, comme Rhodes, Cos, Chios et Milet. Une tentative sur Andros ne réussit pas. Cet échec était sans conséquence; ce qu'il apprit à son arrivée sur les côtes d'Asie était autrement grave et paralysa tous ses mouvements. Darius venait de donner à son jeune fils Cyrus le gouvernement des provinces maritimes, jusque-là exercé par Tissapherne. Le rusé satrape avait tenu la balance égale entre les deux peuples rivaux, pour les ruiner l'un par l'autre, au profit de son maître; Cyrus conçut d'autres plans, il songeait à disputer un jour la couronne à son frère; et, au nombre des ressources qu'il voulait se préparer, il comptait sur l'assistance du peuple le plus renommé de la Grèce pour son courage sur les Spartiates. Il remplaça donc les tergiversations calculées de Tissapherne, par un appui sans

réserve donné à la cause de Lacédémone. Comme premier gage de sa faveur, il arrêta les députés athéniens que Pharnabaze conduisait au grand roi, et il les retint trois années en prison.

Les Péloponnésiens avaient alors pour chef un digne rival d'Alcibiade, brave, mais flexible, adroit, insinuant, ayant enfin toutes les qualités politiques dont avaient toujours manqué les généraux de Sparte : c'était Lysandre. Par son père, il était Héraclide ; mais sa mère était étrangère, de sorte qu'il n'était pas même pleinement citoyen. Cette tache de sa naissance, en l'écartant des premiers postes, l'obligea à plus d'efforts ; pour parvenir, il dut apprendre à coudre la peau du renard à celle du lion. Malheureusement il crut trop à l'adresse pour estimer la probité. « On amuse les enfants avec des osselets, disait-il, et les hommes par des serments. »

Lysandre ne laissa pas se refroidir le zèle de Cyrus ; il courut à Sardes, où le prince résidait, et lui arracha un subside qui élevait la solde de ses matelots à quatre oboles. Athènes n'en donnait que trois. Il comptait amener ainsi de nombreuses désertions, et, en effet, il arma en peu de temps quatre-vingt-dix galères. Il aurait fallu écraser d'un coup hardiment frappé cette force renaissante. Alcibiade, qui aimait trop les courses aventureuses, où, sous prétexte de piller pour le compte d'Athènes, il pillait pour le sien, au lieu de rester à la tête de sa flotte, s'occupa à ramasser de l'argent, même aux dépens des alliés, comme à Cyme, dont il ravagea le territoire. Le lieutenant qu'il avait laissé à Notion avec défense expresse de combattre, désobéit et fut tué, quinze galères furent perdues.

En même temps, on apprit à Athènes la perte de Téos, celle de Delphinion, le seul fort que les Athéniens occupassent dans l'île de Chios. Plus on avait attendu d'Alcibiade, plus la colère et les soupçons éclatèrent à ces nouvelles. Un de ses ennemis vint, de l'armée à Athènes,

l'accuser de livrer le commandement à ses compagnons de débauche. On lui reprochait aussi son luxe, ses exactions; on l'accusait d'avoir fait bâtir en Thrace des forts pour s'y retirer, ce qui semblait une preuve de trahison. Malgré la confiance récemment montrée au vainqueur de Cyzique, le peuple n'avait que trop de motifs de soupçonner l'homme qui avait fait envoyer Gylippos à Syracuse et occuper Décélie par les Spartiates, qui avait soulevé Chios et Milet, et rallumé une guerre terrible. On crut trop vite à une nouvelle trahison; dix généraux, parmi lesquels était Conon, furent nommés pour le remplacer. Alcibiade n'avait plus même l'armée pour lui. Il ne se fia ni à elle ni à Athènes; mais, rassemblant quelques troupes étrangères, il alla guerroyer en Thrace pour son compte. Thrasybule fut enveloppé dans sa disgrâce et privé de son commandement. Le vertueux citoyen ne se crut pas autorisé à punir ses compatriotes de leur erreur, il continua à servir sur la flotte, au rang qu'il plut de lui donner (407).

Ce fait honore un citoyen; en voici un autre qui honore la cité. A quelque temps de là, un proscrit d'Athènes et de Rhodes, un mortel ennemi de la cause populaire, l'entremetteur le plus actif entre Sparte et la Perse, Doriéos, tomba aux mains des Athéniens. La loi du temps voulait sa mort; mais Doriéos avait remporté trois couronnes à Olympie, sept à Némée, huit aux jeux isthmiques. Quand les Athéniens virent chargé de chaînes le vainqueur tant de fois applaudi par la Grèce entière, ils oublièrent leur haine et le renvoyèrent sans même parler de rançon. Les Spartiates n'avaient pas de ces délicatesses : un peu plus tard, en 395, Rhodes se détacha de leur alliance. Doriéos, alors dans le Péloponnèse, était étranger à cette défection. Ils le firent saisir, conduire à Lacédémone et exécuter[1].

1. Xenoph. *Hellén.* I, 5, 19; Pausan., VI, 7, 2.

Cependant l'année du commandement de Lysandre expirait. On lui envoya un successeur Callicratidas, vrai Spartiate celui-là, sans artifice, sans ambition, incorruptible et ne sachant qu'aller droit devant lui, partout où sa patrie lui commandait d'aller, fût-ce à la mort. Avant qu'il arrivât, Lysandre, pour rester nécessaire, avait ruiné toutes les ressources de la flotte et organisé dans les villes de l'Ionie une faction qui rêvait le rétablissement des anciennes tyrannies. Il prévoyait bien que cette oligarchie aurait besoin d'un appui étranger, et il comptait que Sparte le chargerait de soutenir ce qu'il venait d'élever.

Callicratidas trouva un armement de cent quarante voiles, mais il manquait d'argent. Il se rendit à Sardes dans l'espoir d'en obtenir de Cyrus; Lysandre l'avait prévenu contre lui, et la patience du Spartiate fut mise à une rude épreuve : tout un jour il attendit une audience qu'on lui refusa. Il quitta Sardes en déplorant la triste dépendance où les Grecs s'étaient mis vis-à-vis de l'insolence persique, et en jurant d'employer tous ses efforts, à son retour dans sa patrie, pour ménager une paix entre Sparte et Athènes. Appelé par un parti à Méthymne, il surprit cette place, qu'il laissa piller par ses soldats, mais refusa d'en vendre les habitants. « Tant que je commanderai, disait-il, pas un Grec ne sera réduit en esclavage. » Conon, arrivé trop tard pour sauver Méthymne, fut enfermé dans Mitylène, par une défaite qui lui coûta trente galères. Il ne lui en restait que quarante, et l'ennemi en avait cent soixante-dix. Il put cependant faire passer un avis à Athènes. Par un effort suprême, et en épuisant ses dernières ressources, le peuple mit en trente jours cent dix vaisseaux à la mer. Tous ceux qui n'étaient pas absolument indispensables à la garde des murs les montèrent.

Les flottes ennemies se rencontrèrent aux Arginuses, trois petites îles sur la côte d'Éolide (juillet 406). La su-

périorité était maintenant du côté des Athéniens. On conseillait à Callicratidas de battre en retraite ; des présages, disaient les devins, annonçaient sa mort ; il répondit : « Si nous sommes vaincus, Sparte retrouvera aisément une flotte ; mais si je fuis, où retrouverais-je, moi, mon honneur ? » Il fut défait et périt un des premiers. Soixante-dix galères furent prises ou coulées. Les Athéniens en avaient perdu vingt-cinq, mais il y avait peu de morts, et beaucoup des hommes qui les montaient auraient pu se sauver sur les débris, si l'action ne s'était passée trop loin du rivage. Les généraux chargèrent pourtant Théramène et Thrasybule de recueillir les naufragés et les morts, pendant qu'eux-mêmes poursuivraient l'ennemi. Cette décision fut prise tardivement ; une tempête s'éleva, et plus d'un millier de malheureux périrent d'une mort affreuse, les corps ne purent même recevoir les honneurs funèbres. Dans les idées des Grecs, laisser des morts sans sépulture, c'était un sacrilége : les généraux étaient certainement coupables ; ils furent mis en jugement. Ils allaient gagner leur cause, quand un homme s'avance : « J'étais, dit-il, à la bataille ; ma galère brisée, je me suis réfugié sur un mât de navire, et j'ai vu périr, l'un après l'autre, mes compagnons. Ils m'ont chargé, si j'échappais, de venir dire à Athènes qu'ils avaient été lâchement abandonnés par les généraux. » A ces paroles, le peuple croit entendre le cri même des naufragés ; les parents demandent vengeance, et l'assemblée vote la mort. Contre cette condamnation s'éleva en vain la voix d'un juste, celle de Socrate. Athènes se repentit, mais trop tard[1] ; elle allait bientôt

1. Cinq des accusateurs furent eux-mêmes accusés d'avoir trompé le peuple, et mis en jugement. Un fait, rapporté par Thucydide, liv. IV, ch. XLIV, prouve l'importance attachée au soin de recueillir les morts. En 425 les Athéniens, vainqueurs sur terre des Corinthiens, s'aperçurent, une fois remontés sur leurs vaisseaux, qu'ils avaient oublié deux cadavres. Ils n'hésitèrent pas à les réclamer par un héraut, ce qui était un aveu de défaite. Que de déclamations contre Athènes provenant de l'igno-

expier, par l'incapacité de ses généraux, à Égos-Potamos, cet injuste emportement d'un sentiment louable contre les vainqueurs des Arginuses (406).

Le désastre des Péloponnésiens était grand. Sur la demande de tous les alliés de la côte d'Asie et sur celle de Cyrus, Lysandre fut chargé de le réparer (405). Il n'était que le lieutenant d'Aracos, car un Spartiate ne pouvait être deux fois amiral, mais il avait de pleins pouvoirs. Cyrus, qui voyait la mort de son père approcher, lui donna tout l'or qu'il voulut, et il put se refaire une flotte respectable, avec laquelle il courut audacieusement toute la mer Égée; il vint même faire une descente dans l'Attique. Pour détruire, s'il se pouvait, la séduction de l'or persique, qui entraînait tant de transfuges, le peuple d'Athènes décréta que tout prisonnier fait à la mer serait mutilé. Philoclès, un des nouveaux généraux, fit plus. Deux galères de Corinthe et d'Andros étant tombées entre ses mains, il en fit mourir l'équipage. La guerre qui approchait de sa fin devenait sans merci.

Lysandre avait fait route vers l'Hellespont. Il venait de saccager Lampsaque, et était encore à l'ancre sous cette ville, quand cent quatre vingts galères d'Athènes réunies pour le poursuivre arrivèrent en face de lui à Égos-Potamos. Au matin, les Athéniens viennent lui présenter la bataille : il la refuse. Persuadés que c'est par crainte, ils retournent à leur station, suivis de loin par quelques galères agiles qui observent leurs mouvements; ils n'en tiennent compte, débarquent et se dispersent pour chercher des vivres. Quatre jours durant, la même manœuvre se répète, et les Athéniens enhardis par cette immo-

rance des mœurs grecques! Platon, *Hippias Maj.* 26, dit « qu'on ne peut estimer parfaitement heureux le mortel même comblé de tous les dons, qu'après qu'il aura obtenu la sépulture, parce qu'alors seulement on sera sûr que son ombre n'erre pas inquiète et malheureuse comme celles à qui les derniers honneurs n'ont pas été rendus. » Comme la privation de sépulture passait pour condamner les ombres des morts à des maux cruels, on ne l'infligeait qu'aux plus grands criminels.

bilité, qu'ils attribuent à la crainte s'abandonnent à la plus complète sécurité. Alcibiade se trouvait aux environs; il vit le danger, accourut à cheval dans le camp des Athéniens et leur montra l'imprudence de rester sur une plage découverte, sans refuge, sans vivres assurés, en face d'un ennemi puissant et habile; il les exhortait à se rapprocher de Sestos. On ne l'écouta pas; un des généraux, reprocha même durement au banni de se mêler de choses auxquelles il n'avait plus rien à voir. Il se retira.

« Le cinquième jour, les Athéniens vinrent comme de coutume présenter la bataille; le soir, quand ils se furent rétirés avec cet air de négligence et de mépris qui leur était ordinaire, Lysandre ordonna aux commandants des vaisseaux envoyés en observation de revenir en toute hâte lorsqu'ils auraient vu débarquer les Athéniens, et, arrivés au milieu du détroit, d'élever sur leur proue, au bout d'une pique, un bouclier d'airain, ce serait le signal du départ de la flotte. Lui-même, sur sa galère, parcourant toute la ligne, animait les pilotes et les capitaines, les exhortait à tenir leur équipage en bon ordre, et, dès que le signal serait donné, à forcer de rames pour atteindre l'ennemi.

« Dès qu'on put voir le bouclier élevé sur les galères d'observation, la trompette du vaisseau amiral donna le signal, et toute la flotte s'ébranla en bon ordre. Le détroit qui sépare les deux continents n'a de largeur en cet endroit que 15 stades; les rameurs faisaient diligence, on les eut vite franchis. Conon fut le premier des généraux athéniens qui, de la terre, vit cette flotte s'avancer. Saisi de douleur à la pensée du désastre qui se prépare, il appelle les uns, conjure les autres, et force tous ceux qu'il rencontre de monter sur les vaisseaux; zèle inutile! Les soldats étaient dispersés sur la côte, ils était allés acheter des vivres ou se promenaient dans la campagne; quelques-uns dormaient dans leurs tentes, d'autres préparaient le souper. Les Péloponnésiens, tom-

bant sur la ligne ennemie, enlèvent les galères qui sont vides, brisent de leur choc les rames de celles qui commençaient à s'emplir de soldats, poussent au rivage et y égorgent sans peine, les Athéniens qui accouraient isolément et sans armes. Lysandre fit 3000 prisonniers, au nombre desquels étaient les généraux. Il s'empara de toute la flotte excepté de la galère paralienne et de huit vaisseaux que Conon put emmener. » (Sept. ou oct. 405.)

C'était le renard et non pas le lion qui cette fois avait vaincu; il n'y avait même pas eu de lutte : Athènes méritait de mieux finir. Une heure avant cette grande ruine, toutes les chances étaient encore pour elle. L'or des Perses, la ruse habile de Lysandre, la négligence de ses généraux, firent en un instant ce que n'avait pu faire pendant 26 années la Grèce entière conjurée contre elle. Maintenant tout était consommé : il n'y avait pas un vaisseau au Pirée, pas un talent dans le trésor, pas un hoplite dans la ville, qui pussent servir à refaire une nouvelle armée. Athènes allait tomber, non faute de courage, mais faute d'hommes. Rome fut plus heureuse en face d'Annibal; elle n'eut ni plus de constance, ni plus de patriotisme.

Abrégeons le douloureux récit de ses derniers moments. Il n'y avait pas eu de combat, mais il y eut un massacre. Sparte voulut terminer cette guerre ainsi qu'elle l'avait commencée : les 3000 prisonniers furent traités comme les Platéens. Lysandre demanda à Philoclès quel sort méritait l'homme qui avait mis à exécution le décret récemment porté par Athènes touchant les prisonniers. Philoclès refusa fièrement de répondre à un accusateur qui était en même temps son juge et son bourreau. Lysandre, vêtu en sacrificateur, comme s'il se croyait le ministre des vengeances divines, tua lui-même Philoclès. Ce fut le signal de l'immense égorgement.

Nulle cité ne tenta de résister. Byzance, Chalcédoine,

toutes celles devant lesquelles Lysandre se montra, ouvrirent leurs portes. Partout il abolissait la démocratie, et donnait le pouvoir à un harmoste lacédémonien et à dix archontes tirés des sociétés secrètes qu'il avait formées. Du reste, maintenant il relâchait tous les Athéniens, qu'il prenait et les renvoyait à Athènes, sous peine de mort, s'ils n'y rentraient pas. Elle allait être obligée de les nourrir; c'était lui envoyer la famine. Bientôt il parut lui-même devant le Pirée avec cent cinquante galères, et Pausanias vint camper dans les jardins de l'Académie avec toutes les forces du Péloponnèse.

Cependant la galère paralienne, échappée à Lysandre, avait atteint de nuit l'Attique. La nouvelle désastreuse se répand; des gémissements la portent du Pirée dans la ville; elle passe de bouche en bouche; en un instant tout le monde la connaît. Cette nuit, personne ne dormit : ils pleuraient sur les morts, ils pleuraient sur eux-mêmes, sur leur puissance tombée, sur leur liberté qui allait périr, sous les coups de Lacédémone ou sous le joug d'une faction détestée. Le jour venu, l'assemblée se réunit: on y arrête qu'on fermera toutes les portes, une exceptée; qu'on réparera les brèches, qu'on fera partout bonne garde, qu'enfin on se disposera à soutenir un siége.

Sous le coup même de la plus désastrueuse défaite, les Athéniens ne perdaient donc pas entièrement courage. Ils se défendirent au milieu de discordes intestines, soulevées par l'oligarchie, jusqu'à ce que la famine leur fit tomber les armes des mains. Sparte exigea la démolition des Longs-Murs;on refusa. Théramène s'offrit alors à aller essayer l'influence qu'il prétendait avoir sur les éphores. Il mit trois mois à ce voyage, et les Athéniens attendirent héroïquement, au milieu de la famine, déjà grande à son départ, la fin de cet inexplicable retard. Quand il revint sans avoir rien obtenu, la misère était au comble. On le renvoya avec des pouvoirs illimités pour conclure.

A Sparte, les alliés étaient réunis; plusieurs, Thèbes et Corinthe surtout, ne voulaient pas de merci. Sparte craignit de livrer la Grèce centrale aux premiers et la mer aux seconds; elle accorda les conditions suivantes : démolition des fortifications du Pirée et des Longs-Murs, évacuation des villes conquises, réduction de la marine à douze vaisseaux, alliance avec Lacédémone, c'est-à-dire dépendance, enfin rappel des bannis. Ce qui subsistait de Méliens et d'Éginètes recouvrèrent leur patrie, d'où Lysandre chassa les colons athéniens.

Plusieurs voulaient résister encore, bien que la famine fît chaque jour de nouvelles victimes. La faction oligarchique, dont l'influence croissait en proportion des malheurs publics, fit jeter en prison ces partisans désespérés de l'honneur d'Athènes, et une assemblée accepta le fatal arrêt. « On remit tous les vaisseaux à Lysandre, à l'exception de douze, et il prit possession des murs le 16 du mois de munychion, jour auquel les Athéniens avaient remporté sur les barbares la victoire de Salamine (avril 404). A peine entré dans la ville, il proposa de changer la forme du gouvernement. Les Athéniens y ayant témoigné la plus grande opposition, il leur dit qu'ils avaient manqué à la capitulation, que les jours accordés pour détruire les murailles étaient passés, sans qu'on eût exécuté cet article du traité; il allait donc assembler le conseil pour arrêter des conditions plus dures. On ajoute qu'il fut proposé dans cette assemblée de réduire en servitude tous les Athéniens, et qu'un Thébain demanda qu'on rasât la ville et qu'on fît de tout le pays un lieu de pâturage pour les troupeaux. Le conseil fut suivi d'un festin où se trouvèrent tous les généraux; pendant que les coupes circulaient, un musicien de Phocée chanta ces vers du premier chœur d'*Électre* d'Euripide : « O fille d'Agamemnon, je suis venu vers ta demeure rustique.... » Les convives, attendris par ce rapprochement de deux grandes infortunes, s'écrièrent qu'il serait

horrible de détruire une ville si célèbre et qui avait produit de si grands hommes. »

Mais il fallut que les Athéniens se soumissent à tout. Lysandre réunit un grand nombre de musiciens et fit raser les murailles, brûler les vaisseaux, au son des instruments, et en présence des alliés qui, couronnés de fleurs, chantaient sur ces ruines la liberté de la Grèce affranchie[1].

1. Ce récit de Plutarque est, comme souvent, sans beaucoup d'ordre; cette fête pour la démolition des murs devrait se placer plutôt après l'entrée de Lysandre dans Athènes, et avant ses nouvelles menaces, à cause de la lenteur des travaux.

SIXIÈME PÉRIODE.

SUPRÉMATIE DE SPARTE ; LUTTE AVEC THÈBES.

(404-359.)

DÉCADENCE DE LA GRÈCE.

CHAPITRE XXIV.

TYRANNIE DES TRENTE A ATHÈNES ; SOCRATE (404-399)[1].

Dans ce jour que les alliés appelaient un jour de délivrance et Athènes un jour de désolation et de deuil éternel, on avait vu des Athéniens, couronnés de fleurs, prendre part à la fête, d'autres aller au-devant des vainqueurs, et témoigner leur joie de l'humiliation de leur patrie. C'étaient les bannis qui rentraient à la suite de Lysandre et à qui le Spartiate donnait le pouvoir. C'était Théramène qui était resté trois mois dans son camp, temps bien long pour arrêter quelques articles d'une capitulation ; c'était enfin toute la faction oligarchique qui depuis l'expédition de Sicile avait si souvent troublé la ville de ses intrigues et parfois de ses trahisons[2]. Le né-

1. Xénophon, *Helléniques*, *Apologie et Entretiens de Socrate;* Diodore, liv. XIV; Platon, *Apologie;* et tous les historiens de la philosophie.
2. Xénophon, si peu favorable à la démocratie, dit que le principal appui des Trente jusqu'au dernier jour de leur abominable tyrannie, fut la masse des chevaliers, c'est-à-dire des plus riches citoyens d'Athènes.

gociateur, si lent à mettre la main au traité qui pouvait sauver son peuple, fut prompt à la mettre sur la vieille constitution, à qui Athènes devait sa gloire. Il proposa de confier des pleins pouvoirs à trente personnes pour reviser les lois. Lysandre était là, l'armée péloponnésienne n'avait pas quitté Athènes : on obéit. Théramène donna dix noms, les magistrats dix autres, et l'assemblée le reste. Lysandre se réserva probablement de choisir les dix officiers qu'il établit dans le Pirée.

Les Trente s'occupèrent peu de légiférer, mais beaucoup d'affermir leur tyrannie. De la mer il ne venait avec le commerce que de mauvaises idées de liberté, ils voulurent en détourner le peuple; la tribune aux harangues, le *béma*, fut déplacée pour que les orateurs n'eussent pas de là cette vue dangereuse du Pirée qui tant de fois les avait patriotiquement inspirés. L'arsenal avait coûté mille talents à construire, ils en ordonnèrent la démolition, et en adjugèrent les matériaux au prix de trois talents. Ils voulaient aussi démolir les forts élevés sur la frontière, pour que l'Attique fût ouverte par terre, comme elle l'était par mer. Enfin, quand leurs premiers crimes eurent accru le mécontentement, ils obtinrent de Sparte un corps de troupes qu'ils établirent dans la citadelle. Pour trouver la solde de ces mercenaires, ils dépouillèrent les temples et battirent monnaie avec des condamnations. Un frère, un fils de Nicias périrent; tous ceux qui s'étaient montrés dévoués à l'ancienne constitution, qui avaient mérité par leurs services la confiance du peuple, ceux aussi dont les dépouilles offraient une riche proie, furent frappés par la tyrannie. Chacun des Trente avait aussi ses rancunes, ses vengeances à satisfaire. Un jour l'harmoste spartiate veut frapper de son bâton un Athénien, celui-ci le prévient et le jette à terre; il fut mis à mort. Toute formalité de jugement était supprimée. Des actes moins sanglants montrent l'invincible tendance du despotisme à abaisser, à tuer l'esprit comme

il tue le corps. Ils fermèrent les écoles et interdirent à Socrate de continuer sa prédication sous peine de mort. « Pensent-ils donc, répondit le sage, que je me croie immortel ? »

Le peuple, au temps de sa royauté, avait patiemment souffert les sarcasmes sans voile d'Aristophane. Les tyrans craignirent que quelque poëte, ami de la liberté, ne les traînât eux et leurs crimes, sans masque, sur la scène, et que le théâtre ne devînt une tribune vengeresse. Ils défendirent d'y représenter des hommes vivants. Tout citoyen attaqué par un auteur comique eut le droit de le citer en justice. La comédie politique mourut du coup.

Théramène, un de ces hommes prudents qui savent toujours sortir à temps d'une maison qui croule, comme d'une faction qui se perd, commença à trouver qu'on allait trop loin. Il dit à ses collègues que la terreur rendue générale pouvait devenir la vengeance. L'avis parut bon ; les tyrans dressèrent une liste de trois mille citoyens dont ils se firent une garde, puis désarmèrent tous les autres. On donna à ces trois mille le privilége qu'aucun d'eux ne pourrait être mis à mort sans un jugement du conseil ; pour le reste du peuple, il fut laissé à la discrétion des tyrans. Sûrs alors de l'impunité, ils continuèrent à bannir et à tuer. La classe des métèques leur était contraire : un jour ils décidèrent que chacun d'eux prendrait un métèque, le plus riche possible, qu'il le mettrait à mort, et s'emparerait ensuite de ses biens. Théramène refusa de prendre part à ce nouveau crime. Il fallait se débarrasser au plus vite de cet importun qui voulait, au moins, un prétexte politique pour tremper ses mains dans le sang innocent. Critias s'en chargea. En plein conseil, il accuse Théramène de versatilité, de trahison envers les honnêtes gens, et il demande sa mort. Théramène se défend : il invoque d'abord la justice, le droit, ses services, puis, ce qui valait mieux auprès de tels gens, le danger

qu'ils attiraient sur leur tête en commençant à se décimer eux-mêmes. S'ils laissent Critias maître de sa vie, nul d'entre eux ne pourra se considérer comme en sûreté. Mais Critias fait approcher de la salle des satellites apostés et armés de poignards : « Sénateurs, dit-il, un magistrat attentif, qui voit ses amis cruellement trompés, doit prévenir toute surprise. Je vais donc remplir ce devoir. Les citoyens que voici déclarent qu'ils ne souffriront pas qu'on laisse échapper un homme qui sape ouvertement les fondements de l'oligarchie. Les nouvelles lois ne veulent pas qu'on fasse mourir sans votre avis un homme du nombre des Trois-Mille, en même temps qu'elles abandonnent aux Trente le sort de ceux qui ne sont pas de ce nombre : j'efface le nom de Théramène de la liste, et, en vertu de mon autorité et de celle de mes collègues, je le condamne à mort. On entraîna Théramène et on lui fit boire la ciguë. Quand il l'eut avalée, jetant en l'air ce qui restait dans la coupe : « A la santé, dit-il, du beau Critias. »

Après la mort de Théramène les Trente déclarèrent que les Trois-Mille pourraient seuls habiter dans Athènes. Argos, Thèbes, Mégare, regorgèrent bientôt d'exilés athéniens. Sparte n'eut pas honte de promulguer un décret qui défendit sous de graves peines de leur donner asile, et autorisa les Trente à les saisir, en quelque lieu de la Grèce qu'ils se trouvassent. Ce décret infâme était une insulte à la Grèce entière. Thèbes, irritée de ces prétentions souveraines, y répondit en ordonnant de recevoir les bannis dans toute la Béotie, de les secourir et de n'entraver aucune expédition qu'ils pourraient faire contre Athènes. Thèbes croyait en effet avoir rendu assez de services à la cause commune, pour qu'on lui montrât quelque déférence, et ses réclamations au sujet des trésors enlevés par Lysandre n'avaient pas même été écoutés. A Argos il fut répondu aux Lacédémoniens, venus pour réclamer l'exécution du décret, qu'ils seraient traités

en ennemis s'ils ne se retiraient avant le coucher du soleil [1].

Au nombre de ceux que les tyrans avaient bannis étaient Alcibiade et Thrasybule. Le premier, ne se croyant plus en sûreté dans ses forteresses de Thrace, passa en Asie, auprès de Pharnabaze. Il avait pénétré les desseins du jeune Cyrus, et il voulait les révéler au roi. Mais une nuit, le feu fut mis à sa maison, et comme il se précipitait dehors pour échapper aux flammes, il tomba sous les flèches d'une troupe de barbares qui entouraient sa demeure. Était-ce une vengeance des Trente, de Lacédémone ou de Cyrus? On l'ignore; la dernière hypothèse est la plus vraisemblable. Thrasybule s'était réfugié à Thèbes. Encouragé par le récent décret des Thébains, il partit avec 70 hommes et se saisit de la forteresse de Phylé, à 19 ou 20 kilomètres d'Athènes. Bientôt la troupe grossit : les Trente qui vinrent l'attaquer furent repoussés. Les Lacédémoniens de la citadelle envoyés contre lui ne réussirent pas mieux.

On pouvait croire que ces échecs allaient inspirer quelque modération aux tyrans; ils se rendirent avec leurs bandes à Éleusis et à Salamine, enlevèrent 300 habitants et les ramenèrent à Athènes, où ils furent égorgés. Ce n'était plus de la tyrannie, mais une fureur, une rage insensée. De tels actes augmentaient les forces de Thrasybule. Quand il eut autour de lui 1000 hommes, il marcha sur le Pirée et s'empara de la forte position de Munychie. Les Trente vinrent l'y chercher. Un devin qui l'accompagnait lui conseilla de ne point attaquer avant qu'un des siens fût tombé. Pour accomplir lui-même l'oracle, le devin, comme autrefois Codrus, marcha en avant et se fit tuer. L'armée des tyrans fut aisément mise en déroute; les vainqueurs épargnèrent les fuyards, mais leur petit nombre les empêcha de sortir du Pirée. « Pour-

1. Démosth., *Disc. pour les Rhodiens.*

quoi, criait aux rangs ennemis un héraut de Thrasybule, pourquoi nous chasser de nos demeures, pourquoi vous armer contre nous et servir la fureur d'hommes qui, dans le cours de huit mois, ont plus versé de sang athénien que les Péloponnésiens durant dix années de guerre? » Critias, le chef des Trente, avait perdu la vie dans le combat. Sa mort facilita un changement. Les Trente furent déposés et se retirèrent à Éleusis. On vient de voir comment ils s'étaient ménagé cette retraite. A leur place les Trois-Mille, qui entendaient garder leurs priviléges, établirent un conseil de dix citoyens qui essayèrent de se maintenir, à la fois, contre les bannis maîtres du Pirée, et contre les Trente, maîtres d'Éleusis. Mais pressés par Thrasybule, ils demandèrent le secours de Sparte, pour sauver Athènes, disaient-ils, des mains des Béotiens. Lysandre, qui tenait à honneur de conserver son ouvrage, leur fit donner 100 talents, et se fit envoyer lui-même comme harmoste. Il leva aisément une armée et vint cerner le Pirée par terre, tandis que son frère le bloquait par mer avec une flotte. Mais les rois et les éphores, depuis longtemps jaloux du vainqueur d'Égos-Potamos, représentèrent, aussitôt qu'il fut parti, que le Péloponnèse n'avait d'autre intérêt dans toute cette affaire que la paix publique; que Lysandre suivait là ses intérêts particuliers; et qu'il n'était pas bon qu'un citoyen eût tant de pouvoir. Le roi Pausanias parvint à se faire envoyer dans l'Attique avec une armée. En vain les Dix offrirent de remettre Athènes à l'absolue disposition de Sparte, à condition qu'on leur sacrifiât les bannis. Pausanias commanda la paix. Une amnistie fut proclamée. Les Trente, et quelques-uns de leurs adhérents les plus compromis, en furent seuls exceptés. Encore eurent-ils la permission de se retirer à Éleusis. La négociation terminée, Pausanias licencia ses troupes. Thrasybule et les siens montèrent en armes à la citadelle, et sacrifièrent à Minerve, en actions de grâces de cette paix inespérée. De la domina-

tion de l'oligarchie, il ne resta qu'un des plus sanglants souvenirs que l'histoire ait gardés dans ses annales.

« Peu de temps après, dit Xénophon, la nouvelle se répandit que ceux d'Éleusis recrutaient des troupes étrangères : on se leva en masse, on marcha contre eux ; leurs généraux furent tués dans une entrevue ; on amena les autres à un accommodement, par l'entremise de leurs parents et de leurs amis ; on jura ensuite qu'on oublierait toutes les injures : le serment fut respecté. A présent même encore, ils vivent tous ensemble sous l'empire des mêmes lois. » Le peuple athénien donna, dans cette crise épouvantable, un des plus rares exemples que l'histoire connaisse. L'amnistie fut religieusement observée; nul ne fut persécuté, et dans le serment imposé aux héliastes on inséra cette clause : « Je jure de ne me point souvenir du passé, et de ne point permettre qu'un autre s'en souvienne. » Même lorsque Sparte réclama les 100 talents prêtés aux Trente, et qu'elle n'entendait pas donner à la démocratie, le peuple, au lieu de laisser la dette au compte de ceux qui avaient reçu l'argent, déclara que toute la ville payerait. Seulement le Pœcile, où les tyrans avaient fait exécuter 1400 citoyens par la main du bourreau, resta comme un lieu maudit pendant plus d'un siècle, jusqu'à ce que Zénon en fit oublier l'infamie, en choisissant ce portique pour y enseigner son austère doctrine (403).

Athènes était délivrée; mais son commerce était détruit, sa population décimée, son territoire en friche, sa marine tombée plus bas qu'au temps de Solon, et le trésor si épuisé qu'il ne pouvait fournir aux dépenses des sacrifices, ni payer aux Thébains, créanciers impatients aussi, 200 talents avancés à Thrasybule. Les fortifications du Pirée avaient été détruites, l'arsenal renversé, les Longs-Murs abattus, ceux même de la ville étaient çà et là entr'ouverts; et il n'y avait pas à toucher à ces ruines, car un œil jaloux veillait sur elles. Le peuple courut au plus pressé, à la constitution, suivant le conseil du

poëte, qui aime mieux les fortes poitrines que les bonnes murailles. Le gouvernement oligarchique avait été jugé d'après les fruits qu'il avait portés, la trahison et le crime; d'un commun accord tous voulurent retourner à cette démocratie modérée que Solon avait fondée. Un comité de législation eut la mission de rechercher et de proposer les modifications qu'il était nécessaire d'introduire dans les lois existantes pour les ramener à l'esprit de l'ancienne constitution. Quand ce travail de révision eut été adopté par l'assemblée, les lois furent écrites sur les murs d'un portique[1], et l'aréopage rétabli dans ses anciens droits dut veiller à leur exécution. Défense fut faite aux magistrats de se servir d'une disposition non écrite : et la loi ainsi arrêtée fut mise au-dessus des décrets du conseil et de l'assemblée; il fallut en de certains cas, pour rendre une décision valable, une majorité de 6000 votes secrets. Enfin, pour prévenir le retour de la tyrannie, un décret fut gravé sur une colonne dans la salle du conseil, et ce décret autorisait le premier venu à tuer quiconque conspirait contre la démocratie ou trahissait l'État. Tous les citoyens jurèrent d'exercer le droit terrible que ce décret leur conférait[2]. Ainsi, le premier soin des Athéniens, redevenus maîtres d'eux-mêmes, est de retourner à leur vieille constitution démocratique ; elle avait fait leur gloire dans le passé, elle leur rendra quelques beaux jours encore.

Nous devrions dire maintenant comment Sparte usa de sa puissance; mais une révolution morale et un grand homme nous arrêtent, il faut compter avec eux.

Athènes avait perdu son empire, et bien autre chose encore, ses anciennes mœurs et ses vieilles croyances.

1. Et pour la première fois avec le nouvel alphabet comprenant vingt-quatre lettres, au lieu de l'ancien, qui n'en avait que seize ou dix-huit.

2. Quelques auteurs placent ce décret après la chute des Quatre-Cents.

Cette révolution intérieure était inévitable. Maîtres d'une moitié du monde hellénique, les Athéniens avaient vu affluer dans leur belle cité les richesses, les idées et les hommes. L'industrie, le commerce, avaient pris un immense développement. A cet ébranlement des États correspond d'ordinaire un ébranlement des esprits. Des horizons nouveaux s'étaient ouverts devant l'imagination du penseur, comme des mers nouvelles devant le navire du marchand. Eschyle, Sophocle, Hérodote, Thucydide, Aristophane, avaient rencontré dans les voies non frayées où ils s'étaient élancés les plus belles conceptions du génie; Phidias avait vu Jupiter; Anaxagore, le premier des Grecs, avait trouvé Dieu[1]. Ainsi, le vieil Homère et tous les poëtes qu'il inspira, avaient paru, après que la race grecque se fut, comme une alluvion féconde, répandue sur les côtes de l'Asie et mêlée, par le commerce et par les armes, au monde oriental.

Le sentiment religieux s'était épuré, au moins pour quelques-uns. La conception de la divinité était plus élevée, et la grande question de l'autre vie, tout en restant fort obscure, tendait cependant vers une solution moins grossière que celle qui lui avait été donnée par Hésiode et Homère. L'Élysée s'était rapproché du ciel, et la récompense des bons (χρηστοί) devenait analogue à celle qui leur est aujourd'hui promise. « Les âmes des hommes pieux, disent Pindare et Eschyle[2], habitent au ciel et

1. Je veux dire que le premier des philosophes grecs il distingua le principe spirituel, de la matière. « Toutes choses étaient confondues, disait-il en tête d'un de ses ouvrages, l'intelligence vint qui fit régner l'ordre. » Cette intelligence, νοῦς, était incorporelle, ἀσώματος, immuable, pensante et active. Mais il ne donnait peut-être pas à ce principe les attributs de bonté que Socrate lui reconnut. Son monothéisme ne faisait aucune concesion aux superstitions vulgaires. Le soleil n'était pour lui qu'une masse enflammée; la lune, une terre avec des montagnes et des vallées, le ciel une voûte de pierre, et les prétendus prodiges de simples phénomènes. Diog. Laert. II, 8-11 ; Plut. *Périclès*, 6; Théoph. *Char.*, 16.

2. Eschyle, *Euménides*, 269-275, Pindare, *Olymp.* II, 56 et *fragm.*, édit. de Bœckh, t. II, part. 2, p. 623.

chantent dans des hymnes la grande divinité. » L'âme des bienheureux (μακαρίται), placée au milieu des astres, participait à la béatitude divine, et jouissait de la vue perpétuelle de la lumière pure, comme les élus du Dante[1],

Mais au-dessous des nobles préoccupations de ces grands esprits, que d'agitations stériles! Combien qui, ne pouvant créer, détruisaient; qui niaient le passé sans rien affirmer pour l'avenir; qui tournaient en dérision les lois, les mœurs, les croyances du vieux temps, sans rien mettre à leur place, que leur inféconde négation. Le peuple entendait avec effroi des hommes se rire de tout ce qui faisait encore sa vie morale et religieuse, douter de ses dieux, parodier ses mystères et renier toute croyance.

Longtemps épars à la circonférence du monde grec, en Asie, dans la Thrace, la Grande-Grèce et la Sicile, les philosophes étaient tous accourus au centre, Ioniens, Éléates, pythagoriciens, atomistes. Depuis le siècle de Périclès, Athènes était leur champ clos : c'est là qu'avait lieu la mêlée des systèmes; là que commençait la révolution qui fit entrer le paganisme dans sa période de décadence morale pour le peuple, de transformation spiritualiste pour les hommes supérieurs. L'ancien paganisme voyait, en effet, l'esprit se retirer de lui par deux voies. Les mystères, surtout ceux d'Éleusis, avaient peu à peu dégagé, réuni et développé les éléments spiritualistes que les vieux cultes renfermaient, et tendaient à faire prévaloir, sans briser le polythéisme, l'idée juive d'un dieu unique. Plus hardis, plus libres, les philosophes remontaient par la raison seule à la cause première. Mais en agitant, pour l'éternel honneur de l'intelligence humaine, les grands problèmes que la religion populaire prétendait

1. Bœckh, Inscript., nos 2161 et 2398, et Plutarque, *De vita secundum Epic. præcepta*, § 27, p. 512, édit. Wyttenb., χορέυοντες ἐν τοῖς αὐγὴν καὶ πνεῦμα καθαρὸν καὶ φθόγγον ἔχουσι. Maury, *Religions de la Grèce*, I, 583-4.

avoir résolus, ces hommes faisaient naturellement contre celle-ci acte d'incrédulité, d'insubordination et de révolte. Ils la réduisaient à n'être tout au plus qu'une forme vide, un linceul de mort qui enveloppait l'État, et que, par prudence seule, par respect forcé pour les faiblesses populaires, ils se gardaient de déchirer.

La panthéisme des Ioniens permettait bien encore à Thalès de dire : « Le monde est plein de dieux; » mais Hippocrate subordonnait leur action à des lois constantes et aux conditions de la matière; Anaxagore avait proclamé une cause unique. Xénophane, plus explicite, avait rejeté toute la théologie vulgaire et reproché aux poëtes d'avoir divinisé ces forces nuisibles ou favorables qui agissent sans cesse sur l'homme. « Si les chevaux ou les bœufs, osait-il dire, se font des images de Dieu, ils se le représentent sous la forme d'un bœuf ou d'un cheval. » Hésiode, Homère même, n'avaient pu trouver grâce devant lui; car ils avaient, disait-il, dégradé l'idée de la Divinité, en prêtant à leurs dieux des actions et des sentiments indignes de l'Être absolu. Toutefois, Xénophane n'était point parvenu à concilier, tout en les distinguant, Dieu et le monde, la cause et l'effet. Pour sortir de ce mélange indécis de théisme et de panthéisme, son disciple, le redoutable Parménide, comme Platon l'appelle, ne trouva d'autre moyen que de nier le monde. Il le déclara une apparence vaine, et nos sens qui nous le montrent, des instruments d'erreurs. Ces doctrines étaient une éclatante rupture avec la religion nationale.

Mais, par une nécessité malheureuse, l'introduction des idées nouvelles est toujours accompagnée d'une dissolution morale qui précède leur venue et dure jusqu'à leur triomphe. Les vieilles lois étant méprisées, les nouvelles n'étant point encore tracées, les hommes se trouvent un instant suspendus dans le vide, sans autre règle que leur conscience qui chancelle et que leurs passions qui les entraînent : « Nous avons, disait-on, en face d'un tri-

bunal, nous avons des courtisanes pour nos plaisirs, des concubines pour partager notre couche, des épouses pour nous donner des enfants légitimes et veiller aux soins de la maison. » Est-ce Alcibiade qui parle ainsi? Non, c'est peut-être le plus grand des orateurs d'Athènes et du monde[1].

Toutefois, cette lutte entre les idées anciennes et les idées nouvelles, entre la religion et la philosophie, fût restée longtemps sans influence dans la cité, si des hommes ne l'avaient portée au grand jour de la place publique, en la dénaturant. Ces hommes furent les sophistes.

J'ai parlé souvent du goût d'Athènes pour les arts; je n'ai point parlé de l'art démocratique par excellence, de la rhétorique[2]. D'elle naquirent deux classes d'hommes qui souvent n'en firent qu'une : les rhéteurs qui analysèrent les procédés du langage, les sophistes qui analysèrent les idées morales et politiques.

Dans une petite cité démocratique où tout se fait par la parole, l'éloquence est à la fois une épée et un bouclier; avec elle on se défend et on attaque; avec elle on gagne une charge ou un procès, la faveur du peuple ou l'indulgence des juges. C'est la route la plus sûre de la fortune et de la puissance; comme moyen de parvenir, les exploits militaires ne viennent qu'après. Cet art de bien dire, même sans bien penser, celui de revêtir une opinion fausse des apparences de la vérité et d'éblouir le vulgaire par l'éclat des mots, ce talent de l'avocat et du politique, était fort recherché des jeunes Athéniens, moins curieux de connaître des vérités philosophiques, que d'acquérir ce que Gorgias, comme le fait parler Platon, appelle le plus grand bien, à savoir, d'être en état de persuader par ses discours, les juges dans les tribunaux, les

1. Démosth. contre Nééra, 122. Il n'est point certain que Démosthène soit l'auteur de ce discours.

2. Une des premières mesures des Trente fut d'interdire l'enseignement de la rhétorique; λόγων τέχνην μὴ διδάσκειν. Xénophon, *Entretiens*, liv. I, ch. II, 31.

sénateurs dans le conseil, le peuple dans les assemblées. Aussi accouraient-ils en foule auprès des marchands d'éloquence et d'arguments, et payaient-ils à prix d'or leurs leçons. On avait vu jadis des sages semer de tous côtés les paroles de sagesse; mais ils ne les vendaient pas! Socrate et Platon s'indignaient de ces marchés, que nos sociétés modernes, assises il est vrai sur d'autres bases, voient pourtant sans colère et sans honte. Les sophistes ne formaient pas en effet, comme on l'a tant dit, une école avec un système à part, bien qu'il soit vrai, en général, qu'ils représentent un des grands côtés de la philosophie grecque, le scepticisme. C'étaient, pour la plupart, des hommes prêtant, en un pays où chaque citoyen était obligé de plaider lui-même sa cause, le secours de leur plume, comme nos avocats louent leur parole, ou vendant leur science à une jeunesse avide, comme nos maîtres de tout genre la donnent en échange d'un salaire légitime. On a dit qu'ils vinrent de Sicile à un certain jour qu'on nomme et qu'on date. Cela est vrai pour Gorgias; mais les sophistes et les rhéteurs ne sont pas un produit artificiel, une importation étrangère; ils sortent des entrailles mêmes d'Athènes, de sa constitution et de ses mœurs publiques. S'ils sont coupables, celles-ci ne sont pas innocentes [1].

Les sophistes, nécessité du temps, effet plutôt que cause, n'ont corrompu ni Athènes ni leur siècle; mais quelques-uns étaient les représentants audacieux de doctrines subversives de l'ordre établi; et, en les propageant comme pensées philosophiques, ils propageaient le doute, chose mortelle, quand le doute n'est pas le commence-

1. Platon n'est pas seulement l'ennemi des sophistes, mais aussi des musiciens, des poëtes, des politiques et de tout l'ordre social de son temps. Il déclarait qu'il ne connaissait pas une seule ville qui eût de bonnes lois. *République*, liv. VI, ch. XI. Heureusement, il nous a montré ce qu'il appelait de bonnes lois. — Quant au nom même de sophiste, il n'était pas pris en mauvaise part. Hérodote le donne à Solon, liv. I, ch. XXIX; à Pythagore, liv. IV, ch. XCV, et Eschine à Socrate, *contre Timarchos*, ch. XXXIV.

ment de la sagesse. Les quatre écoles qui, depuis Thalès, avaient cherché la vérité hors de l'enseignement religieux, et par les seuls efforts de la raison, n'avaient pu arriver à des résultats identiques ni par conséquent présenter un même corps de doctrines. En face de ces solutions contraires, quelques penseurs, qui étaient allés prendre leur arme, la dialectique, dans l'austère école d'Élée, proclamèrent l'impuissance de la raison humaine à rien affirmer; ou, ce qui revient au même, lui reconnurent le droit d'affirmer tout. Ainsi, Protagoras soutenait que toute pensée était vraie pour celui qui la pense; mais seulement à l'instant où elle se produit dans son esprit, de sorte que, sur le même sujet et à des moments différents, l'affirmation et la négation avaient une valeur égale. Que pouvait-il sortir de là, sinon que nul n'a le droit d'établir une loi générale? Il admettait pourtant qu'il y avait des opinions, sinon plus vraies, au moins meilleures que d'autres, et que c'était l'office du sage de les substituer aux plus mauvaises.

On pense bien qu'une pareille doctrine mettait les dieux en très-grand danger. Voici, en effet, comment Protagoras en parlait dans un de ses ouvrages : « Quant aux dieux, je ne puis savoir s'il y en a, ou s'il n'y en a pas; car beaucoup de choses s'y opposent : en particulier, l'obscurité de la question en elle-même, et la brièveté de la vie. » Au contraire de Protagoras, Gorgias soutenait d'abord que rien n'existe; ensuite que si quelque chose existait, il serait impossible de le connaître; enfin que si on réussissait à le connaître, il y aurait impossibilité d'en communiquer à d'autres la connaissance. C'était arriver, par un chemin opposé, au même point que Protagoras, c'est-à-dire à la négation de toute certitude.

Ainsi, rien n'est vrai, mais tout est vraisemblable; du moins à force d'art on peut donner à tout les apparences de la vérité. Donc, il n'y avait pas de thèse qui ne se pût

soutenir, pas de cause qui ne se pût défendre. Si de telles doctrines, bouleversement de la raison humaine, ruinaient la vertu, le patriotisme, la religion, elles n'en étaient pas moins, dans les bouches habiles qui les présentaient, fort séduisantes. A défaut d'autre mérite, elles avaient celui de plaire à des esprits amoureux des subtilités ingénieuses; elles avaient encore plus, celui d'être utiles au défenseur de toute cause mauvaise. Aussi avaient-elles de nombreux adeptes qui trouvaient dans ce métier le moyen de briller et de s'enrichir : c'était à qui d'entre eux surpasserait l'autre par l'étrangeté de ses thèses, par la subtilité de ses arguments, par la souplesse et l'éclat de sa parole, par son habileté à traiter sur-le-champ et successivement le oui et le non, le pour et le contre. Dans les écoles, dans les fêtes, dans les jeux publics d'Olympie, partout où beaucoup d'hommes se trouvaient réunis, on voyait aussitôt paraître un sophiste qui, se faisant donner un sujet quelconque, le traitait, quelque paradoxal qu'il fût, aux applaudissements des auditeurs. Athènes eut le malheureux privilége de devenir le foyer de cette sorte d'esprit, dont on retrouve les traces dans les mœurs publiques de quelques-uns de ses citoyens et jusque dans sa belle littérature.

Nous en citerons deux exemples, Alcibiade et Euripide. Alcibiade n'était qu'un sophiste politique, brillant rhéteur en actions, comme les autres en paroles; toujours prêt au oui et au non; aujourd'hui avec Athènes, demain avec Sparte, ou Argos, ou Tissapherne, indifférent, en un mot, sur ces questions de patrie et de vertu qui passionnaient si fortement les contemporains de Miltiade, ainsi que le dit le poëte, dans cette pièce des *Nuées*, où, sous les traits de Phidippide, il avait probablement voulu peindre l'indigne pupille du grand Périclès. Pour Euripide, l'influence de l'esprit régnant se laisse voir jusque dans ses plus remarquables chefs-d'œuvre. Il compromet par de froides sentences les plus pathétiques dis-

cours, les plus émouvantes situations, et ses personnages plaident une thèse, quand ils ne devraient faire entendre que le cri de la passion. Ce raffinement de pensées profite à la vérité de l'observation morale, mais altère l'art, qui perd de sa pureté et de sa grandeur. « J'ai peint les hommes tels qu'ils devraient être, disait Sophocle, et Euripide les peint tels qu'ils sont. » Si l'on rapproche Euripide d'Eschyle, la différence est plus frappante encore. Tout le théâtre, dieux et hommes, est descendu d'un degré. Au lieu de dominer la scène, les êtres divins n'y servent plus guère que de machines, soit pour le prologue, soit pour le dénoûment; on sent que la croyance s'est à peu près retirée d'eux. Les hommes y paraissent couverts de haillons, abattus par le malheur, la maladie, la misère, dégradés de leur dignité quand ce sont des rois. Par là Euripide remue profondément la terreur et la pitié dans nos cœurs, et Aristote l'appelle le plus tragique des poëtes; mais on peut ajouter qu'il est le plus énervant. Il fut le peintre de la faiblesse humaine, comme avant lui Eschyle et Sophocle l'avaient été de l'héroïsme[1].

Contre l'esprit nouveau qui produisait, dans les sophistes, ses plus mauvais fruits, et qui jetait un reflet fâcheux sur les œuvres d'un aussi beau génie qu'Euripide, des protestations s'élevèrent. Il y en eut deux fameuses, l'une au nom du passé, l'autre au nom de l'avenir. Je parle d'Aristophane et de Socrate.

Aristophane combattit Euripide et Cléon, les sophistes et Socrate, en un mot l'esprit nouveau, bon ou mauvais, sans distinction. On a vu déjà que l'Athènes de Periclès et sa démocratie belliqueuse n'avaient pas les sympathies du poëte satirique. Dans *les Grenouilles*, dont l'objet

1. C'est Aristophane qui lui fait ce reproche dans les *Grenouilles*. Cf. Patin, *Études sur les tragiques grecs*. — Sur les trois grands tragiques grecs, voy. aussi Pierron, *Histoire de la littérature grecque*, p. 216-266.

est de montrer combien Euripide est inférieur à Eschyle pour la noblesse des personnages et pour la convenance du style, qui est le même dans la bouche de tous, rois ou esclaves, Aristophane fait dire à Euripide lui-même : « Par Apollon ! en les faisant parler ainsi, je leur prêtais un air plus démocratique ! »

Mais ce furent les sophistes qu'il attaqua le plus violemment dans la personne de Socrate, ne distinguant point en lui l'homme sensé, caché peut-être sous une apparence sophistique. La pièce des *Nuées* est un pamphlet étincelant d'esprit, mordant, qui porte juste en pleine sophistique : seulement il faudrait substituer le nom d'un de ces saltimbanques en paroles dont nous avons parlé à celui de Socrate, que le poëte représente suspendu au-dessus de la terre, et invoquant les déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des brouillards. Le vieux Strepsiade, ruiné par les désordres de son fils, voudrait bien trouver le moyen de ne pas payer les dettes que le prodigue a contractées : pour cela il tâche de l'envoyer à l'école des sophistes : « Qu'irai-je y apprendre, demande le fils ?

Strepsiade : Ils enseignent, dit-on, deux raisonnements : le juste et l'injuste. Par le moyen du second, on peut gagner les plus mauvaises causes. Si donc tu apprends ce raisonnement injuste, je ne payerai pas une obole de toutes les dettes que j'ai contractées pour toi. » Sur le refus de son fils, le vieillard se rend lui-même chez Socrate, et bientôt il y apprend à ne plus croire aux dieux. Il rencontre son fils et l'entend jurer par Jupiter Olympien. « Voyez, voyez, *Jupiter Olympien ;* quelle folie ! Tu crois à Jupiter, à ton âge ?

Phidippide : D'où vient que tu ris ainsi ?

— De te voir si enfant et si imbu de vieilleries. Approche pourtant, que je t'instruise ; je vais te dire la chose, et alors tu seras homme ; mais ne va communiquer cela à personne.

— Eh bien ! qu'est-ce ?

— Tu viens de jurer par Jupiter?

— Oui.

— Vois comme il est bon d'étudier : il n'y a pas de Jupiter, mon cher Phidippide.

— Qui est-ce donc ?

— C'est Tourbillon qui règne ; il a chassé Jupiter. »

C'est le *nous avons changé tout cela* de Molière, et cette bonne dupe de Strepsiade rappelle le Bourgeois Gentilhomme, avec une bien autre portée. Il ne faut pas oublier qu'il a perdu son manteau et ses souliers : insinuation de vol calomnieuse, assurément, contre Socrate, et qui l'était aussi contre les sophistes.

Plus loin le poëte met en scène le Juste et l'Injuste : tous deux se livrent bataille à coups d'arguments ; le Juste fait aux jeunes gens le tableau de la vie ancienne qui se passait au milieu des exercices de la palestre, et dans la pratique de la vertu, avec la pudeur, la modération et le respect des vieillards. L'injuste étale toutes ses séductions, et c'est à lui qu'Aristophane fait demeurer le champ de bataille, comme s'il désespérait désormais de ramener les Athéniens à la justice :

« L'Injuste : Or ça, dis-moi. Quelle espèce de gens sont les orateurs ?

Le Juste : Des infâmes.

— Je le crois ; et les auteurs tragiques?

— Des infâmes.

— Bien ; et les démagogues ?

— Des infâmes.

— .... Examine les spectateurs ; vois quelle est la majorité.

— Attends, je regarde.

— Eh bien, que vois-tu ?

— Les infâmes sont en majorité. En voilà un que je connais ; celui-là encore, et cet autre avec ses longs cheveux. Qu'as-tu à dire maintenant ?

— Je suis vaincu. O infâmes, je vous en prie, recevez mon manteau ; je passe dans votre camp. »

Phidippide se décide enfin à aller à l'école de Socrate. Mais le bonhomme Strepsiade ne tarde pas à s'en repentir ; on le voit accourir bientôt sur la scène, battu par son propre fils : « Oh ! la, la ! voisins, parents, citoyens, secourez-moi de tout votre pouvoir ! On me tue ! Ah ! la tête ! ah ! les mâchoires ! Scélérat, tu bats ton père !

Phidippide : Il est vrai, mon père.

— Vous l'entendez, il avoue qu'il me frappe.

— Sans doute.

— Scélérat ! Voleur ! Parricide !

— Répète encore ; ajoute de nouvelles injures ; sais-tu que j'y prends plaisir.

— Infâme !

— Couvre-moi de roses.

— Tu bats ton père !

— Et je te prouverai que j'ai eu raison de te battre.

— L'impie ! peut-on jamais avoir raison de battre son père ?

— Je le démontrerai, et tu seras convaincu.

— Je serai convaincu ?

— Rien de plus simple. Dis seulement lequel des deux raisonnements tu veux que j'emploie[1]. »

Plus loin Phidippide dit, en parlant de la loi qui permet aux pères de battre leur fils, et défend la réciprocité : « N'était-il pas homme comme nous, celui qui porta le premier cette loi, et la fit adopter à ceux de son temps ? Pourquoi ne pourrais-je pas également faire une loi nouvelle, qui permette aux fils de battre les pères à leur tour ? Nous vous faisons grâce de tous les coups que nous avons reçus depuis l'établissement de cette loi ; nous voulons bien avoir été battus gratis. Mais vois les coqs et les autres animaux : ils se défendent contre leurs pères, et cepen-

1. Les *Nuées*, trad. de M. Artaud.

dant quelle différence y a-t-il entre eux et nous, si ce n'est qu'ils ne rédigent pas de décrets? » C'étaient là les raisonnements favoris des sophistes, il est vrai, sans doute, en d'autres sujets. Enfin le vieillard revient à résipiscence, et, reconnaissant que les sophistes sont des fripons, il court avec un esclave, une torche dans une main, un heche dans l'autre, à l'assaut de l'école de Socrate, qu'il veut démolir et brûler avec tous ses habitants.

On a vu dans l'affaire de Mélos quel chemin avaient fait les nouvelles doctrines qui donnèrent, là, un de leurs fruits naturels, la théorie du droit du plus fort. Aristophane attaqua rudement le mal, et le signala avec une vigueur singulière. Mais quel remède proposa-t-il? fermer les écoles des philosophes, et reculer de trois générations en arrière; revenir au temps de Marathon? Est-ce que les peuples remontent les siècles, plus que les fleuves ne remontent leur cours? Aristophane lui-même n'a-t-il pas tous les vices de son temps, l'immoralité et l'irréligion, et quelle audace égale la sienne dans la comédie des *Oiseaux?* Le remède véritable n'était pas l'ignorance des anciens jours, mais la science virile que venait de trouver un homme, et cet homme c'était celui-là même que le poëte avait le plus cruellement attaqué.

Socrate naquit en 469, d'une sage-femme et d'un sculpteur appelé Sophronisque. Il exerça d'abord la profession de son père, et Pausanias vit encore dans la citadelle d'Athènes un groupe de lui, représentant les Grâces voilées. Mais il abandonna bientôt son art, quoiqu'il fût pauvre, et se mit à étudier les ouvrages et les systèmes des philosophes, ses contemporains ou ses prédécesseurs. Ces études spéculatives ne l'empêchèrent pas de remplir tous ses devoirs de citoyen; il combattit courageusement à Potidée, à Amphipolis et à Délion; il sauva une fois Alcibiade, une autre fois Xénophon; à Délion, il résista un des derniers et manqua d'être pris. Les généraux disaient que, si tous avaient fait comme lui leur devoir, la

bataille n'eût point été perdue. A l'intérieur, il courut les dangers auxquels s'expose l'homme qui tient plus aux applaudissements de sa conscience qu'à ceux de la multitude. Seul il brava la colère du peuple lorsque, siégeant parmi les juges des généraux vainqueurs aux Arginuses, il refusa de conformer son jugement aux passions de la foule. Quand tout pliait sous les trente tyrans, il osa leur désobéir plutôt que de faire une action injuste. Il vécut pauvre et refusa d'être riche; Alcibiade lui offrait des terres, Charmide des esclaves, le roi de Macédoine, Archélaos, sa faveur; il n'en voulut point. Il allait toujours pieds nus et portait le même vêtement, été comme hiver. Sa frugalité l'affranchissait de tous ces besoins qui font l'âme esclave du corps.

Que fit donc cet homme de bien et ce citoyen courageux, pour attirer sur lui tant de malveillance de la part de ses contemporains, tant d'admiration de la part de la postérité?

Le voici. Socrate s'était imposé à lui-même un sacerdoce, celui de combattre sans relâche pour la vérité; il voulait dégager le sens moral autour duquel les sophistes avaient assemblé tant d'épais nuages. Au souffle énervant et destructeur de leurs doctrines, tout chancelait. L'esprit s'adorait lui-même dans ses plus dangereuses subtilités et étouffait, sous un flot de paroles, la voix du juge intérieur que Dieu a mis en nous. Socrate retrouva le roc où il fallait bâtir, la conscience, la dignité humaine, le cœur de l'homme enfin dont il vit le vrai sanctuaire de la Divinité. Il avait lu au fronton du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même. » Ce fut pour lui la science par excellence. Il se détourna des doctrines purement spéculatives, de la recherche des causes premières, de l'origine et des lois du monde, de la nature des éléments, etc., pour méditer sur nos devoirs. Il soutint que la nature avait mis à notre portée les connaissances de première nécessité, et qu'il n'y avait qu'à ouvrir notre

âme pour y lire, en traits ineffaçables, les lois immuables du bon, du vrai, même du beau; ces lois qu'il appelait si bien lois non écrites, νόμοι ἄγραφοι, auxquelles Dieu a attaché une sanction par les maux inévitables que leur violation entraîne. En faisant ainsi de l'homme, au contraire de ses prédécesseurs, le centre de toutes les méditations, il créait la vraie philosophie, celle qui devait faire sortir au grand jour tous les trésors que la conscience humaine renferme; il trouvait enfin et élevait au-dessus des erreurs, des préjugés et des injustices de temps et de lieu, la loi naturelle, le seul flambeau humain qui puisse éclairer la route où les sociétés marchent. Montaigne dit très-bien, après Cicéron : « Socrate avait ramené du ciel, où elle perdait son temps, la sagesse humaine pour la rendre à l'homme, où est sa plus juste et plus laborieuse besogne. »

Si, par la conception d'une justice universelle, supérieure aux lois spéciales à chaque État, Socrate devançait ses contemporains, il se montrait digne de Solon et d'Athènes en proclamant la sainteté de la famille et du travail. Il trouvait pour la mère, pour l'épouse des mots qui rappellent la femme forte de l'Écriture, et il eut le courage de dire à ces possesseurs d'esclaves : « Parce qu'on est libre, n'y a-t-il donc autre chose à faire que manger et dormir ? »

Le créateur de la philosophie du bon sens ne pouvait l'emprisonner dans un système. L'enseignement de Socrate n'eut donc rien de théorique, d'apprêté. Il avait lieu au jour le jour, en tous lieux et selon l'erreur qui se montrait. Assidu sur la place publique, non pour prendre part aux affaires de l'État, il ne s'y mêlait qu'autant qu'il y était obligé par la loi, il épiait au passage toute fausse doctrine pour l'arrêter, la saisir et montrer à tous ce qu'elle cachait, le néant. On voyait se promener par la ville cet homme disgracié de la nature, au nez camus, aux lèvres épaisses, le cou gros et court, le ventre

proéminent, comme celui d'un Silène, les yeux bombés et à fleur de tête, mais illuminés par le génie. Il allait çà et là, quelquefois distrait et absorbé dans des réflexions profondes, jusqu'à demeurer vingt-quatre heures à la même place; le plus souvent abordant l'un ou l'autre de ceux qui passaient, ou entrant dans les boutiques des artisans, et causant avec chacun du sujet qui lui était propre. Il dialoguait toujours. De quelque vérité bien simple, accordée tout de suite par ses interlocuteurs, il leur faisait tirer des conséquences imprévues et les conduisait invinciblement, sans paraître intervenir lui-même, à des notions dont ils ne s'étaient pas doutés. Sa méthode était célèbre dans l'antiquité sous le nom d'*ironie socratique*. Il s'appelait lui-même, en souvenir du métier de sa mère, l'accoucheur des esprits. Il amenait en effet l'artisan à concevoir, comme de lui-même, des idées plus élevées et plus rationnelles sur son art, le politique sur les affaires de l'État, le sophiste sur les questions qu'il agitait. Un grain de raillerie assaisonnait toujours ces conversations. Socrate ne se donnait que pour un homme en quête de la vérité, un chercheur, comme il disait; il feignait d'abord d'avoir grande confiance dans le savoir de son adversaire et de vouloir s'instruire auprès de lui; peu à peu les rôles changeaient, et le plus souvent il le réduisait à l'absurde et au silence. Chose singulière! ses accusateurs, le peuple lui-même et d'illustres Athéniens le confondirent avec les sophistes, j'entends les promoteurs de fausse ou dangereuse doctrine, et ceux-ci n'eurent point de plus grand ennemi. Il se plaisait à les couvrir de confusion en présence de nombreux auditeurs; car il n'allait jamais seul. A peine paraissait-il, qu'un groupe se formait pour le voir pousser, dans la discussion, les malheureux dont il ruinait les prétentions et les systèmes. Une troupe le suivait toujours : des jeunes gens pour la plupart que séduisaient son grand sens et sa parole facile et mordante; ils formaient son école.

C'est dans Xénophon qu'il faut étudier Socrate. Platon, philosophe lui-même et philosophe de génie, a beaucoup ajouté, précisé, interprété. Xénophon, esprit d'une élévation ordinaire, est moins suspect. Ses *Mémoires* sont une espèce d'évangile socratique : nous y voyons le sage dans son existence de chaque jour, dans cette vie d'apôtre du bon sens et de la vertu, éclairant chacun sur le beau, le bien, le juste, l'utile; non-seulement détournant des affaires publiques les jeunes ignorants qui s'y portaient avec une folle ambition, y poussant, au contraire, les hommes capables, qu'une trop grande défiance d'eux-mêmes en détournait; mais encore remplissant de la manière la plus haute les devoirs d'un homme de bien placé en société : travaillant à la concorde des hommes entre eux, réconciliant des amis, rapprochant des frères brouillés, inspirant à son propre fils les sentiments du devoir à l'égard de cette Xanthippe qui ne fut pour lui qu'une occasion continuelle de s'exercer à la patience et à la douceur. Cette partie active et militante de la vie de Socrate ne semble pas moins admirable que la partie spéculative.

Comment ce juste put-il être condamné au supplice des traîtres et des assassins? Il y eut pour cette sentence deux motifs mis en avant : Socrate n'aimait pas la démocratie, Socrate détruisait la religion de l'État et corrompait la jeunesse. Quant au premier grief, on imputait à ses leçons l'immoralité et les crimes de quelques-uns de ses disciples, de ce Critias, le plus cruel des trente tyrans, et qui soutenait que la religion était une invention des législateurs pour la police des cités, de Charmide, un de ses collègues, de Théramène, un autre des Trente, et d'Alcibiade, qui fut deux fois traître à sa patrie. On lui reprochait d'avoir dit souvent « que c'était folie qu'une fève décidât du choix des chefs de la république, tandis qu'on ne tirait au sort ni un pilote ni un architecte. » Il répétait une autre parole, belle aussi au sens philoso-

phique, mais qui blessait dans une ville où le patriotisme était surexcité par une lutte atroce : « Je ne suis pas d'Athènes, mais du monde[1]. » Quoiqu'il eût en deux circonstances désobéi aux Trente, il avait probablement fait partie du corps des Trois-Mille. Cinquante-quatre ans après, l'orateur Eschine attribuait sa mort à ses opinions politiques; et ses plus zélés défenseurs parmi les modernes reconnaissent qu'il y avait trop peu de ménagement et de respect dans ses paroles pour les lois fondamentales de l'État. Mais le second chef d'accusation était bien autrement grave, et, sur un point, justifié.

Souvent les mouvements les plus contraires se produisent à la fois dans une même société. L'incrédulité règne par en haut[2]; par en bas, une foi d'autant plus ardente et aveugle; on va en même temps aux dernières limites du scepticisme et de la superstition. Ainsi à Rome, en face de Lucrèce écrivant pour la jeune noblesse son poëme audacieux, les cultes corrupteurs de l'Asie et de l'Égypte gagnent de proche en proche tous les bas-fonds de la cité. En France, les convulsionnaires sont contemporains de Voltaire et de la Mettrie; à Athènes, tandis qu'Alcibiade ou ses amis bafouent les mystères et mutilent

1. Cicéron, *Tusculanes*, liv. V, chap. XXXVII. — La doctrine socratique aboutissant à cette proposition, la vertu c'est la science, est au fond très-aristocratique et en formelle opposition avec les principes de la constitution athénienne. Si jamais Socrate ne viola, ni ne conseilla de violer la loi, il en attaqua sans cesse l'esprit. Il s'irritait de l'égalité entre les citoyens, de la douceur des rapports entre le père et le fils, le mari et la femme, les Athéniens et les étrangers, les maîtres et les esclaves, toutes choses qui ont valu notre sympathie à la législation de Solon et, à Athènes, le caractère particulier de son histoire. Cf. J. Dénis, *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*, t. I, p. 89.

2. Ce mouvement commence au septième siècle. Hécatée de Milet trouvait (vers 500) beaucoup de fables ridicules dans la légende et en interprétait d'autres à un point de vue rationaliste. Cerbère devenait un serpent qui habitait une caverne du cap Ténare; Géryon, un roi d'Épire, riche en troupeaux; ce qui n'empêchait pas Hécatée de se croire lui-même descendu d'un dieu. Thucydide ne croit plus à la race des héros distincte de l'homme, qu'Hérodote admettait encore, et s'efforce de ramener les faits de l'âge mythique à la réalité historique, en les dépouillant de tout merveilleux.

les anciens dieux, le peuple introduit des divinités étrangères, une déesse de la Thrace Cotytto; un dieu phrygien, Sabazios, Cybèle, Adonis[1]. C'est une religion nouvelle qui envahit la cité, et qui a pour rites, au lieu des fêtes antiques, la licence effrénée des cultes orgiastiques de l'Orient. Sous le coup des malheurs publics, il y avait recrudescence de superstition, mais aussi d'intolérance. Avant la guerre, Anaxagore seul avait été frappé[2]; depuis la peste, les condamnations se multiplient. Diagoras de Mélos est proscrit pour avoir divulgé les mystères, et l'État promet un talent à qui le tuera, deux à qui le livrera à la justice. Protagoras, condamné à mort comme athée, s'échappe, mais périt dans un naufrage. On se souvient de l'affaire des hermès, de l'anxiété profonde qu'elle jeta dans la ville et du grand procès qu'elle amena. Or, Socrate heurtait de front cette intolérance. Sans doute il n'attenta jamais directement par sa conduite à la religion nationale; il sacrifiait aux autels publics, même il croyait aux oracles et aux présages, au moins dans une certaine mesure; et lui qui provoquait la discussion sur toute chose, il la fuyait sur ce point. Un jour qu'on lui demanda ce qu'il pensait de la légende de Borée et d'Orithye, il répondit qu'il n'avait pas le temps de mettre

1. Les commencements de la secte orphique datent même du siècle précédent. Lobeck, *Aglaophamus*, liv. II, p. 313. Les ὀρφεοτελεσταί prétendaient connaître les moyens d'enchaîner la volonté des dieux, et exerçaient une grande influence sur les riches timorés, mais étaient peu respectés du peuple. Euripide, *Hippolyte*, v. 953 et sq.; Théophraste, *Caractères*, chap. XVI. Mais le mysticisme est lui-même une première insurrection du sentiment religieux qui conduira la foule à de nouveaux dieux comme les philosophes à de nouveaux systèmes. Le mysticisme est, bien à son insu, le précurseur du rationalisme. Sur l'introduction en Grèce des cultes étrangers et sur l'*Orphisme*, voy. Maury, t. III, p. 191-337.

2. Avant lui, Eschyle avait été accusé d'impiété. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, liv. III, chap. II. Aristote lui-même fut accusé sur ce chef. La passion religieuse est si implacable que chez le peuple le plus doux de la Grèce on vit des citoyens condamnés à mort pour avoir arraché un arbrisseau dans un bois sacré ou tué un oiseau consacré à Esculape. Un enfant qui avait ramassé une feuille d'or tombée de la couronne de Diane fut mis à mort. Ælien, *Hist. var.*, V, 14, 17.

d'accord et d'interpréter toutes ces histoires, sa principale affaire étant de s'étudier lui-même.

Cette légitime réserve, cette sage abstention de polémique religieuse[1], ne l'empêchait pourtant pas de marcher dans les voies d'Anaxagore et de dévoiler à ses amis ses idées sur la Divinité. L'Orient, et la Grèce à sa suite, n'avait, sous mille formes, adoré que la nature. Anaxagore avait bien eu la gloire de distinguer l'intelligence de la matière, dieu du monde. Mais Socrate reconnut le dieu moral qui a été celui de l'Occident et de la civilisation, l'Être suprême, ordonnateur et conservateur de l'univers, qu'il gouverne avec la bonté et la justice. Le premier moteur devenait donc une providence paternelle, agissant sans cesse au milieu des affaires humaines, non plus selon le caprice de ses passions toutes terrestres, comme le fils de Saturne, mais pour le plus grand bonheur de l'homme sa créature. « Tant que votre esprit, disait-il un jour, est uni à votre corps, il le gouverne à son gré, il faut donc aussi croire que la sagesse, qui vit dans tout ce qui existe, gouverne ce grand tout comme il lui plaît. Quoi ! votre vue peut s'étendre jusqu'à plusieurs stades, et l'œil de Dieu ne pourra tout embrasser ! Votre esprit peut en même temps s'occuper des événements d'Athènes, de l'Égypte et de la Sicile, et l'esprit de Dieu ne pourra songer à tout en même temps !... Reconnaissez que, telle est la grandeur de la Divinité, qu'elle voit tout d'un seul regard, qu'elle entend tout, qu'elle est partout, qu'elle porte en même temps tous ses soins sur toutes les parties de l'univers. »

1. A en croire Xénophon, très-superstitieux lui-même, il est vrai, et qui s'efforce de laver son maître du reproche d'incrédulité, Socrate admettait deux ordres de sciences : la science divine, ou, comme il l'appelle, les secrets des dieux, c'est-à-dire les questions relatives à la nature, à l'origine du monde et des corps célestes, etc., et la science humaine, c'est-à-dire l'étude de tout ce qui est à la portée de l'homme. Il fuyait la recherche des causes, et ne permettait que l'étude des phénomènes. Voy. tout le chap. I des *Mémoires* ou *Entretiens de Socrate*.

Dans ce passage respire le sentiment de l'omnipotence de Dieu, de son ubiquité, de son intelligence infinie. Socrate avait beau, en parlant de la souveraine puissance, dire tantôt Dieu, les dieux, la Divinité, même admettre sincèrement des dieux inférieurs, l'instinct populaire ne s'y trompait pas : dans un pareil système, il n'y avait point place pour la théologie vulgaire, pour ces faiblesses, ces combats et ces vices des maîtres de l'Olympe, qui légitimaient les faiblesses et les vices de leurs adorateurs. Ce n'était donc pas sans justice qu'on l'accusait d'attaquer le polythéisme; mais était-ce là un crime? Pour nous, assurément non; pour ses contemporains, oui.

Anytos, homme influent par sa fortune, zélé partisan de la démocratie, et persécuté naguère par les Trente, fut l'accusateur principal[1]. Socrate l'avait blessé en détournant son fils, jeune homme d'intelligence, de continuer l'industrie paternelle. Un mauvais poëte, Mélétos, et le rhéteur Lycon aidèrent Anytos à soutenir l'affaire. Le tribunal fut celui des héliastes; cinq cent cinquante-neuf membres étaient présents. Lysias, le plus grand orateur du temps, offrit à Socrate un plaidoyer, il n'en voulut pas, et se défendit lui-même, avec la hauteur d'un homme qui n'avait nulle envie de marchander sa vie, ni de disputer aux accusateurs et aux infirmités ses soixante-dix ans. Au premier chef d'accusation : « Socrate est coupable, car il ne croit point aux dieux que révère la république, et il introduit des divinités nouvelles, » le sage répondit qu'il n'avait jamais cessé de révérer les dieux de la patrie et de leur offrir des sacrifices devant sa maison et sur les autels publics; qu'on l'avait entendu maintes fois conseiller à ses amis d'aller consul-

1. Cet Anytos avait un métier, comme la plupart des Athéniens; il était tanneur. Mis en jugement, en 409, pour avoir laissé reprendre Pylos, il est représenté comme le premier à Athènes qui ait corrompu le tribunal. Aristote, *Fragments des historiens grecs*, édition Didot, t. II, p. 127, nº 72. Aristote ne croit donc pas à la vénalité des dicastéries avant 409. Cf. Thucyd., VIII, 48.

ter les oracles ou d'interroger les augures. Mais quand il parla de son *génie*, il s'éleva dans toute l'assemblée des murmures tumultueux. Ce démon intérieur que Socrate invoquait, n'était autre que les révélations d'une intelligence et d'un sens moral développés par la plus constante application, révélations qui s'opéraient en lui sans qu'il sentît le travail énergique et instantané par lequel elles étaient produites. Il avait pris cette voix de sa conscience et de sa raison pour celle d'un génie qui, dans tous les cas difficiles, intervenait pour le conduire. C'était bien là une divinité nouvelle[1]. Socrate n'hésita pas à la confesser : « Je vais vous déplaire bien davantage, dit-il, en vous rappelant que la Pythie m'a proclamé le plus juste et le plus sage des hommes. » Et, comme pour augmenter à plaisir l'irritation, en faisant l'éloge d'un Spartiate, il ajouta qu'Apollon avait placé Lycurgue bien plus haut encore. Quant au second chef, ses mœurs répondaient d'avance, et il somma les pères de ceux qu'il avait, disait-on, corrompus, de venir déposer contre lui. Il passa légèrement sur tout ce qui regardait la politique, et termina par le serment de désobéir, si on le renvoyait absous, à la condition de répudier la mission qu'il avait reçue, disait-il, au grand profit d'Athènes : celle de chercher pour lui-même et pour les autres la sagesse. Évidemment Socrate trouvait, comme le dit Xénophon, qu'en finissant ainsi, il mourait à propos. Deux cent quatre-vingt-une voix contre deux cent soixante-dix-huit le déclarèrent coupable. Que deux voix se fussent déplacées, et il était acquitté. Mais il n'avait pas convenu à celui qui avait élevé si haut la dignité morale de l'homme, de

1. Socrate ne s'attribuait pas le privilége de ce démon familier. Il croyait que d'autres pouvaient l'avoir. Quelque grands que soient les hommes, ils ne peuvent dépasser en tout leur temps. Dans cette raison si nette de Socrate, il y avait encore place pour certains préjugés. Il croyait aux songes et M. Lélut constate qu'il éprouva de véritables hallucinations (*Du démon de Socrate*). En France, les meilleurs esprits croyaient encore, au milieu du dix-septième siècle, à l'astrologie judiciaire, et nous-mêmes n'avons-nous pas eu la honteuse folie des tables tournantes?

s'abaisser aux moyens employés par les accusés ordinaires pour gagner leurs juges. Il voulait que sa mort fût la sanction de ses doctrines; et dans sa défense, c'était moins à ses juges qu'à la postérité qu'il avait parlé.

Il restait à statuer sur la peine; Mélétos proposa la mort; Socrate dit : « Athéniens, pour m'être consacré tout entier au service de ma patrie, en travaillant sans relâche à rendre mes concitoyens vertueux, pour avoir négligé, dans cette vue, affaires domestiques, emplois, dignités, je me condamne à être nourri le reste de mes jours dans le Prytanée, aux dépens de la république. » Quatre-vingt juges, que tant de fierté blessa, se réunirent aux deux cent quatre-vingt-un et votèrent la mort.

Il demeura trente jours en prison en attendant le retour de la *théorie* envoyée à Délos; car, pendant la durée de ce pèlerinage, les lois défendaient de faire mourir personne. Il passa ce temps à s'entretenir avec ses amis des plus hautes pensées philosophiques, de l'immortalité de l'âme, de la vie future, meilleure que celle-ci. La veille du jour où le vaisseau sacré revint à Athènes, Criton, l'un de ses disciples, lui offrit les moyens de s'enfuir en Thessalie. Il les refusa, évoquant devant lui les lois de la patrie, et l'obligation morale imposée à tout citoyen, légalement condamné, de se soumettre au châtiment prononcé par les juges. Enfin le dernier jour arriva. Socrate le consacra tout entier à l'entretien sublime que Platon nous a conservé dans le *Phédon*. Au coucher du soleil on lui apporta la ciguë; il la but, ferme et serein, au milieu de ses amis éplorés; le geôlier lui-même versait des larmes. Quand le froid de la mort eut envahi les jambes et commença à gagner les parties supérieures du corps, Socrate dit, avec ce demi-sourire qui trahit le scepticisme, sans montrer le dédain[1] : « Criton, nous

1. M. Cousin, Ier vol. de la trad. de Platon, p. 179. Un érudit allemand, M. Forchhammer, a soutenu, dans son ouvrage *les Athéniens et Socrate*, la justice de sa condamnation comme hérétique et traître. Héré-

devons un coq à Esculape; n'oublie pas d'acquitter cette dette. » Quelques instants après un léger mouvement du corps annonça que l'âme venait de le quitter (399).

Les disciples de Socrate, effrayés du coup dont l'intolérance religieuse venait de frapper leur maître, s'enfuirent à Mégare et en d'autres villes. Ils y portaient ses doctrines qui rayonnèrent sur toutes les contrées où la race grecque habitait, et qui remuèrent, au témoignage d'un d'entre eux, jusqu'à la lourde intelligence des Béotiens. Variées, comme l'homme lui-même, dont l'étude est leur commun point de départ, ces doctrines donnèrent naissance à de nombreux systèmes. Toutes les écoles, tout le mouvement philosophique du monde jusqu'au christianisme, viennent de Socrate.

tique, oui : et je m'étonne que cette accusation ait été si lente à se produire : mais traître ! mais corrupteur de la jeunesse ! Socrate est un martyr volontaire de la liberté de penser et de la morale universelle. Sur sa condamnation on peut lire encore : Dresig, *De Socrate juste damnato*, 1738; Zimmermann, *De necessitate qua judices coacti fuerint capitis damnare Socratem*, 1834.

CHAPITRE XXV.

DEPUIS LA PRISE D'ATHÈNES JUSQU'AU TRAITÉ D'ANTALCIDAS (404-387)[1].

Ce n'est pas au moment où les doctrines sont trouvées, que leurs résultats politiques et sociaux se produisent. Il faut des siècles aux idées pour faire leur chemin et déraciner les croyances qu'elles combattent, La philosophie devait tuer un jour le paganisme et modifier, en s'infiltrant dans les lois, les bases antiques de la société ; mais, aux temps qui nous occupent, elle n'était qu'une curiosité pour les esprits d'élite. Dans l'histoire politique de la Grèce, la tragédie que nous venons de raconter resta un fait isolé ; les peuples n'en furent pas détournés de leur route, et Xénophon, qui trace leur histoire, ne croit même pas devoir mêler le nom de Socrate aux événements qu'il raconte.

De ces faits, le plus retentissant alors était l'expédition des Dix Mille.

1. Xénophon, *Helléniques*, *Agésilas*, *Anabase*; Plutarque, *Vies d'Artaxerxès*, *de Lysandre*, *d'Agésilas;* Cornélius Népos, *Vie de Conon;* Diodore de Sicile, liv. XIV. Justin, liv. VI, Ctésias, *Fragments*. — Lachmann, *Geschichte Griechenlands von dem Ende des Peloponnesischen Krieges bis zu dem Regierungsantritte Alexander*.

Quand une longue guerre se termine subitement, des forces militaires considérables se trouvent sans emploi. Une foule d'hommes qui ont grandi dans les camps et qui ne connaissent pas d'autre existence que les armes, se sentent incapables de commencer une vie nouvelle, de changer les habitudes du soldat contre celles du citoyen. Que l'entreprise la plus hasardeuse se présente, ils y courront. A la fin de la guerre du Péloponnèse, beaucoup d'hommes se trouvèrent inoccupés, et parmi eux un grand nombre de mercenaires de Sparte et d'Athènes; ajoutons les bannis toujours en grand nombre, et nous verrons qu'un des plus affligeants résultats de cette guerre avait été de produire une force flottante, une armée sans patrie, qui ne demandait que la guerre, parce qu'elle en avait besoin pour vivre. Cette armée se donna au plus offrant, au jeune Cyrus.

Depuis que les Perses avaient réussi à mettre la Grèce en feu, ils étaient restés simples spectateurs des événements, n'y prenant part qu'autant qu'il était besoin pour entretenir l'incendie. Incapables de renouveler la grande lutte livrée au commencement du siècle, ils n'avaient plus qu'une ressource, affaiblir la Grèce par la corruption et la discorde. Les désastres, en effet, de Marathon, de Salamine, de Platées, de Mycale, de l'Eurymédon, accumulés en quelques années, et le traité honteux qui les avait suivis, avaient porté un coup fatal à ce prestige divin qui entourait jadis le monarque de l'Asie. Aux grands princes aussi avaient succédé les princes incapables. L'Orient est terrible pour ses révolutions de palais et la prompte décadence de ses dynasties. On vit Xerxès assassiné par Artaban, son capitaine des gardes; Artaxerxès s'emparer du trône au préjudice de son frère aîné, héritier légitime, et s'abandonner à l'influence de sa mère et de sa femme; enfin Darius II le Bâtard, tomber sous la tutelle d'une autre femme et de trois eunuques.

Encouragées par ces désordres, les provinces s'agitaient. L'Égypte fut en révolte continuelle dans ce siècle. Certains peuples, jamais bien soumis, secouaient tout à fait le joug. En d'autres pays, c'étaient les satrapes qui visaient à se rendre indépendants.

Tissapherne, qui administrait le sud-ouest de l'Asie Mineure, avait du moins bien servi le monarque par son habileté à tenir la balance égale entre Sparte et Athènes. En 407, Cyrus l'avait remplacé dans une partie de ces provinces et y avait apporté une autre politique, parce qu'il avait d'autres desseins. Dès qu'il vit la lutte finie en Grèce, il appela à lui tous les aventuriers. Il donna dix mille dariques à un banni de Sparte, Cléarque, pour lui acheter des soldats en Thrace; le Thessalien Aristippe, le Béotien Proxène, Sophénète de Stymphale, Socrate d'Achaïe, d'autres encore, reçurent semblable commission. Il parvint même à obtenir un corps auxiliaire de Sparte, qui lui envoya sept cents hoplites, et mit à sa disposition sa flotte de vingt-cinq galères, qui croisait dans la mer Égée. Il réunit ainsi quatorze mille Grecs, dont près de la moitié étaient Arcadiens et Achéens; il avait de son côté cent mille barbares.

Il ne dévoila pas d'abord ses desseins, même à ses généraux; il prétextait une guerre contre Tissapherne qui lui retenait une partie de son gouvernement, puis une expédition contre les Pisidiens qui infestaient ses frontières. Il partit de Sardes au printemps de 401 et se dirigea vers le sud-est à travers la Phrygie, la Lycaonie et la Cilicie. Le satrape héréditaire de cette province, Syennésis, se déclara en sa faveur, tout en envoyant un de ses fils auprès du roi, pour protester de la fidélité qu'il lui gardait dans le cœur. On ne faisait que soupçonner encore le but de Cyrus. Mais les soupçons prirent plus de consistance quand il sortit de Tarse, où il avait fait reposer son armée vingt jours. Ils causèrent une émeute parmi les mercenaires effrayés par l'idée, non

de combattre le roi de Perse, mais de s'enfoncer dans les profondeurs de l'Asie. Cléarque, assailli de pierres, fut en danger; on l'accusait de tromper les Grecs. Cyrus éleva leur solde à une darique et demie par mois, et annonça qu'il allait combattre le gouverneur de Syrie. A Thapsaque, il déclara enfin qu'il marchait sur Babylone. De nouveaux murmures furent apaisés par une augmentation nouvelle. On passa l'Euphrate, on traversa les déserts de la Mésopotamie, et l'on arriva à la plaine de Cunaxa, où pour la première fois on vit l'ennemi[1].

On n'était pas loin du lieu où l'on voulait établir le camp, lorsque l'on vit accourir, bride abattue, sur un cheval couvert de sueur, un des confidents de Cyrus. Il crie en langue barbare et en grec, à tous ceux qu'il rencontre, que le roi est tout proche avec une armée innombrable. Aussitôt Cyrus saute à bas de son char, revêt sa cuirasse, monte à cheval, et ordonne que chacun s'arme et prenne son rang. Les Grecs se formèrent à la hâte : Cléarque à l'aile droite, près de l'Euphrate, et appuyé de 1000 cavaliers paphlagoniens; au centre, Proxène et les autres généraux; Ménon à l'aile gauche, avec Ariée et l'armée barbare. Cyrus se plaça au milieu de sa ligne suivi de 600 cavaliers montés sur des chevaux bardés de fer, eux-mêmes revêtus de grandes cuirasses, de cuissards et de casques. Pour Cyrus, il voulut combattre tête nue.

« On était au milieu du jour, et l'ennemi ne paraissait pas encore; mais quand le soleil commença à décliner, on aperçut une poussière semblable à un nuage blanc, qui prit une couleur plus sombre et couvrit la plaine. Lorsqu'ils furent plus près, on vit briller l'airain, on distingua les rangs hérissés de piques[2]. En avant, à une assez grande distance, étaient des chars armés de faux, dont

1. De Sardes à Cunaxa le colonel Chesney compte 1464 milles anglais, qui font 2350 kilomètres. (*Euphrates and Tigris*, p. 208.)

2. Xénophon porte à 900 000 soldats le chiffre de l'armée royale; Ctésias et Plutarque à 400 000. Je n'ai pas besoin de dire que la plus grande partie de ce qui suit est tirée de Xénophon.

les unes, attachées à l'essieu, s'étendaient obliquement à droite et à gauche; les autres, placées sous le siége du conducteur, s'inclinaient vers la terre de manière à couper tout ce qu'elles rencontraient. Le projet était de se précipiter sur les bataillons grecs et de les rompre avec ces chars à faux.

« Il n'y avait plus que trois ou quatre stades entre le front des deux armées, lorsque les Grecs chantèrent le pæan et invoquèrent à grands cris Mars Enyalios. En même temps ils s'ébranlèrent et prirent le pas de course, en frappant les boucliers avec les piques pour effrayer les chevaux ennemis. Ils se précipitaient avec l'impétuosité des vagues en courroux. Avant même d'être à la portée du trait, la cavalerie barbare tourna bride; les Grecs la poursuivirent, mais en se criant les uns aux autres de ne pas rompre les rangs. Quant aux chars des barbares, abandonnés bien vite de leurs conducteurs, les uns étaient emportés à travers les troupes ennemies, les autres vers la ligne des Grecs, qui s'ouvrit et les laissa passer. Il n'y eut qu'un soldat qui, frappé d'étonnement comme on le serait dans l'hippodrome, ne se rangea pas et fut renversé par un de ces chars, sans toutefois avoir d'autre mal. Un seul Grec aussi fut blessé d'une flèche.

« Cyrus fut rempli de joie à la vue de ce succès des Grecs et déjà ceux qui l'entouraient l'adoraient comme leur roi. Cependant il n'y avait qu'une aile de dispersée, et l'armée royale était si nombreuse que son centre dépassait encore l'aile gauche de Cyrus. Aussi celui-ci garda sa position et tint serrés autour de lui ses 600 chevaux, en observant tous les mouvements du roi. Artaxerxès était placé au centre avec 6000 cavaliers; ne trouvant pas d'ennemis devant lui, il tourna comme s'il eût voulu entourer les Grecs. Cyrus craignit qu'il ne les prît à dos et ne les taillât en pièces; il courut à lui avec ses cavaliers, replia tout ce qui était devant le roi, et tua, dit-on, de sa main leur général. Mais les cavaliers de Cyrus se

dispersèrent à la poursuite des fuyards; et il ne resta que peu de monde auprès de lui. A ce moment, il aperçut le roi et sa troupe dorée : « Je vois l'homme, » s'écria-t-il; il se précipita sur lui, le frappa à la poitrine, et le blessa à travers sa cuirasse, mais au même instant il fut atteint lui-même au-dessous de l'œil, d'un javelot lancé avec force par un soldat inconnu. Il tomba mort, et sur son corps tombèrent huit de ses principaux amis. Ainsi finit Cyrus. Tous ceux qui l'ont intimement connu s'accordent à dire que c'est le Perse, depuis l'ancien Cyrus, qui s'est montré le plus digne de l'empire, et qui possédait le plus les vertus d'un grand roi....

« Sa mort changea l'issue de la bataille. Ses troupes, sans chef et sans raison de combattre davantage, se dispersèrent, et le roi pénétra dans leur camp. » En apprenant que l'ennemi pillait leurs bagages, les Grecs revinrent sur leurs pas. Les Perses marchèrent d'abord hardiment à leur rencontre. Mais quand ils les virent se mettre en ligne, entonner le pæan et charger avec fureur, ils s'enfuirent plus vite encore que la première fois. Au coucher du soleil les Grecs revinrent à leurs tentes, surpris de n'avoir pas de nouvelles de Cyrus, et n'imaginant pas qu'il eût péri. Ils ne le surent que le lendemain matin, et apprirent en même temps qu'Ariée, avec tous leurs auxiliaires barbares, avait fui à une journée de marche en arrière. De sorte que cette petite troupe de Grecs, qui avait à peine perdu un ou deux soldats, demeurait maîtresse du champ de bataille entre deux armées, l'une alliée, l'autre ennemie, fuyant en sens contraires!

Alors commença la fameuse retraite dont la longueur fut de 2400 kilomètres, à travers des pays pour la plupart inconnus des Perses eux-mêmes, malgré les déserts, les montagnes, les fleuves, les neiges, la disette et les peuplades sauvages. Elle fut appelée la retraite des Dix Mille, parce que tel était à peu près le nombre des soldats.

D'abord les Grecs se rapprochèrent d'Ariée, et les deux armées se jurèrent une alliance inviolable. Le roi les fit sommer de déposer leurs armes; comme ils répondirent fièrement que ce n'était pas aux vainqueurs à désarmer, il changea de ton et chercha à les gagner, en leur promettant les subsistances dont ils manquaient. Ils acceptèrent, mais n'en continuèrent pas moins leur route. Alors Thissapherne arrive, se dirigeant, disait-il, vers son gouvernement; il joint ses troupes à celles d'Ariée; tous ces Asiatiques se réconcilient, s'entendent, ce qui met la défiance entre eux et les Grecs. Cléarque veut la faire cesser et se rend auprès de Tissapherne avec quatre autres chefs; malgré la foi promise, le satrape les fait saisir dans sa tente même, et les livre au roi qui ordonne leur mort.

L'armée, privée de tous ses généraux, tomba d'abord dans l'abattement. On était à 10 000 stades de la Grèce, entouré de peuples hostiles, sans vivres, sans cavalerie pour achever une victoire ou protéger une retraite. Nul ne dormit dans la triste nuit qui suivit ce désastre.

Il y avait à l'armée un Athénien nommé Xénophon, qui ne la suivait ni comme général, ni comme officier, ni comme soldat. Entre lui et Proxène il y avait depuis longtemps des liens d'hospitalité; ce chef l'avait engagé à quitter son pays, en promettant de lui concilier les bonnes grâces de Cyrus. Xénophon avait consulté sur ce voyage Socrate l'Athénien, qui l'avait renvoyé au dieu de Delphes. Un oracle ambigu avait permis à Xénophon de faire ce qu'il voulait faire, et il s'était rendu en Asie, ignorant du reste comme les autres que l'expédition fût dirigée contre Artaxerxès.

Ce fut lui qui sauva l'armée du découragement. Éclairé, dit-il, par un songe, il rassembla le conseil des officiers, fit chasser un traître qui parlait de se rendre, et conseilla d'élire de nouveaux généraux, ce qu'on fit sur-le-champ. Il eut la place de Proxène. Par ses soins, un corps de cinquante cavaliers et un autre de deux cents

frondeurs ou archers furent organisés, et l'on put tenir à distance les troupes de Tissapherne.

Nous ne suivrons pas les Dix Mille dans leur glorieuse retraite. Arrivé chez les Carduques, Tissapherne cessa de les poursuivre et prit la route de l'Ionie. Mais ils n'échappèrent à ses embûches que pour tomber dans celles des montagnards du pays, qui leur firent beaucoup de mal avec leurs longues flèches, auxquelles nul bouclier ne pouvait résister, le satrape d'Arménie, Tiribaze, les accueillit bien; mais la neige les surprit dans ces montagnes, et tomba en telle abondance que les soldats moururent de froid; d'autres perdirent la vue par son éclat; la plus grande partie des bêtes de somme périt. Il fallut ensuite franchir le Phase, l'Harpédos, repousser la belliqueuse peuplade des Chalybes. Enfin, arrivés à la montagne de Théchès, ils découvrirent à l'horizon la vaste étendue du Pont-Euxin. « Les premiers qui atteignirent le sommet et aperçurent la mer jetèrent de grands cris. Xénophon, en les entendant, crut que les ennemis attaquaient la tête de l'armée.... Les cris augmentaient à mesure qu'on approchait; de nouveaux soldats se joignaient, en courant, aux premiers. Xénophon, de moment en moment plus inquiet, monte à cheval, prend avec lui la cavalerie, et longe le flanc de la colonne pour donner du secours; mais bientôt il entend les soldats crier : *La mer! la mer!* en se félicitant mutuellement. Alors, arrière-garde, équipages, cavaliers, tout court au sommet de la montagne; et arrivés, tous s'embrassent, les larmes aux yeux, et se jettent dans les bras de leurs généraux et de leurs officiers. Aussitôt, sans qu'on ait jamais su par qui l'ordre fut donné, les soldats apportent des pierres, et élèvent sur la cime une pyramide qu'ils recouvrent d'armes enlevées à l'ennemi. C'était un trophée qu'ils dressaient, et le plus glorieux que main d'homme eût élevé, car ils avaient vaincu l'empire perse et la nature même. »

Après quelques nouveaux combats contre les belliqueuses tribus de la côte, ils arrivèrent à la ville grecque de Trapézonte, colonie de Sinope. Ils y célébrèrent leur délivrance par des jeux solennels et des sacrifices. Ils étaient encore 8600 hoplites et 1400 archers ou frondeurs[1]. Ils n'avaient plus qu'un désir, trouver des vaisseaux qui les transportassent dans leur patrie. « Je suis las, dit un d'eux dans l'assemblée, de plier bagage, de marcher, de courir, de porter mes armes, de garder mon rang et de me battre; puisque voilà la mer, je veux m'embarquer et arriver en Grèce, comme Ulysse, étendu sur le tillac et dormant. » L'amiral spartiate était à Byzance. Chirisophos lui fut envoyé pour en obtenir des vaisseaux; comme il ne réussit pas dans cette commission, ils longèrent la côte par terre, tantôt combattant, tantôt en paix, et s'arrêtèrent successivement dans deux autres colonies de Sinope, à Cérazonte et à Cotyora. Cette dernière ville leur fournit des vaisseaux pour se rendre à Sinope même, et de là à Héraclée et à Calpé. Dans la traversée de la Bithynie, ils furent assaillis sans relâche par la cavalerie de Pharnabaze, mais sans se laisser entamer; ils arrivèrent à Chrysopolis, en face de Byzance (oct. ou nov. 400). Pharnabaze, pressé de délivrer sa satrapie d'un tel voisinage, paya leur passage à l'amiral lacédémonien, Anaxibios, qui les transporta de l'autre côté de l'Hellespont; ils entrèrent au service d'un prince des Odryses, Seuthès, qu'ils remirent en possession de son héritage.

Là se termina la retraite des Dix Mille. En quinze mois et en deux cent quinze étapes ils avaient parcouru, tant à aller qu'au retour, 5800 kilomètres. Cette marche victorieuse à travers tout l'empire prouvait l'incurable faiblesse des Perses : révélation dangereuse qui ne sera pas perdue pour Agésilas, Philippe et Alexandre.

1. En ne comptant ni les malades, ni les soldats, âgés de plus de quarante ans, ni les enfants ni les femmes, qui furent embarqués à Trapézonte.

La guerre du Péloponnèse avait eu de désastreuses conséquences pour les mœurs publiques. Sa longue durée, ses péripéties sanglantes avaient semé partout la méfiance, exalté les passions, déifié la force, et si profondément altéré le caractère grec, qu'il ne s'en releva jamais[1]. On était féroce sur les champs de bataille, féroce dans les luttes des partis. « Voici, dit Aristote, le serment que fait prêter aujourd'hui l'oligarchie dans plusieurs cités : « Je serai l'ennemi du peuple et je lui ferai tout le mal que « je pourrai[2]. » Il est vrai qu'à ce serment homicide nous pouvons opposer celui des héliastes d'Athènes après la tyrannie : « J'oublierai tous les torts passés, et je ne permettrai que personne s'en souvienne et les cite. » Mais Athènes, même dans sa décadence, était toujours Athènes, libérale et généreuse, comme ces statues mutilées, belles encore dans leur dégradation.

Le système de guerre avait changé. J'ai déjà constaté une révolution de l'art militaire, l'armée démocratique du cinquième et du sixième siècle succédant à l'armée aristocratique du temps des héros; voici maintenant l'âge des mercenaires, toutes les villes grecques mêlent des soldats salariés à leurs soldats citoyens. Mais pour les payer il faut de l'or. La Perse seule en a, les Grecs lui en demandent : de là leur attitude de mendiants en face du grand roi, et la continuelle intervention des successeurs de Xerxès dans les affaires helléniques. On a vu cette dureté des mœurs, cette dépendance à l'égard de l'étranger dans les dernières années de la guerre; on les retrouve dans la première année de la paix, l'année de l'anarchie, comme les Grecs appelèrent le commencement de la domination spartiate[3].

Pour se faire des complices de sa haine, Sparte avait, pendant trente années, accusé le despotisme de sa rivale

1. Thucyd., liv. III, chap. LXXXI, LXXXIII.
2. *Politique*, liv. V, chap. VII, 19.
3. *Anabase*, VI, VI, 12.

et promis de briser les fers dont elle enchaînait la Grèce; vieille tactique suivie par Rome, renouvelée souvent, et toujours avec succès. Athènes renversée, la Grèce entière se trouva aux pieds de Lacédémone. Qu'allait-elle faire? Organiser enfin ce monde hellénique qui avait besoin d'être uni pour être fort, qui le sentait en ce moment, et qui y eût consenti peut-être sans trop de regrets? Elle n'y songea même pas, et ne s'occupa que de vengeances réactionnaires et d'ambitieuses menées. Partout le sang coula, car partout elle rétablit les gouvernements oligarchiques[1]. Dix hommes, dans chaque ville, présidés par un *harmoste* spartiate que soutenait une garnison lacédémonienne, eurent de pleins pouvoirs. Leur premier soin, comme celui des Trente, fut de se venger cruellement de la faction contraire. A Thasos il y eut un massacre : à Milet, huit cents citoyens du parti populaire, trompés par les serments de Lysandre, sortirent de leurs retraites et furent égorgés; cinq cents à Héraclée; pareilles scènes à Byzance, chez les OEtéens et dans la plupart des villes de l'Asie Mineure. « On ne saurait compter, dit Plutarque, ceux qui périrent. » A Samos, tous les habitants furent chassés, et on ne leur laissa emporter qu'un habit[2]. Chios avait, par sa défection et sa marine, assuré le triomphe de Sparte; on chassa ses premiers citoyens, et on lui ôta toutes ses trirèmes[3]. Dans la Thessalie, un homme de Phères, Lycophron, se rendit après de sanglants combats, maître absolu de cette province. « Alors, dit Xénophon, dès qu'un Lacédémonien parlait toutes les villes obéissaient; même un simple particulier réglait tout à sa guise. » Et cette terreur, lui-même la partageait. A la fin de la retraite des Dix Mille, il refusa le titre de généralissime que ses compagnons lui offraient, parce qu'il redoutait que Sparte ne vît de mauvais œil le

1. Plut., *Lysandre*, 13.
2. Corn. Nep., *Lys.*, 2; Polyæn., I, 45, 4; Plut., *Lys.*, 19.
3. Isocrate, *de Pace*, 38.

commandement entre les mains d'un homme d'Athènes; quatre cents de ces glorieux soldats furent même vendus comme esclaves par l'amiral lacédémonien, pour n'avoir point obéi à un ordre qu'il avait donné[1].

Une flotte qui surveillait toute la mer Égée, depuis Cypre jusqu'à Byzance; des finances que Sparte n'usait pas, comme Athènes, en de glorieuses inutilités; une armée toujours facile à trouver, dans ces pauvres et avides populations du Péloponnèse, dont deux seules avaient vendu à Cyrus la moitié de ses mercenaires; enfin une surveillance active et énergique exercée, à Sparte même par les éphores, dans toutes les cités par les harmostes, tels étaient, avec l'immense réputation de Lacédémone, les soutiens de son empire.

Athènes avait jadis plus habilement et plus noblement constitué le sien, sans violences, spoliations ni cruautés, aussi put-elle le garder longtemps et ne point voir de trop nombreuses défections. Sparte n'en savait pas tant sur l'organisation des États. Elle ne connaissait que la force et en usait. Son empire n'eut pas d'autre lien : c'était aussi celui qu'avait employé sa rivale; mais celle-ci y avait joint habituellement la justice et la magnanimité. Elle s'était faite le centre politique, militaire et judiciaire de son empire; elle s'était faite mieux encore, la métropole des arts et des lettres. Rien de grand ou de glorieux, rien de fécond ou d'utile ne sortira de la domination lacédémonienne. A peine élevée, elle menace ruine. Mille causes diverses de dissolution préparaient cette rapide décadence : les unes étaient dans Sparte même, les autres dans la Grèce; d'autres hors de Sparte et hors de la Grèce.

A Lacédémone, les conséquences des institutions de

2. *Hellén.*, liv. III, chap. v, 15; *Anab.*, VI, vi, 12; vii, 2. Et je ne dis pas tout. Voy. dans Isocrate, *Panégyr.*, 113 et 114, ἔτι δὲ παίδων ὕβρεις καὶ γυναικῶν αἰσχύνας.... et dans Plutarque, *Amator. narrat.*, p. 773; *Pélop.*, 20.

Lycurgue continuaient à se développer. La cité spartiate diminuait de jour en jour, comme usée par le jeu de ses institutions de fer. Ce cadre étroit dont il l'avait environnée et qui, jamais ne s'ouvrant, se resserrait toujours, finissait par ne plus renfermer qu'un petit nombre de Spartiates. Une foule avait péri dans les guerres; d'autres étaient rejetés dans la classe inférieure par leur pauvreté qui ne leur permettait plus de venir s'asseoir aux tables publiques. Aristote le dit expressément : « Qui n'avait pas les moyens de fournir aux dépenses de ces tables était privé de ses droits politiques. » Les Spartiates sentaient bien qu'ils étaient menacés de périr par défaut de citoyens : on se souvient quel cri de douleur s'éleva, lorsque quatre cent vingt soldats de Sphactérie furent faits prisonniers. « Le territoire de Sparte, dit Aristote, pouvait entretenir quinze cents cavaliers et trente mille hoplites, il nourrit à peine aujourd'hui mille guerriers. » Dans des assemblées de quatre mille personnes, à peine voyait-on quarante Spartiates[1]. En outre, à mesure que le nombre des Spartiates diminuait, l'inégalité augmentait[2]. L'or et l'argent cessaient d'être proscrits. Ceux qui revenaient des commandements en Asie, les harmostes, les généraux, en rapportaient de grandes sommes, et bien d'autres choses encore; l'amour du luxe et de la mollesse, l'esprit de vénalité, tous les vices dont Lycurgue avait voulu préserver sa ville. Les éphores, les sénateurs donnaient eux-mêmes l'exemple de ces dangereuses nouveautés[3]. Le gouvernement devenait de plus

1. Aristote, *Politique*, liv. II, chap. VII; Xénophon, *Helléniques*, liv. III, chap. III.

2. Sur la très-grande inégalité des fortunes à Sparte, voy. Aristote, *Polit.*, II, VI, 10.

3. Arist., *Polit.*, II, VI, 16-18; II, VII, 3. Sur cette corruption de Sparte, Cf. Isocrate, *De pace*, 118-127; Xénoph., *Républ. de Lacéd.*, 14. Léotychidas et Pleistonax furent convaincus de s'être vendus; Tissapherne acheta dans la vingtième année de la guerre du Péloponnèse, l'amiral Astyochos et presque tous les capitaines, excepté Hermocrate; Gylippos, son père Cléandridès, Anaxibios à Byzance firent de même, etc., etc. Cf. Thucyd., *passim*.

en plus oligarchique. Tout se passait entre les éphores et le sénat; l'assemblée générale était même rarement consultée[1], d'où il arrivait que les gouvernants étant peu nombreux, se montraient d'autant plus jaloux de leurs priviléges et moins disposés à les laisser envahir. Ouvrir leurs rangs d'ailleurs pour y faire rentrer les familles que la pauvreté en avait fait sortir, c'eût été s'exposer, en leur livrant la majorité, à quelque réforme territoriale, à quelque partage nouveau des immenses domaines maintenant concentrés en quelques mains : et si l'intérêt public parlait évidemment dans ce sens, les intérêts privés parlaient en sens contraire et l'emportaient.

Il résultait de là une haine violente entre les privilégiés et la classe inférieure, qui se recrutait des Spartiates déchus de leur rang par la pauvreté, d'Hilotes affranchis, de Laconiens auxquels on avait accordé certains droits, d'enfants nés de Spartiates de la première classe et de femmes étrangères. La politique des gouvernants avait soigneusement séparé toutes ces catégories par des dénominations, et, sans doute aussi par des conditions différentes. Au-dessous des Égaux, il y avait des Inférieurs, υπομείονες, ou Spartiates exclus des tables publiques, et les Néodamodes ou Hilotes affranchis pour services rendus à l'État; enfin les Périèques. Cette classe inférieure, exclue du gouvernement, n'en avait pas moins

1. Les rois de Sparte n'étaient plus que des généraux héréditaires. Dans l'origine, les éphores furent un pouvoir protecteur contre les rois. (Cf. le serment prêté chaque mois. Xénophon, *République de Lacédémone*, chap. xv; Platon, *Lois*, liv. III; Aristote, *Politique*, liv. V, chap. II, 1; Cicéron les assimile aux tribuns.) Polybe, liv. XXIV, chap. VIII, fait des rois les subordonnés des éphores; plus d'une fois, en effet, les éphores les traînèrent en prison. Ils tenaient en échec toute autre autorité, et n'avaient pas eux-mêmes de limites précises à leur pouvoir. Ils décidaient de la paix et de la guerre avec ou sans le sénat et le peuple. — Ils étaient irresponsables et tous devaient leur obéir. — Ils commandaient les 300 jeunes gens chargés de la police de la Laconie, et jugeaient comme juges dans certaines affaires. Sparte était réellement un État gouverné despotiquement par des chefs annuels et électifs pris dans la classe du peuple; seulement ici le peuple entier, ou les citoyens jouissant des droits politiques, n'était pas un millier d'hommes.

le vif sentiment de sa valeur et de ses services. Des hommes considérables étaient sortis de son sein, tels que Lysandre, Gylippos et Callicratidas[1].

Lorsque Lysandre fut devenu le premier citoyen de Sparte, il songea à remanier l'état politique de la cité. « Il ne put voir sans chagrin, dit Plutarque, qu'une ville, dont il avait si fort augmenté la gloire, fût gouvernée par des rois qui ne valaient pas mieux que lui. Il pensa donc à enlever la couronne aux deux maisons régnantes, pour la rendre commune à tous les Héraclides. D'autres disent qu'il voulait étendre le droit de la porter, non-seulement aux Héraclides, mais encore à tous les Spartiates, afin qu'elle pût passer à quiconque s'en rendrait digne par sa vertu. Comme ce héros était monté par son propre mérite au premier rang dans l'estime publique de la Grèce, il espérait bien que, lorsque la royauté serait adjugée comme le prix des talents, aucun Spartiate ne lui serait préféré. » L'enthousiasme, en effet, excité par ses victoires, avait été d'abord si grand, que plusieurs villes lui avaient dressé des autels et offert des sacrifices; premier exemple de cette servilité sacrilége qui devint plus tard si commune dans la Grèce et à Rome. Mais son faste et son insolence lui avaient fait de nombreux ennemis, surtout parmi la bourgeoisie souveraine. Sans pénétrer ses secrets desseins, on était jaloux de sa puissance et de sa gloire. On disait que pour un simple citoyen il avait trop de l'une et de l'autre.

A la tête de cette opposition contre le vainqueur d'Égos Potamos, était le roi Pausanias, qu'on a déjà vu renverser à Athènes, en 403, son ouvrage. Quatre ans après, Dercyllidas fit ou laissa faire la même chose dans les colonies. Elles se débarrassèrent des oligarchies que Lysandre leur avait imposées et revinrent à leurs an-

1. Les Thébains disent à Athènes que Sparte prend ses harmostes parmi les Hilotes. Xénophon, *Helléniques*, liv. III.

ciennes lois. Pourtant, quand Agis mourut, cette même année 399, Lysandre eut assez de crédit pour faire proclamer roi Agésilas, un des frères d'Agis, au détriment de son fils Léotychidas, qu'il accusa de n'être que le fils d'Alcibiade. Lysandre comptait régner sous le nom de son protégé; mais il se trouva qu'Agésilas était un homme supérieur qui, à la première occasion, rejeta bien loin cette tutelle. Lysandre fut réduit à retourner à ses complots. « Il se fit faire, dit Plutarque, un discours extrêmement habile, par Cléon d'Halicarnasse, espérant s'en servir pour persuader les Spartiates, et en même temps, par la corruption, il cherchait partout à faire rendre des oracles en sa faveur. »

Pendant ces sourdes menées, une conspiration bien autrement radicale avait été formée par un certain Cinadon qui n'appartenait pas à la classe des Égaux. Celui qui le dénonça raconta aux éphores, qu'un jour, Cinadon l'avait conduit au bout de la place, et lui avait fait compter combien il s'y trouvait de Spartiates. « Après en avoir compté jusqu'à quarante, en outre du roi, des éphores et des sénateurs, je lui demandai à quoi servait ce calcul.. « Ces gens-là, me répondit-il, tiens-les pour tes « ennemis; les autres, au nombre de plus de quatre mille, « sont à nous. » Cinadon, ajoutait-il, avait fait remarquer ici un, là deux de ces ennemis, qu'on rencontrait dans les rues; il regardait les autres comme des amis. « Quant aux « domaines ruraux, si dans chacun d'eux nous avons un « ennemi, qui est le maître, nous y comptons aussi beau« coup de partisans. »

Les éphores lui demandèrent à combien montait le nombre des complices. « Il n'est pas considérable, m'a dit Cinadon, mais les chefs sont sûrs d'eux, ainsi que des Hilotes, des Néodamodes, des Inférieurs et des Périèques. Sitôt qu'on parle d'un Spartiate aux hommes de ces différentes classes, ils ne peuvent cacher le plaisir qu'ils auraient à le manger tout vif. » On lui demanda encore

où ils comptaient prendre des armes. Cinadon lui avait assuré que tous les conjurés en avaient; il l'avait mené dans le quartier des forgerons, et lui avait montré quantité de poignards, d'épées, de broches, de cognées, de haches et de faux, pour la multitude[1].

Cinadon fut arrêté avec ses complices. Quand on lui demanda ce qui l'avait poussé à de tels desseins : « Je ne voulais point de maîtres à Lacédémone, » dit-il. On lui fit subir un cruel supplice. Mais ce complot venait de révéler un abîme de haines creusé sous la société spartiate, et en même temps un effrayant accord de toutes les classes inférieures, libres et esclaves. Une guerre sociale pouvait sortir de là. Mais Sparte savait encore déjouer les complots avec cette activité et cette vigilance qu'une méfiance extrême et continuelle donne à toutes les aristocraties oligarchiques.

Malgré ces hostilités entre les classes, malgré bien d'autres tiraillements, lutte des rois contre le sénat et contre les éphores qui les avaient réduits à la condition de sujets, rivalité des rois entre eux, etc., le gouvernement de Sparte n'en était pas moins puissant pour l'action extérieure, par la concentration même du pouvoir dans un petit nombre de mains. Au dedans les éphores, au dehors les harmostes, ces prétendus *conciliateurs*, exerçaient une dictature permanente. Mais ce pouvoir si tendu n'était guère qu'une force d'opinion, puisque Sparte par elle-même avait peu de ressources, ayant peu de citoyens; et déjà cette force s'éloignait d'elle.

Ses prétentions, en effet, blessaient tous ceux qui aimaient encore la liberté, et qui n'avaient point, pour se consoler de la perdre, ce qu'Athènes donnait à ses sujets, les dédommagements d'un commerce immense, l'éclat des fêtes, des arts et de la poésie. Sparte, aussi intéressée et plus oppressive, prenait tout et ne donnait rien.

1. Xénophon, *Helléniques*, liv. III, chap. III, 7.

Chaque année, elle levait un tribut de mille talents qui venaient s'enfouir à Lacédémone, d'où ils ne sortaient plus[1].

On sentit bientôt de quel poids pesait ce lourd génie dorien; et beaucoup regrettèrent la suprématie athénienne, aimable jusque dans ses insolences. Que les Grecs des côtes de Thrace ou d'Asie, ces peuples « qui jamais n'avaient su dire : Non, » tremblassent devant un bâton et un manteau spartiates, il n'y avait pas à s'en étonner, ils avaient l'habitude d'obéir. Pourtant c'était beaucoup, même pour eux, de deux servitudes, celle des oligarques amis de Lysandre, doublée de celle des harmostes de Lacédémone. Mais dans la mère patrie, Sparte ne devait pas compter sur tant de docilité. Elle n'avait pas craint, au sujet des bannis d'Athènes, de parler en souveraine et de faire seule des décrets pour la Grèce entière. On sait comment Thèbes y répondit.

Thèbes, puissance continentale, prétendait depuis longtemps jouer dans la Grèce centrale le rôle que jouait Sparte dans le Péloponnèse. Entre elle et Athènes il pouvait y avoir jalousie, il n'y avait pas rivalité sérieuse et opposition d'intérêts, comme avec Sparte, malgré l'analogie des gouvernements. Dans l'ivresse de la victoire, Sparte avait cru n'avoir plus de ménagements à garder; elle s'était indignée que les Thébains se fussent attribué à Décélie la dîme d'Apollon, et elle avait dédaigneusement rejeté leurs réclamations au sujet des trésors rapportés par Lysandre, 1470 talents, restes des avances faites par Cyrus et le butin de guerre[2]. Corinthe, qui n'avait pas été mieux écoutée, marchait d'accord avec les Thébains, autre grief que Sparte reprochait à ceux-ci. Les Argiens, dans une discussion touchant la démarca-

1. Diodore, XIV, 10.
2. Xénop., *Hell.*, liv. III, chap. v, 5; Plut., *Lysand.*, chap. XXVII.

tion des frontières, soutenaient qu'ils donnaient de meilleures raisons que leurs adversaires. « Celui qui est le plus fort avec cet argument-là, dit Lysandre en montrant son épée, raisonne mieux que tous les autres sur les limites des territoires. » Un Mégarien, dans une conférence, élevait la voix : « Mon ami, lui dit le même personnage, vos paroles auraient besoin d'une ville. »

Avec les Éléens, Sparte y mit moins de façon ; elle les somma de rendre l'indépendance à leurs sujets (402). Sur leur refus, Agis s'avança avec une armée. Arrêté par un tremblement de terre, il revint l'année suivante avec les contingents de tous les alliés, même d'Athènes ; Corinthe seule et Thèbes avaient refusé d'aider à cette violence. Nombre de volontaires de l'Achaïe et de l'Arcadie accoururent à la curée. Xénophon assure que le pillage de cette riche province, depuis des siècles presque toujours épargnée par la guerre, répandit l'abondance dans le reste du Péloponnèse. L'Élide dut reconnaître l'indépendance des villes de la Triphylie et de la Pisatide, après quoi Sparte voulut bien l'admettre au nombre de ses alliés, c'est-à-dire de ses sujets.

Ce n'était pas tout que ces exigences impérieuses du gouvernement lacédémonien, il s'y ajoutait encore les violences individuelles des citoyens, qui souvent sont bien plus odieuses, parce qu'une victime même obscure excite plus de pitié qu'un peuple et qu'il a toujours été moins dangereux de toucher, par la force, à la liberté publique, le bien de tous, que, par le mépris, à l'honneur ou à la vie d'un seul.

Un homme de Leuctres, bon et hospitalier, Scédasos, reçut un jour chez lui deux jeunes Lacédémoniens. Il avait deux filles dont la beauté frappa ses hôtes. Au retour d'un voyage à Delphes où ils étaient allés consulter le dieu, les trouvant seules, ils leur firent violence, puis les égorgèrent et jetèrent les cadavres dans le puits de la maison. Scédasos, revenu le lendemain, s'étonne de ne

pas voir ses filles accourir à sa rencontre; son chien jette des hurlements plaintifs et court sans cesse du puits à son maître. Inquiet, il y regarde, voit le crime et apprend de ses voisins quels sont les coupables. Il part aussitôt pour Lacédémone. En Argolide, dans une auberge de la route, il rencontre un homme aussi malheureux que lui-même. C'était aussi un père dont le fils avait été tué parce qu'il résistait aux désirs impurs d'un Spartiate. Le père avait cru à la justice de Lacédémone et n'avait rien obtenu. Pourtant Scédasos continue son chemin et, arrivé, raconte son malheur aux éphores, aux rois, à tous les citoyens qu'il rencontre; nul ne fait attention à lui. Alors pour appeler sur Sparte la colère divine; il invoque les dieux du ciel et de la terre, surtout les Furies vengeresses, et se tue. On éleva à ses filles un tombeau à Leuctres. Un jour la fortune de Sparte s'y brisa.

Pour quelques faits que nous connaissons, combien qui nous échappent, on peut le comprendre à voir la haine que Sparte excitait jusque dans le Péloponnèse.

Les Arcadiens et les Achéens ne la servaient que par peur; elle était, disaient-ils, placée sur leurs flancs, comme une citadelle, tenant toute la péninsule sous sa garde. A Lacédémone on ne se faisait pas illusion sur leurs sentiments. Au retour d'une expédition où un corps spartiate fut détruit, dans la guerre de Corinthe, dont il sera bientôt question, Agésilas n'entrait qu'à la nuit dans les villes et en sortait au point du jour, pour ne pas laisser voir à ses soldats la secrète joie causée aux habitants par ce désastre.

Enfin, hors de la Grèce, la Perse avait cessé d'être l'alliée de Lacédémone depuis que celle-ci, seule maîtresse, avait pris en main la querelle nationale. Avant et

1. Plutarque, *Pélopidas*, chap. XXI, et Ἐρωτικαὶ διηγήσεις, chap. III, p. 773-4.

après Égos-Potamos elle avait fait bon marché de l'indépendance des Grecs asiatiques. Pour ceux-ci, il ne s'agissait que de savoir s'ils obéiraient à Cyrus ou à Tissapherne. Tous s'étaient prononcés pour Cyrus à l'exception de Milet, que le jeune prince assiégeait, quand il commença son expédition. Tissapherne, de retour de la poursuite des Dix Mille, voulut les soumettre; ils députèrent à Sparte : elle leur envoya Thimbron avec deux mille Néodamodes, quatre mille Péloponnésiens et trois cents cavaliers d'Athènes, auxquels se joignirent les débris dès Dix Mille amenés par Xénophon, et trois mille hommes fournis par les Ioniens (398). Thimbron prit Pergame et quelques autres villes, mais l'indiscipline et les pillages de ses troupes ayant excité les plaintes des alliés, il fut rappelé, condamné à une amende qu'il ne put payer, et par suite contraint de s'exiler. Son successeur, Dercyllidas, qui avait légitimement gagné le surnom de Sisyphe, profita, en digne émule de Lysandre, de la rivalité de Pharnabaze et de Tissapherne; il fit une trêve avec l'un, ce qui lui permit de porter la guerre chez l'autre. Sous lui, la discipline fut excellente et les succès rapides; un riche canton des environs du mont Ida, appelé l'Éolide de Pharnabaze et une partie de la Bithynie furent conquis ou ravagés. A la faveur d'une trêve, il passa dans la Chersonèse de Thrace, que les tribus voisines dévastaient sans cesse, et mit ce fertile pays, avec les onze villes qu'il renfermait, à l'abri de semblables incursions, en faisant relever par son armée l'ancien mur de Périclès, qui traversait tout l'isthme dans une longueur de trente-sept stades. Au retour, il porta la guerre en Carie, où Tissapherne avait ses biens personnels. Une bataille fut sur le point d'être livrée. Tissapherne avait des Grecs mercenaires, il y en avait alors partout, et des barbares en si grand nombre, que les Grecs asiatiques de Dercyllidas montrèrent une frayeur qui fit hésiter le général. Une entrevue eut lieu : Dercyllidas demanda

que les Perses laissassent les cités helléniques se gouverner par leurs propres lois; Pharnabaze et Tissapherne que les troupes du Spartiate sortissent du territoire du grand roi et les harmostes lacédémoniens des villes où ils s'étaient établis. Les deux partis conclurent une trêve pour se donner le temps d'en référer à leurs gouvernements (397).

En ce moment Lysandre faisait décerner à Agésilas le commandement de l'armée d'Asie. Comme pour réveiller les souvenirs de la guerre de Troie, le roi vint s'embarquer au port d'Agamemnon, à Aulis, avec deux mille Néodamodes et six mille alliés. Cette fois encore Corinthe et Thèbes avaient refusé leur contingent; Athènes s'était excusée sur sa faiblesse. Une querelle s'éleva même avec les Béotiens, qui arrachèrent de l'autel et dispersèrent les chairs d'une victime immolée par Agésilas attendu qu'il s'était servi pour le sacrifice, contrairement à l'usage, d'un devin étranger au pays où il sacrifiait. Il partit sans tirer vengeance de cette insulte et se rendit à Éphèse : Lysandre l'accompagnait avec un conseil de trente Spartiates.

Les villes grecques d'Asie étaient alors bouleversées; aucun parti n'y était véritablement dominant : ni le démocratique, autrefois protégé par Athènes, ni l'aristocratique établi par Lysandre. Celui-ci était venu pour rendre à ses partisans l'influence; et il espérait conduire à son gré le roi, dont il ne connaissait pas les grandes qualités. Il ne se donna même pas la peine de dissimuler; il se forma une cour nombreuse de tous ceux qui venaient solliciter sa protection, et vécut dans un faste royal : « On eût dit Agésilas simple particulier et Lysandre roi. » Agésilas en prit ombrage, et se plut à lui montrer son mauvais vouloir. Pour dérober le spectacle de son impuissance à ceux qui l'avaient vu maître de tout, Lysandre finit par demander une mission qui l'éloignât.

Tissapherne, à la faveur de la trêve, avait assemblé une armée nombreuse qui couvrait la Carie. Le Spartiate le laissa s'y morfondre, tourna rapidement sur la Phrygie demeurée sans défense, et y fit un immense butin. Le manque de cavalerie l'ayant obligé de revenir sur ses pas, il en forma une parmi les Grecs d'Asie, et établit son quartier général à Éphèse, dont il fit un véritable atelier de guerre. Il présidait lui-même à tous les travaux, à tous les exercices, et remplissait les soldats d'ardeur et de confiance. « Dans la vue de redoubler leur mépris pour les barbares, il fit vendre nus, sur la place, quelques Perses prisonniers. Les soldats qui leur virent un corps tout blanc, parce qu'ils ne quittaient jamais leurs vêtements, délicat et faible, parce qu'ils se faisaient toujours voiturer, se persuadèrent qu'ils n'auraient à combattre que des femmes. » Quand il fut prêt, il trompa de nouveau Tissapherne, qui persistait à l'attendre du côté de la Carie, et se jeta sur le pays de Sardes. Il s'y avança trois jours sans rencontrer d'ennemis; le quatrième parut la cavalerie persique : elle était séparée de son infanterie. Agésilas l'attaqua vivement, la mit en pleine déroute et fit un butin de plus de soixante-dix talents. Ce revers perdit Tissapherne dans l'esprit d'Artaxerxès; et Tithrauste reçut l'ordre d'aller prendre son gouvernement et sa tête.

Ce meurtre accompli, il feignit de croire qu'il n'y avait plus de sujet de guerre entre Sparte et le grand roi; il offrit même de reconnaître l'indépendance des Grecs asiatiques, à condition qu'ils payeraient l'ancien tribut, enfin il donna trente talents à Agésilas pour qu'il sortît de son gouvernement, en attendant la réponse de Sparte à ses ouvertures. Agésilas prit l'argent et se rejeta sur l'autre satrapie, celle de Pharnabaze. Tithrauste s'y attendait bien ; pourvu que la guerre s'éloignât de ses provinces, il s'inquiétait peu qu'elle allât fondre sur un autre point de l'empire. Ces satrapes jaloux les uns des

autres, au grand plaisir de la cour de Suses, qui eût redouté leur bonne intelligence, réduisaient toute leur administration à lever le tribut, et toute leur politique à tenir leurs provinces en paix : le grand roi ne leur en demandait pas davantage. Tithrauste s'occupa pourtant de débarrasser l'Asie d'Agésilas. Le plus sûr moyen était de rallumer une guerre en Grèce; il y envoya un agent dévoué qu'il arma de cinquante talents.

Cependant Agésilas continuait d'avancer en Asie. Il gagna à son alliance Otys, un prince paphlagonien, et pénétra jusque dans le voisinage de Dascylion, résidence de Pharnabaze, qui sollicita une entrevue. « Agésilas et les Trente attendaient le satrape, couchés sur le gazon. Pharnabaze arriva superbement vêtu; ses esclaves étendirent à terre des coussins pour lui faire un siége délicat; mais voyant la simplicité d'Agésilas, il eut honte de sa mollesse, et, comme lui, s'assit sur la terre nue avec ses riches vêtements. » Agésilas l'engagea à secouer l'autorité du grand roi. Il ne se rendit pas; mais le Spartiate put conclure de ses paroles qu'il serait aisé de détacher de l'empire les provinces occidentales, et de mettre une foule de petits États entre le grand roi et la Grèce. Ainsi grandissaient chaque jour ses projets. Ses forces aussi s'augmentaient. Les Lacédémoniens venaient de mettre la flotte sous ses ordres. En peu de temps il l'avait accrue de cent vingt galères. Athènes, toujours en crainte pour sa liberté, divisait le commandement; Sparte, d'un génie plus militaire, le concentrait volontiers dans les mains d'un seul chef. C'était une cause de supériorité.

Au milieu de ses préparatifs et de ses espérances, Agésilas reçut tout à coup l'ordre de revenir en Grèce où une guerre venait d'éclater qui rendait sa présence nécessaire. « Cette nouvelle l'affligea vivement, car il voyait une grande gloire lui échapper; néanmoins il convoqua les alliés, et leur montra les ordres de la répu-

blique, en leur disant qu'il fallait voler au secours de la patrie : « Si les affaires s'arrangent, sachez, mes amis, « que je ne vous oublierai pas; je reviendrai parmi vous « répondre à vos vœux. » A ces mots, ils fondirent en larmes et décrétèrent qu'ils iraient avec lui au secours de Lacédémone. Il nomma un harmoste d'Asie, auquel il laissa quatre mille hommes. Après quoi il passa dans la Chersonèse et prit la route que Xerxès avait suivie (394).

« Ce sont trente mille archers du roi qui me chassent de l'Asie, » disait Agésilas, faisant allusion à l'empreinte marquée sur les trente mille pièces d'or persiques qu'avaient reçues les orateurs de Thèbes, de Corinthe et d'Argos qui venaient d'exciter la guerre[1]. Tithrauste avait calculé juste ; son envoyé avait trouvé les Thébains fort animés contre Lacédémone. Une querelle entre les Phocidiens et les Locriens, que Thèbes soutenait, alluma la guerre. Lysandre se fit envoyer au secours des premiers. Le roi Pausanias devait venir le rejoindre sous les murs d'Haliarte. Au jour convenu, Lysandre se trouva seul au rendez-vous. Il n'était pas dans son caractère de reculer ou d'attendre ; il attaqua la place, fut repoussé et tué. Pausanias, qui n'avait peut-être pas grande confiance dans le dévouement de ses alliés, n'osa risquer une bataille et demanda une trêve pour enlever ses morts. Les Thébains l'accordèrent. « Mais fiers de ce succès, s'ils voyaient un soldat de Pausanias s'écarter tant soit peu, pour gagner une métairie, ils le ramenaient au grand chemin en le frappant. Pausanias de retour à Sparte, fut condamné à mort ; il se réfugia à Tégée, et y mourut de maladie (395). » Cette sentence était une satisfaction donnée à la vanité nationale. L'o-

1. Pour Xénophon, bien entendu, il n'y a pas d'autre cause à la guerre que ces 30 000 pièces d'or; il ne veut pas voir tout ce qui avait préparé les hostilités. Les Thébains ne se vendirent point à Tithrauste. Ils prirent son or comme une assistance que le grand roi leur offrait, ainsi qu'il l'avait donnée jadis à Sparte même et à Athènes.

ligarchie de Sparte n'a rien à reprocher en fait d'injustices politiques à la démocratie d'Athènes[1].

Avant la bataille, une ambassade thébaine était venue dans l'Attique demander assistance. Athènes, toute mutilée encore, était sans vaisseaux, sans remparts. La délibération fut courte cependant. Pour toute réponse à l'orateur thébain, Thrasybule lut le décret d'alliance. « Résolution aussi sage qu'héroïque, disait plus tard Démosthène, en rappelant ce souvenir, car l'homme de cœur doit toujours, quel que soit le péril, mettre la main aux grandes entreprises que l'honneur commande[2]. »

L'armée athénienne n'arriva que le lendemain du combat d'Haliarte, mais elle était en ligne avec les Thébains quand parut Pausanias, et cette intervention d'Athènes décida les Eubéens, les Acarnanes, la Locride, Corinthe et Argos à entrer dans la nouvelle alliance. On tint un congrès à Corinthe. « Les Lacédémoniens, dit le Corinthien Timolaos, sont comme les fleuves : peu considérables à leur source, ils grossissent à mesure qu'ils s'en éloignent, ou, comme les essaims qu'on prend sans peine dans leur ruche, ils piquent affreusement quand on les attaque hors de leur demeure. Marchons donc sur Lacédémone, et joignons l'ennemi dans la ville même, ou le plus près possible. » L'avis était bon, il fut mal suivi; toute confédération est condamnée à de fatales lenteurs. Quand l'armée des alliés fut prête, les Spartiates étaient déjà dans la Sicyônie; il fallut recevoir le combat près de Némée. Les alliés avaient 24 000 hoplites et 1550 chevaux, les Spartiates, 13 500 hommes seulement[3]. Les hésitations des Thébains, et le défaut d'ac-

1. M. Grote (t. IX, p. 416) va plus loin : « Out of the many cases in which this reproach (d'injustes condamnations à Athènes) is advanced, there are very few wherein it has been made good.... hardly a single instance of Athenian condemnation occurs, which we can so clearly prove to be undeserved, as this of a Spartan king. »

2. Xénoph., *Hellén.*, liv. III, chap. III; Démosth., *Pro corona*, 96.

3. 6000 d'Athènes, 7000 d'Argos, 5000 de Béotie, 3000 de Corinthe, 3000 de l'Eubée et 1550 cavaliers. Sparte avait armé 6000 hoplites,

cord dans le commandement, amenèrent la défaite des alliés, ils perdirent 2800 hommes. Les vainqueurs eurent 1100 morts; mais il n'était tombé que 8 Spartiates (juillet 394).

Ce n'était pourtant pas une victoire décisive, car les alliés rentrèrent tranquillement dans leur camp. Mais Agésilas arrivait sur les derrières de la ligue. Il venait de traverser la Thrace, la Macédoine, se faisant jour à la pointe de la lance. Les Thessaliens, qui voulurent l'arrêter furent battus, et il pénétra sans obstacle jusqu'à Coronée. Les alliés l'y attendaient. Il y eut là un choc furieux. Les Thébains montrèrent des qualités militaires qui étaient de mauvais augure pour Sparte. Agésilas lui-même fut couvert de blessures, mais le champ de bataille lui resta. C'était une victoire aussi peu décisive que celle de Corinthe, car deux fois les alliés avaient tenu tête à ceux que, quelques jours auparavant, ils n'auraient pas osé regarder en face (août 394)[1].

La veille, Agésilas avait reçu la nouvelle d'un grand désastre, qu'il cacha à ses troupes. L'Athénien Conon, réfugié en Cypre après la bataille d'Égos-Potamos, avait de là suivi d'un œil attentif les événements. On ignore ses patriotiques menées, bien qu'on parle d'un voyage qu'il fit à la cour du roi. Mais on voit tout à coup l'activité des ports de Phénicie se réveiller, un grand armement en sortir, Pharnabaze le rejoindre, et Conon prendre le commandement de la flotte royale. Il avait déjà amené une révolution à Rhodes, qui renversa son gouvernement oligarchique; il enleva un immense convoi de blé que l'Égyptien Néphéritès envoyait aux Spartiates. Réuni à

l'Élide avec la Triphylie 3000, Sicyône 1500, Épidaure, Trézène, Hermione, Haliées 3000. Xénophon ne donne pas le chiffre des Tégéates, des Mantinéens et des Achéens, qui combattirent à côté des Spartiates.

1. Xénophon combattit à Coronée comme officier d'Agésilas contre les Athéniens, alliés de Thèbes. Quant on le sut à Athènes, un décret de bannissement fut porté contre lui.

l'escadre de Pharnabaze, il détruisit la flotte lacédémonienne à la hauteur de Cnide : sur quatre-vingt-cinq trirèmes ennemies, cinquante furent enlevées. L'amiral, beau-frère d'Agésilas, n'avait pas voulu quitter sa galère poussée au rivage, et s'était fait tuer (juillet 394).

Les Lacédémoniens venaient donc de perdre la supériorité sur mer. Ils la conservèrent plus longtemps sur terre. La guerre qui s'était faite précédemment en Béotie, se concentra, dans les six années suivantes, autour de Corinthe, que les alliés défendaient avec toutes leurs forces, barrant les deux passages de l'isthme pour enfermer les Spartiates dans le Péloponnèse. Mais Corinthe renouvela presque les scènes atroces de Corcyre. Un parti surprit, un jour de fête, ses adversaires, qui furent égorgés jusque dans les temples et au pied des statues des dieux. Ces violences tournèrent mal ; les bannis appelèrent les Lacédémoniens, coupèrent les Longs-Murs et s'emparèrent du Léchée, d'où ils tinrent Corinthe comme assiégée. Une des routes de l'isthme était rouverte; Athènes et Thèbes s'en effrayèrent. On essaya de faire la paix. Sparte consentit à laisser Athènes relever ses murs et sa marine; elle lui reconnaissait même la possession de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, mais refusa de lui abandonner la Chersonèse. Le peuple ne ratifia pas les engagements de ses députés. Thèbes aussi revint sur ses pas; la guerre continua.

Parmi les chefs était l'Athénien Iphicrate, qui commandait un corps de mercenaires. On a vu déjà des mercenaires dans les armées d'Asie; nous en trouvons maintenant d'une manière régulière en Grèce. Autrefois les citoyens, formés dès le jeune âge aux exercices de la guerre, dans les gymnases de la patrie, fournissaient la grosse infanterie, autour de laquelle se groupaient les soldats armés à la légère, donnés par les alliés, et les esclaves. Les devoirs du guerrier faisaient alors partie des devoirs du citoyen, le métier des armes n'était pas un

métier à part. Ce que la tête avait conçu ou accepté, au sénat ou à l'assemblée, le bras l'exécutait sur le champ de bataille; et avec quelle puissance! Cela change à l'époque où nous sommes. Mais ces hommes payés, ces soldats au service du plus offrant, n'apportaient plus, dans la guerre, l'ardeur et la passion patriotique qu'y mettaient auparavant les citoyens. Une guerre savante, toute de manœuvres et de tactique, prit la place de l'ancienne guerre plus ignorante, mais plus héroïque, comme, aux temps modernes, la stratégie est née parmi les *condottieri* italiens. Iphicrate prit une part active à cette révolution[1]. Il changea aussi l'armement d'une partie de l'armée athénienne, en donnant une grande importance aux peltastes, qui, armés de petits boucliers et de cuirasses légères, de longues lances et de longues épées, réunirent les avantages de la grosse infanterie et des troupes légères. Cette organisation permettait aux soldats des mouvements plus rapides. Iphicrate, qui avait presque deviné la tactique qui, plus tard, de l'autre côté de la mer Ionienne, valut aux Romains tant de triomphes, occupait sans relâche ses troupes et ne campait jamais, même en pays ami, sans se retrancher. Il avait aussi établi l'usage, dans les rondes, d'un mot d'ordre double, le premier donné par l'officier, le second par la sentinelle.

Une affaire dans laquelle les peltastes d'Iphicrate affrontèrent les terribles Lacédémoniens, et leur tuèrent deux cent-cinquante hommes, consacra leur réputation et celle de leur général (392). Ils purent dès lors butiner jusqu'au fond de l'Arcadie sans que les alliés de Sparte osassent sortir à leur rencontre.

En 390, Sparte fit un grand effort; les Achéens cherchaient à s'étendre sur la rive septentrionale de leur

1. Cf. Rüstow et Köchly, *Geschichte des Griechischen Kriegwesens*, Aarau 1852; les mêmes écrivains ont publié à Lepzig en 1853, *Die Griechischen Kriegs-Schriftsteller*.

golfe; à leur requête, Agésilas envahit le pays des Acarnanes, qui furent forcés d'entrer dans la ligue, et Agésipolis, celui des Argiens qui essayèrent de l'arrêter, en prétextant la prochaine célébration des jeux isthmiques et la trêve sacrée. Mais Agésipolis s'était mis en règle avec les dieux. Avant de commencer l'expédition, il avait consulté les prêtres de Jupiter Olympien, qui n'avaient pas manqué de répondre suivant ses désirs, puis la Pythie de Delphes, en lui demandant : « Si Apollon était de l'avis de son père. » Apollon s'était montré bon fils, et le Spartiate répondit aux envoyés d'Argos en leur lisant la réponse des dieux. L'Argie fut ravagée (390).

Cependant les Perses, encouragés par la victoire de Cnide, prenaient audacieusement l'offensive. Conon et Pharnabaze chassèrent les harmostes des îles et des cités grecques d'Asie, qu'il laissèrent sagement se donner un gouvernement de leur choix, et conduisirent leur flotte jusque dans le golfe de Messénie, où ils ravagèrent la riche vallée du Pamisos. Cythère aussi fut enlevée, et Conon y plaça une garnison athénienne. De là, Pharnabaze vint à l'isthme conférer avec le conseil de la ligue, l'exhorta à pousser vivement la guerre, et lui donna quelque argent (393). Comme il se disposait à retourner en Asie, Conon s'offrit, s'il lui laissait la flotte, à la faire vivre sans rien demander au trésor perse, et à relever les Longs-Murs d'Athènes, ce qui serait le coup le plus sensible porté à Lacédémone. Le satrape entra si vivement dans ces vues, qu'il donna ce qui lui restait d'argent pour mener les travaux plus vite. Conon vint au Pirée avec quatre-vingts galères. Ses équipages, les ouvriers qu'il solda, ceux que Thèbes et d'autres villes envoyèrent, aidèrent le peuple à refaire l'ouvrage de Thémistocle, de Cimon et de Périclès. Malheureusement, cette fois, c'était le grand roi qui payait les travailleurs (393).

Athènes n'eut pas plutôt rebâti ses murs qu'elle s'occupa de relever son empire, tombé avec eux. Ses rapides

progrès alarmèrent les Spartiates, qui se décidèrent à traiter avec la Perse, en lui sacrifiant les Grecs asiatiques. Leurs ouvertures furent d'abord rejetées; mais le sort de Conon, attiré à Sardes par Tiribaze, jeté en prison et peut-être assassiné[1], sous prétexte qu'il avait trahi les intérêts du roi, montra les véritables intentions de la cour de Suses (392). Athènes, en effet, relevée par l'alliance de la Perse, commençait déjà à braver cet empire. Avec une généreuse imprudence elle secourait le roi de Cypre, Évagoras, révolté contre lui (390); elle donnait à Thrasybule, le restaurateur de la liberté, quarante galères, qui faisaient rentrer dans son alliance deux princes de la Thrace, Byzance, Chalcédoine, une partie de Lesbos; qui rétablissaient, à son profit, les péages de l'Euxin et levaient des contributions sur toutes les villes de la côte asiatique jusqu'en Pamphylie. Thrasybule, malheureusement, périt à Aspende, dans une querelle de bourgeois et de soldats (389); mais Iphicrate, envoyé après lui dans l'Hellespont avec ses peltastes, y maintint son ouvrage.

Cette force, qui revenait si vite à un peuple naguère abattu et désarmé, effraya le grand roi autant que Lacédémone. Antalcidas, envoyé une seconde fois à Suses, fut parfaitement accueilli; Sparte et la Perse arrêtèrent les bases de la paix qui serait dictée aux Grecs. Les courses continuelles des Éginètes, qui, une nuit, surprirent le Pirée, les succès des Spartiates dans l'Hellespont, où ils réunirent jusqu'à quatre-vingts voiles, et interceptèrent tout le commerce d'Athènes, forcèrent cette ville d'accepter le traité qui porte le nom d'Antalcidas. Tiribaze convoqua les députés de toutes les cités belligéran-

1. Lysias, *Sur les biens d'Aristoph.*, 41, 42, 44, fait mourir Conon en Cypre. Il s'était donc échappé ou avait été relâché. Athènes reconnaissante lui éleva, près de l'image de Jupiter Libérateur, une statue de bronze, la première qui ait été, depuis Harmodios et Aristogiton, élevée à un citoyen. Démosthène, *Leptine;* Isocrate, *Évagoras.*

tes, et leur lut les ordres de son maître. « Le roi, était-il dit, trouve juste que les villes d'Asie et les îles de Cypre et de Clazomène restent dans sa dépendance, et que les autres villes grecques, grandes et petites, soient libres, à l'exception de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, qui appartiendront, comme autrefois, aux Athéniens. Ceux qui refuseront cette paix, je les combattrai de concert avec ceux qui l'accepteront; je leur ferai la guerre et par terre et par mer, avec mes vaisseaux et avec mes trésors[1]. »

Voilà la chose honteuse et impie[2] qu'acceptaient les fils des vainqueurs de Salamine et de Platées, ceux qui venaient de traverser deux fois impunément cet empire, maintenant si fier. Voilà ce qu'il fallait graver sur la pierre et l'airain et exposer dans les temples des dieux[3]. A Sparte revient particulièrement cette honte : par la bataille de Leuctres, dit Plutarque[4], elle perdit la prépondérance, mais par la paix d'Antalcidas elle avait perdu l'honneur; c'est elle, en effet, qui avait provoqué cette intervention hautaine des barbares, et ce fut elle qui fit exécuter leur sentence. Les Grecs asiatiques furent abandonnés au grand roi. Toute ligue, toute union de cités fut détruite en Grèce. Les Thébains refusaient d'accepter cette clause qui détachait d'eux les villes de Béotie, depuis longtemps dans leur dépendance; Agésilas réunit une armée pour les y contraindre : ils se soumirent. Argos fut de même forcée de rappeler la garnison qu'elle tenait à Corinthe, où la faction oligarchique dévouée à Sparte rentra aussitôt, tandis que les chefs du parti contraire s'exilaient à leur tour. Mais Sparte se garda bien de s'appliquer le traité à elle-même et de rendre la Messénie

1. Xénophon, *Hellén.* liv. V, chap. I, 28, ne donne qu'un abrégé de la lettre d'Artaxerxès; le texte même est perdu.
2. Ἀισχρὸν καὶ ἀνόσιον ἔργον, Platon, *Ménexène*, 17.
3. Isocrate, Πανηγυρικός, 180.
4. *Artaxerxès*, 22, 2.

aux Messéniens. Elle avait voulu tout affaiblir, tout diviser autour d'elle, en restant seule unie et forte. On disait à Agésilas que Sparte *persisait*. « Non, répondit-il, c'est la Perse qui *laconise*. » Malheureusement l'un et l'autre était également vrai.

CHAPITRE XXVI.

CHUTE DE LA PUISSANCE DE SPARTE; GRANDEUR ÉPHÉMÈRE DE THÈBES (387-361)[1].

« La paix d'Antalcidas, dit Xénophon, donna aux Spartiates beaucoup de gloire. » L'histoire n'a point ratifié ce jugement du partial ami de Lacédémone. Sous la suprématie d'Athènes, la Grèce était montée au plus haut degré de gloire et de puissance; sous la domination de Sparte, elle était tombée, en moins de dix-sept ans, aux genoux de la Perse. Sparte n'avait rien su tirer de sa victoire que l'oppression, même sans la grandeur du despotisme. Sa conduite à Athènes avait été à la fois méchante et faible. Ce n'est pas ainsi que les dominations se légitiment et subsistent. Aussi la chute sera prompte. La paix honteuse d'Antalcidas fut un temps d'arrêt dans la décadence de Lacédémone; mais cette décadence était commencée, elle ne s'arrêtera plus. Il est vrai que si les Grecs lui étaient hostiles, ils étaient divisés, par consé-

1. Xénophon, *Helléniques;* Diodore, liv. XV; Plutarque et Cornélius Népos, *Agésilas, Épaminondas, Pélopidas*; Rehdantz, *Vitæ Iphicratis, Chabriæ*, etc.; Bauch, *Epaminondas und Thebens Kampf um die Hegemonie*, 1834.

quent impuissants ; et Argos humiliée, Corinthe, rendue à l'aristocratie, lui livraient le Péloponnèse. Qu'au moins elle soit sage, comme au temps de Pausanias ; et dans cette Grèce abaissée, elle pourra rester longtemps encore au premier rang.

La paix était proclamée, chacun retournait à ses travaux : le laboureur à son champ, le marchand à son navire, l'artiste aux temples que l'art depuis bien des années délaissait, quand les députés de Sparte vinrent sommer les Mantinéens d'abattre leurs murailles. Mantinée était coupable d'avoir une constitution démocratique. Elle avait donné quelque peu de blé aux Argiens, durant la guerre, avait montré un zèle assez tiède à fournir son contingent, et ne s'était pas convenablement attristée des revers de Lacédémone. Sur le refus des Mantinéens, Agésipolis vint ravager leur territoire et assiéger leur ville; il la prit[1] en la noyant sous les eaux d'un fleuve qu'il détourna le long des murs : la brique cuite au soleil, qui formait le fondement des murailles, se fondit, et elles tombèrent. Mantinée fut détruite ; on dispersa ses habitants dans quatre villages, que Sparte affecta de traiter comme autant d'États distincts, et qu'elle plaça sous la direction des grands qu'elle avait ramenés. « Ils y vécurent, dit Xénophon, beaucoup plus heureux qu'auparavant ; » et l'élève de Socrate ne trouve, pour achever le récit de cette violence, que cette réflexion : « Ainsi se termina le siége de Mantinée, qui doit apprendre à ne pas faire passer de rivière à travers une ville » (385).

Phlionte avait aussi chassé la faction oligarchique : les bannis vinrent représenter à Sparte que, tant qu'ils avaient été les maîtres, leur ville avait été docile et soumise. Les éphores demandèrent aux Phliasiens le retour

1. Plutarque et Pausanias mettent ici deux choses dont Xénophon ne parle pas, l'envoi d'un secours de Thébains aux Spartiates, et une bataille dans laquelle Épaminondas aurait sauvé la vie à Pélopidas couvert de sept blessures.

des exilés et la restitution de leurs biens ; ce qui fut accordé par crainte (383).

Sparte, qui détruisait Mantinée, releva Platées. Elle autorisa ce qui restait de Platéens à rebâtir leurs murailles. C'était la même politique, sous deux formes différentes. Détruire toute grande cité, toute force collective dans le Péloponnèse, pour n'avoir rien à craindre ; en créer au contraire sur le territoire de ses rivaux pour les affaiblir. Des harmostes envoyés dans les villes béotiennes, sous prétexte de les défendre contre Thèbes, les mettaient sous l'influence de Sparte.

L'année suivante, Sparte vit arriver des ambassadeurs d'Acanthe et d'Apollonie, villes de la Chalcidique. Ils demandaient du secours contre Olynthe, qui menaçait leur indépendance. Les villes chalcidiques, unies entre elles par la communauté d'origine et d'intérêts, avaient formé, pour se défendre à la fois contre Athènes et contre la Macédoine, une confédération dont Olynthe était la capitale. Le principe de la ligue était très-libéral. Chaque cité gardait sa constitution, mais tous les alliés avaient, les uns chez les autres, la jouissance des droits civils, la faculté d'acquérir des propriétés et de contracter mariage. Le roi de Macédoine, Amyntas, pressé par les Illyriens, avait cédé à Olynthe la côte du golfe Thermaïque, ce qui fortifia d'autant la ligue. La grande ville macédonienne de Pella, Potidée qui commandait l'isthme de Pallène, entrèrent dans son alliance. Elle avait 8000 hoplites, bien plus de peltastes et 1000 chevaux ; elle était en bonne intelligence avec les Thraces, et à ce moment elle se liait d'amitié avec Thèbes et Athènes. Utiles alliances, riche trésor, population nombreuse, bois de construction, et, dans le voisinage, les mines du mont Pangée, Olynthe avait une foule de ressources, par lesquelles elle pouvait devenir une puissance du premier ordre.

Mais deux villes du voisinage, Acanthe et Apollonie,

s'estimèrent de trop grandes cités pour consentir à aller se perdre dans une confédération. Elles repoussèrent les offres d'Olynthe, et, menacées par elle, cherchèrent appui au dehors. Il ne fut pas difficile de décider Lacédémone à faire dans la Chalcidique ce qu'elle faisait partout, à tout diviser pour tout affaiblir et régner seule. Elle promit une armée, et fit partir en toute hâte Eudamidas, avec ce qu'elle put trouver d'hoplites sous sa main. Phébidas, son frère, le suivit avec un second corps. Arrivé près de Thèbes, Phébidas se mit en rapport avec le polémarque Léontiadès, chef du parti aristocratique dans cette ville. Le jour de la fête de Cérès, comme toutes les femmes se trouvaient dans la Cadmée, pour les sacrifices, ce qui empêchait le conseil de s'y tenir, et que la chaleur du jour (on était en été et sur le midi) rendait les rues désertes, Léontiadès introduisit Phébidas dans la citadelle, puis se rendit au conseil, où siégeait Isménias, chef du parti contraire, et l'accusant de fomenter une nouvelle guerre, le fit arrêter et conduire à la Cadmée.

Cet événement causa partout une indignation à laquelle les Spartiates parurent s'associer. Ils condamnèrent Phébidas à une amende de 10 000 drachmes[1], et le privèrent de son commandement; mais ils gardèrent la citadelle. Agésilas avait défendu le coupable en mettant de côté la question de justice, et en posant ce principe : qu'on ne saurait condamner un citoyen pour une action utile à sa patrie. Aristide et les Athéniens avaient été mieux inspirés en face de Thémistocle, proposant une chose utile et injuste. Une commission, choisie parmi les Lacédémoniens et leurs alliés, fut envoyée à Thèbes, et condamna à mort Isménias, sous prétexte qu'il avait reçu de l'or de la Perse. C'était un vaillant homme et un bon citoyen. Sparte se vengeait lâchement sur lui des craintes que la dernière guerre lui avait causées. Environ 400 de

1. Selon Plutarque, *Pélopidas*, 6; mais Xénophon, *Hellén.*, liv. V, chap. II, 34, n'en parle pas.

ses partisans avaient déjà quitté la ville et cherché un refuge à Athènes.

Cette surprise de la Cadmée, cette mort d'Isménias étaient un crime de plus dans l'histoire de Sparte : mais c'était aussi une facilité de plus pour la guerre contre les Olynthiens. Elle dura trois années, et coûta à Lacédémone deux généraux et un de ses rois : Eudamidas périt en combattant ; son successeur, Téleutias, après quelques brillants succès auxquels contribuèrent les Macédoniens, eut un pareil sort ; le roi Agésipolis, venu avec des forces considérables, put à peine faire quelques ravages et s'emparer de Toroné. Une fièvre l'emporta en sept jours ; son corps, embaumé dans du miel, fut envoyé à Sparte. L'harmoste Polybiadès eut enfin la gloire de réduire les Olynthiens. Cernés par terre et par mer, ils demandèrent la paix qui leur fut accordée, à condition qu'ils auraient pour amis ou ennemis les amis ou les ennemis de Lacédémone, et, qu'alliés fidèles, ils marcheraient sous les drapeaux de cette république (379). Cette ruine de la confédération olynthienne livrait, pour un avenir plus ou moins rapproché mais certain, les Grecs de la Chalcidique et de la Thrace à la Macédoine, comme la ruine de l'empire athénien avait livré aux Perses les Grecs asiatiques. Par qui cette double trahison envers les intérêts généraux de la Grèce était-elle accomplie ?

Dans le même temps, les bannis rentrés à Phlionte, s'étant plaints d'y être maltraités, Agésilas vint assiéger cette ville et la prit après une résistance de vingt mois. Une garnison y fut mise (379). Nouveau méfait et autre fardeau que Sparte s'imposait. Tandis qu'elle mettait ainsi le pied partout, et semblait accroître sa puissance, elle s'épuisait et se rendait odieuse.

Diodore de Sicile croit devoir commencer son XV[e] livre en citant au tribunal de l'histoire les Lacédémoniens « coupables d'avoir perdu, par leurs fautes, un empire exercé par eux sur la Grèce depuis cinq cents ans. »

Xénophon voit dans cet événement la main des dieux : « On pourrait, dit-il, citer quantité de faits de ce temps-là, qui prouveraient que les dieux ont l'œil ouvert sur les impies et les méchants. Ainsi les Lacédémoniens, qui avaient juré de laisser les villes autonomes, et néanmoins gardaient la forteresse de Thèbes, invincibles jusqu'alors, furent punis par ceux-là même qu'ils opprimaient[1]. »

Il y avait trois ans que la Cadmée était au pouvoir des Lacédémoniens. Confiants dans cet appui, les chefs de l'aristocratie thébaine, Léontiadès et Archias, ne gardèrent plus de mesure. Les prisons se remplirent, les exécutions se multiplièrent comme au temps des Trente à Athènes. Cependant un soupçon vint aux tyrans, au milieu de leurs excès et de leurs plaisirs, que les 400 réfugiés à Athènes supportaient avec peine leur exil et conspiraient peut-être pour rentrer dans leur patrie. Ils résolurent de se débarrasser d'inquiétude en les faisant assassiner. Léontiadès envoya dans ce but des émissaires à Athènes. Ils échouèrent : un seul, le chef des réfugiés, succomba ; les autres se tinrent pour avertis. Leur vie n'étant plus en sûreté, même dans l'exil, le meilleur parti était de faire une tentative pour rentrer à Thèbes : là, du moins, s'ils risquaient de périr, ils risquaient aussi de vaincre. On voit que l'influence de Lacédémone produisait à Thèbes les mêmes effets qu'à Athènes ; elle avait de bien dangereux amis.

Parmi les bannis thébains se trouvait Pélopidas, homme d'un courage héroïque, noble et riche, pourtant ennemi des tyrans, et lié avec Épaminondas d'une amitié qui avait été éprouvée déjà sur les champs de bataille. L'exemple de Thrasybule, parti de Thèbes pour délivrer Athènes, lui inspira le dessein de partir d'Athènes pour délivrer Thèbes. Les Athéniens, reconnaissants de l'asile qu'ils avaient trouvé en Béotie, au temps des Trente,

1. *Hellén.*, liv. V, chap. IV, 1.

avaient refusé d'obéir à Sparte, qui réclamait l'expulsion des exilés. Pélopidas conspira à Athènes, tandis qu'Épaminondas, que sa pauvreté et son obscurité modeste avaient préservé de l'exil, exhortait la jeunesse thébaine à lutter, dans les gymnases, avec les Spartiates et à prendre l'habitude de les vaincre. Les conjurés avaient des intelligences jusque dans la maison des polémarques, dont Phyllidas, un des leurs, s'était fait nommer greffier. Le jour était fixé. Pour sauver un citoyen distingué qui allait être exécuté, ils partirent plus tôt. Douze prirent les devants, vêtus de simples manteaux, menant des chiens en laisse, et portant des pieux à tendre des rets, afin de se faire passer pour des chasseurs. Ils entrèrent isolément dans la ville par diverses portes, et se réunirent chez un des plus riches Thébains, nommé Charron, où quelques-uns de leurs partisans vinrent les joindre. Phyllidas avait invité à un repas deux des polémarques, leur promettant que les premières femmes de la ville seraient du festin. Ils étaient déjà dans l'ivresse lorsque le bruit arriva jusqu'à eux, que des exilés étaient cachés dans la ville. Ils mandèrent Charron, qu'on dénonçait; son calme imperturbable dissipa leurs soupçons. Survint un autre avis : un ami d'Athènes écrivait à Archias de se méfier, et donnait tous les détails. Il n'ouvrit même pas la lettre, mais la jetant sous son coussin : « A demain les affaires, » dit-il. Quelques instants après, les conjurés arrivèrent. Ils avaient des robes de femmes sur leurs cuirasses, et portaient de larges couronnes de pin et de peuplier qui leur couvraient le visage. Dès qu'ils eurent reconnu Archias et Philippe, ils tirèrent leurs épées, et, s'élançant à travers les tables, tuèrent sans peine ces hommes noyés dans le vin. Phyllidas courut aussitôt à la prison et en ouvrit les portes. Dans le même temps, Pélopidas et les autres surprenaient dans leur sommeil Léontiadès et Hypatès, et leur faisaient partager le sort de leurs amis.

Au premier bruit, Épaminondas s'était armé ; il accourut avec quelques jeunes gens auprès de Pélopidas. Pour grossir cette petite troupe, les conjurés envoyèrent dans toutes les directions des hérauts qui sonnaient de la trompette et annonçaient au peuple sa délivrance. Néanmoins le trouble et la frayeur étaient dans la ville : on éclairait les maisons ; les rues se remplissaient de gens qui couraient de côté et d'autre, ne sachant rien de certain et attendant que le jour vînt révéler ce que la nuit cachait encore. Quinze cents Lacédémoniens établis dans la citadelle auraient eu bon marché des conjurés s'ils les avaient attaqués sur-le-champ. Mais les cris du peuple, les feux dont les maisons étaient éclairées et les courses précipitées de la multitude les effrayaient ; ils restèrent immobiles, contents de garder la Cadmée. Le lendemain, à la pointe du jour, les autres bannis arrivèrent avec nombre d'Athéniens qui s'étaient joints à eux, et le peuple s'assembla. Épaminondas présenta à l'Assemblée Pélopidas avec sa troupe, entouré des prêtres qui portaient dans leurs mains des bandelettes, et appelaient les citoyens au secours de la patrie et des dieux. A leur vue tout le peuple éclate en cris de reconnaissance et salue les bannis comme les libérateurs de la cité[1].

Pélopidas, Charron et Mellon, trois des chefs les plus actifs du complot, furent nommés béotarques, titre qui annonçait que Thèbes voulait reprendre avec sa liberté son ancien rang parmi les villes béotiennes. On commença aussitôt d'assaillir la Cadmée. Un secours mandé, en toute hâte, de Platées, où Sparte tenait aussi une troupe, fut repoussé par les Thébains ; alors, la garnison manquant de vivres, les alliés, qui en formaient la plus grande partie, refusèrent de se défendre et la forteresse

1. Plutarque, *Vie de Pélopidas*. Le récit de Xénophon diffère un peu de celui de Plutarque. Il attribue l'exécution du complot à sept conjurés et non à douze. Il ne nomme même pas Pélopidas, auquel, du reste, il se montre évidemment hostile, ainsi qu'à son ami Épaminondas. Dans tout le cours des *Helléniques*, Pélopidas n'est nommé qu'une seule fois.

fut évacuée. Sparte condamna à mort deux des harmostes et chargea le troisième, absent lors de l'attaque, d'une amende énorme qu'il ne put payer, ce qui le força de se bannir (379).

La délivrance de Thèbes commença une suite d'événements qui brisèrent, dit Plutarque, les chaînes dont Sparte avait chargé la Grèce. Mais quelles causes purent tout à coup porter cette ville, dont on ne connaissait guère encore que la trahison dans les guerres médiques, au degré de puissance où nous allons la voir ? Ce qui caractérisait les Béotiens, c'était une certaine lourdeur d'esprit devenue proverbiale, quelque chose d'épais et de sensuel. En fait de beaux-arts, Thèbes avait vu naître, aux temps mythologiques, Amphion, plus récemment Pindare; mais cette gloire était dans le passé. Elle avait bien, par décret public, imposé à ses artistes la loi de faire du beau et condamné à l'amende celui qui enlaidirait son modèle; les arts n'avaient point prospéré. Elle avait eu dès l'origine cette habitude de banquets en commun, de fêtes publiques, qui est propre aux Grecs. Mais tandis que ces sortes de réunions s'épuraient ailleurs, et que la musique, la danse, la poésie, la philosophie même, en étaient les accompagnements ordinaires, par une belle association des plaisirs les plus relevés de l'esprit à ceux du corps, les banquets étaient devenus, chez les Thébains, des occasions d'étaler toutes les ressources d'une sensualité grossière et d'un luxe sans goût. On y buvait, on y mangeait à outrance, comme firent ces polémarques que nous avons vus, tout à l'heure, se laisser surprendre par les amis de Pélopidas. Une terre très-fertile[1] et de facile culture, un air épais, l'éloignement de cette mer qui excite les hommes, peu d'industrie, point de commerce, parce que le sol donnait tout le nécessaire; ni le

1. Le blé de Béotie était après celui d'Afrique le plus pesant que l'on connût à Rome, c'est-à-dire le plus nourrissant. *Pline*, liv. XVIII, 7.

stimulant de la misère comme dans l'Attique, ni celui du péril comme à Lacédémone : voilà pourquoi Thèbes et la Béotie étaient restées dans l'ombre. On y vivait bien et sans peine ; pourquoi des efforts ? A ces causes, il faut ajouter leur impuissance politique produite par leurs divisions, le mépris où ils tombèrent après les guerres médiques, enfin l'attraction exercée par Athènes sur tout ce qui avait du mérite, et qui dut nécessairement s'exercer aux dépens des autres cités, surtout des plus voisines. Quand Athènes eut succombé, quand Sparte se fut rendue odieuse, Thèbes, qui n'avait pas usé ses forces dans cette lutte, tira profit de la ruine de l'une, comme des insolences de l'autre. Il n'est pas douteux que l'émigration des Athéniens, chassés par les Trente, et celle de plusieurs Grecs italiotes qui, au témoignage de Plutarque, apportèrent en Béotie les doctrines de Pythagore, n'aient contribué à éveiller les esprits thébains. Des disciples de Socrate vinrent même enseigner à Thèbes. Ces diverses influences et les circonstances politiques produisirent un certain mouvement dans ces natures béotiennes qui eussent offert un fond solide si elles avaient pu être convenablement cultivées ; si, dans cette forte terre, on eût enfoncé le soc assez profondément. On trouve chez elles de la docilité, de la justesse, de la puissance, du sérieux ; à la vérité, ni la finesse exquise, ni la pointe aiguë, ni la pétulance indomptable de l'esprit attique.

C'est sur Épaminondas que j'ai surtout les yeux. Il me paraît le type le plus complet de ce que pouvait produire le génie thébain. Il était d'une famille distinguée, de cette race des Spartes qu'on disait nés des dents d'un dragon ; il naquit pauvre, et le demeura toute sa vie ; se félicitant d'être par là débarrassé de beaucoup de gêne et de soucis. Son instruction surpassait celle de ses compatriotes. Les Grecs, même les plus graves, joignaient à la culture de l'esprit celle du corps, à la philosophie les arts. Socrate était sculpteur, et Polybe attribue d'é-

tonnants effets politiques à l'enseignement général de la musique. Épaminondas n'omit aucune de ces études qui font l'homme complet. Il apprit à jouer de la harpe et de la flûte, à chanter en s'accompagnant, même à danser[1]. Il se livra avec ardeur aux exercices du gymnase et au maniement des armes, moins jaloux toutefois d'acquérir la force que l'agilité; l'une lui semblait la qualité de l'athlète, l'autre celle du soldat. A ce corps, qu'il avait rendu souple et vigoureux par l'exercice, la nature avait joint les qualités les plus rares de l'esprit; il les développa encore par la méditation. Pour maître de philosophie, il eut le pythagoricien Lysis de Tarente. On le vit, presque enfant, s'attacher à ce vieillard triste et sévère, jusqu'à préférer sa société à celle de tous les jeunes gens de son âge. Il ne voulut se séparer de lui qu'après en avoir appris les devoirs du citoyen, autant que ceux de l'homme. Il était retenu, prudent, austère, habile à profiter des circonstances. Il n'oubliait rien de ce qui pouvait mûrir son expérience. Il avait l'âme grande et le courage indomptable, sachant commander et obéir, ce qui, au jugement d'Aristote[2], est le trait distinctif des bons citoyens. Aujourd'hui vainqueur de Sparte à Leuctres, demain simple hoplite ou édile chargé du soin des rues. « Son respect pour la vérité était si profond, qu'il ne mentait pas, même en plaisantant. D'une bonté, d'une modération, d'une patience admirables, il souffrait sans se plaindre les injustices du peuple ou celles de ses amis. Il savait garder un secret, parlait peu, mais écoutait beaucoup; habile pourtant et puissant orateur, qui servit plus d'une fois Thèbes de sa parole aussi bien que de son bras[3]. » Telle était l'éducation des hommes distingués de la Grèce, et telles étaient les qualités douces et sérieuses du héros thébain; comme caractère moral, la Grèce n'a

1. La *pyrrhique* était une danse militaire, avec l'épée et la lance.
2. Arist., *Polit.*, liv. III, chap. II, 10.
3. Cornélius Népos.

rien eu de plus pur et de plus élevé[1]. Quand Pélopidas conspira, il refusa de prendre part au complot, non par lâcheté assurément, mais il n'aimait pas les menées ténébreuses et préférait le combat à ciel ouvert. Tandis que les bannis nouaient leurs intrigues, il faisait des hommes de tous les jeunes Thébains, pour le jour de l'action : on l'a vu partager, ce jour-là, les périls des combattants. Toutes ces vertus n'empêchaient pas qu'il n'eût une grande ambition, non pour lui-même, mais pour sa patrie. C'est lui surtout qui voulut briser la suprématie de Sparte au profit de Thèbes, et qui, après l'avoir renversée, essaya de jeter bas celle d'Athènes. On le vit même, en une circonstance, à Tégée, approuver, comme général, une chose que, homme privé, il eût certainement flétrie.

Pélopidas était exclusivement un homme d'action. Le gymnase et la chasse étaient, bien plus que les livres ou les leçons des philosophes, ses occupations favorites. Au reste, âme noble et généreuse, avide de gloire, ambitieux, autant pour lui-même que pour son pays. Né d'une famille noble et riche, il fit participer à ses richesses ses amis pauvres, et vécut dans la simplicité. Il devint un brillant capitaine, prompt à concevoir et à exécuter, mais, pour le génie, bien inférieur, il semble, à Épaminondas.

La grandeur de Thèbes dura autant que ces deux hommes.

Leur premier soin fut de mettre leur patrie en état de soutenir la lutte redoutable qu'ils prévoyaient. Sparte venait de décider l'envoi d'une armée contre Thèbes. Mais Agésilas avait refusé d'en prendre le commandement, s'excusant sur son âge. Son collègue Cléombrote le remplaça, et fit en Boétie une incursion rapide. A Athènes, on s'effraya fort de voir les Spartiates si près.

1. *Épaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ*, Cic., *Tuscul.* I, 2, 4, et *De orator.*, III, 34, 139.

Les riches profitèrent de l'abattement public pour faire condamner à mort les deux généraux qui avaient généreusement soutenu les conjurés, mais sans l'ordre de l'assemblée, et par là risqué d'engager Athènes dans une guerre avec Lacédémone. Un d'eux fut exécuté, l'autre banni. C'était une coupable concession à la peur.

Une perfidie rendit Athènes à l'alliance thébaine. Cléombrote avait laissé à Thespies, Sphodrias avec un corps de troupes; l'exemple de Phébidas le tenta, il résolut d'essayer un coup de main sur le Pirée, pour dédommager Lacédémone de la perte de Thèbes. Un soir donc, il partit avec des forces assez considérables; mais le jour le surprit, qu'il n'avait pas encore dépassé Éleusis : l'affaire était manquée. Sphodrias fut accusé, à Sparte, d'avoir déloyalement attaqué une ville alliée; Agésilas, défenseur, cette fois encore, d'une mauvaise cause, le fit acquitter, pour cette raison que sa conduite avait toujours été auparavant irréprochable. Athènes, indignée, rompit avec Sparte et prépara la guerre. On acheva les murs du Pirée; on mit sur le chantier une flotte de cent galères (378).

Sparte ne punissait pas Sphodrias; elle l'eût récompensé s'il eût réussi; car elle s'inquiétait du réveil de la puissance athénienne. Conon et Thrasybule avaient rendu à leur patrie une partie des villes qui avaient été autrefois ses tributaires; la paix d'Antalcidas la lui ôta de nouveau. Mais personne ne faisant alors la police de la mer, les pirates pullulèrent bientôt[1], et les insulaires qui avaient besoin du marché d'Athènes, des blés qu'elle allait chercher dans la Tauride, se rapprochèrent de la seule ville qui pût assurer à leur commerce les produits et la sécurité dont il avait besoin.

Athènes avait conservé l'intendance du temple de Délos[2], le sanctuaire des Cyclades et de la race io-

1. Isocr., *Panégyr.*, 115.
2. Demosth., *De corona*. 434.

nienne. Changer ce lien religieux en un lien politique, n'était point chose difficile, pour peu que les circonstances y aidassent. Poussées vers Athènes par leurs intérêts et par la hauteur, par les violences des harmostes lacédémoniens, Chios, Byzance, Rhodes, Mitylène, l'Eubée presque entière, enfin soixante-dix villes insulaires ou maritimes, vinrent d'elles-mêmes lui demander de renouer cette confédération qui, durant plus de soixante ans, leur avait donné paix, sécurité et richesse. Au reste, Athènes eut la sagesse de revenir au plan d'Aristide. Tous les membres de la ligue, restant indépendants pour leur constitution intérieure, envoyèrent des représentants à un congrès qui se tenait à Athènes, et dans lequel le moindre État avait une voix, et les plus grands, Athènes même, pas davantage. Cette assemblée fut chargée de voter la contribution générale et de déterminer le contingent de chaque cité. Pour satisfaire les alliés par un acte de modération, Athènes renonça à faire valoir ses droits sur les terres qui avaient été autrefois partagées, sur le continent ou dans les îles, à des colons athéniens, et dont ils avaient été dépossédés à la fin de la guerre du Péloponnèse; une loi interdit même à tout citoyen d'Athènes d'acquérir des domaines hors de l'Attique, même d'y prendre hypothèque [1]. L'admission de Thèbes changea le caractère de la confédération, qui avait été jusque-là exclusivement maritime, et qui se vit obligée de mettre sur pied des forces de terre considérables, vingt mille hoplites et cinq cents cavaliers. La flotte dut être de deux cents voiles.

En face de cette confédération nouvelle, Sparte sentit la nécessité de traiter plus doucement ses alliés et d'organiser plus équitablement les contributions qu'elle leur

1. Une inscription récemment découverte dans l'Attique, nous permet de lire ce monument de sagesse. Voyez l'appendice de Bœckh à la deuxième édition de son *Staats-Haushaltung der Athener*, p. xx, les *Antiquités helléniques* de M. Rangabé, t. II, p. 375, et les *Traités publics dans l'Antiquité* de M. Egger, p. 51.

imposait. La ligue fut partagée en dix sections : 1° les Lacédémoniens proprement dits; 2° et 3° les Arcadiens; 4° les Éléens; 5° les Achéens; 6° les Corinthiens et les Mégariens; 7° les Sicyôniens, les Phliasiens et les habitants de l'Acté; 8° les Acarnaniens; 9° les Phocidiens et les Locriens; 10° les Olynthiens et les alliés de Sparte en Thrace. La part de chaque section fut fixée; et, pour éviter l'arbitraire dans la levée des contingents, il fut réglé qu'un hoplite équivaudrait à deux soldats armés à la légère, et un cavalier à quatre hoplites. Pour chaque hoplite manquant il devait être payé trois oboles d'Égine.

La guerre commença en 378. Agésilas fit une incursion en Béotie, et, après quelques ravages, vint présenter la bataille à l'armée confédérée. L'attitude martiale des Athéniens de Chabrias, qui attendirent le choc sans broncher, le bouclier appuyé contre le genou et la lance fortement tenue en arrêt des deux mains, l'intimida, quoiqu'il fût supérieur en nombre, et le fit reculer. Athènes éleva une statue à son général qui le représentait dans cette attitude de combat. C'était la première de ces flatteries qu'Athènes dégénérée allait tant prodiguer. Aux jours héroïques, on ne donnait aux chefs glorieux qu'un tombeau à part. Il est vrai qu'alors c'était moins le général qui était grand, que le peuple.

L'année suivante, Agésilas revint en Béotie, où les riches de Thespies le rappelaient. Ils avaient chassé de cette ville beaucoup de démocrates. Pour en finir avec ce parti, ils étaient décidés à en venir à un massacre général. Agésilas arrêta ces ressentiments, et la cité pacifiée s'occupa de la guerre. Il la fit habilement, toutefois, sans autre avantage que de détruire encore la moisson. Les Thébains commençaient à souffrir de la disette, mais aussi ils s'aguerrissaient; car n'ayant point, comme les Athéniens de Périclès, la mer pour les dédommager de la terre, ils n'étaient pas restés derrière

leurs murs où l'ennemi les eût vite bloqués et affamés. Ils tenaient la campagne, suivaient les Péloponnésiens, d'un peu loin, il est vrai, et par les hauteurs, comme Fabius suivit Annibal, mais ils s'habituaient, dans de fréquentes escarmouches, à regarder les Spartiates en face. Un jour Agésilas fut blessé dans une rencontre avec eux : « Voilà, lui dit un Spartiate, le fruit des leçons que tu leur a données. » Lycurgue avait sagement recommandé de ne pas faire longtemps la guerre aux mêmes ennemis.

Au printemps de l'année 376, ce fut Cléombrote qui dut mener les Lacédémoniens en Béotie. Il n'eut pas, comme Agésilas, la prudence de s'assurer à l'avance des passages du Cithéron, et éprouva un échec en voulant les forcer. Cette guerre, peu heureuse sur terre, donna aux Spartiates l'idée d'agir sur mer. Ils envoyèrent soixante galères croiser au milieu des Cyclades avec ordre d'intercepter les convois de blé dirigés sur le Pirée. Athènes en arma quatre-vingts sous les ordres de Chabrias. Une bataille fut livrée près de Naxos. Les Lacédémoniens perdirent quarante-neuf vaisseaux. Leur défaite eût été bien plus désastreuse si Chabrias, se souvenant des Arginuses, au lieu de les poursuivre, ne se fût arrêté à recueillir ses morts et les équipages de dix-huit de ses galères qui avaient été brisées (sept. 376).

Depuis la guerre du Péloponnèse, c'était la première victoire navale gagnée par les Athéniens. Elle les releva dans l'opinion des autres, et, ce qui valait mieux, dans leur propre estime. Nombre de villes entrèrent aussitôt dans leur alliance. L'année suivante, tandis que les Lacédémoniens se préparaient à renouveler leur invasion périodique en Béotie, Athènes reprit le plan hardi jadis proposé et exécuté par Périclès. Timothée tourna avec soixante galères le Péloponnèse, fit rentrer dans l'alliance d'Athènes Corcyre, Céphallésie, les Acarnanes,

Alcétas, roi des Molosses, et battit l'amiral lacédémonien, qui voulait arrêter ses succès. Cette expédition eut un autre résultat : les Lacédémoniens, inquiets pour leurs côtes, n'avaient point osé sortir du Péloponnèse. Thèbes était donc libre d'attaquer les villes béotiennes, qui, depuis la paix d'Antalcidas, étaient l'appui de l'étranger, Thespies, Platées et Orchomène. Pélopidas, qui chaque année était élu béotarque, marcha avec le bataillon sacré sur cette dernière ville, que la garnison lacédémonienne venait de quitter pour aller en Locride. Mais un autre corps l'avait remplacée dans la ville, le coup était manqué. Au retour, Pélopidas rencontra à l'improviste les Lacédémoniens près de Tégire : « Nous sommes tombés au milieu des ennemis, lui dit un des siens. — Et pourquoi, répond-il, ne sont-ce pas les ennemis qui sont tombés au milieu de nous ? » Pélopidas n'avait que trois cents hommes, les Spartiates étaient bien plus nombreux ; ils furent complétement battus. Le bataillon sacré reçut ce jour-là son baptême de gloire. C'était une troupe d'élite composée d'hommes unis entre eux par l'amitié. Cette troupe existait déjà depuis longtemps, mais on dispersait ordinairement ceux qui la formaient dans les premiers rangs de l'armée. Pélopidas les fit agir en corps et isolément, afin que leur valeur et leur discipline, étant mises en commun, devinssent irrésistibles. « Ce combat, dit Plutarque, apprit pour la première fois aux Grecs que ce n'était pas seulement sur les bords de l'Eurotas que naissaient les hommes intrépides ; mais que partout où les jeunes gens savent rougir de ce qui déshonore, et se porter avec ardeur à tout ce qui est glorieux, partout où le blâme est redouté bien plus que le danger, là sont des hommes qu'il faut craindre. »

Un parti offrait aux Lacédémoniens de leur livrer Corcyre, ils envoyèrent contre cette île un puissant armement. Corcyre appela aussitôt Athènes à son aide. Mais la flotte athénienne manquait d'argent. Timothée

reçut ordre de parcourir les villes alliées pour en recueillir. La douceur de son caractère l'empêcha de prendre de force ce qu'on ne lui offrait pas de bonne volonté, et il perdit beaucoup de temps à cette mission. Cependant Corcyre était aux abois. Athènes, en employant ses dernières ressources, jusqu'aux galères sacrées, rassembla une seconde flotte; mais elle punit son général, trop lent au gré de son impatience, par la perte de son commandement. Timothée fut même mis en jugement. Deux puissants intercesseurs, Alcétas, roi d'Épire, et le tyran de Phères, Jason, le sauvèrent; tous deux vinrent à Athènes et se logèrent dans la demeure modeste de Timothée, qui fut obligé d'emprunter de l'argent et de la vaisselle pour les recevoir. C'était un de ces hommes purs et honnêtes de la famille d'Aristide, tels qu'Athènes en a un certain nombre à montrer. Ses ennemis niant son mérite ne parlaient que de son bonheur. Ils l'avaient fait représenter endormi sous une tente pendant que la Fortune rassemblait pour lui des villes prises dans un filet. « Et que ferais-je donc si j'étais éveillé ? » dit-il. Iphicrate et Callistrate le remplacèrent. Nous connaissons les talents militaires du premier; il les appliqua à la marine. Il n'avait reçu que des matelots novices, il les exerça pendant la traversée. Arrivé près de Corcyre, il épia dix vaisseaux que Denys de Syracuse envoyait aux Spartiates et en prit neuf. Les Corcyréens s'étaient sauvés eux-mêmes par une victoire.

Depuis que la guerre était devenue maritime, c'étaient les Athéniens qui en portaient tout le poids, et c'était Thèbes qui en tirait tout le profit. Elle s'était emparée de Platées, dont Athènes recueillit encore les habitants, et l'avait rasée de fond en comble. Thespies avait subi le même traitement. La Phocide était menacée. Athènes, mécontente et jalouse, fit à Sparte, en 374, des ouvertures de paix qu'un incident fit échouer, mais qui furent reprises en 371. Callistrate, l'orateur

favori des Athéniens en ce temps-là, désirait la fin d'une guerre qui donnait l'influence aux généraux; Iphicrate et Chabrias la souhaitaient, en vue des brillants avantages que le roi de Perse leur offrait s'ils entraient à son service. Selon Diodore, Artaxerxès lui-même s'occupa de rétablir la paix entre les Grecs, afin de pouvoir prendre à son service leurs troupes licenciées, pour dompter ses provinces rebelles. On disait aussi qu'Antalcidas était auprès de lui et qu'Athènes devait se hâter de traiter, dans la crainte d'une nouvelle alliance entre Lacédémone et la Perse. Callias fut envoyé comme ambassadeur à Sparte avec six collègues; Callistrate l'accompagnait. Xénophon lui met dans la bouche un sage discours, et ces paroles où perce la jalousie que Thèbes inspirait aux deux anciennes maîtresses de la Grèce : « Toutes les villes se partagent entre vous et nous; dans chaque cité, les uns sont partisans de Lacédémone, les autres d'Athènes : si nous devenons amis, quel adversaire pourrions-nous raisonnablement redouter? Forts de votre amitié, qui oserait nous attaquer par terre? Forts de la nôtre, qui vous inquiéterait par mer? » C'était la première fois, dit Diodore, que Sparte et Athènes semblaient consentir ouvertement à se partager l'empire. La paix fut conclue à condition que les Lacédémoniens retireraient des villes leurs harmostes, que des deux côtés on licencierait les armées de terre et de mer, que chaque ville serait indépendante, et que, si l'un des contractants faisait quelque infraction au traité, les autres pourraient se réunir contre lui. Cette clause était dirigée contre Thèbes. Lacédémone jura la paix pour elle et pour ses confédérés; les Athéniens et leurs alliés prêtèrent le même serment, chacun pour sa ville. On avait inscrit les Thébains parmi les alliés d'Athènes; le lendemain ils demandèrent qu'on remplaçât le mot de *Thébains* par celui de *Béotiens*. Cette substitution eût justifié les prétentions de Thèbes à la domination de la

Béotie. Agésilas s'y opposa et demanda à Épaminondas, qui venait de parler pour Thèbes, s'il ne croyait pas juste que les villes béotiennes fussent libres. « Non, répliqua Épaminondas, à moins que vous ne trouviez juste que les villes laconiennes soient indépendantes. » Agésilas raya le nom des Thébains du traité (juin 371).

Vingt jours étaient à peine écoulés lorsque Cléombrote qui, avant le traité, était entré en Béotie avec 10 000 hoplites et 1000 cavaliers, arriva dans la plaine de Leuctres, en face de l'armée thébaine. Dans cette plaine s'élevait le tombeau de deux jeunes filles que des Lacédémoniens avaient tuées, après leur avoir fait violence. Ce monument d'un crime de leurs ennemis fut regardé par les Thébains comme d'un heureux présage. Ils n'avaient que 6000 hommes, mais leur cavalerie était supérieure à celle des Spartiates. Épaminondas commandait assisté de six autres béotarques. Pélopidas était à la tête du bataillon sacré. On n'était point, dans le conseil, décidé à combattre : Épaminondas voulait livrer bataille; ses collègues hésitaient, trois voix pourtant se joignirent à la sienne et il fut décidé que l'on engagerait l'action. Epaminondas disposa ses troupes dans un ordre nouveau, de son invention. Il mit à l'aile gauche l'élite de ses troupes et établit obliquement sa ligne de bataille, engageant vivement sa gauche, où les hommes étaient sur cinquante de profondeur, et refusant sa droite. Comme il portait ainsi tout le fort de l'action sur le point où il avait placé ses meilleurs soldats, la ligne des Spartiates fut brisée; Cléombrote essaya de tourner et d'envelopper ce coin terrible qui s'enfonçait dans son front de bataille, Pélopidas le chargea impétueusement, avec le bataillon sacré, et le roi tomba frappé à mort. Ses amis purent l'emporter vivant encore au camp, où l'armée se réfugia derrière le fossé qui le couvrait. Elle laissait sur le champ de bataille 1000 Lacédémoniens et 400 Spartiates, sur 700 qu'ils étaient. Quand on félicita Épami-

nondas : « Ce qui me rend le plus heureux, dit-il, c'est que mon père vive encore, il jouira de cette gloire. »

On célébrait alors à Sparte une fête publique, et la ville était pleine d'étrangers. Des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles s'exerçaient sur le théâtre, lorsque les courriers qui venaient de Leuctres annoncèrent la funeste nouvelle. Les éphores sentirent bien qu'ils venaient de perdre l'empire de la Grèce. Cependant ils ne permirent ni aux chœurs de sortir du théâtre, ni à la ville d'ôter les décorations de la fête. Le lendemain, quand on eut la liste certaine des morts et de ceux qui s'étaient sauvés, les parents des premiers se montrèrent en public parés et joyeux. Au contraire, les proches de ceux qui avaient échappé à la mort s'enfermèrent dans leurs maisons, comme en un temps de deuil; ou, s'ils étaient forcés de sortir, ils marchaient tristes et la tête baissée[1]. Quelle fausse ostentation de grandeur! Cette joie des uns, cette douleur des autres étaient-elles bien sincères? n'était-ce pas plutôt un rôle que Sparte se forçait de jouer[2]? Sous le masque d'emprunt, il y avait le père, le fils, le frère, qui, endurcis par la loi, ne pleuraient pas, je le veux bien, mais il y avait aussi le citoyen qui devait comprendre que, dans cette journée, était tombé un mort de plus que les listes n'en portaient, et sur lequel ils pouvaient pleurer, Lacédémone elle-même.

Les Spartiates avaient fui; la loi les condamnait à la honte et les déclarait incapables de remplir une charge. Agésilas proposa de laisser dormir un jour la loi pour que Sparte n'eût pas à mépriser un trop grand nombre de ses citoyens.

1. Plutarque, *Agésilas*. Xénophon ne nomme pas même Épaminondas dans le récit de cette bataille.

2. Xénophon en fournit lui-même la preuve. Il montre (*Hellén.*, liv. VI, chap. v, 21) Agésilas faisant une courte apparition en Arcadie pour relever le cœur de ses concitoyens: ἐκ γὰρ τῆς πρόσθεν ἀθυμίας ἐδόκει τι ἀνειληφέναι τὴν πόλιν.

Quand un grand événement venait déranger en Grèce l'équilibre des puissances, ce n'était jamais sans des convulsions générales qui se reflétaient, en quelque sorte, des plus grands États dans les plus petits. On l'a vu après la chute d'Athènes; on le vit davantage après la bataille de Leuctres, car c'était la puissance la plus ancienne, la moins contestée, qui cette fois chancelait. Les bases de la domination spartiate dans le Péloponnèse furent ébranlées jusqu'au fondement, et il n'y eut pas une bourgade, peut-être, dans toute la presqu'île, qui n'en fût troublée, parce que partout les deux partis aristocratique et démocratique étaient en présence, et que, dès que l'un des deux voyait son drapeau triompher sur quelque champ de bataille, il en tirait avantage pour dominer dans sa localité.

Jamais les Spartiates n'avaient été si complétement vaincus sur terre : Sphactérie n'était rien auprès de Leuctres. Athènes crut le moment venu de recueillir leur héritage. L'accueil insultant qu'elle fit au messager thébain qui lui annonça la victoire, n'était qu'un éclat de jalousie de n'avoir pas porté elle-même le coup fatal à son ancienne rivale, et ne prouvait pas qu'elle en eût quelque compassion. Son premier soin fut de la supplanter, dans le Péloponnèse même, en se faisant à son tour l'exécutrice du traité d'Antalcidas. Elle convoqua une assemblée dans laquelle les députés de plusieurs villes, ceux de Corinthe entre autres, jurèrent d'observer le traité et de le faire observer par tout le monde, dussent-ils y employer la force. Ce n'était pas moins qu'une ligue nouvelle, non plus seulement des cités maritimes, mais sur le continent même, et à la tête de laquelle Athènes se plaçait, à la fois contre Sparte et contre Thèbes.

Les Mantinéens sans doute y entrèrent, car ils quittèrent aussitôt les quatre villages où Sparte les avait dispersés, et se mirent à reconstruire leur ville. Agésilas les somma de suspendre ces travaux, leur donnant à en-

tendre que Sparte, trop affaiblie pour employer la force, elle-même les aiderait un jour à rebâtir leurs murs, s'ils consentaient à ne point donner à la Grèce le spectacle de Lacédémone impunément bravée. Ils n'obéirent pas, et on n'osa pas les contraindre; plusieurs villes leur envoyèrent des ouvriers. Les Éléens donnèrent 3 talents.

A Phigalie, les exilés du parti oligarchique firent un sanglant coup de main, mais sans résultat. Les exilés démocrates de Corinthe tentèrent une entreprise semblable sur leur ville, échouèrent et se tuèrent les uns les autres pour éviter la vengeance de leurs ennemis, qui établirent contre leurs partisans une sanglante inquisition. Pareilles scènes eurent lieu à Syciône et à Mégare. A Phlionte, les chefs du parti démocratique voulurent rentrer avec des mercenaires; ils tuèrent trois cents hommes aux aristocrates, mais en perdirent six cents et s'enfuirent à Argos.

Argos était plus malheureuse encore. C'était en quelque sorte le réceptacle de tous les Péloponnésiens bannis pour la cause populaire, un foyer de démocratie incohérente et passionnée, que remuaient incessamment les démagogues. Un complot du parti aristocratique, vrai ou supposé, ayant été découvert, ouvrit la voie aux plus sanglantes vengeances. D'abord quelques-uns des accusés se tuèrent eux-mêmes. On en arrêta ensuite trente qui espérèrent, en dénonçant leurs complices, sauver leur propre vie : on ne les mit pas moins à mort. Douze cents furent encore arrêtés; et, comme les formes judiciaires étaient trop lentes, le peuple s'arma de bâtons et les assomma : cet horrible massacre fut appelé *scytalysme*, du mot grec qui signifie bâton (σκυτάλη). Mais les démagogues furent victimes des passions qu'ils avaient soulevées et périrent à leur tour. Argos inondée de sang eut enfin la paix. Jamais la démocratie athénienne ne s'était souillée de pareilles tragédies, et cela marque bien, dit Niebuhr, la supériorité de ce peuple privilégié. J'en trouve une autre preuve dans l'effet produit à Athènes

par la nouvelle de ces abominations. Pour en avoir entendu seulement le récit dans une de leurs assemblées, les Athéniens se crurent souillés et eurent recours aux cérémonies expiatoires[1].

Ces agitations terribles et sans résultats excusent Sparte et Athènes d'avoir cherché à saisir une domination, qui au moins donnait la paix à la Grèce, quand toutes deux ne s'armaient pas l'une contre l'autre. La seule révolution qui eût alors une portée considérable fut celle qui changea la situation politique de l'Arcadie. Avec un territoire plus étendu que toute autre région du Péloponnèse, avec une race robuste et belliqueuse, l'Arcadie n'avait jamais eu d'influence sur les affaires de la Grèce. Ce pays n'était qu'un passage pour les armées de Lacédémone, et laissait ses enfants aller comme mercenaires vendre partout leur insouciant courage. Il perdait ainsi le meilleur de son sang, sans profit pour sa puissance; et, tandis que les Arcadiens donnaient à des rois étrangers la victoire et le pouvoir, l'Arcadie restait à la discrétion de Sparte. Bien des patriotes auraient voulu changer cette situation. La bataille de Leuctres donna un corps à des idées jusque-là vagues et impraticables. Un Mantinéen nommé Lycomède, homme riche et noble, proposa en 371 d'unir le peuple arcadien en un seul corps, comme les Spartiates et les Athéniens. « Les Lacédémoniens, disait-il, en rappelant combien de fois l'Arcadie avait versé son sang pour une cause étrangère, les Lacédémoniens ont-ils jamais fait sans nous une incursion dans l'Attique? Sans nous, auraient-ils jamais pris Athènes? » Il voulait fonder une métropole, établir un conseil national, qui serait investi de l'autorité suprême sur les affaires extérieures, particulièrement pour les questions de paix et de guerre, enfin organiser une force militaire pour la sûreté de l'État.

1. Plutarque, *Préceptes politiques*, ch. XVIII.

Sparte fut effrayée d'une entreprise qui allait placer sur sa frontière du nord une puissance redoutable et ennemie. Mais Thèbes l'accueillit avec joie; et, si Épaminondas ne fut pas, comme on l'a dit, l'auteur du projet, il l'encouragea de tous ses efforts; et, quand on commença les fondations de la nouvelle ville, il envoya mille soldats d'élite pour protéger les travailleurs. Quelques mois seulement après la bataille de Leuctres, une assemblée d'Arcadiens se réunit, et bientôt après commença à s'élever Mégalopolis (*la grande ville*), dans une vaste plaine du sud-ouest de l'Arcadie, sur les bords d'un affluent de l'Alphée, non loin des frontières de la Messénie et de l'un des passages qui conduisaient dans la vallée de l'Eurotas. La ville fut construite sur un large plan; son théâtre fut le plus vaste de la Grèce. Quarante villes, selon Pausanias, contribuèrent à la peupler. Quatre cantons seulement refusèrent leur concours : c'étaient les plus anciens de l'Arcadie. Trois d'entre eux furent contraints de céder par la force; le quatrième, Lycosura, qui se vantait d'être la plus ancienne cité qui existât sous le soleil, fut épargné à ce titre.

Quant à la constitution nouvelle de l'Arcadie, elle semble une ébauche de celle que se donnèrent plus tard les Achéens, mais les documents pour la bien connaître font défaut. Il est seulement question d'un grand conseil appelé les Dix Mille, qui se réunissait d'abord à Mégalopolis, plus tard dans les autres villes successivement, à des époques déterminées et toutes les fois que l'intérêt public le demandait. Qu'étaient-ce que ces Dix mille? Sans doute ceux que nous appellerions les citoyens actifs, qui, par leur âge et leur fortune, pouvant faire au besoin le service d'hoplites, formaient, dans les temps de crise, l'armée du nouvel État et, durant la paix, son corps législatif. Ce conseil décidait de toutes les affaires de la confédération, de la paix, de la guerre, des alliances, de l'impôt, du contingent de chaque État, des causes de

haute trahison, etc., et ses décisions étaient obligatoires pour toutes les villes[1]. On sait mal aussi quel fut le pouvoir exécutif; on voit seulement un stratége ou général qui commandait l'armée et présidait le grand conseil; des archontes chargés de l'administration, et un corps de troupes soldées, comme il y en avait à présent partout, les éparites, pour faire exécuter les ordres de l'Assemblée et des magistrats.

Les villes d'Orchomène et de Tégée furent les seules de l'Arcadie qui firent une résistance énergique au nouvel état de choses. Orchomène reçut une garnison lacédémonienne. Tégée fut le théâtre de luttes sanglantes entre les deux partis. Les démocrates vaincus d'abord prirent leur revanche, et huit cents partisans de l'oligarchie s'enfuirent à Sparte. Il parut à cette cité que son honneur était engagé à soutenir ses amis; Agésilas vint ravager pendant trois jours le territoire de Mantinée; mais une armée thébaine approchait, il recula pour aller mettre Sparte en défense (369).

L'armée qui s'avançait était considérable. Excepté l'Attique, presque tous les peuples de la Grèce septentrionale avaient contribué à la former, tant la victoire avait donné à Thèbes d'autorité. Les villes de l'Eubée, les deux Locrides, les Maliens, la Phocide elle-même, quoique ennemie de Thèbes, avaient envoyé leurs contingents; la Thessalie avait donné de la cavalerie et des troupes légères. Les Éléens, les Argiens et les Arcadiens amenèrent leurs forces. On compta 50 000 hommes,

1. Xénophon, VII, 4. M. Delacoulonche (*Mémoire sur l'Arcadie*, dans les Archives des missions, t. VII) fait de ces Dix Mille les représentants et les délégués des électeurs; mais il ne devait pas y avoir dans l'Arcadie confédérée, beaucoup plus de 10000 hommes en âge, en condition et en désir d'assister à ces assemblées. Deux villes importantes, Orchomène et Héræa ne faisaient point partie de la ligue, et une partie de la population de Tégée s'était retirée chez les Lacédémoniens. Lorsque Épaminondas envahit la Laconie en 369, il n'y eut certainement pas un homme valide en Arcadie qui ne le suivît; cependant les Arcadiens ne formaient que le tiers de l'armée combinée.

selon Diodore; selon Plutarque 70 000, dont 40 000 hoplites. Épaminondas commandait. Il hésita à pénétrer en Laconie, car il avait un autre but, et il savait combien ce pays était facile à défendre. Il s'y décida pourtant, quand il apprit que les passages n'étaient point gardés et qu'il lui fût venu, de Laconie même, des invitations secrètes d'envahir. L'armée, partagée en quatre divisions, pénétra par quatre endroits différents et se réunit à Sellasie. De là elle descendit, en suivant l'Eurotas, jusqu'auprès de Sparte qui, depuis qu'elle était aux mains de la race dorienne, n'avait pas vu de feux ennemis s'allumer autour d'elle. La terreur était extrême; la plus grande partie de la population, libre et esclave, refusait d'obéir. Heureusement Sparte avait alors un vieux soldat habitué à garder son sang-froid au milieu du péril. Une promesse de liberté fut faite aux hilotes qui voudraient s'armer : 6000 se présentèrent. Un nombre à peu près égal d'alliés arriva, par mer, de Corinthe, de Sicyône, de Pellène, d'Épidaure, de Trézène, d'Hermione et d'Haliées.

Après avoir tout saccagé à l'est de Lacédémone, l'ennemi passa l'Eurotas, et, pendant trois ou quatre jours, Épaminondas espéra attirer son adversaire à une bataille en ravageant la plaine sous ses yeux. Le roi ne bougea pas. Une attaque de cavalerie réussit mal, bien que les Thébains eussent pénétré jusque dans la ville. Peut-être s'étaient-ils ainsi avancés pour soutenir des traîtres, deux cents Spartiates, qui s'étaient saisis d'une hauteur dans le quartier d'Issorion. Les cavaliers thébains tombés dans une embuscade se retirèrent en désordre. Quant aux traîtres, on disait autour d'Agésilas qu'il fallait les attaquer. Cette guerre civile, en face de l'ennemi, eût fait éclater d'autres trahisons et ruiné la ville. Agésilas feignit d'ignorer leurs mauvais desseins; et, sans armes, suivi d'un seul homme, il va à eux et leur crie qu'ils ont mal entendu ses ordres; que ce n'est point là qu'il les a envoyés. En même temps, il leur montre de la main les

différents quartiers où ils doivent se répandre. Eux, croyant bien qu'on n'a rien découvert, descendent et obéissent; Agésilas fait aussitôt occuper l'Issorion; la nuit suivante, quinze des coupables périrent. D'autres conspirateurs furent encore surpris et exécutés. Agésilas avait ainsi à veiller sur les siens autant que sur l'en nemi.

Cependant les moyens de réduire une place étaient chez les anciens si défectueux, qu'Épaminondas n'osa tenter une attaque de vive force contre ces collines, à travers les rues, le long de ces constructions où des embuscades pouvaient se cacher; il descendit la vallée, saccageant villes et villages, et vint donner inutilement l'assaut à Gythion, le port de Sparte. Mais, après tant de ravages, le pays épuisé ne pouvait plus le nourrir. Les alliés chargés de butin voulaient le mettre en sûreté, et peu à peu s'écoulaient. La saison devenait dure; il fallait s'éloigner; Épaminondas laissa du moins à Sparte une trace terrible de son passage : ce fut la construction de Messène, sur la pente occidentale du mont Ithôme. Les meilleurs architectes en tracèrent le plan, et les meilleurs ouvriers en élevèrent les murailles, dont les ruines excitent encore l'admiration. Le jour où l'on en jeta les fondements, des sacrifices solennels furent accomplis. Les Arcadiens, en souvenir de leur antique alliance avec les compagnons d'Aristomène, tinrent à honneur d'offrir les premières victimes, et les prières à Jupiter Ithomate se confondirent sur l'autel avec celles à Jupiter Lycéos, comme allaient se confondre les destinées des deux peuples.

Épaminondas avait rappelé dans la nouvelle cité tout ce qui survivait de Messéniens, et leur adjoignit, avec les mêmes droits de cité, les étrangers qui se présentèrent. Il est probable que les hilotes de la Messénie, descendants des anciens maîtres du pays, favorisèrent cette entreprise par un soulèvement, et formèrent la portion la

plus considérable du nouveau peuple. La riche vallée des Pamisos se trouva ainsi séparée de la Laconie, exemple contagieux qui entraîna d'autres défections. Les Scirites, au nord, se rendirent indépendants, Sellasie, dans la vallée même de l'Eurotas, fit de même, mais ne sut garder que quatre ou cinq ans sa liberté[1].

Après avoir enfoncé au flanc de Sparte ce poignard, après l'avoir cernée par Messène à l'ouest comme elle l'était au nord par Mégalopolis, et par Tégée où il mit garnison, Épaminondas put sortir content de la Péninsule, dont la face était maintenant à jamais changée. Mais à l'isthme, il rencontra un ennemi inattendu : les Athéniens. Sparte, réduite à l'extrémité, avait invoqué, comme à l'époque de Tyrtée, l'appui de son ancienne rivale; et, après quelques délibérations orageuses, l'assemblée, bien moins par amour pour Sparte que par jalousie contre Thèbes, avait décidé que l'on enverrait des secours. Cette jalousie était telle, qu'en un jour 12 000 hommes s'enrôlèrent pour marcher sous les ordres d'Iphicrate. Ils allèrent se poster à l'isthme; mais Iphicrate n'osa risquer une bataille, et Épaminondas rentra en Béotie.

Suivant Plutarque, qui aime le tragique, son retour, que Thèbes eût dû fêter avec enthousiasme, fut accueilli par une accusation capitale. Il avait conservé le pouvoir quatre mois au delà du terme légal. Pélopidas, accusé comme lui, chercha à émouvoir ses juges et plus tard se vengea du rhéteur qui avait provoqué l'accusation. Pour Épaminondas, il ne se défendit pas, se déclara prêt à mourir, et demanda seulement qu'on écrivît sur sa tombe les noms de Leuctres, de Sparte et de Messène. Tous deux furent absous (369). Pausanias n'en sait pas si long[2], et le jugement fut une simple formalité dont Épaminondas, dans son intérêt, demanda sans doute l'ac-

1. Xénoph., *Hellén.* liv. VII, chap. IV, 21, et 4, 12.
2. IX, 14, 7, ...οὐδὲ ἀρχὴν περὶ αὐτοῦ θέσθαι τὴν ψῆφον.

'complissement. Les juges ne voulurent même point qu'on allât aux suffrages.

Thèbes usa mal, l'année suivante, de ses forces. Sous prétexte d'un complot aristocratique, elle fit égorger tous les habitants mâles d'Orchomène de Béotie, vendit les femmes, les enfants, et rasa cette ville[1]. Cet acte d'atroce jalousie fut accompli en l'absence d'Épaminondas, qui l'avait une première fois empêché[2]. Thèbes avait déjà à sa charge le crime de Platées, attaquée en pleine paix, puis détruite. Le massacre d'Orchomène laissait bien loin derrière lui la condamnation, à Athènes, des captifs mityléniens.

Le premier soin de Sparte délivrée avait été d'envoyer à Athènes une ambassade pour cimenter l'alliance entre les deux États : il fut convenu qu'ils commanderaient tour à tour pendant cinq jours sur terre comme sur mer. Denys de Syracuse lui promit aussi vingt galères, avec deux mille mercenaires espagnols et gaulois ; mais les Arcadiens appelèrent une seconde fois les Thébains dans le Péloponnèse. Une armée de Sparte et d'Athènes qui voulut leur fermer le passage de l'isthme n'y put réussir, et Épaminondas força Sicyône et Pellène à entrer dans son alliance. Une tentative sur Corinthe, que Chabrias fit échouer, et l'arrivée du secours promis par Denys de Syracuse, engagèrent les Thébains à se retirer (360). Durant ces opérations au nord de la Péninsule, les Arcadiens s'étaient enhardis à secouer l'alliance de Thèbes, qui ressemblait beaucoup à une domination, et à faire eux-mêmes leurs propres affaires, comme Lycomède les en pressait. « Si vous êtes sages, leur disait-il, gardez-

1. Diodore, liv. XV, chap. LXXIX. Coronée paraît avoir été traitée de même. A Thespies, à Platées, la population eut du moins le temps de s'enfuir.

2. Il diminuait autant que possible les maux de la guerre. Un décret des Thébains ordonnait de mettre à mort tous les exilés béotiens qui seraient pris. Il en trouva un jour tout un corps dans une petite ville. Il feignit qu'ils appartenaient à d'autres cités et les renvoya sous rançon. *Pausan.*, IX, 15, 2.

vous de marcher toujours, comme vous avez fait jusqu'à présent, à la suite des autres. Les Thébains seront pour vous de nouveaux Spartiates[1]. » Ils l'écoutèrent, et envahirent seuls la Laconie, dont ils ravagèrent impunément quelques cantons. L'année suivante, ils voulaient recommencer : Archidamos les prévint. A la nouvelle qu'il avait franchi leur frontière, ils coururent à sa rencontre, le firent rétrograder en Laconie et l'y attaquèrent près de Midée. La *victoire sans larmes* ne coûta pas, dit-on, un seul homme aux Spartiates. Xénophon vante, dans le récit de cette bataille, le courage des mercenaires gaulois que Denys avait envoyés au secours de Lacédémone[2]. C'est la première mention qui soit faite de nos pères dans le monde grec (367).

Les affaires de Thessalie, auxquelles Thèbes se mêla, donnèrent quelque répit à Lacédémone. Jason venait de mourir. Il avait porté la Thessalie au plus haut point de puissance où elle soit jamais parvenue. Ce pays, dès longtemps déchiré par les dissensions intestines, avait trois villes principales, Larisse, Pharsale et Phères, qui se disputaient la suprématie. A Phères, le pouvoir fut usurpé, sans doute dans une lutte contre l'aristocratie, par Lycophron, qui, l'année même de la prise d'Athènes, gagna une importante victoire sur les Thessaliens, conjurés pour le renverser. Larisse pourtant tint bon contre lui. Là dominait Médios, chef des Aleuades, qui, aidé d'un corps de Béotiens et d'Argiens, s'empara de Pharsale. Agésilas, en revenant d'Asie, rendit la liberté à cette ville, que Polydamas, du consentement de ses habitants, gouverna quelque temps avec sagesse et intégrité. Les rivalités des villes et la faiblesse de la Thessalie divisée duraient donc toujours. Un homme voulut lui faire jouer un autre rôle. C'était Jason, successeur et peut-être fils de Lycophron. Il prit à sa solde 6000 mercenaires qu'il

1. Xén., VII, 1, 23.
2. *Hellén.*, liv. VII, chap. I, 28.

exerça avec la plus active sollicitude, et dont il s'assura la fidélité par ses largesses; il força plusieurs villes de Thessalie d'accepter son alliance, c'est-à-dire sa suprématie; conclut avec Alcétas, roi d'Épire, un traité qui faisait de l'Épirote un vassal du prince thessalien; et, comme Pharsale s'appuyait de Sparte, il entra en relation avec Thèbes, mais refusa l'amitié d'Athènes, pour n'être point gêné, par cette alliance, dans ses projets maritimes : Pharsale était un obstacle. Il amena Polydamas à une conférence, lui montra ses forces, ses plans, et obtint de lui la promesse que si Sparte ne secourait Pharsale activement, elle ouvrirait ses portes. Sparte refusa toute assistance. Polydamas et Jason tinrent leur parole : l'un livra la ville, l'autre la traita en alliée.

Maître alors de toute la Thessalie, Jason se fit nommer tagos, chef suprême et légal de tout le pays. Il porta ses forces à 28 000 hoplites et à 8000 cavaliers, sans compter d'innombrables troupes légères. Il voulait aussi avoir une puissante marine, et ses secrètes espérances dépassaient encore la portée de ses forces. Après Leuctres, invité par les Thébains à les aider pour achever la ruine de Sparte, il avait artificieusement ménagé une trêve, qui sauva les débris de l'armée de Cléombrote. Il convenait à ses desseins qu'une des deux villes ne l'emportât pas sur l'autre, afin que leur rivalité lui ouvrît un chemin plus facile à la domination de la Grèce. Un jour il annonça l'intention d'aller offrir à Delphes un sacrifice et de présider les jeux pythiens. Dans ce but, il avait exigé de ses sujets une contribution de 1000 bœufs et de 10 000 têtes de menu bétail : étrange et prodigieuse offrande qui devait, en étonnant la Grèce, lui donner une effrayante idée des forces de la Thessalie. Mais, comme avant son départ il donnait publiquement audience, sept jeunes gens s'approchèrent de lui, sous prétexte de lui faire juger un différend, et le tuèrent. Quelque temps auparavant, les Delphiens, menacés dans le privilége dont

ils étaient en possession, avaient consulté l'oracle pour savoir comment ils devaient repousser Jason. « Le dieu saura se défendre, » leur avaient répondu les prêtres. Le dieu s'était défendu. Ceux des meurtriers de Jason qui échappèrent à ses gardes, furent reçus avec honneur dans les villes grecques, qui se sentaient menacées par l'ambitieux Thessalien; ses grands desseins périrent avec lui (370).

On accusa aussi de ce meurtre un des frères de Jason, Polydoros, qui lui succéda. Polyphron, l'autre frère, tua le meurtrier, puis fut assassiné lui-même par son neveu, devenu célèbre entre les tyrans cruels, sous le nom d'Alexandre de Phères. Il consacra aux dieux la lance dont il avait frappé Polyphron, tua le sage Polydamas, et fit égorger tous les habitants de deux villes qui l'avaient offensé. Les Aleuades de Larisse appelèrent à leur aide le roi de Macédoine, et celui-ci étant trop occupé chez lui, ils s'adressèrent à Thèbes. On leur envoya Pélopidas, dont le ferme langage effraya assez le tyran pour qu'il s'enfuît précipitamment avec ses gardes (368). De là Pélopidas passa en Macédoine. Il y était allé déjà en 369, après la mort d'Amyntas; il y retourna cette fois pour y renverser l'influence d'Athènes qui prévalait alors, et obligea le régent Ptolémée à faire amitié avec Thèbes; pour l'enchaîner à cette alliance, il emmena, comme otages, Philippe, frère du roi, et 30 jeunes gens des plus illustres maisons de Macédoine. « La Grèce put voir alors, dit Plutarque, à quel point de grandeur les Thébains étaient parvenus, l'opinion qu'on avait de leur puissance, et la confiance qu'inspirait leur justice. » Le dernier point est douteux, mais les deux autres ne le sont pas.

Cependant, comme au temps de la paix d'Antalcidas, les étrangers s'occupaient de réconcilier les Grecs. Ariobarzane, satrape de l'Hellespont, qui avait des motifs particuliers pour tirer Sparte de ses embarras, proposa

une réunion de députés des divers États à Delphes. Il y envoya un homme d'Abydos, Philiscos, avec beaucoup d'argent; mais Thèbes refusant d'abandonner Messène, rien ne put se conclure, et Philiscos se mit à lever des troupes pour le service des Lacédémoniens. Il fallait rompre cette alliance. Pélopidas fut envoyé au grand roi. D'autres députés arrivèrent de Sparte, d'Athènes, de l'Arcadie, de l'Élide, d'Argos, et la cour de Suses eut encore le joyeux spectacle de la Grèce aux pieds de ceux qu'elle avait vaincus (367). Artaxerxès n'eut d'attention que pour l'homme qui avait fait trembler Lacédémone, et il le trouva, vertu rare en Grèce, aussi incorruptible qu'il était brave. Tandis qu'un des députés d'Athènes se vendait pour quelque argent, Pélopidas rejetait tous les présents du roi; mais pour sa patrie il obtenait la reconnaissance de l'indépendance de Messène, l'ordre donné à Athènes de désarmer sa flotte, et la menace d'être aussitôt attaquée, faite à toute ville qui refuserait d'entrer dans l'alliance de Thèbes et de la Perse.

Il était facile au roi de donner des ordres, plus difficile de les faire exécuter. Athènes condamna à mort le député qui avait trahi ses intérêts; et, lorsque les alliés furent convoqués à Thèbes pour jurer devant un envoyé perse, d'observer les conditions imposées, tous refusèrent; les Arcadiens sortirent même à l'instant de la ville. Un d'eux, au retour de l'ambassade, avait dit dédaigneusement : « J'ai bien vu quantité de pâtissiers, de cuisiniers, d'échansons et d'huissiers, mais je n'ai pas vu un homme. La magnificence du roi n'est qu'une parade; son platane d'or tant vanté ne donnerait pas d'ombre à une cigale. » Ces paroles étaient de mauvais augure pour la Perse. Il y avait longtemps que ses armées n'intimidaient plus les Grecs; et voici que toutes les pompes de la cour de Suses n'excitent que la raillerie de ces esprits moqueurs. Le traité était donc non avenu. « Ainsi, dit Xénophon, s'évanouit le prétendu empire de Thèbes. »

Durant ces inutiles et honteuses négociations, Épaminondas avait pénétré une troisième fois dans le Péloponnèse pour arrêter la joie que Sparte prenait de sa récente victoire sur les Arcadiens, et contenir ceux-ci en prenant contre eux un point d'appui dans l'Achaïe et l'Élide (366). Il réussit à faire entrer les Achéens dans l'alliance de Thèbes. Cela ne dura guère, et les Arcadiens continuèrent à se tenir à l'écart. C'était un échec pour Thèbes, elle en éprouva un autre au nord. En 366, elle dépêcha Pélopidas à Alexandre de Phères pour l'amener à accepter le traité dicté par la Perse. Le tyran, voyant Pélopidas mal accompagné, se saisit de lui et le jeta en prison. « Dans le commencement, dit Plutarque, il permit aux habitants de Phères de l'aller voir, mais Pélopidas les exaltait par ses discours, et lui envoyait dire qu'il était insensé de mettre à mort tant de gens qui ne lui avaient rien fait, et de l'épargner lui, qui, une fois échappé de ses mains, ne manquerait pas de le punir. » Le tyran lui demanda pourquoi il était si pressé de mourir? « Afin que, devenu plus ennemi des dieux et des hommes, tu en périsses plus tôt. » Dès lors personne ne put approcher de Pélopidas. La femme d'Alexandre, Thébé, vint cependant voir en secret le héros. Il lui fit honte de laisser vivre un pareil monstre, et dès lors elle conçut le projet qu'elle exécuta plus tard.

Ici se placent deux mauvaises actions d'Athènes : sa jalousie contre Thèbes la jeta dans l'alliance du tyran; elle lui éleva une statue; elle lui envoya 30 galères et 1000 soldats, et jugeant cette fois, comme Sparte, que l'utile devait passer avant l'honnête, elle essaya de surprendre Corinthe, ville alors son alliée, pour assurer ses communications avec l'Arcadie. Elle échoua de ce côté, mais elle réussit de l'autre. Une armée que Thèbes fit partir pour délivrer Pélopidas fut battue, et eût péri, si Épaminondas, qui y servait comme simple soldat, ne l'eût sauvée. L'année suivante, le peuple lui ayant

rendu son commandement, il reparut en Thessalie, et il inspira assez de crainte au tyran, pour que celui-ci délivrât son prisonnier en échange d'une trêve de trente jours.

Thèbes avait reconquis son grand citoyen, mais perdu son influence sur la Thessalie, et par conséquent sur la Macédoine. Athènes, au contraire, refaisait à petit bruit son empire. Timothée venait de lui soumettre Samos, dépendance incertaine du grand roi (365), et l'année d'après, un satrape révolté lui avait cédé une partie de la Chersonèse. Dans le même temps elle fit rentrer dans son alliance les villes de la Chalcidique. Corinthe, effrayée de cette grandeur renaissante et des intentions qu'Athènes avait récemment montrées à son égard, voulut se retirer de tout conflit. Elle envoya demander aux Spartiates, s'ils pensaient que son concours pût leur assurer la paix; dans le cas contraire, elle sollicitait la permission de traiter. Sparte autorisa ce qu'elle ne pouvait empêcher. Épidaure, Phlionte, quelques autres encore, imitèrent Corinthe (366).

Thèbes n'en était pas là. Elle se roidit contre les difficultés pour garder le rang qu'elle avait pris. Elle n'avait jamais eu un vaisseau à la mer, Épaminondas lui persuada de construire 100 trirèmes, avec lesquelles il parcourut la mer Égée et l'Hellespont, sans remporter de notables succès, mais aussi sans éprouver de revers. La Thessalie avait échappé à son influence; elle y renvoya Pélopidas avec une armée. Il rencontra Alexandre aux Têtes de Chiens (Cynoscéphales), plaine parsemée de hauteurs, l'attaqua avec furie, le vainquit; mais se fit tuer en voulant joindre son ennemi qui se cachait au milieu de ses gardes (363).

Les villes thessaliennes, qui l'avaient appelé, le regrettèrent autant que les Thébains eux-mêmes, et lui firent des funérailles qui n'eurent jamais d'égales, si l'on admet que le plus bel ornement n'est ni l'or ni l'ivoire,

mais les larmes vraies, les regrets profonds et sincères d'un peuple entier. Sept mille Thébains envoyés contre Alexandre le forcèrent de rendre la liberté aux villes qu'il avait prises, et de jurer qu'il obéirait fidèlement à toutes les injonctions des Thébains.

La Thessalie, replacée sous son influence, Thèbes songea à y remettre le Péloponnèse. Épaminondas y conduisit en 362, une quatrième expédition.

Le désordre y était extrême. Les Éléens et les Arcadiens se battaient, et les choses allaient mal pour les premiers, malgré une diversion que Sparte fit en leur faveur, et qui ne lui réussit pas. Les Arcadiens s'emparèrent d'Olympie, où ceux de Pise, leurs alliés, firent célébrer les jeux. Cette vue rendit le courage aux Éléens. Ils vinrent en armes, au milieu de la solennité, attaquer les Arcadiens, que soutenaient 1000 hoplites d'Argos[1] et 400 cavaliers d'Athènes. L'action fut vive et glorieuse pour les Éléens, quoiqu'on les eût jusque-là regardés comme les plus mauvais soldats de la Grèce. Mais Olympie resta aux Arcadiens avec les trésors de son temple (364). Depuis que la guerre se faisait avec des mercenaires et de continue, elle était fort dispendieuse, et les gouvernements qui n'étaient pas assez sages pour l'éviter se trouvaient réduits à des expédients dangereux. Athènes avait pris l'argent de ses alliés et ainsi perdu leur dévouement. Sparte avait établi sur les siens de lourds impôts et provoqué des révoltes. Les archontes d'Arcadie, pour solder leurs éparites, mirent sans scrupule la main sur l'or sacré d'Olympie. Ce fut la ruine de la confédération arcadienne. Il y eut des dévots, parmi les

1. On a trouvé à Argos une inscription contenant une liste d'amendes infligées par les Argiens à un certain nombre de villes, notamment aux cités arcadiennes d'Aléa et de Stymphale et à toute la communauté des Arcadiens, τὸ κοινὸν τῶν Ἀρκάδων. M. Lebas en a conclu, qu'il s'agit là de l'ancienne amphictyonie d'Argos à qui l'abaissement de Sparte après Leuctres, avait rendu sa vigueur et qui comprenait, outre l'Argolide, l'Arcadie orientale; mais il n'a pu placer ce document qu'entre les années 371 et 147, sans oser leur assigner une date plus précise.

Arcadiens mêmes, qui réclamèrent contre cette impiété ; toute la ville de Mantinée, qui voyait Tégée recevoir une garnison béotienne et Mégalopolis appuyer en toute circonstance la politique ambitieuse des Thébains, se mit à la tête de cette opposition à la fois religieuse et patriotique, mais en même temps offrit de payer sa part de l'argent nécessaire pour l'entretien des éparites. Cités devant les Dix Mille sous l'accusation de vouloir rompre la confédération, les Mantinéens refusèrent de comparaître, et, menacés d'une attaque, fermèrent leurs portes. Les Dix Mille eux-mêmes interdirent l'emploi à de profanes usages des deniers sacrés. Aussitôt les mercenaires se dispersèrent, et les archontes, redoutant quelque accusation de sacrilége suivie d'un arrêt de restitution, appelèrent les Thébains.

Cependant les patriotes arcadiens firent conclure la paix avec l'Élide, à la condition que l'or enlevé d'Olympie serait restitué. Ils célébraient cette paix à Tégée, quand, au milieu de la fête, l'harmoste béotien qui commandait dans la ville une troupe de 300 hommes, et qui voyait dans cette paix la ruine de l'influence thébaine, s'empara de toute l'assemblée et l'emprisonna, feignant de croire à un complot pour livrer la place aux Lacédémoniens. L'indignation publique le força de relâcher ses captifs et de fuir en Béotie.

Ici se place une mauvaise action d'Épaminondas. Des députés allèrent à Thèbes demander la punition de l'harmoste, Épaminondas le justifia en reprochant aux Arcadiens d'avoir eux-mêmes violé l'alliance, lorsqu'ils avaient signé la paix avec l'Élide sans l'assentiment des Thébains. L'honnête homme disparaissait sous le citoyen intéressé à la grandeur même injuste de sa patrie.

Quand on connut la réponse de Thèbes, une partie de l'Arcadie s'arma et demanda des secours à Sparte et à Athènes. Ce fut pour arrêter cette défection du Péloponnèse que Thèbes y envoya, en 362, Épaminondas. Il

vint camper dans Tégée même pour mieux cacher ses mouvements, et là, apprenant qu'Agésilas, appelé par les Mantinéens, avait quitté Sparte avec toutes ses forces, il se jeta par une marche de nuit, dans la Laconie. « Si un Crétois déserteur n'eût couru avertir Agésilas, Sparte, absolument sans défense, était prise comme un nid d'oiseau. » Le vieux roi revint à temps; il pourvut à tout, et Épaminondas fut, comme la première fois, arrêté devant cette ville ouverte. Il avait cru la surprendre; il n'espéra pas la réduire par un siége; d'ailleurs il ne fallait pas se laisser enfermer dans cette vallée étroite, entre la ville et l'armée spartiate qui accourait. Il rentra en Arcadie à marches forcées, précédé de ses cavaliers, qui essayèrent un autre coup sur Mantinée; mais la cavalerie d'Athènes venait d'arriver dans cette place : elle sortit bravement au-devant d'un ennemi qu'elle était cependant habituée à craindre, et le repoussa. Dans cette action périt Gryllos, fils de Xénophon. Depuis qu'Athènes était rentrée dans l'alliance de Sparte, le décret de bannissement contre le compagnon et l'ami d'Agésilas avait été rapporté.

Le temps fixé pour la fin de l'expédition approchait. Épaminondas ne voulut point partir sans réparer l'éclat un peu obscurci des armées de Thèbes. Il vint chercher l'ennemi près de Mantinée, dans cette plaine où se croisent toutes les routes de l'Arcadie avec celles qui viennent de l'isthme, de l'Argolide et de la Laconie, et où tant de fois le sort du Péloponnèse a été disputé. Des cinq batailles livrées en ce lieu[1], celle-ci fut la plus célèbre, « car jamais Grecs contre Grecs n'avaient mis en ligne un si grand nombre d'hommes » : 22000 du côté des Spartiates, 33000 avec Épaminondas.

1. En 418, victoire d'Agis, 362 d'Épaminondas, 296 de Démétrius, 243 des Achéens, 206 de Philopœmen sur Machanidas. Sur la bataille livrée par Épaminondas. Cf. *Geschichtliche Untersuchungen über die Schlacht be Mantinea*, par Métropulos, 1858.

Il suivit la même tactique qu'à Leuctres. Il surprit ses adversaires qui ne s'attendaient pas à une action; il n'engagea que ses meilleures troupes, enfin il concentra sur un seul point une masse profonde qui renversa tout devant elle. Il combattit lui-même au premier rang; car dans ces républiques jalouses, les chefs devaient faire aussi l'office des soldats, et être les plus vaillants en même temps que les plus habiles. Épaminondas se laissa emporter trop loin en avant des siens, fut entouré d'ennemis et combattit longtemps, malgré plusieurs blessures, jusqu'à ce qu'il reçut dans la poitrine un coup de lance si violent que le bois se rompit et que le fer resta dans la plaie. Les Thébains arrachèrent avec peine son corps à l'ennemi, et l'emportèrent dans le camp respirant encore. Les médecins déclarèrent qu'il mourrait quand on retirerait le fer de la blessure. Alors il appela son écuyer pour savoir si son bouclier était sauvé; l'écuyer le lui montra. Il demanda ensuite de quel côté la victoire était restée; on lui dit qu'elle était aux Béotiens. « Eh bien! je puis mourir. » Il ordonna qu'on arrachât le fer. Dans ce moment, les amis qui l'entouraient firent entendre de grands gémissements; un d'eux s'étant écrié : « Eh quoi! Épaminondas, faut-il que tu meures ainsi sans laisser d'enfants de toi? — Non pas, reprit-il, non pas, par le grand Jupiter! car je laisse après moi deux filles, la victoire de Leuctres et celle de Mantinée » (362).

Avant d'expirer, Épaminondas avait encore voulu voir Iolladas et Daïphantos, deux de ses lieutenants qu'il jugeait dignes de lui succéder. « Ils sont morts, lui répondit-on. — En ce cas, faites la paix. » Thèbes, en effet, avait perdu tous ses chefs, et n'avait point, à Mantinée, gagné une victoire décisive. La cavalerie athénienne avait eu quelque avantage sur l'infanterie légère des Thébains; de part et d'autre l'aile gauche était restée maîtresse du terrain; de sorte que, des deux côtés, on réclama les morts, et que deux trophées s'élevèrent sur le champ de bataille.

« Ce combat, dit Xénophon, laissa autant de confusion en Grèce qu'il y en avait auparavant. » C'était, il est vrai, le dernier coup donné à l'empire spartiate, mais ce n'était pas la consolidation de l'empire thébain. Tous s'accordèrent à signer, l'année suivante, une paix qui reconnaissait l'indépendance de Messène et l'assurait aux autres États du Péloponnèse. Sparte seule protesta. Mais maintenant, seule, elle ne pouvait rien.

L'ouvrage de Xénophon s'arrête à la bataille de Mantinée. Nous avons perdu Hérodote après Platées, Thucydide en 411, Xénophon nous manque avec Épaminondas. Les grands hommes et les grands historiens sont morts ; la Grèce s'en va.

CHAPITRE XXVII.

ÉTAT DE LA GRÈCE AVANT LA DOMINATION MACÉDONIENNE.

Cependant, à défaut de grands hommes et de grandes choses, la Grèce, après la paix signée en 361, allait-elle au moins retrouver le calme ? On pouvait raisonnablement l'espérer.

Depuis un siècle et demi, elle se déchirait de ses propres mains. Les uns s'étaient armés pour saisir l'omnipotence, les autres pour briser l'usurpation. Sparte, Athènes, Sparte encore, puis Thèbes, s'étaient épuisées à soutenir une fortune trop grande. Chacune à son tour avait vu, le lendemain de la victoire, ses alliés se tourner contre elle. L'esprit d'indépendance municipale avait vaincu l'esprit d'union. L'expérience était achevée. La Grèce, obéissant à d'invincibles instincts, ne voulait pas devenir un empire.

De toutes ces dominations brisées, une seule était regrettable, celle d'Athènes et de Périclès. Tant qu'elle avait duré il y avait eu moins de cruautés et d'injustices, plus d'éclat et de prospérité que la Grèce n'en avait jamais connu. Sparte avait appesanti sur tous un joug

brutal. La conduite de Thèbes à l'égard de Thespies, de Platées, d'Orchomène, même à Tégée, l'habitude qu'elle commençait à prendre d'envoyer, elle aussi, des harmostes chez ses alliés, n'annonçaient pas une autorité plus douce. D'ailleurs elle n'avait aucun plan, et point de but élevé; comme Sparte, elle voulait le pouvoir pour le pouvoir même. La Grèce n'eût rien gagné à lui obéir. Cette domination, pas plus que celle de Lacédémone, n'avait donc en soi sa raison d'être. Toutes deux prenaient beaucoup et ne donnaient rien. On n'était plus, en effet, aux temps où une coalition était nécessaire. Le lendemain de l'invasion persique, il y avait à craindre un retour offensif, comme il y avait eu Xerxès après Darius; et c'est là ce qui avait légitimé l'empire d'Athènes. C'est aussi parce que cet empire sortit naturellement du milieu des faits qu'il fut si longtemps incontesté. Mais au moment où nous sommes arrivés, quels dangers l'œil le plus perçant pourrait-il découvrir? A l'orient, la Perse se débattait dans cette longue agonie des États orientaux, si peu vivants et pourtant si lents à mourir d'eux-mêmes. A l'occident, les Romains en étaient encore à rebâtir leur ville brûlée naguère par les Gaulois. Du nord, que redouter? Jason était mort et avec lui ses grands desseins. Quant à la Macédoine, si troublée et depuis tant de siècles impuissante, prophète bien moqué eût été celui qui eût prédit sa fortune prochaine[1].

Un ami de la Grèce eût donc, à cette heure, vu sans effroi finir la sanglante expérience qui s'était poursuivie depuis cinq ou six générations. Les Grecs, ne pouvant s'unir, semblaient du moins être arrivés à des conditions générales d'existence plus équitables et meilleures. Il n'y avait plus de peuple dominant sur un autre peuple, par conséquent plus d'empire; mais il y avait aussi moins de

1. Voy. dans Arrien, *Exp. Alex.*, VII, 9, 2, et dans Q. Curce, X, 10, la peinture qu'Alexandre fait à ses soldats du misérable état de la Macédoine à l'avénement de Philippe.

morcellement. Beaucoup de petits États avaient disparu au sein de confédérations qui maintenant couvraient des provinces entières; moyen plus sûr et moins contraire aux tendances impérieuses de l'esprit grec d'arriver, un jour peut-être, par l'union des ligues provinciales, à une confédération de tout le corps hellénique. En outre, ces ligues sont faites à des conditions plus justes. Tous les alliés d'Athènes, les plus faibles comme les plus puissants, ont une voix au congrès général, et tous les membres de la confédération d'Arcadie, comme ceux de la ligue achéenne, ont des droits égaux. Dans la nouvelle alliance entre Lacédémone et plusieurs peuples du Péloponèse, il est convenu que chaque État commandera sur son territoire.

Une des grandes iniquités de Lacédémone, l'hilotisme des Messéniens, était réparée : Messène était indépendante et Sparte enfermée dans sa vallée de l'Eurotas. L'Arcadie, renonçant à ses antiques divisions, avait réuni 40 de ses villages dans la Grande Cité, *Mégalopolis*, et formé un État capable de tenir en bride l'ambition spartiate, et de couvrir contre elle le reste du Péloponnèse. Corinthe, rassasiée de guerre, n'aspirait qu'à la paix, au commerce, au plaisir. Argos, naguère souillée de sang, voyait au moins les factions s'apaiser et lui donner quelque répit. Les Achéens renouaient leur vieille fédération avec les idées d'égalité et de justice qui leur vaudront l'honneur d'être les derniers survivants de la Grèce. La ligue béotienne obéissait à Thèbes, mais maintenant sans trop de contrainte. Athènes enfin relevait peu à peu sa marine, son commerce, et ramenait à elle ses anciens alliés par la sagesse de sa conduite.

Qui empêchait ces États rentrés dans leur limite de vivre en paix, après s'être mutuellement convaincus d'impuissance, dès qu'ils voulaient en sortir? Pourquoi ne seraient-ils pas redevenus ce qu'ils avaient été, trois quarts de siècle plus tôt, chacun un foyer de lumière?

Malgré tant de combats, ils n'avaient pas beaucoup perdu de leur population, et rien de leur activité physique ou intellectuelle. Leurs soldats étaient toujours les meilleurs soldats du monde, car la légion romaine n'avait pas fait ses preuves, ni la phalange macédonienne. Leurs savants, leurs artistes étaient nombreux. Pour l'art, pour la philosophie, pour l'éloquence, ce que l'on a appelé le siècle de Périclès, continuait.

Phidias, Polyclète, Zeuxis, Parrhasios étaient morts, et entre les mains de leurs successeurs l'art fléchit : le goût est moins pur, le style moins sévère. On donne trop à la grâce; on parle plus aux yeux qu'à la pensée. Comme il n'y a plus de grand peuple, déjà la grande architecture est morte, et, signe de décadence, quelques-uns pensent à remplacer le beau par le gigantesque. Dans quelques années Stasicratès offrira à Alexandre de tailler l'Athos en statue. Le héros eut plus de goût que l'artiste ; il refusa. A chacun son œuvre ; que l'homme laisse à Dieu ses montagnes.

Cependant Praxitèle naissait, peut-être cette année même. Pamphile, Nicias, Euphranor, le dernier à la fois peintre et sculpteur, florissaient; Apelles allait porter la peinture au plus haut degré de perfection que l'antiquité lui ait donné, et Lysippe mériter qu'Alexandre ne permît qu'à lui seul de reproduire, avec le marbre ou le bronze, sa royale image.

L'art montre donc à peine quelques symptômes de défaillance, plutôt encore pour l'avenir que dans le présent. L'éloquence et la philosophie n'en ont point. La tribune d'Athènes retentit des accents passionnés et virils de Démosthène, de Lycurgue, d'Hypéridès[1] et d'Hégésippos. Eschine y apporte le mouvement et l'éclat de sa parole ; Phocion sa vertu. Mais sortons de l'atmosphère

1. Cicéron admirait Hypéridès presqu'à l'égal de Démosthène. Il subsistait encore de lui au neuvième siècle, cinquante-deux discours qui depuis ont été perdus. Le plus célèbre, l'oraison funèbre de Léosthénès, a été retrouvé en 1848 et 1856, sur des papyrus tirés des fouilles de Thèbes en Égypte.

brûlante de Pnyx, descendons aux jardins d'Académos[1]; voyez ces hommes venus de tous pays et suspendus aux lèvres d'un disciple, d'un ami de Socrate; écoutez-le, c'est l'Homère de la philosophie, c'est un des révélateurs de l'humanité, c'est Platon. Les Grecs contaient que son vrai père était Apollon; qu'à son berceau les abeilles de l'Hymette avaient déposé leur miel sur ses lèvres, et que le jour où il fut conduit à Socrate, le philosophe vit un jeune cygne qui, s'élevant de l'autel de l'Amour, vint se reposer dans son sein, et prit son vol vers le ciel, avec un chant mélodieux qui charmait les divinités et les hommes.

Il tenait à ce qu'il y avait de plus noble dans Athènes: son père prétendait descendre de Codrus, et sa mère de Solon. Il entreprit d'abord un poëme épique, mais renonça aux vers pour la philosophie; je crois qu'il resta poëte bien plus qu'il ne le pensait et qu'on ne le dit.

Après la mort de Socrate, ses disciples dispersés avaient fondé diverses écoles: Euclide, celle de Mégare, qui revint à la métaphysique, dédaignée par le maître, mais prépara les voies aux pyrrhoniens; Aristippe, le précurseur d'Épicure, celle de Cyrène, qui proposa pour but à l'homme, le bonheur, mais en l'y conduisant par le plaisir, au lieu de l'y mener, comme Socrate, par la vertu; Antisthène, enfin, l'école cynique, autre exagération mauvaise, qui, prétendant revenir à la nature, tuait la société. Platon prit une route et plus haute et plus large. Il étudia aussi l'âme humaine, mais cette connaissance ne fut pour lui que le point de départ d'un système qui, sortant du ferme terrain de la conscience, voulut s'élever jusqu'à la connaissance de tous les êtres et de Dieu,

1. Ces jardins d'Académos étaient à six stades de la ville; des allées ombreuses, rafraîchies par des eaux courantes, et de magnifiques platanes, faisaient de ces jardins un lieu charmant de promenade. L'autel de l'Amour était à l'entrée, avec la statue du dieu; dans l'intérieur se trouvaient les autels de plusieurs autres divinités. Platon y venait tous les jours et y enseignait, ce qui valut à son école le nom d'Académie.

leur principe commun. Il reprenait donc les spéculations métaphysiques, si justement condamnées par Socrate; il rendait à l'imagination les droits que son maître lui avait déniés, et il expiait cette imprudence, à la fois téméraire et heureuse, en mêlant l'or pur et le plomb vil, dans l'édifice qu'il éleva.

L'immortel rêveur, en effet, est dans la vérité, quand il plane au-dessus de ce monde pour chercher en Dieu même, en un Dieu éternel et réunissant toutes les perfections, les principes de la société et de la morale individuelle; il descend au-dessous du plus vulgaire législateur, quand il veut donner un corps à ses conceptions grandioses. Disciple à la fois de Socrate et de Lycurgue, il emporte, d'un sublime effort, l'âme au pied de l'éternelle justice; mais pour exiger d'elle plus que sa nature ne peut donner, il la laisse retomber au milieu des souillures d'une vie où toutes les conditions de l'ordre social sont renversées. Il donne à la conscience son rang, au-dessus de toutes les vicissitudes, et à l'âme l'immortalité; il voit le bonheur dans la vertu, même bafouée et clouée sur la croix; il voit le malheur dans le crime, même heureux et honoré; il est chrétien dans sa morale, j'allais dire dans son dogme, avant le christianisme; et la cité qu'il fonda dans sa *République* n'est qu'un monstrueux assemblage d'existences et de lois contre nature : la promiscuité des biens, des enfants et des femmes, la mort des nouveau-nés contrefaits ou dépassant le chiffre immuable des citoyens, l'esclavage consacré, le système des castes établi, la liberté détruite, les enfants menés à la guerre « pour qu'on leur fasse en quelque sorte goûter le sang, comme on fait aux jeunes chiens de meute, » la cité, enfin, fermée aux étrangers, aux poëtes dramatiques, à Sophocle, à Eschyle, à Hésiode, même à Homère[1]. Il cite le divin aveugle devant le juge de sa Répu-

1. Il est juste de dire que les *Lois*, son dernier ouvrage, mais écrit à

blique, il l'accuse, le condamne; et rompant sans retour, mais douloureusement, avec le poëte bien-aimé, il répand sur lui des parfums, il orne sa tête de bandelettes, et le reconduit hors des portes, comme un corrupteur de l'État. Il proclame Dieu, sa providence, sa bonté infinie; mais cette bonté, il l'offense, et l'élève de Socrate justifie la mort de son maître, quand il inscrit en tête de ses lois le droit de bannir celui qui n'aurait pas sur Dieu la même opinion que lui-même.

Un communisme idéalisé, un despotisme légal et vertueux, une théocratie philosophique, bien que ces mots hurlent à côté l'un de l'autre, et les aberrations les plus étranges, parce qu'il confond l'État et la famille, voilà en politique sociale le dernier mot de Platon, de l'homme pourtant qui fonda la philosophie spiritualiste et porta si haut la morale, du théologien qui mérita l'admiration des Pères de l'Église.

En 360 Platon était âgé de soixante-dix ans; mais il avait encore toute la plénitude de son brillant génie, toute sa divine élégance et sa mélodieuse parole. Aristote en avait vingt-quatre. Entre ces deux colosses de la pensée, il n'y a point place pour Xénophon, qui avait timidement lutté contre le premier, accusant « ces hommes fameux, devenus amoureux des mystères de l'Égypte, » et opposant son *Banquet* au *Banquet* de Platon, sa *Cyropédie* à la *République*[1].

Aristote, né en 384, à Stagire, dans la Chalcidique, d'un Asclépiade, médecin du roi de Macédoine, Amyntas II, vint à 17 ans à Athènes, où, pendant 20 années,

quatre-vingts ans, ne renferment pas ces étranges aberrations. Quant à cette proscription des poëtes, Pythagore, dont Platon a emprunté sur tant de points les doctrines, l'avait déjà prononcée.

1. Je dois dire que le passage cité est pris d'une lettre peut-être apocryphe, et que suivant Bœckh le *Banquet* de Platon est postérieur à celui de Xénophon. Mais la *Cyropédie* est un de ses derniers ouvrages. Un fait prouve leur inimitié : Platon n'a pas nommé une seule fois son ancien condisciple, et Xénophon ne nomme Platon qu'une fois, à propos d'un fait très-insignifiant. *Entretiens*, liv. III, ch. VI, 1.

il écouta Platon, où pendant 13 autres années, de 335 à 323, il enseigna lui-même. A l'avénement de Philippe, Aristote n'avait encore rien écrit, rien enseigné, car il n'ouvrit son école, au Lycée, qu'à l'âge de 50 ans. Mais déjà il montrait cette activité prodigieuse qu'il eut jusqu'à son dernier jour, et qui faisait dire à son maître, qu'avec lui c'était le frein qu'il fallait et non l'éperon. Il n'avait donc point encore formé ce recueil de cent cinquante-huit, d'autres disent de deux cent cinquante-cinq constitutions, tant grecques que barbares, que nous avons perdu, mais d'où il tira sa *Politique*, ni composé sa prodigieuse histoire des animaux. Pour de telles œuvres, il fallait, ce qu'il eut plus tard, l'amitié de deux rois, et le secours d'Alexandre, qui lui donna huit cents talents pour sa bibliothèque, et employa des milliers d'hommes à rechercher pour lui les plantes et les animaux de l'Asie. En 359, le colossal monument qu'Aristote devait élever à la science, n'était pas debout, mais l'artiste était à l'œuvre dans les profondeurs de sa pensée. Venu après deux siècles de prodigieux efforts, faits par l'esprit grec pour pénétrer les secrets du monde, Aristote rassembla tout en lui, pour tout féconder. Il dressa l'inventaire des connaissances humaines, comblant les lacunes, créant des sciences nouvelles, et en portant d'un coup quelques-unes à leur perfection. Quel homme, que celui dont on a pu dire : « Depuis Aristote, la science de la pensée n'a fait ni un pas en avant, ni un pas en arrière. »

Aristote embrassa, comme Platon, dans une théorie systématique l'ensemble des choses; mais en sacrifiant moins que lui le réel à l'idéal. Il saisit puissamment le monde des faits contingents, et mérita par la haute portée, autant que par le caractère encyclopédique de ses ouvrages, d'être appelé, comme l'appellent les Arabes, le précepteur de l'intelligence humaine. Il fonda la méthode d'observation, puissant agent de découvertes; mais il la soumit à la pensée qui analyse et compare, qui

trouve les principes et proclame les lois de la vie : ici simples, là compliquées, suivant que l'organisme se développe ; fatales, au dernier degré de l'échelle des êtres, libres et morales dans l'homme, mais soumises encore, dans cette sphère plus haute, à la cause première qui communique à l'univers le mouvement et la vie. Ce dieu d'Aristote n'est guère, il est vrai, qu'un premier moteur, indifférent à l'homme, et ne lui assurant point une vie à venir récompensée ou punie. Ces larges horizons ouverts par Platon à l'âme humaine, Aristote les ferme et les voile. Pourtant, si la lettre à Alexandre était de lui, on y trouverait, comme un écho du texte biblique : *Cœli enarrant gloriam Dei* : « Dieu est un, quoiqu'il ait plusieurs noms, suivant les différents effets qu'il produit. Sa puissance est infinie, sa beauté sans égale, sa volonté immuable, sa vie immortelle. Il siége au plus haut des cieux, en un lieu immobile, d'où il donne, comme il lui plaît, l'impulsion aux sphères célestes.... Le monde est une grande cité dont Dieu est la loi suprême. De quelque nom qu'on l'appelle, Zeus, Nécessité, Destin, il est toujours lui, traversant le monde appuyé sur la justice qui l'accompagne, pour punir ceux qui transgressent sa loi. »

En morale, Aristote n'ajoute rien à Platon, mais combien il lui est supérieur dans sa politique ! Sans doute il sacrifie trop encore, avec l'antiquité tout entière, l'individu à la société et il admet l'esclavage, par des raisons, heureusement, qui ont servi à le renverser[1]. Par cette double erreur Aristote paye tribut à son temps. Mais il

1. Préoccupé du désir de donner un principe, par conséquent une légitimité à l'esclavage, fait universel dans la société antique, et ne pouvant le fonder ni sur une convention, ni sur le droit de guerre, il l'établit sur l'inégalité naturelle des hommes, dont les uns sont destinés à servir, les autres à commander, thèse qu'un mot du christianisme renversa. Il faut faire encore attention à ce qu'il dit de l'éducation. Comme tous les législateurs anciens qui, très-judicieusement, voulaient, dans l'enfant, préparer l'homme et le citoyen, il plaide pour l'éducation publique et libérale contre l'éducation domestique et ce que nous appelons l'instruction professionnelle. Cf. Janet, *Histoire de la philosophie morale et politique*, t. I, p. 174.

ne confond pas, comme Platon, l'État et la famille, doctrine funeste qui conduit à tous les despotismes, celui de la foule aussi bien que celui d'un tyran, parce qu'il suppose la cité toujours mineure, et par conséquent toujours en tutelle. Il fait bien sortir la société de la famille, mais il montre que si le principe de l'une est l'autorité, le principe de l'autre est la liberté et l'égalité; dans la première, il trouve un pouvoir royal, celui du père; dans la seconde, un pouvoir républicain, celui du magistrat qui obéit à un mandat, alors même qu'il commande. Du reste, ce grand esprit ne pouvait s'enfermer dans un système étroit. Aristote admet tous les gouvernements, les violents exceptés, car il avait déjà cette idée à laquelle tous ne sont pas arrivés, même aujourd'hui, qu'une question de gouvernement est avant tout une question de rapport, telle forme d'autorité publique pouvant convenir à un État laquelle serait fatale à un autre. Il est remarquable que sa défense du principe que nous appelons le suffrage universel, soit la meilleure qu'on puisse encore présenter, et qu'il ait pressenti, deux mille ans avant qu'il n'arrivât, le rôle important des classes moyennes: le gouvernement de ses préférences est celui qui fait la part à la fortune, au mérite et à la liberté, c'est-à-dire un gouvernement de transactions où ces forces se tempèrent mutuellement.

La pensée humaine suit encore, après vingt-deux siècles, les deux voies ouvertes par Platon et le Stagirite: religieuse, morale et poétique avec l'un, savante, rigoureuse et sévère avec l'autre. Elle obéit à la puissante impulsion d'Aristote, et, comme lui, veut pénétrer tous les mystères du monde physique et de l'âme humaine; mais elle écoute aussi la voix du cygne mélodieux, et suit les nobles inspirations du spiritualisme platonicien.

Le temps où l'humanité faisait de telles conquêtes, n'était pas un temps d'hébêtement moral. Je trouve encore dans Isocrate ces belles paroles: « Ne faites pas aux

autres ce que vous ne voudriez pas souffrir d'eux, et soyez à leur égard ce que vous souhaitez qu'ils soient pour vous[1]. » Voilà même la charité chrétienne qui commence : « Il faut aimer les hommes, ajoute-t-il; si nous n'aimons pas les êtres dont le sort nous est confié, hommes, animaux même, comment pourrons-nous les bien gouverner[2] ? »

Où donc y avait-il décadence? En deux points, tous deux se touchant, et sans doute nés l'un de l'autre. La poésie s'en va, chassée par ses deux sœurs, l'éloquence et la philosophie; la foi patriotique s'en va, minée par le malheur et la crainte.

Comme une vaillante armée qui, en avançant toujours, laisse sur chacun des champs de bataille où elle a vaincu, quelques-uns de ses meilleurs soldats, la Grèce ne voit plus à ses côtés, mais bien loin derrière elle, ceux dont les chants avaient charmé sa virile jeunesse. Durant toutes ces guerres, le ciel s'est assombri; l'élan, l'enthousiasme sont tombés. Plus de poëtes maintenant. La lyre de Pindare est brisée comme celle d'Homère, de Sophocle et d'Aristophane. Le monde se fait vieux, la muse n'y trouve plus de ces aspects nouveaux qui l'inspirent; et volontiers elle dirait : il n'y a plus rien à voir sous le soleil. Au lieu de poëtes, ce sont maintenant les savants, les philosophes qui viennent regarder sous cette enveloppe, pour analyser et décomposer ce qu'ils y trouvent. Ils arrachent et déchirent ce voile d'Isis que la muse avait brodé de si brillantes couleurs. Sans doute la science y gagne, l'esprit s'agrandit et s'élève; des conceptions plus viriles, et plus véritablement religieuses, prendront la place des antiques légendes; mais adieu sans retour aux

1. *Nicoclès*, 61 et 49.
2. Isoc., *Ad Nicoclem*, 15. Déjà Euripide, l'élève d'Anaxagore, avait présenté, au théâtre, des idées bien supérieures à celles de la morale et de la religion populaires. Voy. la thèse de M. Maignen, sur la *Morale d'Euripide*, et Patin, *Études sur les tragiques grecs*.

chants aimés, aux chants qui berçaient l'âme si doucement, quand ils tombaient de la bouche d'Homère, qui l'enflammaient et lui soufflaient le patriotisme et le dévouement, quand ils s'échappaient des lèvres frémissantes de Tyrtée ou de Simonide, de Pindare ou de l'héroïque soldat de Marathon.

La démocratie triomphante est pour quelque chose dans cette ruine de la poésie grecque. La tribune, trop pleine d'émotions, tue le théâtre. Quiconque sent en soi le talent ou le génie devient orateur, et l'invincible attrait des succès de parole empêche de chercher des succès différents. Un siècle plus tôt la philosophie eût laissé aux muses Platon, certainement, peut-être Aristote même; l'éloquence leur eût abandonné aussi quelques-unes de ses conquêtes.

En ceci, au moins, il n'y a qu'échange entre les neuf sœurs; ce qu'une perd, l'autre le gagne. L'esprit grec, pour cela, ne baisse pas, bien qu'une corde puissante et chère ait cessé de vibrer. Mais ce qui s'en va sans retour c'est la foi politique. Athènes, Sparte ont perdu la première vertu d'un peuple, la croyance à elles-mêmes. Elles n'ont plus, l'une depuis Égos-Potamos, l'autre depuis Leuctres et Mantinée, cette confiance, cette juvénile audace qui, tempérée par la raison, surtout quand cette raison s'appelle Périclès, fait accomplir de grandes choses. Jadis, l'intervalle qui séparait le peuple athénien de ses chefs était à peine celui qui sépare deux combattants, l'un au premier rang l'autre au second; et à Miltiade, à Cimon, à Aristide, il n'était pas même accordé une place à part pour leurs noms sur les trophées de victoires. Aujourd'hui les Athéniens ont si petite opinion d'eux-mêmes, que les voici retournés au culte des héros. Pour un devoir accompli, pour un mince exploit de guerre, ils donnent ce qu'ils ne donnaient naguère qu'aux dieux, des statues de marbre ou d'airain, et bientôt ils prostitueront jusqu'aux honneurs divins. C'en est fait! la

Grèce aura peut-être encore de grands hommes, elle n'aura plus de grands peuples.

On lit dans Isocrate un mot qui, contre l'habitude, est juste et profond : dans Athènes, on ne trouve plus d'Athéniens[1]. « Nous avons perdu en Égypte deux cents navires avec les équipages ; cent cinquante auprès de Cypre; dans la Thrace dix mille hoplites, tant à nous qu'à nos alliés; en Sicile, quarante mille soldats, deux cent quarante galères; dernièrement encore, dans l'Hellespont, deux cents navires. Qui pourrait compter encore tout ce que nous avons perdu en détail, soit en hommes, soit en vaisseaux? Il suffit de dire qu'éprouvant chaque année de nouvelles disgrâces, nous célébrons tous les ans de nouvelles funérailles publiques. Nos voisins et les autres Grecs accouraient en foule à ces pompes funèbres, moins pour partager notre douleur que pour jouir de nos calamités. Enfin Athènes voyait peu à peu les tombeaux publics se remplir de ses citoyens, et leurs noms remplacés sur les registres par des noms étrangers. Ce qui prouve la multitude d'Athéniens qui périrent alors, c'est que nos familles les plus illustres et nos plus grandes maisons, qui avaient échappé à la cruauté de la tyrannie et à la guerre des Perses, furent détruites et sacrifiées à cet empire maritime, l'objet de nos vœux. Et si par les familles dont je parle, on voulait juger des autres, on verrait que le peuple d'Athènes a été presque entièrement renouvelé[2]. »

Rome aussi s'est ouverte aux étrangers, et a longtemps trouvé dans cette politique sa force et sa grandeur. Mais Athènes, ville de commerce et d'industrie, ne se recrutait pas, comme la cité latine, d'hommes ayant à peu près même sang, mêmes coutumes et mêmes idées. Des

1. Quoi qu'en dise Platon dans le *Ménéxène*. Mais le *Ménéxène* est-il bien sérieux ?

2. Φανεῖμεν ἂν μικροῦ δεῖν ἀντηλλαγμένοι, Isocrate, *sur la Paix*, ch. LXXXIX, édit. Didot, p. 113.

Asiatiques, des Thraces, accouraient dans ses murs y apportant des mœurs nouvelles et mauvaises. L'incrédulité augmentait. Si les dieux se mouraient, le culte de la patrie et un sentiment énergique des devoirs de l'homme et du citoyen auraient pu remplacer avec avantage l'ancienne religion trop bafouée. Mais quelle patriotique ardeur pouvait avoir cette population étrangère, ces enfants qu'Athènes n'avait point portés, qu'elle n'avait pas nourris de sa parole, des leçons de son histoire? Quels citoyens faisaient ces aventuriers, ces métèques enrichis? Démosthène se plaint de ne pas trouver dans la turbulente et rieuse assemblée où il parle, la gravité nécessaire aux grandes affaires. Partout ailleurs, même légèreté frivole en face des devoirs austères qu'un contemporain de Périclès savait si bien remplir. Sauf un goût délicat pour l'art, mais pour l'art efféminé qui charme et distrait, pour celui d'Isocrate, non pour l'art viril, qui élève et enflamme, pour celui de Polyclète et de Sophocle, Athènes devenait Carthage. Le gain et le plaisir y étaient la grande affaire[1].

Une autre influence mauvaise, délétère, dans toutes les cités riches, était celle de l'esclavage. L'esclave, voué par sa condition même à la sensualité, au vol, à la ruse, à toutes les basses et ignobles passions, se vengeait de l'homme libre en le corrompant pour profiter de ses vices. Des débauchés ne sont jamais de bons citoyens.

Il en coûte à dire, la philosophie elle-même, en hostilité avec l'ordre social établi, n'était pas une école de patriotisme, mais un dissolvant de plus jeté dans la cité. La grandeur, le salut de l'État étaient la constante préoccupation des contemporains de Miltiade et de Périclès; les élèves de Socrate se disent, comme lui, citoyens du monde, enseignent avec Platon le mépris des institutions nationales, avec Zénon une indifférence égale

1. Voy. un beau passage dans Montesquieu, *Esprits des lois*, liv. III, ch. II.

pour la liberté et la servitude, ou même, ainsi que Xénophon à Coronée, tirent l'épée contre leurs concitoyens.

Cette indifférence politique, cette sensualité béotienne qui envahissaient même la cité de Solon, étaient célébrées en plein théâtre, sans que le poëte eût cette fois l'excuse d'Aristophane, quand celui-ci faisait jouer ses *Acharniens*. « Quels contes est-ce que tu nous débites là ? dit Alexis. Et le Lycée, et l'Académie et l'Odéon, niaiseries de sophistes où je ne vois rien qui vaille. Buvons, mon cher Sicon, buvons à outrance et faisons joyeuse vie, tant qu'il y a moyen d'y fournir. Vive le tapage, Manès ! Rien de plus aimable que le ventre. Le ventre c'est ton père ; le ventre c'est ta mère. Vertus, ambassades, commandements, vaine gloire et vain bruit du pays des songes ! La mort te glacera au jour marqué par les dieux ; et que te restera-t-il ? Ce que tu auras bu et mangé, et rien de plus. Le reste est poussière, poussière de Périclès, de Codrus, de Cimon. »

De ce mal, la défaillance des vertus civiques, en naît un autre qu'il faudrait appeler d'un nom particulier, car c'est un phénomène général qu'on retrouve à plusieurs époques de l'histoire, dans l'Italie dégénérée comme dans la Grèce mourante, dans l'Égypte décrépite et l'Orient épuisé, à Carthage et dans le chaos où s'éteint la guerre de Trente ans : je veux dire l'habitude de vendre son sang, son courage pour se mêler à des querelles où nul intérêt élevé ne vous appelle. Si le droit de tuer est un droit terrible dans les guerres légitimes où le soldat défend sa patrie et ses pénates, que sera-ce quand il tuera pour vivre, par métier et pour gagner quelque argent ? Un fait immoral ne peut avoir que d'immorales conséquences : les mercenaires achèveront de ruiner la Grèce. Depuis longtemps les Grecs connaissaient trop les routes de Suses et l'argent du grand roi. Il en avait toujours à sa solde des troupes nombreuses, et depuis le jeune Cyrus,

son intervention dans les affaires de la Grèce n'a d'autre but que d'y ramener la paix, pour y trouver des soldats à vendre. Il y prend même des généraux, il loue les services de Chabrias et d'Iphicrate. Le danger n'est pas seulement dans l'or corrupteur que ces mercenaires rapportent, ni dans l'oubli de la patrie et de ses devoirs austères, dans les habitudes de violences et de rapines que la vie des camps leur a données, dans les vices que le mol Orient leur inocule; car si beaucoup encore reviennent dans leurs cités étaler ces richesses mal acquises, bien peu dans quelques années s'y décideront. Ils mourront là où ils auront vécu; et alors le mal pour la Grèce sera dans cette migration continuelle qui lui enlèvera le meilleur de son sang. Tout homme d'activité, de courage, d'ambition, toute la partie énergique de la population grecque courra en Asie, et ainsi la mère patrie se dépeuplera. A Issus, Darius aura 40 000 mercenaires grecs. Sous Alexandre et ses successeurs le mal décuplera d'intensité, et la Grèce périra, suivant l'énergique expression de Polybe, faute d'hommes.

Déjà cette fatale habitude gagne la Grèce même. Les villes pour vider le plus léger différend, ne s'en rapportent plus au courage de leurs citoyens. Elles soudoient des mercenaires. Orchomène, en 371, en achète pour combattre une petite et obscure cité d'Arcadie; Athènes ne peut plus s'en passer; les tyrans de Thessalie comme ceux de Sicile, n'ont pas d'autres soldats; Sparte elle-même en soudoie[1]. La Grèce n'est plus qu'un grand

1. Sur sa flotte, en 374, elle avait 1500 mercenaires, et Denys lui en envoya qui lui furent très-utiles. Sa cavalerie en renfermait toujours un certain nombre, et Xénophon veut que le cinquième de la cavalerie soit formé d'étrangers soldés. *Du Commandement de la cavalerie*, ch. IX. En 378, deux villes d'Arcadie, Clitor et Orchomène, étaient en guerre; la première n'avait que des mercenaires. En 371, Orchomène avait une garnison de 500 mercenaires qu'Agésilas employa. Jason en avait 6000, Xénoph., *Hellén.*, liv. VI, chap. I, 5. Chabrias servait le roi d'Égypte, Acoris; Athènes le force de revenir. Iphicrate va alors diriger les opérations des Perses, et leur amène 20000 Grecs. Plutarque, *Artaxerxès*. Le roi de Sidon, révolté contre les Perses, a 4000 mercenaires grecs, sous le Rhodien

marché où il se vend du courage à tous les prix : marchandise frelatée, car ce courage vénal est toujours mêlé de perfidie et de trahison. Avec lui plus de victoire certaine, plus de négociation sûre. Un jour, Iphicrate reçoit d'Amphipolis des otages qui vont enfin rendre à Athènes cette grande cité. Un mercenaire lui succède. Il restitue les otages et passe au service du roi de Thrace : Amphipolis est perdue. Cette leçon, pas plus que bien d'autres, ne profita aux Athéniens. Les fêtes, les luttes des orateurs et les spectacles, qui n'étaient jadis qu'une distraction aux virils travaux du commerce et de la guerre, étaient devenus le principal. Pourquoi ce peuple délicat et bel esprit, ce roi courtisé par tant de flatteurs, n'aurait-il pas, aussi bien qu'un potentat, une armée à ses gages? « Avec un peuple nombreux, dit Isocrate, avec des finances épuisées, nous voulons comme le grand roi nous servir de troupes mercenaires.... Autrefois si on armait une flotte on prenait pour matelots des étrangers et des esclaves; les citoyens étaient soldats. Aujourd'hui nous armons des étrangers pour combattre, et nous forçons les citoyens à ramer. Ainsi, quand nous faisons une descente sur les terres ennemies, on voit ces fiers citoyens d'Athènes, qui prétendent commander aux Grecs, sortir des vaisseaux la rame à la main, et des mercenaires s'avancent au combat couverts de nos armes. » Dès que la guerre est déclarée, s'écrie Démosthène, le peuple tout d'une voix décrète : « Qu'on appelle dix mille, vingt mille étrangers. » La vie de soldat devenant un métier, le luxe se glissa dans les camps, embarrassa les

Mentor, qui sortait du service d'Égypte. Phocion et Évagoras en commandent, dans le même temps, 8000 dans l'armée persique, 10 000 autres accourent à l'appel d'Artaxerxès. Ces forces réunies attaquent Nectanébos, qui a, de son côté, 20 000 mercenaires. C'étaient plus de 40000 Grecs combattant sous des drapeaux différents et au service de l'étranger. Diodore, liv. IV, ch. IV-XLVIII; Cf. Xénoph., *Hellén.* liv. III, chap. I, 13; III, 15; liv. IV, chap. II, 5; IV, 14; VIII, 35; liv. VII, 5, 10; Démosthène et Isocrate s'élèvent sans relâche contre cette coutume fatale. Voy. sur *Isocrate* une excellente étude de M. Havet.

armées de bagages, et rendit leur entretien plus coûteux : autre sujet des plaintes de Démosthène.

Ainsi se perdaient les habitudes militaires et toutes les vertus qui tiennent aux armes. Les armées cessant d'être nationales, les généraux cessèrent d'être citoyens. Ils devinrent des chefs de bandes occupés de se faire quelque établissement avantageux, de gagner le plus possible en se mettant au service des étrangers, parfois même des ennemis de leur patrie. Ainsi Chabrias accepta le commandement des forces de l'Égypte révoltée, dans un temps où Athènes recherchait l'alliance du grand roi ; et il revint de ce service avec des mœurs si dissolues que la licence d'Athènes ne put même lui suffire. Iphicrate, qui conduisit 20 000 mercenaires grecs à Artaxerxès, devint le gendre du Thrace Cotys et le seconda dans des expéditions ouvertes contre les Athéniens. Tous ces généraux, dit Théopompe, même le fils de Conon, Timothée, de tous le plus patriote et le plus désintéressé, préféraient la vie molle des contrées étrangères au séjour d'Athènes. Charès, un des favoris du peuple, vivait d'ordinaire à Sigée, sur la côte d'Asie. Agésilas alla mourir octogénaire au service d'un roi égyptien, et termina en aventurier une vie qui n'avait pas été sans gloire.

Il résultait de là deux autres conséquences fâcheuses : la première, c'est la facilité du peuple à concevoir des soupçons sur des généraux qui avaient trop d'amis à l'étranger pour servir avec ce dévouement qui ne veut d'autre alternative que le succès ou la mort ; la seconde, c'est la séparation, mauvaise en un petit État, qui se fit entre la tête qui concevait et la main qui exécutait. Les grands hommes d'Athènes de l'âge précédent étaient tous, et tour à tour, orateurs et généraux. Phocion, au dire de Plutarque, fut le dernier qui abordât aussi résolûment la tribune que le champ de bataille. De là l'influence d'hommes qui, n'ayant pas été mêlés de près aux affaires, souvent les compromettaient pour une période

bien cadencée et un applaudissement des gens du Pnyx. Iphicrate, accusé, ne sut se défendre qu'en montrant son épée et les poignards des jeunes gens qu'il avait répandus dans l'auditoire.

Il y a une force capable de réparer bien des fautes, l'amour du pays. Les Grecs avaient deux patries, leur ville d'abord, ensuite la Hellade. Dans l'intérieur des cités le patriotisme fléchissait, dans la nation même le sentiment de la nationalité hellénique s'effaçait. L'union fraternelle des tribus grecques avait toujours été bien faible, même aux plus beaux jours; alors du moins, la haine pour l'étranger était vigoureuse, et tous au besoin s'unissaient contre lui. Quand Mardonius offrait aux Athéniens les riches présents de son maître, ils repoussaient l'amitié du barbare, aussi héroïquement qu'ils avaient repoussé ses armes. Un siècle s'écoule, tout change. Sparte, Thèbes, Athènes elle-même, courtisent le grand roi, reçoivent son or, obéissent à ses ordres. A force de s'envier, de se haïr, et de guerroyer les unes contre les autres, les cités grecques en sont venues à préférer l'étranger au compatriote. Ce sont les Perses qu'aujourd'hui tel peuple appelle; demain il cherchera ses alliés autre part; mais toujours l'étranger aura maintenant la main dans les affaires de la Grèce. Au bout de ces habitudes, de ces querelles, de cet affaissement moral, il y a certainement un maître.

Remarquez que la guerre n'est pas seulement entre les villes, mais entre les factions de chaque cité. Partout se trouvent deux partis dont chacun n'aspire qu'à vaincre, chasser ou exterminer l'autre; et, pour y réussir, recourt à tous les moyens. En quatre-vingts ans, on compta onze révolutions chez les Chiotes. C'était pourtant un des peuples les plus sages de la Grèce. Plutarque rapporte qu'après une de ces commotions, les vainqueurs s'apprêtaient à égorger ou à bannir les vaincus, lorsqu'un d'entre eux, Onomadème, se leva et leur dit : « Je pense qu'il est bon que nous laissions quelques-uns de nos ennemis dans la

ville ; car si nous les chassons tous, c'est entre amis que la haine et la guerre civile éclateront désormais. » Cet Onomadème était un avisé personnage; il savait qu'une ville grecque ne pouvait exister sans factions, et il ne ménageait ses adversaires qu'afin que son parti eût toujours sous la main des gens sur qui passer sa colère.

En résumé, bien qu'à la mort d'Épaminondas rien ne montrât la ruine prochaine du monde grec, puisque si en littérature certains genres faiblissaient, c'était au profit de certains autres; puisque si en politique les grands États étaient abaissés, c'était à l'avantage des petits; puisque enfin si les peuples plus mélangés, plus amollis, plus corrompus, avaient perdu de leurs vertus civiques, il y avait encore des citoyens, tels que Lycurgue et Démosthène; la décadence avait bien réellement commencé. Mais elle pouvait durer longtemps, sans amener de catastrophe; car le courage et l'esprit militaire n'étaient éteints ni à Thèbes, ni à Lacédémone; et on verra les Athéniens se souvenir plus d'une fois du nom qu'ils portent. L'union, si souhaitable pour le salut et la grandeur de la Grèce, avait été reconnue impossible et le patriotisme national était affaibli; mais comme aucun ennemi extérieur n'était alors menaçant, l'union, pour le moment, n'était pas nécessaire, et l'habitude d'invoquer l'assistance des barbares ne semblait pas un danger sérieux.

La Grèce paraissait donc avoir encore devant elle de longs jours; et elle fût restée maîtresse de cet avenir sans le phénomène, unique dans l'histoire, de deux grands hommes se succédant sur le même trône. La Macédoine a tué la Grèce : Philippe l'asservit; Alexandre lui fit plus de mal, il l'entraîna sur ses pas et la dispersa sur la surface de l'Asie. La Grèce, après lui, fut à Alexandrie, à Séleucie, à Antioche, à Pergame, aux bords du Nil, du Tigre et de l'Indus, partout, excepté en Grèce.

SEPTIÈME PÉRIODE.

SUPRÉMATIE DE LA MACÉDOINE.

(359-272.)

PREMIER ASSERVISSEMENT DE LA GRÈCE.

CHAPITRE XXVIII.

PHILIPPE[1].

Nous avons vu s'élever rapidement une grande puissance, celle de Thèbes; mais avec Épaminondas, cette puissance fut ensevelie sous les lauriers de Mantinée. Jamais chute ne fut plus près du triomphe. Le résultat des étonnants succès de cette cité fut d'enlever à Sparte ses conquêtes, de flétrir le prestige de son nom, et de ruiner cette suprématie si lentement acquise et qui paraissait si solidement fondée. Lacédémone subissait le sort qu'elle-même avait fait subir à Athènes. Les deux grandes et anciennes puissances, les deux têtes de la Grèce, se trouvaient donc découronnées; le lien des confédérations

1. Diodore de Sicile, Démosthène, Eschine, Justin, Arrien; Plutarque, *Vies de Démosthène*, *d'Alexandre*, *de Phocion*; Flathe, *Geschichte Macedoniens*, 1834. Brückerner, *Kœnig Philipp und die Hellenischen Staaten*, 1837. Otto Abel, *Makedonien vor Kœnig Philipp*, 1847. Delacoulonche, *Mémoire sur le berceau de la puissance macédonienne des bords de l'Haliacmon à ceux de l'Axius*, 1856. Je me suis servi pour les citations de Démosthène de la belle et nerveuse traduction de M. Plougoulm où Démosthène revit tout entier.

qu'elles avaient nouées autour d'elles était coupé. Au profit de qui? Non pas de l'Arcadie que la bataille sans larmes avait dès ses premiers pas convaincue d'impuissance pour l'attaque; non pas d'Argos, ni de Corinthe, cités vieillies et usées; non pas même de Thèbes, qui brilla comme un éclair et disparut. Ainsi la Grèce, sans avoir perdu beaucoup de sa population, sans avoir rien perdu de son activité physique ou intellectuelle, manquait de centre qui pût donner une action commune à tant de membres épars. Ce centre avait été à Lacédémone d'abord, puis à Athènes, et une seconde fois à Lacédémone. Mais il se déplaçait encore; l'axe de la Grèce inclinait vers les contrées septentrionales. Voilà Thèbes qui avait eu son jour. Plus haut, une puissance dominante avait failli et pouvait encore se former en Thessalie : quand Jason s'était fait décerner le titre de *tagos*, une ombre avait été jetée sur l'indépendance de la Grèce. Ce n'est pas de là cependant, c'est de plus loin encore qu'allait venir le danger.

La chaîne, d'où le Pinde descend au sud, se prolonge à l'est jusqu'à la mer Noire, sous les noms de monts Orbélos, Scomion et Hémos, en suivant une ligne à peu près parallèle au rivage septentrional de la mer Égée. Le vaste espace encadré par ces montagnes et ces rivages, à partir du mont Olympe, au sud, était habité par les populations thraces et par celles qui ont formé le peuple macédonien. Celles-ci occupaient la partie occidentale, et étaient séparées des premières par le Rhodope qui va de l'Hémos à la mer Égée. Le Rhodope et l'Olympe, voilà donc les deux limites extrêmes de la Macédoine, celles du moins que ses rois voulurent lui donner. Ce pays est partagé en plusieurs bassins par les montagnes qui se détachent de la chaîne supérieure et descendent vers la mer. Au fond de chacun de ses bassins coule un fleuve, l'Haliacmon, l'Axios et le Strymon, les deux premiers débouchant sur une côte vaseuse où ils forment

quantité de marais[1]. Entre le golfe Thermaïque où se jette l'Axios, et le golfe Strymonique où se perd le Strymon, le continent se prolonge dans la mer Égée, en une péninsule presque ronde, terminée par trois langues de terre qui lui donnent quelque ressemblance avec une main : c'est la Chalcidique. Ces larges et fertiles bassins contrastent avec les vallées étroites et le sol infécond qui forment, de l'autre côté du Pinde, l'Épire et l'Illyrie. Il y avait là place pour un grand peuple; il n'y a pas manqué.

On n'a aucune donnée précise sur la population de la Macédoine[2]. Elle paraît avoir été un mélange de la race grecque et de la race barbare qui peuplait l'Illyrie et l'Épire, bien qu'au temps de Polybe un Illyrien et un Macédonien ne pussent s'entendre que par interprète. Lorsque les Hellènes envahirent la Grèce par le nord, une branche de cette nation s'arrêta, sans doute, dans le sud-ouest de la Macédonie, sur le cours supérieur de l'Haliacmon et de l'Érigon[3], tandis que le nord, de l'Axios au Strymon, appartenait à la grande tribu illyrienne des Péoniens qui prétendaient descendre des Troyens; le sud enfin, à des Thraces, Mygdons, Crestoniens, Édoniens, Bisaltes et Sitoniens. Les Thraces Pié-

1. Les habitants appellent aujourd'hui l'Haliacmon le fleuve fou, Dehlipotamo, à cause de ses crues redoutables. En 1800, il rompit ses digues et inonda dix ans le plat pays. Cousinéry, *Voy. en Mac.* I, 2.

2. Μακεδνη, *le pays haut*, Cf. Fréret, *Mém. de l'Acad.*, t. XLVII, p. 10.

3. Les vallées supérieures de l'Haliacmon et de l'Érigon se trouvent précisément dans le voisinage des deux plus faciles passages d'Illyrie en Macédoine; la première vers la Klissoura du Devol, où la chaîne du Pinde est complétement interrompue, puisque le Devol, né sur le versant oriental, se jette dans le Beratino (*Apsos*); la seconde vers le col où passa la grande voie romaine *Egnatia*. Ces circonstances physiques aident à comprendre ce que dit Strabon, liv. VII, p. 324, qu'il y avait grande analogie entre les peuples établis du mont Bermios jusqu'à la côte qui fait face à Corcyre; que c'étaient mêmes armes, même façon de se couper les cheveux, et au fond même langue. Rappelons aussi qu'il est facile de passer d'Épire en Thessalie par le défilé de Gomphi, et de Thessalie dans le bassin de l'Haliacmon par les nombreux passages des monts Cambuniens.

riens habitaient entre l'Haliacmon et la mer, les Bottiéens, qui se disaient Crétois, mais qui semblent Thraces comme leurs voisins, entre les bouches de l'Haliacmon et celles de l'Axios. Au contact de ces barbares, la race grecque s'altéra, et il se forma une population mixte, à laquelle Hérodote refusait le nom d'Hellènes, mais qui montra une grande facilité à prendre l'idiome hellénique. Toutefois il y eut toujours certaines lettres grecques qu'un Macédonien prononçait mal.

Ce peuple formait plusieurs tribus qui chacune avait son chef, les Élyméens, les Orestes, les Lyncestes, les Éordéens et les Pélagoniens. La plus puissante habitait autour d'Ægées ou Édesse sous le nom, depuis si célèbre, de Macédoniens. Chez quelques-unes de ces vaillantes peuplades, l'homme qui n'avait pas tué un ennemi était marqué d'un signe de déshonneur [1]. La femme paraît y avoir été plus libre, plus influente que dans la Grèce.

Nous n'avons sur la primitive histoire de ce pays, ni épopées, ni chants nationaux, ni légendes nombreuses, comme il y en eut tant en Grèce. Thucydide raconte seulement que, vers le neuvième siècle, c'est-à-dire au temps où les constitutions républicaines se substituaient à la royauté, un Héraclide d'Argos, Caranos, se rendit, sur la foi d'un oracle, à la tête d'une troupe de Grecs, dans le pays des Orestes. Le roi de cette contrée le prit à son service dans une guerre contre les Éordéens, et, en récompense du secours qu'il en reçut, lui donna l'Émathie, province au nord du golfe Thermaïque. On racontait que Caranos, conduit par une chèvre à Édesse, capitale de cette contrée, lui donna, en mémoire de ce fait miraculeux, le nom d'Égées [2]. Égées continua d'être la

1. Arist., *Polit.*, liv. VII, chap. II, 6.
2. Égées, aujourd'hui la ville bulgare de Vodena, était bâtie sur un plateau demi-circulaire de 120 à 150 pieds de haut, coupé à pic de trois côtés, et adossé aux contre-forts de deux hautes montagnes qui lui envoyaient leurs eaux pures et limpides. Delacoulonche, *ouv. cité*, p. 72.

capitale du pays jusqu'à l'époque d'Amyntas et de Philippe, qui transférèrent ce titre à la ville de Pella, plus rapprochée de la mer[1].

Le conteur par excellence, Hérodote, en sait plus long. Trois frères de la race de Téménos, quatrième descendant d'Hercule, Gauanès, Éropos et Perdiccas, exilés d'Argos, se rendirent en Illyrie et de là passèrent dans la haute Macédoine, où ils se mirent au service du roi de Lébéa. Ils gardaient ses troupeaux. « Or, toutes les fois que la reine faisait cuire le pain dont elle nourrissait ses serviteurs, le pain destiné à Perdiccas doublait de poids; elle fit part de cette singularité au roi, qui y vit un prodige menaçant pour lui. Il fit donc venir les trois frères, et leur ordonna de s'éloigner de ses États. Ils répondirent qu'ils étaient prêts à obéir aussitôt qu'ils auraient reçu les gages qui leur étaient dus. A cette demande, le roi, qui se trouvait près du foyer où tombaient, par l'ouverture du toit, les rayons du soleil, comme saisi d'une inspiration divine, dit en leur montrant ces rayons : « Tenez, je vous donne cela; ce sont les gages « que vous méritez. » A cette réponse, les deux plus âgés des frères, Gauanès et Éropos, demeurèrent interdits; mais le plus jeune, qui avait un couteau, s'écria : « Eh « bien, nous acceptons. » Et ayant tracé avec son couteau un cercle sur le plancher, autour de la lumière du soleil, il se baissa à trois reprises, feignant, à chaque fois, de puiser les rayons du soleil dans les plis de sa robe et de les partager avec ses frères; après quoi ils s'éloignèrent. Un de ceux qui étaient assis près du roi lui fait remarquer l'action du jeune homme et la manière dont il avait accepté ce qu'on lui offrait. Le roi s'inquiète davantage, s'irrite, et envoie après eux des cavaliers pour les faire

1. Pella, bâtie sur des collines qu'entouraient des marais profonds, était traversée par un canal qui allait rejoindre le Lydias, par où les navires de mer remontaient jusqu'à Pella. La côte de la Bottiée n'a point de port. De là l'importance de Pella.

périr. » Il y a dans cette contrée un fleuve, auquel les descendants de ces hommes d'Argos sacrifient comme à un dieu sauveur. Ce fleuve, après que les Téménides l'eurent passé, se gonfla tellement que les cavaliers ne purent le traverser. Les fugitifs, ayant gagné une autre contrée de la Macédoine, s'établirent près du lac appelé les jardins de Midas, où poussent d'elles-mêmes des roses dont chacune a soixante feuilles, et qui l'emportent de beaucoup par l'odeur sur toutes les autres. C'est aussi là que Silène fut pris, racontent les Macédoniens. Ces jardins sont dominés par le mont Bermios que l'hiver rend infranchissable. Les Téménides, après avoir soumis cette contrée, partirent de là pour conquérir le reste de la Macédoine.

Hérodote donne donc pour chef à la dynastie que nous connaissons en Macédoine l'Héraclide Perdiccas, à une époque où la royauté héroïque existait encore en ce pays, dans son antique simplicité. Thucydide est du même avis, et la Grèce reconnut cette origine en permettant à Alexandre, fils d'Amyntas, de concourir aux jeux olympiques.

Hérodote nomme, comme successeurs de Perdiccas, Argée, Philippe, Éropos, Alcétas et Amyntas, dont on sait peu de chose. Ce n'est qu'à l'époque des guerres médiques qu'un demi-jour se fait dans l'histoire de la Macédoine. Ce royaume, sans étendre bien loin son action, était déjà considérablement agrandi. Le mont Bermios avait été franchi, les Piériens avaient été chassés de la côte et s'étaient transportés à l'est sur le Strymon. Les Bottiéens avaient été rejetés vers la Chalcidique, mais conservaient Pella. La domination macédonienne avait même passé l'Axios et chassé les Édoniens d'une partie de la Mygdonie; Anthémous était occupée à l'entrée de la péninsule chalcidique. A l'intérieur, les Éordéens, à l'ouest d'Édesse, et le petit peuple inconnu des Almopes, étaient dépossédés. En un mot,

les rois de Macédoine dominaient jusqu'à l'Axios et occupaient au delà de fortes positions; ils paraissaient même comme les suzerains des petits princes qui régnaient sur les barbares voisins. Vers la mer, ils possédaient la côte de la Piérie jusqu'aux bouches de l'Haliacmon; mais au delà les établissements des Grecs leur barraient la route. Dès la dixième olympiade, la péninsule chalcidique était couverte de colonies grecques; Méthône s'était même élevée sur la côte de la Piérie.

Telle était la situation de la Macédoine, quand les Perses s'emparèrent de la Thrace. Amyntas, un ami des Pisistratides, y régnait. Il suivit l'exemple des peuplades voisines qui s'étaient soumises, et consentit à offrir aux envoyés de Mégabaze, satrape de Thrace, la terre et l'eau. Mais dans un repas, les ambassadeurs oublièrent le respect dû aux femmes de la cour de Macédoine. Alexandre, fils du roi, ne put tolérer cette injure, et les fit assassiner par des jeunes gens qu'il avait revêtus de l'habit des femmes outragées. Quand le satrape envoya réclamer ses ambassadeurs, Alexandre gagna celui qui était chargé de cette recherche, en lui donnant la main de sa sœur, et le meurtre demeura impuni.

Cet Alexandre devint roi en 500. Quand les Perses de Xerxès arrivèrent, les Macédoniens furent entraînés par le torrent; mais, quoique dans le camp des ennemis de la Grèce, Alexandre ne négligea aucune occasion de prouver qu'il agissait contre son gré, et qu'il ne demandait qu'à servir ses frères d'origine. C'est lui qui avertit les Grecs de quitter la Thessalie, lui que Mardonius envoya à Athènes pour une négociation amiable, lui encore qui, la veille de la bataille de Platées, vint la nuit, à cheval, au camp des Grecs, et leur révéla les desseins de l'ennemi. Il n'en avait pas moins la faveur de Mardonius, qui lui donna la Thrace jusqu'au mont Hémos. Après la ruine de l'expédition médique, cette acquisition

fut perdue par la révolte des tribus indigènes. Mais peut-être faut-il rapporter à la protection des Perses la soumission des Bryges, des Thraces de la Bisaltique, des Pélasges de Crestone, et des villes de Therma et de Pydna.

On voit quelle habileté fut nécessaire au roi de Macédoine pour se tirer d'embarras en si périlleuse occurrence, et trouver encore moyen, dans l'ébranlement universel, d'arrondir son royaume. Ses successeurs, entourés comme lui d'ennemis, eurent à tenir une conduite analogue. L'habileté politique, nécessité de la royauté macédonienne, devint le caractère particulier de ce gouvernement. Ce fut comme une école qui produisit en dernier résultat Philippe, le plus habile homme d'État de toute l'antiquité.

La Macédoine avait grandi par l'amitié des Perses; elle grandit aussi par leurs défaites. A la faveur des victoires d'Athènes, Alexandre Ier et Perdiccas II accrurent leurs domaines. Tout le pays, entre l'Axios et le Strymon, était devenu macédonien. Mais Perdiccas avait un frère, Philippe, qui possédait quelques cantons dans l'intérieur du pays. Les deux frères étaient ennemis, Athènes s'allia avec le plus faible, et de ce jour, Perdiccas devint un de ses adversaires les plus actifs. Il s'unit à Corinthe, soutint Potidée rebelle, sollicita Sparte d'envahir l'Attique, prépara dans la Chalcidique une révolte contre Athènes et réunit dans Olynthe, à l'abri des flottes athéniennes, la population de plusieurs petites villes de la côte.

Athènes ne demeura pas en reste avec lui. A l'est de la Macédoine, se trouvaient les Odryses sous le commandement du roi Sitalcès, qui avait fait reconnaître son autorité aux plus vaillantes peuplades de la Thrace. Il ne demandait qu'une occasion de mettre le pied chez son voisin. Les Athéniens l'y poussent. Le voilà qui entre en Macédoine avec une immense armée et qui dicte de dures

conditions : Perdiccas les viole ; il reparaît plein de colère, s'avance, malgré les courageux efforts de Perdiccas et des petits princes du nord, jusqu'à l'Axios, ravageant tout sur sa route ; il devient si redoutable qu'Athènes elle-même s'effraye et cesse de lui fournir des provisions (429). Perdiccas saisit le moment, il regagne le roi des Odryses qui se retire, peut-être en livrant Philippe à son frère.

Perdiccas s'était rapproché un instant d'Athènes pour repousser son formidable adversaire. Le danger évanoui, il redevint son ennemi, excita contre elle les villes de la Chalcidique, s'allia avec Lacédémone et obtint qu'elle envoyât de ce côté Brasidas (424). Il avait un autre projet ; il voulait que le Spartiate l'aidât à dompter les petits princes de la haute Macédoine, qui s'efforçaient de secouer sa suprématie. Derdas, roi des Orestes, avait pour cette raison, pris récemment les armes : actuellement, c'était Arrhibée, roi des Lyncestes. Brasidas refusa d'abord ; puis, quand il eut pris toutes les villes chalcidiques et Amphipolis, il consentit à joindre ses troupes à celles de Perdiccas. Mais, en présence de l'ennemi, les mercenaires illyriens du roi de Macédoine firent défection, les Macédoniens, effrayés, s'enfuirent, et Brasidas, avec ses Grecs seuls, fut obligé d'opérer une difficile retraite (423).

Cet événement altéra la bonne amitié du roi et des Spartiates ; d'ailleurs ceux-ci à leur tour étaient devenus trop redoutables : il traita avec Athènes, et obtint des Thessaliens qu'ils fermassent le passage aux armées lacédémoniennes. Les choses restèrent sur ce pied jusqu'à sa mort (418). Sa règle de conduite avait été de ne point se lier par de durables alliances, mais de faire servir tour à tour Athènes et Sparte à sa puissance, politique peu généreuse, mais habile et hardie, qui perd les États ou les conduit à une grande fortune.

L'expédition de Sicile, les revers d'Athènes, le dépla-

cement du théâtre de la guerre, qui fut portée sur les côtes de l'Asie, laissèrent respirer la Macédoine. Sparte fit succéder sa domination à celle d'Athènes, en Chalcidique : elle était moins à craindre parce qu'elle avait moins de marine. Le nouveau roi, Archélaos I[er], appliqua ses soins à un autre objet. Il chercha moins à s'agrandir qu'à fortifier la royauté, qui n'était point encore sortie des traditions de l'âge héroïque. Pour arriver au trône il avait égorgé un frère, un oncle, un cousin dont les droits étaient supérieurs aux siens. Un tel homme, maître d'un pouvoir acheté si cher, ne devait pas être disposé à l'abandonner aux grands. Cette noblesse avait toute la fierté d'une aristocratie dorienne à demi barbare. Archélaos soutint contre elle une lutte opiniâtre. Il réussit cependant, et put donner à son royaume cette organisation, cette force, cet éclat qui viennent souvent aux époques et dans les États où la royauté se fait absolue. Il améliora considérablement la situation militaire; on a vu des Illyriens dans les troupes de Perdiccas II; Archélaos établit une armée régulière. Il fortifia plusieurs villes, ouvrit des routes, peine que ne se donnaient guère les gouvernements de ce temps-là, encouragea l'agriculture, fonda Dion, où il appela la civilisation et les arts de la Grèce, institua à Égées des jeux en l'honneur de Jupiter, comme les Grecs en célébraient à Olympie. Sa cour fut brillante et magnifique : il y appela des artistes grecs. Zeuxis exécuta dans son palais des peintures qu'il paya sept talents. Il s'efforça en vain d'y attirer Socrate, mais réussit auprès d'Euripide, qui vint terminer sa vie en Macédoine, auprès d'Agathon, autre poëte dramatique célèbre, auprès de Timothée, le fameux musicien. A ce pays enfin, demi-grec et demi-barbare, qui n'avait ni vie civile régulière, ni commerce, ni industrie, ni art, ni littérature, il donna les éléments de toutes ces choses, s'efforçant de faire regagner en peu de temps à son peuple, l'avance que les Grecs avaient prise sur lui. Il

fut le Pierre le Grand de cette Russie du monde grec. Il périt assassiné, en 399, victime peut-être des ressentiments de la noblesse.

On pourrait pousser plus loin la comparaison avec la Russie, en ajoutant que cette civilisation hâtive ne pénétra pas dans la masse de la nation et ne fit que polir, corrompre peut-être la noblesse et la cour. Le règne du roi civilisateur fut suivi de crimes, d'usurpations, de meurtres et de guerres civiles qui remplirent quarante années. Oreste, fils d'Archélaos, passe quatre ans sous la tutelle d'Éropos, qui le fait périr et règne à sa place pendant deux années. Éropos laisse le trône à son fils Pausanias qui, au bout d'un an, est renversé par un descendant d'Alexandre Ier, et d'une autre ligne que celle qui avait régné jusque-là (393). Cet Amyntas II est bientôt chassé lui-même par Bardyllys, chef de brigands, devenu roi des Illyriens, qui donne le trône à Argée, frère de Pausanias. Mais Amyntas rentre avec le secours des Thessaliens et des Olynthiens. Ceux-ci étaient menaçants pour la Macédoine. Sparte brise leur puissance et les force de rendre au Macédonien toutes les places qu'il leur avait cédées dans un moment de détresse. Amyntas vit alors tranquillement à Pella, sa nouvelle capitale, allié à la fois de Sparte et d'Athènes.

Il laissa trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe (370). Le premier fut, après deux ans de règne, assassiné par Ptolémée d'Aloros, qui appartenait peut-être à la maison royale, mais par une naissance illégitime. On prétend que sa mère, Eurydice, trempa dans le meurtre, pour favoriser Ptolémée qu'elle aimait et qui eut la tutelle du jeune Perdiccas III. Un prince du sang, Pausanias, soutenu par un parti macédonien et par les Thraces, essaya de les renverser tous deux. Iphicrate, vieil ami d'Amyntas, se trouvait alors avec une armée près d'Amphipolis qu'il voulait recouvrer pour Athènes. Eurydice lui demanda une entrevue, et en lui présentant ses deux

jeunes fils, Perdiccas et Philippe, elle leur fit embrasser ses genoux en suppliants. Iphicrate prit en main leur cause ; il chassa Pausanias de la Macédoine et le jeune Perdiccas resta sous la tutelle de Ptolémée et dans l'alliance d'Athènes. Thèbes vit avec dépit cette influence et la renversa. Pour tenir le régent en bride, Pélopidas emmena à Thèbes Philippe, le plus jeune des deux fils d'Amyntas (368).

Dès que Perdiccas fut homme, il vengea, dans le sang de Ptolémée, et le meurtre de son frère aîné, et la honte de sa mère, et les dangers que lui-même avait courus (365). Il régna cinq années encore et sembla marcher sur les traces d'Archélaos : il entretint des relations d'amitié avec Platon et profita de la détresse des Amphipolitains, serrés de près par Athènes, pour mettre garnison dans cette ville ; mais, attaqué en 360 par les Illyriens, il périt en les combattant.

Le frère de Perdiccas III, Philippe, troisième et dernier fils d'Amyntas II, était alors âgé de vingt-trois ans. Il est probable qu'il avait déjà quitté Thèbes pour prendre le commandement d'une province que Perdiccas lui avait cédée, à la sollicitation de Platon. Son séjour dans cette ville acheva ce que la nature avait fait pour lui. Il vit la Grèce arrivée au plus haut degré de civilisation, il vit Thèbes au plus haut point de puissance, et il eut le singulier bonheur de vivre auprès d'un homme qui semblait résumer en lui toutes les qualités de sa race, grand général, orateur et philosophe, j'ai nommé Épaminondas. Et que d'utiles observations à faire pour un esprit aussi sagace, au milieu de ces luttes d'ambition, où la politique avait atteint les derniers raffinements ; sur ces champs de bataille, où une tactique nouvelle et supérieure à celle de Sparte même était inaugurée par le héros thébain ! Il vit de près enfin le jeu des institutions de la Grèce, les brusques emportements et les défaillances des assemblées populaires, la passion siégeant au conseil cités, plus sou-

vent que la sagesse, la publicité des plans, les lenteurs de l'exécution, la vénalité des chefs. Connaissance des hommes et des choses, qui deviendra un terrible moyen d'action entre les mains d'un homme souple et hardi, entreprenant et rusé, avide de gloire et l'allant chercher partout, même dans le péril, là où elle se vend le plus cher; d'une activité indomptable, servie par une santé de fer; n'ayant rien du tyran, affable, clément, généreux, pourvu que ces qualités aidassent à ses desseins; par-dessus tout, d'une ambition dévorante, qui au besoin passait sur le corps de la justice pour atteindre et saisir la fortune; l'idéal, en un mot, du politique, si la politique est le succès.

L'héritier du trône était un enfant, Amyntas. La tutelle revenait naturellement à Philippe, son oncle; il s'en empara. D'immenses difficultés surgissaient de toutes parts et menaçaient de faire retomber le royaume dans l'anarchie où depuis 40 ans il avait été tant de fois plongé. Un cercle d'ennemis entourait la Macédoine : derrière et sur les flancs, les populations barbares; devant, les Grecs qui occupaient les côtes de la mer Égée. Les Illyriens qui venaient de tuer aux Macédoniens leur roi et 4000 hommes, menaçaient les provinces de l'ouest. Ce revers avait enhardi les Péoniens, au nord, qui ravageaient le pays, et à l'est, les Thraces qui s'apprêtaient à l'envahir. Enfin, au midi, les Athéniens épiaient toujours l'occasion de reprendre Amphipolis, leur éternel regret. Les déchirements intérieurs ouvraient la porte aux étrangers. Des discordes précédentes, il restait deux prétendants : l'un, Pausanias, ce prince du sang, qu'Iphicrate avait déjà chassé, sollicitait le roi des Thraces; l'autre, Argée, l'ancien adversaire d'Amyntas ou un de ses fils, venait d'obtenir des Athéniens une flotte et 3000 hoplites, sous les ordres de Mantias.

Pour faire face à tant de périls, un peuple découragé, à cause du grand désastre qu'on venait d'essuyer, une

noblesse et des troupes indisciplinées et arrogantes, comme il arrive toujours dans les guerres civiles, et d'une fidélité fort équivoque, au milieu de ces prétendants qui pouvaient faire douter où était le droit et où serait le succès. Il fallait donc ranimer la confiance des Macédoniens en eux-mêmes, se les attacher et les unir sous une forte discipline, de telle sorte qu'ils pussent combattre avec avantage ceux qui ne les regardaient déjà que comme une proie facile : voilà pour l'intérieur[1]. Au dehors, il fallait débarrasser les frontières, refouler à droite les Illyriens, à gauche les Thraces, et jeter à la mer les Grecs qui barraient à la Macédoine l'accès du golfe profond, que la nature avait disposé pour être son domaine.

Ce fut là le premier plan, un plan de délivrance; le second sera un plan de conquête : de cette Macédoine pacifiée et étendue à ses limites naturelles, de cette forteresse qui domine la Grèce, Philippe sortira, à l'ouest, pour envahir l'Illyrie; à l'est, pour asservir la Thrace. Il voudra mettre une main sur Byzance, la clef de l'Euxin, et l'autre sur les Thermopyles, la clef de la Grèce. Cela fait, la conquête de l'empire perse ne sera plus qu'un jeu. Philippe, quoi qu'en dise un de ses récents historiens, ne conçut pas tout d'abord ce dessein gigantesque. Une espérance nouvelle sortit pour lui de chaque succès nouveau. Le plan grandit avec la fortune, et il avait été si bien conçu, dès l'origine, dans ses proportions restreintes, qu'il convint ensuite à la situation la plus haute. C'est pour Philippe une assez grande gloire, sans qu'il soit besoin de lui faire prévoir l'avenir vingt ans avant que cet avenir fût possible. Ajoutons que les étapes successives qui viennent d'être marquées, Philippe les suivit;

1. Il y a sans doute quelque exagération dans le discours qu'Arrien (VII, IX, 2) prête à Alexandre.... « Mon père vous prit pauvres et errants, couverts de peaux de bêtes, etc..., » mais le fond est vrai et il montre l'idée qu'on se faisait chez les anciens de l'état de la Macédoine avant Philippe.

que son fils ne le remplaça qu'à la dernière; et que là même, il eût précédé Alexandre sans le coup de poignard qui l'arrêta dans la force de l'âge, de la fortune et du génie.

D'abord, pour détacher Athènes du parti d'Argée, il déclara qu'il laisserait Amphipolis indépendante. Des largesses habilement distribuées achetèrent la retraite des Illyriens et l'inaction des Thraces. Avant que les Athéniens se détachassent tout à fait de sa cause, Argée envahit la Macédoine; il fut battu, probablement tué, et toute la troupe qu'il commandait, cernée sur une hauteur et forcée de se rendre. Il s'y trouvait quelques Athéniens : Philippe les renvoie comblés de présents, et les fait suivre d'envoyés qui portent une lettre du roi au peuple d'Athènes. Avec les Athéniens de tels procédés n'étaient pas perdus; la paix fut faite. Libre de ce côté, il se retourne aussitôt contre ceux qui hier lui imposaient d'humiliantes conditions. Il bat les Péoniens, qui reconnaissent sa suzeraineté, et les Illyriens, qui lui cèdent tout le pays à l'orient du lac Lychnitis, avec les passages des montagnes que désormais il pourra leur fermer.

Ces succès méritaient une récompense. On couronna celui qui venait, en si peu de temps, de relever à ce point la Macédoine. Philippe garda son neveu à sa cour, et plus tard lui fit épouser une de ses filles. Un autre l'eût mis à mort; mais, fort de ses services et de sa popularité, Philippe pouvait sans crainte être confiant. Nul prince absolu, d'ailleurs, n'usa tant des moyens qui ont cours dans les États libres pour gagner le peuple. On le voyait sans cesse réunir ses troupes et les haranguer lui-même. Il cherchait dans cette popularité l'appui pour son usurpation, et aussi pour les réformes qu'il méditait.

La longue faiblesse de la Macédoine tenait à la mauvaise organisation de l'armée et aux prétentions anarchiques des nobles. Philippe profita des dangers que le pays courait pour le soumettre à la plus rigoureuse discipline.

Il habitua ses troupes à faire, avec armes et bagages, des marches de 300 stades par jour (55 kilomètres). Il défendit aux soldats, même aux officiers, l'usage des voitures, et ne permit aux cavaliers qu'un valet par homme; aux fantassins, un pour dix. On raconte qu'il congédia un étranger de distinction pour avoir fait usage de bains chauds, et chassa deux de ses généraux qui avaient introduit dans le camp une chanteuse. Un jeune noble s'était écarté pendant une marche pour se désaltérer, il fut frappé de coups de bâton, et un autre qui, comptant sur la faveur du roi, était sorti des rangs, contrairement aux ordres, fut mis à mort. La foule voyait sans colère le prince punir, avec cette rudesse à demi barbare, les grands, dont la mollesse et l'insolence l'avaient tant de fois irritée.

Philippe prit une autre précaution contre ceux-ci, il les amena à lui envoyer leurs enfants et à s'honorer qu'ils remplissent près de lui les fonctions de la domesticité royale, en même temps que les devoirs militaires de gardes du roi. C'était des otages qu'il prenait. En retour, ils avaient le privilége de ne pouvoir être battus de verges, si ce n'est par ordre exprès du prince, celui de manger assis à sa table, et surtout l'avantage d'arrêter au passage les grands commandements pour s'en faire revêtir. Les *pueri regii* étaient les candidats désignés pour toutes les grandes fonctions.

Non content de faire de ses nobles des courtisans, moyen souvent employé par la royauté pour dompter l'aristocratie, Philippe voulut encore en faire des lettrés qui pussent le servir dans les plus délicates missions diplomatiques, et rivaliser avec les Grecs d'instruction et d'éloquence.

Le noyau de l'armée fut la phalange, dont l'idée première fut donnée par le système militaire d'Épaminondas. La phalange présentait une grande masse d'hommes, serrés les uns contre les autres, sur seize files de profon-

deur, couverts de fortes armures défensives, portant une courte épée, un petit bouclier rond, et la *sarisse*, longue pique de sept mètres, tenue à deux mains, dont la pointe acérée protégeait l'homme du premier rang, à cinq mètres en avant de sa poitrine, de sorte que l'homme du second rang portait encore sa lance à quatre mètres en avant du premier phalangiste, celui du troisième à trois, et ainsi de suite jusqu'au soldat de la cinquième file, dont la lance dépassait encore d'un mètre le front de la phalange. Les autres soutenaient l'effort en avant des cinq premiers rangs, et appuyaient leur sarisse sur les épaules de ceux qui les précédaient, de manière à former au-dessus de la phalange un toit de piques qui arrêtait une partie des traits lancés sur elle. C'était donc bien cette bête monstrueuse et hérissée de fer dont parle Plutarque. Sur un terrain de niveau, rien ne pouvait lui résister.

Mais la phalange ne se suffisait pas à elle-même : prise de flanc ou en arrière, cette masse énorme était sans force, parce que, manquant de souplesse et de mobilité, elle ne pouvait évoluer rapidement, ni changer de front selon le besoin. Philippe lui donna l'appui d'une infanterie légère, quoique armée de manière à combattre de près, celle des *hypaspistes*, qui commençaient le combat, gravissaient les collines et emportaient les retranchements. En avant et autour d'eux couraient les gens de traits, troupe irrégulière et composée d'étrangers.

La cavalerie des *hétaires* ou compagnons du roi, munie d'une courte javeline et d'un sabre pour joindre de près l'ennemi, fut, avec la phalange, la force principale de l'armée macédonienne, et joua toujours un rôle important dans les batailles asiatiques. Au Granique, à Issus, à Arbelles, elle eut l'honneur de la journée. C'était notre cavalerie de ligne. Elle se faisait aussi éclairer par une cavalerie légère, les *sarissophores*. Toute la noblesse du pays prenait rang parmi les hétaires.

Enfin Philippe organisa encore ce que nous appelle-

rions un parc d'artillerie et de siége, c'est-à-dire que son armée fut toujours pourvue de machines propres à lancer des traits contre l'ennemi ou des quartiers de roc contre les remparts des villes, engins qu'avant lui on n'employait pas[1].

Remarquez qu'au moment où Philippe constituait si fortement l'armée macédonienne, la Grèce, par les raisons que j'ai déjà dites, n'avait plus d'armée nationale. Ce seul fait explique déjà bien des choses.

Philippe n'eut d'abord que 10 000 hommes sous les armes. Il accrut sans cesse ce nombre, et finit par le porter à 30 000. Cette force militaire, considérable pour l'étendue du royaume, et d'ailleurs continuellement employée pendant un règne belliqueux, acquit une importance qui transforma le gouvernement de la Macédoine en une sorte de despotisme militaire. Les prérogatives dont la nation avait joui jusque-là, passèrent à l'armée, surtout au temps d'Alexandre. Une de ces prérogatives consistait dans le droit qu'avait le peuple de juger les criminels d'État; on vit plus tard Alexandre consulter ses soldats dans plusieurs cas de haute trahison.

Deux années n'étaient pas encore écoulées depuis la mort de son frère, et déjà Philippe avait pacifié et presque reconstitué la Macédoine. Un pouvoir unique et fort était établi; une armée considérable s'organisait; la nation était réconciliée; les prétentions insolentes sévèrement contenues. Les succès déjà remportés en promettaient d'autres; car si Philippe était fort, le sol n'était pas ingrat. Il y avait dans cette nation macédonienne une séve vigoureuse, entretenue par le voisinage des barbares,

1. Aristote (*Polit.* liv. VII, chap. II) parle de « l'invention récente de la baliste et de tant de machines dont l'effet est si terrible. » C'était une nouvelle révolution dans l'art militaire, révolution favorable aux États ou aux princes puissants et riches, comme l'introduction du canon aida les rois du quinzième siècle à saisir l'autorité absolue. Pour la phalange, voir dans Polyb. (XVIII, 12-15), la comparaison qu'il établit si judicieusement entre elle et la légion romaine.

et qu'il s'agissait seulement de diriger. Les guerres civiles, loin d'affaiblir cette énergie, n'avaient fait peut-être que l'aviver encore : souvent, en effet, il arrive, lorsqu'elles ne tuent pas un État, qu'elles le fortifient.

Reléguée jusqu'alors vers les pays barbares, la Macédoine ne pouvait se faire une place dans le monde grec, qu'en devenant puissance maritime, comme la Russie n'est devenue puissance européenne que du jour où elle a pris, avec Saint-Pétersbourg, possession des côtes de la Baltique. Mais de nombreuses forteresses d'Athènes et de ses alliés s'élevaient entre la Macédoine et la mer, « comme les prix du combat exposés sur l'arène. » Philippe voulut les saisir. Ses premiers regards se tournèrent vers Amphipolis qui, par sa position aux bouches d'un grand fleuve, ouvrait ou fermait la mer à la Macédoine, et la vallée du Strymon aux Athéniens. Peu de temps auparavant le roi, faible encore et menacé, avait renoncé à toute prétention sur cette ville; maintenant il se croyait assez fort pour la prendre. Des différends, survenus à propos, lui servirent de prétexte; il l'attaqua. Mais il avait à craindre Athènes et Olynthe. Celle-ci, humiliée par Lacédémone, s'était relevée par l'abaissement des Spartiates, sans reformer toutefois la grande confédération à la tête de laquelle, en 382, elle était placée. Si ces deux villes se liguaient, Philippe échouait. Avec une merveilleuse adresse et une duplicité dont il donna par la suite plus d'un exemple, il acheta la défection d'Olynthe en lui cédant la ville d'Anthémous; aux Athéniens il persuada qu'il allait faire cette conquête pour eux, à condition qu'ils lui permettraient d'occuper Pydna, qui, sous Amyntas, s'était séparée de la Macédoine pour entrer dans leur alliance. Quand ensuite les Amphipolitains, serrés dans leur murs par son armée, offrirent à Athènes de se rendre à elle, il lui écrivit une lettre pour renouveler ses promesses. Les Athéniens étaient alors fort occupés ailleurs, ils se reposèrent sur

la bonne foi du roi et rejetèrent l'offre d'Amphipolis. La ville fut prise (358), et ne paraît pas avoir été traitée avec cette excessive rigueur dont parle Démosthène. Philippe se borna, au témoignage de Diodore, à bannir les principaux citoyens du parti contraire. D'après le traité avec les Athéniens, il n'était tenu de leur livrer Amphipolis qu'après avoir occupé Pydna. Il assiéga immédiatement cette place, la prit par trahison, et n'en garda pas moins Amphipolis. Athènes était jouée.

Son irritation ramenait la possibilité d'une ligue avec les Olynthiens. Cette fois, ce furent ceux-ci que Philippe gagna par la promesse de leur livrer Potidée, occupée alors par une garnison athénienne. Potidée fut prise, peut-être par trahison comme Pydna; et le roi, fidèle par calcul à sa parole, la livra aux Olynthiens (357); mais il traita avec une courtoisie parfaite la garnison athénienne, et la renvoya dans sa patrie, protestant vouloir demeurer en paix avec Athènes. Que faisait-il? rien que de légitime en apparence; il n'attaquait pas, il reprenait, comme disait un czar de Russie, en essayant de mettre la main sur Constantinople, il reprenait les clefs de sa maison.

La prise d'Amphipolis le faisait toucher à la Thrace; après les bois de construction de la vallée du Strymon, les mines du mont Pangée lui étaient bien nécessaires. Il s'empara de Crénides, dont il augmenta la population par une colonie, et à laquelle il donna son nom. Les mines d'or du voisinage avaient été jusque-là d'un faible produit; sous l'administration de Philippe, elles donnèrent un revenu annuel de plus de 1000 talents, qui lui servirent à acheter partout des soldats et des traîtres.

Comment les Athéniens le laissèrent-ils s'étendre ainsi tout le long des côtes de la mer Égée? La réponse est dans la situation intérieure de la république, et dans les embarras dont elle se trouvait assaillie. Au dehors, Athènes ne s'était jamais complétement relevée du coup qu'elle avait reçu à la fin du siècle précédent, bien que l'alliance

de Thèbes contre Sparte, et de Sparte contre Thèbes, lui eût rendu un rôle important et permis de renouer quelques-uns des liens de son ancienne confédération (voy. p. 193). Instruite par l'expérience, elle avait mieux réglé ses rapports avec ses alliés, et, parmi ses propres citoyens, plus équitablement réparti les charges, en faisant un nouveau recensement des propriétés de l'Attique. Mais les idées de conquête étaient vite revenues. Timothée s'était emparé de Samos, d'une partie de la Chersonèse de Thrace et de vingt-quatre villes de la Chalcidique. Le drapeau d'Athènes flotta de nouveau sur l'Hellespont et le long des côtes de Thrace; de nouveau aussi les pauvres reçurent des terres dans ces domaines de la république, et la politique de la métropole se trouva gênée par les relations amicales ou hostiles qui s'établirent alors si loin d'elle. Après Leuctres, Thèbes s'inquiéta de cette prospérité renaissante. Elle arma une flotte que monta Épaminondas et qui força l'Athénien Lachès de se retirer devant elle. S'il en fallait croire Diodore, Chios, Rhodes et Byzance auraient même été contraintes de s'unir à la ligue thébaine (363). La mort d'Épaminondas arrêta cette fortune et rendit à Athènes sa prépondérance sur mer.

En 362 elle fit alliance avec les satrapes révoltés de l'Asie Mineure. Elle espéra, vers ce temps, recouvrer la Chersonèse de Thrace, par les succès de Timothée sur Cotys, et, après le meurtre de ce prince, par un traité avec les chefs Odryses qui se disputèrent son royaume. Un vigoureux effort lui livra, en 358, cette province; l'Eubée même fut ramenée dans son parti, par une résolution digne des plus beaux temps de la république. Un corps de troupes béotiennes y avait débarqué; à cette nouvelle, Timothée s'indigne : « Les Thébains sont dans l'île, s'écrie-t-il, et vous délibérez ! et vous ne volez pas au Pirée, et la mer ne se couvre pas de vos vaisseaux ! » Un décret est aussitôt rendu ; mais tous les triérarques

qui devaient cette année servir avaient rempli leurs obligations, et il n'y avait personne qu'on pût légalement contraindre à armer une galère. Comme à Rome, le patriotisme des particuliers fournit à l'État ce que le trésor public ne pouvait lui donner. Les citoyens s'imposèrent volontairement, et cinq jours après une armée athénienne descendait dans l'Eubée et en chassait l'ennemi. Au nombre de ces patriotes était Démosthène.

Malheureusement ces actes, qui autrefois étaient la vie ordinaire du peuple athénien, n'étaient plus aujourd'hui qu'un éclair de dévouement passager. Les triérarques, qui recevaient de l'État une certaine somme d'argent pour équiper des vaisseaux, vendaient au rabais l'entreprise à des aventuriers nécessiteux. Ceux-ci se payaient ensuite par des rapines et des extorsions : les généraux eux-mêmes ne s'en faisaient pas faute. Charès volait une partie des fonds qu'il devait verser au trésor, et achetait l'impunité en prenant les principaux orateurs à sa solde.

Ainsi, avec des intentions meilleures, les Athéniens en étaient venus à lasser plus qu'autrefois la patience des alliés, sans même se tenir en état de les protéger efficacement. Dans la première moitié de la guerre du Péloponnèse, la marine athénienne avait une telle supériorité que marins et amiraux étaient animés d'une confiance qui doublait leurs forces. Nul ennemi, même en nombre supérieur, n'osait les attendre. Aujourd'hui, grâce au *condottiérisme*, un adversaire débauche soldats, constructeurs et pilotes. Thèbes peut promener impunément à travers la mer Égée la première flotte que ses citoyens aient armée; et, pour son coup d'essai, Alexandre de Phères bat une escadre athénienne et entre au Pirée. Il pilla Ténos, dont il vendit tous les habitants, ravagea les Cyclades et assiégea Péparéthos (362). Dans cette confusion, les pirates reparaissaient, et lorsqu'ils s'étaient enrichis, pour faire une fin, ils conquéraient quelque ville, se faisaient tyrans. Ainsi l'ancien pirate

Charidêmos s'empara, sur la côte d'Asie, de Scepsis, de Cébren, d'Ilion, et y régna.

Puisqu'il n'y avait plus de sécurité, pourquoi aurait-on maintenu une confédération coûteuse et inutile? « L'argent qui restait des contributions des alliés, dit Isocrate, était distribué à chaque spectacle pendant les fêtes de Dionysos, au milieu d'une foule de spectateurs, sous les yeux des alliés, témoins de ces largesses faites au peuple du plus pur de leurs biens, par des orateurs mercenaires. » En 357, ils rompirent ouvertement avec Athènes et la *guerre sociale* commença. Rhodes, Chios, Cos et Byzance y prirent la plus vive part.

Je n'ai rien à dire de Cos ni de Byzance, si ce n'est que l'une avait donné le jour à Hippocrate et qu'Apelle venait d'y naître; que l'autre avait acquis déjà une grande importance, grâce à son port si bien appelé aujourd'hui la Corne d'Or, et par sa position au bout de l'Europe, en face de l'Asie et sur la route que les navires athéniens suivaient pour aller chercher les blés de la Tauride et les poissons de l'Euxin. Rhodes était plus fameuse. Vers 480 elle avait remplacé la royauté par un gouvernement habilement mélangé d'aristocratie et de démocratie, qui avait préservé cette île des révolutions intérieures : un vieil usage religieusement observé obligeait les citoyens riches à soutenir les citoyens pauvres. Ceux-ci recevaient d'ailleurs de l'État du blé ou un salaire pour des travaux publics aux ports et dans les arsenaux, de sorte qu'ils ne restaient jamais dans la misère ni dans l'oisiveté, deux mauvaises conseillères. L'établissement de colonies au loin, jusqu'en Espagne et en Gaule, servit encore tout à la fois à diminuer honorablement le nombre des pauvres et à étendre le commerce. Cette sollicitude des riches était bien calculée : elle fit plus pour leur repos que ne firent ailleurs toutes les violences. L'île avait trois cités principales : durant la guerre du Péloponnèse on résolut de lui donner une capitale unique et Rhodes fut fondée sur

la côte septentrionale. On en fit une ville somptueuse, pleine de temples, de majestueux édifices et de richesses, mais pleine aussi de courage et de goût pour les choses de l'esprit. Tout cela devait rapprocher les Rhodiens d'Athènes. Ils acceptèrent son alliance et y restèrent fidèles autant que la fortune. Après le désastre de Sicile, ils passèrent dans le parti de Lacédémone; les victoires de Conon, en 391, les ramenèrent dans celui d'Athènes, qu'ils venaient de quitter encore.

Chios, l'île montagneuse, comme Homère l'appelait, et où les anciens ont placé quelquefois le séjour des bienheureux, à cause de la salubrité de son climat, n'avait qu'un sol stérile où le granit perce à chaque pas. Mais sur ce rocher avait grandi, par la lutte même contre une nature marâtre, une population forte et laborieuse. Elle avait créé le sol qui lui manquait, et les Chiotes étaient devenus les plus habiles agriculteurs de toute la mer Égée. Un proverbe y court encore : « Sous leurs mains la terre s'améliore. » Ils avaient taillé leurs montagnes en gradins, y avaient porté de la terre, et, comme les Suisses ou nos Béarnais, avaient forcé le rocher à produire : il leur donnait ce vin renommé que Strabon et Athénée estimaient le meilleur de la Grèce.

L'eau leur manquant, ils étaient allés en chercher au cœur des montagnes, et dans leurs plaines ils avaient planté des forêts d'orangers qui au mois de mai embaument l'île entière, la mer et la côte asiatique[1]. Chios n'avait point fondé de colonies et n'en eut jamais, mais ses négociants se répandaient partout ; ils étaient les plus habiles

1. La seule plaine qui entoure la capitale produit chaque année 60 millions d'oranges. Une curiosité végétale qui est en même temps pour l'île une source de richesse est l'arbre à mastic, sorte de lentisque qui sécrète une gomme fort recherchée dans le Levant. Les hommes en font une liqueur, et les femmes des harems la mâchent pour se donner bonne haleine ou la brûlent dans des cassolettes. Les Occidentaux en font tout simplement un vernis très-clair et transparent. On n'a jamais pu rendre cet arbre productif ailleurs. Voy. le *Mémoire sur l'île de Chio*, par M. Fustel de Coulanges, aux *Archives des Missions*, t. V, p. 481-642.

spéculateurs et comme les banquiers de tout le monde hellénique. Thucydide les appelle les plus riches des Grecs. Ils avaient une institution particulière qui fut sans doute une des suites et en même temps une des causes de leur prospérité. Tous les contrats entre particuliers devaient être passés devant les magistrats et gravés sur la pierre; l'État les prenait, comme nous, sous sa sauve-garde.

Cependant ces richesses n'avaient point donné aux Chiotes la pensée de jouer un grand rôle politique. Ils s'étaient bravement battus pour la liberté de l'Ionie, à Lada, où ils avaient amené cent trirèmes, c'est-à-dire vingt ou vingt-cinq mille rameurs ou soldats; mais ils s'étaient résignés à la domination persique, plus tard à celle d'Athènes, qui les traita bien, ayant grand besoin de leur nombreuse marine. Dans les sacrifices publics des Athéniens, on faisait à la fois des vœux pour Athènes et pour Chios. Après l'expédition de Sicile, ils passèrent, eux aussi, du côté de Sparte et, comme les Rhodiens, revinrent ensuite à Athènes.

Pourquoi ces deux sages et prudents peuples se lancèrent-ils de nouveau dans les hasards de la guerre? L'ennui de payer un tribut à une cité affaiblie, qui n'avait plus le prestige ni la force de la victoire, y fut certainement pour beaucoup, mais plus encore peut-être une révolution que nous connaissons mal et qui s'opérait en ce moment sur la côte sud-ouest de l'Asie Mineure. Mausole régnait à Halicarnasse et sur toute la Carie. Il paraît avoir été fort riche et puissant. On connaît son fastueux tombeau. Nous savons qu'en 362 il fournit à Lacédémone un subside et qu'il arma cent trirèmes; trois ans après, il enleva aux Rhodiens leur liberté et opéra à Chios une révolution oligarchique qui plaça cette île dans sa dépendance. Cos y était déjà, et en 345 ces îles appartenaient encore à son successeur[1]. Mausole avait

1. Démosth. *pour les Rhodiens*, I, *De pace*, 24; Diod. liv. XVI, chap. VII. M. Newton, consul anglais à Mitylène a découvert à la fin de 1856 le

sans doute rêvé une domination maritime, et le mieux pour y parvenir, après avoir rallié à soi les États qui tenaient le second rang sur mer, était d'abattre celui qui malgré tous ses malheurs gardait encore le premier[1]. La ligue mit en mer cent vaisseaux; Athènes en eut d'abord soixante, sous les ordres de Charès et de Chabrias, qui vinrent assiéger Chios. Dans une attaque audacieuse contre le port, Chabrias se trouva seul au milieu de l'ennemi; il se fit tuer plutôt que d'abandonner sa galère Ce revers décida les Athéniens à donner soixante autres navires à Iphicrate et à Timothée. Réunis à Charès, ils firent voile sur Byzance, pour rappeler de ce côté les ennemis, qui ravageaient les îles restées fidèles, Lemnos, Imbros et Samos. Les flottes se trouvèrent en présence dans l'Hellespont. Un combat était imminent; la violence du vent l'empêcha. En dépit de la tempête, Charès voulut combattre, Iphicrate et Timothée s'y opposèrent et ne le suivirent point quand il attaqua; il les accusa de trahison et le peuple les rappela. Charès, demeuré seul, vendit ses services à un satrape révolté, Artabaze, et trouva ainsi de quoi payer ses troupes. Le peuple approuva d'abord cette conduite; mais la menace que fit le grand roi d'envoyer trois cents vaisseaux aux alliés le décida à conclure avec ceux-ci la paix, après trois années d'une guerre dont nous savons fort mal les détails, et qui par contre-coup entraîna la défection de Corcyre. Athènes reconnut l'indépendance des confédérés. Elle perdait ses alliés les plus importants, avec les tributs qu'ils lui payaient. Ses finances et son commerce étaient ruinés, sa foi en elle-même encore abaissée, et la décadence de l'esprit public encore accrue (356). Le

tombeau si fameux de ce prince, même sa statue, une frise longue de 80 pieds, etc., toutes sculptures qui ont aussitôt pris rang parmi les plus belles que l'antiquité nous ait laissées et qui sont allées rejoindre à Londres celles de Phidias.

1. Démosthène, dans le *pro Rhodiis*, accuse Mausole d'avoir été l'instigateur de cette guerre.

peuple, au lieu de s'accuser lui-même, s'en prit à ses chefs. Timothée, qui compromettait par son caractère la popularité que lui donnaient ses services, fut condamné à une amende de cent talents, et ne pouvant la payer, se retira à Chalcis, où il mourut. Iphicrate se sauva en intimidant ses juges, mais depuis ce jour renonça à servir. Une sentence inique privait à la fois Athènes de ses deux meilleurs généraux (354).

Vers ce temps parut un écrit fameux, celui qu'Isocrate composa, sous forme de discours *sur la paix*, probablement avant qu'elle eût été conclue, à moins que la minutieuse lenteur de l'écrivain n'en ait fait un de ces plaidoyers posthumes et d'apparat qui viennent quand il n'est plus temps. Disciple du même maître que Platon, Isocrate voulait appliquer à la conduite politique ces grands principes d'équité que Socrate avait enseignés. Dans le discours sur la paix règne un sens moral élevé. L'idée dominante est que la justice seule peut fonder des puissances durables, et que tous les malheurs d'Athènes sont venus de ce qu'elle ne l'a pas respectée. Il pensait que l'oppression dont les alliés étaient victimes les avait soulevés contre Athènes; il attribuait cette oppression à la corruption du peuple, des armées, des généraux, et cette corruption même à l'empire de la mer, qui avait déjà perdu Lacédémone. De là cette conclusion, qu'Athènes devait renoncer à l'empire maritime, quand même on le lui eût offert.

Il semblait à Isocrate qu'une prudente modération et une sagesse timide pouvaient seules faire le bonheur des États comme des particuliers. Il appelait l'âge d'or d'Athènes l'époque d'Aristide et de Thémistocle : oubliant que c'était Thémistocle qui avait jeté les fondements de sa puissance navale, que c'était Aristide qui l'avait réglée, et que sans cette puissance, Athènes eût péri sous les coups de Xerxès et de Sparte. Plus de guerre; qu'on désarme : les citoyens riches, écrasés de

contributions, respireront enfin; les Athéniens ne s'aviliront plus en confiant leurs armes à des mercenaires; le commerce va se relever; Athènes, désertée par les étrangers, va les voir accourir de nouveau dans son sein; les alliés, ravis de son désintéressement, tourneront vers elle leurs regards et leurs vœux; ils se rangeront d'eux-mêmes sous cet empire qu'elle leur a jusqu'ici imposé par la force, et le règne de la justice sera arrivé. Ainsi, après avoir accusé l'empire maritime de tout le mal, Isocrate y revenait. Tout occupé de cadencer ses périodes, il oubliait, à la conclusion, ses prémisses. Il voulait, ce qui était moins possible en Grèce que partout ailleurs, un empire fort avec des villes parfaitement indépendantes, prouvant une fois de plus que l'utopie n'est pas toujours séparée de la modération peureuse.

Nous insistons sur cet écrit et sur cet homme. C'est que tous deux étaient l'expression d'un parti de jour en jour plus nombreux. Ce sera cette faible école qui bientôt caressera une autre chimère, la conciliation de Philippe et de la Grèce. Elle croira d'une souveraine prudence cette politique sans intelligence des rudes nécessités des choses, qui recule d'effroi à l'aspect d'une résolution énergique à prendre et d'une lutte ardente à soutenir. La justice, sans doute, partout et toujours, toujours aussi la modération, mais à la condition de ne pas reculer devant chaque péril, de ne pas s'humilier devant chaque injure, de ne pas s'abstenir devant chaque provocation : la morale d'un État n'étant pas celle d'un philosophe solitaire.

En face de cette école et du timide vieillard, qui n'avait pas même assez de hardiesse pour parler en public[1], se

1. Il convient d'ajouter qu'il y avait à Athènes de forts habiles gens qui ne parlaient jamais, mais écrivaient beaucoup. M. Egger (*S'il y a eu chez les Athéniens de véritables avocats*) a compté que sur cent dix plaidoyers que nous possédons dans les œuvres des orateurs attiques, il n'y en a pas dix que l'auteur ait prononcés lui-même. La loi athénienne obligeait la partie de plaider elle-même.

dressaient un autre parti, un autre homme et une autre éloquence. Les reproches d'Isocrate, tant mêlés de précautions oratoires, glissaient sans entrer sur l'esprit des Athéniens; s'ils avaient pu agir et réveiller quelque antique vertu, c'eût été sous la main de Démosthène, avec cette voix animée par la passion, et lancée comme des carreaux de foudre, presque sans précaution, il semble, et sans art, tant ses paroles s'échappaient pressées et brûlantes. Comparez, pour voir la différence du rhéteur à l'homme d'État, le discours d'Isocrate sur la paix et celui de Démosthène sur la guerre avec la Perse; ils sont à peu près du même temps, et ont à peu près le même but[1].

Démosthène, enfant, avait reçu de ses camarades le surnom d'Argos, pour exprimer l'âpreté de son caractère. Son père était un armurier qui possédait un grand atelier et de nombreux esclaves; mais il fut orphelin de bonne heure. Ses tuteurs le dépouillèrent d'une partie de son bien et ne firent même pas les frais de son éducation. Il s'attacha à Isée, « l'impétueux, » dont la mâle éloquence convenait à son génie, et il étudia Thucydide avec une telle persévérance qu'il savait par cœur ses huit livres d'histoire. Dès qu'il eut atteint sa majorité, il plaida lui-même contre ses tuteurs et les fit condamner à restitution (366). A la tribune publique, ses débuts furent malheureux. Ses longues phrases, son style tourmenté, sa voix faible, son haleine courte, soulevèrent les rires. Le comédien Satyros releva son courage en lui montrant que le mal était surtout dans son débit. Dès lors, Démosthène s'appliqua, avec une indomptable opiniâtreté, à vaincre ces difficultés naturelles, et Plutarque raconte, avec sa complaisance ordinaire pour ces menus détails de l'histoire plus ou moins authen-

1. C'est le περὶ συμμοριῶν, ou, comme Démosthène lui même l'appelait, le περὶ τῶν βασιλικῶν, de l'année 354. Il était né vers l'année 382.

tiques, qu'il se fit construire un cabinet souterrain où il descendait tous les jours pour y façonner son geste et sa voix, que souvent il s'y confinait deux ou trois mois de suite, la tête à demi rasée, afin de résister, par la honte, aux plus vives tentations de sortir. D'autres fois, il gravissait d'une course rapide une montagne, en récitant des vers à haute voix ; ou bien, sur le bord de la mer, la bouche à demi remplie de petits cailloux, pour forcer sa langue à se délier, il luttait de la voix avec le fracas des vagues. On pense bien qu'après de tels efforts et pour un tel homme, les orages de la place publique n'étaient plus redoutables.

Que Démosthène ait fait tout cela, nous ne le jurerons pas; mais certainement il a vaincu en lui, par le travail, une nature rebelle. Dès qu'il put se mêler aux affaires de l'État, l'ambition du roi de Macédoine fut sa constante préoccupation. Il apporta à Lycurgue, à Hégésippos, à Hypéridès, le secours de sa puissante parole; il devint l'âme de ce parti généreux qui voulait l'indépendance d'Athènes et de la Grèce. Tout ce parti, et avec lui Démosthène, a été condamné, comme s'étant voué à une œuvre impossible et mauvaise. L'œuvre était grande, et peu s'en fallut qu'elle ne se réalisât. Les succès de Philippe ont conduit Alexandre à la conquête de l'Orient. La civilisation du monde a gagné au contact des deux civilisations grecque et asiatique. Mais la vie se déplaça; d'Athènes, elle passa à Rhodes, à Pergame, à Smyrne, à Éphèse, à Alexandrie, et le résultat de la domination macédonienne fut la mort de la Grèce d'Europe. Or la première condition pour un peuple c'est de vivre. L'éternel honneur de Démosthène a été de voir que cette puissance, qui se levait du nord, allait tuer sa patrie, et d'avoir donné son génie, sa vie pour la sauver. Nous, qui avons pour nous dédommager de cette mort d'un peuple épuisé, la Grèce nouvelle qu'Alexandre, comme l'antique Cadmos, a semée sur ses pas, et le grand mou-

vement philosophique et religieux qui naquit du mélange des nations et des systèmes; nous, placés au point de vue de l'histoire générale, nous sommes pour Philippe et Alexandre; plaçons-nous au point de vue grec et nous serons pour Démosthène.

Assistons à ce grand duel de l'homme qui, armé de sa seule parole, fait hésiter, arrête, et plus d'une fois repousse un roi puissant et victorieux.

Démosthène sembla hésiter à commencer l'attaque. Dans son discours sur la guerre avec la Perse (354), il ne nomma même pas Philippe, en parlant des périls qu'Athènes pouvait courir. Quand le roi envoya, la même année, quelques troupes au tyran de Chalcis, en Eubée, contre un autre tyran d'Érétrie, Démosthène déconseilla au peuple de secourir celui-ci, et ce fut contre son avis qu'on chargea Phocion d'une expédition dont il se tira bien, mais d'où l'orateur avait craint de voir sortir une guerre prématurée. Le moment ne vint que trop tôt de renoncer à tout ménagement, et de jeter hautement le cri d'alarme.

Cependant, Philippe aussi temporisait. En l'année 359, il avait reconstitué la Macédoine, en 358 pris Amphipolis et Pydna, en 357 Potidée. Pour laisser se calmer les craintes, il s'arrêta au milieu de ses succès. Mais ce temps de repos ne fut pas perdu : il améliora l'administration de ses États, compléta l'organisation de son armée et de ses finances, observant tout en silence, au dedans et au dehors; lion et renard, veillant, attendant, et toujours prêt à s'élancer. A la fin de 357, il passa plusieurs mois dans les fêtes qui suivirent son mariage avec Olympias, fille de Néoptolème, roi d'Épire. Cette ardeur au plaisir faisait croire à ses ennemis qu'il dégénérait. Mais son mariage même était un acte politique, qui lui donnait un allié sur les derrières de l'Illyrie et de la Grèce. En 356, il déjoua les menées des rois de Thrace, de Péonie et d'Illyrie ligués contre lui; il fonda Philippes pour

s'assurer les mines du mont Pangée, et il reçut, coup sur coup, trois nouvelles : Parménion, son meilleur général, avait vaincu les Illyriens; ses chevaux avaient remporté le prix aux jeux olympiques; enfin Olympias donnait le jour à celui qui devait être Alexandre. C'est alors qu'il écrivit à Aristote : « Apprends qu'il m'est né un fils; je rends moins grâces aux dieux de la naissance de cet enfant, que de ce qu'il est venu au monde de ton vivant. J'espère qu'élevé et instruit par toi, il sera digne de moi et de mon empire[1]. » Lettre qui fait autant d'honneur au roi qui l'écrivit qu'au philosophe qui l'a reçut.

Cette victoire aux jeux olympiques n'était pas un fait indifférent. Elle marquait le dessein arrêté de Philippe de s'introduire dans le monde grec. Avant de lui prendre sa liberté, il prenait ses couronnes. Déjà les révolutions et la guerre travaillaient pour lui dans la Thessalie et la Phocide. Alexandre de Phères avait péri assassiné par ses beaux-frères, Tisiphonos, Pytholaos et Lycophron, à l'instigation de sa femme Thébé. Une nuit, durant son sommeil, elle lui enleva son épée et éloigna les dogues féroces qui veillaient à l'entrée de sa chambre. Ses frères hésitaient, elle les menaça d'éveiller le tyran (359). Les meurtriers avaient succédé à son pouvoir. Tisiphonos d'abord avec Thébé, puis, en 353, Lycophron. Les Aleuades crurent le temps venu de renverser enfin cette tyrannie dégénérée. Ils appelèrent Philippe à leur secours. Le roi assiégeait alors Méthône qui faisait la plus énergique résistance, et où il reçut une blessure qui lui fit perdre un œil. La ville enfin forcée de se rendre, il la rasa ; c'était encore un point d'appui enlevé à Athènes sur les côtes de la Macédoine. Libre alors, il répondit à l'appel des Aleuades, et pénétra avec une armée en Thessalie, battit Lycophron, malgré un secours de sept mille Pho-

1. L'authenticité de cette lettre n'est malheureusement pas très-certaine, malgré le témoignage d'Aulu-Gelle et de Dion Chrysostome. Au reste, Aristote était lié, depuis l'enfance, avec Philippe.

cidiens qu'il avait reçu, et prévint les Athéniens à Pagases, port de la ville de Phères (353). Ainsi, grâce aux discordes des Thessaliens, Philippe avait pris pied dans leur pays. Il occupait, si je puis dire, le vestibule de la Grèce; il ne lui restait qu'à en franchir le seuil. Une vieille institution religieuse avait, ce semble, tout exprès réveillé des prétentions surannées qui lui servirent de prétexte.

Quelque temps après la bataille de Leuctres l'antique tribunal des amphictyons avait, sur la demande des Thébains, condamné les Lacédémoniens pour la surprise de la Cadmée à une amende, qu'ils n'avaient point payée, de 500 talents. Une autre avait été imposée aux Phocidiens pour avoir mis en culture quelques terres consacrées à Apollon. La dernière sentence portait que, si les Phocidiens refusaient de payer, leur territoire serait mis sous l'anathème et consacré à la divinité, ce qui voulait dire dévasté et occupé par les prêtres de Delphes. Un des principaux Phocidiens, Philomélos, remontra à ses concitoyens qu'il y aurait lâcheté à se soumettre à un décret injuste, obtenu par les Thébains leurs ennemis; il leur rappela, citant en preuve un vers d'Homère, que le patronage de l'oracle de Delphes leur appartenait; soutint qu'ils devaient le ressaisir, et se fit fort de le remettre entre leurs mains. Les Phocidiens le choisirent pour général avec des pouvoirs illimités. Il se rendit à Sparte et décida le roi Archidamos à faire cause commune avec lui. Archidamos, n'osant pas intervenir, ostensiblement, donna du moins quinze talents. Philomélos doubla la somme sur son propre bien, et soudoya une troupe de mercenaires qu'il ajouta à mille Phocidiens d'élite. Avec ces forces, il s'empara du temple, tua les Thracides[1] qui le gardaient, mit leurs biens aux enchères, mais rassura la population de Delphes en pro-

1. Familles qui gouvernaient à Delphes. Sur ce conseil, voy. ci-dessus t. I, p. 319-325, et Mém. de l'Acad. des Insc., t. III, p. 76 : *Des richesses du temple de Delphes.*

mettant que là s'arrêteraient les violences. Les Locriens, qui s'armèrent contre lui, furent battus, et il eut le loisir d'entourer le temple d'une enceinte fortifiée et de porter ses troupes à cinq mille hommes, en attirant à lui des mercenaires par l'appât d'une paye plus forte (350). Cependant il envoya des ambassadeurs dans toutes les cités pour représenter que les Phocidiens se bornaient à revendiquer leur droit de protection sur le temple, et pour offrir de rendre compte à tous les Grecs des offrandes consacrées. Mais les Béotiens, de leur côté, sollicitèrent les Thessaliens et les autres membres du corps amphictyonique, de déclarer la guerre aux Phocidiens, comme sacriléges; et une vaste ligue se forma entre eux. Les Athéniens, les Lacédémoniens et quelques peuples du Péloponnèse refusèrent seuls d'y entrer, sans toutefois prêter aux Phocidiens un secours bien efficace.

Pour tenir tête à cette ligue, Philomélos fut obligé de faire ce qu'il prétendait n'avoir pas fait encore, il mit la main sur le trésor sacré. « Mais aucun homme pieux et honnête ne se rangea sous ses drapeaux, tandis que tout ce qu'il y avait d'hommes décriés et plus fidèles à l'argent qu'aux dieux se hâta d'accourir; bientôt une armée puissante, toute composée d'impies prêts à profaner les temples, se trouva sur pied. » Elle comptait 10 000 hommes. Les Locriens furent vaincus de nouveau. Les Thessaliens, qui s'avancèrent avec 6000 soldats, ne furent pas plus heureux; mais les Béotiens, venus en nombre double, surprirent les Phocidiens près de Tithorée. Philomélos, sur le point de tomber aux mains de l'ennemi, après s'être vaillamment conduit, se précipita du haut d'une roche escarpée et périt.

Onomarchos, son frère, le remplaça, se servit audacieusement des trésors de Delphes pour recruter son armée et acheter des partisans dans les cités grecques, ravagea la Locride et s'empara même d'Orchomène. Il assiégeait Chéronée, quand l'approche d'une armée béo-

tienne le força de rentrer en Phocide. Il était d'ailleurs appelé au nord par le Thessalien Lycophron, que Philippe menaçait. Un secours de 7000 Phocidiens qu'il lui envoya sous son jeune frère, Phayllos, fut insuffisant. Il accourut lui-même, vainquit deux fois le roi, qu'il rejeta en Macédoine, et revint en Béotie s'emparer de Coronée. Mais durant cette dernière expédition, Philippe reparaissait en Thessalie avec vingt mille hommes et trois mille chevaux. Onomarchos courut à sa rencontre et fut complétement battu. L'armée phocidienne compta six mille morts; trois mille prisonniers furent jetés à la mer comme sacriléges; les soldats du roi, défenseurs d'Apollon, étaient allés au combat le casque couronné du laurier sacré. Le corps d'Onomarchos, trouvé parmi les morts, fut mis en croix; quelques Phocidiens échappèrent en gagnant à la nage une escadre athénienne qui croisait en vue du rivage.

Philippe se présentait donc comme le vengeur de la religion outragée; il prit en Thessalie un autre rôle, celui de libérateur. Il rétablit à Phères le gouvernement républicain; mais en même temps il se faisait céder, à titre d'indemnité pour ses frais de guerre, une partie des revenus de la province, et il mettait la main sur les chantiers et sur les arsenaux. Il occupait Magnésie et Pagases, où il trouvait la flotte préparée par Alexandre, qui devint le commencement de la flotte macédonienne; de là partirent aussitôt de nombreux corsaires qui infestèrent la mer Égée, troublèrent le commerce d'Athènes, pillèrent Lemnos et Imbros, et osèrent s'aventurer jusque sur la côte de Marathon et y enlever la galère paralienne.

Cependant Philippe essaya de poursuivre sa fortune, et comme il avait réglé les affaires de la Thessalie, d'aller faire les affaires de la Grèce et de la religion en Phocide même. Il marcha sur les Thermopyles. Les Athéniens, arrivés trop tard à Pagases pour la sauver de ses mains, avaient du moins couru aux Thermopyles et s'y étaient

fortement retranchés; Philippe recula. Cette tentative fut un trait de lumière pour ceux qui doutaient encore; et dans Athènes des actions de grâces furent rendues aux dieux, comme après une victoire (352).

Phayllos, frère d'Onomarchos, lui avait succédé dans le commandement. En prodiguant l'or du temple, il attira un grand nombre de soldats, et ses alliés se décidèrent à le secourir énergiquement. Athènes lui donna cinq mille hoplites, les Lacédémoniens mille, les Achéens deux mille; Lycophron, chassé de Phères, lui en amena autant. Il fut assez fort pour descendre en Béotie, s'y maintenir, malgré trois échecs, enlever toutes les villes de la Locride épicnémidienne et battre les Thébains, qui voulaient les sauver. Mais ce jeune et actif général était atteint déjà d'une maladie qui l'emporta. On le remplaça par le jeune fils d'Onomarchos, Phalécos, à qui il fallut donner un guide, presque un tuteur, Mnaséas, qui périt bientôt. Sous ce jeune chef, les hostilités se poursuivirent avec des succès divers. Les deux partis commençaient à se lasser. Les Thébains furent même obligés de demander des secours d'argent au roi de Perse, qui leur envoya trois cents talents. Ainsi, de tous côtés, l'étranger mettait la main dans les affaires de la Grèce.

L'occasion parut bonne aux Spartiates pour recouvrer dans le Péloponnèse l'ascendant qu'Épaminondas leur avait ôté et que Thèbes, occupée ailleurs, ne pouvait leur disputer. Ils attaquèrent Mégalopolis qui reçut des secours d'Argos, de Messène et de Sicyône. Thèbes fit en sa faveur un vigoureux effort; elle lui envoya quatre mille hoplites et cinq cents cavaliers. Mais trois mille Phocidiens arrivèrent au secours de Sparte, et les forces se trouvèrent si bien balancées, qu'au bout de deux campagnes inutiles on fit la paix (351).

Pendant que les yeux des Grecs étaient fixés sur ces mouvements intérieurs, Philippe, repoussé des Thermopyles, essayait de se dédommager en Thrace. Il s'avançait

à petit bruit vers la Chersonèse, que les Athéniens avaient récemment recouvrée, et vers Byzance, pour leur couper la route de l'Euxin, d'où ils tiraient leurs approvisionnements. Mais Démosthène suivait tous ces mouvements et éclata. « Quand donc, Athéniens, s'écria-t-il, quand ferez-vous votre devoir, et qu'attendez-vous? Quelque événement nouveau? ou même, justes dieux! quelque nécessité qui vous contraigne? Mais pour des hommes libres, la plus pressante nécessité, n'est-ce pas le déshonneur? Voulez-vous, dites-moi, aller toujours par la place publique vous demandant les uns aux autres : « Eh bien! « que dit-on de nouveau? » Eh! que se peut-il de plus nouveau qu'un homme de Macédoine qui triomphe d'Athènes et domine en Grèce? — Philippe est-il mort? — Non, mais il est malade. — Mort ou malade, que vous importe? Si celui-ci mourait, vous vous en feriez bientôt un autre par votre indolence, car c'est par elle qu'il s'est tant élevé, non de lui-même, non par sa propre force. » Puis, mettant le doigt sur toutes les plaies du gouvernement d'Athènes, sur le vice et les désordres des armées de mercenaires, sur la légèreté du peuple, sur ses résolutions sans effet; il propose d'énergiques remèdes : « Je veux d'abord cinquante galères bien équipées, et que vous soyez résolus à monter vous-mêmes, au besoin. Qu'on ne me parle ni de dix mille, ni de vingt mille mercenaires, admirables armées dans les lettres qui les annoncent. Ce qu'il faut, c'est une armée d'Athènes.... Vos mercenaires ne triomphent que de vos amis et de vos alliés; quant à l'ennemi, ils le laissent grandir à l'aise. Ils jettent, en passant, un coup d'œil sur la guerre où vous les envoyez, puis ils s'en vont avec la flotte chez Artabaze ou ailleurs. Le général les suit; il le faut bien. Comme il ne peut payer, il ne peut commander. Que veux-je donc? Enlever tout prétexte au général et aux soldats en les payant fidèlement, en plaçant près d'eux des citoyens qui, soldats eux-mêmes, surveilleront les chefs. A voir comme

nos affaires sont conduites, on peut en vérité bien rire de nous aujourd'hui ! Qu'on vous dise : « Athéniens, « êtes-vous en paix? — Non, certes, répondrez-vous, nous « sommes en guerre avec Philippe ! » En effet, n'avez-vous pas choisi parmi vous dix taxiarques, autant de stratéges, de phylarques, et deux hipparques? Tous ces chefs que font-ils? Hors un seul que vous envoyez à la guerre, les autres décorent vos fêtes à la suite des sacrificateurs. Vous fabriquez vos généraux, comme les mouleurs d'argile leurs statuettes, pour la place publique, non pour la guerre. »

Il signalait ensuite le mauvais mode d'organisation de l'armée, et les lenteurs fatales qui en résultaient : « Dites-moi, je vous prie, pourquoi vos Panathénées, vos Dionysiaques, ces fêtes si pompeuses, d'un si grand appareil et qui vous coûtent plus cher que l'armement d'une flotte, sont toujours célébrées au temps marqué, tandis que partout vos flottes arrivent trop tard, ainsi à Méthône, ainsi à Pagases, ainsi à Potidée? C'est que pour ces fêtes la loi a tout réglé. Chacun de vous connaît longtemps d'avance le chorége, le gymnasiarque de sa tribu; il sait ce qu'il doit recevoir, de qui, à quel moment; en un mot tout ce qu'il doit faire. Rien n'est incertain, imprévu, négligé. Pour la guerre, au contraire, et les préparatifs qu'elle demande, nul ordre, nulle prévoyance, la confusion partout. A la première alarme, on nomme des triérarques, on procède aux échanges[1], on s'enquiert des subsides. Ensuite, on appelle sur les vaisseaux d'abord l'étranger domicilié, puis l'affranchi, puis le citoyen, puis enfin.... Mais durant tous ces apprêts, ce que notre flotte devait sauver a péri. »

Ces vives peintures montrent à nu l'intérieur d'Athènes, les vices de son administration, les défauts du nou-

1. C'est l'ἀντίδοσις. Cf. Démosth., *Adv. Phænipp.* Le citoyen appelé à remplir une liturgie pouvait rejeter cette charge sur un autre, à qui il offrait, en cas de refus, d'échanger leurs biens. Voy. ci-dessus, t. I, p. 461-2.

veau peuple qu'Isocrate signalait tout à l'heure. On voit aussi combien Démosthène était frappé du danger actuel : « Tout cela, Athéniens, est sans doute fort peu agréable à entendre. Mais si, en supprimant d'un discours ce qui peut vous déplaire, on supprimait l'affaire elle-même, il faudrait ne parler que pour le plaisir de vos oreilles.... N'est-il pas honteux de se duper soi-même; de toujours reculer devant ce qui gêne et de ne point savoir que l'habile homme de guerre ne suit pas les événements, mais les devance; que l'homme politique commande aux affaires, comme le général à son armée; qu'il les plie, les gouverne à son gré et n'est jamais forcé de les subir? Athéniens, vous êtes riches en vaisseaux, en fantassins, en cavaliers, en revenus; plus riches qu'aucun peuple, mais cette force n'est jamais employée à temps; partant vous arrivez trop tard. Apprenez-vous que Philippe est en Chersonèse, vite un décret pour la Chersonèse; qu'il est aux Thermopyles, vous courez aux Thermopyles. Vous allez après lui comme s'il commandait vos mouvements; de vous-mêmes, nulle prévoyance. Autrefois peut-être, cette lenteur pouvait être tolérée, aujourd'hui dans la crise où nous sommes, cela ne se peut plus. Philippe ne s'arrêtera pas, cela est manifeste; il faut qu'on lui barre le chemin. » Quant au plan même de la guerre, il n'en donnait aucun : « Où aborder? dira-t-on. Osons seulement. La guerre montrera l'endroit faible de l'ennemi. »

Ces paroles étaient éloquentes et elles étaient justes. Il n'y avait pas dix ans que la Macédoine était le plus misérable royaume, et son pouvoir ne paraissait pas encore, il s'en fallait, aussi formidable que l'avait été celui de Lacédémone. Cependant Sparte était tombée. Pourquoi Philippe serait-il plus difficile à abattre? Démosthène était dans le vrai, à égale distance de ceux qui fermaient volontairement les yeux au péril, et de ceux qui, comme Phocion, désespéraient trop tôt. Si sa demande de réformes n'est pas plus explicite, c'est qu'il était forcé de

parler sur certains points avec une extrême réserve. Un décret insensé, provoqué par le démagogue Eubulos, avait prononcé la peine de mort contre quiconque proposerait de détourner pour la guerre la somme destinée aux fêtes publiques, le *théoricon;* et cette somme chaque année s'accroissait, dévorant le plus clair des revenus de l'État.

Démosthène, et plus encore la nouvelle d'une tentative de Philippe sur un fort gardé par une garnison athénienne, entre Périnthe et Byzance, éveillèrent dans le peuple quelque énergie. Un armement considérable fut voté. Mais, soit que Philippe ne fût pas prêt pour une lutte directe avec Athènes, soit une maladie qui le condamna à l'inaction, il s'arrêta de nouveau et laissa passer près de deux années sans faire parler de lui, plongé dans la débauche, si l'on en croit Démosthène; mais toujours actif, travaillant à embellir sa capitale, y élevant des monuments magnifiques, y attirant les meilleurs artistes, et prodiguant dans les villes grecques son or corrupteur.

Cependant, au centre de ses États, dans la péninsule chalcidique, Philippe voyait encore une ville indépendante, dont il avait naguère chèrement acheté l'amitié, par la cession de Potidée, mais qui, au premier jour, se tournerait peut-être contre lui : une épine au cœur de la Macédoine. Tant qu'Olynthe ne serait pas à lui, ses ennemis pouvaient la considérer comme une porte prête à s'ouvrir, pour donner entrée dans son royaume. Cité riche, d'ailleurs, capitale d'une confédération de trente-deux villes, Olynthe faisait obstacle à la vue de la Macédoine sur la mer. Philippe en méditait depuis longtemps la ruine. L'asile qu'elle donna à deux princes macédoniens fuyant sa colère, le décida à frapper ce grand coup. Avant de l'attaquer corps à corps, il la cerna, en enlevant les cités voisines. Il avait pris Apollonie quelques mois auparavant : en 349 il s'empare de Stagire qu'il détruit. La terreur lui ouvre les ports de plusieurs autres. « Il faut que vous sortiez de votre ville, dit-il à des

députés olynthiens, ou moi de la Macédoine. » Olynthe implora le secours d'Athènes.

Démosthène monte aussitôt à la tribune et signale en traits ardents les progrès et la politique perfide de Philippe, Olynthe trompée par le don de Potidée, la Thessalie par la promesse de rendre Magnésie : « Amorcer les peuples assez insensés pour se laisser séduire à ses avances, et les faire tomber dans les filets qu'il a tendus, voilà le secret de sa grandeur[1]. » Puis, comparant à cette politique active, subtile, l'inertie du peuple d'Athènes : « Nous dormons, s'écrie-t-il ; Athéniens, vous dormez ! » Et il propose les vrais remèdes, des actes, des réformes, un meilleur emploi des finances gaspillées en fêtes et en distributions au peuple. « Athéniens, ne soyez pas surpris : je vais parler contre l'opinion du plus grand nombre. Établissez des nomothètes, non certes pour créer de nouvelles lois, vous n'en avez que trop, mais pour abolir celles qui vous nuisent; et celles-là je les indique nettement : ce sont les lois sur l'argent du théâtre et quelques-unes sur le service militaire. Les unes sacrifient aux oisifs de la ville nos ressources pour la guerre; les autres assurent l'impunité au lâche. Nous étions sans rivaux, maîtres chez nous, arbitres chez les autres. Sparte était abattue; Thèbes occupée ailleurs; personne devant nous qui pût nous disputer l'empire. C'est dans un tel état que nous nous sommes laissé ravir nos possessions ; que nous avons dissipé sans aucun fruit plus de 1500 talents ; que des alliances gagnées par la guerre ont été perdues en pleine paix par nos habiles gens d'aujourd'hui ; c'est alors enfin que nous avons suscité contre nous ce dangereux ennemi. Qu'on me dise, en effet, par qui, si ce n'est par nous, il s'est tant élevé, ce Philippe !

1. *Deuxième Olynthienne.* L'ordre chronologique des trois Olynthiennes a été l'objet de beaucoup de discussions. Quelques-uns mettent la seconde la première. Au reste elles sont toutes trois du dernier mois de 350. J'ai suivi la traduction de M. Plougoulm.

« Sans doute, allez-vous dire, les choses vont mal au dehors, mais au dedans que de merveilles ! Qu'avez-vous à montrer ? Des murs récrépis, des chemins réparés, des fontaines et autres bagatelles. Mais jetez les yeux sur les auteurs de ces beaux ouvrages : ils étaient pauvres et les voilà riches ! Mais autant leur fortune a grandi, autant a baissé celle de l'État.... Vous, peuple d'Athènes, on vous enlève tout, argent, alliés ; vous êtes des valets, vous faites nombre ; heureux que vos maîtres vous accordent l'obole du théâtre, vous envoient la pitance du jour ! O abaissement extrême ! Ils vous donnent votre bien et vous les en remerciez comme d'une grâce.... Je ne l'ignore pas, il pourra m'en coûter cher de vous parler ainsi de vos misères, plus cher peut-être qu'à ceux qui les ont faites. Car la franchise n'est pas toujours de saison avec vous, et je m'étonne aujourd'hui de votre patience. » On trouvera, en effet, qu'il fallait du courage à Démosthène pour parler ainsi, en se souvenant de la peine portée contre celui qui proposerait l'abrogation des lois théâtrales[1].

Les Athéniens n'obéirent qu'à moitié à Démosthène et négligèrent le point principal de ses discours, la réforme intérieure. Ils ne changèrent rien aux finances ni à l'armée et envoyèrent seulement Charès avec trente vaisseaux et deux mille mercenaires au secours d'Olynthe : ceci après la première Olynthienne. Après la seconde, Charidêmos et quatre mille mercenaires ; après la troisième, deux mille trois cents soldats, cette fois tous Athéniens.

Mais tandis que les généraux venaient mécontenter par leurs désordres plutôt qu'aider les Olynthiens, Philippe achetait les magistrats qui commandaient dans la

1. Le sénateur Apollodore ayant proposé d'appliquer à la guerre, au lieu de le porter au théoricon, l'excédant qui se trouvait dans les caisses publiques, fut condamné à une amende, malgré un décret du peuple qui à l'unanimité avait accepté sa proposition. Cf. Démosth. Contre Nééra, 3-8.

ville assiégée et qui la lui livrèrent. Il l'abandonna au pillage, vendit ses habitants, et employa sa part de butin à semer l'or pour apaiser les ressentiments, et à des fêtes qui furent célébrées à Dion, à l'instar de celles d'Olympie, avec une royale magnificence. Nombre d'étrangers accoururent de divers points de la Grèce à ces jeux ; Philippe les accueillit tous, fit asseoir les plus distingués à sa table, les charma, les gagna par ses manières et ses présents. C'était une campagne qu'il faisait encore, aussi fructueuse qu'il aurait pu la faire à la tête de son armée. Ses convives emportèrent, en partant, un germe fatal de corruption qui grandit dans chaque cité, même dans Athènes.

Un parti nombreux, à Athènes, ne parlait que des bonnes intentions du roi. Les uns étaient d'honnêtes dupes, les autres étaient vendus. D'autres encore désespéraient et d'avance se résignaient. Quelques-uns cependant, et à leur tête Démosthène, même Eubulos, un des chefs du parti de la paix, et Eschine demandaient la réunion d'un congrès pour aviser à l'union de tous les peuples helléniques contre les nouveaux barbares qui, en deux ans, venaient de détruire trente-deux cités grecques. Il y eut un commencement d'exécution. On envoya quelques ambassades ; mais sur le bruit que Philippe consentait à traiter, toute cette activité tomba, et dix députés lui furent envoyés : dans le nombre se trouvaient Démosthène et Eschine. Si l'on en croit le dernier, Démosthène perdit en face de Philippe toute son éloquence, « et cet homme, qui promettait en chemin monts et merveilles, resta court devant le roi, après avoir bégayé quelques mots. » Cependant les députés reçurent de Philippe la promesse qu'il enverrait à Athènes des plénipotentiaires pour conclure. Ils vinrent en effet et prirent les serments de la république. Pendant ce temps, le roi détrônait Kersobleptès et s'emparait des places fortes de la Chersonèse, regardant comme de bonne prise tout ce qu'il occuperait avant d'avoir, lui-même,

signé la paix. Quand, sur l'avis de Démosthène, une nouvelle députation partit pour recevoir ses serments, elle mit vingt-trois jours à gagner Pella et dut l'y attendre encore près d'un mois. Le rusé monarque feignait d'ignorer son arrivée et conquérait toujours au fond de la Thrace. De retour enfin, il écouta les ambassadeurs, mais avant de leur rendre réponse, il les mena jusqu'à Phères en Thessalie. Là, il leur déclara qu'il ne pouvait consentir à laisser écrire le nom des Phocidiens dans le traité. Les députés partirent. Ils étaient à peine rentrés dans Athènes que Philippe marchait aux Thermopyles et s'en emparait. Démosthène accusa plus tard ses collègues, et particulièrement Eschine, d'avoir été vendus à Philippe. Eschine ne fut sans doute coupable que d'avoir contribué à répandre, parmi ses concitoyens, ces sentiments de naïve confiance dans les promesses du roi qui les perdirent. Mais il était un des conseillers du peuple, il fut mal venu plus tard à dire, pour sa justification, qu'il avait partagé l'entraînement général. Démosthène seul avait vu le danger, mais n'avait pas été écouté.

Cette guerre de Phocide, que Philippe venait terminer, se prolongeait depuis dix ans avec un égal succès de part et d'autre. Nulle puissance, en Grèce, ne semblait en état d'y mettre fin. Thèbes avait déjà obtenu du roi de Perse trois cents talents pour pouvoir lutter contre les trésors de Delphes. Mais un secours plus direct lui était nécessaire : elle appela Philippe. Il franchit les Thermopyles et n'eut qu'à se présenter pour décider Phalécos à se retirer avec ses huit mille mercenaires dans le Péloponnèse. L'expédition était sans périls, il n'en recueillit pas moins la gloire d'avoir pu seul venger les dieux.

Son premier soin fut de convoquer le conseil des amphictyons pour régler le sort des Phocidiens. La tradition antique attribuait à cette assemblée une autorité religieuse et politique assez indéterminée et vague, mais à présent

que Philippe mettait à sa disposition une force considérable, elle pouvait commander. Elle décida que la Phocide cesserait de former un État; que ceux qui avaient pris part à la spoliation du temple seraient jugés et traités comme sacriléges; que les vingt-deux villes de la Phocide seraient rasées, tous les habitants dispersés dans des bourgs dont aucun ne contiendrait plus de cinquante maisons; qu'ils conserveraient leur territoire, mais grevé d'un tribut annuel de soixante talents pour réparer les pertes faites par le temple de Delphes, estimées dix mille talents; que leurs armes seraient brisées sur la pierre et les débris jetés au feu, leurs chevaux vendus, et qu'ils n'en pourraient posséder d'autres à l'avenir. Après le châtiment les récompenses. La présidence des jeux pythiques fut donnée à Philippe, conjointement avec les Béotiens et les Thessaliens, et on transféra au roi de Macédoine les deux voix dans le conseil amphictyonique que les Phocidiens avaient possédées (346). La religion venait de tuer la liberté.

Ces nouvelles troublèrent toute la Grèce. Les Athéniens se mirent à fortifier le Pirée, à munir les forteresses des frontières, et un décret obligea les citoyens à rentrer leurs biens meubles des campagnes dans les bourgs fermés. Philippe jugea prudent de se retirer dans ses États, suivant sa tactique habituelle, et le temps venu de l'assemblée pythique, il envoya une ambassade aux Athéniens pour obtenir d'eux la reconnaissance de son titre d'amphictyon : il l'obtint.

Démosthène cette fois parla pour la paix; c'était en effet une question de paix ou de guerre; et malgré ses craintes et sa haine chaque jour plus vives, il ne jugeait pas prudent de rompre sur ce prétexte, qui eût amené contre Athènes le renouvellement de la ligue contre les Phocidiens. Mieux valait attendre des jours meilleurs, où cette ligue, Athènes pourrait la former, mais à son profit et contre la Macédoine.

Ce qu'Athènes se proposait de faire un jour Philippe l'exécutait; il cherchait à isoler cette ville du reste de la Grèce, et il étendait son influence, ses intrigues jusqu'au milieu du Péloponnèse. De bonne heure il s'était promis de reprendre les vues de Thèbes de ce côté; il avait noué des relations avec l'Arcadie, flatté ce peuple qui pouvait lui servir à tenir Sparte en bride, semé l'or dans ses villes et attiré à sa cour ses plus ambitieux citoyens. Dès l'année 356 on voit le Mégalopolitain Chéron fort avant dans sa confiance, et en 349, au moment de la guerre d'Olynthe, Eschine, envoyé par Athènes à Mégalopolis, entendit dans le conseil des Dix-Mille les louanges du roi et vit les hoplites arcadiens partir pour le rejoindre. « La haine qu'il s'appliqua, dit Pausanias, à entretenir entre les Arcadiens et Lacédémone fut un des principaux obstacles à ces congrès de toutes les cités helléniques qu'Athènes chercha tant de fois à réunir contre la Macédoine.

Philippe compta toujours avec le temps; il semait et laissait mûrir. En 345, on lui avait, en Arcadie, élevé tant de statues, décerné tant de couronnes, qu'on ne trouva plus rien à lui offrir que de l'appeler lui-même et de décréter que toutes les villes lui seraient ouvertes. Il n'était pas homme à s'engager à fond dans les affaires du Péloponnèse avant d'avoir terminé celles de la Grèce du nord. Il se contenta d'envoyer de l'argent avec des mercenaires étrangers et de prendre hautement Messène sous sa protection. Il écrivit aux Spartiates : « Si j'entre en Laconie, je détruirai votre ville. » Ils répondirent : « Si! » A Corinthe, les habitants, malgré leur mollesse, firent des préparatifs de défense, et Diogène, pour ne pas rester seul oisif, roula son tonneau. Démosthène parcourut lui-même le Péloponnèse, en combattant partout les menées de Philippe qui, cette fois, n'aboutirent pas. Ce roi n'avait voulu faire qu'une diversion et il avait réussi.

Dans ses harangues aux Péloponnésiens, Démosthène avait insisté sur les perfidies du roi. Philippe crut nécessaire d'effacer ces impressions; et la ville, qui, dans son abaissement, gardait au moins plus qu'aucune autre, avec les trophées de Marathon et de Salamine, le sentiment de la résistance à l'étranger, vit les députés de l'ennemi des Grecs venir devant elle disculper leur maître. Démosthène prononça alors sa seconde Philippique (344). Il y revient au système de la guerre, la chimère de la paix s'étant évanouie devant les actes audacieux de Philippe. Il rappela les discours qu'il avait tenus déjà aux Messéniens et aux Argiens, pour les effrayer de l'amitié royale, en leur montrant les Thessaliens victimes de leur propre crédulité. Il signala surtout les traîtres, et ce parti macédonien qui était pour la Grèce le plus grand fléau. « Après la paix conclue et à mon retour de la seconde ambassade, je m'aperçus que notre ville était indignement jouée. Aussitôt j'avertis, je protestai, je m'opposai de toutes mes forces à ce qu'on livrât les Thermopyles et la Phocide. Que disaient alors ces traîtres? Que j'étais un buveur d'eau, partant un homme morose et difficile. Mais Philippe, ajoutaient-ils, Philippe n'aura pas plutôt franchi le défilé, qu'il ne songera plus qu'à vous complaire. Il fortifiera Thespies et Platées; il abattra l'orgueil des Thébains; il percera à ses frais la Chersonèse; il vous donnera Oropos et l'Eubée en dédommagement d'Amphipolis. Car tout cela vous a été dit ici, à cette tribune; vous vous en souvenez, hommes pourtant si faciles, si oublieux avec les traîtres! Mais voici le plus honteux : sur l'appât de quelques espérances, vous avez enchaîné à cette paix jusqu'à votre postérité, tant la fraude fut habile. »

Philippe, après avoir lu ce discours, dit : « J'aurais donné ma voix à Démosthène pour me faire déclarer la guerre, et je l'aurais nommé général. » Exprimant par là l'impression profonde que lui avait faite cette irrésistible

éloquence, bien plutôt que le vœu de voir les Grecs se déclarer contre lui ; car si une ligue grecque se formait, la victoire pour Philippe devenait un problème. Cette ligue était la continuelle pensée de Démosthène ; Eubulos, un des principaux chefs de parti à Athènes, s'était aussi rallié à cette idée. Jusqu'ici on avait échoué ; mais le danger était devenu si évident, que l'entreprise semblait maintenant plus facile. Les Athéniens, du moins pour y entraîner les autres peuples, montrèrent une activité digne de leurs beaux jours.

En 344, Philippe s'en alla guerroyer contre les Illyriens. Il ravagea leur pays et y prit quelques villes. Mais à peine délivré de cette guerre, il revint à la Grèce et s'occupa de réorganiser la Thessalie. Il la divisa en quatre districts, plaça à la tête de chacun des hommes dévoués, mit garnison dans les places fortes, et s'attribua tous les revenus du pays. La Thessalie était décidément une province macédonienne. Il occupait les Thermopyles, la première porte de la Grèce : il voulut avoir la seconde, l'isthme de Corinthe. S'il pouvait s'y établir, il était à la fois maître du chemin de l'Attique et de celui du Péloponnèse. Il fomenta une conspiration dans Mégare pour se faire déclarer protecteur de la ville ; les Athéniens le prévinrent. Phocion entra dans la place et en releva les murs (343).

Cette tentative manquée, il courut à une autre, d'un côté opposé ; il intervint en Épire en faveur de son beau-frère, Alexandre, conquit pour lui trois villes à moitié grecques qui refusaient de lui obéir ; et, pour son compte, chercha à s'emparer d'Ambracie, dont la prise lui eût donné l'Acarnanie. Là, il eût trouvé, pour entrer dans le Péloponnèse, la route qu'Athènes venait de lui fermer à Mégare. Elle lui ferma celle-ci encore. Une troupe d'Athéniens se jeta dans Ambracie, et Démosthène vint enflammer le courage des Acarnanes et des Achéens. Une surprise tentée en même temps par les Athé-

niens sur Magnésie en Thessalie, rappela Philippe de l'Épire.

Ainsi les deux adversaires, sans oser se prendre corps à corps, s'attaquaient de loin. Cet état n'était ni la paix ni la guerre; Philippe s'en plaignit et envoya à Athènes Pithon, dont l'éloquence égalait presque celle de Démosthène. L'orateur Hégésippos répondit; son discours amenait nécessairement pour conclusion la guerre : « Mais c'est la guerre que tu demandes, s'écria un mécontent à l'orateur qui descendait de la tribune. — Oui, par Jupiter! répondit-il, et je demande de plus des deuils, des enterrements publics, des éloges funèbres, tout ce qui nous fera vivre libres et repoussera de nos têtes le joug macédonien. » Malheureusement cette fois, au lieu d'agir, les Athéniens se mirent à faire le procès à Eschine et à Philocratès, d'après les dénonciations de Démosthène, et malgré tous ses efforts pour tourner leurs esprits vers les objets véritablement grands (343).

Tandis qu'ils perdaient ainsi un temps précieux, Philippe construisait dans ses ports des arsenaux, des navires et faisait dans l'intérieur de la Thrace une expédition qui lui soumit une partie de ce pays. Il y fonda, avec des Grecs enlevés aux villes de la côte, plusieurs colonies. Une d'elles, qu'il peupla de malfaiteurs, à défaut de colons volontaires, prit son nom qu'elle garde encore. Ces établissements dans le voisinage de la Chersonèse et de Byzance menaçaient les possessions, le commerce, l'existence même d'Athènes, qui se nourrissait des blés de la Tauride et des poissons de l'Euxin. Un de ses généraux, Diopithès, était dans la Chersonèse avec une petite armée; il fit quelques incursions sur les terres récemment conquises par Philippe, qui se plaignit à Athènes. « Les Athéniens, dit Démosthène, sont les défenseurs de la liberté grecque. Chaque coup porté à cette liberté frappe sur eux. De là leur droit de la défendre partout. » Et il revenait à la seule proposition qui pût sauver Athènes :

la réforme des abus, une ligue de toute la Grèce. La moitié de son conseil fut suivie. Des ambassades partirent, et les mouvements qu'elles imprimèrent à l'opinion publique furent assez forts pour engager Philippe à suspendre ses desseins. Démosthène gagnait du temps, c'était beaucoup, comme il le remarque lui-même, dans la lutte d'une république contre un monarque (341).

Philippe suspendait ses desseins en Grèce, l'attention étant éveillée de ce côté-là, mais il les poussait activement vers la Thrace, où il croyait trouver plus de facilités. Vers la fin de 341, il assiégéa Sélymbrie, et peu de temps après la place plus importante de Périnthe, sur la Propontide. Protégés par la forte position de leur ville sur une éminence que la mer baignait de deux côtés, les Périnthiens firent une opiniâtre résistance, malgré les trente mille hommes et les innombrables machines de guerre dont Philippe les enveloppait. Mais Démosthène suit tous ses mouvements. Aux armées du roi il oppose encore sa parole, et ce qu'il a fait dans le Péloponnèse, il va le faire dans la Thrace. Il se rend à Byzance; et détruisant à force d'éloquence une jalousie invétérée, il renoue l'alliance que la guerre sociale avait brisée. Byzance envoie des secours à Périnthe. Les Perses, effrayés de voir les Macédoniens si près de l'Asie, lui font passer des soldats, des vivres et de l'argent. Athènes, de son côté, l'aide par une diversion puissante. Un de ses amiraux va piller les villes du golfe pagasétique et capturer des vaisseaux chargés pour la Macédoine, pendant que Phocion passe dans l'Eubée et en chasse les Macédoniens, qui voulaient faire de cette île « une forteresse menaçante pour Athènes. » Phocion n'était que la main qui avait exécuté. C'est Démosthène encore qui avait fait voter l'expédition, c'est à lui que le peuple en attribua le succès; il lui décerna une couronne d'or (340).

Cependant Philippe n'avançait pas devant Périnthe; il crut plus facile de prendre Byzance. Il divisa ses forces

et assiégea les deux villes à la fois. En même temps il se plaignit à Athènes des dernières hostilités. Pour toute réponse, Démosthène fit renverser la colonne sur laquelle le traité avec le roi était gravé, et le peuple, animé enfin de la même ardeur que son grand orateur, arma 120 galères montées par des hoplites athéniens et commandées par Phocion[1]. Encouragés par cette décision, les insulaires de Chios, de Rhodes et de Cos envoyèrent aussi des secours à Byzance qui, en face de la probité de Phocion, comme devant l'éloquence de Démosthène, oublia ses rancunes et ses soupçons contre Athènes. Naguère elle avait refusé de recevoir Charès et son escadre, car c'était presque malgré ces villes qu'Athènes les secourait. Phocion fut admis dans Byzance; et Philippe, vaincu par Démosthène, s'éloigna en frémissant (339)[2].

Comme Mégare, comme Ambracie, comme l'Eubée, Byzance et Périnthe lui échappaient. A l'est, à l'ouest, au centre, il n'éprouvait qu'humiliations et défaites; et ceux qui lui infligeaient ces affronts répétés étaient les vaincus d'Égos-Potamos! Oui, mais les restes d'un grand peuple conduits, soutenus par un grand homme.

Périnthe et Byzance firent sculpter un groupe colossal qui représentait les deux villes offrant au peuple athénien une couronne, et décrétèrent que leurs députés iraient aux quatre grands jeux de la Grèce proclamer les services d'Athènes, ainsi que leur gratitude. Sestos, Éléonte, Madytos et Alopéconnèse envoyèrent à Athènes une couronne d'or de la valeur de 60 talents, et érigèrent un autel consacré à la Reconnaissance et au Peuple Athénien.

1. Pour cette expédition Démosthène fit opérer une réforme importante. Les charges de la triérarchie furent plus équitablement réparties. Cf. Parreidt, *De Summoriis*, part. II, p. 22, etc., Bœckh, *Urkunden über das Attische Seewesen*, chap. II, XII et XIII, et ci-dessus, t. II, p. 280, n. 1, t. I, p. 461.

2. Phocion chassa encore ses troupes de la Chersonèse et ses garnisons de plusieurs villes de la côte.

Ce fut le dernier des beaux jours d'Athènes. Je me trompe, elle en aura un encore, le lendemain de Chéronée.

Philippe alla cacher son dépit loin de la Grèce. Il fit une expédition contre les Scythes établis entre le mont Hœmus et le Danube, mais fut battu au retour par les Triballes, qui lui enlevèrent tout son butin ; il fut même grièvement blessé. Tandis qu'il s'enfonçait dans le nord, ses amis lui préparaient en Grèce un triomphe. Eschine soulevait tout le conseil amphictyonique contre les Locriens d'Amphissa, qui osaient cultiver le territoire pour lequel les deux premières guerres sacrées s'étaient allumées. Était-il vendu à Philippe, et voulait-il lui préparer une nouvelle intervention ? Démosthène le prétendit. Ce qui est certain, c'est qu'il servit à la fois la cause de l'étranger et celle du fanatisme. Quand il apporta cette nouvelle dans l'assemblée, Démosthène s'écria : « Tu apportes la guerre, Eschine, au cœur de l'Attique, une guerre sacrée. » En effet, quelque temps après, le commandement des forces amphictyoniques fut remis de nouveau à Philippe, qui pénétra en Phocide avec une armée. Mais tout à coup, au lieu de poursuivre l'objet de la guerre, il se jeta sur Élatée, qui commandait les défilés, par où l'on entre en Béotie, se mit à la fortifier, et envoya demander aux Thébains de s'unir à lui ou de lui ouvrir passage pour entrer dans l'Attique (339).

L'effrayante nouvelle arriva de nuit à Athènes. Aussitôt les magistrats font sonner la trompette par toutes les rues ; les habitants se lèvent, et, à la pointe du jour, se trouvent réunis au Pnyx. « Ils produisirent un de ceux qui avaient apporté la nouvelle, et dès qu'il eut parlé, la terreur et le silence planèrent sur l'assemblée. Aucun des orateurs habituels n'osa prendre la parole ; malgré les proclamations répétées du héraut, personne ne se leva. Enfin, la foule porta ses regards sur Démosthène ; il monta à la tribune, exhorta le peuple à ne pas perdre courage, et conseilla d'envoyer sur-le-champ des députés

à Thèbes, pour inviter les Béotiens à faire cause commune, et à combattre ensemble pour la défense de la liberté[1]. » Il voulait aussi qu'on mît en mouvement toutes les forces d'Athènes, et ces forces étaient considérables, grâce à deux mesures qu'il fit prendre, et dont l'une était une victoire sur un vieil abus; il fit suspendre tous les travaux publics, et employer à la guerre l'argent qui leur était consacré, et qu'auparavant on eût ajouté au *théoricon*. En outre, on avait sous la main une armée, déjà réunie, de dix mille mercenaires.

Les députés partirent en toute hâte. Les Thébains avaient quelques griefs contre Philippe. Il leur avait enlevé Échinos sur le golfe Maliaque, et leur avait refusé Nicée, la clef des Thermopyles, enfin sa puissante amitié les effrayait. Une ambassade macédonienne était déjà dans la ville, et rappelait les services du roi, le sort de ceux qui soutenaient la guerre contre l'autorité sacrée des amphictyons. Mais Démosthène, de son souffle puissant, alluma leur courage, les enflamma d'une noble ardeur, et répandit sur toutes les autres considérations, de si épaisses ténèbres, que, bannissant crainte, prudence, reconnaissance même, ils s'abandonnèrent à l'enthousiasme du devoir. Cette œuvre de l'éloquence parut si prodigieuse, si menaçante, que Philippe envoya sur-le-champ des hérauts demander la paix; que la Grèce entière se dressa, l'œil fixé sur l'avenir; que, non-seulement les généraux athéniens, mais les chefs de la Béotie, suivaient les ordres de Démosthène, devenu à Thèbes, non moins que dans Athènes, l'âme de toutes les assemblées populaires[2].

Divers engagements, heureux pour les alliés, précédèrent l'action générale; celle-ci fut assez longtemps retar-

1. Diodore de Sicile, liv. XVI, chap. LXXXIV.
2. Plutarque, *Vie de Démosthène*, Diodore ne dit pas que Philippe ait ici demandé la paix, démarche peu vraisemblable. C'est Théopompe que Plutarque a suivi.

dée pour que les Spartiates eussent pu se lever et accourir sur ce dernier champ de bataille de la liberté; ils n'y vinrent même pas, comme à Marathon, trop tard. Sauf quelques hommes de Corinthe, et peut-être de l'Achaïe, Athènes et Thèbes restèrent seules. L'armée grecque, commandée par Charès et Lysiclès, était bien inférieure par le talent des généraux, mais au moins égale en nombre à celle de Philippe, qui comptait 30 000 hommes d'infanterie et 2000 chevaux. Démosthène, malgré ses quarante-huit ans, servait à pied parmi les hoplites. La bataille se livra près de Chéronée. Alexandre était à l'une des ailes opposée aux Thébains; Philippe à l'autre, en face des Athéniens. Au centre des deux armées étaient les mercenaires. Alexandre, le premier, entama les lignes ennemies par son impétueuse valeur. On dit que Philippe laissa les Athéniens épuiser leur fougue, et se débander à la poursuite des ennemis, que leur premier choc avait rompu, qu'alors il fondit d'une hauteur sur leurs lignes en désordre, et les mit en déroute. Déjà, à l'autre aile, le bataillon sacré des Thébains était exterminé à son poste, jusqu'au dernier soldat. Mille Athéniens furent tués; deux mille faits prisonniers, et parmi eux Démade; le reste prit la fuite; Démosthène fut au nombre ces derniers[1]. La perte des Thébains n'est pas connue, mais dut être considérable. Le bataillon sacré resta tout entier sur le champ de bataille. « On ne grava point, dit Pausanias, d'épitaphe sur leur tombeau, car la fortune les avait trahis, mais on le surmonta d'un lion, en souvenir de leur courage. » Sous ce tombeau des vaincus de Chéronée était ensevelie à jamais la liberté de la Grèce. »

Athènes, en apprenant ce désastre, s'éleva à la hau-

1. Je ne rappelle pas la ridicule histoire de sa fuite. Démosthène n'était pas Léonidas, mais il ne fut pas, il ne pouvait pas être le grotesque personnage qu'on représente. La lâcheté n'était pas en honneur à Athènes et Démosthène y fut toujours honoré.

teur du péril. Sur la proposition d'Hypéridès, on donna la liberté aux esclaves, le titre de citoyen aux métèques qui s'armeraient; on rappela les bannis, on prit 10 talents dans le trésor pour réparer les murs; Démosthène à lui seul en fournit 3. Les timides songeaient à fuir; un décret assimila l'émigration à la trahison, et plusieurs furent exécutés pour ce lâche abandon de la patrie en deuil. Lysiclès, l'incapable général, fut mis à mort. Était-ce une victime immolée à la colère du peuple? L'incapacité, dans un certain poste, et portée à un certain degré, devient crime. Ce fut l'intègre Lycurgue qui l'accusa. « Tu commandais l'armée, et mille citoyens ont péri; et deux mille ont été faits prisonniers; et un trophée s'élève contre la république; et la Grèce entière est esclave! Tous ces malheurs sont arrivés quand tu guidais nos soldats; et tu oses vivre, tu oses voir la lumière du soleil, te présenter sur la place publique, toi monument de honte et d'opprobre pour la patrie! »

Rome fut plus grande. Elle sortit tout entière au-devant du vaincu de Cannes. Ce qu'elle fit pour Varron, Athènes du moins le fit pour Démosthène. Malgré les clameurs élevées contre l'homme qui avait tant contribué à cette guerre malheureuse, elle lui conserva sa confiance, et le chargea de l'oraison funèbre des guerriers. « Non, s'écria l'orateur, justifiant à la fois et lui-même et Athènes, dans une explosion d'éloquence, non, Athéniens, vous n'avez pas failli en courant à la mort pour le salut et la liberté de la Grèce! Non, j'en jure par vos ancêtres tombés à Marathon, à Salamine, à Platées! » Donnons aussi une place, dans ces souvenirs, à un rhéteur qui fut un jour citoyen, le vieil Isocrate, encore plein de santé, malgré ses 98 ans, se laissa mourir de faim : son éternelle illusion sur les bonnes intentions de Philippe venait de s'évanouir. La réalité le tua.

Philippe fut digne d'Athènes. On rapporte que le soir de Chéronée, célébrant avec ses amis cette grande vic-

toire, il ajouta l'ivresse du vin à celle de la joie, et vint, la tête couronnée de fleurs, insulter aux captifs. « Eh quoi! lui dit Démade, la fortune t'a donné le rôle d'Agamemnon, et tu joues celui de Thersite! » Rappelé à sa dignité par cette flatterie courageuse, il foula aux pieds ses couronnes; et, redevenu lui-même, le politique à la fois généreux et habile, il délivra tous les prisonniers d'Athènes, sans rançon, brûla ses morts et lui renvoya honorablement leurs restes, par une ambassade chargée d'offrir à Athènes des conditions de paix qu'elle ne pouvait espérer. Philippe lui laissait la Chersonèse, Lemnos, Imbros et Samos, et lui donnait Oropos qu'il ôtait aux Thébains. Ceux-ci, bien plus durement traités, durent payer la rançon de leurs captifs et de leurs morts, recevoir une garnison macédonienne dans la Cadmée, renoncer à toute domination sur la Béotie, où Orchomène et Platées se relevèrent, et rappeler leur bannis qui furent laissés maîtres du gouvernement.

Dans ce traitement contraire, infligé aux deux peuples, il y avait de la haine pour cette ville, naguère sauvée par Philippe, maintenant hostile, pour ce lourd génie béotien qui, n'ayant rien donné à la Grèce, n'avait rien à prétendre; il y avait aussi une affection involontaire pour cet autre peuple artiste, éloquent et brave, pour cette cité, son infatigable ennemie, mais où se donnait la consécration de la gloire. Philippe craignait-il les lenteurs d'un long siége, les risques de quelque beau désespoir, les retards pour sa grande entreprise? Sa pensée pesait un peu tout cela, sans doute, et il sentait bien qu'Athènes, avec sa flotte intacte, n'était point à sa merci. Mais voyons le meilleur côté. Il était tout-puissant, il fut généreux.

Cette grande entreprise, que maintenant il voulait accomplir, ce n'était rien moins que la conquête de la Perse. De Chéronée il se rendit à Corinthe, où il convoqua les députés de la Grèce. Tous y vinrent moins

ceux de Lacédémone qui se tinrent dans un dangereux mais honorable isolement. Il leur exposa ses projets, et demanda leur concours. On le nomma généralissime, et on détermina le contingent à fournir par chaque cité[1]. Avant de retourner dans ses États, il voulut montrer sa puissance dans le Péloponnèse et humilier les Spartiates; il ravagea la Laconie, et agrandit, à leurs dépens, les territoires de Messène, de Mégalopolis, de Tégée et d'Argos. Il n'eut pas besoin d'aller dans l'ouest. Les Acarnanes chassèrent d'eux-mêmes ses ennemis, et Ambracie reçut une garnison macédonienne. Byzance enfin sollicita son alliance (338).

L'année suivante se passa en querelles domestiques et en préparatifs. Philippe expédia même un corps d'armée en Asie, sous Parménion et Attale. C'est alors sans doute que commencèrent les relations de la Perse et de Démosthène.

Le grand orateur n'avait pas attendu l'or du barbare pour se décider sur la politique à suivre. Il ne vendit ni son éloquence ni son patriotisme. On lui offrait un moyen d'aider sa cause, celle d'Athènes et de la Grèce, il l'accepta. La Perse n'était plus à craindre, la Macédoine l'était beaucoup: les subsides de l'une servirent contre l'autre, comme de nos jours l'or anglais servit contre Napoléon. Si la France, qui en a tant souffert, a le droit de trouver ce moyen de guerre peu honorable, personne au moins n'a le droit d'accuser Démosthène de vénalité.

Les préparatifs de Philippe à peu près terminés, il

1. En 350 le satrape révolté de la Phrygie, Artabaze, vaincu par l'armée du roi, s'était réfugié auprès de Philippe, Diod., liv. XVI, chap. LII. Justin dit, liv. IX, chap. v, qu'à Corinthe, on lui promit 200000 fantassins et 15000 cavaliers. Il y a là une grossière erreur, qu'on a bien souvent répétée. Ces chiffres, s'ils sont exacts, ne sont pas ceux des auxiliaires promis, mais le total des hommes ayant l'âge du service militaire. A ce compte, la France aurait 8 à 9 millions de combattants. On calcula sans doute la population militaire de chaque cité pour déterminer ensuite le contingent de chacune.

consulta la Pythie sur le succès de l'expédition. L'oracle répondit : « La victime est couronnée, l'autel est prêt, le sacrificateur attend. » Dans cette réponse il lut la ruine des Perses, mais ce jour-là la Pythie ne *philippisait* pas : c'était lui la victime désignée.

Par des fêtes magnifiques, de splendides festins, des jeux, des combats de chants, auxquels il invita tous ses amis grecs, Philippe célébra à la fois son prochain départ, et le mariage de sa fille Cléopatre avec Alexandre, roi d'Épire, son beau-frère. Un nombreux concours d'assistants se trouva réuni de toutes parts dans la ville d'Égées, en Macédoine. Durant le banquet royal, un tragédien célèbre récita, sur l'invitation du roi, des vers qui disaient : « Vous dont l'âme est plus haute que la zone éthérée, et qui, avec orgueil, regardez l'immense étendue de vos domaines, vous qui bâtissez palais sur palais, et croyez que votre vie ne finira pas, voici la mort qui, d'un pas rapide, s'approche et va jeter dans les ténèbres vos œuvres et vos longues espérances, » et Philippe applaudissait ; il lisait dans ces vers, non sa sentence, mais le destin dont il croyait la Perse menacée.

Au milieu de ces fêtes, des couronnes d'or lui furent offertes par les principaux convives et les principales villes. Athènes même en envoya une avec ce décret : « Si quelqu'un conspire contre la vie de Philippe, et vient chercher refuge à Athènes, il sera livré au roi. » Quand le banquet royal fut terminé, les jeux étant remis au jour suivant, la foule courut au théâtre ; la nuit durait encore. Dès que le jour se montra, on vit s'avancer une pompe religieuse : c'étaient les images des douze grands dieux, travaillées par les plus habiles artistes, et parées des plus riches ornements ; à leur suite, venait une treizième statue, celle du roi lui-même, placée sur un trône comme celles des autres dieux, au rang desquels on le montrait, assis et présent à leur conseil. Lorsque Philippe arriva, vêtu de blanc, il ordonna à ses

gardes de se tenir à distance, voulant faire voir à tous qu'il se fiait à l'affection des Grecs, mais presque aussitôt un meurtrier, caché dans les couloirs du théâtre, avec une épée celte sous ses vêtements, s'élance derrière lui, le frappe entre les côtes, et l'étend mort à ses pieds. C'était Pausanias, noble macédonien, qui, peu auparavant, lui avait demandé en vain justice d'un outrage. Selon d'autres, il était l'instrument des Perses ou des Athéniens. Enfin on a aussi accusé Olympias. Philippe, adoptant l'usage oriental de la polygamie, qui commençait à s'introduire en Grèce, venait d'épouser Cléopâtre, sœur ou nièce d'Attale, un de ses généraux; la fière Olympias, pleine de ressentiment, s'était retirée quelque temps à la cour de son frère, le roi d'Épire; son fils Alexandre, que la disgrâce maternelle atteignait, l'avait accompagnée, et les soupçons se sont étendus jusqu'à lui : son caractère les repousse. Philippe n'avait que quarante-sept ans.

CHAPITRE XXIX[1].

ALEXANDRE (336-323).

« On dit que Philippe étant à Samothrace, dans sa première jeunesse, y fut initié aux mystères, avec Olympias, alors enfant, et orpheline de père et de mère. Il en devint épris, et plus tard ayant obtenu le consentement d'Arymbas, frère de cette princesse, il l'épousa. La nuit qui précéda celle de leur entrée dans la chambre nuptiale, Olympias songea qu'à la suite d'un grand coup de tonnerre, la foudre était tombée sur elle et avait allumé un grand feu, qui, après s'être divisé en plusieurs traits de flamme, se dissipa promptement. » Ce prodige serait bien l'image de la vie d'Alexandre, et de cette puissance qui devait s'élever si vite, éblouir le monde, et sitôt disparaître. On disait encore que Jupiter était le vrai père

1. Arrien, *Anabase*, Diodore; Plutarque, *Vie d'Alexandre;* Justin; Quinte-Curce, qu'il faut toujours lire avec précaution, mais qu'il faut lire ainsi que Diodore pour compléter Arrien qui ne s'est servi que d'ouvrages macédoniens, tandis que tous deux ont puisé aussi aux sources grecques. — Sainte-Croix, *Examen critique des historiens d'Alexandre*, 2e édit., 1805; Geier, *Alexandri magni historiarum scriptores*, etc., 1844; Droysen, *Geschichte Alexanders des Grossen*, 1833, ouvrage très-important, mais trop favorable à Alexandre. J'irai vite sur cette histoire qui n'est déjà plus celle de la Grèce.

d'Alexandre, déjà d'ailleurs descendant des dieux et des héros, d'Hercule, par Caranos, et d'Achille, par Olympias[1]. Il vint au monde le 29 juillet 356, le jour même où le temple de Diane, à Éphèse, fut brûlé par Érostrate.

Alexandre avait ce que les Grecs regardaient comme un don des dieux, la beauté[2] : ses yeux étaient doux et limpides, sa peau très-blanche, mais il inclinait légèrement la tête sur l'épaule gauche. Les grands traits de son caractère se montrèrent dès l'enfance dans les petites choses. Il était encore dans les mains de son premier précepteur, Léonidas, qui l'élevait dans les sévères habitudes des Spartiates, lorsqu'un jour, sacrifiant aux dieux, il jeta l'encens à pleine poignée. « Attendez, lui dit le parcimonieux mentor, attendez pour faire de telles offrandes, que vous possédiez le pays où croît l'encens. » Plus tard, maître de l'Asie, Alexandre envoya à Léonidas cent talents pesants d'aromates, en l'invitant à ne plus être chiche avec les dieux.

Quand on amena à la cour le cheval Bucéphale, que lui seul put réduire, il émerveilla tellement ceux qui furent témoins de son audace, que Philippe le saisit dans ses bras, et dit : « Cherche un autre royaume, ô mon fils, le mien n'est déjà plus assez grand pour toi. » Les dispositions héroïques de son âme impétueuse et bouillante furent singulièrement favorisées par un autre précepteur, l'Acarnanien Lysimachos, qui lui donna le goût d'Homère et se comparaît lui-même à Phœnix, Philippe à Pélée, et Alexandre à Achille. Achille devint le modèle de celui qui devait le surpasser de beaucoup. Comme

1. Sur la légende relative à Jupiter et au serpent, voy. Lucien, Ἀλέξανδρος, 7, qui l'explique par l'usage des habitants de Pella d'avoir un grand nombre de serpents apprivoisés, usage suivi encore de son temps.

2. « Les habitants d'Égeste, en Sicile, rendent au Spartiate Doriée des honneurs divins à cause de sa beauté ; ils ont élevé sur sa tombe une chapelle, comme à un héros, et lui offrent des sacrifices pour se le rendre propice. » Hérodote, V, 47.

lui, Alexandre excellait à la course et dans les exercices du corps. Mais quand on lui demandait s'il disputerait le prix à Olympie : « Oui, dit-il, si pour rivaux j'y devais trouver des rois. » Comme Achille, il jouait de la lyre, il jouait même de tous les instruments, sauf la flûte. Il savait par cœur l'*Iliade* et une partie de l'*Odyssée*. Pindare et Stésichore étaient, avec Homère, ses poëtes favoris.

Mais le plus illustre des maîtres d'Alexandre fut Aristote, de Stagire, le plus pratique, le plus savant et le plus profond des philosophes de l'antiquité. Ce fut lui qui cultiva chez Alexandre les dispositions sérieuses: elles ne manquaient pas. Encore enfant, il avait étonné les ambassadeurs perses en les questionnant sur les routes, les distances, les forces de l'empire du grand roi. Aristote lui enseigna sans doute beaucoup de sciences, la politique, dit-on, la morale et l'éloquence, qui ne s'enseigne pas, mais se règle. Médecin lui-même, il lui inspira pour la médecine assez de goût pour qu'Alexandre ait écrit sur cet art ou même l'ait quelquefois pratiqué. On ajoute qu'il l'initia à ses plus profondes spéculations ; et, lorsqu'il lui annonça un jour qu'il venait de les publier, Alexandre qui voulait en toutes choses être audessus des autres hommes, lui reprocha de n'avoir pas réservé pour eux seuls les mystères de la science.

Je ne sais tout ce qu'Aristote apprit à son royal disciple, car Alexandre ne fut que durant trois ou quatre années son élève et le quitta avant dix-sept ans[1]. Mais ce dont je suis sûr, c'est que le philosophe agrandit et éleva son esprit, qu'il lui ouvrit des horizons immenses, qu'il augmenta en lui la soif des grandes choses, dans la paix comme dans la guerre. Le philosophe qui voulait

1. Aristote ne quitta la Macédoine qu'en 335; son influence sur l'esprit d'Alexandre put donc se prolonger cinq ans encore. Cf. Stahr, *Aristotelia*, 1832. Le premier des deux volumes est consacré à la biographie du philosophe.

tout savoir et tout régler, fut le digne maître du roi qui voulut tout conquérir pour tout renouveler. Pourtant quand nous verrons Alexandre concevoir de si hautes et si libérales pensées pour l'ordonnance de son empire, nous nous souviendrons quel était pour Aristote l'idéal d'un État : un petit nombre de citoyens servis par des esclaves. Ici l'élève est plus grand que le maître.

Quand Philippe mourut, en 336, Alexandre était à peine âgé de vingt ans. Néanmoins il avait déjà fait ses preuves : quatre années auparavant, régent du royaume, tandis que son père assiégeait Périnthe et Byzance, il avait vaincu des Thraces rebelles, les Mèdes, et pris leur ville. A Chéronée on avait remarqué son courage impétueux. Les circonstances de son avénement étaient des plus difficiles. A l'intérieur et à l'extérieur, tout l'édifice de Philippe chancelait. Mais Alexandre avait pour lui les soldats charmés de sa brillante valeur, le peuple gagné par ses largesses, et mieux que tout cela, son génie[1].

Son premier soin fut de se débarrasser des complices réels ou supposés de Pausanias. On enveloppa aussi Amyntas, ce fils de Perdiccas à qui Philippe avait pris la couronne, dans un complot, et il fut mis à mort. Aussitôt que Philippe était tombé, Olympias s'était vengée de ses affronts sur Cléopâtre et son fils. Elle tua l'enfant sur les bras de sa mère, et força celle-ci à se pendre. Un oncle de Cléopâtre commandait un corps macédonien en Asie, Alexandre le fera assassiner. Ces exécutions étaient des garanties pour le nouveau roi, mais plusieurs aussi d'atroces injustices. Alexandre oubliera ainsi quelquefois Alexandre, pour montrer le roi barbare et asiatique.

Cependant la Grèce s'agitait, Athènes, et dans Athènes Démosthène avaient donné le signal. Le grand orateur

1. Suivant Justin, liv. XI, chap. I, il aurait accordé exemption aux Macédoniens de toutes charges et impôts, sauf le service militaire. Cela est impossible. Peut-être faut-il entendre les impôts de l'année courante.

était en deuil de sa fille morte depuis sept jours, quand un courrier secret lui annonça le meurtre de Philippe. Il prend des vêtements blancs, se couronne de fleurs, et court annoncer aux Cinq-Cents que les dieux lui ont révélé par un songe la mort du Macédonien. Bientôt la nouvelle se confirme, et Démosthène, malgré Phocion, fait décerner une couronne à l'assassin[1]. C'étaient deux mauvaises choses à la fois, une ruse inutile, et une offense à la moralité publique, mais il faut bien le reconnaître, non pas à la moralité de ce temps-là ni de l'antiquité tout entière qui honorait Harmodios et Timoléon comme des héros, et qui ne craignait pas de dire par la bouche du sage Polybe[2] : « Le meurtre d'un tyran est un titre de gloire. »

Aussitôt des émissaires partent d'Athènes. Démosthène sème l'or et la révolte. Argos, l'Arcadie, l'Élide, rejettent la suprématie macédonienne. Thèbes renverse son gouvernement oligarchique et attaque la Cadmée; Sparte sort de son immobilité et cherche des alliés : les Étoliens offrent des secours à ceux que Philippe a bannis de l'Acarnanie ; les Ambraciotes chassent les garnisons macédoniennes; Démosthène, enfin, négocie la révolte du général qui commandait l'armée envoyée par Philippe en Asie.

Au milieu de cette effervescence, Alexandre paraît et déconcerte tout par sa rapidité. Une armée formidable le suit. Il gagne les Thessaliens, convoque aux Thermopyles les amphictyons qui reconnaissent sa suprématie, promet aux Ambraciotes l'autonomie, et se montre tout à coup sous les murs de Thèbes, qui se tait frappée d'effroi. Athènes elle-même lui députe des ambassadeurs,

1. Athènes avait, en 360, rendu aussi de grands honneurs aux assassins du roi de Thrace, Cotys, comme meurtrier d'un tyran. Cf. Démosth. *Adv. Aristocratem*, 119. Plutarque, *de Sui laude*, p. 542, E.

2. II, 56, 15, Ὁ δὲ τὸν τυραννον τιμωρῶν, καὶ προέδρείας τυγχάνει παρὰ πᾶσιν.

parmi lesquels Démosthène, qui, soit crainte, soit pudeur, ne s'avance pas au delà du Cithéron. Enfin Alexandre convoque à Corinthe l'assemblée générale de la Hellade, et se fait nommer chef suprême des Grecs, dans la guerre contre les Perses. Quant à Attale; il l'avait fait assassiner (336).

Un homme étonna cependant le jeune victorieux. A Corinthe, Alexandre alla voir Diogène. « Que veux-tu de moi? demanda-t-il au philosophe. — Que tu t'ôtes de mon soleil. » On dit que le roi s'écria : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Il n'y a que deux moyens, en effet, d'être au-dessus de la fortune, par le dédain ou la force, et le premier est le plus sûr.

En quelques semaines, Alexandre avait tout pacifié au sud de son empire ; mais au nord les peuples barbares remuaient. Il courut de ce côté, arriva en dix jours au pied de l'Hémos, qu'il franchit, malgré la résistance des Thraces indépendants, et battit complétement les Triballes, dont les débris s'enfuirent dans l'île de Peucé, sur le Danube, où malgré quelques vaisseaux qu'il avait fait venir de Byzance, il ne put les forcer. Il passa audacieusement le grand fleuve et détruisit une ville des Gètes, qui effrayés reculèrent dans la profondeur de leurs déserts. Alexandre ne resta qu'un jour sur la rive du nord; c'était assez pour que le bruit de cet exploit répandît au loin la terreur ; il reçut des ambassades de plusieurs peuples de ces régions, même des Celtes, voisins du golfe Adriatique. « Que craignez-vous? demanda à ceux-ci le jeune conquérant, qui attendait un hommage à sa valeur. — Que le ciel ne tombe, dirent-ils.— Les Celtes sont fiers, » répliqua Alexandre ; il leur donna pourtant le titre d'alliés et d'amis. Il s'éloigna alors des rives du Danube, où il avait répandu le respect de son nom, et alla le porter à l'ouest chez les Illyriens, tribus vaillantes mais barbares, qui firent avant le combat un sacrifice de trois jeunes gens, de trois jeunes filles et de trois béliers noirs.

Alexandre venait de faire le tour de ses États, en battant sur son passage les peuples environnants. Il apprend tout à coup que sur le bruit mensonger de sa mort chez les barbares, les bannis sont rentrés dans Thèbes et qu'ils ont surpris et égorgé un des chefs de la garnison macédonienne, mais que la Cadmée tient encore.

En treize jours il arrive en Béotie avec trente-trois mille hommes, dont beaucoup de Thraces et de Gètes. « Démosthène m'appelait un enfant quand j'étais chez les Triballes, dit Alexandre, et jeune homme quand j'arrivai en Thessalie; je lui montrerai sous les murs d'Athènes que je suis un homme. » Il chercha pourtant à éviter l'effusion du sang, et laissa aux Thébains le temps de revenir à la soumission. Ils répondirent par une proclamation où ils appelaient à eux « tout homme qui voudrait, avec l'aide du grand roi, travailler à rendre la liberté aux Grecs et à renverser le tyran de la patrie. » Quoiqu'ils n'eussent point reçu les secours qu'Athènes leur avait votés sur la proposition de Démosthène, ni ceux de l'Élide et de l'Arcadie, qui s'arrêtèrent à l'isthme de Corinthe, ils présentèrent la bataille aux Macédoniens en avant de leurs murs. La lutte fut acharnée et longtemps indécise. Alexandre ayant aperçu une poterne laissée sans gardes, lança de ce côté Perdiccas avec une troupe d'élite. A la vue de leur ville ouverte à l'ennemi, les Thébains rentrèrent précipitamment; mais la garnison de la Cadmée fit une sortie, et ils furent enveloppés. Il n'y avait plus à combattre pour vaincre, ni même pour se sauver; du moins ils moururent en gens de cœur. Aucun ne demanda quartier. Pendant tout le jour on tua. Plus de 6000 Thébains périrent: 30 000 furent pris.

Thèbes allait avoir le sort qu'elle avait infligé à Platées, qu'elle avait demandé pour Athènes. Elle n'avait pas de grand et noble souvenir qui pût la sauver. Dans le conseil des alliés on n'en rappela qu'un, c'est qu'elle

avait été mise jadis au ban de la Grèce, pour son alliance impie avec Xerxès. Le décret suivant fut rendu : « La ville de Thèbes sera détruite de fond en comble, les captifs seront vendus à l'enchère, les fugitifs seront arrêtés partout où on les trouvera, et aucun Grec ne pourra recevoir un Thébain sous son toit. Orchomène et Platées seront rebâties. » En conséquence de ce décret, fruit d'une haine séculaire, plutôt que de la récente victoire, Alexandre fit raser la ville : il n'excepta que la maison de Pindare et la Cadmée, où il mit garnison. Il laissa libres les prêtres et ceux qui avaient des liens d'hospitalité avec ses Macédoniens, mais vendit le reste aux enchères ; le prix s'éleva à 440 talents d'argent (2 495 000 fr., ce qui donne 83 fr. seulement pour le prix de chacun[1]); enfin il partagea le territoire entre ses alliés. Orchomène et Platées se relevèrent, sans doute avec les décombres mêmes de leur rivale abattue.

Cette terrible exécution jeta l'effroi dans la Grèce, et et de toutes parts affluèrent les marques de soumission et de repentir. Athènes elle-même envoya féliciter le terrible conquérant sur son heureux retour. Alexandre, en réponse, demanda que neuf de ses ennemis lui fussent livrés. Cette proscription est, pour les patriotes qu'elle frappait, un titre d'honneur. Leurs noms méritent d'être conservés : c'étaient Démosthène, Lycurgue, Hypérides, Polyeucte, Charès, Charidêmos, Éphialtès, Diotimos et Méroclès. Les Athéniens hésitaient en face de cette lâcheté, et Démosthène leur contait la fable du loup qui demandait aux brebis de lui livrer leurs chiens. L'honnête Phocion le conseillait, et exhortait les victimes à se dévouer pour le salut public. Ajoutons, pour son excuse, qu'il eût fait lui-même, et sans hésiter, ce qu'il demandait aux autres. Démade leva la difficulté par un décret habi-

1. Justin dit cependant (XI, 4), que les enchères furent élevées parce que *pretium non ex ementium commodo, sed ex inimicorum odio extenditur.*

lement rédigé, qui renfermait à la fois la résolution de ne pas livrer les orateurs, et la promesse de les punir, suivant la rigueur des lois, s'ils étaient jugés coupables. Lui-même fut chargé de le faire agréer par Alexandre. L'heure de la colère était passée; le roi trouvait même déjà qu'il y avait eu assez de sang versé à Thèbes. Démade réussit, et obtint pour Athènes la permission de recevoir les Thébains fugitifs. Mais Éphialtès et Charidêmos, les deux chefs militaires du parti, furent contraints de s'exiler. Alexandre retrouva le premier en Asie, à Halicarnasse, où le proscrit arrêta un moment la fortune du conquérant.

Bien sûr désormais de la Grèce, Alexandre revint en Macédoine. Il y rassembla le conseil des chefs de son armée, pour les consulter sur l'expédition d'Asie, ou plutôt pour leur exposer ses projets et ses plans. Il les enflamma par ses discours, et, la guerre étant résolue, il offrit de magnifiques sacrifices aux dieux, dans la ville de Dion ou dans celle d'Égées, et célébra des jeux scéniques en l'honneur de Jupiter et des Muses, selon les rites institués anciennement par Archélaôs. Des repas splendides, donnés aux généraux macédoniens et aux envoyés de la Grèce, des fêtes magnifiques à l'armée entière, précédèrent le départ de l'expédition et les longues fatigues que tous ensemble allaient partager.

Mais nous sommes en Macédoine; la politique de l'Orient, qui compte la vie pour si peu, y domine; il nous faut donc mentionner une autre précaution prise par Alexandre avant son départ : il fit tuer les parents de sa belle-mère Cléopâtre et tous ceux des siens qu'il lui sembla dangereux de laisser en arrière. Les grands hommes sont comme les grands chênes : ceux-ci tiennent par leurs racines au sol qui les porte, comme ceux-là, par certains côtés du caractère, aux mœurs et à la société d'où ils sont sortis.

L'empire qu'Alexandre allait attaquer était depuis bien

longtemps près de sa ruine. La retraite des Dix-Mille avait révélé sa faiblesse, et depuis cette expédition, que de secousses, sans parler de l'entreprise d'Agésilas, avaient ébranlé cet empire caduc ! En premier lieu, la révolte d'Évagoras, qui se rendit indépendant à Salamine, en Cypre, s'allia avec le roi d'Égypte, Acoris, et résista aux forces du grand roi, même après que celui-ci, par le traité d'Antalcidas, eut fait reconnaître des Grecs ses droits à la possession de Cypre. Battu d'abord, Évagoras se releva, grâce aux divisions des satrapes qui commandaient l'armée ennemie, et se fit, au bout de dix ans, reconnaître comme prince souverain (376). Tout l'empire avait encore une fois lutté en vain contre un seul homme et une seule ville.

Une autre guerre, celle d'Égypte, ne finit pas mieux. Cette province avait, depuis l'an 414, ses rois particuliers. En 386 Acoris y régnait ; Artaxerxès le fit attaquer en même temps qu'Évagoras, avec aussi peu de succès. Menacé de nouveau en 377, Acoris prit l'Athénien Chabrias à sa solde. Sur la plainte du roi, Athènes le rappela ; Pharnabaze, chargé de réduire l'Égypte avec deux cent mille hommes et vingt mille Grecs auxiliaires, obtint même qu'Iphicrate vînt commander sous lui. Le général athénien était déjà arrivé, que les 200 000 hommes n'étaient pas encore réunis : « Quoi ! dit-il à Pharnabaze, vos paroles et vos actions sont-elles si peu d'accord ? — Je suis maître de mes paroles, répondit le satrape, mais mes actions dépendent du roi. » Souvent ainsi les ordres inintelligents et despotiques de la cour paralysaient l'action des généraux. Le retard qu'avaient éprouvé les levées fit échouer l'expédition.

En 362, ce fut l'Asie Mineure presque entière qui chercha à se détacher de l'empire. Une ligue se forma entre les satrapes de Phrygie, de Mysie, de Lydie, de Cappadoce, et Mausole, prince de Carie. Ils voulaient profiter de la vieillesse d'Artaxerxès et des troubles du

palais pour se rendre indépendants. Les Phéniciens aussi remuèrent, et toute la moitié occidentale de l'empire sembla perdue. La trahison rompit le lien des coalisés; mais Datame, satrape de Cappadoce, se défendit longtemps, et ne succomba que sous le poignard d'un assassin.

La fin du règne d'Artaxerxès fut troublée par des conspirations domestiques et des assassinats. Ochus, son fils, monté par cette voie sur le trône en 358, fit périr ses cent dix-huit frères et tous ceux de ses parents qui lui portaient ombrage. Il eut à combattre une ligue des petits rois phéniciens d'Arados, de Tyr et de Sidon; cette ligue fut dissoute par la trahison, et Sidon se brûla elle-même pour échapper à l'horrible cruauté du vainqueur, qui n'y trouva que quarante mille cadavres. Cypre aussi succomba; et, pour achever cette reconstruction de l'empire, Ochus attaqua l'Égypte, où Agésilas avait fait roi Nactanébos. Il prit à son service neuf mille Grecs de Thèbes, d'Argos et d'Asie Mineure. Nactanébos en avait vingt mille. Placés en face les uns des autres, dans ces querelles étrangères, les mercenaires s'entendaient et s'épargnaient, comme les condottières italiens du quinzième siècle, et les guerres étaient sans fin, à moins que l'or ne décidât la victoire, en décidant la défection d'une de ces troupes vers l'autre. Ochus, plus heureux que ses prédécesseurs, réduisit l'Égypte, mais il blessa profondément ses sentiments religieux, en pillant les sépultures et les temples. Il devint si odieux, même aux Perses, que Bagoas l'empoisonna et mit à sa place le plus jeune fils du roi, Arsès. Au bout de trois ans, Arsès périt de la même main qui éleva au trône Codoman, petit-fils d'Ostanès, frère d'Artaxerxès II, tous les frères d'Arsès ayant été égorgés. Codoman, devenu roi sous le nom de Darius, à l'époque de la mort de Philippe de Macédoine, mit fin à ces meurtres, en faisant boire à Bagoas le poison que ce meurtrier de rois lui avait à son tour préparé.

Ce rapide tableau montre l'empire des Perses mal

joint dans ses parties, formé de peuples indifférents au sort du grand roi; ébranlé au centre par les meurtres et les intrigues, aux extrémités par les révoltes; livré à un despotisme violent, aux caprices des mercenaires qu'il prend à sa solde, aux rivalités des satrapes, dont beaucoup sont héréditaires, ne se soutenant enfin contre tant de secousses et de causes de déchirement, que par les divisions de ses ennemis, les trahisons suscitées chez eux, les assassinats, ou l'emploi temporaire de soldats achetés en Grèce. La puissance qui allait attaquer cet empire ne donnait aucune prise à ces moyens bas et odieux et avait le pouvoir d'entraver beaucoup, sinon d'empêcher les levées de Grecs mercenaires. Enfin, le grand roi avait bien encore d'innombrables multitudes à opposer aux Macédoniens; mais ces Asiatiques n'avaient rien appris à leurs défaites : ils avaient gardé l'habitude de combattre sans ordre et de loin, avec des armes de jet, tactique qui, malgré leur nombre, ne pouvait prévaloir contre une troupe docile à ses chefs, accoutumée aux évolutions militaires et formée à combattre de près. Il n'y a d'armes redoutables que celles-là, et c'est pourquoi les hoplites grecs, la phalange d'Alexandre et la légion romaine ont passé partout, comme de nos jours, l'infanterie qui sait charger à la baïonette.

Au commencement du printemps de l'année 334, Alexandre partit de Pella. Il arriva en vingt jours à Sestos. Parménion fut chargé de faire passer le détroit aux troupes sur cent soixante trirèmes et des bâtiments de transport. Elles se composaient, en infanterie, de douze mille Macédoniens, sept mille alliés, et cinq mille étrangers soldés, tous sous le commandement de Parménion; cette infanterie régulière était suivie de cinq mille Odryses, Tryballes ou Illyriens, et de mille archers agrianes : en tout trente mille fantassins. La cavalerie comptait quatre mille cinq cents chevaux, savoir : quinze cents Macédoniens, sous les ordres de Philotas, fils de

Parménion, quinze cents Thessaliens, six cents cavaliers, fournis par les alliés de la Grèce, et neuf cents coureurs thraces ou péoniens. La flotte comptait cent soixante trirèmes et quantité de vaisseaux de charge. Alexandre laissait en Europe douze mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux sous les ordres d'Antipater, dont il eut soin d'emmener les trois fils avec lui. Il avait distribué à ses amis tous ses biens : « Et que gardez-vous donc? lui disait Perdiccas. — L'espérance! »

Les Perses avaient une grande flotte, quatre cents navires de guerre montés par les habiles marins de la Phénicie, de Cypre et de l'Égypte. Un fort habile homme, qui connaissait bien la Grèce et avait déjà rendu de signalés services à l'empire, jusqu'à battre en Asie le corps macédonien expédié par Philippe, Memnon de Rhodes voulait qu'on disputât le passage de la mer. Alexandre ne trouva pas dans l'Hellespont une barque armée contre lui.

Pendant la traversée, il immola un taureau, et fit, avec une coupe d'or, des libations à Neptune et aux Néréides. Arrivé à portée de la côte, comme pour en prendre possession, il y lança son javelot, qui s'y planta, et sauta le premier à terre. Ce lieu était voisin des ruines de Troie; il s'y rendit, sacrifia à Pallas, et suspendit ses armes dans le temple de la déesse; en échange, il prit celles qu'on y avait consacrées; et, dans les batailles, quelques-uns de ses gardes les portèrent toujours auprès de lui. Il sacrifia aussi à Priam pour apaiser le ressentiment de son ombre contre la race de Néoptolème, à laquelle les rois macédoniens appartenaient. C'est ainsi qu'on le verra partout sacrifiant aux dieux, consultant les oracles et pratiquant les cérémonies de tous les cultes. Chez le disciple d'Aristote, était-ce croyance, était-ce politique? L'une et l'autre à la fois. Ici, c'était surtout un hommage rendu par sa vive et poétique imagination, pleine des souvenirs d'Homère, aux brillantes fictions de la mythologie grecque. Alexandre couronna le tombeau d'Achille, et

Éphestion celui de Patrocle. « Heureux Achille, s'écria le prince, d'avoir eu Homère pour chantre de ta gloire! »

L'armée persique était réunie derrière le Granique, petit fleuve de la Troade qui descend de l'Ida et qui se jette dans la Propontide, à l'ouest de Cyzique. Dans le conseil des généraux, Memnon, de Rhodes, avait proposé de faire un désert devant Alexandre, et de le harceler incessamment, sans engager d'action, tandis que la flotte ferait sur ses derrières une diversion puissante en Macédoine et en Grèce. « Je ne souffrirai point, s'était écrié Arsitès, satrape de Phrygie, que l'on brûle une seule habitation où je commande. » Le conseil du Rhodien était bon, mais difficile à exécuter. Les Perses ne pouvaient tout détruire et reculer toujours. Les soldats d'Alexandre ont d'ailleurs montré que le désert ne les effrayait pas. Il est vrai qu'au moment où ils le franchirent si allègrement, ils avaient, derrière eux, trois victoires, et, devant, une immense espérance.

Les Perses comptaient, selon Arrien, vingt mille hommes de cavalerie et presque autant d'étrangers à leur solde, composaient leur infanterie; selon Diodore, dix mille de cavalerie et cent mille d'infanterie. La cavalerie était rangée le long du cours d'eau, et l'infanterie derrière, sur une éminence. Alexandre se jeta des premiers dans le fleuve, à la tête d'un corps d'élite. Cette avant-garde engage, en abordant, une lutte sanglante. Elle est d'abord repoussée à cause de la nature du terrain escarpé et glissant. « Dans un choc, la lance d'Alexandre se rompt; il veut prendre celle de son écuyer Arès : « Cherchez-en d'autres, » dit Arès en lui montrant le tronçon de la sienne, avec lequel il faisait encore des prodiges. Le Corinthien Démarate, un des hétaires[1], donne la sienne à Alexandre. Il court aussitôt à Mithridate, gendre de Darius, et le renverse d'une blessure au visage. Un Perse

1. Ἑταῖροι, compagnons. C'était le nom d'un corps d'élite de l'armée macédonienne.

lui décharge sur la tête un violent coup de cimeterre que le casque amortit : Alexandre le perce d'outre en outre. Un autre allait le frapper par derrière, et levait déjà le bras : Clitus le lui coupe d'un seul coup près de l'épaule. Cependant les Macédoniens passaient le fleuve en foule, et rejoignaient Alexandre. Les Perses, enfoncés par la cavalerie, percés par les hommes de trait qui étaient mêlés dans ses rangs, commencèrent à fuir. Dès que leur centre plia, les deux ailes étant déjà renversées, la déroute de cette première ligne fut complète; Alexandre poussa aussitôt vers l'infanterie, restée à son poste. La phalange et la cavalerie chargèrent à la fois : en peu de moments tout fut tué, il n'échappa que ceux qui se cachèrent sous les cadavres; deux mille tombèrent vivants au pouvoir du vainqueur....

« Du côté des Macédoniens il périt, dans le premier choc, vingt-cinq hétaires. Alexandre leur fit élever à Dion des statues d'airain de la main de Lysippe. Le reste de sa cavalerie ne perdit guère plus de soixante hommes, et l'infanterie trente, Alexandre les fit ensevelir avec leurs armes, et exempta leurs pères et leurs enfants de tout impôt. Il eut le plus grand soin des blessés, les visitant tous, examinant les plaies de chacun, et leur donnant toute liberté de l'entretenir de leurs exploits. Il accorda aussi les derniers honneurs aux généraux perses, même à ceux des Grecs à leur solde qui avaient péri ; mais il fit mettre aux fers les mercenaires pris vivants, et les envoya en Macédoine pour être esclaves, parce que, désobéissant aux lois de la patrie, ils s'étaient réunis aux barbares contre les Grecs. Il offrit à Athènes trois cents trophées des dépouilles des Perses, pour être consacrés dans le temple de Minerve, avec cette inscription : *Sur les barbares de l'Asie, Alexandre et les Grecs, à l'exception des Lacédémoniens.* » (Arrien.)

Le roi mit aussitôt la main sur la Phrygie sans aggraver l'impôt de la province, et marcha vers le sud. En

Lydie, il rendit à Sardes et au pays entier leurs vieilles lois. A Éphèse, il remplaça l'oligarchie par la démocratie et donna au temple de Diane, pour qu'on l'achevât, le tribut que les Éphésiens payaient aux barbares, puis il sacrifia à la déesse ainsi vengée. Plus tard, il offrit de se charger de cette dépense, à condition que son nom serait gravé sur le temple, comme celui du fondateur; les Éphésiens refusèrent. Cependant des corps détachés allaient recevoir la soumission des villes d'Ionie, d'Éolide, et celle de Magnésie et de Tralles, rétablissant partout les constitutions libres, et remettant le tribut payé aux Perses, par respect pour le nom hellénique, mais aussi pour gagner l'utile alliance des Grecs asiatiques.

A partir d'Éphèse, Alexandre longea la côte. La vie, la richesse et la force de l'Asie Mineure étaient sur les bords: il fallait les y saisir, achever de réunir le monde hellénique sous le protectorat macédonien, en y faisant entrer les Grecs asiatiques, enfin, intercepter à l'or et aux intrigues de la Perse, l'accès de la Grèce, en fermant les portes qui y conduisaient. La première ville qui l'arrêta fut Milet. Il en fit le siége. Nicanor se plaça avec cent soixante vaisseaux macédoniens à l'entrée du port, des deux côtés de l'île de Lada, pour couper aux habitants toute communication avec la flotte persique de quatre cents navires, qui arrivait enfin, mais le trouva trop fortement établi pour essayer de forcer le passage. Grâce à cette mesure et à la vivacité des attaques, la ville fut bientôt prise.

Malgré les services que sa flotte venait de lui rendre, Alexandre renonça à s'en servir davantage, soit manque de fonds, pour payer les équipages, soit bien plutôt qu'il se fiât médiocrement à ces vaisseaux sur lesquels il ne pouvait mettre sa phalange et que montaient des hommes dont il avait raison de suspecter la fidélité. Ces navires avaient été ramassés de tous côtés: on y comptait entre autres vingt galères d'Athènes. Le conquérant ne

voulait pas remettre sa fortune en des mains si peu sûres. On verra plus loin qu'il trouva un autre moyen d'annuler et de prendre la flotte ennemie. Il ne conserva que quelques navires pour le transport des machines de guerre, et particulièrement les vingt vaisseaux athéniens.

Memnon s'était jeté dans Halicarnasse, en Carie. Il s'y défendit avec opiniâtreté, et ne l'abandonna qu'en la livrant aux flammes. L'hiver approchant, Alexandre renvoya en Macédoine tous ses soldats nouveaux mariés, pour revenir au printemps, avec ceux qu'aurait gagnés le récit de leurs exploits, des richesses de l'Asie, de la libéralité du conquérant. La Lycie, la Pamphylie successivement soumises, il remonta vers le nord par la Pisidie, jusqu'à la petite Phrygie, pour établir sa domination dans le centre de la péninsule et son influence dans les satrapies du nord-est. A Gordion, il trancha d'un coup d'épée le célèbre nœud gordien, et se vanta d'avoir accompli l'oracle qui promettait l'empire de l'Asie à qui saurait le dénouer (333). De là, il redescendit par Ancyre et la Cappadoce, jusqu'au Taurus; cette montagne enveloppe la Cilicie d'une barrière insurmontable, excepté en deux points qu'une poignée d'hommes pourrait défendre; ni l'un ni l'autre n'était gardé et Alexandre pénétra sans peine en Cilicie. Il avait donc traversé trois fois, du nord au sud et du sud au nord, cette large péninsule de l'Asie Mineure, de manière à n'y laisser aucun foyer de résistance.

Cependant des dangers sérieux le menaçaient encore sur ses derrières. Les Perses conservaient l'empire de la mer, et Memnon, à la tête de leur flotte, voulait débarquer en Grèce et reporter la guerre chez les agresseurs. Il commença par agir sur les îles pour avoir des points d'appui, s'empara de Chios, soumit presque tout Lesbos, et mit le siége devant Mitylène; il allait s'en rendre maître, quand une maladie l'emporta. L'empire perdit avec lui son seul soutien. Ses successeurs prirent bien Mity-

lène, Ténédos et Cos, mais s'arrêtèrent là, ordre leur étant venu d'envoyer à l'armée royale tous les Grecs mercenaires qu'ils avaient à bord de la flotte.

Darius appelait alors du fond de l'Asie toutes les forces de l'empire. Cinq à six cent mille hommes se réunirent autour de lui dans les plaines de la Mésopotamie[1], et en voyant cette foule immense, sa confiance fut sans borne, comme il semblait que l'était son pouvoir. Ses courtisans accrurent encore cet orgueil par leurs flatteries serviles. Un exilé athénien, Charidêmos, reconnaissant dans cette cohue celle de Xerxès, laissa seul percer des craintes et conseilla au roi de se fier plutôt à ses trésors et aux Grecs mercenaires. On se récria contre cette insulte faite aux Perses et à leur courage. Le roi exaspéré saisit lui-même Charidêmos et le livra à ses gardes. « Vous reconnaîtrez trop tard, disait l'Athénien, en marchant à la mort, la vérité de mes paroles; la main de mon vengeur est déjà sur vous. »

Darius n'avait rien fait depuis le Granique pour défendre l'Asie Mineure, il s'avança avec son immense armée jusqu'au mont Amanus pour couvrir la Syrie. Il s'était établi d'abord dans les vastes plaines de Sochos, à deux jours de marche des montagnes; comme il ne vit pas venir Alexandre, se persuadant que son approche seul avait effrayé le Macédonien, il s'avança, par les portes Amaniques, jusqu'au golfe d'Issus, dans un lieu coupé de défilés, et, par conséquent fort mal choisi pour sa cavalerie, laquelle, du reste, ne fit pas mieux à Arbelles, sur un terrain contraire. Ce sol tourmenté ne convenait pas davantage à la phalange, mais entre les deux adversaires la nature du champ de bataille importait peu : les Perses devaient être vaincus partout où ils rencontreraient Alexandre et il n'y avait qu'une voie de salut pour eux,

1. Selon Diodore, 400000 fantassins et 100000 cavaliers. Arrien dit qu'à Issus l'armée des Perses montait à 600000 combattants.

c'était de ne le rencontrer point; de profiter, par exemple, de la barrière presque inexpugnable du mont Amanus, et d'en fermer vigoureusement les passages, tandis que l'or et la flotte perse agiraient en Grèce. Mais il y avait auprès du roi des gens de cœur, et Darius lui-même en était[1], comme ceux qui s'étaient si bravement fait tuer au Granique, à qui il ne convenait point de refuser le combat.

Alexandre avait été arrêté à Tarse par une maladie qui compromit sa vie et faillit changer le sort du monde. Tout échauffé et couvert de sueur, il s'était jeté imprudemment dans les froides eaux du Cydnus, et bientôt on désespéra de sa vie. Un Acarnane, le médecin Philippe, ami du roi, osa seul tenter de le sauver, en lui préparant un breuvage qui devait agir violemment. Alexandre reçut au même moment une lettre de Parménion, qui l'avertissait de se méfier du médecin, vendu aux Perses. Darius avait récemment promis en échange de la vie du roi mille talents à un des généraux et le trône de Macédoine. Le complot avait été découvert, un autre pouvait être ourdi. Alexandre n'en voulut rien croire, et, d'une main présentant à Philippe la lettre qui l'accusait, de l'autre il porta la coupe à ses lèvres, et la vida d'un trait, montrant ainsi, avec un courage plus rare que celui du champ de bataille, sa confiance en ses amis et sa foi dans la vertu.

Rendu à la santé, il courut, en soumettant la Cilicie, au-devant de Darius. On entre de Cilicie dans les pays du bassin de l'Euphrate, par deux gorges qui ouvrent le mont Amanus; l'une, au sud, appelée les Pyles ou portes de Syrie, l'autre, au nord, les Pyles Amaniques. Les deux adversaires allant à la rencontre l'un de l'autre franchirent en même temps ce passage : les Macédoniens, celui

1. Il avait un jour, avant d'être roi, tué en combat singulier un chef ennemi renommé pour sa force et qui avait défié le plus brave des Perses. Diod. liv. XVII, chap. v.

du sud, ce qui les conduisit en Syrie; les Perses, celui du nord, ce qui les mena à Issus où Alexandre avait laissé ses malades. Alors il arriva que quand Alexandre revint sur ses pas pour combattre, les armées se trouvèrent dans une position inverse de celle qu'elles auraient dû avoir, Darius tournant le dos à la Grèce, comme s'il en venait, et les Macédoniens à la Perse, comme s'ils étaient chargés d'en défendre les approches.

Le choc eut lieu sur les bords du petit fleuve Pinaros, qui se jette dans le golfe d'Issus. Darius appuya son aile droite au rivage de la mer, et y porta presque toute sa cavalerie. Sur sa gauche, il fit passer le fleuve à trente mille hommes de cavalerie et vingt mille de trait, dans le dessein de tourner l'armée ennemie. Au centre, il défendit par des palissades les points les plus abordables du fleuve, et opposa à la phalange macédonienne trente mille Grecs et soixante mille Carduques pesamment armés. Le reste de ses troupes forma en arrière une masse épaisse et inutile. Alexandre appuya aussi sa droite aux montagnes, de manière à déborder la gauche ennemie, sa gauche à la mer, pour n'être pas tourné, et s'avança lentement, de peur qu'une marche trop rapide ne jetât du désordre dans sa phalange. Parvenus à la portée du trait, ceux qui l'entouraient, et lui-même, à la tête de l'aile droite, coururent à toute bride vers le fleuve, pour en venir aux mains plus tôt, et se garantir ainsi des flèches. L'ennemi céda bien vite; mais, dans ce mouvement précipité, une partie seulement de la phalange suivit le roi; le reste rompit ses rangs au passage du fleuve. Les Grecs, à la solde de Darius, saisirent ce moment pour tomber sur la phalange entr'ouverte. Le combat fut acharné. Ptolémée, fils de Séleucus, et cent vingt Macédoniens de distinction y furent tués. Pendant cette lutte au bord du fleuve, l'aile droite avait renversé tout ce qui était devant elle; elle se tourna alors contre les Grecs, les prit de flanc, et en fit un horrible carnage. La cavalerie perse avait elle-même

passé le fleuve, et était tombée à bride abattue sur les Thessaliens. Elle combattit vaillamment, jusqu'à ce qu'elle vit son infanterie et les Grecs taillés en pièces. Alors la déroute fut générale; et comme cette immense multitude se précipita à la fois vers les défilés, il en périt une foule, écrasés sous les pieds des chevaux.

Dès que Darius avait vu son aile gauche enfoncée, il s'était sauvé sur un char qu'il ne quitta point, tant qu'il courut à travers la plaine. Arrivé dans des gorges difficiles, il abandonna son bouclier, sa robe de pourpre, son arc même, et s'enfuit à cheval. La nuit qui survint le déroba à l'ardente poursuite du vainqueur, entre les mains duquel son char tomba. Alexandre l'eût pris lui-même, si, avant de courir aux fuyards, il n'eût attendu prudemment le rétablissement de sa phalange ébranlée, la défaite des Grecs et la déroute de la cavalerie perse. On évalua à cent mille le nombre des morts; on traversa, en effet, des ravins qui avaient été comblés par les cadavres. La perte des Macédoniens fut seulement de trois cents fantassins et de cent cinquante cavaliers (29 novembre 333).

« Dans le camp de Darius, on trouva sa mère, sa femme, sa sœur, son fils jeune encore, deux de ses filles, quelques femmes des principaux de son armée, et seulement trois mille talents; le trésor royal avec tous les bagages ayant été conduit à Damas, Parménion, aussitôt envoyé dans cette ville, les y saisit. Le lendemain Alexandre, quoique souffrant d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse, visita les blessés, ordonna l'inhumation des morts, avec pompe, en présence de son armée rangée en bataille, dans le plus grand appareil, et fit l'éloge des actions héroïques dont il avait été témoin, ou que la voix générale de l'armée publiait. Chacun de ceux qui s'étaient distingués reçut des largesses selon son mérite et son rang; Balacros, un des gardes, fut nommé satrape de Cilicie....

« Quelques historiens rapportent qu'après la poursuite,

Alexandre étant entré dans la tente de Darius, qu'on lui avait réservée, entendit des cris de femmes et des gémissements sortir des appartements voisins. Il demande pourquoi ces cris, et quelles sont ces femmes. On lui répond que la mère de Darius, la reine et ses enfants, apprenant que l'arc du roi, son bouclier son manteau sont au pouvoir du vainqueur, ne doutent plus de sa mort et le pleurent. Il leur envoie aussitôt un des hétaires, pour leur annoncer que Darius est vivant, et qu'Alexandre ne possède que les dépouilles laissées sur son char. L'envoyé ajoute qu'Alexandre leur conserve les honneurs, l'état et le nom de reines, attendu qu'il n'a point entrepris la guerre contre Darius par haine personnelle, mais pour lui disputer l'empire de l'Asie. Le lendemain Alexandre entra dans l'appartement des femmes, accompagné du seul Éphestion. La mère de Darius, ne sachant quel était le roi, car nulle marque ne le distinguait, et frappée du port majestueux d'Éphestion, se prosterna devant celui-ci. Avertie de sa méprise par ceux qui l'entouraient, elle reculait confuse, lorsque le roi lui dit : « Vous ne vous êtes « point trompée ; celui-là est aussi Alexandre. » (Arrien.)

Alexandre avait trouvé parmi les prisonniers faits à Damas deux députés de Thèbes, un d'Athènes et un de Sparte. Il pardonna aux trois premiers et les renvoya. Quant à l'ambassadeur spartiate, il le tint quelque temps en prison.

Tandis que Darius fuyait par Thapsaque, au delà de l'Euphrate, Alexandre s'avançait, le long des côtes, vers les villes de Phénicie. Cette marche laissait à Darius le loisir de réunir une nouvelle armée, mais Alexandre savait ce que valaient les armées persiques, il lui importait bien davantage de continuer le plan habile qu'il avait tout d'abord conçu : isoler la Perse de la Grèce, lui fermer l'accès de la mer, et en prenant les villes maritimes, prendre aussi sans coup férir la flotte ennemie qui se tenait toujours menaçante, au milieu de la mer Égée. Cette

flotte se composait surtout de vaisseaux phéniciens; elle partagerait le sort des cités d'où elle était sortie. Toutes ouvrirent leurs portes, Tyr exceptée, qui sollicita bien la paix et une alliance, mais refusa de laisser entrer un seul Macédonien, pas même Alexandre, pour sacrifier à Hercule. Le vainqueur d'Issus était peu disposé à recevoir des conditions. Il lui importait d'avoir Tyr en sa puissance; il l'attaqua. Ce siége était chose difficile, car la ville se trouvait sur un rocher, à quelque distance de la côte. Il fallut construire un môle, pour joindre l'îlot au continent. Les Tyriens harcelèrent sans relâche les travailleurs, et brûlèrent deux tours de bois élevées pour les protéger. Mais Alexandre avait conquis la mer par la terre; il obligea les Phéniciens qui avaient fait soumission de rappeler leurs vaisseaux de la mer Égée. Cette défection en amena une autre, celle du prince de Cypre. Alexandre eut alors deux cents galères, avec lesquelles il bloqua la flotte de Tyr, dans ses deux ports, ce qui lui permit d'achever le môle qui subsiste encore. Les murs, de cent cinquante pieds de haut, s'écroulèrent sous les coups des machines, et la brèche livra passage à une armée irritée de cette résistance de sept mois. Alexandre entra un des premiers dans la ville. Les Tyriens ne s'abandonnèrent pas encore : avec l'opiniâtreté héroïque de leur race, ils barricadèrent leurs rues, changèrent en forteresse la chapelle d'Agénor et se défendirent comme leurs frères le firent à Carthage devant Scipion, et les juifs à Jérusalem en face de Titus. Huit mille Tyriens furent égorgés; il n'y eut d'épargnés que le roi Azémilcos, les principaux de la ville et quelques Carthaginois venus pour sacrifier à Hercule. Le reste fut vendu comme esclaves, au nombre de trente mille. Il en coûte d'ajouter que deux mille de ces braves gens, qui avaient résisté à une agression injuste, furent, par ordre du conquérant, pendus le long du rivage.

Après les massacres, les remercîments aux dieux, selon l'usage impie de tous les temps. « Alexandre sacrifia

à Hercule; la pompe fut conduite par les troupes sous les armes; la flotte même y prit part. On célébra des jeux gymniques, à l'éclat de mille flambeaux portés par les coureurs. La catapulte qui avait ouvert la brèche fut dédiée au dieu. » (Arrien.) Mais une grande et glorieuse cité n'était plus qu'un monceau de ruines et un des peuples anciens de la terre, un de ceux qui avaient le plus contribué à l'avancement de la civilisation générale, venait d'être immolé à l'orgueil farouche d'un conquérant.

Avant le siége de Tyr, Darius avait écrit au roi de Macédoine, pour lui reprocher cette guerre injuste et réclamer sa famille. Alexandre avait répondu par une énumération des griefs de la Grèce. Il ajoutait que, si Darius voulait se livrer à lui, il éprouverait sa générosité, recevrait de ses mains toute sa famille, et obtiendrait aussitôt tout ce qu'il pourrait demander; mais que lui, Alexandre, entendait être traité comme le maître de l'Asie dans toutes les lettres que Darius lui enverrait. Pendant le siége, le grand roi, sentant bien la portée du nouveau coup que sa puissance allait recevoir, offrit à Alexandre dix mille talents pour la rançon des siens, l'empire de tout le pays entre la mer Égée et l'Euphrate, enfin son alliance et la main de sa fille. Parménion était d'avis d'accepter ces propositions : « Je le ferais, disait-il, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, reprit le roi, si j'étais Parménion. » Et il répondit qu'il ne devait point y avoir deux maîtres pas plus qu'il n'y avait deux soleils.

Après de tels messages, il ne restait qu'à combattre. Alexandre pourtant ne daigna pas se tourner encore contre son adversaire. Les côtes de la Palestine et l'Égypte n'étaient pas conquises, il voulut les soumettre avant de pénétrer dans la haute Asie, pour ne rien laisser d'incertain derrière soi (332). La forte place de Gaza fut prise après trois ou quatre mois de siége. Quinte-Curce raconte qu'Alexandre, irrité de la longue résistance de Bétis, le gouverneur de la ville, lui fit passer une courroie dans

les talons et le traîna sept fois autour des murs pour imiter Achille[1]. La mauvaise réputation de Quinte-Curce a fait rejeter cette histoire, elle ne jure pourtant pas trop avec le caractère d'Alexandre. Il ne faut pas en effet parler beaucoup de sa bonté. On a vu de lui, déjà, bien des meurtres, on en verra d'autres encore. Quand son amiral lui amena les chefs prisonniers des villes qui avaient pris le parti des Perses, il les renvoya dans leurs cités pour y être jugés. C'était un arrêt de mort. Il fut exécuté : tous périrent.

De son côté, l'historien juif Josèphe, montre Alexandre se détournant de sa route pour visiter Jérusalem, s'inclinant devant le grand prêtre Jadduah, et se reconnaissant dans les prophéties de Daniel, qui promettaient l'empire de l'Asie à un homme de l'Occident. Les juifs d'alors étaient bien petits pour mériter cette attention du conquérant de l'Asie, et ce récit si flatteur pour eux est trop bien arrangé dans l'intérêt de leur vanité, pour n'être pas très-suspect, quoiqu'il ne soit pas en contradiction avec la politique d'Alexandre. On l'a vu honorer l'Hercule tyrien ; bientôt il sacrifiera au bœuf Apis[2], et dans toutes les occasions, il rendra aux cultes et aux prêtres indigènes des hommages que ceux-ci prennent pour eux, et que lui ne rend réellement qu'à sa propre ambition, ou à la divinité qu'il adore, dans toutes ses manifestations nationales, toujours la même pour lui, sous les formes les plus diverses.

L'Égypte, si maltraitée par les rois de Perse, se soumit sur le champ. Alexandre entra à Péluse, à Memphis, et

1. Ce fait, dont ne parlent ni Arrien ni Diodore, se trouve dans un autre historien d'Alexandre, le rhéteur Hégésias dont il ne nous reste que de très-courts fragments. Cf. *Scriptores rerum. Alex. M.*, édit. Didot, p. 139.

2. Ochus, bien moins politique, avait trouvé plaisant de tuer le *bœuf-dieu* et de se le faire servir à un repas. La foi d'Alexandre est bien incertaine. Le devin Aristander ne le quittait jamais. N'était-ce qu'un reste de préjugés survivant dans un grand esprit? Socrate lui-même n'avait pu secouer tout le joug de la vieille superstition.

descendit le Nil jusqu'au petit village de Racotis, près de la bouche de Canope et du lac Maréotis, pour visiter l'île de Pharos chantée dans Homère, qui forme en cet endroit le meilleur port de toute la côte africaine. Ce n'était ni par Thèbes ni par Memphis qu'un Grec pouvait tenir l'Égypte, mais par une cité maritime. Alexandre trouva le site très-favorable pour porter une grande ville, facile à aborder par mer pour le commerce, facile à défendre par terre, grâce au lac, et en communication rapide avec l'intérieur, par les canaux et le Nil. Il en traça lui-même l'enceinte, et marqua l'alignement des rues qui durent se couper à angles droits, pour mieux recevoir le souffle rafraîchissant des vents étésiens. Il voulait en faire une ville moitié grecque et moitié égyptienne, qui servît de lien aux deux peuples, et il y fit construire des temples aux divinités des deux pays. Elle devint rapidement une des cités les plus fameuses de la terre, Alexandrie, l'émule et l'héritière de Tyr, l'entrepôt du commerce entre l'Orient et l'Occident, le point de rencontre de toutes les doctrines et de tous les cultes.

Cependant les meilleures nouvelles arrivaient de la Grèce. Les îles de Chios, de Cos et de Lesbos étaient revenues à l'alliance macédonienne; les forces maritimes des Perses n'existaient plus ou étaient entre ses mains. Alexandre était donc bien le maître incontesté de la moitié occidentale de l'empire, et pouvait, sans crainte, s'enfoncer maintenant au cœur de l'Asie. Avant d'en prendre le chemin, il jugea bon d'aller conquérir un oracle fameux, et de se faire décerner une apothéose qui serait un nouvel instrument de victoires. Il l'alla chercher à travers les sables d'Afrique, jusqu'au temple d'Ammon où le prêtre le salua du nom de fils de Jupiter. Cyrène, qui, par cette marche vers l'ouest, pouvait se croire menacée, fit porter au roi des promesses d'obéissance.

Alexandre pouvait maintenant se mettre à la poursuite de Darius, et s'enfoncer au cœur de l'empire : aucune

complication fâcheuse n'était plus à craindre sur ses derrières. Il laissa en Égypte deux satrapes égyptiens pour que l'administration y fût nationale, et des forces militaires sous des chefs macédoniens, pour qu'une révolte fût impossible. Il retourna à Tyr, y célébra avec pompe des jeux scéniques accompagnés de sacrifices; et traversant la Cœlésyrie, arriva à Thapsaque sur l'Euphrate, qu'il franchit à la fin d'août 331. Il faisait ainsi un grand tour pour éviter les déserts de l'Arabie. Au delà du fleuve, il évita également de descendre droit sur Babylone, comme avait fait le jeune Cyrus. Il prit par le nord-est de la Mésopotamie, pour n'avoir à parcourir qu'un pays bien arrosé et abondant en vivres et en fourrages. Le passage du Tigre ne fut pas plus disputé que celui de l'Euphrate. Il rencontra enfin l'immense armée persique un million de fantassins et quarante mille ou, selon Diodore, deux cent mille cavaliers, à 110 kilomètres à l'ouest de la ville d'Arbèles, dans la vaste plaine de Gaugamèle, dont le grand roi avait eu soin de faire niveler le sol pour faciliter les évolutions de ses deux cents chars de guerre, de sa cavalerie et de ses éléphants que les Grecs allaient voir pour la première fois.

Alexandre avait reçu quelques renforts. Son armée comptait quarante mille hommes d'infanterie et sept mille de cavalerie. Le soir venu, les feux innombrables des barbares firent ressortir plus encore la disproportion des forces. Parménion proposait d'attaquer de nuit et par surprise. Le roi rejeta cet avis comme indigne de lui. La prudence même lui conseillait de ne point commettre aux ténèbres, et dans des lieux mal connus, le succès d'une action décisive.

C'est le 2 octobre 331 que se livra la bataille. Au matin de cette journée, on eut grand'peine à réveiller Alexandre, qui, tout entier aux préparatifs de l'action du lendemain, n'avait pu s'endormir qu'à l'aurore. Les deux armées se rangèrent. La phalange était au cen-

tre. Darius lui opposa, comme à Issus, les mercenaires grecs. Derrière sa ligne de bataille, Alexandre en disposa une seconde, qui devait se porter partout où les Perses tenteraient de tourner les Macédoniens. « Darius prit bravement position en face du roi de Macédoine. Alexandre appuya d'abord sur sa droite; les Perses répondirent à ce mouvement en faisant déborder leur aile gauche. Mais cette marche des Grecs allait les faire sortir du terrain aplani par les Perses. Darius accéléra le mouvement de son aile gauche et essaya d'envelopper par sa cavalerie la droite de l'ennemi. Alexandre fit charger ces cavaliers scythes et bactriens, dont les chevaux mêmes étaient bardés de fer. Ils plièrent; d'autres, accourus à leur secours, les ramenèrent au combat. Il fallut un vigoureux effort pour les rompre. A ce moment, Darius lança ses chars armés de faux contre la phalange; les Macédoniens avaient été prévenus de la manière dont ils devaient les combattre. Dès que les chars s'ébranlèrent, les Agriens et les frondeurs firent pleuvoir sur les conducteurs et les chevaux une grêle de traits qui les arrêtèrent. Quelques-uns pourtant traversèrent les rangs, qui s'étaient ouverts à leur passage, et furent pris, sans avoir fait aucun mal, par les Hypaspistes et les palefreniers.

« Darius ébranla alors toute son armée. Alexandre avança à la tête de l'aile droite, et ordonna à Arétès de se porter avec sa cavalerie légère contre la cavalerie ennemie prête à le tourner. Une charge à fond d'Arétès entr'ouvrit les rangs des barbares; Alexandre le suivit, et formant le coin avec la cavalerie des hétaires et la phalange, pénétra au milieu de l'ennemi. La mêlée dura peu; Darius lui-même recula en face de cette troupe serrée, profonde, partout hérissée de fer, et prit la fuite quand il vit sa cavalerie en déroute.

« Cependant, au centre, la ligne des Grecs avait été forcée par une partie de la cavalerie indienne et persi-

que qui s'était fait jour jusqu'aux bagages. Le désordre fut là un moment extrême, car les prisonniers se tournèrent contre ceux qui les gardaient. Mais la seconde ligne fit volte-face, prit les Perses à dos, en tua une partie, embarrassée dans les bagages, et chassa le reste. A la gauche, l'aile droite de Darius avait enveloppé les Grecs et prenait Parménion en flanc. Ce général envoya prévenir Alexandre du danger qu'il courait ; le roi se porta vivement, à la tête des hétaires, sur l'aile droite des barbares. Dans ce mouvement il tomba sur une colonne épaisse de Parthes, d'Indiens et de Perses les plus braves, qui se retiraient en faisant bonne contenance. Le choc fut terrible, car ces cavaliers étaient tous pris s'ils ne s'ouvraient un chemin. Soixante hétaires périrent; Éphestion fut blessé. Les Macédoniens à la fin l'emportèrent. Des cavaliers perses, il n'échappa que ceux qui se firent jour à travers les rangs. Quand Alexandre arriva à l'aile gauche, la cavalerie thessalienne avait rétabli les affaires. Sa présence étant inutile, il laissa Parménion s'emparer du camp des barbares, et ramasser le butin, tandis qu'il se remettait à la poursuite de Darius. Il ne s'arrêta qu'à la nuit; après quelques instants de repos donné à la troupe qui le suivait, il reprit la route d'Arbèles, où il espérait surprendre Darius, et il arriva le lendemain. Le roi en était déjà parti, y laissant ses trésors, son char et ses armes. En deux jours, Alexandre avait livré une grande bataille et parcouru six cents stades. Dans le combat, il n'avait perdu que cent hommes et environ mille chevaux tués par l'ennemi ou morts de fatigue. Plus de la moitié de cette perte tomba sur la cavalerie des hétaires. Du côté des barbares, on compta, dit-on, trois cent mille morts, le nombre des prisonniers fut encore plus considérable. » (Arrien.)

Darius avait échappé encore une fois aux vainqueurs; Alexandre, le laissant fuir, se hâta du moins de mettre la main sur les capitales de l'empire et sur les trésors

qu'elles renfermaient. Quand il approcha de Babylone, les prêtres, les magistrats, les habitants sortirent à sa rencontre, les mains chargées d'offrandes. Il s'entretint avec les mages, sacrifia à Bel, et releva son temple ainsi que tous ceux que Xerxès avait détruits. A Suses il trouva quarante mille talents en lingots, neuf mille en numéraire et les statues d'Harmodios et d'Aristogiton, qu'il renvoya aux Athéniens. Quinze mille Macédoniens, Thraces ou Péloponnésiens vinrent ici le rejoindre et combler les vides faits dans son armée, moins par le fer ennemi que par les garnisons qu'il laissait sur sa route. Entre Suses et Persépolis il eut à combattre la population belliqueuse des Uxiens, dont le grand roi ne passait les montagnes qu'en payant tribut. Alexandre franchit de vive force les Portes persiques, où Ariobarzane l'attendait avec quarante mille hommes, et détruisit cette armée. La route de Persépolis lui était ouverte.

Cette ville, métropole de l'empire, « était alors, dit Diodore, la plus riche de toutes les cités que le soleil éclaire. » A leur approche, les Macédoniens rencontrèrent une foule de Grecs asiatiques qui avaient été relégués dans ce lointain exil, après avoir été affreusement mutilés : cette vue enflamma leur colère. Alexandre abandonna Persépolis au pillage; pour son butin, à lui, il prit cent vingt mille talents (près de six cent trente millions de francs), dépôt des revenus accumulés de l'empire. Dans la nuit qui suivit, l'orgie augmenta les ruines faites par le pillage; on vit Alexandre, entraîné par la courtisane athénienne Thaïs, incendier de ses propres mains le palais des rois, pour venger la Grèce de l'incendie de ses monuments, pendant les guerres médiques. Pourtant la ville ne fut pas détruite, comme le dit Quinte-Curce, puisqu'on voit, peu de temps après la mort du conquérant, le satrape Peuceste y sacrifier aux mânes de Philippe et d'Alexandre. Quand il atteignit Pasargades, la

ville sainte des Achéménides, où se faisait le couronnement des rois, et où était conservé le tombeau de Cyrus, il se garda de tout outrage. Babylone, Suses et Persépolis occupées, Alexandre n'avait plus rien à faire au sud de l'empire, il se remit sur les traces de Darius, remonta vers Ecbatane, et atteignit cette ville huit jours après que Darius en était parti. Là il congédia ceux des Grecs alliés qui voulurent retourner dans leur patrie; outre leur solde et leur butin, ils emportèrent deux mille talents qu'Alexandre leur donna.

Autant le conquérant avait montré de dédain pour le roi fugitif tant qu'il avait eu à prendre ses capitales et ses trésors, autant il montra d'ardente activité à le poursuivre quand il n'eut plus que lui à saisir. En onze jours il fit quatre cent quatre-vingts kilomètres, et atteignit Rhagées, à quelque distance des Portes caspiennes. Darius venait de les franchir. Il fallait désespérer de l'atteindre; mais deux serviteurs du roi vinrent annoncer que Bessus, satrape de la Bactriane, avait enchaîné Darius et le traînait à sa suite. Alexandre reprend aussitôt la poursuite, marche trois jours et trois nuits sans s'arrêter, et le quatrième jour, avec cinq cents de ses meilleurs soldats, montés sur ce qui lui restait de chevaux valides, il atteint les Perses, non loin d'Hécatompylos. A sa vue l'épouvante les disperse, et il se trouve en face de Darius, mais de Darius égorgé. Bessus, n'ayant pu décider le roi à partir avec lui, avait laissé sur la route son cadavre percé de coups. Alexandre lui fit de royales funérailles. Là encore beaucoup de Grecs le quittèrent. Chaque cavalier reçut une gratification d'un talent, chaque fantassin le dixième de cette somme, mais il la tripla pour ceux qui consentirent à rester.

Vers le même temps avaient lieu en Grèce des événements qui lui ôtaient la crainte de perdre son patrimoine tandis qu'il gagnait un empire. C'est à Chéronée que les Spartiates auraient dû venir; ce qu'ils n'avaient

pas fait en face de Philippe, il le tentèrent quand ils virent son fils engagé au fond de l'Asie. Ils avaient refusé de reconnaître le congrès de Corinthe, et tenaient toujours des députés auprès de Darius. Une défaite d'un général macédonien par les Scythes du Danube, qui lui tuèrent un grand nombre d'hommes, et la révolte du gouverneur de la Thrace, les décidèrent à profiter des embarras d'Antipater. Leur roi Agis vint assiéger Mégalopolis avec vingt mille fantassins et deux mille chevaux. Athènes, malgré Démosthène, ne répondit pas à cet appel; disons à sa décharge qu'elle était tenue de deux côtés en échec, par la garnison macédonienne de la Cadmée et les flottes d'Alexandre, maintenant maîtresses de la mer.

Antipater fit face à tout; il arrangea les affaires de Thrace, et accourut encore à temps avec quarante mille hommes pour sauver Mégalopolis. Agis fut tué avec cinq ou six mille des siens. Le congrès, assemblé à Corinthe, condamna les Achéens et les Étoliens à une amende de cent vingt talents envers Mégalopolis; quant à Sparte, elle dut livrer cinquante otages et envoyer des députés à Alexandre, pour recevoir ses conditions. Comme Agis, qui, blessé, s'était un instant relevé, et, appuyé sur un genou, avait combattu encore jusqu'au coup mortel, la Grèce retombait frappée à mort aux pieds des Macédoniens.

Bessus pouvait établir un centre de résistance dans la Sogdiane et la Bactriane, où il avait pris le titre de roi. Alexandre était bien résolu à ne pas lui laisser le temps de s'y fortifier. Dès qu'il eut dompté les Mardes et les Hyrcaniens, peuples belliqueux des régions montagneuses qui bordent par le sud la mer Caspienne, il courut à lui et soumit, en passant, la Parthiène et l'Arie, où il fonda une Alexandrie qui, sous le nom de Hérat, est restée un des grands marchés de l'Orient. Un complice de Bessus gouvernait la Drangiane et l'Arachosie;

il le chercha et se le fit livrer par les Indiens. Une tragédie ici l'arrêta : Philotas, fils de Parménion, reçut l'avis d'un complot formé contre la vie d'Alexandre; pendant trois jours il garda ce secret, qu'un autre transmit au roi, au moment où le coup allait être frappé. Ce retard inexplicable, une lettre obscure de Parménion, les propos pleins d'amertume et les sarcasmes que Philotas répandait depuis longtemps contre le roi, firent croire à sa complicité. Alexandre l'accusa lui-même devant l'armée. Mis à la torture, il fit des aveux que la douleur peut-être arrachait[1] : l'armée le lapida. Plusieurs de ses amis, tous officiers de haut rang, périrent avec lui. Ce qu'il y eut de plus odieux dans cette lugubre et ténébreuse affaire, ce fut le meurtre du vieux Parménion : il gardait à Ecbatane, à trente journées de là, d'immenses trésors; on craignit une révolte; un messager, monté sur un dromadaire, traversa en onze jours le désert; il lui portait une fausse lettre de son fils, et l'égorgea pendant qu'il la lisait (330).

De Prophthasia, théâtre de ces tristes scènes, Alexandre gagna les défilés du Paropamisos (*Hindoo-Kuh*), qui le séparait de la Bactriane, laissant derrière lui deux autres Alexandries, dont l'une est encore aujourd'hui florissante et garde le nom de son fondateur, Candahár[2]. Une révolte des Ariens ne l'arrêta pas; il envoya contre eux un détachement et entra en Bactriane.

1. En laissant de côté les aveux arrachés par la torture, il reste la non-révélation d'un crime de haute trahison, que nos anciennes lois punissaient de mort, comme ce fut le cas pour de Thou. Les articles 103 et 107 du Code pénal de 1810 punissaient encore de réclusion ou d'emprisonnement la non-révélation des crimes qui compromettaient la sûreté de l'État. Ce n'est que la loi du 28 avril 1832 qui a abrogé ces articles. C'était aussi une coutume des Macédoniens, comme de beaucoup de peuples barbares, que les parents d'un proscrit fussent proscrits avec lui. Quinte-Curce, VI, 11, 20.

2. Les Orientaux appellent Alexandre Iskander. En sortant des défilés du Paropamisus, il fonda une autre Alexandrie pour les garder par le nord. Une mission russe dirigée par M. Kanikof a fait en 1858-9 une exploration scientifique du Khoraçan en passant par Astrabad, Meched

Les grandes plaines de l'Asie centrale étaient dès lors bien loin derrière Alexandre. Les pays où il arrivait étaient hérissés de montagnes et coupés de ravins. Au lieu des masses incohérentes et confuses qu'il avait si aisément dispersées dans les plaines d'Arbelles, les ennemis qu'il rencontrait maintenant étaient des montagnards, ici, comme partout, énergiques et braves, d'autant plus redoutables qu'ils défendaient leur pays. Aux grandes batailles succèdent les combats, les siéges, les luttes contre la nature aussi bien que contre les hommes. Bessus avait fait le désert devant l'armée envahissante, qui eut d'abord beaucoup à souffrir. Cependant, Aornos, « l'imprenable, » Bactres même, furent prises, l'Oxus fut traversé, et Spitamène livra Bessus au roi qui le fit battre de verges à la vue de toute l'armée, puis mutiler, et qui l'abandonna enfin aux cruelles vengeances des parents de Darius.

Ces tortures et ce meurtre n'étaient que des représailles. Le massacre des Branchides fut un acte abominable. C'étaient des Grecs, descendants d'une famille qui, 150 ans auparavant, avait livré à Xerxès les trésors du temple d'Apollon, près de Milet, dont elle avait la garde. Après Salamine et Platées, ils avaient échappé par la fuite à la haine de leurs concitoyens, et le roi leur avait donné des terres dans le Bactriane. Ils y avaient conservé leurs traditions et leur langue. Aussi, à la nouvelle qu'une armée grecque approchait ils accoururent joyeusement au-devant d'elle. Alexandre, pour venger le dieu et la Grèce trahis par leurs pères, les fit égorger jusqu'au dernier, hommes, femmes, enfants, renversa leur ville et coupa les arbres pour que le lieu habité par la race sacrilége fût voué à la désolation[1].

et Hérat; elle est descendue jusqu'au lac Hamoun dans le Seistan, vaste récipient, sans issue, des eaux des régions environnantes, et est revenue par Kirmân, Yazd et Téhéran. Cette expédition a donc suivi une partie de la route d'Alexandre et a pu constater la parfaite exactitude des documents anciens sur les marches de l'armée macédonienne.

1. Cette idée juive de punir les pères dans les enfants était aussi une

Après la Bactriane, la Sogdianè subit le joug, et les vainqueurs occupèrent sa capitale, Maracanda. Mais Alexandre ne s'y arrêta pas; il poussa jusqu'à l'Iaxarte, qu'il franchit, et au delà duquel il battit les Scythes. Dans les mêmes lieux, et sur les bords de ce fleuve, il jeta une Alexandrie nouvelle (Khojend?): ce fut le point le plus avancé qu'il atteignit vers le nord [1].

Une révolte de Spitamène le rappela au sud; un corps de son armée avait été détruit par le satrape, qui échappa à sa poursuite. Alexandre punit la province de ce soulèvement, auquel elle était peut-être restée étrangère, par d'affreux ravages (329). Le mouvement eut, l'année suivante, encore plus d'étendue; Python fut enlevé avec sa troupe par Spitamène; mais la prise en un jour du roc Sogdien, forteresse fameuse dans ce pays, effraya quelques-uns des révoltés. A la sommation d'Alexandre, le gouverneur avait répondu : « As-tu des ailes ? » et il semblait qu'il en fallût pour atteindre l'inaccessible citadelle. Le roi promit dix talents au premier qui toucherait les murs, et une petite troupe escalada le roc à pic.

Dans la forteresse, Alexandre trouva la famille d'un seigneur perse dont la fille, Roxane, était d'une incomparable beauté. La politique du conquérant était d'unir les deux peuples; dans les villes qu'il fondait, il mêlait toujours des Grecs aux indigènes. Il donna lui-même l'exemple de cette fusion des deux races, en épousant Roxane. Le père, flatté d'un tel honneur, accourut faire sa soumission, qui entraîna celle d'une partie de la province. Pour mieux en assurer le repos, il chargea Ephestion d'y fonder douze villes qui servissent de rempart contre les incursions des Scythes, pendant que lui-

idée grecque. Voy. t. I, p. 106 à 107, et les constantes réclamations des Spartiates à Athènes contre les Alcméonides. La chute de Crésus fut attribuée par la Pythie à la vengeance des dieux punissant un crime des ancêtres du roi, cinq générations auparavant.

1. Il occupa aussi, un peu plus au sud, sept forteresses bâties sans doute par Cyrus, dont une portait le nom de ce prince.

même fouillait tous les points de la Sogdiane, n'y laissant ni une forteresse fermée contre lui, ni un ennemi en armes. Une surprise que tenta encore Spitamène, lui devint fatale. Il fut battu, et les Massagètes, à l'approche des Macédoniens, sauvèrent leurs tribus du pillage en envoyant au conquérant la tête du hardi partisan. Alexandre avait employé deux années à soumettre ces belliqueuses peuplades; il passa quelques mois dans la Bactriane, où plusieurs chefs tenaient encore, et n'en partit que pour commencer son expédition contre l'Inde.

Derrière lui Alexandre laissait dans ces régions de grands, mais aussi de terribles souvenirs. Dans les déserts de l'Oxus on l'avait vu, après une longue marche à pied, à la tête de ses troupes, mourant de soif, refuser un peu d'eau qu'un des siens avait trouvée, et la répandre à terre parce qu'il ne pouvait la partager avec ses soldats. Dans les combats, il était au premier rang et fut souvent blessé; il ne laissait jamais à d'autres le soin de conduire ces marches prodigieuses qui tant de fois étonnèrent l'ennemi, frappé de coups inattendus et décisifs. Dans une grande chasse, attaqué par un lion, il refusa le secours de Lysimaque, et l'abattit; mais l'armée décréta que le roi ne pourrait plus chasser à pied, ni sans escorte. Sa libéralité était comme son courage, sans bornes; et il avait au besoin autant de persévérance que d'impétueux élan. Il avait habitué les Macédoniens à ne rien regarder comme impossible. Aussi, parmi les soldats, surtout parmi les nouveaux venus, beaucoup, en voyant de si grandes choses accomplies, prêtaient l'oreille aux bruits qui couraient sur sa naissance divine, sur les réponses d'Ammon, sur ce serpent mystérieux que Philippe avait trouvé le premier jour dans la chambre nuptiale. Mais l'entourage du conquérant était plus incrédule. Ses compagnons d'enfance, ses vieux généraux, toute cette fière noblesse de Macédoine, naguère si libre

avec ses rois, ne voyait pas sans un profond dépit cette apothéose.

Quand Alexandre, après la mort de Darius, adopta les usages des Perses, ceignit le diadème, revêtit la tunique blanche et fit porter à ses favoris des robes de pourpre ; quand il apprit le langage des vaincus et admit dans sa garde des jeunes gens des plus illustres familles du pays, il ne céda pas seulement au vain désir d'égaler la magnificence des *grands rois*, il fit une chose que la politique commandait. Mais les Macédoniens s'indignèrent de cet abandon de leurs coutumes nationales, et se montrèrent jaloux de ces Perses favorisés. Malgré son ferme et lucide esprit, Alexandre ne put trouver la limite où se seraient conciliés ses droits de conquérant de l'Asie et les égards que la prudence lui conseillait d'avoir pour ses Macédoniens. Comme le dieu au double visage, il eût fallu qu'il jouât deux rôles à la fois, qu'il fût en même temps le grand roi pour les Perses, et qu'il restât pour ses compagnons le roi de Macédoine : position impossible et tout entourée de soupçons et de haines. L'un s'abandonna à l'orgueil et au despotisme ; les autres à l'indiscipline et à l'insolence. Déjà il avait cru trouver des traîtres et des conspirateurs ; il avait fait mourir Philotas et assassiner Parménion. Une scène déplorable montra, en 328, les progrès de ce double mal.

A Maracanda, pendant une fête des Dioscures, quelques-uns de ces bas personnages, devins ou sophistes, dont les flatteries nourrissaient l'orgueil du roi, s'avisèrent d'exalter Alexandre, au point de le mettre au-dessus des deux divinités et d'Hercule même. Clitus, indigné, s'écrie qu'Alexandre n'a pas tout fait à lui seul ; qu'une bonne part de la gloire appartient aux Macédoniens. Et, comme on rabaissait les actions de Philippe pour élever bien audessus d'elles les exploits de son fils, le vieux général ne garde plus de bornes, commence l'éloge du père, fait la satire d'Alexandre, et tendant le bras vers celui-ci :

« Alexandre, lui dit-il, sans le secours de ce bras, tu périssais dès le Granique. » Ivre de vin et de colère, le roi ne se contient plus; il arrache une pique à un de ses gardes et en perce son ami, son sauveur. Dans cette généreuse nature, le repentir suivit de près. On dit que ses yeux se dessillant aussitôt, il tourna contre sa poitrine la pointe de la pique et allait s'en percer lui-même, quand on l'arrêta. Pendant trois jours, il demeura dans sa tente, sanglotant, appelant Clitus, se maudissant lui-même et refusant toute nourriture.

Le sang n'en était pas moins versé, et Alexandre allait en répandre d'autre. Les Perses qui l'entouraient l'adorèrent un jour comme fils de Jupiter Ammon, et il désira obtenir des Macédoniens et des Grecs les mêmes marques de respect et d'adoration. Le philosophe Callisthène d'Olynthe, disciple et neveu d'Aristote, se refusa à cette humiliation. Quelque temps après, un jeune homme de la suite du roi, appelé Hermolaos, ayant reçu un outrage sanglant par l'ordre d'Alexandre, conspira contre sa vie. Le complot découvert, Callisthène y fut impliqué et périt avec Hermalaos et ses complices. C'était un homme de bien, une âme droite et fière, d'une vertu rigide; sa mort est une nouvelle flétrissure pour Alexandre (327)[1].

Mais qu'il lui eût fallu de force pour résister aux entraînements de la fortune et de la servilité! Après le meurtre abominable de Clitus, l'armée entière se fit lâchement son complice, en décrétant que le sauveur d'Alexandre avait été justement assassiné. Tout le monde conspira pour arracher au plus vite le remords de sa conscience: les prêtres en attribuant le crime commis dans l'ivresse à la vengeance de Bacchus, dont il négligeait les autels; un sophiste en lui reprochant d'abaisser les droits d'un conquérant au niveau de la morale vulgaire; le juste,

1. Suivant une autre version, il fut enfermé dans une cage de fer et traîné à la suite de l'armée; il y mourut sept mois après, dans l'Inde.

osait-il dire, n'est point ce qu'un vain peuple pense, mais ce que veulent et font les rois. Les lâches courtisans prêts à justifier tout, pour un sourire du maître, voilà dans tous les temps les plus odieux coupables.

Dans la Sogdiane, Alexandre avait reçu une ambassade d'un prince indien, Taxile, roi du pays entre le haut Indus et l'Hydaspe, et qui l'appelait contre un autre roi, son voisin, Porus. Alexandre laissa en Bactriane dix mille fantassins, et trois mille cinq cents cavaliers, pour contenir tout le pays jusqu'à l'Iaxarte. Des mêmes contrées il tira des forces qui portèrent son armée à cent vingt mille hommes de pied et quinze mille chevaux. Il traversa encore une fois le Paropamisos et gagna la vallée du Cophen (le Caboul), où Taxile vint à sa rencontre. Tandis que Perdiccas et Éphestion descendaient le long de ce fleuve jusqu'à son confluent avec l'Indus, il alla réduire les Aspiens, les Assacéniens et les Guréens, populations belliqueuses au nord du Cophen. Cette expédition occupa le reste de l'année (327), et fut marquée par la prise d'une seconde Aornos, devant laquelle Hercule, disait-on, avait échoué. A Nysa et au mont Mérou, il crut trouver des traces du passage de Bacchus, et s'en servit pour exalter le courage de ses Macédoniens. Il semblait, en effet, marcher sur les pas d'un dieu et d'un héros, et effacer leur gloire par la sienne. Il franchit enfin l'Indus, traversa les États de Taxile, où il vit avec quelque surprise des brahmanes livrés à leurs austérités, et arriva aux bords de l'Hydaspe (Djelum), dont Porus se préparait à disputer le passage. Ce brave prince arrêta quelque temps Alexandre, et ne fut vaincu qu'après un sanglant combat où il fut blessé et fait prisonnier. « Comment prétends-tu être traité? demanda le vainqueur. — En roi. — Je le ferai pour moi-même; à présent que puis-je faire pour toi? Parle. — J'ai tout dit. — Je te rends le pouvoir et ton royaume, et j'y ajouterai encore. » Alexandre tint parole; sa générosité était d'accord avec

sa politique. Il ne fallait pas que Taxile restât sans rival qui le contînt. Alexandre fonda en ces lieux deux villes : l'une appelée *Nicée*, pour rappeler sa victoire, et l'autre, *Bucéphalie*, en mémoire de Bucéphale, son fidèle et vieux coursier, qui venait de mourir des blessures reçues dans le combat.

L'Hyphase (le Sutledge) est la limite extrême de l'expédition d'Alexandre. Il s'arrêta, non qu'il fût las d'aller, mais parce que ses soldats l'y forcèrent. Épuisés de fatigues, maltraités par soixante-dix jours d'orages et de pluies continuelles[1], n'ayant plus que des lambeaux pour vêtements et des armes usées, ils s'effrayèrent des entreprises nouvelles où Alexandre voulait les entraîner, à travers un désert immense, contre ces Gangarides et ces Prasiens, dont le roi pouvait conduire contre eux deux cent mille fantassins, vingt mille chevaux et plusieurs centaines d'éléphants. Plutôt que de passer le fleuve profond et rapide qui se trouvait devant eux, ils formèrent des groupes et murmurèrent. Alexandre convoqua aussitôt les chefs. « Nous n'avons pas loin d'ici au Gange, leur dit-il, et à la mer Orientale, qui se réunit à celle des Indes, au delà du golfe Persique, et embrasse le monde. Du golfe Persique, nous remonterons jusqu'aux colonnes d'Hercule, et, soumettant l'Afrique comme l'Asie, nous prendrons les bornes du monde pour celles de notre empire.... Si je ne partageais ni vos fatigues ni vos dangers, votre découragement aurait un motif. Vous pourriez vous plaindre d'un sort inégal qui placerait d'un côté les peines, et de l'autre les récompenses. Mais, périls et travaux, tout est commun entre nous, et le prix est au bout de la carrière. Ce pays? il est à vous. Ces trésors? ils sont les vôtres. L'Asie soumise, je remplirai, je surpasserai vos espérances. Ceux qui voudront revoir leurs foyers, je les

1. La mousson du sud-ouest commence, dans le nord de l'Inde, vers la fin de juin.

reconduirai moi-même; ceux qui voudront rester, je les comblerai de présents inestimables. »

Ce discours est suivi d'un profond silence. « Que celui, dit-il, qui n'approuve pas ce dessein, parle. » Nouveau silence. Enfin, un des vieux officiers, Cœnos, exprime les sentiments de tous en le suppliant de les laisser retourner en Macédoine : « là il trouverait toute une jeunesse avide de gloire et prête à remplacer des soldats vieillis. » Ces paroles sont reçues par d'universels applaudissements; Alexandre irrité se retire.

« Le lendemain, il réunit de nouveau le conseil des chefs : « Je ne contrains personne à me suivre ; votre roi marchera en avant; il trouvera des soldats fidèles. Que ceux qui l'ont désiré se retirent, ils le peuvent, allez annoncer aux Grecs que vous avez abandonné votre prince. » Il se renferme alors dans sa tente; il y reste pendant trois jours, sans parler à aucun de ses hétaires; il attend qu'une de ces révolutions qui ne sont pas rares dans l'esprit des soldats en change les dispositions. Mais l'armée continue de garder le silence. Néanmoins il fait les sacrifices accoutumés pour obtenir un trajet favorable. Les auspices sont contraires. Alors, rassemblant les plus âgés et les plus intimes des hétaires : « Puisque tout me rappelle, allez annoncer à l'armée le départ. »

« A cette nouvelle, la multitude pousse des cris de joie; ils accourent à la tente d'Alexandre et le bénissent d'être assez généreux pour ne céder qu'à l'amour de ses soldats. Ayant divisé alors son armée en douze corps, il fait dresser par chacun d'eux un autel immense, aussi haut que les plus grandes tours. Ils seront un monument de ses victoires et un témoignage de sa reconnaissance envers les dieux. Ce travail achevé, il ordonne des sacrifices selon le rit grec, des jeux gymniques et équestres, et range tout le pays jusqu'à l'Hyphase sous la domination de Porus. Ce n'est qu'alors qu'il retourne sur ses pas.... » (Arrien).

Alexandre s'embarqua avec une partie de son armée

sur l'Hydaspe, où il avait fait rassembler deux mille bâtiments. « Monté sur son vaisseau, il prend une coupe d'or, s'avance à la proue, et fait ses libations dans le fleuve, il en invoque le dieu et celui de l'Acésine, qui se réunit à l'Hydaspe pour se précipiter dans l'Indus; il invoque aussi l'Indus, et, après les libations en l'honneur d'Hercule, père de sa race, d'Ammon et des autres dieux qu'il révérait, la trompette sonne et annonce le départ de la flotte. » (Arrien.) Le reste de l'armée suivait les rives.

En descendant l'Hydaspe, l'Acésine (le Tschunab) et l'Indus, Alexandre recevait la soumisson des peuples riverains. Quelques-uns cependant résistèrent, entre autres les Malliens et les Oxydraques. C'est au siége d'un fort des Malliens que son courage impétueux faillit lui coûter la vie. Il était parvenu le premier sur les murailles; trois de ses officiers l'y suivirent. Mais les échelles se rompirent, et Alexandre, en butte, sur la crête du rempart, à tous les traits, se précipita seul dans l'intérieur du fort. Acculé au mur et protégé par un tronc d'arbre, il tint les ennemis à distance, tua les plus audacieux qui l'approchèrent, mais tomba enfin, atteint d'une flèche. Heureusement ses trois compagnons l'avaient déjà rejoint, et le couvrirent de leurs boucliers. Cette résistance donna aux soldats le temps de franchir les murs et d'accourir en foule. Alexandre fut emporté, évanoui, dans sa tente. Longtemps ils le crurent mort, et ne se laissèrent désabuser que lorsqu'ils le virent s'avancer sur son navire, prendre terre et monter à cheval sous leurs yeux. Après une navigation heureuse sur l'Indus, mêlée de quelques combats, on atteignit l'île de Pattala, qui n'est autre que le delta formé par les bouches du grand fleuve et dont le sommet est à deux cents kilomètres de l'Océan (fin de juillet 325).

Arrivé à ce terme, Alexandre reprit enfin le chemin de l'Occident. Il laissait dans ces contrées, que les maîtres de l'Asie ne visitaient pas avant lui, des traces nombreu-

ses de son passage èt de ses grandes vues de civilisation. Il avait semé sur son chemin, dans toutes les positions avantageuses, des villes où il mêlait ses soldats aux indigènes, et dont plusieurs devaient garder quelque temps la civilisation grecque qu'il y déposait, quelques-unes même survivre aux siècles comme aux révolutions, et arriver jusqu'à nous. Son projet était maintenant de retourner par terre avec le gros de son armée; mais tandis qu'il traversera des provinces que n'ont pas encore vues ses soldats, il veut que sa flotte, sous les ordres de Néarque, explore les côtes méridionales de son empire, et revienne de l'Indus aux bouches du Tigre. Dès que les vents le permirent, Néarque s'embarqua sur cet Océan dont le flux et le reflux, chose nouvelle pour les Grecs, les avaient d'abord effrayés. Alexandre, qui se proposait de lier ainsi l'Euphrate et l'Indus, prépara au commerce des lieux de refuge et de ressources. Avant de quitter l'île de Pattala, il y éleva une forteresse pour s'en assurer la soumission, y creusa des puits, et commença la construction d'un port, de magasins, de chantiers. A la fin d'août 325, il s'enfonça vers l'ouest à travers le pays des Arabites et des Horites, où il laissa une nouvelle Alexandrie, à Rambacia, puis il entra dans les déserts de la Gédrosie.

L'armée éprouva dans les sables brûlants et mobiles de cette région, de grandes souffrances, par la chaleur, la soif et la faim[1]. On abandonna beaucoup de bêtes de somme, d'équipages, même de soldats. « L'armée, dit Strabon, fut sauvée par les dattiers qui croissaient en grand nombre dans le lit des torrents. » Alexandre partagea tous les maux de son armée et il est plus grand dans ces patientes et difficiles épreuves que lorsqu'il montre sur les champs de bataille le courage vulgaire

1. Les récits des voyageurs modernes sont moins défavorables à la Gédrosie (Mekran). Voyez surtout *Kinnear's Memoir*. Mais dans le Kirman (*Karmania*), l'expédition russe de 1859 trouva une terre si brûlée, un air si sec, que plusieurs fois on vit des ondées de pluie échappées d'un nuage s'évaporer dans l'atmosphère avant de toucher le sol.

d'un brave soldat. Au bout de deux mois on atteignit la Carmanie, et l'on rencontra les convois de vivres que les satrapes voisins avaient envoyés. Alors, s'il faut en croire Diodore et Quinte Curce, aux souffrances succédèrent les orgies et une marche triomphale de sept jours, rappelant celle de Bacchus au retour de la conquête des Indes. Arrien traite de fables ces récits, parce que Ptolémée et Aristobule n'en parlaient point. Ces orgies sacrées et militaires sont cependant bien dans le goût d'Alexandre et des soldats de tous les temps.

A Pasargardes, où il passa, Alexandre fit réparer le magnifique tombeau de Cyrus, qui avait été pillé. Puis, par Persépolis, il se rendit à Suses. Il y punit du dernier supplice plusieurs satrapes infidèles ou coupables d'exactions, qui avaient espéré ne jamais le revoir. Un d'eux, Harpalos, satrape de Babylone, n'osa l'attendre. Il s'enfuit avec cinq mille talents, et prit six mille mercenaires à sa solde. Beaucoup de Grecs étaient ainsi épars en Asie, vendant au plus offrant leurs services. Alexandre défendit à ses satrapes d'avoir aucune garde de ce genre, et essaya de se rendre maître de cette force flottante, indisciplinée et dangereuse, en fondant avec ces mercenaires des colonies en Perside. Le projet ne reçut qu'un commencement d'exécution.

Malgré son exemple et ses efforts, l'union entre les deux peuples n'avançait pas. Il avait déjà pris pour femme Roxane; il épousa encore Barsine[1], fille aînée de Darius. Il donna à Éphestion la main de Drypétis, sœur de Barsine, et maria, avec de riches dots, les femmes les plus distinguées de la Perse à ses principaux officiers. Plus de quatre-vingt-dix mariages se firent ainsi en un jour, et il n'y eut qu'une seule cérémonie pour mieux resserrer les liens qui unissaient Alexandre et ses officiers. Il invita tous les soldats à suivre cet exemple, et fit des présents

1. C'est le nom que lui donne Arrien. Plutarque l'appelle Statira.

de noces à ceux qui épousèrent des Asiatiques : dix mille se firent inscrire. Un spectacle inaccoutumé suivit ces fêtes splendides. Calanos, un brahmane qu'Alexandre avait ramené de l'Inde, monta sur un bûcher en présence de toute l'armée. Il avait soixante-treize ans, et une maladie venait de le saisir. Il aima mieux faire de sa mort une fête, que de l'attendre triste et douloureuse. Il y perdait peu de jours, et sa vanité y gagnait du bruit autour de son nom.

Ces mariages étaient un excellent moyen de fondre ensemble les deux peuples. Alexandre essaya la même fusion dans l'organisation de l'armée. Les satrapes lui envoyèrent un corps de trente mille jeunes Perses, qu'il appela ses épigones et fit armer et discipliner comme les Macédoniens. Ceux-ci virent d'un œil jaloux cette troupe nouvelle. Oubliant les bienfaits d'Alexandre, qui venait encore de payer leurs dettes, vingt mille talents, avec la délicatesse d'un ami[1], ils se mutinent et demandent tous à partir. Alexandre, indigné, descend de son siége, et saisit treize des plus mutins au milieu de la foule qui murmure, et les livre au supplice. Puis il remonte, leur rappelle longuement tout ce qu'ils doivent de puissance, de bien-être et de gloire à Philippe et à lui-même : « Partez, ajoute-il ; allez dire aux Grecs qu'Alexandre, abandonné par vous, s'est remis à la foi des barbares qu'il avait vaincus ! » Il rentre alors dans sa tente et refuse pendant deux jours de voir ses plus intimes amis. Le troisième, il convoque les principaux des chefs, leur distribue les commandements et se compose une armée toute persique. A cette nouvelle, les Macédoniens ne peuvent supporter l'idée d'être remplacés par les Perses dans l'affection

1. Les débiteurs hésitaient à donner leur nom suivant un premier ordre. Alexandre fit porter dans le camp des tables couvertes d'or ; chacun vint avec son créancier, déclara sa dette et en reçut le montant. Le chiffre de 20 000 talents, donné par Arrien, répond à cent millions de francs.

d'Alexandre : ils courent en foule à sa tente, le supplient de se montrer, implorent son pardon. Il s'avance; à l'aspect de leur humiliation et de leur désespoir, il est vaincu, et mêle ses larmes aux leurs : « Vous êtes tous ma famille, s'écrie-t-il; je ne vous donne plus d'autre nom ! » Un banquet de neuf mille convives où Alexandre tint sa place scella la réconciliation. Puis il licencia de leur plein gré ceux des Macédoniens que l'âge ou les blessures avaient rendus inhabiles aux combats, au nombre de dix mille. Il leur donna, outre l'argent nécessaire pour le voyage, un talent à chacun, et chargea Cratère de les reconduire dans leurs foyers.

Vers cette époque, Alexandre eut une grande douleur. Il perdit Éphestion, son plus intime ami[1]. Il lui fit des funérailles telles qu'homme n'en eut jamais : elles coûtèrent plus de cinquante-deux millions; et il demanda à l'oracle d'Ammon si Éphestion devait être honoré comme un héros ou comme un dieu. Pour trouver une diversion à sa douleur, il fit une grande chasse à l'homme; cela s'appela la défaite des Cosséens, braves montagnards que les rois de Perse n'avaient pu soumettre. Tous les prisonniers furent tués, toute la population mâle exterminée; c'étaient sans doute des victimes offertes au nouveau dieu. Le médecin qui n'avait pu sauver le malade avait été mis à mort. A Babylone, où il rentra enfin, il trouva des ambassades arrivées de toutes les parties du monde connu. Il en vint d'Italie : des Bruttiens, des Lucaniens, des Étrusques; il en vint d'Afrique : des Carthaginois, des Éthiopiens, des Libyens. Des Scythes d'Europe s'y rencontrèrent avec des Celtes et des Ibères[2]. Les Macédoniens

1. Alexandre avait deux grands amis, Éphestion et Cratère, qui se partageaient et qui faillirent plus d'une fois se disputer, l'épée à la main, son affection. Il disait d'eux : « Cratère est l'ami du roi; Éphestion est l'ami d'Alexandre. »

2. Quant à une ambassade des Romains, Arrien n'y croit pas. Celle des Celtes, à moins que ce ne soient les Celtes du Danube, et celle des Ibères, sont également douteuses.

entendirent des noms inconnus, et se virent invoqués, comme arbitres, par des peuples dont ils ignoraient l'existence et la demeure.

Au milieu de ces hommages, et pour les justifier, Alexandre ne rêvait rien que de grand. « Selon les uns, il se proposait de faire le tour de l'Arabie, de côtoyer l'Éthiopie, la Libye, la Numidie, et le mont Atlas, de franchir les colonnes d'Hercule, de pénétrer jusqu'à Gadès, et de rentrer ensuite dans la Méditerranée après avoir soumis Carthage et toute l'Afrique.... Selon d'autres, il se serait dirigé par l'Euxin et le Palus-Méotide contre les Scythes. Quelques-uns même assurent qu'il pensait à descendre en Sicile et au promontoire d'Iapygie, attiré par le grand nom des Romains. » Arrien se trompe: ce nom n'avait rien de grand encore. Une chose certaine, c'est qu'Alexandre fit construire en Phénicie mille galères, qui devaient être transportées à Thapsaque et de là descendre l'Euphrate jusqu'au golfe Persique. Il est certain aussi qu'il envoya trois expéditions sur les côtes d'Arabie, pour compléter les renseignements de Néarque. Le plus hardi fut le Cilicien Hiéron, qui paraît avoir longé à peu près toute la côte orientale de la péninsule. Héraclidès était envoyé dans un but semblable sur la mer Caspienne, et devait y construire une flotte.

En attendant qu'il pût partir pour de nouvelles conquêtes, il s'occupait d'améliorations intérieures. Il faisait creuser à Babylone un port capable de contenir mille galères et des abris pour les recevoir. Il fit enlever les barrages que les rois de Perse avaient jetés dans le Tigre inférieur, pour en entraver la navigation. Il parcourait lui-même le lac Pallacopas, où l'Euphrate se déchargeait, lors de la fonte des neiges, mais où les eaux se perdaient ensuite sans utilité : il résolut de mieux régler les prises d'eau qui épuisaient le fleuve. Dix mille hommes travaillèrent pendant trois mois à cet ouvrage. Un jour qu'il naviguait sur le lac près d'un lieu où s'élevaient les

tombeaux de quelques anciens rois, le vent emporta son diadème, qui s'arrêta aux buissons des tombes. Un matelot se jeta dans l'eau pour aller le reprendre, et le mit sur sa tête en regagnant à la nage la barque royale. Il fut récompensé, puis puni de mort, parce que les prêtres chaldéens virent dans ce fait un signe funèbre. Depuis quelque temps les présages sinistres se multipliaient, l'esprit même d'Alexandre en fut frappé, et pour chasser ces inquiétudes, il s'abandonna sans retenue à ces plaisirs de la table où tant de fois lui et son père avaient laissé leur raison. Sous la latitude de Babylone, cette intempérance était un arrêt de mort. A la suite, en effet, de plusieurs orgies longtemps prolongées, il fut pris d'une fièvre dont il avait peut-être gagné le germe dans les miasmes des marais du Pallacopas. Elle le mina durant dix jours; le onzième, il expira, 21 avril 323. Quelques semaines auparavant, des députés grecs étaient venus l'appeler dieu et l'adorer.

Alexandre n'avait pas accompli sa trente-troisième année quand il mourut. La force avait à peu près achevé son œuvre : c'était à la sagesse à faire le sien. Cette seconde tâche eût-elle été au-dessus de lui? Détruire est quelquefois facile; édifier ne l'est jamais. Le peu qu'il a laissé entrevoir de ses desseins montre qu'il eût fait encore de grandes choses :

Les vaincus gagnés par les égards du vainqueur et associés à ses plans [1];

Le commerce, lien des nations. développé sur une immense échelle et voyant devant lui les routes ou nouvelles ou pacifiées qu'Alexandre lui a ouvertes, les ports, les chantiers, les places de refuge ou d'étape qu'il lui a préparées;

1. Ils le pleurèrent : Sisygambis, mère de Darius, ne voulut pas lui survivre. On a parlé d'empoisonnement. Les Éphémérides royales prouvent que sa maladie fut une de ces fièvres continues qui sont communes dans les pays chauds.

L'industrie vivement sollicitée par ces immenses trésors autrefois stériles, maintenant jetés dans la circulation par la main prodigue du conquérant;

La civilisation grecque portée sur mille points de l'empire par tant de colonies, dont une seule, Alexandrie, reçut et versa longtemps un flot inépuisable, mais troublé, de richesses et d'idées[1];

Les peuples, les idées, les religions, mêlés, confondus dans une unité grandiose, d'où une société nouvelle serait sortie, si la plus grande des forces, le temps, avait été accordée à celui qui eut presque toutes les autres :

Voilà ce qu'Alexandre avait préparé, parfois à son insu, et pourquoi depuis deux mille ans le monde s'arrête et s'incline devant le nom de ce jeune victorieux, en oubliant ce que l'histoire, trop complaisante pour la jeunesse et le génie, se contente d'appeler ses fautes.

Mais qu'aurait-il donné à l'univers dompté? Nul ne le sait; probablement l'uniformité de la servitude, au milieu d'une grande prospérité matérielle. Je vois bien dans une des mains du conquérant l'épée terrible à qui rien ne résiste, je ne vois pas dans l'autre les idées qu'il faut semer sur le sillon sanglant de la guerre pour le cacher sous une riche moisson. Ses violences, son besoin de briser tous les obstacles, l'orgueil surhumain dont il était saisi, promettaient un gouvernement impérieux et dur, qui aurait tout demandé à la force, rien à l'esprit. Qu'enfanta cette civilisation hellénique transportée par lui au cœur de l'Orient? Affaibli à force de s'étendre et privé du souffle vivifiant de la liberté, l'esprit grec ne porta point dans sa patrie nouvelle, pour la poésie et l'art, ces fruits savoureux et sains que, à la fois excité et

1. Alexandrie ne fut pas seulement le centre du commerce de l'Europe et de l'Inde, mais un immense atelier de traductions et de commentaires. Il n'y eut pas que la Bible des Septante qu'on y traduisit. Le même travail fut fait, Strabon l'atteste, pour tous les grands livres de l'Égypte, de la Chaldée et peut-être de l'Inde. Mais rien d'original et de puissant ne sortit du milieu de cette érudition.

contenu, il avait si libéralement donné au pied de l'Hymette et du Parnasse. Des Asiatiques apprirent et parlèrent l'idiome des Hellènes, aucun ne leur prit ce mâle génie de leurs beaux jours, le sentiment énergique de la dignité de l'homme et de la liberté du citoyen qui avait fait leur grandeur. Comme ces pâles lumières qui ne font que rendre les ténèbres plus visibles, l'*hellénisme* en Orient ne servit qu'à montrer d'une manière plus éclatante les lâchetés, les faiblesses et les turpitudes des cours et des populations asiatiques.

Et la Grèce, dont ici nous faisons l'histoire, qu'y gagna-t-elle? La victoire d'Alexandre riva ses fers, et avec la liberté tomba ce mouvement intellectuel que la liberté avait produit. La Grèce vit se déplacer les pôles du monde moral, et Pergame, Alexandrie succéder à Athènes; Éphèse, Smyrne à Corinthe. Non-seulement elle cessa d'être fécondée par ce flot d'hommes, de poëtes, d'artistes, de philosophes qui, au temps de Périclès, coulait vers elle de toutes les rives de la Méditerranée, mais elle s'épuisera à fournir les nouvelles cours orientales de généraux et de ministres, de parasites et de soldats. Tout homme qui eût pu devenir l'honneur de sa patrie, passera au service étranger. Toute séve, tout sang généreux, tout talent, toute ambition, s'éloigneront d'elle. La vie la quittera pour retourner affaiblie, languissante à ses colonies asiatiques et africaines. Les Muses ne chanteront plus aux lieux accoutumés, mais une dernière fois en Sicile et à Cyrène[1]; ensuite plus rien. L'art et l'éloquence passeront pour un moment à Rhodes, la philosophie aux bords du Nil, la science partout : celle-ci puissante encore; celle-là troublée, inquiète et confuse. Aristote qui, durant un séjour de près de treize années à Athènes (335-323), y avait écrit tous ses grands ou-

1. Callimaque et Ératosthène étaient de Cyrène, Théocrite et Archimède de Syracuse; Hipparque de Nice, Aristarque, l'astronome, de Samos, etc.

vrages, la quitte pour n'y plus rentrer. Lycurgue venait d'y mourir, et elle va perdre encore Démosthène et Phocion, que nul ne remplacera. Tout, jusqu'aux dieux, décline. Alexandre, étendant ses droits de conquérant sur l'Olympe, a donné le second rang au temple et au dieu d'Ammon, après Olympie, mais avant Delphes.

La Macédoine même, quel profit lui revint-il de s'être épuisée de son sang pour faire couler à flots celui de l'Asie ? Cinquante ans après la mort du conquérant, les barbares pillaient Égées, sa vieille capitale, et jetaient au vent la poussière de ses rois[1].

1. Au compte, sinon d'Alexandre, au moins de son expédition, il faut mettre encore les ambitions turbulentes et mauvaises qu'elle excita. Il n'y eut plus de chef d'État ou d'armée qui ne rêvât la possession, comme Antiochus, de l'Orient et Pyrrhus de l'Occident. De là tant de guerres, de ruines et de bouleversements qui facilitèrent à leur tour la conquête romaine.

CHAPITRE XXX.

LA GRÈCE ET L'EMPIRE MACÉDONIEN DEPUIS LA MORT D'ALEXANDRE JUSQU'A CELLE D'EUMÈNE ET D'OLYMPIAS, OU RUINE DE LA CAUSE ROYALE (323-316)[1].

Alexandre avait beaucoup conquis, mais rien fondé : il n'en avait pas eu le temps. L'Asie, enlevée par une course rapide, comme un immense butin, était là, attendant de cette main puissante une forme, une organisation, une civilisation nouvelles : mais cette main, la mort venait de la glacer. Comme ces grands peintres dont nous possédons les rapides esquisses, Alexandre n'avait pu que jeter sur tous les points de sa conquête quelques indications de génie, quelques traits puissants, que les plus habiles de ses successeurs devaient recueillir : tout était ébauché, rien n'était achevé.

Qui pouvait penser que le dieu périrait, et sitôt, dans la force de l'âge et des conceptions? Sa mort frappa le monde de stupeur. Dans la nuit qui suivit, l'armée se

1. Arrien, *Les successeurs d'Alexandre*; Diodore, Justin, Plutarque, *Vies d'Eumène, de Démétrius, de Pyrrhus*; Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexander's*; Flathe, *Geschichte Macedoniens und der Reiche welche von Macedonischen Kœnigen beherrscht wurden*, 1834.

tint sous les armes, par un vague instinct de crainte, comme si l'on eût été dans le voisinage des ennemis. Les habitants de Babylone fermèrent leurs portes, n'éclairèrent point leurs maisons, se tinrent chez eux immobiles, inquiets, écoutant tous les bruits, et croyant à toute heure que cette armée terrible, jusqu'alors enchaînée par le respect dû maître vivant, allait se répandre maintenant en violences et en pillages.

Quand le jour parut, les gardes du roi, dont le nombre était réduit à sept depuis la mort d'Éphestion, se réunirent et convoquèrent les autres officiers; mais les soldats entendaient bien prendre part à cette délibération. Ils envahirent les avenues qui menaient à la salle du conseil. A la vue du trône vide, où l'on avait seulement déposé le diadème, la robe royale et l'armure du conquérant, les cris de douleur éclatèrent. On fit silence lorsque entra Perdiccas. Il tenait l'anneau d'Alexandre qui servait de cachet pour les affaires importantes; le mourant le lui avait donné. Il le déposa sur le trône, et dit à l'assemblée qu'il le mettait à sa disposition. Il ajouta qu'en attendant que Roxane eût donné le jour à l'enfant qu'elle portait dans son sein, il fallait, dans l'intérêt de tous, choisir un chef à qui tous obéiraient.

Perdiccas espérait que ce discours modeste recommanderait sa candidature. Son espoir fut trompé. Néarque proposa de ne point attendre la postérité incertaine de Roxane. « L'héritier d'Alexandre, disait-il, est déjà né: c'est Hercule, fils de Barsine [1] : c'est à lui qu'appartient le diadème. » Cet avis ne plut pas; les soldats le témoignèrent par leurs cris tumultueux. Ptolémée dit alors que les Macédoniens ne pouvaient obéir à un fils de Barsine ou de Roxane, qu'il fallait laisser le trône vacant et remettre le gouvernement aux hommes qui avaient formé

1. Cette Barsine n'était pas la fille de Darius, mais la veuve du Rhodien Memnon. Elle avait été prise à Damas, et Alexandre en avait fait sa concubine.

le conseil du roi. Cet avis convenait aux chefs, mais blessait trop l'amour des soldats pour le sang d'Alexandre. On le rejeta et il fut décidé que la régence serait remise à Perdiccas et à Léonnat pour l'Asie, à Antipater et à Cratère pour l'Europe, en attendant la naissance de l'enfant de Roxane.

Durant cette scène, un ennemi de Perdiccas, Méléagre, était allé vers l'infanterie qui, jalouse de la cavalerie, portion aristocratique de l'armée, sur laquelle s'appuyait Perdiccas, voulut à son tour se choisir un prétendant : c'était Arrhidée, fils de Philippe et de la Thessalienne Philinée. Arrhidée n'avait pas de sang barbare dans les veines; cela le fit accueillir, malgré l'obscurité où l'avait tenu Alexandre, à cause de sa faiblesse d'esprit. Méléagre l'amena; l'infanterie lui fit cortége jusqu'à la salle où les généraux délibéraient. Ils refusèrent de sanctionner ce choix. Les soldats menacèrent et Arrhidée s'assit sur le trône. Mais six cents hommes d'élite, apostés par Perdiccas, gardaient la porte de la chambre où était le corps d'Alexandre. Ils voulurent fermer le passage à la foule : une lutte s'engagea; déjà les traits volaient sur Perdiccas, et le sang coulait; l'intervention des autres chefs prévint de plus grands malheurs. La cavalerie mécontente quitta Babylone. Perdiccas, menacé lui-même, en sortit. Pendant plusieurs jours, on put craindre quelque sanglante collision. Pourtant le danger de cette situation amena un rapprochement. Perdiccas et les cavaliers rentrèrent. On convint qu'Arrhidée partagerait le trône avec l'enfant de Roxane, si elle avait un fils; qu'Antipater serait à la tête des forces d'Europe; que Cratère dirigerait les affaires placées sous l'autorité d'Arrhidée, et que Perdiccas commanderait la garde à cheval, commandement qui équivalait, ce semble, dans la cour de Perse, à un premier ministère. Méléagre était associé en sous-ordre à Perdiccas.

Quelque temps après, Perdiccas fit passer une revue de

l'armée par Arrhidée, sur lequel il avait bien vite pris un grand ascendant. Au milieu de la revue, comme s'il agissait par son ordre, il fit saisir trois cents des plus mutins parmi ceux qui lui avaient été opposés, et les fit fouler aux pieds des éléphants. Méléagre, averti par cette terrible exécution, s'enfuit dans un temple, Perdiccas l'y fit tuer.

Voilà de quelles scènes de désordre fut suivie la mort d'Alexandre, et le commencement de ces *funérailles sanglantes* qu'il avait lui-même annoncées. On voit les prétentions des chefs, les sentiments des soldats, surtout le vide immense laissé par le conquérant, et l'incertitude où l'absence d'un héritier de quelque valeur mettait toutes choses. Un enfant à naître, un enfant naturel à peine né, un frère imbécile : tels étaient les hommes de cette déplorable famille. Les femmes étaient Olympias, mère d'Alexandre; Cynané, Cléopâtre et Thessalonice ses sœurs, Eurydice sa nièce; enfin ses femmes Roxane, Barsine et Statira. De tous ces personnages, pâles et muettes figures pour la plupart, un seul eut de l'énergie : c'est Olympias, mais elle n'en montra que pour l'intrigue et le crime.

Perdiccas, ayant établi son autorité de régent par un coup d'audace, s'occupa de distribuer les provinces aux généraux. Ceux-ci ne se partagèrent que les provinces de l'Europe et de l'Asie occidentale; dans la haute Asie, moins convoitée à cause de son éloignement, on laissa à peu près tous les satrapes établis par Alexandre. Trente-quatre généraux furent admis au partage : les principaux étaient Ptolémée, fils de Lagos, qui eut l'Égypte et la Cyrénaïque; Laomédon le Mitylénien, la Syrie; Philotas, la Cilicie; Pithon, la Médie; Eumène, la Paphlagonie et la Cappadoce, qu'Alexandre, pressé par le temps, n'avait pu encore visiter et soumettre; Néarque, la Pamphylie et la Lycie, peut-être sous les ordres d'Antigone, qui eut aussi la grande Phrygie; Cassandre, la Carie; Ménandre, la Lydie; Léonnat, la Phrygie hellespontique,

Lysimaque, la Thrace et les nations limitrophes des bords du Pont-Euxin; Antipater et Cratère, la Macédoine et la Grèce avec les provinces sur l'Adriatique; Séleucus, qui devait jouer bientôt un rôle important, n'eut que le commandement des hétaires. Quant à Perdiccas, pour se distinguer de la foule des généraux, il ne prit pas de province, mais il se réserva le commandement de l'armée et de la flotte stationnées en Asie.

Sur ce premier arrangement, Roxane mit une tache de sang : elle fit tuer Statira la dernière épouse d'Alexandre et la veuve d'Éphestion, sœur de Statira. Chaque traité nouveau sera scellé de la même manière.

Le chaos ainsi débrouillé, au gré des partageants, et une sorte d'hiérarchie et de forme de gouvernement établie, qu'allait-on faire? Exécuterait-on les projets d'Alexandre consignés dans ses papiers? Ils étaient gigantesques. Il s'agissait de construire mille vaisseaux, d'attaquer les Carthaginois et les autres peuples de la Libye, de porter les armes des Macédoniens jusqu'à l'océan Atlantique, et de tracer tout le long du littoral de l'Afrique une route praticable aux voitures; il s'agissait encore d'opérer d'Europe en Asie, et réciproquement, des migrations nombreuses pour mêler les populations; enfin, de construire en divers lieux six temples magnifiques et, pour tombeau à Philippe, une pyramide égale à la plus haute des pyramides égyptiennes. Ces grands projets, communiqués aux soldats, furent unanimement rejetés. On avait enduré assez de fatigues : il était temps de se reposer; les généraux eux-mêmes étaient pressés de se mettre en possession de leurs provinces, où ils entrevoyaient déjà pour eux des souverainetés indépendantes.

Il était inévitable qu'à la mort du conquérant quelques protestations s'élèveraient contre la conquête et la domination macédonienne : il y en eut cinq en effet.

Dans la haute Asie, 23 000 Grecs mercenaires, cantonnés dans les colonies qu'Alexandre avait fondées, pri-

rent les armes et s'apprêtèrent à rentrer dans leur patrie. Pithon, gouverneur de Médie, marcha contre eux et, d'après l'ordre de Perdiccas, les extermina.

En Cappadoce, le roi Ariarathe refusa de livrer ses États à Eumène; il fut vaincu et envoyé au supplice avec tous les siens.

Les Pisidiens avaient massacré leur gouverneur macédonien. Perdiccas décida que leurs deux principales villes, Laranda et Isaura, seraient détruites et leurs habitants égorgés. Ceux d'Isaura soutinrent trois assauts, puis mirent le feu à leur ville et se jetèrent dans les flammes.

Le satrape d'Arménie, Néoptolème affectait, l'indépendance; Eumène alla le réduire.

La révolte la plus sérieuse fut celle qui éclata en Grèce, et qui a reçu le nom de *guerre Lamiaque*.

Tous les peuples grecs, excepté les Lacédémoniens, avaient accepté la suprématie macédonienne. Athènes, vaincue mais dédommagée de sa défaite par les hommages et les flatteries de son vainqueur, lui avait prêté son concours. Cependant, tout en courbant la tête sous ce joug qu'on faisait léger pour elle, elle ne se dissimulait pas que les conquêtes de la Macédoine changeraient sa dépendance en servitude. Démosthène lui avait fait sentir qu'inévitablement l'Asie regagnerait par les mœurs ce qu'elle perdait par les armes, que l'influence orientale dompterait les conquérants; et qu'au lieu d'un prince grec, on aurait bientôt pour maître un souverain asiatique. La politique du grand orateur avait reçu, pendant le règne d'Alexandre, une consécration solennelle par l'issue du fameux procès de la couronne. Dans ce débat, Eschine, le partisan de la Macédoine, avait été vaincu, et tout le peuple athénien avait applaudi au patriotisme éloquent de Démosthène, sans même désavouer Chéronée, malgré la décision contraire des armes.

Un autre procès agita la ville. L'accusateur était Lycurgue, un homme des anciens jours, juste comme Aris-

tide, sage comme Socrate, noble, riche, et vivant dans l'abstinence, d'une mâle éloquence, d'un patriotisme ardent ; figure austère que nous ne pouvons que saluer en passant[1]. Léocratès, un de ces lâches qui avaient fui d'Athènes avec leurs biens après Chéronée, parce qu'ils pensaient, commè un poëte latin de la décadence, que la patrie est là où l'on vit bien, osa revenir au bout de sept ans. Lycurgue lui intenta une accusation capitale et le fit condamner.

Le même homme si terrible aux lâches rédigeait pour un bienfaiteur d'Athènes ce mâle décret : « considérant qu'Eudêmos de Platées a promis au peuple que s'il manquait quelque argent pour la guerre, il fournirait 2000 drachmes; qu'en outre il a mis à son service mille chariots attelés, pour la construction du Stade ; le peuple, afin d'honorer Eudêmos, lui accorde une couronne de feuillage, la permission d'acquérir en Attique, de payer l'impôt des citoyens et de combattre dans les armées d'Athènes[2]. » Est-ce un peuple qui abdique et meurt, celui qui regarde de tels honneurs comme la plus belle des récompenses?

On s'étonne qu'Athènes, avec ces sentiments, ne se soit

1. Il fut douze ans le garde du trésor public; 19000 talents, plus de cent millions de francs passèrent par ses mains sans que le moindre soupçon pût s'élever contre sa rigide probité. Il porta les revenus ordinaires de la ville de 600 à 1200 talents, et Bœckh l'appelle le seul financier peut-être de l'antiquité. Il mit un terme, par des mesures draconiennes, aux brigandages qui, à la suite de la guerre, désolaient l'Attique. Il construisit quatre cents galères, deux arsenaux, un théâtre, un gymnase, un stade, une palestre, et, comme Périclès, accumula dans les temples les statues et les ornements de métaux précieux, ce qui augmentait l'éclat des fêtes, et servait comme ressources pour les temps difficiles. Il institua des combats de chant, prit certaines dispositions pour les représentations scéniques, et c'est à lui peut-être que nous devons de posséder les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Cf. Otf. Müller : *De Munimentis Athenarum* (1836), et la 2e édition de l'*Économie* de Backh (1851).

2. Ce décret a été retrouvé près du Parthénon en 1859, et publié par l'*Éphéméride archéologique* d'Athènes, n° 3702. La couronne était d'or comme celle de Démosthène et probablement d'une valeur de 1000 drachmes.

pas associée à la prise d'armes de Lacédémone, vers l'époque de la bataille d'Arbèles. Mais la Macédoine était alors si forte que la prudence imposait cette neutralité. Elle se renferma sagement en elle-même, attendant l'issue de l'audacieuse et peut-être téméraire entreprise d'Alexandre. Quand le conquérant s'avisa de devenir dieu, et rendit un décret pour être adoré, même en Grèce, les Athéniens ne lui firent pas la même opposition que les Macédoniens. Que leur importait après tout? « Alexandre veut être dieu? dirent les Spartiates. Qu'il le soit. » Démade exhorta les Athéniens à ne pas risquer de perdre la terre, à propos d'une contestation sur la possession du ciel. Démosthène parla dans le même sens. Mais, sans bruit, on armait, pour se préparer à une lutte nouvelle. Vers 330, Athènes avait 382 galères à flot[1].

Une question qui agita bien autrement la Grèce, fut celle des exilés. Dans ces petits États déchirés par les factions, il y avait toujours une partie de la population proscrite par l'autre. On comptait alors plus de 20000 bannis. Alexandre s'était dit que rendre leur patrie et leurs biens à ces proscrits, ce serait s'assurer dans chaque ville un parti dévoué, et il avait envoyé Nicanor de Stagire aux jeux olympiques pour y lire une lettre qui décrétait leur rappel. On accueillit mal cette proposition qui affectait d'être généreuse et l'était aux dépens d'autrui. Les Étoliens et les Athéniens surtout, menacés du retour d'un nombre considérable de proscrits, furent dans l'alarme. Les premiers avaient chassé la puissante famille des OEniades ; les seconds avaient partagé entre leurs colons le territoire de Samos, et n'étaient pas disposés à le rendre. Ils n'osèrent prendre les armes contre Alexandre, mais ils envoyèrent des députés chargés de le faire revenir sur sa décision. L'affaire traîna en longueur; puis

1. C'est ce qui résulte d'inscriptions trouvées dans des fouilles faites au Pirée.

survint l'aventure d'Harpalos qui détourna quelque temps l'attention. Démosthène était toujours l'âme du parti contraire à la Macédoine et fomentait les sentiments d'indépendance. Ses ennemis politiques l'accusèrent de s'être vendu et le firent condamner à une lourde amende. Ne pouvant payer, il se retira en exil[1].

Les choses en étaient là quand Alexandre mourut. Antipater maintint le décret qu'il avait provoqué touchant les bannis. Mais la confiance revenait maintenant à Athènes; le parti national y reprit le dessus et fit partir des députés qui parcoururent la Grèce pour former une ligue contre les Macédoniens et les exilés. Démosthène, alors à Mégare, se joignit à eux, enflamma les esprits, et mérita par ce service d'être rappelé dans sa patrie. Les seuls peuples qui restèrent neutres furent l'Arcadie, l'Achaïe, et Sparte encore; Sparte quelquefois héroïque mal à propos, comme en 330, plus souvent égoïste. Les Béotiens soutinrent le parti de la Macédoine, craignant d'être dépouillés du territoire de Thèbes qu'Alexandre leur avait donné. Les Thessaliens se prononcèrent dans le même sens, mais dès le début de la guerre passèrent du côté des Grecs. Le reste de la Grèce, et un grand nombre d'Illyriens et de Thraces, accédèrent à la confédération. Le commandement général fut donné à l'Athénien Léosthénès, qui avait servi sous Alexandre, et ramené d'Asie beaucoup de mercenaires.

1. Avait-il reçu l'argent d'Harpalos? Chose improbable, puisqu'il s'opposa à la réception d'Harpalos dans Athènes, et proposa, quand il fut entré, de l'emprisonner et de séquestrer ses biens pour les restituer à Alexandre. Hypéridès, dans son discours contre Démosthène dont on a, il y a quelques années, retrouvé des fragments, lui reproche d'avoir fait échouer les projets d'Harpalos. Un fait qui semble concluant, c'est qu'après la mort d'Harpalos, un de ses officiers, tombé aux mains des Macédoniens, et forcé de nommer ceux qu'Harpalos avait corrompus, ne prononça pas le nom de Démosthène. (Pausan., II, 33, 4.) Au sujet de cette affaire, une perquisition sévère dans plusieurs maisons avait été ordonnée. Une d'elles était habitée par de jeunes mariés, elle ne fut point visitée, μόνην τὴν τοῦ γεγαμηκότος νεωστὶ παρῆλθον (Plutarque, *Préceptes polit.*, XVII, 9). Il y a là une de ces délicatesses de sentiment qu'on n'est pas habitué à trouver dans l'antiquité.

Athènes fut encore l'âme de la guerre d'indépendance et déploya une énergie qui rappelait des temps meilleurs. Elle mit pied sur 5000 hoplites, 500 chevaux et 2000 mercenaires; elle enrôla tous les citoyens au-dessous de quarante ans qui étaient en état de porter les armes, et elle équipa une flotte de deux cents trirèmes et de quarante vaisseaux à quatre rangs de rames. Un décret du peuple fut porté par toute la Grèce : « Les Athéniens sont disposés à combattre encore pour la liberté grecque, ils aideront toute cité qui voudra chasser sa garnison macédonienne. » Les riches et Phocion à leur tête s'étaient en vain opposés à cette héroïque témérité.

Le début fut des plus brillants. Léosthénès, après avoir combattu les Béotiens, courut aux Thermopyles attendre les Macédoniens. Ils arrivaient au nombre de 13 000 fantassins et de 600 chevaux : c'était tout ce qu'Antipater avait pu momentanément tirer du royaume épuisé. Il s'était empressé, il est vrai, de mander de Phrygie Léonnat, et de Cilicie Cratère; mais savait-on si l'état des affaires en Asie leur permettrait d'arriver à temps! Déjà Rhodes s'était remise en liberté, d'autres villes pouvaient l'imiter; et il y avait bien des divisions parmi les héritiers du conquérant. L'entreprise des Athéniens n'était donc pas si insensée que le soutenaient les pacifiques. Les talents de Léosthénès, la supériorité de ses forces, qui montaient à 30 000 hommes, surtout la défection de Ménon de Pharsale, commandant de la cavalerie thessalienne, qui passa aux Grecs, valurent à ces derniers la victoire de Lamia. Antipater se réfugia dans les murs de la ville, près de laquelle le combat s'était livré, et s'y vit si étroitement bloqué, qu'il envoya demander la paix aux Athéniens. Le peuple, dans l'ivresse du succès, eut l'imprudence d'exiger qu'il se rendît à discrétion. Il est juste d'ajouter que cette paix désavouée sans doute par Léonnat et Cratère, n'eût été qu'une trêve qui eût brisé l'élan de la ligue et désarmé les Athéniens.

Le siége continua, ou plutôt le blocus, car les assiégeants n'avaient point de machines pour battre les murs. Par malheur, Léosthénès, en repoussant une sortie, fut tué. Hypéridès prononça l'éloge funèbre du général et des citoyens morts avec lui, un des plus beaux morceaux de l'éloquence grecque, que l'on vient de retrouver. Ce fut seulement alors, selon Diodore, que Démosthène rentra dans sa patrie. Il n'avait pu, après son exil, s'éloigner d'Athènes. On l'avait vu errant sur la plage de Trézène ou sur les montagnes d'Égine, les yeux toujours fixés du côté de l'Attique, ou, plus près encore, à Mégare. Son retour fut un triomphe. « On envoya une galère à trois rangs de rames le prendre à Égine. Quand il aborda au Pirée, les magistrats, les prêtres, suivis du peuple entier, allèrent au-devant de lui, et le reçurent avec les plus vives démonstrations de joie.... Cependant le jugement qui le condamnait à une amende subsistait toujours, et le peuple ne pouvait légalement lui faire grâce de la peine. On imagina un moyen d'éluder la loi : il était d'usage, dans le sacrifice fait tous les ans à Jupiter Sauveur, de donner une certaine somme à celui qui avait soin de préparer et d'orner l'autel de ce dieu ; ils en chargèrent cette année Démosthène, et lui comptèrent pour cet office les 50 talents auxquels montait son amende. » (Plutarque.)

Démosthène goûta pleinement le bonheur de revoir Athènes, mais ce bonheur allait lui coûter la vie. Avec Léosthénès les Grecs avaient perdu un bon général ; en outre, la retraite des Étoliens, rappelés momentanément chez eux, avait réduit leur armée à 22 000 hommes. Les Macédoniens que la guerre commencée quelques mois plus tard eût trouvés armés les uns contre les autres, voyaient au contraire, arriver de l'Asie Léonnat à la tête de 20 000 hommes de pied et de 2500 chevaux. Pour prévenir la jonction de Léonnat et d'Antipater, Antiphilos, successeur de Léosthénès, leva le siége de Lamia, et cou-

rut au-devant de Léonnat, qui périt dans un combat de cavalerie. Mais Antipater réunit ses forces à l'armée vaincue ; et lorsque Cratère arriva à son tour, les Macédoniens comptèrent 50 000 hommes. Les Grecs n'en avaient pas la moitié. Ils furent vaincus à Cranon (322).

Cette défaite fut décisive, non par les pertes des vaincus, qui furent peu considérables, mais parce qu'elle acheva de jeter parmi eux le découragement. D'ailleurs, la fortune leur était également contraire sur mer ; Clitus, commandant de la flotte royale, venait de détruire les forces maritimes d'Athènes. Des négociations s'engagèrent, et Antipater ayant très-habilement déclaré qu'il ne traiterait qu'isolément avec les membres de la ligue, les cités rivalisèrent à qui ferait la première soumission : la confédération tomba.

A Athènes, le parti de la guerre comprit qu'il n'y avait plus qu'à traiter ; Démosthène et quelques autres s'éloignèrent, et on laissa reprendre le dessus au parti macédonien, qui, seul, pouvait servir de médiateur. Ce parti avait alors pour chefs deux hommes considérables : Phocion et Démade. Phocion, Caton athénien, personnage peu aimable, intègre et sage, mais d'une sagesse étroite, sans illusion, comme sans enthousiasme. Au milieu des éclats de joie qu'avaient naguère provoqués les heureux succès des armes grecques, jamais un rayon de l'allégresse générale n'était venu illuminer cette froide et soucieuse figure, et l'on n'avait recueilli de sa bouche que des paroles ironiques et désolantes. « Allons, disait-il après la victoire de Léosthénès, voilà que nous devenons conquérants! » Cependant Phocion était un homme de bien ; il fut élu 45 fois général, sans l'avoir jamais sollicité ; et il servit loyalement sa patrie, tout en grondant et blâmant sans cesse ; dans l'occasion même il battait ses amis les Macédoniens, comme il venait de le faire à Marathon, où il avait rudement renvoyé à ses vaisseaux un corps qui ravageait la plaine. On recourut

encore à lui pour adoucir Antipater, avec qui il était lié. Il ne refusa pas sa médiation, en disant toutefois, ce qui n'était pas généreux, que si les Athéniens avaient auparavant suivi ses conseils, ils n'eussent pas été réduits à solliciter ses services.

Démade était un bien autre homme. C'était le talent dans la corruption. Riche d'une fortune mal acquise, il recevait de toutes mains et l'avouait sans pudeur; mais sa parole égalait presque celle de Démosthène, que, au sentiment de quelques-uns, il surpassait par la soudaineté et l'entraînement. On le voyait proposer coup sur coup des mesures illégales, se riant de la rigueur des lois avec l'impudente audace d'un homme qui sait son ascendant sur le peuple, et qui en use. Il avait été si loin, cependant, qu'on avait fini par le condamner, mais à une simple amende de 10 talents, dérision, si l'on considère sa richesse. Il est vrai que l'incapacité politique y avait été jointe; lui, peu soucieux de la honte, était demeuré à Athènes, ne prenant plus part aux affaires publiques, mais vivant avec un luxe effronté, dont l'argent macédonien faisait les frais. Dans le danger présent, on lui rendit ses droits de citoyen; le premier usage qu'il en fit fut de proposer un décret de mort contre Démosthène, dans une assemblée où ce jour-là le parti macédonien vint seul. Il partit ensuite avec Phocion pour aller trouver Antipater.

Le vainqueur traita les Athéniens comme naguère ils l'avaient lui-même traité. Il établit pour base des négociations une soumission entière, et imposa trois conditions principales. Les Athéniens devaient livrer leurs orateurs, y compris Hypéridès et Démosthène, réformer leur constitution sur un plan tracé par le vainqueur, enfin recevoir une garnison macédonienne dans Munychie. En outre ils devaient payer les frais de la guerre.

Ces conditions furent exécutées. Elles étaient l'arrêt de mort, non de Démosthène seulement, mais d'Athènes. En recevant une garnison macédonienne, les Athéniens

perdirent cette liberté d'action dont ils avaient souvent mal usé, mais qui, chez un peuple, même dégénéré, est la seule garantie qui reste d'un avenir meilleur, le seul moyen, le seul espoir de réformes qui puissent un jour relever l'État. Ils s'habituèrent à courber la tête et à fléchir le genou devant des maîtres ; plus malheureux qu'au temps des Trente, ils durent obéir, non plus à leurs concitoyens, mais à des étrangers. Ce fut surtout la réforme introduite dans la constitution qui altéra à jamais le caractère du peuple athénien, en le mutilant et en le réduisant à la plus faible partie de lui-même. Cette réforme ôtait les droits politiques à quiconque ne possédait pas au moins 2000 drachmes. Il ne s'en trouva que 9000 dont la fortune égalât ou excédât ce chiffre. Sans doute que les 2000 drachmes d'Antipater s'entendaient des biens fonds, et que tous les artisans et marchands qui vivaient de leur industrie et de leur commerce demeurèrent en dehors des 9000, sans former pour cela une foule famélique. A tous ces citoyens dégradés de leurs droits, Antipater offrit des terres en Thrace, en Illyrie, sur les côtes d'Italie et jusqu'en Afrique : 12 000 consentirent à les accepter, c'est-à-dire furent bannis de l'Attique et déportés au loin. « Quant aux 9000, ils furent déclarés maîtres de la ville, ainsi que de son territoire, et adoptèrent un mode de gouvernement conforme aux lois de Solon. » (Diodore). La démocratie athénienne était brisée du coup ; et Antipater savait bien ce qu'il faisait en dépeuplant la cité qui avait eu tant d'héroïques folies, en livrant toutes choses à cette minorité riche, qui, en haine des institutions nationales, avait si souvent favorisé la domination étrangère[1].

Restait à exécuter la clause par laquelle les orateurs devaient être remis aux mains du vainqueur : après avoir

1. Les colons athéniens établis à Samos en furent en même temps chassés, et on ôta à la république ses dernières possessions extérieures : Lemos, Imbros et Scyros.

banni le peuple qui avait applaudi leurs voix éloquentes, il fallait étouffer aussi ces voix. Ils s'étaient dispersés de divers côtés. Antipater envoya, pour les prendre, des soldats conduits par un certain Archias, ancien tragédien. Cet Archias, ayant trouvé à Égine l'orateur Hypéridès, Aristonicos de Marathon, et Himéréos, frère de Démétrius de Phalère, qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Éaque, les en arracha et les envoya à Cléones, où était Antipater, qui ordonna aussitôt leur mort. On dit que, contrairement aux coutumes des Grecs, il fit arracher la langue d'Hypéridès avant qu'on le tuât, et jeter ses restes aux chiens; d'autres disent que l'orateur, mis à la torture, se coupa lui-même la langue.

Archias, informé que Démosthène s'était réfugié auprès du temple de Neptune, à Calaurie, y passa : il voulut lui persuader de sortir de son asile, et de venir trouver Antipater, l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Mais Démosthène rentra dans l'intérieur du temple, et, prenant ses tablettes, comme pour écrire, porta le poinçon à sa bouche et le mordit : c'était son habitude quand il composait; il y avait caché cette fois un poison énergique. Après l'avoir tenu quelque temps dans sa bouche, il se couvrit la tête de sa robe. Les soldats qui étaient à la porte du temple se moquaient de lui, et le traitaient d'homme lâche et faible. Archias même s'approcha, l'engagea à se lever, en lui répétant qu'il le réconcilierait avec Antipater. Quand Démosthène sentit que le poison avait produit son effet, il se découvrit, et, le regard fixé sur Archias : « Tu peux maintenant jouer le rôle de Créon dans la tragédie, et faire jeter ce corps aux chiens, sans lui accorder les honneurs de la sépulture ! O Neptune ! ajouta-t-il, je sors vivant de ton temple ; mais Antipater et les Macédoniens ne l'auront pas moins souillé par ma mort. » Il finissait à peine ces mots, qu'il se sentit trembler et chanceler; il demanda qu'on le soutînt pour marcher; et, comme il passait devant l'autel du

dieu, il tomba et mourut, en poussant un profond soupir. « C'était le 16 du mois de pyanepsion (10 nov.), le jour le plus triste et le plus funeste de la fête des Thesmophories, où les femmes qui la célèbrent, assises à terre dans le temple de Cérès, jeûnent jusqu'au soir. »

Peu de temps après, le peuple Athénien, rendant à sa mémoire les honneurs qu'il méritait, lui fit dresser une statue de bronze, et ordonna, par un décret, que l'aîné de sa famille serait à perpétuité nourri dans le Prytanée, aux dépens du public. Ce décret, dont on croit avoir l'original, portait en substance : « Il a, dans les malheurs publics ou la disette, donné à l'État 13 talents (près de 70 000 fr.) et 3 trirèmes. Il a racheté des citoyens prisonniers, fourni des armes à des citoyens pauvres, aidé de son argent à réparer les remparts, à agrandir les fossés. Il a gagné de nombreux alliés à Athènes et arrêté, par son éloquence et ses largesses, les dispositions malveillantes des Péloponnésiens. Il a mieux défendu l'indépendance nationale qu'aucun de ses contemporains; et, banni par l'oligarchie, quand le peuple eut perdu ses droits, il est mort sans rien faire qui fût indigne d'Athènes. » Sur le piédestal de sa statue, on grava une épitaphe dont le sens était : « Démosthène, si ton pouvoir eût égalé ton éloquence, la Grèce ne porterait pas aujourd'hui des fers. » Un monument lui fut aussi élevé à Calaurie et en d'autres lieux. Tant qu'en Grèce on eut souvenir du passé, Démosthène y fut honoré presque à l'égal des anciens héros.

Démade ne jouit pas longtemps de sa triste victoire; comme il était, en 320, en Macédoine, on surprit une lettre par laquelle il invitait Perdiccas à délivrer la Grèce, qui ne tenait plus qu'à un fil à moitié pourri; c'est ainsi qu'il désignait Antipater. Cassandre le fit égorger avec son fils. Lycurgue était mort quelques années auparavant. Phocion ne survécut à la chute de sa patrie que pour avoir bientôt, lui aussi, une fin misérable; Eschine

vieillissait exilé, et ne revit jamais Athènes. Ainsi disparut violemment cette génération d'hommes, les uns d'une vertu austère, les autres profondément atteints par la corruption générale, tous d'ailleurs pleins de génie qui firent briller l'éloquence du plus grand éclat qu'elle ait jamais jeté, et marquèrent à leur siècle une place peu éloignée de celui de Périclès. Avec eux, avec Démosthène surtout, disparurent pour Athènes non-seulement l'indépendance, mais la dignité ; on verra cette cité, désormais humble et servile, acclamer, avec une égale docilité, tous les vainqueurs et tous les maîtres. Elle acquit, à ce prix, la paix et la richesse, et changea contre ces avantages matériels la gloire éclatante des siècles passés.

Un peuple du nord de la Grèce, plus rude et plus jeune, parce qu'il s'était toujours tenu à l'écart de cette civilisation qui l'enveloppait, tint une conduite différente. Réfugiés dans leurs montagnes et dans les villes fortes qui en couronnaient les cimes, les Étoliens résistèrent, au milieu d'un hiver rigoureux, aux forces bien supérieures que Cratère, devenu le gendre d'Antipater, amena contre eux. Les événements de l'Asie les délivrèrent, et ils furent récompensés de leur courage en conservant sans limites leur indépendance.

Les rebelles, soit d'Asie, soit d'Europe, étaient ramenés à l'obéissance, mais les ambitions rivales des généraux entraient en lutte. On voit se produire alors un double fait qui, pendant quarante ans, se renouvellera sans cesse : d'une part les efforts constants d'un des généraux, quel qu'il soit d'ailleurs, pour dominer seul et se faire l'héritier d'Alexandre; de l'autre, la résistance commune de ses collègues, et les ligues qu'ils formeront entre eux pour ne point subir un maître. Ces ligues seront toujours victorieuses; l'empire sera donc brisé. Tant que durera la famille d'Alexandre, c'est auprès d'elle et à l'abri de l'ascendant qu'elle conserve encore sur les Macédoniens que se placera toujours le prétendant à l'empire univer-

sel ; c'est-à-dire que les régents successifs se transmettront cette prétention en même temps que la tutelle. La famille d'Alexandre enfin anéantie, ce sera simplement le plus puissant, sans autre recommandation que sa puissance même, qui héritera de ce rôle.

Perdiccas tenta le premier de réaliser ces ambitieux desseins. Il ne vit pas sans inquiétude ses anciens collègues jeter dans leurs provinces les bases d'établissements durables. Ainsi Ptolémée s'affermissait en Égypte. Ce général, que ses grands talents et la douceur de son caractère rendaient propre à une telle entreprise, attirait autour de lui tous ceux qui cherchaient un maître moins impérieux que Perdiccas. Huit mille talents qu'il avait trouvés dans les mains du trésorier Cléomène lui avaient fourni les moyens d'acquérir une nombreuse armée de mercenaires. Déjà même il avait fait une conquête importante vers l'ouest, en ramenant à l'Égypte la Cyrénaïque, où un parti l'avait appelé. Enfin il avait placé son royaume naissant sous l'invocation des mânes d'Alexandre, en faisant apporter à Alexandrie le corps du conquérant, que Perdiccas avait voulu rendre à la Macédoine.

D'un autre côté, Antipater et Cratère, vainqueurs des Grecs et unis par un mariage qui faisait de l'un le gendre de l'autre, élevaient en Europe une puissance redoutable. Perdiccas, jusque-là en bonnes relations avec Antipater, dont il devait épouser la fille, résolut de s'appuyer plus encore sur la famille d'Alexandre, de s'y introduire même pour la faire servir à ses desseins. Il venait d'éprouver à ses dépens combien le sang du conquérant exerçait d'empire sur l'armée. Une sœur d'Alexandre, Cynané, femme courageuse et habituée à porter les armes, était venue avec sa fille, Eurydice, dans le camp des Macédoniens, qui les avaient reçues avec de grandes acclamations. Perdiccas, inquiet, avait fait périr Cynané. L'armée aussitôt s'était soulevée et n'avait consenti

à rentrer dans l'obéissance qu'à condition qu'Eurydice serait donnée pour épouse à Arrhidée. Perdiccas fut obligé d'y consentir, et trouva dès lors des ennemis dans la nouvelle reine et dans son époux. Pour réparer cet échec, il se mit secrètement en rapport avec Olympias, la vieille ennemie d'Antipater, alors réfugiée en Épire, et promit d'épouser Cléopâtre, seconde sœur d'Alexandre.

Cette intrigue nouée, il en commença une autre. Il eût voulu se défaire de ses rivaux un à un. D'abord il accusa auprès de l'armée Antigone, et le cita à comparaître devant un tribunal impartial, disait-il, pour y rendre compte de sa conduite indocile. Antigone, au lieu de comparaître, s'enfuit en Grèce. Ce fut lui qui jeta le premier cri d'alarme et qui suscita la première ligue. Les chefs en furent Antipater, Ptolémée, Antigone et Cratère, qui abandonna alors l'expédition commencée contre l'Étolie. Perdiccas accepta la guerre en renvoyant sa fille à Antipater pour épouser à sa place Cléopâtre.

Tout le monde était contre Perdiccas, excepté un homme dont le caractère et le rôle méritent attention. Eumène était né à Cardie, en Thrace. Philippe avait distingué de bonne heure en lui des qualités assez semblables aux siennes. Passé au service d'Alexandre, Eumène était devenu son secrétaire, et, sans faire beaucoup de bruit, avait acquis en réalité une influence considérable. Il n'avait pas fait son chemin par des actions d'éclat; on le considérait comme plus propre aux affaires qui s'écrivent qu'à celles qui se dénouent par l'épée. Il était froid et rien moins que prodigue. Ses traits délicats et réguliers rendaient bien la finesse de son esprit. A la mort d'Alexandre, il comprit l'extrême réserve que son origine étrangère lui imposait et se tint à l'écart. On lui donna cependant une province; mais sa politique, fondée sur le sentiment de l'infériorité où sa naissance le plaçait,

était de se rattacher à la famille d'Alexandre et aux régents. Il se prononça donc pour Perdiccas, et fut chargé par lui de défendre l'Asie Mineure contre Cratère et Néoptolème.

Il lui fallut une grande adresse pour éviter de mettre en présence de Cratère les Macédoniens, tout prêts à se laisser séduire par cet ancien ami d'Alexandre. Il le fit assaillir par un corps de barbares qui le surprirent, et, ne le connaissant point, l'égorgèrent, tandis que lui-même, à l'autre aile, se prenait corps à corps avec Néoptolème, le renversait sous lui et le perçait de deux coups d'épée.

La cause du régent triomphait en Asie, mais lui-même périssait sur les bords du Nil. Il y avait trouvé un adversaire qui n'avait rien épargné pour se mettre à couvert, et que les Macédoniens n'attaquaient qu'à regret. Repoussé devant une petite forteresse appelée le *Mur des Chameaux*, Perdiccas s'avança jusqu'au Nil, et voulut le franchir par un gué où l'eau était assez profonde pour que ses soldats en eussent jusqu'au menton. Le gué s'étant défoncé sous les pieds des hommes et des chevaux, ce fut une débâcle générale ; 2000 soldats et officiers périrent entraînés dans le fleuve et dévorés pour la plupart par d'innombrables crocodiles accourus à cette curée. L'armée, témoin de cet affreux spectacle, fut exaspérée contre Perdiccas, dont elle était déjà mécontente. Pithon, Antigénès, Séleucus et environ cent autres conspirèrent contre lui, le surprirent dans sa tente et l'égorgèrent,

Les soldats de Perdiccas étaient, au contraire, si contents de Ptolémée leur ennemi, qui venait de leur renvoyer pieusement les cendres des morts arrachés au fleuve et aux crocodiles, qu'ils lui offrirent la régence. Trop prudent pour échanger, contre les périls de cette position suprême, le lot plus sûr et suffisamment riche qui lui était échu en partage, il la refusa, et la fit accep-

ter à Pithon et au général Arrhidée. Au bout de quelque temps, ceux-ci à leur tour, entravés à chaque pas par les intrigues d'Eurydice, s'en démirent en faveur d'Antipater.

Voilà donc un premier prétendant abattu et un nouveau régent établi.

Il fallait qu'un traité rendît aux choses une régularité que les événements venaient d'ébranler. On fit à Trisparadisos, en Syrie, une nouvelle distribution des provinces qui, du reste, changea peu de chose aux principales dispositions de la première. Antipater, Ptolémée, Lysimaque, Antigone, conservaient leurs gouvernements; seulement la Babylonie était donnée à Séleucus, qui allait y fonder un puissant État. De plus, Antipater confia le commandement des anciennes troupes de Perdiccas à Antigone, avec ordre de poursuivre Eumène: mais comme dans ces guerres civiles, et c'est là un de leurs résultats déplorables, nul fond n'était à faire sur la foi et la reconnaissance des hommes, Antipater tenait déjà Antigone pour suspect, et il plaça à côté de lui pour le surveiller son fils Cassandre, qu'il chargea du commandement de la cavalerie.

Antigone se mit sur-le-champ à la poursuite d'Eumène. C'est dans cette guerre que le Thrace déploya toutes les ressources de son esprit. Vaincu par la trahison de plusieurs de ses généraux, privé de l'appui des derniers partisans de Perdiccas qu'Antigone avait accablés, réduit enfin à quelques soldats qu'épuisait une guerre de tactique et de mouvements rapides, Eumène se décida à s'enfermer avec 700 hommes dans Nora, petite forteresse de Cappadoce, située sur un rocher inexpugnable. Il y résista pendant un an à l'armée qui l'assiégeait, refusant de traiter à moins qu'on ne lui rendît son gouvernement. Par d'ingénieux stratagèmes, il entretenait la vigueur de ses hommes et de ses chevaux dans cet étroit espace, et son activité soutenait toute la garnison.

Sur ces entrefaites, Antipater mourut (319) avant d'avoir eu le temps d'alarmer les généraux et de donner lieu à une ligue nouvelle. Les hommes ont un tel penchant à s'approprier le pouvoir suprême, qu'on voit ici, non sans surprise, la régence traitée comme une propriété et léguée par Antipater à son ami le vieux Polysperchon; et, chose étrange, tous les généraux, excepté un, acceptent cette disposition arbitraire; celui qui proteste, c'est le fils d'Antipater, Cassandre : à quel titre? Parce qu'il se croit dépouillé d'un droit héréditaire. Il dissimula d'abord et feignit de ne songer qu'aux plaisirs; mais ses parties de chasse étaient des complots, où il tramait avec ses amis le renversement du nouveau régent. Il se mit secrètement en relations avec Ptolémée, qui avait épousé sa sœur, et lui demanda d'envoyer dans l'Hellespont les forces maritimes que la conquête de la Syrie et de la Phénicie sur Laomédon venait de donner à l'Égypte. Il correspondait aussi avec Antigone, et jetait les bases d'une seconde ligue.

Antigone était tout disposé à profiter de la faiblesse de Polysperchon. Il ambitionnait de réunir sous ses lois toute l'Asie Mineure. Mais cette entreprise voulait une prompte exécution, afin de devancer le moment où Polysperchon serait en mesure d'y mettre obstacle. Il se décida à s'aider dans l'exécution d'Eumène, dont les talents venaient de se révéler. Il lui envoya un de ses amis, Hiéronyme de Cardie, qui, plus tard, écrivit son histoire, pour lui offrir la restitution de ses provinces. Le traité ne mentionnait que pour la forme la famille d'Alexandre, et engageait la fidélité d'Eumène envers Antigone. Eumène feignit de considérer cette disposition comme une inadvertance et changea les termes du traité de telle sorte qu'il s'engageait non plus envers Antigone, mais envers la famille royale. Les Macédoniens qui l'assiégeaient, toujours dévoués à cette maison, le laissèrent sortir de sa forteresse. Dès qu'Antigone connut la fraude,

il dépêcha sur-le-champ l'ordre de serrer plus étroitement la place, mais il n'était plus temps : Eumène courait déjà la campagne avec 2000 chevaux rassemblés de toutes parts. Il avait en effet tout à perdre dans une alliance avec un prétendant, et comme il s'était dévoué au régent Perdiccas, il se dévoua au régent Polysperchon : s'attachant aux choses, non aux hommes ; à la royauté légitime qui lui eût fait un sort brillant, non aux usurpateurs dont le premier soin eût été de se débarrasser de lui ou de le reléguer à un rang obscur.

Pour combattre la ligue nouvelle, Polysperchon prit trois moyens : se concilier la Grèce en la rendant à la démocratie qu'Antipater avait abolie, et qui, par reconnaissance, serait ennemie de Cassandre ; soutenir Eumène dans sa guerre contre Antigone ; enfin rappeler Olympias de l'Épire et rassembler en Macédoine toute la famille d'Alexandre pour en lier tous les membres à une même politique, et peser, de tout le poids de leur influence réunie, sur les ambitions rivales.

Il commença par adresser solennellement à la Grèce un édit, au nom d'Arrhidée, par lequel ce prince ordonnait partout le rappel des bannis de la cause démocratique et le rétablissement des formes politiques qui existaient du temps de son père Philippe et de son frère Alexandre ; il rendait même Samos à Athènes. Ce manifeste eut pour effet de produire une réaction immédiate contre les partisans d'Antipater, devenus ceux de son fils Cassandre, et particulièrement à Athènes contre les Neuf-Mille et Phocion. Cette liberté déréglée et de mauvais aloi, venue de la main des étrangers, ne pouvait rien produire de bon. Tous ces hommes qui s'étaient vus exclus depuis 322 de la place publique, y rentrèrent avec des sentiments de vengeance plutôt que de patriotisme. Le silence qui régnait depuis plusieurs années dans les villes fut tout à coup changé en un concert de discours furieux et de voix audacieuses, parmi lesquelles aucune

ne rappelait celle de Démosthène ou de Lycurgue. Phocion, dont la conduite dans ces derniers temps avait été au moins imprudente, avait laissé maladroitement surprendre le Pirée par Nicanor, un officier de Cassandre; il fut obligé de s'enfuir avec plusieurs de ses partisans et chercha un asile dans le camp d'Alexandre, fils de Polysperchon, qui l'envoya à son père. L'accusateur de Phocion, Agonidès, vint au camp des Macédoniens pour soutenir l'accusation.

Polysperchon avait placé Arrhidée, entouré de ses courtisans, sous un dais d'or. Devant ce tribunal, les Athéniens furent autorisés à plaider leur cause. Comme ils parlaient tous en même temps, en s'accusant les uns les autres : « O roi! dit Agonidès, ordonnez qu'on nous enferme tous dans une cage, et qu'on nous renvoie à Athènes pour y rendre compte de notre conduite. » Le silence se rétablit et chacun prit à son tour la parole. Mais Polysperchon fut d'une partialité révoltante contre Phocion : il l'interrompait à chaque moment, et, frappant violemment la terre de son bâton, il le força enfin de se taire. Hégémon, autre accusé, osa prendre Polysperchon lui-même à témoin de son affection pour le peuple; le régent s'emporta comme si on l'eût offensé. Arrhidée, pauvre roi à ressorts, se leva à la voix de son tuteur et voulut percer de sa lance l'insolent. Cet incident fit rompre l'assemblée, et les accusés furent renvoyés à Athènes « en apparence pour y être jugés, dans le fait pour y recevoir la mort. »

De l'assemblée qui eut à prononcer sur leur sort, on ne fit sortir ni les esclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie. « On lut d'abord la lettre du roi, qui déclarait tous les prisonniers convaincus de trahison et en renvoyait le jugement aux Athéniens, comme à un peuple libre. Clitos les fit entrer. A l'aspect de Phocion, les bons citoyens, baissant les yeux et se couvrant le visage, versèrent des larmes amères; un seul eut le cou-

rage de se lever et de dire que, puisque le roi avait renvoyé au peuple un jugement de cette importance, il était juste d'exclure du tribunal les étrangers et les esclaves. Mais la populace rejeta hautement cette proposition et s'écria qu'il fallait lapider ces partisans de l'oligarchie, ces ennemis du peuple. Personne n'osa plus parler en faveur de Phocion, et lui-même ne parvint qu'avec beaucoup de peine à se faire écouter : « Athéniens, dit-il, est-ce justement ou injustement que vous voulez nous faire mourir? — C'est justement, répondirent quelques-uns. — Eh! comment pourrez-vous en être sûrs, si vous ne voulez pas nous entendre ? » Mais ne les voyant pas plus disposés à l'écouter, il s'avança au milieu du peuple : « Je confesse, dit-il, que je vous ai fait des injustices dans le cours de mon administration; et, pour les expier, je me condamne moi-même à la mort. Mais ceux qui sont avec moi, pourquoi les feriez-vous mourir, puisqu'ils ne vous ont fait aucun tort? — Parce qu'ils sont tes amis, » répondit la populace. A cette parole, Phocion se retira et ne dit plus rien. Agonidès lut le décret qu'il avait dressé, et qui portait que le peuple donnerait ses suffrages pour prononcer si les accusés étaient coupables, et que, s'ils étaient déclarés tels, ils seraient exécutés sur-le-champ. Quelques-uns voulaient encore que Phocion fût appliqué à la torture avant d'être mis à mort; et déjà ils commandaient qu'on apportât la roue, qu'on fît venir les exécuteurs. Mais Agonidès, voyant l'indignation que cette demande causait à Clitos, s'y opposa : « Quand nous aurons, dit-il, à punir un scélérat tel que Callimédon, nous l'appliquerons à la torture; mais je ne demande rien de semblable contre Phocion. » Alors un homme de bien s'écria : « Tu as raison, car si nous mettons Phocion à la torture, à quoi donc te condamnerons-nous? » Le décret fut adopté, et, lorsqu'on demanda les suffrages, ils furent tous pour la mort.

L'assemblée congédiée, on conduisit les condamnés à la prison. Tous, attendris par leurs parents et leurs amis qui étaient venus les embrasser pour la dernière fois, marchaient fondant en larmes et déploraient leur infortune : Phocion seul conservait le même visage que lorsque, sortant de l'assemblée pour aller commander les troupes, il était reconduit avec honneur par les Athéniens. Ceux qui le voyaient passer ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa grandeur d'âme et son impassibilité. Plusieurs de ses ennemis le suivaient en l'accablant d'injures ; un d'eux vint même lui cracher au visage. Phocion, se tournant vers les magistrats, leur dit d'un air tranquille : « Personne ne réprimera-t-il l'indécence de cet homme ? » Quand ils furent dans la prison, Thudippos, à la vue de la ciguë qu'on broyait, éclata en plaintes amères, disant que c'était bien à tort qu'on le faisait mourir avec Phocion : « Eh quoi ! repartit l'homme de bien, n'est-pas une assez grande consolation pour toi que de mourir avec Phocion ? » Quelqu'un de ses amis lui demanda s'il n'avait rien à faire dire à son fils Phocos : « Sans doute ; j'ai à lui recommander de ne conserver aucun ressentiment de l'injustice des Athéniens. » Nicoclès, le plus fidèle de ses amis, le pria de lui laisser boire la ciguë le premier. « Votre demande est bien dure et bien triste, répondit Phocion ; mais, puisque je ne vous ai rien refusé pendant ma vie, je vous accorde à ma mort cette dernière satisfaction. » Quand tous eurent bu la ciguë, elle manqua pour Phocion, et l'exécuteur déclara qu'il n'en broierait point d'autre à moins qu'on ne lui donnât 12 drachmes, qui étaient le prix de chaque dose. Comme cette difficulté emportait du temps et causait quelque retard, Phocion appela un de ses amis : « Puisqu'on ne peut pas mourir gratis à Athènes, lui dit-il, je vous prie de donner à cet homme l'argent qu'il demande. »

C'était le 19 du mois de munychion. Ce jour-là les

chevaliers faisaient une procession à cheval en l'honneur de Jupiter. Lorsqu'ils passèrent devant la prison, les uns ôtèrent leurs couronnes; les autres, jetant les yeux sur la porte, ne purent retenir leurs larmes; les plus endurcis regardaient comme une impiété qu'on n'eût pas renvoyé cette exécution au lendemain, afin que, dans une fête si solennelle, la ville ne fût pas souillée par une mort violente. Les ennemis de Phocion avaient fait décréter que son corps serait porté hors du territoire de l'Attique, et que nul Athénien ne pourrait donner du feu pour faire ses funérailles. Aucun de ses amis n'osa toucher à son corps; un certain Conopion, accoutumé à vivre du produit de ces sortes de fonctions, transporta le corps au delà d'Éleusis, et le brûla avec du feu pris sur les terres de Mégare. Une femme du pays, qui se trouva par hasard à ces funérailles avec ses esclaves, lui éleva, dans le lieu même, un cénotaphe, y fit les libations d'usage, et mettant dans sa robe les ossements qu'elle avait recueillis, elle les porta la nuit dans sa maison, et les enterra sous son foyer, en disant : « O mon foyer, je dépose dans ton sein ces précieux restes d'un homme vertueux. Conserve-les avec soin pour les rendre au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront revenus à la raison. » Ce temps vint ; les os de Phocion furent rapportés à Athènes, on lui éleva une statue de bronze; le peuple condamna à mort son accusateur; deux autres tombèrent sous les coups de son fils.

Phocion a eu le malheur d'être l'ami de tous les ennemis d'Athènes : de Philippe, d'Alexandre, d'Antipater, en dernier lieu de Nicanor, qui venait de surprendre le Pirée, et du fils de Polysperchon, qui l'avait envoyé à son père comme un de leurs plus dévoués partisans. Il fut un grand homme peut-être, mais non un grand citoyen. Sa fin fait oublier sa vertu revêche, et cette politique désespérée qui perd d'avance toutes les causes. Il sut bien mourir, c'est la plus belle partie de sa gloire;

mais cette gloire-là, Socrate et Démosthène la partagent avec lui.

Tandis que le parti démocratique reprenait un instant le dessus, soutenu qu'il était par Polysperchon, une flotte, montée par Cassandre et par des troupes qu'Antigone avait fournies, arrivait au Pirée. Polysperchon se rapprocha au plus vite d'Athènes pour appuyer sa résistance, avec 25 000 hommes et 65 éléphants; mais, les vivres lui manquant pour nourrir cette multitude, il laissa dans l'Attique un détachement sous les ordres d'Alexandre, et passa dans le Péloponnèse où Mégalopolis refusait de reconnaître son autorité. Cette ville, dévouée à Philippe et à Alexandre, en qui elle avait vu des protecteurs contre Sparte, s'était attachée aussi aux régents, prédécesseurs de Polysperchon. Mais elle avait reçu d'Antipater un gouvernement aristocratique qui fut assez fort, assez national, pour ne pas tomber au moment de la révolution démocratique provoquée dans toute la Grèce par Polysperchon. Les habitants des campagnes voisines accoururent dans ses murs; et elle compta jusqu'à 15 000 défenseurs citoyens, étrangers ou esclaves. Damis, ancien officier d'Alexandre, dirigeait la défense. Tous les efforts de Polysperchon échouèrent.

Cependant de nouvelles forces arrivaient de l'Asie au secour de Cassandre. Clitos, chargé de les intercepter, remporta dans l'Hellespont une victoire navale. Mais, tandis qu'il s'abandonnait à la confiance que lui inspirait ce triomphe. Antigone, improvisant à la hâte une flotte nouvelle avec des vaisseaux de charge, tomba subitement sur lui, et détruisit si complétement la flotte royale, que Clitos seul échappa; il périt, peu de temps après, dans la Thrace, sous les coups des soldats de Lysimaque.

Ce désastre, ajouté à l'échec de Mégalopolis, ruina la cause de Polysperchon en Grèce. Les Athéniens traitèrent avec Cassandre. Ils conservaient leur ville et leur

territoire, leurs revenus, leurs vaisseaux, toutes leurs autres possessions. La base du gouvernement restait la même que dans la constitution d'Antipater, mais élargie par la réduction du cens exigible pour prendre part au gouvernement; il fut ramené de deux mille drachmes à mille. De plus, Cassandre gardait une garnison dans Munychie et était autorisé à désigner un citoyen d'Athènes à qui devrait être confiée l'administration de la cité. Son choix tomba sur Démétrius de Phalère, homme sage et modeste, ami des lettres et des arts, qui gouverna les Athéniens pendant onze années, les plus paisibles, sinon les plus honorables, de leur orageuse existence.

Vaincu en Grèce, Polysperchon ne fut pas beaucoup plus heureux en Asie, quoiqu'il eût en ce pays pour lieutenant l'habile Eumène. L'ordre avait été envoyé, de la part des rois, aux trésoriers royaux en Cilicie, de lui compter cinq cents talents comme indemnité personnelle, et tout l'argent qu'il demanderait pour les affaires de l'État, et aux trois mille argyraspides en garnison dans cette province, de se placer sous ses ordres. Dans le même temps Olympias lui écrivait comme au véritable soutien de la famille royale, et lui demandait si elle devait retourner en Macédoine : il lui conseilla de rester en Épire.

Sur Eumène semblait donc reposer tout l'avenir du parti des rois. Mais la grande importance qu'il avait acquise n'aveuglait pas cet esprit froid et prudent. Pour ne la point compromettre, il se montra plus que jamais modeste et réservé. Il refusa cinq cents talents qui lui étaient offerts pour lui-même. Arrivé en Cilicie, il tint aux argyraspides des discours faits pour désarmer tout esprit de résistance à son autorité. Il convenait qu'il n'était qu'un étranger, et qu'en cette qualité il n'avait aucun droit à la puissance. Aussi n'avait-il pas sollicité le fardeau que les rois lui imposaient, et qu'il acceptait

par résignation, malgré la faiblesse de sa santé usée par de pénibles campagnes. Il évita avec soin de blesser la susceptibilité des officiers macédoniens; il fit même placer dans la salle du conseil un trône d'or sur lequel étaient déposés le diadème, le sceptre et les autres ornements royaux, comme pour donner à l'ombre d'Alexandre la présidence perpétuelle : reproche éloquent à tous ces généraux qui brûlaient de prendre la place de celui que nul n'égalait; symbole de concorde et signe de ralliement offert à tous les Macédoniens.

Eumène eut bientôt sous ses ordres une armée de quinze mille hommes, et s'empara de la Phénicie. Il y trouva un grand nombre de vaisseaux qui lui formèrent une flotte pour se mettre en communication avec Polysperchon. Malheureusement, ce fut alors que le régent essuya ses revers en Europe, et Eumène se vit abandonné à lui-même en Asie. Antigone et Ptolémée, inquiets de sa puissance, envoyèrent des orateurs chargés de promesses aux argyraspides et à leurs chefs. Cette troupe formait l'élite et comme le noyau de l'armée d'Eumène. C'était un des plus admirables corps de vétérans qu'on eût jamais vus. Ils étaient au nombre de trois mille, triés par la guerre, et qui ne connaissaient ni la maladie, ni le péril. Ces vieux soldats avaient non-seulement le sang-froid et la fermeté que donnent l'âge et la longue expérience des combats, mais encore passaient les jeunes en audace et en intrépidité. Jamais ils n'avaient été vaincus. L'importance d'un pareil corps était considérable dans ces temps où l'absence d'institutions donne à la force militaire un si grand poids. Aussi les argyraspides se voyaient courtisés, et faisaient marchander leurs services, assez disposés à se tourner du côté où on leur offrirait le plus. Déjà les séductions et les menaces de Philotas, agent d'Antigone, les ébranlaient, lorsque Eumène se montra. Toute son habileté fut nécessaire pour les retenir fidèles à la cause royale. Mais elle fut telle

qu'il parvint à leur inspirer, pour quelque temps au moins, jusqu'à du dévouement à sa personne.

Sans espoir de secours du côté de l'Europe, et menacé sur les bords de la Méditerranée par les forces supérieures d'Antigone et de Ptolémée, Eumène résolut d'aller chercher de l'argent et des soldats dans la haute Asie. Il entra en Mésopotamie, et invita Pithon, gouverneur de Médie, et Séleucus, gouverneur de Babylone, à se rallier à lui pour la défense des rois. Ces deux généraux n'osèrent se déclarer ouvertement contre le lieutenant du régent; mais, ce qui était à peu près la même chose, ils annoncèrent qu'ils n'obéiraient pas à Eumène, étranger, naguère proscrit par le conseil des Macédoniens. Arrêté par eux au passage du Tigre, il traversa le fleuve de vive force, et trouva dans la Susiane la plupart des satrapes de la haute Asie, ligués contre Pithon, qui avait fait périr un d'entre eux et prétendait faire reconnaître des autres sa suprématie. Peucestès, gouverneur de la Perside, était à la tête de cette ligue, qui venait de remporter une victoire. Il amena à Eumène environ vingt-quatre mille hommes (317).

Ici encore, il fallut à Eumène une extrême adresse pour conjurer les discordes prêtes à éclater entre les généraux. Sa malheureuse origine affaiblissait partout en sa personne l'autorité du commandement. Peucestès revendiqua pour lui-même la direction suprême. Antigénès, chef des argyraspides, répondit que le choix du chef appartenait aux seuls Macédoniens, eux aussi anciens compagnons d'Alexandre et jamais vaincus. Eumène fit résoudre qu'il n'y aurait pas de chef suprême, mais que tous les satrapes délibéreraient en commun et à la majorité des voix, en présence du trône d'Alexandre, « comme dans une ville gouvernée démocratiquement » (Diodore, XIX, xv).

Antigone avait suivi Eumène; Pithon et Séleucus s'étaient déclarés pour lui. Il franchit le Tigre et arriva

à Suses. Mais l'autorité des lettres royales, même dans ces pays éloignés, même dans les mains de l'étranger Eumène, était si grande que le gardien de la citadelle et des trésors qui s'y trouvaient refusa d'ouvrir ses portes à Antigone, parce qu'Eumène le lui avait défendu. Il continua sa marche sur la Perside, Eumène lui tua quatre mille hommes au passage du Pasitigre et le rejeta sur la Médie. Mais pour se défendre contre les intrigues de ses alliés, surtout de Peucestès, il fut réduit à supposer des lettres qui annonçaient la mort de Cassandre, le triomphe d'Olympias, et le passage de Polysperchon en Asie. Il profita de l'effroi jeté par ces fausses nouvelles pour prendre quelques mesures énergiques et étouffer les prétentions ambitieuses.

Cependant Antigone revenait de la Médie. Eumène alla à sa rencontre dans la Parétacène. Une première bataille fut sans résultat. Au printemps suivant (316) une action décisive eut lieu. La victoire fut longtemps disputée. La trahison de Peucestès, qui se retira avant la fin, avait compromis les affaires d'Eumène; les argyraspides rétablirent tout. Ils furent admirables; ils mirent en désordre l'infanterie d'Antigone, et, selon Diodore, tuèrent cinq mille ennemis sans perdre un seul homme. Mais, pendant le combat, Antigone, à la faveur d'une poussière épaisse, avait fait tourner l'armée ennemie par un corps de cavalerie mède qui s'était emparé des équipages. Quand les argyraspides apprirent que leurs bagages, leurs femmes et leurs enfants étaient tombés au pouvoir de l'ennemi, ils passèrent dans le camp d'Antigone en lui livrant Eumène. Antigone fit périr ce fidèle soutien de la famille d'Alexandre.

En Europe, en Asie, la cause des rois et de Polysperchon était donc perdue. Il y a plus, la famille d'Alexandre se décimait de ses propres mains.

Eumène avait conseillé à Olympias de rester en Épire, parce qu'il prévoyait que cette femme altière et cruelle

apportait dans la famille royale d'effroyables discordes. C'est Polysperchon qui avait été chercher Olympias en Épire. A la vue de la mère d'Alexandre, les soldats d'Eurydice passèrent de son côté et lui livrèrent Arrhidée et sa femme. Olympias les fit enfermer dans un prison qu'elle fit bâtir exprès, si étroite, qu'elle pouvait à peine contenir les corps des deux captifs, et avec un seule ouverture, par où l'on jetait quelque nourriture. Quand ce long supplice commença à exciter la compassion des Macédoniens, Olympias fit tuer Arrhidée à coups de flèches par des soldats thraces, puis elle envoya à Eurydice une épée, un lacet et de la ciguë, c'est-à-dire le choix de la mort. Eurydice, après avoir appelé la vengeance des dieux sur son affreuse ennemie, et lavé, comme elle le put faire, les blessures de son époux, se pendit avec sa ceinture (317). D'autres meurtres suivirent. Un fils d'Antipater, cent des amis de Cassandre furent immolés.

A ces nouvelles, Cassandre quitta le Péloponnèse, où il tenait tête au fils de Polysperchon, et accourut en Macédoine. Olympias s'enferma dans Pydna avec Roxane et son fils, Thessalonice, sœur d'Alexandre, et une cour nombreuse. Elle comptait sur Polysperchon et sur Eacide, roi d'Épire, qui venait à son secours. Mais les Épirotes se révoltèrent contre leur roi, et les soldats de Polysperchon passèrent à Cassandre. Bloquée par terre et par mer, sans espoir de délivrance, elle fit une résistance énergique, jusqu'au moment où la garnison, réduite par la famine et les maladies, lui arracha la permission de se rendre. Cassandre lui promit la vie sauve, mais suscita contre elle les parents de ses victimes, qui l'accusèrent de meurtre. Il lui fit passer l'avis secret et pressant de s'enfuir par mer ; dans le dessein de la faire périr au milieu des flots et de tout rejeter sur la tempête. Elle déclara fièrement qu'elle ne fuirait pas et qu'elle était prête à se présenter au jugement des Macédoniens. Cassandre n'osa tenter cette épreuve et en-

voya deux cents soldats pour la tuer. Quand ils arrivèrent, elle leur parut si imposante, vêtue de sa robe royale, et debout, appuyée sur deux de ses femmes, que, saisis de respect, ils se retirèrent. Les parents de ceux qu'elle avait tués n'eurent pas de ces scrupules; ils vinrent l'égorger sans lui arracher toutefois une marque de faiblesse, ni une prière (316).

Cassandre eût bien voulu se débarrasser en même temps de Roxane et de son fils. Il les éloigna d'abord de la vue des Macédoniens, et les enferma, sous une garde sûre, dans la citadelle d'Amphipolis. Pour se frayer à lui-même le chemin du trône, il épousa Thessalonice, sœur du conquérant; et jouant d'avance le rôle de roi, bâtit, au fond du golfe Thermaïque, une ville nouvelle, Cassandrie qui devint vite importante.

Durant ces tragédies, Polysperchon s'était retiré chez les Étoliens, qui envoyèrent un corps garder les Thermopyles. Cassandre força le passage, et, arrivé en Béotie, releva Thèbes pour gagner un renom de clémence. Toute la Grèce contribua à la restauration de cette ville; on envoya même de l'argent de la Sicile et de l'Italie. A Athènes, le peuple s'était couronné de fleurs à la nouvelle que cette antique rivale allait sortir de ses ruines. Voilà de ces mouvements du cœur qui font beaucoup pardonner au peuple grec, parce qu'il est le seul dans l'antiquité chez qui on les trouve. Cassandre débarqua ensuite dans le Péloponnèse, força Argos et Hermione à entrer dans son parti, mais échoua contre Ithôme en Messénie. Il ne resta plus à Polysperchon et à son fils Alexandre que l'Achaïe, Sicyône et Corinthe. Sparte, l'Étolie et l'Arcadie, seules en Grèce, demeuraient indépendantes (316).

CHAPITRE XXXI.

FORMATION DE TROIS ROYAUMES MACÉDONIENS ; LA GRÈCE RENDUE A ELLE-MÊME (318-272).

En 315, l'état des choses était celui-ci : Antigone avait presque toute l'Asie macédonienne, Cassandre presque toute la Grèce et la Macédoine. La famille d'Alexandre, diminuée d'Olympias, d'Arrhidée, d'Eurydice, et qui venait de perdre dans Eumène son principal appui, était menacée d'une ruine inévitable et prochaine; avec elle tombera l'unité de l'empire. Cette unité, les régents ont jusqu'à présent travaillé à la maintenir. Désormais, ce ne sera plus de celui qui porte ce titre inutile que s'alarmeront les généraux, ni contre lui que se formeront les ligues, mais contre le premier qui, osant se passer du couvert des rois, aspirera à une suprématie générale. Cassandre a l'ambition secrète de mettre la main sur le sceptre; mais Antigone a une puissance bien autrement menaçante : soixante-dix mille soldats et les trésors d'Ecbatane et de Suses, dont il a fait battre monnaie pour vingt-cinq mille talents. Depuis la défaite d'Eumène, il paraît aussi bien maître de la haute Asie que de l'Asie Mineure, et il agit en roi. L'année précé-

dente il s'était emparé, par ruse, de Pithon, qui lui faisait ombrage, et n'avait pas craint de faire condamner par un conseil de guerre, et exécuter sur-le-champ cet ancien officier d'Alexandre, révéré pour ses talents et ses longs services. A sa place, il avait nommé Orontobatès, gouverneur de la Médie. Il avait de même chassé Peucestès de son gouvernement de la Perside. Enfin il avait demandé compte à Séleucus des revenus de son gouvernement de Babylone. Séleucus avait répondu qu'ayant reçu ces fonctions des Macédoniens, il n'en devait pas compte à Antigone; puis songeant à Pithon, il s'était enfui en Égypte, auprès de Ptolémée.

Antigone put se souvenir alors, que lui aussi, fugitif et proscrit, il avait suscité une ligue, la première de toutes, et que devant elle Perdiccas était tombé. Séleucus n'eut pas de peine à entraîner Ptolémée qui, à son tour, entraîna Lysimaque et les deux Cassandre, celui de Macédoine et un autre, qui gouvernait la Carie. Passons rapidement sur les détails, sans intérêt, de cette lutte dont les résultats seuls nous importent.

Après des négociations inutiles, la guerre éclate (315). Antigone a l'avantage de séparer ses ennemis les uns des autres par une domination solide et compacte. Pour les empêcher de communiquer par mer, il fait construire une flotte dans les chantiers de Sidon, de Byblos, de Tripoli, de la Cilicie et de Rhodes, puis vient mettre le siége devant Tyr. C'est par là qu'il attaque Ptolémée. Il attaque Cassandre, en Grèce, par une alliance avec les Étoliens, et en renvoyant dans ce pays, avec cinq cents talents, Alexandre, fils de Polysperchon, qui est venu en Asie exciter l'indignation des Macédoniens, et a mis sous leurs yeux la conduite du nouveau maître de la Macédoine : Olympias égorgée, Thèbes relevée de ses ruines, double insulte à la mémoire d'Alexandre; les Olynthiens établis dans la ville de Cassandrie, insulte à la mémoire de Philippe; Roxane enfin, et son fils Alexandre Aigos, retenus

en captivité. Antigone, d'ailleurs, tend aux Grecs l'amorce ordinaire, une promesse de liberté. Pour Lysimaque, il l'attaque sur ses derrières, en envoyant des troupes à Seuthès, roi de Thrace, qui a pris les armes contre lui.

Cette offensive hardie n'eut pas d'abord un grand succès. Tyr fut pris (313), mais le jeune Démétrius, fils d'Antigone, chargé par son père de défendre le chemin de la Syrie, fut vaincu près de Gaza, par Ptolémée (312). Cette victoire rouvrit la Babylonie à Séleucus, qui s'empressa d'y rentrer, et s'y établit si bien par la sagesse et la douceur de son administration, qu'une campagne faite l'année suivante, dans sa province, par Démétrius, loin d'ébranler la fidélité des Babyloniens, les attacha davantage à sa personne. En Grèce, Alexandre, aventurier vénal, passa dans le parti de Cassandre qui lui offrait de grands avantages, et défendit pour lui le Péloponnèse qu'il était venu conquérir pour Antigone. Cassandre lui-même soumit les Acarnanes, battit les Illyriens, et mit garnison dans Épidamne. En Thrace, Lysimaque battit Seuthès.

A la fin de 312, la cause d'Antigone se releva. Il chassa Ptolémée de la Judée et de la Phénicie, tandis qu'un de ses généraux faisait la conquête de l'Eubée, entrait dans l'Attique, où Démétrius de Phalère traita avec lui, et soumettait la Béotie, une partie de la Phocide et de la Locride. Ces rapides succès étaient le résultat des promesses d'Antigone, que, chose rare en ce temps, son lieutenant paraissait accomplir; car il ne mit aucune garnison dans les villes où il entra.

Un traité de paix, à ce moment, fut conclu (311). Le vainqueur, c'était en définitive Antigone qui avait réussi à se maintenir malgré la ligue, qui même avait acquis la Grèce, la Syrie, la Judée, la Phénicie, et ne renonçait pas encore à la Babylonie. Le gouvernement de l'Europe fut laissé à Cassandre de Macédoine, avec le titre de

stratége, jusqu'à la majorité d'Alexandre Aigos, Lysimaque fut confirmé dans la possession de la Thrace, Ptolémée dans celle de l'Égypte et des contrées adjacentes, outre Cypre et Rhodes, récemment conquises par lui. Le gouvernement de toute l'Asie était laissé à Antigone, et il n'était pas question de Séleucus, que les confédérés abandonnaient. Antigone eut soin de stipuler d'une part l'indépendance de la Grèce, et de l'autre, la liberté de Roxane et d'Alexandre Aigos, prenant ainsi un double rôle cher aux Grecs et aux Macédoniens.

Puisque Antigone avait conservé et même affermi sa puissance, évidemment la guerre n'avait pas atteint son but, et devait recommencer. On doit donc considérer comme une trêve l'espace de quatre années qui s'écoule (311-308) entre la paix qui vient de se conclure et la reprise des hostilités générales.

Dans cet intervalle, l'extermination de la famille d'Alexandre se poursuit, afin de frayer la route aux généraux vers le trône, où bientôt ils vont oser s'asseoir. L'article stipulé en faveur de Roxane et d'Alexandre Aigos, tourna contre eux. Cassandre, redoutant ce qu'ils pourraient faire, une fois en liberté et peut-être aux mains d'un rival, les fit périr. Restait un dernier héritier d'Alexandre, le jeune Hercule, fils de Barsine, qui vivait en Asie avec sa mère. La mort successive de son oncle et de son frère lui donnait tout à coup une importance qu'il n'avait pas eue jusque-là. Cassandre avait donc agi avec une grande imprudence, en faisant venir le tour de ce prince, que ses ennemis avaient en leur pouvoir. Polysperchon, peut-être avec le consentement et à l'instigation d'Antigone, attira en Grèce Barsine et Hercule, et se fit leur champion pour leur rouvrir la Macédoine. Aux mouvements qui se manifestèrent parmi les Macédoniens en faveur du dernier rejeton du sang royal, Cassandre comprit le péril, et s'empressa de le conjurer. Il offrit à Polysperchon de lui rendre ses domaines en

Macédoine, de l'admettre au partage du pouvoir, enfin de lui fournir des troupes pour prendre possession du Péloponnèse, s'il voulait faire périr Hercule. Polysperchon accepta cet odieux marché, et fit empoisonner ou étrangler le jeune prince (309). Puis, avec une petite armée et cent talents que lui donna Cassandre, il entreprit la conquête du Péloponnèse. Mais il échoua, et acheva dans l'oubli une existence déshonorée, vers sa fin, par un crime bas et impie.

Un autre crime fit disparaître le dernier membre survivant de cette malheureuse maison : Ptolémée voulut épouser Cléopâtre. Antigone, pour ne pas laisser à son rival l'honneur et les profits de ce mariage, la fit assassiner.

Une des clauses du traité de 311 promettait à la Grèce la liberté, et Cassandre y conservait des garnisons, travaillait même à s'y étendre, tandis que Ptolémée venait de s'emparer de Corinthe et de Sicyône (308). Antigone reprit le rôle profitable de protecteur de la liberté hellénique; et Cassandre, sommé d'évacuer la Grèce, ayant répondu par un refus, il envoya son fils Démétrius poursuivre, à la tête d'une armée, l'exécution du traité (307).

Démétrius se dirigea d'abord sur Athènes. Son penchant personnel le portait vers cette ville des arts et des sciences. Il était un de ces Macédoniens qui se montrèrent les disciples, les admirateurs de ceux qu'ils avaient vaincus. On peut le mettre à côté des premiers Ptolémées, cette dynastie éclairée, qui sut faire pousser encore au génie grec un rejeton brillant; et il eût été le premier ingénieur de son temps, s'il n'en eût été un des principaux personnages politiques. Nature ardente et sympathique, partagée entre les occupations sérieuses et les plaisirs, il aimait follement Athènes, où il trouvait tout ce qu'il cherchait, science et plaisirs raffinés; son rêve eût été de gouverner les Athéniens, de leur libre consentement[1].

1. Cassandre lui-même avait copié l'*Iliade* et l'*Odyssée* tout entières, et

Ce peuple était alors dans une situation vraiment étrange. Le dernier effort, sous Démosthène, l'avait brisé. Trente ans s'étaient écoulés depuis le jour où la liberté de la Grèce était morte. La génération nouvelle, née sous la domination de l'étranger, savait bien rappeler dans ses paroles, mais non plus dans ses actes, les hauts faits de ses pères. Ses aïeux avaient amassé tant de gloire sur le nom athénien, qu'elle croyait pouvoir vivre de ce noble héritage, sans avoir à l'augmenter, doucement entretenue dans cette énervante pensée, par les égards mêmes de ses vainqueurs. Philippe, Alexandre plus encore, avaient respecté dans sa décadence le peuple aimé de Minerve. Flattée, Athènes flattait à son tour et rendait en adulation bien au delà de ce qu'elle recevait, parce que dans ses flatteurs, elle sentait des maîtres. Elle venait de goûter dix années de paix sous l'administration de Démétrius de Phalère, autre homme éclairé, disciple de Théophraste, philosophe lui-même, qui enrichit la ville de monuments utiles, géra bien ses finances[1], et lui donna quelques lois dont Cicéron fait l'éloge. Parmi ces lois, il s'en trouve qui limitaient le nombre des convives dans les festins, et la magnificence des funérailles. Athènes, en effet, n'était plus une grande ville, c'était une ville raffinée. Les arts, l'éloquence, la poésie n'y avaient plus cette puissance et cet éclat des beaux siècles : mais les philosophes subtils, les rhéteurs, les poëtes recherchés et adulateurs y abondaient ; le luxe y déployait toutes ses délicatesses. Un pareil esprit et de pareilles mœurs ne soutiennent pas la dignité du caractère; aussi ce peuple dégradé, mais ingénieux encore, mit tout son esprit à ses plaisirs ou à des bassesses, comme il l'a-

savait presque Homère par cœur. Athénée, liv. XIV, ch. XII. — Son talent d'ingénieur avait valu à Démétrius le surnom de *poliorcète* (preneur de villes).

1. Le revenu public monta à 1200 talents, comme sous l'administration de Lycurgue. Le recensement qu'il fit, probablement en 309, accusa 21 000 citoyens, 10 000 métèques et 400 000 esclaves.

vait mis autrefois à de grandes choses. Il fit fondre à Démétrius de Phalère trois cent soixante statues de bronze, autant qu'il y a de jours dans l'année. Gâté par ces flatteries, atteint par l'influence du luxe général, Démétrius abandonna lui-même ses mœurs simples, pour un genre de vie mol et efféminé. On vanta les riches peintures de ses lambris, l'esquise ordonnance de ses festins, l'art de son cuisinier qui devint célèbre et riche.

Telle était Athènes, quand le fils d'Antigone entra à l'improviste dans le Pirée. Les Athéniens d'abord effrayés, coururent aux armes : il les rassura par la voix du héraut, et les fit passer à des transports de joie, en leur annonçant qu'il venait les délivrer de la garnison macédonienne, leur rendre l'indépendance. Vive donc le nouveau Démétrius! L'autre est abandonné, chassé[1]. Un décret détruit ses trois cent soixante statues, sauf une, qu'on épargne à la prière du nouveau maître. Ses amis, les philosophes, sont exilés; le poëte comique, Ménandre, n'évite lui-même un sort semblable que par la protection de Télesphoros, neveu d'Antigone. Aussitôt on se met à l'œuvre pour innover dans l'adulation; on invente des choses inouïes; deux tribus nouvelles, appelées Antigonias et Démétrias, sont ajoutées[2] aux dix autres; un mois de l'année, un jour du mois sont nommés du nom de Démétrius; on salue *rois* Antigone et son fils, bien plus, on les adore comme *dieux sauveurs,* et à ce titre, on leur donne des autels, on leur assigne un prêtre, on établit en leur honneur des processions solennelles, des sacrifices, des jeux, etc....

Voilà Athènes! Voilà ce que la domination étrangère et la liberté perdue avaient fait d'elle! Et pourtant il y vivait encore des hommes qui avaient entendu Démosthène! Un seul ne courba pas le front jusqu'à terre et,

1. Il se réfugia à Thèbes, puis en Égypte, auprès de Ptolémée, qui lui confia la direction de la bibliothèque d'Alexandrie.
2. Le sénat fut porté par là à 600 membres.

le dernier, fit entendre dans Athènes une voix libre, Democharès, un neveu du grand patriote : il fut banni.

La garnison de Munychie n'avait pas fait une longue résistance. Celle de Mégare avait été également chassée. Démétrius, après une vaine tentative pour affranchir Sicyône et Corinthe, quitta la Grèce, d'où le rappelait son père. Ptolémée faisait des progrès menaçants. Démétrius essaya en vain d'attirer à son parti les Rhodiens, que leurs intérêts commerciaux attachaient à l'Égypte. Il se rendit en Cypre avec quinze mille hommes et plus de cent soixante-dix galères, et attaqua Salamine. Il poussa le siége avec une grande vigueur. Cependant il n'eut pas le temps de prendre la ville avant l'arrivée de Ptolémée, qui amenait cent quarante vaisseaux longs et plus de deux cents bâtiments de charge (306).

Alors se livra, en face de Salamine, une des plus grandes batailles navales de l'antiquité. Démétrius s'y distingua par son habileté et son courage, et remporta une victoire si complète, que Ptolémée perdit plus de cent vaisseaux de charge, pris avec huit mille soldats qui les montaient, et cent vingt vaisseaux longs. Démétrius n'avait eu que vingt navires endommagés. Il s'empara sans peine de toutes les villes de l'île, et en incorpora les garnisons dans son armée. En apprenant la victoire de son fils, Antigone renonça à tout ménagement hypocrite, ceignit sa tête d'un diadème, prit le titre de roi et le donna à Démétrius. Les autres chefs, Ptolémée, Lysimaque, Séleucus et Cassandre, ne voulurent pas rester en arrière : du bandeau royal d'Alexandre on fit six diadèmes.

Ce titre de roi, pris par les généraux, n'était pas une révolution nouvelle, mais la sanction d'une révolution déjà accomplie. Ils avaient la puissance, ils voulurent avoir le nom. Par l'extinction de la famille d'Alexandre, le trône était vacant ; ils s'y assirent. La royauté fractionnée ainsi, et dispersée sur plusieurs têtes, prouvait

qu'il n'y avait plus espoir d'unité pour l'empire. Antigone sans doute ne l'entendait pas ainsi; en prenant le titre de roi, il espérait bien se placer au-dessus de ses rivaux; mais, comme ils firent ainsi que lui, et montèrent de la même hauteur, tous se trouvèrent encore de niveau. Le débat n'était donc pas vidé, et la guerre continua entre des rois, après avoir commencé entre des gouverneurs de province.

Antigone et son fils, espérant que Ptolémée, après sa défaite, n'aurait pas eu le temps de préparer la défense de son royaume, attaquèrent subitement l'Égypte : l'un par terre l'autre par mer. Mais il avait pourvu à tout: ses ennemis le trouvèrent invulnérable.

La fondation d'Alexandrie avait changé les anciennes voies du commerce; c'est là qu'arrivaient maintenant les denrées de l'Inde et de l'Afrique, et que Rhodes allait les chercher pour les répandre le long de l'Asie Mineure et en Grèce. Ce commerce, où elle trouvait de grands profits, l'unissait étroitement à l'Égypte, d'où elle tirait aussi son approvisionnement de blé. Antigone voulut se venger sur elle de son échec au bord du Nil, et Démétrius vint l'assiéger avec deux cents vaisseaux de guerre et une armée de quarante mille hommes. Ce siége est célèbre par le courage et l'habileté que des deux côtés on déploya. Démétrius y fit construire la tour fameuse appelée l'Hélépole, ou la *preneuse de villes*. C'était un gigantesque édifice de bois à neuf étages, que trois mille quatre cents hommes mettaient en mouvement. Il réussit à renverser une partie des murailles; mais les Rhodiens avaient construit une autre enceinte, en arrière de la première, avec les débris de leur théâtre et de leurs temples. Ils étaient d'ailleurs secourus par Cassandre, Lysimaque, et surtout par Ptolémée, qu'ils récompensèrent en lui donnant le nom de *Soter*. Vainqueurs plusieurs fois dans des engagements partiels sur mer, ils remportèrent aussi sur terre un avantage. Ces

succès préparèrent la conclusion d'une paix à laquelle d'ailleurs la plupart des Grecs, et particulièrement les Athéniens, engageaient Démétrius. Un traité fut conclu : Rhodes conservait ses lois, son indépendance, ses revenus, et n'était astreinte à aucun tribut; son alliance avec Antigone était renouvelée, et elle le soutiendrait dans toutes ses guerres, sauf celles qu'il pourrait faire à Ptolémée; enfin, elle donnait cent otages (304). Avant de partir, Démétrius fit don à la courageuse ville des machines dont il s'était servi pour la battre. On dit qu'ils en tirèrent trois cents talents, qui furent employés à construire le fameux Colosse de Rhodes[1].

Démétrius s'empressa de revenir à Athènes avec une flotte considérable. Il repoussa rapidement Cassandre, qui avait mis à profit son absence, et l'alla battre aux Thermopyles. Six mille Macédoniens passèrent dans son camp. Pendant l'hiver de 304, il demeura à Athènes, au milieu des flatteries qui croissaient toujours. On en était venu à lui assigner un logement dans le Parthénon même, ce temple de la déesse vierge, qu'il profana par d'infâmes débauches[2].

Au printemps suivant (303), il se remit en campagne, prit Sicyône, Corinthe, Argos, où il épousa une sœur de Pyrrhus, que l'Illyrien Glaucias venait de rétablir sur le

1. Il était d'airain et était haut de 70 coudées (environ 33 mètres). Posant un pied sur chacun des môles qui formaient l'entrée du port, il servait en quelque sorte d'arc de triomphe sous lequel passaient les vaisseaux. C'était Apollon le dieu du soleil qu'il représentait. En 224 un tremblement de terre ruina presque complétement la ville et renversa la statue. Les Rhodiens exploitèrent ce désastre. Ils imaginèrent de se faire payer leur colosse par la charité des princes et des villes qui s'empressèrent de concourir à cette œuvre pie. Quand ils eurent l'argent, ils l'employèrent à de plus profanes usages et trouvèrent sans peine quelque oracle qui leur défendit de relever la statue. La ville sortit donc seule de ses ruines, sans rendre à son dieu le même service : il ne paraît point qu'il en fut irrité, car elle devint de plus en plus florissante; et quand la conquête romaine arriva dans ses parages, il n'y avait point de marine plus puissante que la sienne.

2. Il est probable qu'il ne s'établit que dans l'Opisthodome ou trésor public, derrière le Naos.

trône d'Épire, malgré Cassandre, son mortel ennemi. Une assemblée générale tenue à Corinthe le proclama généralissime, comme l'avaient été Philippe et Alexandre; mais cette fois ce n'était plus contre les Perses, c'était contre les Macédoniens et Cassandre. Avant d'exécuter cette décision, Démétrius revint encore à Athènes. Il avait tant éprouvé la patience et la faiblesse des Athéniens, qu'il osa bien mettre en avant un caprice aussi bizarre qu'impie. Il voulut être initié en même temps aux petits et aux grands mystères : les premiers qui se célébraient au mois de mars, les seconds au mois d'octobre. On était en mai ; il fut décidé que ce mois s'appellerait mars pour célébrer les petits mystères, puis octobre pour célébrer les grands. On se vanta ainsi d'avoir respecté la lettre de la loi. Dérision digne de ce peuple, qui courut au-devant de Démétrius avec des guirlandes, de l'encens, des danses et des chants tels que celui-ci : « Les autres dieux sont trop loin, ou sont sourds ; ils ne sont pas, ou ils n'ont point souci de nous. Toi, nous te voyons; tu n'es pas un simulacre de bois ou de pierre, mais un corps de chair et de sang[1]. » C'était la brutale et impie apothéose de la force ; le commencement de ces adorations de rois et d'empereurs qui souilleront les derniers siècles du paganisme. Quel abîme la liberté en tombant avait ouvert ! et qu'il y faut tenir, si c'est là ce que deviennent les peuples qu'elle ne soutient plus de sa main virile !

L'assemblée de Corinthe avait donné l'éveil à Cassandre. Seul, il ne pouvait lutter contre Antigone et son fils. Il eut une entrevue avec Lysimaque, et tous deux furent d'accord pour inviter Séleucus et Ptolémée à une ligue nouvelle. Il fallait en finir avec les prétentions d'Antigone à l'omnipotence.

Cette ligue, la quatrième, fut conclue en 302. Les

1. Voir cet hymne dans Athénée, VI, p. 233.

hostilités commencèrent aussitôt. Lysimaque passa en Asie, et soumit la Phrygie, la Lydie, la Lycaonie; Ptolémée reprit la Phénicie, la Palestine, la Cœlésyrie, excepté Tyr et Sidon, qu'il assiégea; Séleucus se mit en marche pour l'Asie Mineure; enfin, en Grèce, Démétrius et Cassandre commencèrent une guerre dont la Thessalie fut le théâtre, mais qui fut aussitôt suspendue par un traité : Antigone, menacé d'un côté par Lysimaque, de l'autre par Séleucus, rappelait son fils.

La jonction de Séleucus et de Lysimaque ne put être empêchée. Elle porta leurs forces à soixante-quatre mille fantassins et douze mille cinq cents chevaux, sans compter quatre cent quatre-vingts éléphants et plus de cent chars de guerre amenés par Séleucus. Antigone avait soixante-dix mille fantassins, dix mille chevaux et soixante-quinze éléphants. Les deux armées se rencontrèrent à Ipsus en Phrygie (301). Antigone, âgé de quatre-vingts ans, ne montra pas dans cette journée décisive cette audace, cette résolution qui enlevaient ses troupes. Morne et silencieux, il semblait pressentir sa dernière heure. Le résultat de la bataille fut dû à l'impétuosité téméraire de Démétrius, qui poursuivit étourdiment la cavalerie ennemie, et trouva au retour les éléphants de Séleucus, qui lui opposèrent une barrière infranchissable. Tandis qu'il était ainsi loin de l'action principale, Seleucus menaçait les flancs dégarnis d'Antigone, et cette infanterie, parmi laquelle sans doute il avait des intelligences, passa à lui. Antigone tomba en combattant. Démétrius s'échappa avec cinq mille fantassins et quatre mille cavaliers. Pyrrhus, que Cassandre avait chassé de l'Épire, avait combattu et fuyait avec lui.

Les vainqueurs se partagèrent les États du vaincu. Lysimaque et Séleucus, à qui était dû le succès, eurent la plus large part : Lysimaque, l'Asie Mineure, jusqu'au Taurus; Séleucus, l'Arménie, la Mésopotamie, la Syrie, la Cappadoce, en même temps qu'il conservait toute la

haute Asie, jusqu'à l'Indus. Ptolémée garda l'Égypte, a Phénicie, la Cœlésyrie, la Judée, la Cyrénaïque. Cassandre ne reçut pas d'accroissement de territoire, si ce n'est la Cilicie, pour son frère Pléistarchos; sans doute on lui abandonna secrètement tout ce qu'il pourrait conquérir en Grèce.

Le résultat de la bataille d'Ipsus ne fut pas d'établir une division durable de l'empire. Nous verrons encore se réduire le nombre des rois. Bientôt ils ne seront plus que trois; actuellement ils sont quatre; ils étaient cinq avant Ipsus. Cette bataille, en supprimant Antigone, ne fit donc que simplifier la question. Démétrius, il est vrai, se relèvera, mais en prenant la place de Cassandre; le nombre des royaumes n'en sera pas augmenté.

Démétrius avait conservé Tyr, Sidon, Cypre, quelques villes de l'Hellespont et des forces maritimes considérables. Il était loin de désespérer; il avait cette confiance qui reste rarement stérile, quand le talent et le courage y sont joints. C'est vers la Grèce qu'il tourna d'abord ses yeux : il semblait croire que son amour pour ce pays lui donnait sur lui quelque droit. Mais Cassandre, en son absence, s'était étendu dans le nord, avait conquis la Thessalie, l'Ambracie, l'Acarnanie, occupé même quelques villes du centre. A Athènes, à Argos, à Sicyône, dans plusieurs places de l'Achaïe, des tyrans s'étaient élevés à l'ombre de la puissance macédonienne.

Une déception cruelle attendait Démétrius. Comme il traversait les Cyclades pour se rendre à Athènes, un député athénien vint lui déclarer que le peuple avait résolu de ne plus recevoir de rois dans ses murs. Ainsi cette ville tant aimée l'abandonnait! On dit, et cela lui fait honneur, que ce coup lui fut plus sensible que la bataille d'Ipsus, et qu'il demeura quelques instants sans voix. Athènes, à vrai dire, ne lui devait pas beaucoup de reconnaissance; s'il avait chassé les Macédoniens de Munychie, il lui avait, pour ce service, fait commettre tant

de bassesses et extorqué tant d'argent, qu'Athènes avait bien pu à la longue rougir des unes et regretter les autres, surtout les succès de Cassandre y aidant. Mais le dieu ne voyait que l'apostasie de ses fidèles.

Il fallut bien se résigner; la fortune d'ailleurs prit soin de le dédommager. Lysimaque et Ptolémée ne s'entendaient déjà plus avec Séleucus; ce dernier fit des avances à Démétrius, dont il convoitait sans doute la flotte et les possessions en Phénicie; il lui demanda la main de sa fille (299). Démétrius se trouva donc tout à coup étroitement allié avec le plus redoutable des successeurs d'Alexandre, avec celui qui pouvait passer pour avoir hérité de la puissance d'Antigone. Mais entre princes les amitiés sont courtes : le gendre voulut avoir Tyr et Sidon; le beau-père refusa, ils se brouillèrent.

Démétrius ne pouvait pourtant pas se passer d'Athènes. Comme elle refusait de se donner à lui, il résolut de l'enlever de vive force et vint l'assiéger (296). Tant que le tyran Lacharès fut dans les murs, la ville résista; Lacharès s'étant enfui, elle ouvrit ses portes. Démétrius convoqua le peuple au théâtre, dont les avenues et les gradins étaient garnis de ses troupes. La foule tremblante le vit paraître tout à coup sur la scène; mais, au lieu de reproches amers, elle n'entendit que des plaintes pleines de douceur et des promesses d'oubli. Pendant qu'il parlait, une voix s'éleva pour corriger une faute de langage qu'il venait de faire. Il remercia le mentor, et l'enthousiasme du peuple fut au comble. Il rétablit la forme démocratique, mais laissa prudemment une garnison dans le Musée, qu'il fortifia, au Pirée et à Munychie. Il entra ensuite dans le Péloponnèse, battit deux fois Archidamos, roi de Sparte, et assiégea cette ville (295). Comme elle allait tomber en son pouvoir, les événements de Macédoine l'appelèrent ailleurs.

Cassandre était mort en 298. Son fils aîné, Philippe, ne lui survécut que quatre mois; les deux autres, Anti-

pater et Alexandre se disputèrent le trône. Thessalonice, leur mère, favorisait le plus jeune; Antipater la tua de sa main, et son frère appela, contre le parricide, Démétrius et Pyrrhus II, le fameux roi d'Épire. Pyrrhus, arrivé le premier, chassa Antipater de presque tout le pays et mit Alexandre sur le trône. Quand vint Démétrius, Alexandre, n'ayant plus besoin de ses services, lui tendit des embûches. Démétrius y répondit par d'autres, où Alexandre se laissa prendre. Lui mort, Démétrius gagna ses soldats et se fit proclamer roi de Macédoine (294). Il occupait, en outre, la plus grande partie de la Grèce; mais sa puissance n'avait pas de fondement solide, car il trouvait peu d'affection dans les peuples, et il avait blessé les Macédoniens en leur imposant les serviles coutumes des cours asiatiques. Il oubliait qu'il avait tout près de lui, dans le roi d'Épire, un rival très-populaire.

Pyrrhus, par son audace et ses qualités brillantes, rappelait Alexandre aux Macédoniens. Il venait cependant de les battre, mais de manière à les gagner. Il avait commencé l'action par un combat singulier avec leur général, qu'il eût tué, si on ne l'eût secouru; et vainqueur, après cet exploit auquel ses adversaires mêmes applaudissaient, il avait traité avec bonté ses cinq mille prisonniers. En présence d'un pareil danger, Démétrius conçut la folle pensée de relever à son profit la puissance de son père, lui, le vaincu d'Ipsus! Déjà même il faisait effort pour réunir une immense armée et cinq cents galères. Une cinquième et dernière ligue se forma contre lui. Lysimaque attaqua la Macédoine par l'est; Pyrrhus par l'ouest; Ptolémée débarqua en Grèce, et en appela tous les peuples à la liberté[1]. L'armée macédonienne se donna au roi d'Épire; Athènes se délivra elle-même de la garnison

1. On a trouvé dans l'acropole d'Athènes une inscription qui mentionne l'alliance de Ptolémée avec Athènes, Lacédémone et leurs alliés dans le but de « combattre pour la liberté commune contre ceux qui voulaient ruiner la Grèce, détruire les lois et la constitution des ancêtres. » *Journal archéologique* de M. Pittakis, à Athènes, nº 1.

du Musée. Démétrius retiré dans le Péloponnèse, y trouva des forces, onze mille hommes, que son fils Antigone Gonatas avait rassemblées; mais, au lieu de s'y défendre, il passa audacieusement en Asie. Il y fut vaincu et pris (286) par Séleucus, qui l'enferma dans un château royal, où il vécut encore deux années, usant sa vie et sa gloire au milieu des plaisirs.

En 287, Pyrrhus et Lysimaque s'étaient partagé la Macédoine. Mais au bout de peu de mois, Lysimaque avait chassé son rival; il dominait donc depuis le Pinde jusqu'au Taurus. Il avait bien encore un autre ennemi dans Antigone Gonatas; mais celui-ci, maître seulement de Corinthe et de quelques villes grecques, n'était pas en état de rien entreprendre. Le reste de la Grèce était libre ou obéissait à des tyrans particuliers.

La grande puissance de Lysimaque et la grande puissance de Séleucus ne pouvaient manquer de se heurter, d'autant plus qu'elles se touchaient. Une sanglante intrigue qui coûta la vie au fils de Lysimaque, Agathoclès, fit éclater la rupture. La veuve du jeune prince s'enfuit auprès de Séleucus et le provoqua à venger son époux. Le roi de Thrace et le roi de Syrie étaient les seuls des anciens généraux d'Alexandre qui restassent sur le trône, le premier âgé de soixante-quatorze ans, le second de soixante-dix-sept. Ces deux vieillards se livrèrent bataille à Cyropédion en Phrygie. Lysimaque y fut vaincu et tué (281). Son empire tomba avec lui, et le nombre des royaumes fut même réduit momentanément à deux, par la réunion des couronnes de Thrace, de Macédoine et d'Asie sur la tête de Séleucus, qui régna ainsi sur tout l'empire d'Alexandre, sauf l'Égypte et la Grèce. Mais lui-même parut comprendre la nécessité pour l'Asie et pour l'Europe d'une existence séparée. Il voulait abandonner toutes ses provinces asiatiques à son fils Antiochus et se réserver à lui-même la Macédoine, son pays natal, où il désirait achever ses jours. La Macédoine accepta

avec résignation la décision des armes, et ne fit aucun mouvement, pendant les six mois que Séleucus tarda à s'y rendre. Lorsqu'enfin il se mit en marche, il fut assassiné dans la Chersonèse par Ptolémée Céraunos (280), qui se fit aussitôt reconnaître roi de Thrace et de Macédoine.

A ce moment se trouvent définitivement formés, à quelques questions de limites près, trois grands États correspondant à la grande division naturelle de la Grèce d'Europe, de celle d'Asie et de celle d'Afrique. En Europe la Macédoine, encore réunie à la Thrace qui s'en séparera bientôt, cherchera désormais à s'étendre non plus sur l'Asie, mais sur la Grèce. Ces contrées vont donc être le théâtre d'événements qui leur seront tout à fait propres, tandis que le royaume d'Asie et celui d'Égypte s'agiteront pour ainsi dire dans une sphère différente. Le débordement de la Macédoine et de la Grèce sur l'Asie et l'Afrique nous avait obligé à étendre aussi cette histoire sur ces pays, pendant et après la vie d'Alexandre. Désormais ils reprennent le cours de leur existence, profondément modifiée sans doute par les mœurs et les idées helléniques, mais assez distincte du monde grec pour exiger une histoire, distincte aussi, et qui sort de notre cadre.

Depuis longtemps déjà nous ne faisons que courir à travers ces guerres pleines de confusion, par les trahisons répétées qui les prolongent, et sans intérêt, parce qu'il n'y a en question que l'ambition stérile de quelques hommes et l'inutile indépendance de quelques peuples déchus. L'histoire, je ne parle pas de celle qui n'a qu'une banale curiosité, n'est pas un de ces musées qui admettent tout, même les fragments mutilés et sans caractère. Pour qu'un fait y ait droit de cité, il ne lui suffit pas d'avoir été, il faut qu'il apporte avec lui une leçon ou un souvenir bon à garder. Ceci explique la rapidité de notre récit, depuis la mort d'Alexandre, et celle qu'il aura encore jusqu'à la dernière heure de la Grèce.

Ptolémée Céraunos, ou *la Foudre*, qu'un assassinat venait de faire roi de Macédoine, était un fils aîné de Ptolémée Soter que son père avait déshérité à cause de la violence de son caractère. Il s'affermit sur son trône usurpé, en écartant tous ses rivaux : à Antiochus, le nouveau roi de Syrie, il laissa la tranquille possession de l'Asie Mineure; à Pyrrhus il donna des troupes pour son expédition contre les Romains, enfin il battit Antigone Gonatas, qui dans le même temps perdit en Grèce la plupart de ses possessions. Sparte, qui semblait vouloir se réveiller du long sommeil d'où elle était à peine sortie, une fois ou deux, depuis les jours d'Épaminondas, avait formé une ligue qui chassa de Trézène et d'Épidaure les garnisons de Gonatas. Plusieurs villes de l'Achaïe recouvrèrent leur indépendance : la ligue achéenne allait sortir de là (280).

Cette indépendance renaissante, la Grèce en usa noblement pour repousser une invasion terrible et imprévue, celle des Gaulois. Ces Celtes qu'Alexandre avait entrevus dans le nord, qui, sans l'attaquer, l'avaient cependant bravé, venaient eux aussi chercher fortune dans les pays du midi. Depuis quelque temps ils avaient pris l'habitude de vendre leurs services aux chefs qui se disputaient la Grèce. Une émigration considérable, arrivée de la Gaule, les décida à envahir pour leur compte la Macédoine et la Thrace. Ils se partagèrent en trois corps sous la direction suprême d'un brenn, ou généralissime, et suivirent trois routes différentes. L'aile gauche, sous Cérithrios, entra dans la Thrace. Le centre, sous le brenn lui-même, envahit la Péonie, au nord de la Macédoine. La droite, conduite par un chef nommé Bolg, traversa l'Illyrie et attaqua la Macédoine par l'ouest. Ce fut ce corps qui rencontra le premier l'ennemi. La phalange fut enfoncée; Céraunos fut pris vivant et égorgé. Les Macédoniens nommèrent rois successivement son frère Méléagre, et Antipater, fils de Cassandre, qui régnèrent à peine qua-

tre mois. Les ravages de l'ennemi, l'indiscipline des soldats, l'absence d'un chef habile jetaient les Macédoniens dans le désespoir. « Du haut des murs de leurs villes, dit Justin, ils levaient les mains vers le ciel, invoquant les noms de Philippe et d'Alexandre, dieux protecteurs de la patrie. » Cette patrie qui s'abandonnait elle-même, un homme la sauva. Sosthène rassembla quelques braves, attaqua et battit les bandes éparses des envahisseurs; en quelque temps il eut une troupe, une armée. Bolg recula devant lui, moins par crainte peut-être que pour aller mettre son butin en sûreté. La Macédoine semblait délivrée. On offrit la couronne à Sosthène, il la refusa.

Cependant le brenn avait durant l'hiver préparé de nouvelles forces. Au printemps de 279 il rentra en Macédoine, écrasa Sosthène, et, si l'effroi n'a pas grossi aux yeux des Grecs le nombre des assaillants, franchit les défilés de l'Olympe à la tête de cent cinquante mille fantassins et de vingt mille cavaliers, dont chacun avait deux écuyers. Cette multitude se jeta sur la Thessalie et la dévasta. Les Grecs résolurent de l'arrêter aux Thermopyles, moins le Péloponnèse qui resta encore étranger à ce mouvement. Les Étoliens donnèrent jusqu'à dix mille hommes. Athènes ne fournit que mille hoplites et six cents cavaliers, mais elle envoya toutes ses galères s'embosser dans le golfe Maliaque, d'où ceux qui les montaient purent, durant l'action, tirer sur les barbares. Le commandement de l'armée de terre fut remis à l'Athénien Callippos, dernier et juste hommage à la ville qui n'avait pas encore une seule fois manqué à la Grèce, aux jours de péril.

Énergiquement repoussés du passage des Thermopyles, les Gaulois découvrirent le sentier qui avait ouvert la Grèce à Xerxès, et qui, chose étrange! ne fut pas gardé cette fois avec plus de soin. Ils se dirigèrent aussitôt sur Delphes pour en piller les trésors. On raconte que le dieu consulté avait répondu qu'il saurait bien se

défendre; qu'un tremblement de terre entr'ouvrit le sol sous les pieds des barbares et fit rouler sur leurs têtes les rochers du Parnasse; enfin qu'une tempête bouleversa les airs, et que la foudre consuma les Gaulois qui n'avaient pas péri sous les montagnes renversées. Cette légende, renouvelée de l'invasion des Perses, n'est qu'un embellissement poétique de la résistance organisée alors par les habitants d'un pays si facile à défendre. Repoussés de Delphes, les Gaulois firent une retraite que les attaques des montagnards rendirent désastreuse. La faim, le froid leur causèrent d'horribles souffrances. Le brenn, dangereusement blessé, se tua de sa propre main, pour échapper à la colère de ses soldats, ou à la honte de sa défaite (278).

Le trône de Macédoine était vacant, Antigone Gonatas y monta en vertu d'un traité fait avec Antiochus 1[er]. Il extermina une nouvelle bande de Gaulois restée au nord, et s'occupait de s'affermir dans ses États, lorsque Pyrrhus revint d'Italie où il avait étonné d'abord et battu les Romains, pénétré jusqu'à leur ville, conquis, puis abandonné la Sicile, perdu enfin une grande bataille. Il revenait non rassasié d'aventures, et se jeta, tête baissée, au plus épais des intrigues qui agitaient la Grèce. Tout à coup il parut en Macédoine, gagna la phalange et se rendit maître de presque tout le pays.

Mais avant d'en achever la conquête il se lança dans une autre entreprise. Il était appelé par Cléonyme, prétendant au trône de Sparte, et il voulait chasser Antigone des villes qu'il conservait dans le Péloponnèse. Il arriva en 273 sous les murs de Sparte, qui avait été fortifiée, pour résister à Cassandre et à Démétrius. Le roi Aréos était absent, en Crète. Les Lacédémoniens effrayés parlaient d'envoyer les femmes dans cette île, lorsqu'Archidamie, mère d'Acrotatos, et la plus riche héritière de Sparte, parut dans le sénat une épée à la main, et déclara que les femmes sauraient défendre la ville. Elles travail-

lèrent en effet à creuser un fossé du côté où manquaient les murs, et Pyrrhus fut repoussé. Quelques jours après, l'arrivée d'Aréos et d'un corps d'auxiliaires argiens l'obligea de lever le siége. Il voulut se venger sur Argos et y pénétra; mais Antigone et Aréos le suivaient de près, et il n'eut que le temps de sortir par une porte tandis qu'ils entraient par l'autre. Dans cette retraite, une tuile lancée par la main d'une vieille femme dont il venait de blesser le fils, l'atteignit et le tua.

La mort de Pyrrhus marque une période nouvelle dans l'apaisement de ce grand désordre soulevé de l'Adriatique à l'Indus, par la succession d'Alexandre. Elle assura le trône de Macédoine à Antigone Gonatas et à sa race. En vain Alexandre, fils de Pyrrhus, envahira encore la Macédoine (267); en vain une nouvelle bande de Gaulois attaquera ce pays; Antigone restera vainqueur, et la Macédoine, à peu près débarrassée de ses possessions asiatiques et de ses rêves de domination au delà des mers, se bornera à poursuivre le premier projet de Philippe, la domination sur la Grèce. L'expédition d'Alexandre et les rivalités de ses successeurs n'auront donc été qu'un glorieux, puis un sanglant intermède. La situation redevient à peu près ce qu'elle était un siècle plus tôt, en 359; seulement il y a de moins la génération patriote, fière et brave, que portait la Grèce avant Chéronée, et il y a de plus une corruption des mœurs, un affaissement des caractères, un épuisement de la grande vie politique et intellectuelle qui marquent une irremédiable décadence.

La soif de l'or a allumé partout une haine implacable entre les riches et les pauvres. On ne se dispute plus le pouvoir, mais la richesse; et tout changement politique est un bouleversement social. Polybe le dit : « Ils cherchent à se ravir ce qu'il possèdent[1]. » Une émeute populaire qui réussit n'amène nulle part la liberté, mais inévitablement une abolition des dettes avec un partage

des terres. Les tyrans n'ont pas tous été le reste impur de la domination macédoine; la démagogie victorieuse s'est laissé enchaîner pour mieux tenir sous ses pieds l'aristocratie vaincue. « Les rois, disait Aristote quelques années plus tôt, ont été établis pour défendre les grands contre le peuple; les tyrans pour protéger le peuple contre les grands[1]. » Mais la tyrannie porte ses fruits nécessaires. Avec elle, tout s'abaisse, tout décline. La peur produit la lâcheté et brise ce ressort qui fait tenir debout l'homme et le citoyen : le respect de soi-même et celui de la loi.

Il y a décadence jusque dans la tyrannie. Ceux qui avaient usurpé le pouvoir dans les cités avant les guerres médiques, sont quelques-uns des hommes les plus remarquables de la Grèce. Ceux qui s'en saisissent à la seconde époque, sont d'obscurs aventuriers dont l'histoire n'a même pas toujours gardé les noms. Cependant la Grèce rougira une fois encore de tant de honte, fera un dernier effort, et viendra mourir au moins sous l'épée d'un grand peuple.

1. . . .Ἵνα διάλλωνται τὰς ἀλλήλους οὐσίας., XVI, 21.

HUITIÈME PÉRIODE.

LA LIGUE ACHÉENNE.

(272-146.)

EFFORTS IMPUISSANTS POUR S'UNIR ET SE SAUVER[1].

CHAPITRE XXXII.

DEPUIS LA MORT DE PYRRHUS JUSQU'A L'ARRIVÉE DES ROMAINS EN GRÈCE (272-214).

Athènes, Sparte et Thèbes sont tombées; deux peuples jusqu'alors inconnus montent, à leur place, sur la scène laissée vide, mais rétrécie et embarrassée de décombres, les Achéens et les Étoliens.

La côte septentrionale du Péloponnèse est une bande de terre étroite, resserrée entre le golfe de Corinthe et la chaîne de montagnes qui encadre l'Arcadie du nord. Sa fertilité n'a rien de remarquable, excepté du côté de Sicyône. Ses cours d'eau, fort nombreux, descendent en droite ligne des montagnes à la côte. Le rivage, mieux découpé qu'à l'ouest du Péloponnèse, laisse pénétrer la mer au milieu des rochers qui le bordent. Mais quels

1. Polybe, Tite-Live, Diodore, Justin, Pausanias, Plutarque, *Vies d'Aratus, de Philopémen, d'Agis* et *de Cléomène;* Sainte-Croix, *Anciens gouvernements fédératifs.*

débouchés pouvait avoir le commerce de ses villes? Serait-ce l'Élide ou la pauvre Arcadie? Quels moyens de communication au milieu des montagnes? D'ailleurs Corinthe, bien mieux située, attira de bonne heure à elle tout le commerce de son golfe qui passa devant les villes achéennes sans y déposer ni la fortune, ni le luxe. Elles vivaient donc pauvres mais unies. Hérodote nous apprend que dès la plus haute antiquité les douze cités de l'Égialée formaient une confédération. C'était un pays ionien, et le mystérieux nombre douze s'y retrouve comme on voit. Si obscurité signifie bonheur, ces villes furent longtemps heureuses. Au milieu des sanglantes discordes de la Grèce, on remarqua sans doute l'état de calme et de paix qu'elles devaient à leur pauvreté, à la sagesse de leurs mœurs et de leurs institutions, puisque plusieurs cités de la Grande-Grèce, après le massacre des pythagoriciens, empruntèrent le gouvernement et les lois de l'Achaïe.

On ne peut féliciter l'Achaïe d'être restée étrangère à la lutte nationale contre les Perses. Elle eût aussi souhaité que Sparte et Athènes lui laissassent le repos qu'elle aimait. Elle en fut cruellement tirée par la guerre du Péloponnèse, qui ne souffrit pas de neutres. Patras se déclara pour Athènes; Pellène pour Sparte; l'influence dorienne s'étendit sur tout le reste. La confédération était déjà ébranlée. Elle le fut bien davantage, quand vinrent les rois de Macédoine qui parurent vouloir punir les Achéens d'avoir combattu contre eux, à Chéronée avec Athènes, à Mantinée, en 330, avec Sparte. Son affaiblissement fut tel, qu'elle ne put prendre part à la guerre Lamiaque. Les villes se séparèrent. Elles étaient réduites à dix, depuis qu'en 373 un tremblement de terre avait détruit Hélice, l'ancienne capitale, et qu'Olénos avait été abandonnée par ses habitants. Démétrius, Cassandre, Antigone Gonatas, mirent garnison dans quelques-unes, et livrèrent les autres à des tyrans; « car c'est de cet An-

tigone, dit Polybe, que sont venus tous les tyrans de la Grèce. »

Vers 281, les Achéens profitèrent des malheurs de la Macédoine pour s'affranchir et reconstituer leur ligue. « Les premières villes qui s'unirent, furent Dymes, Patras, Tritée et Phares. Cinq ans après, les Égéens chassèrent leur garnison macédonienne, et s'affilièrent à la confédération. Après eux, les Bouriens firent mourir leur tyran. Celui de Cérynée abdiqua volontairement. Léontion, Égire et Pellène complétèrent la réunion de toute l'Achaïe. Mais cette confédération était encore bien faible, lorsqu'Aratus y fit entrer la puissante ville de Sicyône. » (Polybe.)

Sicyône avait été autrefois gouvernée par l'aristocratie dorienne; la chute de ce parti amena de longs désordres, du milieu desquels sortirent des tyrans. Syciône réussit cependant à recouvrer son indépendance à la mort de l'un d'eux, Cléon, et remit alors le pouvoir aux mains de deux citoyens estimés, Timoclès et Clinias. Le premier étant mort, un certain Abantibas s'empara de la tyrannie, fit périr Clinias et chercha à faire subir le même sort à son fils Aratus, âgé de sept ans. L'enfant fut sauvé par la sœur même du tyran, et se réfugia à Argos, où les hôtes et les amis de son père le reçurent. Il y passa treize années, goûtant peu les philosophes, mais fort assidu aux exercices du gymnase. Il y excella et fut vainqueur dans les cinq combats du pentathle. Sa taille, son corps étaient athlétiques; mais l'athlète était aussi un prudent et avisé personnage, se plaisant, en politique comme à la guerre, aux embuscades, aux surprises; craignant le grand jour, les décisions rapides, et les voies droites de la guerre en rase campagne; brave soldat et médiocre général; grand citoyen et peut-être mauvais politique.

De bonne heure, Aratus médita l'affranchissement de sa patrie. Quand toutes ses mesures eurent été prises, il arriva que le tyran Nicoclès, qui régnait alors à Sicyône,

eut vent du complot et envoya à Argos des espions déguisés. Aratus, informé qu'ils étaient dans la ville, fit enlever à grand bruit, au marché, les mets délicats, les parfums, et louer des joueuses de flûte. Il organisa chez lui une fête et une orgie. Les espions revinrent à Sicyône, riant de la crédulité soupçonneuse du tyran. Ils n'avaient pas encore rendu compte de leur mission qu'Aratus partait d'Argos, et rejoignait des soldats qui l'attendaient à la tour de Polygnote. Il les conduit à Némée, leur découvre son projet, excite leur courage, et les mène droit à Sicyône, réglant sa marche sur celle de la lune, pour n'arriver aux murailles qu'après qu'elle serait couchée. Un Sicyonien échappé des prisons de Nicoclès l'avait instruit que, en un endroit, le mur était peu élevé, et que sa crête était de plain-pied avec l'intérieur de la ville. Mais de ce côté se trouvait la maison d'un jardinier, que des chiens vigilants gardaient. Un des siens, qu'il envoya pour s'en saisir, n'y réussit pas, et cet accident décourageait sa troupe; mais il promit de renoncer à l'entreprise, si les chiens devenaient trop importuns. Ils continuèrent d'avancer, précédés de ceux qui portaient les échelles; quand ils les appliquèrent aux murailles, les chiens aboyèrent avec force. Un autre danger survint. Les premiers montaient déjà, lorsque l'officier qui devait être relevé le matin passa au-dessus de leur tête, avec une clochette et beaucoup de torches allumées, suivi de soldats qui faisaient un grand bruit : les assaillants se tapirent comme ils étaient sur leurs échelles, et on ne les aperçut pas. La garde du matin, qui venait relever celle de la nuit, passa de même sans les voir. Aussitôt ils escaladèrent la muraille, se saisirent des deux côtés du chemin, et envoyèrent presser la marche d'Aratus.

Il y avait peu de distance du jardin à la muraille et à la tour, où un grand chien de chasse faisait le guet : cet animal n'avait pas reconnu l'approche des conjurés; mais les chiens du jardinier l'ayant comme provoqué, en

aboyant d'en bas, il répondit par un aboi sourd et obscur, et quand les premiers qui avaient franchi le mur passèrent devant la tour, il aboya de toute sa force. La sentinelle demanda au veneur, à haute voix, après qui son chien aboyait avec tant de fureur, et s'il n'y avait pas quelque chose de nouveau. Le veneur répondit que c'étaient les torches des gardes et le son de la clochette qui avaient irrité son chien. Cette réponse encouragea les soldats d'Aratus, ils ne doutèrent pas que le veneur, d'intelligence avec leur chef, n'eût voulu les cacher, et qu'un grand nombre d'habitants ne favorisât leur entreprise. Quand toute la troupe voulut monter, ils coururent un nouveau danger, les échelles pliaient; il fallut aller lentement les uns après les autres. Cependant l'heure pressait; déjà les coqs chantaient, et on allait voir arriver les gens de la campagne portant leurs provisions au marché.

« Dès qu'il y eut une quarantaine de soldats sur le mur, Aratus y monta, attendit encore quelques-uns de ceux qui étaient en bas, puis, courut au palais du tyran. Ses gardes passaient la nuit avec leurs armes; mais il les chargea si brusquement, qu'il les prit tous. Aussitôt il envoya presser les amis qu'il avait dans la ville de venir le joindre. Ils accoururent de tous côtés, comme le jour commençait à paraître, et le théâtre fut bientôt rempli d'une multitude considérable qui ne savait encore rien de ce qui s'était passé. Alors un héraut s'avança au milieu de la foule, et cria qu'Aratus, fils de Clinias, appelait les citoyens à la liberté. A la nouvelle de l'événement qu'ils attendaient depuis si longtemps, ils coururent au palais du tyran et y mirent le feu. Il n'y avait pas eu, dans toute l'affaire, un seul homme tué ou blessé. Aratus rappela ceux qui avaient été bannis par Nicoclès, au nombre de quatre-vingts, et ceux qui l'avaient été par les autres tyrans; ceux-là n'étaient pas moins de cinq-cents; ils avaient erré loin de leur patrie pendant près de cinquante ans; ils revinrent la plupart dans une extrême

misère, et se remirent en possession de leurs maisons, de leurs terres, et de tous les biens qu'ils avaient avant leur exil.... » (Plutarque.)

Ce récit montre tout un côté de la vie politique de la Grèce : une troupe de bannis rentrant par surprise dans sa patrie. Ce n'était pas chose rare ; seulement ces retours étaient suivis à l'ordinaire de spoliations et de désordres, causés par la réintégration des proscrits dans leurs biens : de sorte que de nouveaux proscrits quittaient la ville, pour y rentrer, eux aussi par force, à la première occasion favorable. Cette fois Aratus put obtenir de Ptolémée un présent de cent cinquante talents, qu'il employa à indemniser ceux qui se trouvaient lésés. Il prévint ainsi les haines et de nouveaux troubles (251).

De la part de Ptolémée, ce service était intéressé. L'Égyptien voyait avec dépit l'influence du roi de Macédoine en Grèce ; pour y entraver ses progrès et l'y tenir constamment occupé, il soutenait tous ceux qu'il croyait ennemis des Macédoniens. Aratus avait accepté avec empressement l'appui qui s'offrait de lui-même.

On n'était pas à une époque où il fût possible à une cité de vivre longtemps isolée et indépendante. Aratus vit qu'Antigone rôdait autour de Sicyône comme autour d'une proie. Ce prince s'était rendu maître d'Athènes, après une guerre ou plutôt un siége de six années, bravement soutenu encore par les Athéniens (263) ; il possédait Corinthe, Sicyône lui eût donc fort convenu. Pour la sauver, Aratus ne vit d'autre ressource que de l'incorporer à la ligue achéenne, faible alors sans doute, mais qui, par cette réunion, devenait respectable. Le territoire de Sicyône semblait la continuation de celui des Achéens : rien n'était donc plus naturel que cette alliance. Elle eut lieu sur le pied d'une égalité parfaite, quoique Sicyône fût plus puissante de beaucoup qu'aucune autre cité de la ligue ; mais en y accédant dans le but d'obtenir des secours, elle avait dû accepter et non faire les conditions.

Voici le résumé de la constitution de cette ligue. La souveraineté résidait dans l'assemblée générale, à laquelle tous les hommes âgés de trente ans étaient admis. Cette assemblée décidait de la paix et de la guerre, ratifiait ou rejetait les alliances, faisait les règlements de la confédération, nommait les magistrats supérieurs. Les suffrages y étaient comptés par ville, non par tête, de sorte que l'assemblée était une véritable assemblée représentative, à laquelle il n'était pas nécessaire que tous les citoyens de chaque ville assistassent, un petit nombre suffisant pour que la voix de leur ville ne fût pas perdue[1]. Mais ce petit nombre qui avait le loisir et les ressources pour se déplacer et aller voter au loin, c'étaient les riches, les citoyens aisés. De là le caractère conservateur et modéré de cette démocratie. Le lieu de réunion était, dans le principe, à Hélice; après la ruine de cette ville ce fut à Égion, dans un bois consacré à Jupiter, et près du sanctuaire de Cérès Panachéenne. Polybe néanmoins montre l'assemblée tenue aussi à Clitor, à Sicyône, à Corinthe, à Mégalopolis. Elle se réunissait deux fois l'an, au commencement de l'été et de l'hiver. Dans les cas graves et urgents, le magistrat suprême pouvait la convoquer. Elle ne délibérait jamais que sur les questions proposées par la majorité des magistrats. Chaque session durait trois jours.

Les pouvoirs permanents étaient un sénat dirigeant dont on ignore la composition, dont l'existence même a été révoquée en doute ; un conseil de dix *démiurges :* ces magistrats avaient été au nombre de douze avant la ruine d'Hélice et d'Olénos, et ce fait prouve qu'ils étaient, au moins dans l'origine, des représentants des villes, puisque

1. Cela explique le mot de Tite Live : *Principes Achæorum*, liv. XXXIII, ch. XXII, sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'hypothèse d'Helwing, que les députés étaient délégués par chaque ville. L'assemblée n'était pas une réunion de députés élus, puisque tout citoyen, âgé de trente ans, pouvait, dit Polybe, ch. XXIX, 9, 6, y venir voter; mais lorsqu'ils ne venaient qu'en petit nombre d'une ville, ils étaient véritablement les représentants de ceux de leurs concitoyens qui n'étaient pas venus.

leur nombre variait en même temps que celui de ces villes mêmes. Le magistrat suprême était le *stratége* : seul depuis quelques années, il y en avait eu deux auparavant. Il commandait les forces militaires, était dépositaire du sceau de la ligue, convoquait et présidait l'assemblée. Les démiurges lui étaient subordonnés. Les autres magistrats étaient l'hipparque, l'hypostratége (peut-être une seule magistrature sous deux noms différents), le secrétaire.

Quant à l'esprit qui animait cette ligue, Polybe le montre dans le passage suivant : « Dès le temps passé, bien des gens avaient tâché de persuader aux peuples du Péloponnèse de s'unir; mais, comme ils agissaient bien plus en vue de leur intérêt particulier que pour la liberté commune, la division durait toujours. Maintenant, au contraire, la concorde s'est si heureusement établie, qu'entre eux il y a non-seulement alliance et amitié, mais mêmes lois, mêmes poids, mêmes mesures, même monnaie, mêmes magistrats, mêmes sénateurs, mêmes juges. En un mot, à cela près que tous les peuples du Péloponnèse ne sont pas renfermés dans les mêmes murailles, tout le reste est parfaitement uniforme et égal.

« De quelle manière le nom des Achéens est-il devenu dominant dans le Péloponnèse? Ce n'est certainement point par l'étendue du pays, le nombre des villes, les richesses ou le courage des habitants : car les Achéens ne l'emportent par aucun de ces avantages sur les autres peuples. L'Arcadie et la Laconie sont plus grandes, mieux peuplées; et leurs habitants ne le cèdent à personne pour la valeur. D'où vient donc qu'aujourd'hui c'est un honneur pour les Arcadiens, pour Lacédémone et pour tout le Péloponnèse, d'avoir pris les lois des Achéens, et d'en porter le nom? Attribuer cela à la fortune, serait chose ridicule et folle. Il vaut mieux en chercher la cause, puisque, sans cause, il ne se fait rien de bon ni de mauvais. Or, cette cause, c'est, à mon sens, qu'il n'est point de république où l'égalité, la liberté, en un mot, une

parfaite démocratie, se trouvent avec moins de mélange que dans celle des Achéens. Entre les peuples du Péloponnèse dont elle est composée, il y en a qui d'abord se présentèrent d'eux-mêmes; d'autres en plus grand nombre eurent besoin qu'on leur fît voir l'intérêt qu'ils avaient d'y entrer; il fallut user de violence pour y attirer encore quelques autres qui, aussitôt après, furent bien aises d'y avoir été contraints. Car les anciens citoyens n'avaient aucun privilége sur ceux qui étaient associés nouvellement. Tout était égal pour les uns, comme pour les autres. Ainsi la république parvint où elle aspirait, par deux puissants moyens, je veux dire l'égalité et la douceur. C'est à ces deux choses que les Péloponnésiens doivent cette parfaite union, qui fait le bonheur dont nous voyons qu'ils jouissent présentement. »

Ainsi la Grèce trouvait à son dernier jour deux biens précieux qu'elle n'avait jamais eus : l'égalité et l'union entre les villes. C'était malheureusement trop tard. Il y avait égalité parce qu'il n'y avait plus de peuple fort; il y avait union parce qu'il n'y avait partout que faiblesse.

Une question dont Polybe ne donne pas la solution, non plus qu'aucun historien de l'antiquité, c'est celle des rapports qui existaient entre la confédération et ses membres. Les villes conservaient leur administration municipale et une certaine liberté d'action, pourvu que les intérêts généraux de la ligue ne se trouvassent pas engagés. Ce que dit Polybe de leur régime intérieur et uniforme, a soulevé aussi des objections. Chaque ville avait encore ses deux factions démocratique et aristocratique; et l'accession à la ligue achéenne était sans doute toujours précédée ou suivie, sans intervention directe des confédérés, du triomphe de l'un des deux partis. Ainsi, au temps de la lutte de Sparte et d'Athènes, une révolution intérieure dans un État faisait prévaloir l'alliance avec l'une ou l'autre cité, suivant le parti qui avait été vainqueur. Le caractère de la ligue achéenne et celui de

ses grands hommes, tous ennemis de la démagogie et des tyrans, deux puissances mauvaises qui se donnaient la main, fait penser que c'était la faction aristocratique qui inclinait plus volontiers vers les Achéens; l'autre cherchait au contraire assistance auprès des Étoliens[1].

Ceux-ci formaient une confédération à peu près pareille à la ligue achéenne. Leurs diverses peuplades ou villes avaient une assemblée commune, à laquelle probablement n'étaient admis que les hommes d'âge mûr. Cette assemblée, appelée *panétolicon*, se réunissait tous les ans à Thermos, à l'équinoxe d'automne, décidait alors de la paix ou de la guerre et nommait les magistrats. Outre cette assemblée annuelle, il y avait l'assemblée permanente des *apoclètes* ou députés, qui formaient un conseil semblable à celui des démiurges en Achaïe, mais plus nombreux. Le premier magistrat était le *stratége*, commandant des forces militaires. Après lui venaient l'*hipparque*, le *grammateus* ou secrétaire, etc. La ligue étolienne s'associait des villes fort éloignées, et leur laissait certainement une grande liberté d'action, mais dans quelle mesure? on l'ignore. Tous les droits, tous les devoirs n'étaient pas sans doute parfaitement déterminés; et parmi ces villes il y avait probablement, comme dans l'empire d'Athènes, bien des conditions différentes : des confédérés, des alliés, des sujets tributaires. Dans quelques-unes on voit une garnison et un gouverneur étoliens.

Les Étoliens étaient, comme les Achéens, un peuple neuf qui n'avait pas encore épuisé sa séve. Par leur position excentrique, vers la frontière occidentale de la Grèce, au sein des montagnes, dans le voisinage de tribus barbares, ils avaient gardé des mœurs rudes et des habitudes de brigandage, qui dans le reste de la Grèce avaient cessé depuis des siècles. Ils faisaient de fréquentes

1. A Opunte, en 197, le peuple appelle les Étoliens; les riches les chassent. Tite-Live, XXXII, 32; à Cios, en Bithynie, le peuple domine et la ville est sous l'influence des Étoliens. Polyb., XV, 21-23.

incursions, pirataient sur terre, comme sur mer. Une inscription mentionne l'existence chez eux d'un tribunal des prises. A l'époque où la lutte avec les Achéens leur fit désirer d'accroître leur ligue, le pillage fut souvent, pour eux, un moyen de forcer les villes à se jeter dans leur alliance. C'est ainsi que Lysimachie sur l'Hellespont, Cios sur la côte orientale de la Propontide, et Téos furent amenées à solliciter leur admission.

Avant d'être délivrée par Aratus, Sicyône avait été menacée par les Étoliens. Devenu en 246 stratége des Achéens à l'âge de vingt-six ans, il tourna aussitôt contre eux les armes de la ligue, fit une incursion sur leurs terres, puis marcha au secours des Béotiens, qu'ils attaquaient. Il arriva trop tard : les Béotiens venaient d'être vaincus à Chéronée. « Abattus par cette défaite, dit Polybe, ils n'osèrent plus, depuis ce temps, rien entreprendre pour recouvrer leur première puissance, ni se joindre, par décret public, aux autres Grecs, dans quelque expédition qu'on leur proposât. Ils ne pensèrent plus qu'à boire et à manger; et ils le firent avec tant d'excès, qu'ils devinrent sans courage et sans force[1]. »

Cet avilissement des Béotiens livrait la Grèce centrale aux ennemis de la ligue achéenne. Il était à craindre qu'ils ne pénétrassent maintenant dans le Péloponnèse. Depuis 244, Antigone en possédait la clef, et il s'était allié aux Étoliens. Aratus, stratége pour la seconde fois en 243, s'empara de l'acrocorinthe par un coup de main semblable à celui qui lui avait livré Sicyône, rendit aux Corinthiens les clefs de leur ville qu'ils n'avaient pas eues depuis le temps de Philippe, et les fit entrer dans la ligue, ainsi que Mégare, Trézène et Épidaure. Pour détacher les Athéniens d'Antigone; il leur renvoya, sans rançon, quelques-uns de leurs concitoyens, ses prisonniers. Antigone avait réussi à jeter contre lui des soup-

1. XX, 4.

çons dans l'esprit du roi d'Égypte, il les dissipa, et décida les Achéens à nommer Ptolémée généralissime sur terre et sur mer. Le roi serait forcé de faire honneur à son titre en fournissant quelque utile assistance, et son éloignement enlevait à ce protectorat tout danger. Aratus en effet resta le vrai chef de la ligue. « Comme la loi ne permettait pas de l'élire stratége tous les ans, on le nommait à cette charge de deux années l'une : mais par l'influence qu'il exerçait, il était réellement perpétué dans le gouvernement. »

Il continua sa guerre contre les tyrans et la démagogie. Ces tyrans avaient excité contre eux une telle haine que le sage et modéré Polybe écrivait : « Leur nom seul comprend tous les crimes dont la nature humaine est capable. » Il osait même dire : « Le meurtre d'un tyran est un titre de gloire[1]. » Argos en avait un alors, Aristippos, vrai type de la tyrannie soupçonneuse. Cet homme entouré, le jour, de ses satellites, s'enfermait, la nuit venue, dans une chambre haute, où il montait par une échelle qui était aussitôt retirée, et où il entrait par une trappe sur laquelle il plaçait sa couche. On comprend ce qu'un homme vivant ainsi, dans les soupçons et la crainte, devait avoir de cruauté. Telle était cependant l'apathique indifférence des Argiens, qu'ils ne faisaient rien pour secouer cette tyrannie. Aratus renouvela contre Aristippos les tentatives qu'il avait déjà faites contre Aristomachos, son prédécesseur. Par surprise, il monta jusque sur les murs d'Argos : la moindre assistance des habitants lui eût donné la victoire. Ils laissèrent le tyran assaillir de tous côtés les Achéens, comme s'ils eussent assisté, spectateurs désintéressés, aux jeux néméens et fussent juges du combat. Cet échec décida Aratus à livrer ba-

1. II, 59 et 56. En un autre endroit, VII, 8, il s'étonne grandement que Hiéron à Syracuse ait acquis le pouvoir sans bannir ni égorger aucun citoyen : « De tout ce qu'on peut voir, c'est, dit-il, la chose la plus étonnante. » Cf. le *Hiéron, sive De rege*, de Xénophon.

taille hors des murs, mais il perdait en rase campagne son assurance, et fut deux fois vaincu. Pourtant dans une troisième rencontre il battit et tua Aristippos. Malheureusement la mort du tyran n'entraîna pas sur-le-champ la chute de la tyrannie; il eut un successeur, Aristomachos le jeune.

Ce qu'il tentait à Argos, Aratus se proposait de l'exécuter partout. Il rendait la vie si difficile aux tyrans qu'un d'eux, Lydiadès, maître de Mégalopolis, aima mieux abdiquer plutôt que de vivre dans ces continuelles alarmes. Il invita Aratus à venir le trouver, déposa devant lui le pouvoir, et fit entrer Mégalopolis dans la ligue des Achéens, qui, pour le dédommager de ce sacrifice, le nommèrent stratége. Peu s'en fallut qu'ils n'eussent à s'en repentir. Lydiadès apporta dans la ligue une ambition fâcheuse; il se mit en opposition avec Aratus, et poussa sans utilité à une rupture avec Sparte, qui pourtant fut vaincue dans une nouvelle bataille de Mantinée (243). Pendant six ans, ils alternèrent dans le commandement : ce ne fut qu'au bout de ce temps qu'on reconnut tout ce qu'il y avait de personnel dans ses vues, et qu'Aratus reprit un ascendant décisif.

Rien n'était plus sage que de ménager Sparte. On le vit bien lorsque les Étoliens, en 238, se présentèrent à l'isthme de Corinthe. Agis vint avec des troupes lacédémoniennes se joindre aux Achéens. Il voulait livrer bataille, Aratus s'y opposa; le roi irrité se retira, et les Étoliens eurent les passages libres. Aratus répara du moins glorieusement sa faute, en leur tuant dans une surprise sept cents hommes.

Antigone Gonatas était mort en 239, laissant le trône à son fils Démétrius II. Le nouveau prince, maître de l'Attique et de la Phocide, voulait avoir encore la Béotie, qui séparait ces deux provinces. Il l'enleva aux Étoliens, et les rejeta ainsi dans le parti des Achéens. Ce moment fut peut-être le plus brillant de la ligue. Alliée de Sparte

et de l'Étolie, accrue de Corinthe et de Mégalopolis, soustraite à toute influence dangereuse, elle devenait le centre autour duquel se groupaient les ennemis de la Macédoine. Ses progrès continuèrent. Malgré les efforts de Démétrius, Aristomachos II fut réduit à imiter Lydiadès. Moyennant cinquante talents, il fit entrer Argos dans la ligue. En récompense, on l'élut stratége l'année suivante. Xénon, tyran d'Hermione; Cléonymos, tyran de Phlionte, firent de même. La mort de Démétrius, en 233, est marquée par Polybe comme le moment où tous les petits chefs du Péloponnèse, privés de leur protecteur, tombèrent. La plupart des villes arcadiennes entrèrent alors dans la ligue. Enfin Athènes chassa, avec l'assistance d'Aratus, sa garnison macédonienne, et Égine se fit recevoir membre de la confédération. Les discordes qui agitaient la Macédoine sous la régence d'Antigone Dôson, frère de Démétrius et tuteur de son neveu Philippe qu'il dépouilla, les défections qu'il eut à combattre sur toutes ses frontières, ses entreprises hors de la Grèce, jusqu'en Carie, laissèrent prédominer quelque temps l'influence achéenne, à peu près sans contre-poids.

Ainsi, l'an 229, les Achéens comptaient comme alliés ou comme membres de leur ligue[1], dans la Grèce centrale, l'Attique, Mégare et l'Étolie; dans le Péloponnèse, Sparte, Corinthe, Sicyône, Argos et la plus grande partie de l'Arcadie. Cette concentration des forces de la Grèce, ce progrès vers une union volontaire de la plupart des cités, étaient nécessaires pour sauver l'indépendance toujours menacée par la Macédoine; mais combien plus encore pour faire face à l'orage qui déjà se formait à l'Occident! Cette même année (229), les Romains, sous de frivoles prétextes, mettaient le pied en Illyrie. Si les

1. On a souvent confondu à tort ces deux conditions fort différentes. Ainsi, Athènes, les Étoliens et Sparte, étaient alliés, non membres de la ligue. De là les conséquences forcées qu'on a tirées sur la puissance des Achéens.

Grecs avaient pu lire dans l'avenir, par quels efforts n'auraient-ils pas maintenu la concorde qui semblait s'établir! Loin de là, ce fut en ce moment qu'ils se divisèrent à jamais.

Il eût été salutaire pour la Grèce qu'à cette époque la vie eût été éteinte partout, excepté dans la ligue. Sous cette nouvelle forme politique se fût alors abritée toute la nationalité hellénique moins la Macédoine. Mais les Étoliens vivaient encore, et Sparte un instant ressuscita.

La constitution de Lycurgue n'était plus qu'un souvenir. Cet édifice artificiel, qu'il avait élevé par une combinaison si savante et si rigoureuse, s'était écroulé pièce à pièce. Il lui avait donné pour base l'égalité des fortunes par suite du partage des terres en un nombre fixe de lots. Le nombre des lots déterminait aussi le chiffre immuable des citoyens. Or, il était arrivé que la population avait diminué comme les héritages, d'où était résultée une altération profonde de la constitution. Les batailles avaient moissonné la plus grande partie des Spartiates[1], et, faute d'une loi de succession suffisamment prévoyante, les lots qui se trouvaient vacants par l'extinction des familles étaient allés grossir la fortune des riches, plutôt que soulager la misère des pauvres. Cette désorganisation de la propriété fut hâtée par la loi de l'éphore Épitadéos qui, violant ouvertement le principe de la constitution, permit aux chefs de famille de disposer librement de leur patrimoine. Dès ce moment, les riches et les femmes attirèrent à eux les fortunes, qui n'étaient plus assujetties même à la transmission en ligne directe. Aussi, sur sept cents Spartiates qui existaient encore au temps d'Agis, à peine cent possédaient de la terre. Dès le temps d'Aristote, les deux tiers du territoire étaient aux mains des femmes.

La foule n'ayant plus de quoi remplir les obligations

1. Et aussi la loi sur l'exposition des enfants, l'usage τρεῖς ἄνδρας ἔχειν γυναῖκα καὶ τέτταρας. (Polyb. XII, 6) et le *creticus amor*.

auxquelles étaient attachés les droits politiques, ne prenait part à aucune affaire. De là, il résultait que le gouvernement tout entier fût aux mains de ceux qui avaient conservé leur patrimoine. Cette dégradation avait deux fâcheuses conséquences : les pauvres, objets de mépris, étaient en campagne de fort mauvais soldats, et dans la ville des conspirateurs épiant sans cesse l'occasion de bouleverser l'État. Les mœurs, on le pense bien, n'étaient plus les mêmes. Le roi Aréos et son fils Acrotatos introduisirent ouvertement à Sparte le luxe énervant des cours orientales. Sparte ne fut plus Sparte, mais une ville comme beaucoup d'autres, molle, oisive et corrompue, mélange odieux d'extrême richesse et d'extrême misère. Platon prétend qu'elle renfermait plus d'or et d'argent que la Grèce tout entière[1]. Aussi tout s'y vendait, les charges comme les magistrats[2].

Elle se distinguait pourtant par une certaine tradition héroïque et guerrière qui la sauva plus d'une fois, de Démétrius, par exemple, et de Pyrrhus, et qui se manifestait même à l'extérieur par les expéditions de Cléonymos dans la Grande-Grèce, en faveur des Tarentins, d'Aréos en Crète, en Étolie, et contre les Macédoniens, de Xanthippe en Afrique, au secours de Carthage; et cela, chose étrange, dans le temps même qu'elle se laissait enlever, sur son propre territoire, 50 000 esclaves par les Étoliens; double indice d'un esprit militaire redoutable encore, mais aussi de la ruine du sentiment national. On allait volontiers gagner de l'or en aventurier, au service étranger; on délaissait la patrie.

Agis IV, monté en 244 sur le trône des Eurypontides, à l'âge de 20 ans, résolut de régénérer Sparte, en la ramenant aux institutions et aux mœurs de Lycurgue. Il fallait commencer par refaire le partage des terres : c'était

1. *In Alcyb.* I. Frappé aussi de la dépravation des mœurs de Sparte, il en accusait les femmes. (*Leg.* I.)
2. Arist. *Pol.* II, 18; Polyb. IV, 9.

rencontrer, dès le premier pas, la question la plus périlleuse, car il s'agissait de déposséder les riches au profit des pauvres. La plupart des riches, les vieillards, habitués au luxe et ennemis de toute innovation, les femmes, effrayées au souvenir seul de la vie sévère que leur imposait Lycurgue, formaient le parti opposé à la réforme : à sa tête se plaçait le roi Léonidas, collègue d'Agis, qui avait passé une partie de sa vie dans les cours asiatiques, et enseigné à ses concitoyens de nouvelles délicatesses. Pour Agis étaient les pauvres, les ambitieux ; mais aussi, en général, les jeunes gens et tous les cœurs généreux qui voulaient le bien de la patrie et que tentait la vertu. Il gagna à ses idées sa mère Agésistrate et son aïeule Archidamie, les deux femmes les plus riches de la ville. Lui-même, élevé par elles dans le luxe, possédait de vastes propriétés et un trésor de 600 talents. Il renonça à ses habitudes, prit le vêtement sévère des anciens Spartiates, et déclara qu'il mettait ses biens en commun. Sa mère et son aïeule s'associèrent à ce noble esprit de sacrifice.

Le plan de réformes proposé par Agis était celui-ci : Abolition des dettes ; partage de la Laconie tout entière en 19 500 lots, dont 15 000 pour les Laconiens en état de porter les armes, et 4500 pour les Spartiates ; formation d'un corps de 4500 citoyens par l'adjonction aux 700 d'un nombre suffisant de voisins ou d'étrangers qui auraient reçu une éducation libérale, seraient jeunes encore et bien conformés ; enfin rétablissement de la discipline de Lycurgue. Pour faire passer ce plan, il essaya d'abord les voies légales et le présenta au sénat. Léonidas objecta que Lycurgue n'avait rien fait de semblable, qu'il n'avait ni aboli les dettes, ni admis des étrangers au nombre des Spartiates. Agis répliqua que si le législateur vénéré n'avait pas aboli les dettes, il n'avait pas permis non plus d'en contracter, puisqu'il avait supprimé l'argent ; que Léonidas avait mauvaise grâce à se montrer si exclu-

sif à l'égard des étrangers, lui qui avait épousé une Asiatique. Le projet fut rejeté, mais à une voix seulement de majorité. Il fallut recourir à d'autres moyens. Les trois principaux personnages du parti d'Agis étaient Agésilas, son oncle maternel, habile orateur; Lysandre, descendant du vainqueur d'Athènes, et doué de qualités semblables à celles de son ancêtre; enfin Mandroclidas, Spartiate renommé pour sa dextérité. Il fut convenu entre eux qu'on se débarrasserait d'abord de Léonidas. Agis avait eu soin de faire admettre Lysandre au nombre des éphores de l'année. En cette qualité Lysandre rappela une ancienne loi qui défendait à un Héraclide d'épouser une étrangère, et même lui imputait à crime capital de résider hors de la Laconie, comme l'avait fait Léonidas. Pour ce double grief, il le fit déposer et remplacer par son gendre Cléombrote.

L'année suivante, l'éphorat échappa à Agis. Ses ennemis en remplirent toutes les places et accusèrent Lysandre de mesures illégales. Agis se décida à agir révolutionnairement; il reprocha aux éphores d'excéder de beaucoup leurs primitives attributions qui se bornaient à intervenir quand les rois n'étaient pas d'accord, les chassa et mit à leur place de nouveaux éphores parmi lesquels Agésilas. Les jeunes gens furent armés, les prisonniers délivrés et Agis se trouva maître absolu, sans qu'il eût coulé une goutte de sang. C'était le moment d'exécuter les réformes. Malheureusement parmi les trois conseillers d'Agis, il y en avait un qui ne travaillait que pour lui-même. Agésilas avait à la fois beaucoup de terres et beaucoup de dettes. Il voulait bien être débarrassé des unes, mais il entendait garder les autres; par de spécieuses raisons, il persuada à Agis de commencer par l'abolition des dettes, et tous les titres de créances, mis en tas sur la place publique, furent brûlés en présence de la foule. Agésilas déclarait, dans sa joie, qu'il n'avait jamais vu feu plus clair, ni plus pur. Quand vint ensuite

la question du partage des terres, il trouva des expédients pour différer l'exécution. Les choses traînèrent ainsi jusqu'au moment où les Achéens attaqués par les Étoliens, en 238, appelèrent les Spartiates à leur secours. Agis se rendit sur l'isthme. Tandis qu'il allait faire admirer à tous les pays qu'il traversait sa simplicité, son courage, la discipline de ses soldats, Agésilas discréditait le parti par ses désordres et sa scandaleuse tyrannie. La foule pauvre, qui avait tout espéré des réformes, crut qu'Agis l'avait trompée; les partisans de Léonidas reprirent le dessus, et Agis ne revint que pour être témoin d'une révolution qui rétablissait son rival. Il se réfugia ainsi que Cléombrote dans un temple; Cléombrote fut sauvé par sa femme, fille de Léonidas; mais Agis, attiré traîtreusement hors du sanctuaire, et traduit devant un tribunal exceptionnel, se fit condamner à mort en refusant de désavouer sa généreuse tentative. Traîné en prison, il y fut étranglé et l'on fit subir le même supplice, sur son cadavre, à sa mère et à son aïeule.

Cet acte de cruauté fut suivi d'une période de terreur, pendant laquelle, pour la première fois, il n'y eut à Sparte qu'un roi, Léonidas. Mais du sein même de sa famille sortit un ennemi. L'âme d'Agis sembla entrer dans sa maison avec Agiatis, l'épouse de ce malheureux prince, que Léonidas avait épargnée à cause de sa grande fortune et qu'il donna pour femme à son jeune fils Cléomène.

Cléomène avait l'esprit ardent, et était à cet âge où l'on veut tout avec emportement, le mal, si une nature mauvaise vous y pousse, le bien, si une main chère ou respectée vous le montre. Il écoutait d'une oreille avide les récits qu'Agiatis lui faisait des desseins et des vertus de son premier époux. Il s'enflammait à ces paroles, et se sentait saisi d'indignation, quand il voyait comment et pourquoi le jeune martyr était tombé, et la tyrannie oligarchique dont la victoire de son père avait été le signal, et la corruption des grands, leur mollesse,

leur mépris des vieilles institutions, leur oubli de toute vertu, de tout patriotisme. Un philosophe stoïcien, Sphéros d'Olbia, disciple de ce Cléanthe, le dernier des grands hommes d'Athènes[1], s'était alors établi à Sparte, où il paraît que la philosophie avait pénétré, avec les mœurs nouvelles. Cléomène suivit ses leçons. Il puisa, sans doute, dans les enseignements austères de l'école du devoir, de nouveaux encouragements pour les pensées qu'il roulait déjà dans son esprit, peut-être aussi cette hâte du bien, cette violence de vertu, si j'ose dire, et cet oubli des conditions réelles de l'homme et de la société qui caractérisent la noble doctrine de Zénon. Le stoïcisme comprend mal l'homme, Cléomène comprit mal son temps, et son impatience du bien le porta à des mesures violentes et coupables qui détruisirent tout[2]. Devenu roi en 236, Cléomène reprit les projets d'Agis, mais avec la pensée qu'une réforme aussi hostile à des intérêts puissants, ne réussirait que le jour où il aurait une armée pour l'imposer. Et pour avoir cette armée à lui, il lui fallait une guerre, des succès, de la gloire. Agis avait voulu réformer l'État afin de refaire l'armée et la puissance de Sparte; Cléomène prit la même route, mais par l'autre bout. Il se proposa de relever l'empire pour corriger ensuite la constitution. Si l'on pouvait rapprocher Sparte de Rome, et un faux héros d'un grand homme, nous dirions qu'Agis fit comme les Gracques et périt comme eux, tandis que Cléomène tenta ce qui réussit si bien à César et fut sur le point, lui aussi, de réussir.

Mais cette guerre glorieuse dont Cléomène avait besoin, il ne pouvait la trouver que dans une tentative pour rendre à Lacédémone son antique suprématie, et cette tentative le conduisait forcément à une lutte contre la

1. Il y vécut, s'il n'y prit pas naissance,
2. Par exemple le meurtre des éphores et celui d'un prétendant au trône, Archidamos, que Polybe lui reproche, liv. V, ch. XXXVII.

ligue achéenne: nécessité fatale! car cette rivalité allait détruire la dernière espérance de la Grèce.

Les Étoliens poussèrent à cette rupture. Rassurés du côté de la Macédoine par les troubles qui avaient suivi la mort de Démétrius, ils s'étaient sentis pris de jalousie à la vue des rapides progrès des Achéens. Trois villes arcadiennes, Tégée, Orchomène et Mantinée, précédemment associées à leur confédération, s'en détachèrent pour s'unir à Sparte. Loin de s'offenser de cette défection, les Étoliens la confirmèrent. Ils y voyaient l'occasion d'un conflit inévitable entre Sparte et les Achéens. Sparte avait bien d'ailleurs quelques griefs qu'on pouvait mettre en avant. Mégalopolis, la forteresse armée par Épaminondas contre la Laconie, avait été admise dans la ligue, et l'on a vu que Lydiadès y avait apporté des sentiments hostiles à Lacédémone. Bien qu'Aratus eût empêché ces sentiments ennemis de prévaloir, Sparte pouvait se croire menacée; d'ailleurs on crut, ou voulut croire, qu'Aratus méditait une surprise sur Tégée et Orchomène. Pour conjurer ce spécieux péril, Cléomène vint relever, sur le territoire mégalopolitain, un fort qui commandait une des entrées de la Laconie.

L'assemblée des Achéens rompit aussitôt avec Sparte et avec l'Étolie. « Il leur parut beau, dit Polybe, de ne devoir la défense de leurs villes et de leur pays qu'à eux-mêmes, et de n'implorer le secours de personne. » Aristomachos, alors stratége, entra en campagne avec vingt et un mille hommes, et attaqua l'Arcadie spartiate, que le roi, envoyé par les éphores, vint défendre avec cinq mille soldats (227). Cléomène se montra général énergique et habile. Il battit honteusement les Achéens, et fut, l'année suivante, vainqueur, près du mont Lycée, d'Aratus lui-même qui prit la fuite, et, près de Mégalopolis, de Lydiadès qui périt. Il avait eu soin d'emmener de Sparte ceux qui lui étaient le plus hostiles; après les avoir à dessein fatigués par des marches nombreuses, il leur accorda un

repos qu'ils réclamaient à grands cris. A cet instant, il les quitta comme pour courir à une autre entreprise, et, avec ses mercenaires, marcha sur Sparte, où il surprit les éphores qu'il égorgea. Un d'eux, laissé pour mort, put se réfugier dans un sanctuaire, et fut ensuite banni avec quatre-vingts des partisans de l'oligarchie. Il mit en commun tous les biens, à commencer par les siens et ceux de son beau-père et de ses amis. Il compléta le nombre des citoyens, en appelant les habitants des pays voisins, dont il forma un corps de cinq mille fantassins armés de longues piques à deux mains, au lieu de javelines. Il leur partagea toutes les terres, et réserva des portions même pour les bannis, qu'il promit de rappeler dès que les circonstances le permettraient, mêlant ainsi la justice et l'humanité à l'extrême énergie de ses mesures. Il remit en vigueur, d'après les lois de Lycurgue, la discipline, l'éducation, les repas publics, les exercices et les autres usages, donnant lui-même l'exemple. La royauté fut aussi rétablie dans ses droits primitifs, usurpés par les éphores; et, pour se conformer fidèlement à l'ancienne constitution, il donna un second roi à Sparte; seulement, au lieu de choisir un Proclide, il mit sur le trône son frère Euclidas. Il substitua aussi au Sénat des magistrats appelés *patronomes* (225).

Cléomène est représenté comme un ambitieux. Certainement il le fut; mais il eut cette ambition élevée qui veut le pouvoir, non pour les richesses ou les plaisirs qu'il donne, mais pour les grandes choses qu'il permet de faire. Avant tout, Cléomène voulait régénérer l'État. Au point de vue spartiate, nulle entreprise plus grande et plus belle ne pouvait être accomplie. Par malheur, ce point de vue n'était pas assez large. Sparte, depuis trop longtemps étrangère aux affaires générales de la Grèce, ne comprit pas que l'intérêt grec devait désormais, pour le salut de tous, l'emporter sur l'intérêt lacédémonien. A des temps nouveaux il fallait une organisation nouvelle :

c'était un devoir de se faire Achéen. Avec la Macédoine toujours suspendue sur la tête de la Grèce, entre l'Asie appartenant aux Séleucides, et l'Italie réunie sous les Romains, il n'y avait, pour les Grecs dégénérés, de salut que dans l'union. Trois puissances voulaient se faire centre : l'Étolie, qui ne menait à rien, et ne pouvait rien fonder; Sparte, qui voulait des sujets; la ligue achéenne, qui ne demandait que des concitoyens. C'est la ligue, qui offrait, pour la solution du problème, les conditions les meilleures. Devait-elle consentir, si elle n'était pas pour le moment la plus forte, à aller se perdre dans le nouvel État spartiate? On le dit; mais on oublie le caractère que Sparte venait de prendre, celui d'une cité révolutionnaire, où toutes les passions du pauvre contre le riche avaient été déchaînées et satisfaites : exemple contagieux qui gagnait les cités voisines. Dans tout le Péloponnèse, les pauvres attendaient de Cléomène l'abolition des dettes et un partage des terres, c'est-à-dire le bouleversement social. Aratus et les Achéens se rejetèrent, d'effroi, dans les bras de la Macédoine, et lui demandèrent de les aider à éteindre ce volcan, qui menaçait de répandre tout autour de lui ses ravages. Il n'y eut pas jalousie d'Aratus contre Cléomène, mais terreur d'une société paisible, en face d'une révolution radicale qui, à Sparte, était nécessaire, partant légitime[1], mais qui ne l'était point dans les cités constituées d'après d'autres principes.

Cléomène avait hâte de montrer la force que Sparte venait de recouvrer; il entra en Arcadie, détacha Mantinée de la ligue, battit les Achéens à Hécatombéon, dans l'Achaïe même (224), et l'année suivante s'empara d'Argos et de toute l'Argolide. A Corinthe, à Sicyône, les pauvres s'agitèrent. Aratus y courut; dans la première de ces villes, il ordonna plusieurs exécutions;

1. J'excepte, bien entendu, de cette légitimité l'emploi des moyens, tels que le meurtre des éphores.

dans l'autre, il faillit être tué. Corinthe se donna à Cléomène, qui bloqua aussitôt la citadelle. Aratus appela Antigone. Le roi de Macédoine fut déclaré généralissime des troupes de terre et de mer de la ligue, avec un pouvoir absolu; encore ne voulut-il accepter cette charge qu'à condition qu'on lui donnerait, pour salaire, la citadelle de Corinthe : imitant en cela le chasseur d'Ésope, qui brida le cheval avant de le monter.

A l'approche d'Antigone, Cléomène se posta sur l'isthme. Entre l'acrocorinthe et la mer, il fit tracer un fossé pour fermer le passage aux Macédoniens; mais sur ses derrières, les grands, qu'il n'avait point bannis, soulevèrent Argos. La perte de cette ville l'obligea à quitter ses positions; et Antigone, trouvant le passage libre, entra à Corinthe. Il y mit garnison, et pénétra dans l'Arcadie, où il prit Tégée, Orchomène et Mantinée, que les Achéens saccagèrent de fond en comble.

Tandis qu'Antigone se retirait à Égine pour y passer l'hiver, Cléomène, sans tenir compte de la saison, rentrait en campagne. Il surprit Mégalopolis, mais n'en eut que les murailles, grâce à Philopœmen dont nous rencontrons le nom alors pour la première fois; par sa résistance désespérée dans les rues et les maisons, il donna le temps aux femmes, aux enfants, aux habitants désarmés, de fuir jusqu'à Messène, où lui-même se retira avec les hommes valides. Cléomène les rappela vainement dans leur ville et dans son alliance; il se vengea sur les murailles et les édifices qu'il fit détruire. Les Achéens, à ce moment, tenaient conseil à Ægion, Aratus paraît : on l'interroge; il fond en larmes et se couvre le visage de sa chlamyde; on le presse; il parle enfin : « Mégalopolis, dit-il, vient d'être détruite par Cléomène. »

Grâce à Philopœmen, le désastre se trouva moins funeste qu'on ne l'avait cru d'abord. Si la grande ville était en ruines, les Mégapolitains étaient en armes et altérés de vengeance. Ils allaient en être rassasiés.

Pour soutenir cette lutte redoutable, Cléomène avait été forcé de recourir aux dernières ressources. Il affranchissait les hilotes, il sollicitait Ptolémée, qui, depuis le rapprochement d'Antigone et des Achéens, était devenu favorable à Sparte; et il lui livrait en otage sa famille pour des secours qu'il n'obtint pas, ou qui furent peu de chose. Il ne réussit pourtant qu'à réunir environ vingt mille hommes pour la campagne décisive qui allait s'ouvrir, tandis qu'Antigone en put rassembler près de trente mille, parmi lesquels, outre la phalange de dix mille Macédoniens, beaucoup d'alliés et de mercenaires de tous pays, Achéens, Mégalopolitains, Béotiens, Épirotes, Acarnanes, Illyriens, Agrianes, Gaulois. Cette armée se dirigea vers les monts Éva et Olympe, au nord-est de la Laconie, sur les bords du fleuve Œnos. Là se trouvait, entre les deux montagnes, un chemin qui conduisait, par Sellasie, à Sparte. Cléomène avait fait fortifier tous les passages par des fossés et des abatis d'arbres; mais, prévoyant que les ennemis arriveraient par celui-là, il s'y était établi avec son armée. Euclidas, son frère, se posta sur l'Éva, et lui-même couvrit les pentes de l'Olympe. Ses positions étaient formidables. Antigone hésita quelques jours à attaquer; il s'y décida enfin. L'action fut longue et sanglante. Des deux côtés les généraux étaient habiles et les soldats pleins de courage. Deux mouvements furent décisifs en faveur des Macédoniens. Les troupes envoyées contre Euclidas étaient repoussées en désordre, lorsqu'une charge exécutée par le jeune Philopœmen, malgré l'ordre de ses chefs, rompit les Lacédémoniens. Sur le mont Olympe, Cléomène résistait à tous les assauts; mais Antigone doubla sa phalange, qui s'avança piques baissées, et renversa tout devant elle. Tel est le récit de Polybe. Plutarque parle de la trahison d'un officier spartiate. Un grand nombre de soldats de Cléomène se firent tuer sur ce dernier et glorieux champ de bataille de la vieille Lacédémone. Quand tout fut désespéré, le roi prit

la fuite. Il arriva à Sparte, accompagné seulement de quelques cavaliers. Il refusa même de s'y asseoir et d'apaiser sa soif. Le bras appuyé contre une colonne, et la tête penchée, il demeura quelque temps immobile et perdu dans ses tristes réflexions. L'énergie reprit bientôt le dessus, il partit avec ses amis, gagna rapidement Gythion et de là se rendit en Égypte, sur un vaisseau préparé d'avance.

Ptolémée Évergète subit d'abord l'ascendant de cette forte nature. Il promit des secours au Spartiate, et lui fit une pension annuelle. Mais à Évergète succéda son fils, Philopator, prince misérable, ivrogne, dissolu, qui laissa le gouvernement aux femmes. Cependant en Grèce tout changeait de face. Après être entré à Lacédémone, où il s'était empressé de rétablir les éphores, de ressusciter les abus et toutes les causes de faiblesse et de ruine, Antigone s'était rendu en Macédoine pour repousser une attaque des Illyriens. Il avait été vainqueur de ces barbares, mais il était mort d'une hémorragie : les cris qu'il avait poussés dans le combat lui ayant fait rompre une veine dans la gorge. Il laissait le trône à son neveu, Philippe III, âgé de dix-sept ans. Le champ était donc libre. Cléomène songea à rentrer dans sa patrie. Il avait conservé, au milieu de la corruption de l'Égypte, les mœurs austères d'un Spartiate des anciens jours. Cette conduite, reproche vivant pour le prince et ses courtisans, l'avait rendu odieux ; on eut peu de peine à persuader au soupçonneux Philopator que l'exilé voulait faire une tentative sur Cyrène. On l'enferma avec treize de ses amis dans une vaste maison isolée, où on les garda comme les Turcs ont gardé Charles XII à Bender. Cléomène, qui a plus d'une analogie avec ce roi aventurier, fit comme lui : ne pouvant supporter la captivité, il trompa ses gardiens et sortit armé, avec ses compagnons. Ils se répandirent dans Alexandrie, en poussant le cri de *liberté!* Ce peuple hébété applaudit et ne bou-

gea point. Les Spartiates tuèrent le gouverneur de la ville et un autre courtisan : mais ils furent enveloppés et se donnèrent la mort pour n'être pas pris vivants. Le corps de Cléomène fut écorché et mis en croix. Plus tard on rendit à ses restes des honneurs expiatoires, et les Alexandrins le vénérèrent comme un héros.

Ainsi périt le dernier des Spartiates, entraînant dans son tombeau sa patrie et la Grèce. Sparte, en effet, était bien morte cette fois, la ligue achéenne était mourante, les Macédoniens s'établissaient au cœur même du Péloponnèse, ce qui devait fournir aux Romains un prétexte d'intervenir pour les chasser. Sur qui doit tomber la faute de ces tristes conséquences ? sur Cléomène qui, au lieu de marcher en avant, recula de six siècles en arrière. Il voulut réaliser l'idéal suranné de Lycurgue, alors qu'il eût fallu arracher Sparte à son oligarchie oppressive, à son isolement coupable, à son égoïsme invétéré, pour la jeter dans les voies de son grand nom. En se faisant recevoir membre de la ligue achéenne, Sparte y entraînait le reste de la presqu'île ; et le Péloponnèse, peut-être la Grèce centrale, fraternellement unis, seraient devenus une forteresse longtemps inexpugnable. Mais ni Sparte ni Cléomène ne consentirent à aller se perdre dans cette association, où tous avaient des droits égaux. La ligue menacée se défendit; et tout retomba dans le chaos.

Antigone, on l'a vu, n'avait guère survécu à son triomphe, et la Macédoine, repliée sur elle-même, ne paraissait pas redoutable sous un prince de dix-sept ans. La situation redevenait donc ce qu'elle était en 229, et les Achéens allaient sans doute continuer leurs progrès. Mais s'ils étaient délivrés de Sparte, restaient les Étoliens jaloux, haineux.

Les deux ligues se regardaient d'un œil hostile et méfiant, à travers leur détroit. Les querelleurs Étoliens, sutrout, brûlaient d'en venir aux mains. Une chose cha-

grinait singulièrement ces incorrigibles pillards : après la bataille de Sellasie, par une sorte de convention tacite, une paix générale régna en Grèce. On désarma partout. Ce n'était point leur compte.

Ils avaient envoyé à Phigalie, dans le Péloponnèse, sur la frontière de Messénie, un homme avide et violent, Dorimachos; il devait, disait-on, garder simplement la ville et le pays; sa véritable mission était de surveiller le Péloponnèse. Des pirates étoliens rôdaient autour des côtes de la Messénie, et ne se faisaient pas faute d'y descendre pour enlever de vive force du butin. Les éphores de Messène se plaignirent à Dorimachos, qui feignit de ne pas entendre : les pirates lui faisaient une part. Nouveaux pillages : nouvelles et plus vives réclamations. Obligé de comparaître à Messène devant les magistrats, il ne s'y montra que l'injure et la menace à la bouche. On lui répondit avec fermeté; il se retira couvert de confusion et de dépit et ne se donna point de repos qu'il n'eût entraîné les Étoliens à déclarer la guerre aux Messéniens. Ils rompirent avec ces alliés fidèles, sur cette remarque que la Messénie étant restée à l'abri des maux des dernières guerres, il y avait beaucoup à prendre.

Dorimachos et son partisan Scopas, dit Polybe, déclarèrent irrégulièrement les hostilités, sans attendre l'assemblée, sans consulter les magistrats, entrèrent en campagne et traversèrent, en le pillant, le territoire achéen de Patras, Pharées et Tritée. Ces villes et les Messéniens portèrent leurs plaintes à l'assemblée générale. Aratus fit déclarer la guerre et vint livrer aux Étoliens, près de Mégalopolis, la bataille de Caphyes, perdue par sa faute. Les vainqueurs pénétrèrent en Achaïe jusqu'à Pellène, et ravagèrent les terres de Sicyône; ils se retirèrent par l'isthme.

Le succès ne fit qu'accroître leur confiance; ils étendirent leurs brigandages, « et quand on les leur repro-

chait, ils ne daignaient même pas se défendre. Ils se moquaient de ceux qui leur demandaient raison de ce qu'ils avaient fait, ou de ce qu'ils avaient dessein de faire.... Ariston, leur stratége, se tenait en repos chez lui, faisant semblant de ne rien savoir, et répétant qu'il n'y avait pas de guerre, qu'on était en pleine paix. » Les Achéens, depuis l'intervention d'Antigone, avaient malheureusement appris à compter sur les autres, plus que sur eux-mêmes. En face d'un nouveau danger, ils crièrent encore « La Macédoine. » Ils envoyèrent des ambassadeurs à Philippe, aux Épirotes, aux Béotiens, aux Phocidiens, aux Acarnanes. Ils levèrent des troupes auxquelles les Messéniens et les Lacédémoniens joignirent leurs contingents, et en donnèrent le commandement à Aratus, à qui ils avaient rendu leur confiance, après l'avoir assez froidement accueilli au retour de Caphyes.

Les Lacédémoniens jouaient alors double jeu. Tandis qu'ils envoyaient des troupes aux Achéens, ils signaient un traité secret avec les Étoliens, et préparaient à Sparte même un mouvement. Il éclata comme Philippe entrait dans le Péloponnèse ; plusieurs partisans de la Macédoine furent égorgés. Les éphores, effrayés, à l'approche du roi, n'osèrent se démasquer, et feignirent un hypocrite dévouement. Philippe préféra ne pas éclaircir l'affaire, et vint à Corinthe, où il avait convoqué une assemblée des membres et alliés de la ligue achéenne. Dans ce congrès, le jeune roi prit vis-à-vis des Grecs une attitude qui rappelait la réserve de Philippe et d'Alexandre. Se faisant tout simplement l'exécuteur des volontés de la ligue, il laissa le conseil décréter qu'on rendrait à tous ceux qui avaient été dépouillés par les Étoliens, leur gouvernement, leur pays, leurs villes, sans garnison, sans impôt, sans autres lois que celles de leurs pères; que l'on remettrait en vigueur les lois des amphictyons, et qu'on leur rendrait le temple dont les Étoliens avaient voulu se rendre maîtres. Ce décret fut

ratifié à l'assemblée d'Égion, où Philippe vint prononcer un long discours fort bien accueilli. On conçut, dit Polybe, de grandes espérances de sa douceur et de son humanité. Cette conduite était due à l'influence, alors très-grande, d'Aratus sur le jeune roi.

Philippe prépara activement la guerre. Les Thessaliens, les Phocidiens, les Béotiens, les Acarnanes, les Eubéens, les Messéniens, et tous les membres de la ligue lui promirent assistance. Il obtint celle des Illyriens que les Étoliens avaient entraînés naguère dans une entreprise de pillage, sans les associer ensuite au partage du butin. Les Étoliens avaient pour eux les Éléens, les Ambraciotes et les Spartiates, qui accomplirent à cette époque ouvertement la révolution depuis quelque temps méditée. Ils massacrèrent tous les chefs de la faction macédonienne et nommèrent deux rois. Les partisans de l'indépendance avaient jusque-là laissé les trônes vacants parce qu'ils avaient toujours conservé l'espérance de voir revenir Cléomène. La nouvelle de sa mort les décida à partager le pouvoir royal entre Agésipolis, enfant de la famille des Eurysthénides, et Lycurgue, « parmi les ancêtres duquel il n'y avait jamais eu de roi; la qualité de successeur d'Hercule et de roi de Sparte ne lui coûta qu'autant de talents qu'il y avait d'éphores. » (Polybe.)

« Au commencement de l'été (220), alors que le jeune Aratus eut pris le commandement, il y eut guerre par toute la terre. Annibal marchait contre Sagonte; les Romains, sous la conduite de L. Æmilius, furent envoyés en Illyrie contre Démétrius de Pharos; Antiochus pensait à la conquête de la Cœlésyrie;... Ptolémée faisait des préparatifs contre Antiochus. Lycurgue, suivant les traces de Cléomène, assiégeait l'Athénéon des Mégalopolitains; les Achéens rassemblaient de la cavalerie et de l'infanterie étrangères pour la guerre dont ils étaient menacés de tous côtés; Philippe partait de la Macédoine

à la tête de 10 000 Macédoniens pesamment armés, et de 5000 hommes de troupes légères; enfin, dans ce même temps, les Rhodiens entraient aussi en hostilités avec Byzance. » (Polybe.)

Philippe fit avec succès cette guerre obscure, qui n'a pour nous nul intérêt. Malgré les invasions répétées des Dardaniens, qui le rappelèrent dans son royaume, malgré les trahisons de ses ministres Apellas, Léontios, Ptolémée, Mégaléas, qui conspirèrent contre sa vie, parce qu'ils n'avaient pu ruiner le crédit d'Aratus, il s'empara de Thermos, la capitale même des Étoliens, les chassa de la Thessalie, de l'Élide, ravagea la Laconie et battit deux fois Lycurgue.

Le premier Philippe semblait avoir été moins maître de la Grèce après Chéronée, et les plus vastes espérances naissaient dans l'esprit du jeune vainqueur. Puisqu'il tenait ce pays d'où Alexandre s'était élancé sur l'Orient, pourquoi n'en sortirait-il pas pour chercher à l'Occident la même fortune?

CHAPITRE XXXIII.

ÉTAT DE LA GRÈCE AVANT LA DOMINATION ROMAINE[1].

On sait quels éléments de force politique et morale la Grèce possédait encore avant que la Macédoine eût étendu sur elle sa froide et lourde main. Voyons ce qu'elle en gardait après cent trente années de cette domination, combattue ou subie, au moment où de nouveaux conquérants s'approchent.

On a vu déjà qu'elle s'épuisait en luttes intestines, comme si elle tenait absolument à n'avoir plus de sang dans les veines quand viendront ces robustes ennemis. Mais il faut regarder de plus près pour s'assurer bien que cette fois la Grèce ne pouvait plus vivre et, chose plus triste à dire, ne le méritait pas.

Durant les trois quarts de siècle qui avaient suivi la mort d'Alexandre, la Grèce avait été une proie vingt fois

1. Dans les premières éditions de cet ouvrage, j'avais renvoyé pour l'état de la Grèce à cette époque, et pour les guerres avec les Romains, à mon Histoire romaine. Afin de rendre ces deux livres indépendants l'un de l'autre, je place ces pages ici.

prise et reprise, une part du grand butin que se disputaient les Successeurs. Puis un homme était venu, Aratus, qui avait essayé de rendre ce pays à lui-même en chassant les tyrans, et de l'unir en une association fraternelle pour le sauver, comme le pilote habile qui saisit le gouvernail et, à force de rames, pousse au port entre deux tempêtes.

Mais les institutions sont des rouages qui ne valent que par la force qui les met en jeu, et cette force réside dans les mœurs publiques. De la ligue achéenne, on a vu le séduisant tableau tracé par Polybe de son gouvernement : on a oublié les rivalités intestines et la faiblesse générale. C'était l'œuvre d'un homme, faible et périssable, comme tout ce qui en politique n'a pour appui que le génie d'un législateur ou d'un conquérant. Sans doute, si les Spartiates s'étaient sincèrement ralliés à la ligue, si les Étoliens s'en fussent montrés moins ennemis ; si Démétrius et Philippe, au lieu d'attenter à la liberté des cités grecques, les avaient rattachées à leur cause ; enfin si le corps des nations helléniques, ayant pour tête la Macédoine et armant ses mille bras de l'épée de Marathon et des Thermopyles, s'était tenu prêt à défendre contre toute invasion le sol sacré, sans doute il eût fallu que Rome envoyât plus de deux légions à Cynocéphales. « Je vois, disait un député de Naupacte devant les Grecs assemblés[1], je vois s'élever de l'Occident une nuée orageuse ; hâtons-nous de terminer nos puérils différends avant qu'elle n'éclate sur nos têtes. » Mais l'union et la paix n'étaient pas possibles entre les tendances aristocratiques des Achéens et l'esprit révolutionnaire de Lacédémone ; entre les pacifiques marchands de Corinthe et les Klephtes de l'Étolie ; entre toutes ces républiques et les ambitieux rois de Macédoine. Philopœmen, malgré ses talents et ses louables efforts pour régénérer son

1. En 217. Polybe, V, 21.

peuple, aurait-il pu détruire la haine séculaire des Messéniens contre Sparte et de Sparte contre Argos? aurait-il fait oublier aux Éléens leur origine étolienne, aux Arcadiens leurs querelles héréditaires et leur division en trente cités qu'Épaminondas n'avait pu réunir? Lui-même ne périt-il pas en voulant empêcher la défection de Messène?

Avant de songer à amener tous ces peuples à une union fraternelle, il aurait fallu effacer de leur souvenir toute leur histoire, et arrêter la dissolution des mœurs, la ruine du patriotisme. Il aurait fallu surtout empêcher le contact avec cet Orient si riche et si corrompu, qui enlevait à la Grèce ce qu'il lui restait de poëtes et de savants, pour les écoles d'Alexandrie et de Pergame; ce qu'elle avait encore d'hommes de talents et de courage, pour les cours des Ptolémées et des Séleucides : ceux-ci n'avaient pas un ministre, un général, un gouverneur de ville ou de province qui ne fût Grec. Elle donnait le meilleur de son sang, et recevait en échange l'or qui nourrissait l'improbité et rendait toute chose vénale. « Partout chez les Grecs, dit Polybe, les grandes dignités s'achètent à peu de frais; confiez un talent à ceux qui ont le maniement des deniers publics; prenez dix cautions, autant de promesses et deux fois plus de témoins, jamais vous ne reverrez votre argent[1]. » Ailleurs il cite ce Dicéarchos, digne ami de Scopas, qui, envoyé par Philippe pour piller les Cyclades, malgré la foi jurée, élevait partout où il abordait deux autels à l'Impiété et à l'Injustice.

Cette dépravation morale, cette soif de l'or ne s'allient guère avec le dévouement pour les intérêts publics. Aussi, quelle torpeur dans la plupart des villes! Athènes, la vive et intelligente cité qui jadis prenait l'initiative

1. Polybe, IV, 9; VI, 10, et XVIII, 2. Les Grecs ne peuvent pas croire que Flamininus ne vend pas la paix à Philippe....

des plus glorieuses mesures, refuse maintenant d'associer ses destinées à celles de la Grèce[1]; et par les honneurs qu'elle rend à Démétrius, à Attale, à tous les rois, elle prouve elle-même combien elle était mûre pour la servitude. Aratus la délivre de la garnison macédonienne du Pirée et lui rend Salamine, sans pouvoir la tirer de son apathique indifférence. Il ne lui manquait plus que d'interdire par décret public à ses citoyens de jamais s'occuper des affaires générales de la Grèce, comme les Béotiens, qui, pour n'être pas troublés dans leurs grossiers plaisirs, faisaient du patriotisme un crime d'État : « A Thèbes, dit Polybe, on laissait ses biens non à ses enfants, mais à ses compagnons de table, à condition de les dépenser en orgies ; beaucoup avaient ainsi plus de festins à faire par mois, que le mois n'avait de jours. Pendant près de vingt-cinq ans les tribunaux restèrent fermés[2].... »

Depuis le premier Philippe, Corinthe ne s'appartenait plus. Une garnison occupait ses murs, une autre sa citadelle, et Aratus prenait et vendait l'Acrocorinthe, sans que les citoyens intervinssent même au marché. Leurs arsenaux étaient vides ; mais les statues, les vases élégants, les palais de marbre brillaient partout, et ils mettaient leur gloire à ce qu'on vantât leur ville comme la plus voluptueuse de la Grèce. Leur temple de Vénus était si riche qu'il avait à son service plus de mille courtisanes. Après avoir détruit ou asservi les autres cités de l'Argolide, Argos avait eu elle-même des tyrans. On a vu les Achéens pénétrer trois fois dans la ville pour les en délivrer. Du haut de leurs maisons, les habitants, spectateurs indiffé-

1. Τῶν μὲν ἄλλων Ἑλληνικῶν πράξεων οὐδ' ὁποίας μετεῖχον.... εἰς πάντας τοὺς βασιλεῖς ἐξεκέχυντο. (Olymp., CXL, 3. Polyb., V, 106, 7.)

2. Οὐδ' ἐκοινώνησαν (Βοιωτοὶ) οὔτε πράξεως, οὔτ' ἀγῶνος οὐδενὸς ἔτι τοῖς Ἕλλησι μετὰ κοινοῦ δόγματος. Polyb., XX, 4, 7; et 6 : La stupidité, ἀναισθήσια, et la gloutonnerie béotiennes, Βοιωτία ὗς, sont devenues proverbiales. Cf. Athen., X, 11. Dicæar., Βίος Ἑλλάδος, et Bœckh, *ad Pind. Olymp.* Thèbes est morte avec Épaminondas, dit Polybe (VI, 6).

rents d'une lutte où se jouaient leurs destinées, applaudissaient aux coups les mieux portés.

Sparte n'était qu'une révolution perpétuelle. En quelques années, quatre fois les éphores avaient été massacrés, et la royauté rendue absolue, abolie, puis rétablie, achetée, et laissée enfin aux mains d'un tyran, Machanidas. Philopœmen l'abattra. Mais Sparte, malgré son abaissement, est trop fière de sa vieille gloire pour consentir à aller se perdre dans la ligue achéenne. A Machanidas succédera Nabis, et les Spartiates resteront les alliés des Étoliens.

Faut-il parler des petits peuples? Égine a disparu de la scène politique. Mégare n'est qu'une annexe obscure de la ligue béotienne ou achéenne. Les Éléens, comme Messène et une partie de l'Arcadie, dépendent des Étoliens. La faiblesse de la Phocide atteste encore, après quatre générations, l'effet terrible des colères sacrées; l'Eubée, la Thessalie sont sans force[1]; la Crète livrée aux désordres et à toutes les mauvaises passions[2].

Même avec des mœurs meilleures et du patriotisme, les Grecs ne se fussent pas encore sauvés; et la paix et l'union eussent régné du cap Ténare au mont Orbelos, que Rome n'en eût pas moins, avec un peu plus de temps et d'efforts, mis la Grèce à ses pieds.

En s'appuyant de l'autorité de Montesquieu, on s'est étrangement mépris sur les forces de la Grèce à cette époque; on a pris au sérieux les craintes de Rome, et dans les ménagements politiques du sénat, on a vu l'aveu et la preuve de la puissance de la Grèce. C'est par cent mille que l'on compte ses guerriers. Il y a là une illusion

1. Annibal disait de la Béotie, de l'Eubée et de la Thessalie : *Illis nullæ suæ vires sunt.* Tite-Live.

2. Philippe avait eu un instant le titre illusoire de chef suprême de la Crète. La Crète, dit Polybe, est le seul pays au monde où le gain, de quelque nature qu'il soit, passe pour honnête et légitime.... Si vous regardez aux particuliers, il y a peu d'hommes plus fourbes; si vous regardez à l'État, il n'en est point où l'on conçoive des desseins plus injustes (VI, 9).

d'optique produite par les grands noms de la vieille histoire, et qui rappelle le conte du fabuliste : de loin, vaisseaux de haut bord; de près, bâtons flottants. Athènes ne peut arrêter les courses des pirates de Chalcis, ni celles de la garnison de Corinthe. En l'année 200, quelques bandes d'Acarnaniens mettent impunément l'Attique à feu et à sang, et 2000 Macédoniens tiennent la ville assiégée[1]. Quand Philippe ravage la Laconie jusque sous les murs de Sparte, Lycurgue n'a que 2000 hommes à lui opposer. Philippe lui-même entre en campagne avec 5700 soldats en 219, et avec 7200 l'an d'après. Le contingent d'Argos et de Mégalopolis est de 550 hommes, et toute la confédération achéenne ne peut mettre sur pied durant la guerre des deux ligues, la plus vive de cette époque, que 3500 hommes de troupes nationales[2]. En 219, trois cités se séparent de la confédération, et pour leur défense il leur suffit d'une armée de 350 soldats. Les Éléens n'ont jamais plus de quelques centaines d'hommes sous les armes ; au combat du mont Apélauros, ils étaient 2300, les mercenaires compris[3].

La marine était tombée encore plus bas. Les Athéniens, qui montaient 200 vaisseaux à Salamine, ont maintenant pour flotte trois navires non pontés[4]. Nabis n'en possède pas davantage[5]. La ligue achéenne, qui comprenait l'Argolide, Corinthe, Sicyone et toutes les villes maritimes de l'Achaïe, ne parvient à armer que six bâtiments, trois pour garder le golfe de Corinthe, trois pour le golfe Saronique[6]. On peut voir dans Tite-Live la ridicule flotte de Philopœmen, dont le vaisseau amiral était une quadrirème qui depuis quatre-vingts ans pourrissait

1. Tite-Live, XXXI, 14, 22.
2. Un moment on décréta une levée de 11 800 hommes, mais il y avait sur ce nombre 8300 mercenaires. Polybe, V, 91, *voy.* X, fr. 5, le déplorable état de la cavalerie avant les réformes de Philopœmen.
3. Polybe, IV, 68, 1.
4. Tite-Live, XXI, 22.
5. *Ibid.*, XXXV, 26.
6. Polybe, V, 91.

dans le port d'Ægion[1]. Les Étoliens n'ont pas même un navire[2]; et l'on se rappelle que les pirates illyriens poussaient impunément leurs ravages jusque dans les Cyclades. Rhodes même, dont la puissance est si vantée[3], dans un grave différend avec Byzance, n'envoie que trois galères dans l'Hellespont; et cependant les partis ennemis, dans cette guerre, étaient deux républiques célèbres, trois rois, Attale, Prusias, Achaos, et je ne sais combien de chefs gaulois et thraces[4].

Cette faiblesse n'était pas accidentelle. Je n'ose dire que l'esprit militaire était mort dans la Grèce; mais depuis deux siècles elle s'épuisait d'hommes, et le meilleur de son sang était versé pour des causes qui lui étaient étrangères. L'appât des honneurs et des richesses attirait aux cours d'Alexandrie, de Pergame et d'Antioche, les Grecs les plus braves et les plus habiles[5], et ce lucratif métier faisait déserter la cause de la patrie. C'est au moment où périssait le roi de Sparte Aréos, où les derniers restes de la liberté hellénique tombaient sous les coups d'Antigone, que Xantippe emmenait au secours de Carthage les plus braves Lacédémoniens. Plus tard, durant la seconde guerre des Romains contre Philippe, Scopas vint enrôler au nom de Ptolémée 6000 Étoliens, et toute la jeunesse l'aurait suivi sans l'opposition du stratége Damocrite[6]. Darius avait déjà 50000 mercenaires grecs; nous avons vu qu'ils faisaient aussi la seule force des Pto-

1. Tite-Live, XXXV, 26.
2. Dans leurs expéditions contre l'Épire, l'Acarnanie et le Péloponnèse, ils se servaient ταῖς τῶν Κεφαλλήνων ναυσί. Polybe, V, 3.
3. Str., XIV, Diod., XX, 81.
4. Polybe, IV, 12. Cependant, en 191, ils rejoignirent la flotte romaine avec 25 navires pontés, Tite-Live, XXXVI, 45, et en 190, avec 35. Mais le fait cité dans le texte montre toujours quelles misérables guerres troublaient alors le monde grec.
5. Lysiscos exprimait la vraie pensée des Grecs : Alexandre a soumis l'Asie à la Grèce. Polybe, IX, 11. Aussi se jetaient-ils sur cette proie avec plus d'avidité que les Espagnols du seizième siècle sur le nouveau monde, et l'on sait quels maux, en définitive, la conquête du nouveau monde causa à l'Espagne.
6. Tite-Live, XXXI, 43.

lémées et des Séleucides. Il y avait donc entre l'Orient et la Grèce un continuel échange également funeste pour les deux pays : l'un prenait les hommes, et perdait la confiance et l'appui des forces nationales; l'autre recevait de l'or et, avec cet or qui ruinait ses mœurs, achetait à son tour des soldats pour ses querelles particulières. J'ai déjà parlé de cette plaie mortelle des États, le *condottiérisme*, qui tua Carthage et les républiques italiennes du moyen âge. Il s'était étendu sur la Grèce entière. La Macédoine elle-même soudoyait des étrangers; à Sellasie, Antigone en avait 5 à 6000. Dans les armées achéennes, ils formaient toujours plus de la moitié des troupes. Les rois et les tyrans de Sparte n'avaient pas d'autres soldats[1].

La richesse arrivée par des voies mauvaises s'en va comme elle est venue. L'or asiatique et africain ne restait pas en Grèce, parce que le travail n'y était plus. Les villes étaient dépeuplées et misérables. De Mégalopolis on disait : « grande ville, grand désert[2]. » La misère était partout. Mantinée entière, hommes et choses, n'était pas estimée trois cents talents, et Polybe n'en donnerait pas six mille de tout le Péloponnèse. L'Attique était le pays le plus riche de la Grèce. Une estimation de ces biens-fonds et des valeurs mobilières n'en avait porté le chiffre qu'à cinq mille sept cent cinquante talents, la moitié de ce que Périclès tenait d'or en réserve dans le trésor public, avant la guerre du Péloponnèse. Et ce même peuple qui donnait alors mille talents pour un seul temple, aujourd'hui condamné par des arbitres à une amende de cent, n'avait pas de quoi la payer[3].

Ainsi, de petites armées et de petites affaires; un peu

1. *Voy.* Polybe, II, 13, pour Cléomène et Antigone; IV, 13, pour les Achéens; IV, 17, V, 8, pour Philippe; IV, 15, V, 3, pour les Éléens; pour Athènes, Tite-Live, XXXI, 24, etc. La Crète en fournissait à tout le monde, même aux pirates. Strab. X, 477.

2. Polybe, II, 62, 4.

3. Ahrens, *de Statu Athenarum*, p. 2.

de bruit pour rien, tandis que, de l'autre côté de l'Adriatique, retentissaient les éclats de la grande lutte d'Annibal et de Rome. Véritablement, quand on regarde à l'Occident le peuple nouveau qui monte sur la scène du monde et qu'en face de cette société si sévèrement organisée, remplie encore de fortes vertus, de discipline et de courage, on voit cette Grèce si dégradée qu'elle n'a plus ni poëtes, ni artistes, ni citoyens; si anarchique, qu'on ne peut saisir un intérêt sérieux dans ses rivalités, ni un plan concerté dans ses guerres; si dépeuplée, qu'elle s'en va mourir faute d'hommes, selon l'énergique expression de Polybe[1]; on ne peut se défendre d'un sentiment de douleur, car on prévoit la fin inévitable et prochaine d'un peuple autrefois glorieux. Tous les raisonnements, tous les souvenirs tirés d'un autre temps ne peuvent faire qu'on croie la Grèce forte et capable encore de dévouement et d'héroïsme. C'était un peuple usé livré à l'esprit de trouble et de vertige. Il était temps que Rome s'en saisît avant que la barbarie n'en reprît possession, avant que tous ses chefs-d'œuvre ne tombassent sous la hache de Philippe, comme ceux de la Macédoine et du Péloponnèse sous la main sacrilége des Étoliens[2]. Au moins, sous la domination romaine, trouvera-t-elle le repos et la paix[3].

1. Polyb. XXXVII, 12, et il ajoute que les hommes ne veulent plus se marier ni élever leurs enfants. C'est un des plus curieux fragments retrouvés par l'abbé Mai.

2. Pour les dévastations de Philippe dans l'Attique, Cf. Tite-Live, XXXI, 5, 24, 26, 44. Il faisait briser les statues, même après les avoir renversées. A Thermos, capitale de l'Étolie, il brûla le temple et renversa deux mille statues. Polybe, V, 9, XI, 3. Les Étoliens, de leur côté, brûlèrent l'antique sanctuaire de Dodone, Polybe, IV, 14, et à Dion le temple et les tableaux des rois de Macédoine. Ils faisaient, dit Polybe, la guerre aux dieux comme aux hommes. Les Lacédémoniens faisaient de même à Mégalopolis. Polybe, II et IV, 18. Philippe, à Pergame, XVI, 1; XVII; *voyez* aussi le discours de Furius à l'assemblée de Naupacte. Tite-Live, XXXI, 31. On se rappelle le pillage de Delphes par les Phocidiens. *Voy.* les sacriléges de Prusias en Asie. Polybe, XXXII, 25.

3. Cf. Cic., *de Offic.* II, 8; où il montre Rome comme un port et un refuge

Sans doute il y avait encore des Grecs éclairés, patriotes; et quand la question sera clairement posée entre la Grèce et Rome, entre la liberté et l'obéissance, nous retrouverons des sentiments et des courages dignes d'un grand peuple, mais trop tard pour le sauver. Ce n'est plus de la ligue achéenne que pouvait venir le salut, le moment était passé; ni d'un système fédératif, où il est trop aisé à un agresseur habile de porter le trouble et l'anarchie; mais d'une réforme impossible dans les mœurs et les idées des Grecs, et d'une étroite union avec la Macédoine sous un grand prince.

Entourée par la mer et par d'impraticables montagnes, habitée par une race guerrière et affectionnée à ses rois, la Macédoine était vraiment un puissant État. Comme avec Carthage, il fallut que Rome s'y prît à trois fois pour l'abattre. Si Philippe n'eût possédé que la Macédoine, sa conduite sans doute eût été simple, comme ses intérêts. Mais il avait encore la Thessalie et l'Eubée, Opunte en Locride, Élatée et la plus grande partie de la Phocide, l'Acrocorinte et Orchomène d'Arcadie[1]. Il tenait garnison dans trois des Cyclades, Andros, Paros, Cythnos, dans Thasos et quelques villes des côtes de Thrace et d'Asie; une partie considérable de la Carie lui appartenait[2]. Ces possessions lointaines et dispersées multipliaient les contacts hostiles. Ses villes de Thrace, Périnthe, Sestos et Abydos, qui commandaient le passage d'Europe en Asie, le rendaient l'ennemi de Ptolémée et d'Attale de Pergame; ses villes cariennes, des Rhodiens; l'Eubée, d'Athènes; la Thessalie et la Phocide, des Étoliens; l'Acrocorinthe et Orchomène, de Sparte et de l'Égypte.

assuré pour les rois et les nations. Q.-Curce dit de Tyr, IV, 4. *Nunc sub tutela romanæ mansuetudinis acquiescit.*

1. Avec Héræ, Aliphéra, la Triphylie.

2. Eurome, Pédase, Bargylie, Jassos, Stratonicée, en Carie, Myrine, en Éolide, Abydos, sur l'Hellespont, Périnthe, Hespétie, Sestos, en Thrace. Cf. Polybe et Tite-Live, *passim.*

Avec plus de suite dans ses desseins et un plus sage emploi de ses forces, il eût pu dominer sur la Grèce, car il en occupait tous les postes importants; il en tenait les entraves, comme disait Antipater. Mais toujours il fit la guerre moins en roi qu'en chef de bande, courant dans une même campagne de la Macédoine à Céphallénie, de cette île à Thermos, de l'Étolie à Sparte, n'abattant aucun ennemi et laissant toute entreprise inachevée. Dans ces guerres, ses forces ne dépassent jamais quelques milliers d'hommes, et Plutarque parle des difficultés qu'il trouvait à lever des soldats. Il ne pouvait non plus dégarnir la Macédoine, car chaque fois qu'ils le sentaient absent, les Thraces, les Dardaniens et les peuples d'Illyrie se jetaient sur son royaume.

Dompter ces barbares, écraser les Étoliens, chasser les tyrans de Sparte et gagner le reste des Grecs par la douceur, tel était le rôle de Philippe. Un Grec avait dit nettement dans une grande assemblée le mot de la situation : « que Philippe n'ait plus besoin d'entretenir parmi nous la division pour régner; et qu'il puisse compter sur l'affection de la Grèce entière pour veiller sur elle, comme sur son bien[1]. » Le roi lui-même sentait la nécessité de cette politique: « Ne vous alliez pas aux barbares, disait-il, les Romains sont des étrangers qu'il ne faut pas accoutumer à la Grèce. Ils n'ont ni votre langue, ni vos mœurs, ni vos lois. Nous, au contraire, Macédoniens, Étoliens, Achéens, nous ne sommes qu'un seul peuple. Si quelques différends passagers nous divisent, nous n'en devons pas moins être unis par une haine commune et éternelle contre les barbares[2]. »

Il pensait juste, mais il agissait mal. S'il ne fit pas empoisonner Aratus[3], il s'aliéna ses alliés par ses excès

1. Polyb., V, 104.
2. Tite-Live, XXXI, 29.
3. Polybe l'affirme, mais sur de bien vagues indices. Voy. *passim*, les reproches qu'il adresse à Philippe pour sa conduite à Messène, à Argos, et le discours d'Aristène. Tite-Liv., XXXII, 21.

ou sa perfidie, et prépara fort mal la grande lutte qu'il avait provoquée. Même après sa première guerre, quand il avait déjà senti le poids des épées romaines, il se laissa prendre encore au dépourvu. Lorsque le sénat lui envoya dénoncer les hostilités, il était à batailler en Asie contre Attale et les Rhodiens, pour quelques places inutiles de la Thrace et de la Carie. Sa réponse au député Æmilius peint sa légèreté moqueuse au milieu des plus graves affaires. Il lui pardonnait, disait-il, la hauteur de ses paroles pour trois raisons : d'abord il était jeune et sans expérience ; puis il était le plus beau de ceux de son âge ; enfin il portait un nom romain[1].

1. Polybe, XVI, fr. 15.

CHAPITRE XXXIV.

LES ROMAINS EN GRÈCE ; PROCLAMATION DE LA LIBERTÉ HELLÉNIQUE (214-195).

Au milieu de ses succès sur les Étoliens, Philippe s'était rendu à Argos et y assistait à la célébration des jeux néméens, lorsque « un courrier, arrivé de Macédoine, lui donna avis que les Romains avaient perdu une grande bataille, celle de Trasimène, et qu'Annibal était maître du plat pays. Le roi ne montra cette lettre qu'à Démétrius de Pharos et lui défendit d'en parler. Celui-ci saisit cette occasion pour lui représenter qu'il devait au plus tôt laisser la guerre d'Étolie pour attaquer les Illyriens et passer ensuite en Italie ; que la Grèce déjà soumise, continuerait à lui obéir ; que les Achéens étaient entrés d'eux-mêmes et de plein gré dans ses intérêts ; que les Étoliens, effrayés de la guerre présente, ne manqueraient pas de les imiter ; que, s'il voulait se rendre maître de l'univers, noble ambition qui ne convenait à personne mieux qu'à lui, il fallait commencer par passer en Italie, et la conquérir ; qu'après la défaite des Romains par Annibal le temps était venu d'exécuter un si beau projet, et qu'il n'y avait plus à hésiter. — Un roi jeune, hardi,

heureux dans ses entreprises, et, outre cela, né d'une maison qui s'était toujours flattée de parvenir à l'empire universel, ne pouvait être que charmé d'un pareil discours. » (Polybe.)

On admire ces chimériques espérances du faible héritier d'Alexandre, lorsqu'on voit le monde à la veille du jour où l'empire universel va se former au profit d'une puissance nouvelle. Philippe ne savait pas que dans ce livre des destinées que la prudence et le courage écrivent, les Romains étaient portés comme héritiers d'Alexandre; et c'est avec l'ambitieuse pensée de recueillir cet héritage qu'il accorda la paix que sollicitaient de lui les Étoliens vaincus. S'il eût vu sainement les choses, il eût agi de même, mais dans une autre pensée : dans la pensée de défendre l'indépendance de la Grèce menacée bientôt des plus grands périls. Cependant, à l'assemblée, où le traité de paix fut conclu, à la condition que chacun conserverait ses possessions actuelles, une voix s'éleva pour signaler le danger : « Que la Grèce s'unisse, disait Agélaos de Naupacte; qu'elle considère ces armées immenses qui se disputent les champs de bataille de l'Italie; cette lutte bientôt finira : Rome ou Carthage sera victorieuse; quels que soient les vainqueurs, ils viendront nous chercher dans nos foyers. Soyez attentifs, ô Grecs, et toi surtout, ô roi Philippe! Que les discordes cessent, et travaillons tous en commun à prévenir le péril! »

On écouta l'orateur; mais ses paroles passèrent; l'ambition, la jalousie, la haine restèrent dans les cœurs. L'Étolie et Sparte ne pardonnaient pas à la ligue achéenne son recours aux étrangers, à Philippe son intervention et ses succès. Philippe lui-même oublia les sages avis d'Agélaos, de respecter la liberté des Grecs et de se faire loyalement leur défenseur. Ses ministres, et particulièrement Démétrius de Pharos, lui conseillaient d'asservir les Étoliens et le Péloponnèse.

Un jour, à Messène, il avait obtenu qu'on le laissât entrer dans la citadelle d'Ithôme avec ses gardes, pour y faire un sacrifice. Démétrius et Aratus l'accompagnaient. La victime égorgée, il leur en montra les entrailles en disant : « Ne marquent-elles pas qu'il faut garder ce fort? » Démétrius, qui connaissait déjà les deux morales, lui répondit : « Si tu n'es ici qu'un devin, sors au plus vite; mais si tu es un roi, demeure. Maître d'Ithôme et de l'Acrocorinthe, tu tiens le bœuf par les cornes. » Aratus, lui, restait pensif. Pressé de répondre : « Fais-le, dit-il, si tu peux le faire, sans violer aucun serment. » Philippe rougit et hésita un moment : « Allons, il faut reprendre le chemin par où nous sommes venus. » L'ascendant d'Aratus l'emportait encore.

Mais déjà ce prudent politique, en butte aux plus grossiers outrages des courtisans, perdait chaque jour de son influence. Philippe, gâté par le pouvoir, ce dangereux maître, s'abandonnait à tous les excès. Il fit au jeune Aratus un sanglant outrage et porta la honte dans sa maison. Aratus lui-même parut si importun, que Philippe, à en croire un récit heureusement peu certain, songea à se défaire de lui. N'osant, dit-on, frapper ouvertement ce vieillard respecté, il chargea un de ses officiers de lui donner un poison lent. « Aratus s'aperçut qu'il était empoisonné; mais il n'eût servi à rien de se plaindre; il supporta donc patiemment son mal, comme si c'eût été une maladie ordinaire. Un jour seulement qu'un de ses amis s'étonnait de lui voir cracher du sang : « Mon cher Céphalon, lui dit-il, voilà le fruit de l'amitié « des rois. » Il mourut à Égion étant pour la dix-septième fois stratége (213).

Il avait vu, avant de mourir, la lutte engagée déjà entre Philippe et Rome. Quelque temps après la paix conclue avec les Étoliens, Philippe avait fait équiper cent vaisseaux sur l'Adriatique, pour chasser les Romains du continent grec. La bataille de Cannes (216) accrut

ses espérances. Il envoya à Annibal des députés qui conclurent un traité d'alliance. Il s'engageait à fournir deux cents vaisseaux et à ravager les côtes de l'Italie. Après la victoire, Rome, l'Italie et les dépouilles appartiendraient à Annibal et aux Carthaginois; ceux-ci devaient alors passer en Grèce, faire la guerre pour Philippe aux rois qu'il désignerait, et lui soumettre les villes du continent et les îles voisines de la Macédoine. Philippe exécuta mal ce traité imprudent, qui lui imposait toutes les charges du présent pour un avenir fort incertain. Il n'équipa point les deux cents vaisseaux promis, il laissa le temps aux Romains d'armer une flotte de cent vingt galères, supérieure à la sienne, et l'année suivante, assiégeant Apollonie, il se laissa surprendre et vaincre, à l'embouchure de l'Aoüs, par le préteur Lévinus, qui le força de brûler sa flotte (214).

Après avoir fermé à la Macédoine la route de l'Adriatique, Lévinus s'occupa de lui créer des embarras en Grèce même. Les Étoliens acceptèrent l'alliance du sénat, qui leur promit de ne réserver pour Rome que les dépouilles, et de leur laisser toutes les villes avec l'Acarnanie et la moitié de l'Épire. Les Éléens suivirent, comme toujours, le parti des Étoliens. Les Messéniens, Pleurate, roi d'Illyrie, acceptèrent la protection qui leur était offerte. Sparte, enfin, par haine contre la ligue achéenne, et Athènes, jalouse aussi de ces petites villes, qui faisaient maintenant plus de bruit qu'elle dans le monde, firent défection du côté de l'étranger (211).

Depuis ce moment jusqu'au traité de 205, rien de grand dans la Grèce. On n'y déploie même plus l'énergie de la guerre des deux ligues. On sent que déjà l'ombre de Rome s'étend sur cette contrée. Ses armes viennent d'affaiblir Philippe, sa politique vient de diviser la Grèce. En attendant qu'elle intervienne d'une manière plus décisive, chacun guerroie contre tous, sans résultat. Philippe remporte quelques avantages sur les Étoliens.

Mais Attale, roi de Pergame, lui enlève plusieurs villes. Dans le Péloponnèse, Sparte, livrée au tyran Machanidas, fait contre les Achéens une guerre de pillages. La ligue, qui n'a vécu encore qu'un âge d'homme, est déjà vieille. Le luxe et la mollesse s'y sont introduits. L'armée est désorganisée, le service militaire négligé, même des chevaliers. Un homme, le Mégalopolitain Philopémen, bon citoyen et capitaine habile, parvient cependant à rendre quelque ardeur à cette association d'où la vie se retirait, depuis qu'elle ne savait plus se défendre elle-même; car la protection de l'étranger est comme l'ombre de ces arbres qui tue tout ce qu'elle couvre. Philopémen ravive l'esprit militaire, réforme l'armure et l'ordonnance des soldats, et se compose une petite phalange achéenne, à l'instar de la macédonienne. Cette réforme lui donne, près de Messène, la victoire sur Machanidas, qu'il tue de sa propre main. A quoi bon? Il s'éloigne ensuite, et va faire la guerre en Crète, laissant les événements se suivre d'eux-mêmes, et sans direction, dans sa patrie.

Après ces guerres languissantes, on fit la paix en 205. Philippe signa d'abord une convention séparée avec les Étoliens, puis il traita avec les Romains : le pays des Parthéniens et plusieurs autres cantons de l'Illyrie furent ajoutés à l'Illyrie romaine.

Les Romains ne voyaient dans cette paix qu'une suspension d'armes. Ils voulaient se débarrasser de toute affaire jusqu'à ce que leur grande querelle avec Carthage fût vidée. Philippe ne comprit pas que ce n'était qu'un délai qui lui était laissé. Au lieu de préparer ses forces, il les dissipa dans une guerre inutile contre Attale et Rhodes. Il assiégea vainement Pergame et fut battu sur mer par les Rhodiens. Mais il s'empara, sur les côtes de Thrace, de plusieurs places, et, dans la Mysie, de six villes maritimes, parmi lesquelles Abydos. Se couvrir de la Thrace contre un allié de Rome, dangereusement placé

pour la Macédoine, c'était bien; aller conquérir en Asie Mineure, c'était inutile et imprudent. Il ne fallait pas s'étendre, c'est-à-dire se rendre plus vulnérable, mais se concentrer. Et puis pourquoi provoquer Rome par un faible secours de quatre mille hommes, envoyé à Annibal fuyant de l'Italie? Il était bien tard pour essayer de sauver Carthage.

Les Grecs alliés de Rome révélèrent au sénat cet envoi de secours aux Carthaginois; en même temps les Étoliens et les Athéniens accusaient Philippe d'avoir ravagé leur territoire; le roi Attale et les Rhodiens lui reprochaient ses tentatives sur l'Asie. Philippe avait évidemment de l'ambition et peu d'affection pour Rome. On aurait pu s'en douter depuis longtemps; mais il n'avait convenu au sénat de s'en apercevoir qu'après Zama.

La guerre fut déclarée à Philippe, afin, dit-on au peuple, de ne point l'attendre en Italie, comme Pyrrhus et Annibal. A peine on respirait de la guerre d'Afrique et d'une lutte sanglante de seize ans. Ce peuple infatigable se rendit pourtant, malgré son désir de repos, aux spécieuses raisons du consul Sulpicius. Il avait ce grand et rare courage de ne se point reposer tant qu'il restait quelque chose à faire.

Dès que les opérations commencèrent, Philippe, malgré son activité, se trouva comme enveloppé d'un réseau d'ennemis. Un lieutenant de Sulpicius, Claudius Centho, envoyé au secours d'Athènes, brûla Chalcis; les Étoliens, unis aux Athamanes, saccagèrent la Thessalie; Pleurate, roi d'Illyrie, et les Dardaniens, descendirent en Macédoine; enfin un autre lieutenant, Apustius, poussa une reconnaissance jusqu'au delà du lac Lychnidus, dans les provinces de l'ouest. Ce fut de ce côté que Sulpicius attaqua. Dans ces montagnes, la phalange macédonienne était inutile; bien que Philippe eût réuni jusqu'à vingt-quatre mille hommes, il fut successivement chassé de toutes ses positions, et Sulpicius se trouva, au bout de

quelques mois, au cœur de la Macédoine. Mais l'hiver approchait ; sans magasins, sans places fortes, il ne pouvait hiverner au milieu du pays ennemi et de montagnes stériles ; il revint à Apollonie. Pendant l'été, la flotte combinée avait chassé des Cyclades les garnisons de Philippe, pris Orée et pillé les côtes de la Macédoine (200). Quelques ravages dans l'Attique, et de légers avantages sur les Étoliens et les Dardaniens n'effaçaient pas pour Philippe la honte et le danger d'avoir laissé envahir impunément son royaume.

Le nouveau consul Villius trouva l'armée mutinée et passa la campagne à rétablir la discipline (199). Encouragé par cette inaction, le roi prit l'offensive et vint occuper sur les deux rives de l'Aoüs, près d'Antigonie, une position inexpugnable qui couvrait la Thessalie et l'Épire, et d'où il pouvait couper aux Romains leurs communications avec la mer, s'ils recommençaient l'expédition de Sulpicius [1]. A Rome, on s'irrita de ces retards et on éleva au consulat T. Q. Flamininus, bien qu'il n'eût encore exercé que la questure, mais sa réputation avait devancé ses services. Bon général, meilleur politique, esprit souple et rusé, plutôt Grec que Romain, Flamininus fut le véritable fondateur de la politique machiavélique qui livra la Grèce presque désarmée aux Romains. Pendant quarante jours, Flamininus resta en face du camp inattaquable des Macédoniens. Un chef épirote, Charops, le tira de cette dangereuse inaction. Conduits par un pâtre, quatre mille Romains arrivèrent, après trois jours de marche, sur des hauteurs qui dominaient le camp royal. Leurs cris, leur vive attaque, à laquelle répondit celle de Flamininus, épouvantèrent les Macédoniens ; ils s'en-

1. Tite-Liv., XXXII, 5. Ce défilé est aujourd'hui le col de Cleïssoura, au confluent de la Desnitza et de la Voioussa (Aoüs) : « cette gorge terrible et sombre est enveloppée par les flancs âpres de deux montagnes parallèles, qui ne laissent entre leurs bases qu'un espace large au plus de 60 toises, que le fleuve occupe presqu'en entier. » Pouqueville, I, 292 et s.

fuirent et ne s'arrêtèrent que dans la Thessalie, derrière la chaîne du Pinde.

Au bruit de cette victoire qui donnait l'Épire à Flamininus, les Étoliens se jetèrent sur la Thessalie, et Amynander, roi des Athamanes, enleva Gomphi, pour ouvrir aux Romains l'entrée de cette province. Philippe, n'osa risquer un nouveau combat; il se retira dans la vallée de Tempé, après avoir pillé le plat pays, brûlé les villes ouvertes et chassé les populations dans les montagnes. Cette conduite offrait un dangereux contraste avec celle des Romains, auxquels Flamininus faisait observer la plus exacte discipline, et qui avaient souffert de la faim plutôt que de rien enlever dans l'Épire. Aussi plusieurs places ouvrirent leurs portes, et Flamininus était arrivé déjà sur les bords du Pénée, quand la courageuse résistance d'Atrax arrêta sa marche victorieuse. Dans cette campagne, la flotte avait pris Caryste et Érétrie, en Eubée (198).

Au lieu d'aller perdre l'hiver comme ses prédécesseurs dans des quartiers autour d'Apollonie, Flamininus conduisit ses légions à Anticyrrhe, sur le golfe de Corinthe. Il se trouvait là au centre de la Grèce. Tandis que ses troupes enlevaient les petites villes de la Phocide et assiégeaient Élatée, ses négociations, ses menaces, les conseils des amis de Rome, forçaient les Achéens à accepter son alliance. Nabis fit aussi entrer Lacédémone dans le parti romain. Tout le Péloponnèse s'y trouvait; dans la Grèce centrale, les seuls Béotiens hésitaient. Flamininus leur demande une conférence. Le stratége Antiphile sort à sa rencontre avec les principaux Thébains. Il s'avance presque seul, parle à chacun des députés, les flatte, les séduit; tout en causant, il arrive aux portes, et les mène jusqu'à la place publique, entraînant après lui le peuple entier, avide de voir un consul et d'entendre un Romain qui parle si bien leur langue. Mais deux mille légionnaires suivaient à quelque distance : tandis que Flamininus tient

la foule sous le charme, ils s'emparent des murs : Thèbes était prise.

Dans cette campagne d'hiver, Flamininus avait donc conquis la Grèce et réduit Philippe aux seules forces de son royaume. Il pouvait maintenant l'attaquer de front. Au retour du printemps, après deux conférences inutiles avec le roi, il l'alla chercher jusqu'à Phères en Thessalie, à la tête de vingt-six mille hommes, dont huit mille étaient Grecs. Philippe, qui depuis vingt ans usait ses forces dans de folles entreprises, ne put réunir vingt-cinq mille soldats qu'en enrôlant jusqu'à des enfants de seize ans.

La diplomatie du sénat plutôt que ses armes avait eu les honneurs de la première guerre de Macédoine. Cette fois la légion, avec ses mouvements rapides et ses armes de jet, les javelots et le terrible *pilum*, allait enfin se trouver aux prises avec la phalange d'Alexandre. La bataille se livra en juin 197, proche de Scotussa, dans une plaine parsemée de collines nommées les Têtes-de-Chiens, *Cynoscéphales*. L'action s'engagea, malgré les deux généraux, par la cavalerie étolienne, et Philippe n'eut ni le temps ni les moyens de ranger sa phalange. Sur ce terrain accidenté, elle perdait sa force avec son unité; le choc des éléphants de Masinissa, une attaque dirigée sur ses derrières et la pression inégale des légionnaires la rompirent; huit mille Macédoniens restèrent sur le champ de bataille. La destruction de cette phalange, que les Grecs croyaient invincible, leur inspira pour le courage et la tactique des Romains une admiration que Polybe lui-même partage.

Philippe n'avait plus d'armée. Il demanda à traiter. Les Étoliens voulaient pousser la guerre à outrance. Flamininus leur répondit en vantant l'humanité des Romains. Fidèles à leur coutume d'épargner les vaincus, ils ne renverseraient pas, disait-il, un royaume qui couvrait la Grèce contre les Thraces, les Illyriens et les Gaulois,

et dont l'existence, n'osait-il ajouter tout haut, était nécessaire à la politique du sénat pour balancer le pouvoir des Étoliens. Philippe rappela ses garnisons des villes et des îles de Grèce et d'Asie qu'elles occupaient encore, laissa libres les Thessaliens, que Flamininus plaça sous un gouvernement aristocratique dévoué là, comme partout, aux Romains, livra sa flotte moins cinq vaisseaux de transport, licencia son armée moins cinq cents hommes, paya 500 talents, en promit 50 comme tribut annuel pendant dix ans, et s'engagea à ne faire aucune guerre sans l'assentiment du sénat.

Après l'avoir désarmé, on l'humilia comme roi, en le forçant de recevoir et de laisser libres et impunis les Macédoniens qui l'avaient trahi. Flamininus stipula même l'indépendance des Orestins, tribu macédonienne qui s'était soulevée durant la guerre, et dont le pays était la clef du royaume du côté de l'Illyrie romaine. Pour sûreté de ces conditions, Philippe donna des otages, parmi lesquels les Romains firent comprendre son jeune fils Démétrius.

Au moment où Philippe subissait ce traité désastreux, le roi de Syrie, Antiochus, à l'instigation d'Annibal, apprêtait ses forces. « Flamininus, dit Plutarque, en plaçant à propos la paix entre ces deux guerres, en terminant l'une avant que l'autre eût commencé, ruina d'un seul coup la dernière espérance de Philippe et la première d'Antiochus. »

Les commissaires adjoints par le sénat à Flamininus voulaient que des garnisons romaines remplaçassent celles du roi à Corinthe, Chalcis et Démétriade : c'eût été trop tôt jeter le masque. Les Grecs eussent bien senti que cette liberté était illusoire, sous la surveillance des trois forteresses qu'on appelait les entraves de la Grèce. L'opinion publique, si mobile et si libre dans ce pays renommé pour son esprit, était à craindre. Déjà les Étoliens, les plus audacieux de tous, l'agitaient par les discours, par

les chansons qu'ils répandaient. Ils se vantaient d'avoir fait gagner par leur cavalerie la bataille de Cynoscéphales; ils accusaient les Romains de méconnaître leurs services; ils raillaient les Grecs qui se croyaient libres, parce qu'on leur avait mis au cou les fers qu'ils portaient aux pieds. Flamininus comprit que le meilleur moyen de faire tomber toutes ces accusations, et de vaincre d'avance Antiochus, en ôtant tout appui à son expédition, c'était de donner pleinement à la Grèce une liberté qui ne pouvait être pour Rome un sujet d'alarmes.

Au milieu de la solennité des jeux isthmiques, un héraut imposa tout à coup silence et proclama le décret suivant : « Le sénat de Rome, et T. Quinctius, général des Romains, revêtu du pouvoir consulaire, après avoir vaincu le roi Philippe et les Macédoniens, déclarent libres de toutes garnisons et de tout impôt, les Corinthiens, les Locriens, les Phocidiens, les Eubéens, les Achéens, les Phthiotes, les Magnètes, les Thessaliens, les Perrhèbes, et leur laissent le pouvoir de vivre selon leurs lois. » Une joie insensée éclata à ces paroles. Deux fois l'assemblée se fit répéter le décret, et Flamininus faillit périr étouffé sous les fleurs et les couronnes. Il y avait donc, s'écriaient-ils, une nation sur la terre qui combattait, à ses risques et périls, pour la liberté des peuples, qui passait les mers pour faire disparaître toute domination tyrannique, pour établir en tous lieux l'empire du droit, de la justice et des lois. Au libérateur de la Grèce on éleva, comme à un demi-dieu, des temples que Plutarque trouva encore debout trois siècles plus tard, et qui avaient leurs prêtres, leurs sacrifices et leurs chants sacrés : « Chantez, jeunes filles, le grand Jupiter et Rome et Titus notre sauveur[1]. »

Ainsi ce peuple, qui ne savait pas faire de grandes choses pour la liberté, savait encore l'aimer avec passion

1. *Vie de Flamin.*, 23.

et en payait d'une apothéose la trompeuse image. Quand Flamininus s'embarqua, les Achéens lui amenèrent douze cents prisonniers romains des guerres d'Annibal, qui avaient été vendus en Grèce et qu'ils venaient de racheter de leurs deniers. Des Grecs seuls savaient remercier ainsi !

Rome ne prenait rien des dépouilles de la Macédoine. La Locride et la Phocide retournaient à la ligue étolienne ; Corinthe, la Triphylie et Hérée à la ligue achéenne ; Pleurate recevait Lychnidus et le pays des Parthiniens ; Amynander, toutes les places qu'il avait prises durant la guerre ; Eumène, fils d'Attale, était gratifié de l'île d'Égine ; Athènes, de Paros, Délos, Imbros et Scyros ; Rhodes, des villes de Carie. Et si les légions étaient encore dans la Grèce, c'est qu'Antiochus approchait, et que les Romains voulaient, disaient-ils, la défendre après l'avoir délivrée. Flamininus avait d'autres vues encore. Malgré le don de Corinthe, les Achéens étaient incapables de résister à Nabis, maître de Gythion, de Sparte et d'Argos. Ce Nabis était un abominable tyran dont la cruauté est fameuse[1]. Rome ne l'en avait pas moins reçu dans son alliance ; elle l'en chassa, lorsqu'elle crut n'en avoir plus besoin. Dans une assemblée réunie à Corinthe, le proconsul représenta aux alliés l'antiquité et l'illustration d'Argos ; devait-on laisser une des capitales de la Grèce aux mains d'un tyran ? Du reste, qu'elle fût libre ou asservie, il importait peu aux Romains. Leur gloire d'avoir affranchi la Grèce en serait moins pure sans doute ; mais si les alliés ne redoutaient pas pour eux-mêmes la contagion de la servitude, les Romains n'avaient rien à dire, et ils se rangeront à l'avis de la majorité. Les Achéens applaudirent à ces hypocrites conseils, et armèrent jusqu'à onze mille hommes[2]. Ce zèle alarma Flamininus ; il voulait bien abaisser Nabis,

1. Cf. Polyb., XIII, fr. 6-8; XVI, 13.
2. Flamininus eut cinquante mille hommes devant Sparte, Tite-

non le détruire. Ses lenteurs calculées, ses demandes d'argent et de vivres fatiguèrent les alliés; ils le laissèrent bientôt traiter avec le tyran, qui livra l'Argolide, Gythion et ses villes maritimes (195).

Ainsi Nabis restait dans le Péloponnèse, contre les Achéens, comme Philippe contre la ligue étolienne. Rome pouvait rappeler maintenant ses légions; car avec ce mot trompeur, la liberté des peuples, elle avait rendu l'union encore plus impossible, et augmenté les haines, la faiblesse et les factions. Chaque ville avait déjà ses partisans[1] de Rome, comme Thèbes, où ils venaient d'assassiner le béotarque Brachyllas; et ces hommes, dans leur aveuglement, allaient pousser la Grèce au-devant de la servitude. Il n'était donc plus nécessaire de la tenir dans les entraves. Flamininus évacua sans crainte Chalcis, Démétriade et l'Acrocorinthe. En retournant triompher à Rome, il y portait cet utile protectorat de la Grèce que tous les successeurs d'Alexandre s'étaient disputé, sans le pouvoir saisir d'une manière durable.

Liv., XXXIV, 38, et Sparte n'avait de murs que dans les endroits bas de la ville.

1. On parle d'hommes achetés, Charops en Épire, Dicéarque et Antiphile, en Béotie, Aristène et Diophane, en Achaïe, Dinocrate, en Messénie. Cependant Polybe célèbre les vertus et le patriotisme d'Aristène, et Rome n'aimait pas à acheter les consciences argent comptant. Elle exerçait une corruption moins basse et plus efficace. Dans ces républiques, il y avait toujours deux partis; elle en prenait un sous sa protection, et par son influence le faisait arriver au pouvoir. C'est ainsi qu'elle avait agi en Italie.

CHAPITRE XXXV.

INTERVALLE ENTRE LA SECONDE ET LA TROISIÈME GUERRE DE MACÉDOINE (195-172).

Voici que nous arrivons enfin au dernier acte de cette histoire. Tout à l'heure nous avons laissé la Grèce rêvant qu'elle était libre et rajeunie. Elle s'était en effet ranimée un moment dans une folle joie. Mourante, elle avait fêté la vie et cru à l'avenir. D'ailleurs, nous l'avons dit, il y avait encore quelque chose en Étolie, quelque chose dans la ligue achéenne, et la Macédoine n'avait pas été entamée. Mais maintenant nous ouvrons le tombeau où vont descendre ces dernières espérances. Rome, l'impitoyable cité du glaive, va dépouiller le masque de fausse douceur qu'elle avait pris avec Flamininus, ce Romain d'Athènes, et paraîtra dans toute sa rudesse sous les traits du farouche et ignorant Mummius.

Nous avons à raconter trois péripéties, les trois chutes successives de l'Étolie, de la Macédoine et de la ligue achéenne. La première disparaîtra d'abord ; les deux autres tomberont à peu près ensemble et presque du même coup.

Quand Flamininus eut retiré ses légions, les Étoliens

laissèrent éclater leur mécontentement. On avait proclamé la liberté de toute ville : ce n'était pas leur compte. Ils avaient cru hériter de la Macédoine, et on ne leur donnait ni la Thessalie qu'ils convoitaient, ni l'Acarnanie, ni Leucade, ni toutes les cités que le traité d'alliance leur avait promises, mais deux pauvres pays, la Locride et la Phocide. C'était bien peu pour tant de services. Ils le disaient du moins, se vantant d'avoir ouvert la Grèce aux Romains et guidé partout leurs pas. A les en croire, ils avaient seuls vaincu à Cynoscéphales et sauvé l'honneur et la vie à Flamininus. « Tandis que nous combattions, disait un d'eux avec dédain, et que nous lui faisions un rempart de nos corps, je ne l'ai vu tout le jour qu'occupé d'auspices, de vœux et de victimes, comme un sacrificateur. » Froissés dans leurs intérêts, humiliés dans leur orgueil par la hauteur de Flamininus, qui n'avait que pour eux de dures paroles, ils en vinrent bien vite à la pensée de punir tant d'ingratitude et d'amener en Grèce un allié qui perdrait moins vite la mémoire.

Thoas, le personnage le plus influent parmi eux, fut envoyé auprès du roi de Syrie, Antiochus, dont la haine contre Rome, avivée par Annibal, était bien connue, et l'engagea à placer en Grèce le théâtre de la guerre. Les Étoliens, disait le député, lui en donneraient tous les peuples pour alliés. Il revint avec un envoyé d'Antiochus, qui, magnifiquement, étala les plus éclatantes promesses : les forces de l'Asie, les éléphants de l'Inde, et de l'or assez pour acheter les Romains mêmes. Flamininus fit d'abord avertir les Étoliens par des Athéniens, qui engagèrent le Panétolicon à persister dans leur première alliance. Le conseil ne plut pas. Flamininus vint lui-même et ne réussit pas mieux. Thoas et sa faction firent décréter, en présence même du général romain, la guerre contre Rome. Et comme il demandait une copie de ce décret : « Bientôt, lui dit le stratége Damocritos

avec une folle insolence, bientôt je vous rendrai réponse de mon camp des bords du Tibre. »

Au reste, les Étoliens ne s'en tinrent pas à des discours. Ils commencèrent la guerre avec leur vivacité habituelle, et firent à un même jour, sans déclaration de guerre, une triple attaque sur Chalcis, Démétriade et Sparte. Ils échouèrent devant Chalcis, mais prirent Démétriade. Appelés dans Sparte par Nabis, ils s'y présentèrent comme des alliés, puis égorgèrent le tyran, envahirent son palais, prirent ses trésors et pillèrent la ville. Les Lacédémoniens indignés s'armèrent contre ces bandits, tuèrent les uns, chassèrent les autres. Philopémen saisit habilement cette conjoncture, courut à Sparte avec une armée et la fit entrer dans la ligue. « Les Lacédémoniens, en reconnaissance, lui envoyèrent cent vingt talents qu'avait produits la vente des biens de Nabis. Il leur conseilla de garder leur argent pour acheter le silence des gens qui, par leurs discours dans le conseil, jetaient le trouble et la confusion dans la ville. »

Restait Antiochus, l'espoir des Étoliens. Il arriva. Mais ce fut le moment pour les uns et les autres de reconnaître et leurs mutuelles fanfaronnades et leur mutuelle faiblesse. Tous ces alliés promis par les Étoliens à Antiochus se réduisirent aux Magnètes, aux Athamanes, à quelques habitants de l'Élide et de la Béotie. Pour lui, au lieu de millions d'hommes, il en amenait dix mille, qu'il ne put solder qu'en empruntant à gros intérêts, et qu'il demanda aux Étoliens de nourrir. En s'unissant étroitement avec le roi de Macédoine, suivant le conseil d'Annibal, il pouvait propager en Grèce un incendie difficile à éteindre : loin de là, il blessa Philippe par des actes insultants et des propositions insensées. Il parla des droits qu'il tenait de Séleucus, et soutint les ridicules prétentions au trône de Macédoine du fils d'Amynander. Dans sa fuite précipitée, Philippe n'avait pu rendre les derniers honneurs à ses soldats tombés à Cynoscéphales. Antiochus recueil-

lit leurs ossements dans un tombeau qu'il fit élever par son armée. Cette pieuse sollicitude était pour le Macédonien un amer reproche ; il répondit à toutes ces provocations en envoyant demander à Rome qu'on lui permît de combattre[1]. Le roi de Syrie essaya cependant de faire déclarer les Achéens pour lui; et dans un panachaïcon tenu à Corinthe, son ambassadeur, avec l'emphase asiatique, fit la nombreuse énumération des peuples qui, de la mer Égée à l'Indus, s'armaient pour sa cause. « Tout cela, répondit Flamininus, ressemble fort au festin de mon hôte de Chalcis. Au cœur de l'été, sa table était couverte des mets les plus variés, de gibiers de toute espèce; ce n'étaient que les mêmes viandes déguisées par un art habile. Regardez bien, et, sous ces noms menaçants de Mèdes, de Cadusiens, etc., vous ne trouverez toujours que des Syriens. » L'activité de Flamininus fit échouer une conspiration à Athènes; mais Chalcis, qu'il n'eut pas le temps de secourir, ouvrit ses portes, et l'Eubée tout entière fit défection. La Béotie, agitée par quelques hommes perdus de dettes; l'Élide et les Athamanes, toujours fidèles aux Étoliens, suivirent cet exemple.

Cependant Annibal continuait au roi les mêmes conseils. « Ce ne sont pas, disait-il, tous ces peuples sans force qu'il faut gagner, mais Philippe de Macédoine; s'il refuse, écrasez-le entre votre armée et celle que Séleucus commande à Lysimachie. Appelez enfin d'Asie vos troupes et vos vaisseaux; que la moitié de votre flotte stationne devant Corcyre, l'autre dans la mer Tyrrhénienne, et marchez sur l'Italie[2]. » Mais, dans ce vaste

1. Tite-Live, XXXV, 47. Cependant Philippe dit (XXXIX, 26) qu'Antiochus lui avait offert 3000 talents, 50 vaisseaux pontés, et la cession de toutes les villes grecques qui lui avaient auparavant appartenu. Mais Antiochus fit sans doute ces offres ou trop tôt ou trop tard, car Philippe voyait clairement l'avantage que Rome tirait de toutes ces guerres, témoin son discours à Nicandre, *ap.* Polybe, XX, fr. 7.

2. Liv., XXXVI, 3.

plan, les Étoliens et leurs petits intérêts disparaissaient; ils firent perdre la campagne à reprendre l'une après l'autre les villes de Thessalie, et durant l'hiver, Antiochus, malgré ses quarante-huit ans, oublia, dans les plaisirs d'un nouvel hymen, qu'il jouait contre les Romains sa couronne. Le sénat eut le temps d'achever ses préparatifs.

Au printemps de l'année 191, le consul Acilius Glabrion passa l'Adriatique et pénétra par l'Épire et la Thessalie jusqu'aux Thermopyles. Antiochus, qui venait d'échouer en Acarnanie contre le plus faible des peuples grecs, espéra défendre le passage avec ses dix mille hommes. Caton, lieutenant consulaire, surprit deux mille Étoliens postés sur le Callidrome pour défendre le sentier d'Éphialte; à la vue des cohortes romaines descendant de l'Œta, le roi, qui avait arrêté Acilius, devant ses lignes, dans le défilé, s'enfuit à Élatée, puis à Chalcis, et de là à Éphèse. La bataille des Thermopyles coûta aux Romains cent cinquante hommes (juillet 191). « Qu'Athènes nous vante maintenant sa gloire, s'écriaient les Romains. Dans Antiochus nous avons vaincu Xerxès. »

Pour stimuler le zèle de Philippe, le sénat lui avait abandonné d'avance toutes les places dont il pourrait s'emparer. Tandis qu'Acilius, tournant ses forces contre les Étoliens, s'obstinait aux siéges d'Héraclée et de Naupacte, Philippe faisait de rapides progrès. Déjà il avait conquis quatre provinces : l'Apérantie et le pays des Dolopes, des Perrhœbes et des Athamanes. Mais Flamininus veillait sur lui. Il accourt à Naupacte, montre au consul le danger, et le force à accorder aux Étoliens une trêve qui désarme le roi de Macédoine. Quelque temps auparavant, il avait aussi arrêté une expédition des Achéens contre Messène; et, en laissant entrer cette ville dans la ligue, il avait statué qu'elle pourrait recourir, pour tous ses différends, au sénat ou à son tribunal; tribunal partial ouvert à toutes les plaintes contre les Achéens. Déjà, en effet, il ne ménageait plus ce peuple. Ils avaient enlevé

l'île de Céphallénie aux Athamanes. « Comme la tortue retirée sous son écaille, vous serez invulnérables, leur dit-il, tant que vous ne sortirez pas du Péloponnèse ; » et il leur reprit Céphallénie[1].

A Éphèse, Antiochus avait retrouvé sa sécurité; L. Scipion l'y alla chercher, et, par la victoire de Magnésie, le rejeta au delà du Taurus (190). L'an d'après Manlius Vulso brisa par ses victoires sur les Galates la dernière résistance de l'Asie Mineure ; cette contrée appartint alors à Rome, sous la servile royauté d'Eumène de Pergame.

On avait accordé d'abord une trêve aux Étoliens. Après qu'on se fut débarrassé d'Antiochus, on reprit contre eux la guerre avec activité. Vaincus, ils envoyèrent au consul des députés pour demander la paix : ils consentaient à s'en *remettre à la foi romaine*. C'étaient les termes qu'exigeait le sénat. Mais quand le consul Manius Acilius leur eut expliqué que cela voulait dire : livrer à Rome ceux qui avaient fomenté la guerre, ils se récrièrent et déclarèrent que c'était contraire à la coutume des Grecs. « Ici Manius, haussant le ton, moins par colère que pour faire sentir aux députés à quoi les Étoliens étaient réduits et leur inspirer une extrême terreur : « Il vous sied bien vraiment, petits Grecs, de m'alléguer vos usages, et de m'avertir de ce qu'il me convient de faire, après vous être abandonnés à ma foi. Savez-vous qu'il dépend de moi de vous charger de chaînes ? » — Et sur-le-champ il en fit apporter, ainsi qu'un collier de fer qu'il ordonna qu'on leur mît au cou. Phénéas et les autres députés furent si effrayés que leurs genoux ployaient sous eux. Lucius et quelques autres tribuns qui étaient présents prièrent Manius d'avoir des égards pour le caractère d'ambassadeur dont ces Grecs étaient revêtus, et de ne pas les traiter avec rigueur. Le consul se radoucit et laissa parler Phénéas,... » (Polybe.)

1. Tite-Liv., XXXIV, 32.

Les Étoliens se débattaient en vain : il fallut en passer par les conditions que le sénat imposait. Ils durent reconnaître la suprématie de Rome, avoir mêmes amis et mêmes ennemis, livrer leurs armes et leurs chevaux, payer une contribution de 1000 talents (5 216 655 fr.), enfin remettre aux Romains, comme garantie, quarante otages désignés par le sénat.

Encore un nom rayé de l'histoire.

Ce rude coup frappé près d'eux et sur les premiers amis de Rome était un avertissement pour les Achéens, désormais à découvert de tous côtés. Leur rôle devenait difficile. Différents systèmes de conduite étaient soutenus dans leur assemblée. « Il n'est pas possible, leur disait Aristène, que vous restiez les amis des Romains, en leur présentant à la fois le caducée et la lance. Si nous sommes assez forts, marchons contre eux, sinon obéissons. Il y a deux buts à toute politique, le beau et l'utile. Ne peut-on atteindre l'un, qu'au moins on saisisse l'autre. Ou bien montrons que nous sommes assez forts pour ne pas obéir ; ou si nous obéissons, que ce soit de bonne grâce et avec empressement. » Philopémen se refusait à mettre cette bonne grâce dans la servitude. Il ne se faisait pas illusion au point de croire sérieusement à la durée de la ligue ni à son indépendance : « Quand les Romains, dit Polybe, exigeaient une chose conforme aux lois et aux traités, sur-le-champ et sans chicane il l'exécutait. Mais quand leurs prétentions passaient ces bornes, il voulait que d'abord on leur fît connaître les raisons qu'on avait de ne pas s'y rendre, ensuite qu'on en vînt aux prières et qu'on les suppliât de se renfermer dans les traités; s'ils demeuraient inflexibles, qu'on prît alors les dieux à témoin de l'infraction et que l'on obéît.... Devons-nous nous unir de toutes nos forces à des maîtres, disait-il encore, et subir sans opposition les ordres les plus durs, ou bien nous roidir tant que nous pourrons et retarder notre esclavage ?... Il viendra, je le sais, un

temps pour les Grecs où il faudra obéir, mais ce temps faut-il en accélérer la venue ou la retarder... Es-tu donc, disait-il encore un jour à Aristène, es-tu donc si pressé de voir le dernier jour de la Grèce ? » Ces deux politiques, ajoute Polybe, étaient sages et sûres. Mais à côté de ces deux partis qu'une nuance seulement séparait, il y en avait déjà un troisième que bientôt nous entendrons s'exprimer par la bouche de Callicrate : c'était celui des traîtres vendus au sénat romain.

Se renfermer dans le Péloponnèse, y vivre aussi libres que possible, éviter autant qu'on le pourrait d'y introduire les Romains, tel était le but de Philopémen. Pendant la guerre d'Antiochus, il arriva que Sparte, toujours mal disposée pour la ligue, essaya de s'en détacher. Le préteur achéen Diophanès marcha contre elle et appela à son secours Flamininus. « Malheureux ! lui dit Philopémen, garde-toi donc d'appeler les Romains parmi nous. » Et comme Diophanès ne tenait pas compte de ses remontrances, il s'enferma dans Sparte et la défendit, même contre les Achéens. Une autre fois le sénat pria les Achéens de faire rentrer les bannis dans Sparte. Philopémen s'y opposa, non qu'il fût contraire à la cause de ces exilés, mais afin qu'ils n'eussent pas cette obligation aux Romains.

Lorsque Lacédémone, qui, de ses anciennes institutions, gardait, même dans sa décadence, un vif sentiment de nationalité, demanda aux Romains de la délivrer du joug de l'alliance achéenne, Philopémen sévit contre elle avec une rigueur qui indigne Plutarque. Pour la première fois il impute à son héros, injustice et cruauté. En effet, Philopémen avait mis à mort 80 Spartiates, ou même 350 selon un autre historien ; il avait abattu les murailles de la ville, détruit ses institutions, partagé une portion du territoire aux Mégalopolitains, transporté en Achaïe une partie des citoyens et vendu 3000 autres à l'encan. Il avait voulu assouplir cette ville réfractaire,

et étouffer cette voix qui s'élevait dans le Péloponnèse contre la ligue et appelait les Romains.

Si la hauteur des sentiments de Philopémen pouvait être douteuse, on serait tenté de voir dans cette conduite un effet de la haine du Mégalopolitain contre Sparte. On attribuerait à un motif semblable une modification fort grave qu'il apporta à la constitution de la ligue : je veux parler de la loi par laquelle l'assemblée, au lieu de se tenir exclusivement à Égion, serait convoquée à tour de rôle et successivement dans toutes les villes de la ligue. Philopémen voulait par cette mesure donner satisfaction à ces cités, dont quelques-unes, comme Sparte, n'étaient pas encore faites à l'idée de reconnaître pour leur capitale et leur centre une petite ville perdue au bout du Péloponnèse, sans gloire dans le passé. Cette mesure était excellente, et peut-être, si Aratus l'avait prise, l'unité du Péloponnèse eût-elle été réalisée.

Il est certain que la ligue, grâce à Philopémen, reprit assez de puissance et d'éclat pour qu'il lui arrivât des ambassades des rois d'Orient : de Séleucus Philopator, d'Eumène, de Ptolémée Épiphane. On accepta l'alliance de ces rois; mais point leurs présents. Eumène, perfide allié, avait envoyé 120 talents pour être placés à intérêts et produire une rente annuelle qui défrayerait les dépenses des membres du conseil achéen. Apollonidas de Sicyône rappela que la loi défendait aux Achéens de recevoir les présents des rois.

Rome avait vu de mauvais œil l'énergie déployée par Philopémen. Des Lacédémoniens étaient venus se plaindre de la révolution violemment opérée chez eux; le sénat envoya des ambassadeurs pour intervenir. Appius Claudius se présenta en pleine assemblée panachéenne, accompagné des dénonciateurs spartiates que cette assemblée même venait de condamner à mort. Lycortas, le père de Polybe, et alors stratége, rappela cette liberté proclamée aux jeux isthmiques par Flamininus et osa

dire, aux applaudissements de tous, que, si Rome en Italie frappait de la hache les sénateurs campaniens, la ligue achéenne pouvait, dans le Péloponnèse, revendiquer un droit semblable contre les traîtres. A quoi Appius répondit qu'il conseillait fortement aux Achéens de se rendre le sénat favorable, tandis qu'ils étaient encore maîtres de leurs actions, s'ils ne voulaient pas être bientôt réduits à agir malgré eux.

A Messène, Philopémen avait protégé le parti démocratique, favorable à la ligue. Dès que l'oligarchie eut vu le bon accueil fait par le sénat aux dénonciateurs spartiates, elle s'empressa d'envoyer son chef Dinocratès à Rome. Il revint accompagné de Flamininus qui allait demander à Prusias la tête d'Annibal. Le Romain s'arrêta à Messène, juste ce qu'il fallait pour y produire une révolution. Messène rompit avec la ligue et envoya des troupes s'emparer de Coronis. Philopémen, âgé de soixante et dix ans, et stratége pour la huitième fois, était alors malade de la fièvre à Argos; à cette nouvelle il part pour Mégalopolis et arrive le jour même, ayant fait vingt lieues d'une traite. Il rassemble un corps de cavalerie, marche à l'ennemi, le repousse, mais entouré par des forces supérieures, il est obligé de reculer et couvre lui-même la retraite des siens. Au passage d'un défilé, ceux-ci se retirant trop vite, il reste seul au milieu des ennemis; son cheval trébuche et le jette violemment à terre, où il reste privé de connaissance; les Messéniens le saisissent, et quand il est revenu à lui l'accablent d'indignes outrages. On l'emmène à Messène chargé de fers comme un criminel. On le jette dans une prison souterraine, sans air et sans lumière. Bien des Messéniens s'intéressaient à lui; Dinocratès n'en fut que plus pressé de le faire mourir. « Dès que la nuit fut venue, et qu'il vit la foule retirée, il fit ouvrir la prison, et commanda à l'exécuteur d'y descendre, pour porter du poison à Philopémen. Le captif était couché sur son

manteau. Lorsqu'il vit la lumière et cet homme, debout devant lui, tenant une coupe, il comprit tout, se releva avec peine, à cause de sa faiblesse et prit la coupe, en demandant à l'exécuteur s'il ne savait rien de ses cavaliers, surtout de Lycortas. L'exécuteur lui répondit que la plupart s'étaient sauvés. Philopémen le remercia d'un signe de tête, et le regardant avec douceur : « Quelle satisfaction pour moi, lui dit-il, d'apprendre que notre malheur a des bornes! » (Plutarque.)

A la nouvelle de sa mort, les Achéens consternés accoururent en armes, conduits par Lycortas. Ils mirent la Messénie à feu et à sang. Messène effrayée ouvrit ses portes. Dinocratès se tua lui-même, beaucoup de ses partisans l'imitèrent; les autres furent réservés pour les tourments. « On brûla le corps de Philopémen; et, après avoir recueilli ses cendres dans une urne, on partit de Messène, sans confusion et en ordre, en mêlant à ce convoi funèbre une sorte de pompe militaire et triomphale. Les Achéens marchaient couronnés de fleurs, mais fondant en larmes : ils étaient suivis des prisonniers messéniens chargés de chaînes. Polybe, fils de Lycortas, entouré des plus considérables d'entre les Achéens, portait l'urne, qui était couverte de tant de bandelettes et de couronnes, qu'on pouvait à peine l'apercevoir. La marche était fermée par les cavaliers revêtus de leurs armes, et montés sur des chevaux richement enharnachés. Ils ne donnaient ni des marques de tristesse qui répondissent à un si grand deuil, ni des signes de joie proportionnés à une si belle victoire.

« Les habitants des villes et des bourgs qui se trouvaient sur leur passage, sortirent au-devant des restes de ce grand homme, avec le même empressement qu'ils avaient coutume de lui montrer quand il revenait de ses expéditions; et après avoir touché son urne, ils accompagnèrent le convoi jusqu'à Mégalopolis. Beaucoup de vieillards, de femmes et d'enfants mêlés dans la foule

jetait des cris perçants qui, de l'armée, retentissaient dans la ville. Les habitants répondaient à ces cris par leurs gémissements; car ils sentaient bien qu'avec ce grand citoyen ils avaient perdu leur prééminence parmi les Achéens. » (Plutarque.)

Petite affaire que cette mesquine prééminence! La véritable perte fut celle que fit la Grèce du dernier soutien de sa dignité. « Comme on dit que les mères aiment mieux le fils qu'elles ont porté dans l'âge mûr, la Grèce ayant enfanté Philopémen dans sa vieillesse, après tous les grands hommes qu'elle avait déjà produits, l'aima d'un singulier amour, et l'appela le dernier de ses enfants. »

Après lui les hommes vendus levèrent la tête, et la trahison parla à haute voix. Callicratès, envoyé à Rome, dit en plein sénat : « Pères conscrits, c'est à vous-mêmes qu'il faut vous en prendre, si les Grecs ne sont pas plus dociles à vos ordres. Il y a dans toutes les républiques deux partis : l'un qui conseille d'oublier les lois, les traités, et toutes les autres considérations, lorsqu'il s'agit de vous plaire; l'autre qui prétend que l'on doit s'en tenir aux lois et aux traités. L'avis de ces derniers est beaucoup plus agréable au peuple ; aussi vos partisans sont-ils méprisés et sans honneur. Mais si le sénat romain donnait quelque signe de désir sur ce point, aussitôt les chefs embrasseraient son parti, et la crainte ferait marcher le reste. » Le sénat répondit « qu'il serait à souhaiter que dans chaque ville les magistrats ressemblassent à Callicratès. » Cet homme, revenu dans sa patrie, avec les lettres du sénat, fut élu stratége (179). Rome pouvait donc, sans crainte, laisser la ligue vivre quelques jours encore de cette vie misérable, tandis qu'elle allait porter le coup décisif à la puissance renaissante de la Macédoine.

CHAPITRE XXXVI.

RÉDUCTION DE LA MACÉDOINE ET DE LA GRÈCE EN PROVINCES ROMAINES (171-141).

La défaite d'Antiochus et la ruine des Étoliens avaient satisfait l'orgueil humilié de Philippe, mais lui avaient enlevé les seuls auxiliaires qui auraient pu le sauver. Il restait seul maintenant en face de Rome; et, aux outrages que lui prodiguait déjà le sénat, il devait comprendre que sa ruine était résolue. Pour prix de son alliance durant la guerre d'Antiochus, le sénat lui avait abandonné les conquêtes qu'il pourrait faire; à peine la victoire des Thermopyles eut-elle été gagnée qu'on arrêta ses progrès. Il allait prendre Lamia, en Thessalie; Acilius lui ordonna d'en lever le siége; il avait conquis l'Athamanie, on laissa le temps aux Étoliens de l'en chasser. Trop bien surveillé dans la Grèce, il se détourna sur la Thrace, et y fit à petit bruit des conquêtes importantes. Les villes maritimes d'Ænos et de Maronée reçurent ses garnisons[1]. Mais, de

1. Le commissaire Fabius Labéo avait eu soin, en marquant, après Cynoscéphales, la limite de la Macédoine du côté de la Thrace, de suivre l'ancienne voie royale qui jamais ne se rapproche de la mer. Tite-Liv., XXXIX, 27.

ce côté, Eumène épiait toutes ses démarches, et le dénonça à Rome. Dès qu'on sut que le sénat accueillait les bannis de Maronée et d'Ænos, des Thessaliens, des Magnètes, des Athamanes, etc., accoururent[1], et le sénat envoya trois commissaires, qui, pour bien montrer à tous les Grecs son humiliation et sa faiblesse, forcèrent le roi à comparaître devant eux comme un accusé ordinaire[2]. Il leur avait enlevé, disaient les Thessaliens, cinq cents jeunes gens des premières familles; il avait ruiné le port de Thèbes, en Phthiotide, au profit de Démétriade, et tendu des piéges à tous les députés envoyés par eux à Flamininus. « Comme des esclaves tout à coup affranchis, répliqua le roi, ces gens ne savent user de la liberté que pour insulter leur maître; au reste, ajouta-t-il fièrement, le soleil ne s'est pas encore couché pour la dernière fois[3]. » Est-il nécessaire de dire que les commissaires prononcèrent contre lui? Philippe ne songea plus dès lors qu'à préparer la guerre (185).

Il ouvrit des mines, établit de nouveaux impôts, favorisa le commerce, et par de sages mesures accrut la population de son royaume. Les villes maritimes lui étaient peu affectionnées; il en transporta les habitants dans la Pæonie et les remplaça par des Barbares[4]. Sous prétexte de porter secours aux Byzantins il fit une incursion dans l'intérieur de la Thrace, battit plusieurs petits rois et ramena de ce pays une colonie nombreuse, où il pouvait au besoin recruter des soldats. Prusias était en guerre contre le roi de Pergame, il lui envoya des auxiliaires; et, se souvenant des plans d'Annibal, il excita, par de secrets émissaires, les Barbares du Danube à se liguer avec lui.

1. Polybe, XXIV, 4. Il y en eut de tant de peuples, qu'il fallut trois jours pour les entendre.
2. *Tanquàm reus*. XXXIX, 25.
3. *Nondum omnium dierum solem occidisse*. Tite-Liv., XXXIX, 26.
4. Polybe, XXIV, fr. 6. Naturellement Tite-Live est très-prolixe sur les débauches et la cruauté de Philippe. *Voy.* surtout XL, 4, la tragique histoire de Poris. Polybe insiste aussi sur sa cruauté.

Leur chef promit de donner sa sœur en mariage au fils du roi. Pour appuyer ses négociations et assurer son influence dans la Thrace, il fonda la ville de Persépolis sur les bords de l'Hèbre, non loin de l'Hœmus. On disait que du haut de cette montagne, le regard embrassait le Pont-Euxin, l'Adriatique, le Danube et les Alpes. Philippe voulut la gravir pour reconnaître de là le plus court chemin vers l'Italie; car, désespérant de la Grèce qu'il connaissait bien, il ne rêvait que de recommencer lui-même l'expédition d'Annibal. Il mit trois jours à atteindre la cime cachée dans un épais brouillard et y éleva deux autels à Jupiter et au Soleil, mais il ne vit rien que les plaines fécondes de la Mœsie et de la Thrace[1]. Quand il redescendit, la nouvelle de cette étrange expédition, de cette impuissante menace, courait déjà vers Rome. Quelque temps auparavant, Philippe, pour endormir la vigilance du sénat, lui avait envoyé son fils Démétrius, qu'un long séjour à Rome comme otage et des prévenances calculées, avaient rendu tout dévoué aux intérêts romains. Avec son habileté meurtrière, le sénat, jetant la division et la haine jusque dans la maison royale, répondit qu'il pardonnait au père par considération pour le fils. Démétrius devait payer de sa vie ces perfides égards[2].

Il avait un frère aîné, Persée, qui, né d'une femme de basse naissance, craignait que Philippe ne laissât sa couronne à Démétrius. Pour perdre ce rival, il le peignit au roi comme un traître pressé par Flamininus et par son ambition de lui ravir le pouvoir. Le malheureux père hésitait entre ses deux enfants. Mais un jour Persée accourt; dans un tournoi son frère, dit-il, a voulu le tuer, et la nuit suivante il a assailli sa demeure avec des gens armés. Philippe interroge; le crime semble prouvé; et le jeune

1. Tite-Live, XL, 22.
2. Polybe, XXIV, fr. 1 et 5. On fit entendre à Démétrius que les Romains le mettraient bientôt sur le trône de Macédoine.

prince ayant tenté de s'enfuir à Rome, le roi ordonna sa mort (181). Plus tard, il reconnut, dit-on, son innocence, et la douleur le conduisit au tombeau. Chaque jour, jusqu'à sa mort, il s'était fait lire son traité avec Rome (179.)

Les Romains ont voulu déshonorer Persée après l'avoir vaincu. Les historiens ont aussi usé contre lui du droit de la guerre, *vœ victis*, et les modernes ont fait comme eux. Mais Tite-Live n'accuse-t-il pas Annibal d'impéritie? Cependant il vante dans Persée la pureté de ses mœurs. la majesté toute royale de sa personne, son habileté dans les exercices et les travaux de la paix et de la guerre[1]. Il l'accuse vaguement d'avoir tué sa femme, et lui reproche le meurtre de Démétrius. Mais, d'après son récit même, Persée devait se croire véritablement menacé. Il le représente comme un avare tenant plus à ses trésors qu'à sa couronne; et quand les villes de Macédoine vinrent spontanément lui offrir des subsides, il les refusa[2]; quand Cotys l'eut servi six mois avec deux mille auxiliaires, il lui donna pour sa cavalerie cent talents de plus qu'il ne lui en avait promis[3]. Nous verrons plus loin si rien ne justifie sa conduite avec Gentius et les Bastarnes. Dans son royaume, Persée sut gagner l'affection et le dévouement de ses sujets; au dehors, il releva si haut la considération de la Macédoine, que pendant dix années il tint les regards du monde fixés sur lui[4]. Quant aux meurtres qu'on lui attribue, ou bien les preuves manquent, comme pour l'histoire de Rammius de Brindes; ou bien ils rentrent dans cette politique de perfidies et

1. Tite-Liv., XLI, 2, *nihil paternæ lasciviæ*, etc. Il copie ici Polybe XVI, fr. 3, comme dans presque tout ce qu'il dit de la Grèce et de l'Orient.

2. *Legationes civitatum venerant ad pecunias.... et frumentum pollicendum ad bellum*, XLI, 43. A son avénement, il remit à ses sujets tout ce qu'ils devaient au fisc, restitua aux bannis leurs biens confisqués, et jusqu'aux revenus touchés en leur absence. Polyb. XXVI, fr. 3.

3. C'est-à-dire 200 talents pour 1000 cavaliers, XLII, 67.

4. *Ipsius Persei.... celebrari nomen*. XLII, 1.

d'assassinats que suivaient alors tous les rois et Rome elle-même. Ceux qui avaient fait tuer Philopœmen et Brachyllas étaient mal venus à lui reprocher l'assassinat d'Eumène. On a mis en doute jusqu'à son courage. Mais il se trouva à tous les combats, conduisit toutes les expéditions, en Thrace, en Illyrie, en Épire, contre les Dardaniens et l'Étolie. A Pydna, il avait été blessé la veille, et il se jeta sans cuirasse au milieu de sa phalange rompue. Persée n'était donc ni meilleur ni pire que les principaux personnages de son temps.

Philippe avait, dit-on, voulu laisser le trône au neveu de son ancien tuteur, Antigone. Persée se hâta de se débarrasser d'un rival dangereux. Mais il se garda de rompre en face avec le sénat; il mit à ses pieds sa couronne, renouvela le traité conclu avec son père, et durant six années ne parut occupé que du soin de détourner de lui l'attention du Rome. Cependant, dans le silence et dans l'ombre, il lui préparait une guerre terrible[1]. Son père lui avait laissé un trésor bien rempli; il l'augmenta encore, et amassa assez de richesses pour soudoyer pendant dix ans dix mille mercenaires. Il n'avait pas de flotte; en créer une eût été une déclaration de guerre: il y renonça; mais il ruina toutes ses villes maritimes qui n'étaient pas en état de se défendre. Dans ses arsenaux il réunit de quoi équiper trois armées et des vivres pour dix ans[2]. Dans ses expéditions en Thrace, Philippe avait recruté et aguerri son armée; il l'exerça en écrasant les Dolopes, qui voulaient se mettre sous la protection de Rome, et il put compter sur quarante mille bons soldats. Enfin, pour réunir autour de lui tous les Macédoniens, il ouvrit les prisons, remit toutes les sommes dues au fisc et rappela les bannis; des édits publiquement affichés à Delphes, à Délos et dans le temple de Minerve-Ithonienne, leur promirent sûreté et la restitution de leurs biens,

1. XLI, 13.
2. Tite-Live, XLII, 12. Plut., *in Æmil.*

Philippe n'avait jamais pu faire oublier aux Grecs sa cruauté. Persée envoya à toutes les villes des ambassadeurs pour demander l'oubli du passé et une sincère alliance. Prévenant par ses bienfaits leur amitié, il rendit aux Athéniens et aux Achéens tous ceux de leurs esclaves auxquels Philippe avait ouvert un asile dans son royaume. La Thessalie était incapable de se gouverner. Il profita de ses divisions, soutint les pauvres contre les grands, les débiteurs contre leurs créanciers, et des garnisons macédoniennes rentrèrent dans la plupart des villes d'où les Romains les avaient chassées. L'Épire ne s'était tournée qu'à regret contre Philippe; il la ramena secrètement dans son alliance. Gentius, petit roi d'Illyrie, qu'effrayaient le voisinage et les menaces des Romains[1], promit des secours en échange de quelques subsides, et Cotys, roi des Thraces-Odryses, s'engagea à partager tous ses périls. Le roi de Syrie lui donna pour épouse sa sœur qu'une flotte rhodienne lui amena[2]; Prusias, son beau-frère, n'attendait qu'une occasion d'attaquer en Asie le protégé du sénat. Eumène lui-même trouvait bien lourde l'amitié de Rome[3] et tâchait de regagner celle d'Antiochus. Rhodes, mal récompensée de ses services, et qui dans le soulèvement des Lyciens contre elle reconnaissait la main du sénat, se rapprochait de Persée : ce prince eut à Samothrace, durant plusieurs jours, une secrète entrevue avec les députés des villes d'Asie[4]. A Carthage,

1. *Voy.* dans Tite-Live, XL, 42, les accusations du préteur Duronius contre lui.
2. Pol. XXVI, 5.
3. *Jam enim suspectos habebat Romanos*, XLI, 21. Il assura à Antiochus le trône que voulait usurper Héliodore, assassin de Séleucus. Les progrès de Philippe et de Persée en Thrace le rattachèrent seuls à la cause de Rome. Cependant il offrit à Persée de lui vendre sa neutralité 500 talents, ou ses secours 1500. Après une belle et sainte lutte d'avarice, dit Polybe, ils se séparèrent à avantage égal, comme deux vaillants athlètes. XXIX, fr. 12.
4. Tite-Live, XLII, 25. Cependant elles n'eurent pas le courage de se déclarer; en 170, les députés d'un grand nombre d'entre elles vinrent à Rome.

le sénat reçut la nuit, dans le temple d'Esculape, ses ambassadeurs[1]. Enfin, trente mille Bastarnes approchaient, et le bruit de leur marche jetait déjà la terreur en Italie.

Ainsi, ce que n'avait pas fait Annibal, Persée semblait prêt à l'accomplir. Encouragé par cette haine universelle que l'ambition de Rome avait soulevée, il marcha plus hardiment. Pour montrer aux Grecs les enseignes macédoniennes, qu'ils n'avaient pas vues depuis vingt ans, il pénétra avec une armée, sous prétexte de sacrifices à Apollon, jusqu'au temple de Delphes. En Thrace, en Illyrie, le sénat avait des alliés; il dépouilla le Thrace Abrupolis, et fit tuer le chef illyrien Arthétauros[2]. Deux Thébains voulaient retenir la Béotie dans l'alliance de Rome, ils tombèrent sous les coups de meurtriers inconnus. Eumène, alarmé de cette résurrection de la puissance macédonienne[3], était venu le dénoncer à Rome; des gens apostés se jetèrent sur lui au sortir du temple de Delphes, et le laissèrent pour mort sur la place. Si l'on en croyait Tite-Live[4], Persée aurait voulu gagner un des principaux citoyens de Brindes pour qu'il empoisonnât à leur passage les généraux et les commissaires que le sénat envoyait en Grèce. Quand on lui demanda compte de tous ces meurtres, il répondit avec emportement et colère. La guerre fut déclarée (172), et le monde en attendit dans une cruelle anxiété le dénoûment[5].

Persée devait-il prendre hardiment l'offensive et sortir des inexpugnables retranchements de la Macédoine, dans l'espérance de soulever la Grèce? Sans doute l'audace aurait pour quelque temps réussi, et son armée se

1. Tite-Live, XLI, 22.
2. XLI, 28, et Polyb. XXVII, 7.
3. Abdère, en Thrace, Œnos, Maronée, et au delà du détroit, Lampsaque, appartenaient à Persée; la domination macédonienne reprenait donc pied en Thrace et en Asie. Tite-Live, XLIII, 6.
4. Tite-Live, XLII, 16, 17.
5. *Ibid.*, XLII, 23. *Omnes reges civitatesque...., converterant animos in curam.... belli.* Ibid., 29.

serait grossie de quelques volontaires[1]. Mais ces rois et ces peuples qui faisaient tant de vœux pour lui n'auraient osé lui donné un soldat. Antiochus, dont le frère était retenu comme otage à Rome, l'oubliait pour disputer à Philométor la Cœlésyrie; et Massinissa, qui venait d'enlever à Carthage (174) une quatrième province avec soixante-dix villes, achetait le silence complaisant de Rome au prix de secours importants. Eumène avait entraîné Ariarathe; Rhodes n'osait refuser au sénat des vaisseaux; Ptolémée en offrait. Tout manquait à Persée. Si Cotys, roi des Odryses, était pour lui, d'autres chefs thraces étaient pour Rome; Gentius, prince cruel et débauché, voulait faire payer au poids de l'or une assistance dérisoire[2], et les Bastarnes demandaient pour les fantassins cinq pièces d'or par homme, pour les cavaliers dix, pour les chefs de bande mille. Ces auxiliaires rappelaient par leurs exigences les Galates de l'Asie Mineure dont les rois d'Orient avaient eu tant à souffrir; Persée en conçut de vives défiances et traîna la négociation en longueur[3]. Ainsi, au milieu de la lutte, il se trouvait seul; le cœur lui manqua. Évidemment il était au-dessous de son rôle.

Le sénat n'envoya d'abord qu'un préteur avec cinq mille hommes. Mais sept commissaires précédaient l'armée; ils parcoururent la Grèce, où leur seule présence suffit pour détruire l'effet de six années de prudence et de concessions: preuve évidente de la fragilité de l'appui auquel on voudrait que Persée eût confié sa fortune. Dans la Thessalie, toutes les villes non occupées par les Macédoniens donnèrent des otages, que les Romains en-

1. *In liberis gentibus plebs ubique omnis.... erat ad regem Macedonasque inclinata.* Mais le parti aristocratique, partout soutenu par Rome, était aussi partout le plus fort.

2. Polybe, XXIX, 7. Ce petit roi, dont on a étrangement grossi les forces, ne livra pas même un combat pour sauver sa province, qu'Anicius conquit en quelques jours. Quant à Cotys, il donna 1000 cavaliers et 1000 fantassins.

3. Plut., *in Æmil.* Tite-Live, XLIV, 26.

fermèrent à Larisse. Dans l'Étolie, où de sanglantes dissensions[1] enlevaient au peuple le peu de force qui lui restait, ils firent nommer stratége un de leurs partisans, et déportèrent en Italie tous ceux qu'on leur désigna comme ennemis de Rome; en Béotie, ils rompirent la ligue et regagnèrent toutes les villes à leur alliance; dans le Péloponnèse, les Achéens, quelque temps incertains, promirent d'envoyer mille hommes à Chalcis pour la défendre. L'Acarnanie, l'Épire même montraient un empressement de bon augure. Du haut de ses montagnes, Persée voyait ces courses, ces menées des ambassadeurs romains; et il se laissait enlever la Grèce sans risquer pour elle un combat, comme si elle ne valait pas même l'honneur d'une lutte. Au lieu d'agir, il négociait; et, après avoir provoqué son implacable ennemi, il s'arrêtait, perdant volontairement la seule chance qu'il eût, non de triompher, mais de tomber avec gloire, après avoir, quelque temps peut-être, ébranlé le monde.

Tandis que le préteur, avec sa faible armée, prenait position dans la Dassarétie, Persée envoyait deux ambassades au sénat et sollicitait une trêve que Marcius, le chef de la députation romaine, se hâta de lui accorder[2]. Durant cinq mois on fit attendre une réponse à ces députés; mais dès que le printemps rouvrit la campagne, ils reçurent l'ordre de quitter Rome et l'Italie. Derrière eux, le consul Licinius débarqua près d'Apollonie. Il traversa sans obstacle l'Épire, l'Athamanie, les défilés de Gomphi, et ne rencontra Persée que près de Sycurion, au delà du Pénée. Il y fut défait dans une rencontre qui aurait pu devenir une bataille générale, si Persée avait osé engager sa phalange; et, en repassant durant la nuit

1. *Voy.* dans Tite-Live, XLI, 25, le massacre de 80 des principaux citoyens. *Idem furor et Cretenses lacerabat.*

2. *Voy.* dans Tite-Live, XLII, 47, combien Marcius se félicite d'avoir trompé Persée par l'appât de cette trêve, d'avoir dissous la ligue béotienne, etc. Les vieux sénateurs blâment cette politique punique, etc.

le Pénée, il laissa plus de deux mille morts sur l'autre rive.

La Grèce attentive applaudit à ce premier succès[1]. Mais Persée s'arrêta et demanda la paix, offrant le tribut et l'abandon de ses conquêtes[2]. Le consul vaincu exigea qu'il se remit lui-même et son royaume à la discrétion du sénat. Cependant il ne sut pas justifier cette fierté de langage, éprouva un second échec près de Phalana, et alla hiverner en Béotie après la prise de quelques villes thessaliennes. Une victoire navale remportée à la hauteur d'Orée, et des succès en Thrace sur un lieutenant d'Eumène, terminèrent cette campagne en faveur de Persée. L'odieuse conduite du consul et du préteur Lucrétius, qui pillaient sans pudeur les alliés, accrut le mécontentement; plusieurs cantons d'Épire[3] se déclarèrent ouvertement pour Persée; l'Étolie, l'Acarnanie remuèrent.

Un nouveau consul, A. Hostilius, arriva. En traversant l'Épire, il faillit être enlevé par un parti ennemi. La campagne répondit à ces commencements; Hostilius débuta par un échec, et perdit l'année à chercher un passage pour entrer en Macédoine. Partout Persée faisait face dans des positions inexpugnables. Les deux lieutenants qui attaquaient par mer et du côté de l'Illyrie ne furent pas plus heureux : l'un ne se signala que par le sac d'Abdère; l'autre, Cassius, posté à Lichnydus, perdit six mille hommes dans une entreprise mal conduite contre Uscana. Dès qu'il sut les Romains retirés prématurément dans leurs quartiers, Persée courut châtier les Dardaniens, auxquels il tua dix mille hommes, et employa l'hiver à enlever plusieurs places de l'Illyrie,

1. Tite-Live, XLII, 63.
2. *Ibid.*, 56-63.
3. On a dit l'Épire entière, mais les Molosses arrêtèrent Persée sur les bords de l'Aoüs, en 170, et Claudius leva 6000 auxiliaires thesprotes et athamanes. Tite-Live, XLIII, 3, 21. Marcius acheta aux Épirotes, en 169, les vivres nécessaires à l'armée de Macédoine. Tite-Live, XLIX, 16.

dans laquelle il fit six mille Romains prisonniers[1]. Il voulait fermer de ce côté les approches de la Macédoine, et décider peut-être la défection de Gentius. Le roi barbare demandait avant tout de l'argent : Persée refusa. L'Épire paraissait soulevée ; il espéra entraîner aussi l'Étolie, et pénétra jusqu'à Stratos avec dix mille hommes. Mais les Romains étaient entrés dans la place.

Cette activité, ces succès invitaient les peuples irrésolus à saisir l'occasion de se sauver avec lui : et c'est le moment où les ambassadeurs affluent à Rome ! Athènes, Milet, Alabanda, la Crète, renouvelaient leurs promesses de services ou offraient des dons ; Lampsaque sollicitait le titre d'alliée. Les Carthaginois avaient préparé un million cinq cent mille boisseaux de blés ; Massinissa en promettait autant, et en outre mille deux cents Numides et douze éléphants ; déjà il avait envoyé vingt-deux éléphants et deux mille auxiliaires[2]. Persée restait seul encore.

Cependant, grâce à l'impéritie des généraux, cette guerre devenait sérieuse ; l'inquiétude gagnait Rome ; il fut défendu aux sénateurs de s'éloigner de la ville de plus d'un mille. Soixante mille hommes furent levés en Italie, et le nouveau consul Marcius emmena de nombreux renforts, afin de combler les vides faits dans l'armée par les congés que les consuls et les préteurs avaient vendus. Pour détruire l'effet des exactions dont les Grecs avaient été victimes, il se fit précéder d'un sénatus-consulte qui défendait de rien fournir aux généraux au delà de ce que le sénat avait fixé.

Les monts Cambuniens et l'Olympe ferment au sud la Macédoine ; mais entre eux s'étendent les collines escarpées du haut desquelles on découvre Dion en Piérie et la mer. Du côté de la Thessalie, par où arrivait Marcius,

1. Tite-Live, XLIII, 3.
2. Rhodes, Samos, Chalcédoine, et du fond de la mer Noire, Héraclée du Pont avaient envoyé des vaisseaux. Tite-Live, XLII, 55.

ces collines touchent au vaste marais Ascuris[1], qui rend difficiles les approches de ce passage. Marcius tenta néanmoins de le forcer, tandis que le préteur essayerait avec sa flotte de faire une descente sur les côtes de la Piérie. Persée, avec une habileté qu'on a méconnue, plaça dix mille hommes avec Asclépiodote sur la Volustana, dépendance des monts Ascuris, et jeta des troupes dans l'Olympe et dans la vallée de Tempé, pour fermer aussi cette route. Lui-même il s'établit à Dion, en arrière de cette ligne, pour la soutenir partout où elle faiblirait; et de peur d'être pris à revers par une descente du préteur, il couvrit la côte de sa cavalerie légère.

Marcius hésita longtemps sur le point où il devait couper cette ligne formidable. Il avait trente mille hommes; il les porta rapidement contre la division d'Hippias, pour l'écraser par la supériorité de ses forces. Un corps d'élite par lequel il fit tourner le marais lui ouvrit une route, et il attaqua les Macédoniens sur les hauteurs. Pendant deux jours on s'y battit sans que le roi, retenu dans une inexplicable inaction, osât quitter la côte pour profiter de la dangereuse position où les Romains s'étaient placés. Ceux-ci s'en tirèrent à force d'audace. Laissant l'ennemi derrière eux occuper les passages et couper leurs communications, ils descendirent, avec des dangers et des peines extrêmes, dans les plaines de la Piérie[2].

Persée n'avait à Dion que la moitié de ses forces; saisi d'effroi à la vue des légions[3], il se replia sur Pydna,

1. Aujourd'hui le lac Nézéro, ou Ezéro, que des collines entourent et qui se décharge de son trop-plein par des infiltrations souterraines.

2. *Inenarrabilis labor.* Pour la géographie de cette région, voir *le mont Olympe* de M. Heuzey, qui a refait pas à pas la marche du consul.

3. Tite-Live prétend que, dans sa frayeur, il envoya deux de ses amis à Pella et à Thessalonique pour brûler ses vaisseaux et jeter ses trésors dans la mer. Sa situation n'était pas désespérée à ce point, et comme Tite-Live ajoute que, honteux de sa peur, il fit disparaître ceux auxquels il avait donné cet ordre, on peut ranger cette histoire à côté de toutes celles que les Romains firent courir sur son avarice et sa lâcheté.

et commit l'impardonnable faute de rappeler à lui les corps qui gardaient les défilés. Aussitôt Marcius s'en saisit; il était sauvé. Rassuré sur ses communications, il avança jusqu'à Dion. Mais le manque de vivres et l'approche de l'hiver l'arrêtèrent; il cessa les hostilités, et prit hardiment ses quartiers dans la Piérie; la Macédoine était enfin entamée.

Le bruit de ces succès arrivait à Rome quand des députés rhodiens, se présentant au sénat, déclarèrent que, ruinés par cette guerre, ils voulaient en voir la fin, et que si Rome ou Persée refusaient d'y mettre un terme, ils aviseraient aux mesures qu'ils auraient à prendre à l'égard de celui des deux adversaires qui s'opposerait à la paix. Pour toute réponse, on leur lut un sénatus-consulte qui déclarait libres les Cariens et les Lyciens, leurs sujets. Eumène aussi, blessé dans son orgueil, venait d'abandonner le camp romain [1], et Prusias s'interposait comme médiateur. Il était temps d'en finir avec la Macédoine. Les comices portèrent au consulat Paul Émile, homme d'une vertu antique, lettré cependant, comme l'étaient déjà tous les nobles de Rome, et ami de la civilisation et des arts de la Grèce. Malgré ses soixante ans, il déploya une activité extrême. Il envoya inspecter la flotte, l'armée, la position de l'ennemi et des légions, l'état des magasins, les dispositions des alliés. Gentius, trompé par une promesse de trois cents talents, s'était enfin déclaré contre Rome. Eumène avait ouvert avec Persée de ténébreuses négociations; les Rhodiens étaient presque ouvertement passés de son côté, et la flotte macédonienne dominait dans la mer Égée et les Cyclades. Mais Persée venait de se priver de l'appui des vingt mille Gaulois qu'il avait appelés des bords du Danube; il leur refusait la solde promise, au moment où il eût fallu la doubler pour obtenir leur assistance, dût

1. Tite-Live, XLIV, 20.

même cette assistance devenir dangereuse après la commune victoire.

Sur ces renseignements, Paul Émile disposa son plan. Avec l'armée de Marcius il devait attaquer de front la Macédoine et pousser le roi devant lui. Octavius avec la flotte formerait l'aile droite, et après avoir balayé la mer Égée, menacerait les côtes et inquiéterait Persée sur ses derrières. Anicius, avec deux légions en Illyrie, formerait l'aile gauche, écraserait Gentius et se rabattrait par la Dassarétie sur la Macédoine. Quatre-vingt mille hommes au moins allaient entrer en ligne[1], et l'autre consul, Licinius, tenait une armée prête sur les côtes de l'Adriatique pour voler, au besoin, au secours de son collègue.

Avant tout, Paul Émile s'efforça de rétablir la discipline[2]. Il occupa par des travaux les loisirs des soldats et remit en honneur les exercices militaires; il retira aux sentinelles leur bouclier pour augmenter leur vigilance. Le mot d'ordre se donnait tout haut et pouvait être entendu de l'ennemi; il ordonna que les centurions se le passeraient à voix basse. Les gardes avancées se fatiguaient à rester tout le jour sous les armes; il les fit relever le matin et à midi, pour que l'ennemi trouvât toujours aux avant-postes des troupes fraîches et reposées.

Persée campait dans une forte position derrière l'Énipée, qui traverse la Piérie. Le consul le fit tourner par Scipion Nasica, et cette manœuvre, habilement exécutée, força le roi à se retirer sous les murs de Pydna. Une plaine s'étendait en avant de la ville, Persée résolut d'y livrer bataille, il ne pouvait plus sans honte reculer davantage. Dans la nuit qui précéda l'action, une éclipse de lune alarma les Macédoniens; par l'ordre de Paul

1. 37 000 pour l'armée romaine et 43 000 Macédoniens ou auxiliaires de Persée. Polybe et Plut., *in Æmil.*, 12, disent 100 000. Mais il y avait des garnisons.

2. Tite-Live, XLV, 2.

Émile, le tribun Sulpicius Gallus avait d'avance prédit et expliqué aux légionnaires ce phénomène. Quelques jours auparavant l'armée souffrait de la soif; le consul, guidé par la direction des montagnes, avait fait creuser dans le sable, et on avait trouvé de l'eau en abondance. Les soldats croyaient leur chef inspiré des dieux, et demandaient à grands cris le combat. Mais enfermé entre la mer, une armée de plus de quarante mille hommes et des montagnes impraticables pour lui s'il était vaincu, Paul Émile ne voulait rien donner au hasard : ce ne fut que quand il eut fait de son camp une forteresse, qu'il se décida à risquer une affaire décisive. Les Macédoniens attaquèrent avec fureur. La plaine étincelait de l'éclat des armes, et le consul lui-même ne put voir sans une surprise mêlée d'effroi ces rangs serrés et impénétrables, ce rempart hérissé de piques. Il dissimula ses craintes et, pour inspirer confiance aux troupes, affecta de ne mettre ni son casque ni sa cuirasse. D'abord la phalange renversa tout ce qui lui était opposé, mais le succès l'entraînant loin du terrain que Persée lui avait choisi, les inégalités du sol, le mouvement de la marche y ouvrirent des vides où Paul Émile lança ses soldats. Dès lors ce fut comme à Cynocéphales : la phalange ébranlée, désunie, perdit sa force; au lieu d'une lutte générale, il y eut mille combats partiels, la phalange entière, c'est-à-dire vingt mille hommes, resta sur le champ de bataille; onze mille furent faits prisonniers. Les Romains n'avouèrent qu'une perte de cent hommes (22 juin 168).

Du champ de bataille Persée s'enfuit à Pella; on lui conseillait de se retirer dans les provinces montagneuses qui touchent à la Thrace et d'essayer une guerre de partisans; il fit sonder les dispositions des Bisaltes et engagea les habitants d'Amphipolis à défendre leur ville[1]. Mais il n'essuya que des refus et de dures paroles;

1. Ces faits, rapportés par Tite-Live, XLIV, 45, démentent le lâche désespoir de Persée après Pydna.

et il apprit que toutes les places ouvraient leurs portes avant même d'être attaquées. Abandonné et sans ressources, il fit demander la paix au consul, et en attendant sa réponse, se réfugia, avec sa famille et ses trésors, dans le temple sacré de Samothrace.

Dans sa lettre, Persée prenait enocre le titre de roi, Paul Émile la renvoya sans la lire; une seconde où ce titre était effacé obtint pour toute réponse qu'il devait livrer sa personne et ses trésors. Il essaya de fuir pour rejoindre Cotys en Thrace. Mais la flotte du préteur Octavius cernait l'île, et un Crétois qui lui promit de l'enlever sur son navire disparut avec l'argent porté d'avance à son bord. Enfin un traître livra au préteur les enfants du roi, et Persée lui-même vint se remettre entre ses mains avec son fils aîné. Paul Émile touché d'une telle infortune l'accueillit avec bonté[1], le reçut à sa table et l'invita à mettre espoir dans la clémence du peuple romain (168).

Avant même la bataille de Pydna, Anicius avait assiégé Gentius dans Scodra, sa capitale, et forcé ce prince à se livrer : trente jours avaient suffi pour cette conquête, qui n'avait pas même coûté un combat.

En attendant l'arrivée des commissaires du sénat, Paul Émile parcourut la Grèce pour en visiter les merveilles. Il monta à Delphes, vit l'antre de Trophonios, Chalcis et l'Euripe, Aulis, le rendez-vous des mille vaisseaux d'Agamemnon, Athènes et le Pirée, Corinthe, encore riche de tous ses trésors, Sicyône, Argos, Épidaure et son temple d'Esculape, Mégalopolis, la ville d'Epaminondas, Sparte et Olympie, évoquant partout les glorieux souvenirs et rendant hommage par son admiration à cette Grèce maintenant si abaissée. A Olympie, il crut voir Jupiter en contemplant la statue de Phidias,

1. Persée était si peu gêné dans le camp romain, qu'il put une fois s'en éloigner librement de plus d'une journée de chemin sans qu'on s'en aperçut. Tite-Live, XLV, 28.

et il sacrifia avec la même pompe qu'au Capitole. Il voulut vaincre aussi les Grecs en magnificence. Celui qui sait gagner des batailles, disait-il, doit savoir ordonner un festin et une fête. Il fit préparer à Amphipolis des jeux grecs et romains qu'il annonça aux républiques et aux rois de l'Asie et auxquels il invita les principaux chefs de la Grèce. On y réunit, de toutes les parties du monde, les acteurs les plus habiles, des athlètes et des chevaux fameux. Autour de l'enceinte des jeux étaient exposés les statues, les tableaux, les tapisseries, des vases d'or, d'argent, d'airain et d'ivoire et toutes les curiosités, tous les chefs-d'œuvre trouvés dans les palais de Persée. Les armes des Macédoniens avaient été réunies en un immense monceau, Paul Émile y mit le feu ; et la fête se termina aux lueurs sinistres de l'incendie. Cet holocauste annonçait à la Grèce et au monde la fin de la domination macédonienne, comme l'incendie de Persépolis avait, un siècle et demi plus tôt, annoncé à l'Asie la destruction de l'empire du Grand Roi.

Cependant les commissaires du sénat étaient arrivés ; Paul Émile régla avec eux le sort de la Macédoine, et ayant réuni devant son tribunal, qu'entourait une foule immense, dix des principaux citoyens de chaque ville, il leur déclara les volontés du peuple romain. Les Macédoniens seront libres et conserveront leurs villes avec des magistrats annuels, leurs territoires, leurs lois, et ils ne payeront au peuple romain que la moitié des anciens tributs. Mais la Macédoine sera divisée en quatre districts, avec interdiction aux habitants de contracter mariage, de vendre ou d'acheter hors de leur territoire. Les cantons voisins des barbares pourront seuls armer quelques troupes. Ceux du troisième district approvisionneront de sel les Dardaniens à un prix convenu d'avance[1]. Les amis et les courtisans du roi, ses généraux, ses comman-

1. Plusieurs villes, qui avaient favorisé les Romains, furent exemptées du tribut. Tite-Live, XLV, 26.

dants de flotte, ses gouverneurs de places, tous ceux qui ont exercé quelque emploi, suivront le consul en Italie avec leurs enfants; et il les désigna tous par leurs noms. Puis il donna aux Macédoniens un code de lois appropriées à leur nouvelle situation, et il partit pour l'Épire. Anicius appliqua les mêmes dispositions à l'Illyrie, qui fut partagée en trois cantons.

La Macédoine était trop riche pour être abandonnée au pillage des soldats; on ne leur avait livré que quelques villes qui, après Pydna, avaient hésité à ouvrir leurs portes. Le consul avait cherché d'ailleurs à séparer la cause du roi de celle du peuple; il fallait paraître n'avoir combattu que Persée, et ne vouloir que ses dépouilles, pour ébranler d'avance, par cette politique, tous les trônes qui restaient encore debout. La Macédoine et l'Illyrie furent donc épargnées; mais les soldats murmuraient : on leur livra l'Épire. La politique des assemblées nombreuses est souvent impitoyable, parce que, de tous ceux qui concourent à leurs actes, aucun n'en est personnellement responsable. Les Épirotes avaient fait défection; le sénat, pour effrayer à jamais ses alliés, voulut les traiter comme les transfuges que toujours il faisait frapper de la hache. Paul Émile versa, dit-on, des larmes en recevant ce décret; mais il l'exécuta. Des cohortes envoyées dans leurs soixante-dix villes[1] reçurent l'ordre au même jour, à la même heure, de les livrer au pillage, et d'en abattre les murailles. Le butin fut si considérable que chaque fantassin, après qu'on eut mis à part pour le trésor l'or et l'argent, reçut deux cents deniers, chaque cavalier quatre cents. Cent cinquante mille Épirotes furent vendus.

Paul Émile rentra à Rome en remontant le Tibre sur la galère du roi ornée des boucliers d'airain de la pha-

1. Presque toutes dans le pays des Molosses, Polybe, XXX, 9. Tite-Live, en faisant combattre les Molosses contre Persée (*voy.* p. 486, note 3), les aura pris pour une autre peuplade épirote.

lange. La solennité du triomphe dura trois jours, tant le butin était immense. Le premier, passèrent les statues et les tableaux sur deux cent cinquante chariots; le second, une longue file de voitures chargées d'armes, et trois mille hommes portant sept cent cinquante vases, dont chacun contenait trois talents en argent monnayé; d'autres avec des cratères et des coupes d'argent remarquables par leur grandeur et leurs ciselures. Le troisième jour, encore des soldats portant l'or monnayé dans soixante-dix-sept vases qui renfermaient chacun trois talents; quatre cents couronnes d'or données par les villes de Grèce et d'Asie; une coupe du poids de dix talents d'or incrustée de pierreries; et les antigonides, les séleucides, les thériclées et les autres coupes d'or qui ornaient la table des rois de Macédoine; puis le char du roi chargé de ses armes et de son diadème. La foule des captifs suivait; et parmi eux le fils de Cotys et les enfants de Persée, auxquels leurs gouverneurs apprenaient à tendre vers la foule des mains suppliantes. Derrière eux marchait Persée vêtu de deuil et l'air égaré comme si l'excès de ses maux lui avait fait perdre tout sentiment. Il avait demandé à Paul Émile de le soustraire à cette ignominie. « C'est une chose qui a toujours été et qui est encore en son pouvoir, » avait durement répondu le Romain. Jeté dans un cachot de la ville d'Albe, il comprit ce qu'était la clémence de Rome, que Paul Émile lui avait vantée; et, dans l'année qui suivit le triomphe, il se laissa mourir de faim ou périt sous les lentes tortures de ses geôliers. Son fils aîné, Philippe, mourut avant lui; l'autre, pour gagner sa vie, apprit le métier de tourneur; plus tard cet héritier d'Alexandre parvint à la charge de greffier!

Quant à Gentius, après avoir paru au triomphe du préteur Anicius, il avait été emprisonné à Iguvium, au milieu des montagnes de l'Ombrie.

Le peuple romain n'avait, cette fois encore, rien pris pour lui, si ce n'est les quarante-cinq millions versés par

Paul Émile dans le trésor, et les tributs imposés à la Macédoine, qui permirent au sénat de ne plus demander d'impôt aux citoyens; mais il n'avait pas besoin de réunir de nouveaux territoires à son empire pour étendre sa domination. La Macédoine avait paru le dernier boulevard de la liberté du monde. Maintenant qu'il était tombé, tous couraient au-devant de la servitude, les rois en tête.

Les Rhodiens, qui avaient voulu imposer leur médiation, redoutaient la guerre, bien qu'ils eussent mis à mort les partisans avoués de Persée et apporté à Rome de riches présents. Elle ne leur fut pas déclarée, mais la Lycie et la Carie leur furent définitivement enlevées, et on leur imposa le titre d'alliés, qui faisait si rapidement tomber au rang de sujets. Ils n'en dressèrent pas moins dans leur principal temple la statue colossale du peuple romain[1]. Plus tard, Smyrne éleva un temple à la ville de Rome. Dans l'île de Lesbos, Antissa fut rasée pour avoir fourni quelques vivres à la flotte de Persée. En Asie, toutes les villes s'empressèrent de bannir ou de mettre à mort les anciens partisans du roi.

Pour la Grèce, durant quelques mois, une terreur profonde y régna[2]; ceux qu'on soupçonnait d'avoir, au fond du cœur, fait des vœux pour Persée, furent enlevés, conduits en Italie et emprisonnés; tout le sénat étolien, cinq cent cinquante membres, fut massacré. Ce qu'il y avait encore d'hommes considérés en Épire, dans l'Acarnanie, l'Étolie et la Béotie suivirent Paul Émile à Rome. L'inquisition établie sur toute la surface du pays travailla avec tant d'ardeur, que le contingent des suspects, pour les seuls Achéens, fut de mille.

La Macédoine effacée du rang des nations, l'Épire dépeuplée, l'Étolie ruinée, il ne restait plus dans la Grèce

1. Polybe, XXXI, 16.

2. Pour avoir une idée de la terreur inspirée par Rome, *voyez* aussi l'histoire de l'accusé rhodien Polyarate. Polybe, XXX, 9.

d'autre État que la ligue achéenne, elle aussi destinée à périr.

Les premiers succès de Persée avaient rendu l'espoir aux partisans de l'indépendance hellénique, aussi les Achéens avaient-ils voulu d'abord garder une exacte neutralité; mais quand Marcius eut forcé les défilés de l'Olympe, Polybe accourut lui offrir le secours d'une armée achéenne : il était trop tard; les Romains entendaient vaincre seuls, pour n'être point gênés par la reconnaissance. Polybe lui-même fut du nombre des mille Achéens détenus en Italie[1], et il aurait eu pour prison quelque ville obscure, loin de ses livres et des grandes affaires qu'il aimait tant à étudier, si les deux fils de Paul Émile n'avaient répondu de lui au préteur.

Pendant les dix-sept années que dura cet exil, sur lequel le sénat ne voulut jamais s'expliquer, Callicratès resta à la tête du gouvernement de son pays. Il y faisait bien mieux les affaires de Rome que si le sénat eût envoyé à sa place un proconsul. Laisser aux pays vaincus ou soumis à l'influence romaine leurs chefs nationaux; gouverner par les indigènes, comme les Anglais l'ont fait dans l'Inde, fut une des maximes les plus heureuses de la politique romaine. Contents de cette apparente indépendance, de ces *libertés municipales* qui s'accordent si bien avec le despotisme politique, les peuples tombaient sans bruit, sans éclat, à la condition de sujets; et le sénat les trouvait tout façonnés au joug quand il voulait serrer le frein et faire sentir l'éperon. Ainsi la Grèce allait devenir, sans qu'elle s'en aperçût, comme tant de cités italiennes, une possession de Rome, lorsqu'à la

1. Polybe et son père Lycortas étaient les chefs du parti opposé aux Romains. Durant la guerre contre Persée, ils faillirent être accusés par les commissaires, et, après Pydna, Polybe fut déporté en Italie. Mais Polybe, voyant la Grèce si faible, si divisée, couverte depuis deux siècles de sang et de ruines, et privée de véritable liberté, se résignait à la voir calme et prospère sous cette domination romaine qui laissait aux villes tant de liberté intérieure. Il faut, quoi qu'on ait dit, revenir au bon sens et à l'impartialité de l'ami de Philopœmen.

mort de Callicratès, Polybe, appuyé de Scipion Émilien, sollicita le renvoi des exilés d'Achaïe. Ils n'étaient plus que trois cents, le sénat hésitait. Caton s'indigna qu'on délibérât si longtemps sur une pareille misère; le mépris lui donna de l'humanité. Il ne s'agit, disait-il, que de décider si quelques Grecs décrépits seront enterrés par nos fossoyeurs ou par ceux de leur pays. On les laissa partir (150)[1].

Cependant, dans quelques-uns, l'âge n'avait pas glacé le ressentiment. Diéos, Critolaos et Damocritos rentrèrent dans leur patrie, le cœur ulcéré, et par leur audace imprudente précipitèrent sa ruine. Les circonstances leur paraissaient, il est vrai, favorables. Un aventurier, Andriscos, se donnant pour fils naturel de Persée, venait de soulever la Macédoine[2] avec une armée que les Thraces lui avaient fournie (152). Déjà il occupait une partie de la Thessalie. Scipion Nasica le chassa de cette province, (149); mais il y rentra, battit et tua le préteur Juventius Thalna (148), et fit alliance avec les Carthaginois qui commençaient alors leur troisième guerre punique. Une nouvelle victoire de Pydna, gagnée par Métellus, et la prise d'Andriscos envoyé à Rome chargé de chaînes, terminèrent (147) cette guerre peu sérieuse qu'un second imposteur tenta vainement de renouveler quelques années plus tard (142). Le sénat croyant enfin mûres pour la servitude les nations que, depuis un demi-siècle, il avait vaincues et enlacées dans ses intrigues, réduisit la Macédoine en province.

1. Polybe voulait demander au sénat qu'on les rétablît dans les charges et les honneurs qu'ils avaient avant leur exil. Caton, qu'il sonda à ce sujet, lui répondit : *Il me semble, Polybe, que tu ne fais pas comme Ulysse, étant une fois échappé de la caverne du géant Cyclope, tu veux y retourner pour aller quérir ton chapeau et ta ceinture que tu y as oubliés.* Plut., *in Caton.*

2. Repoussé par les Macédoniens dans une première tentative, il s'était réfugié auprès de Démétrius, roi de Syrie et beau-frère de Persée. Celui-ci le livra aux Romains; mal gardé, il s'échappa, et recruta une armée en Thrace.

Métellus y était encore quand un des bannis achéens, de retour d'Italie, Damocritos, fut élu stratége. Durant sa magistrature, l'éternelle querelle entre Sparte et la ligue se renouvela, grâce aux intrigues de Rome. Sparte voulut encore sortir de la commune alliance. Aussitôt les Achéens armèrent; mais des députés romains arrivèrent portant un décret qui séparait de la ligue Sparte, Argos et Orchomène : les deux premières comme peuplées de Doriens, l'autre comme étant d'origine troyenne, toutes trois, par conséquent, étrangères par le sang aux autres membres de la confédération.

Les Achéens, irrités de cette intervention déloyale, accablèrent d'outrages les ambassadeurs, et, retrouvant enfin quelque courage dans l'excès de l'humiliation, acceptèrent la guerre même avec Rome. Chalcis et les Béotiens s'associèrent à leur fortune; et quand Métellus descendit de la Macédoine avec ses légions, les confédérés marchèrent à sa rencontre jusqu'à Scarphée, dans la Locride (147). Cette armée fut taillée en pièces; mais, en armant jusqu'à des esclaves, Diéos réunit encore quatorze mille hommes. Métellus voulut négocier; il repoussa toutes les ouvertures, et, posté à Leucopétra, à l'entrée de l'isthme de Corinthe, il attendit le nouveau consul Mummius. Les Achéens avaient placé sur les hauteurs voisines leurs femmes et leurs enfants, pour les voir vaincre ou mourir. Ils moururent. Corinthe fut prise, pillée, livrée aux flammes. Thèbes et Chalcis furent rasées; les ligues achéenne et béotienne, dissoutes; toutes les villes, démantelées, désarmées et soumises à un gouvernement oligarchique, qu'il était plus aisé au sénat de tenir dans la dépendance que les assemblées populaires. La Grèce, enfin, forma, sous le nom d'Achaïe, une nouvelle province (146).

Quant aux auteurs de cette guerre, l'un, Critolaos, avait disparu à Scarphée; l'autre, Diéos, s'était donné la mort, qu'il n'avait pu trouver sur le champ de bataille. De-

Leucopétra il s'était enfui à Mégalopolis, avait égorgé sa femme et ses enfants, mis le feu à sa maison et s'était lui-même empoisonné. Ces hommes avaient appelé bien des maux sur leur patrie, mais ils moururent pour elle. Le patriotisme et le dévouement absolvent de l'imprudence ; et nous aimons mieux que la Grèce ait ainsi fini, sur un champ de bataille, que dans le sommeil léthargique où tant de peuples tombèrent à l'approche de la domination romaine. Les Achéens, restés seuls debout au milieu des peuples grecs abattus, devaient ce dernier sacrifice à la vieille gloire de la Hellade.

APPENDICE.

SYRACUSE JUSQU'A LA DOMINATION ROMAINE.

La plupart des colonies grecques, depuis les guerres médiques, ont eu une existence trop secondaire ou trop mêlée à celle de la mère-patrie pour qu'on puisse ou doive écrire leur histoire. Syracuse seule fait exception, car il y eut là une grandeur farouche et les sinistres figures des Denys et d'Agathocle qui signalent encore l'énergie, pour le mal il est vrai, de cette race hellénique.

La désastreuse issue de l'expédition des Athéniens en Sicile avait mis le sceau à la gloire et à la puissance de Syracuse[1]. Cette victoire eut un autre effet : comme à Athènes, après Salamine, le peuple voulut une constitution plus démocratique. Elle fut rédigée par Dioclès. On la connaît mal. Le seul fait d'avoir substitué la désignation des magistrats par le sort, au choix par l'élection, montre son caractère populaire. Selon Diodore,

1. Les principaux ouvrages à consulter sont, pour la Sicile, ceux de Diodore et de M. Brunet de Presle, *Établissements des Grecs en Sicile*. Diodore ayant eu sous les yeux non-seulement les livres d'Éphore et de Timée, mais celui de Philistos, l'ami de Denys le tyran, mérite pour cette époque et pour cette section plus d'autorité que d'habitude.

Dioclès s'occupa beaucoup des lois civiles, et sut graduer très-habilement les peines d'après les délits. Sa mort seule suffirait pour son éternel honneur. Afin d'éloigner des délibérations du peuple toute possibilité de violence militaire, il avait défendu, sous peine de mort, aux citoyens de paraître en armes sur la place publique. Un jour qu'il revenait d'une expédition, il entendit gronder l'émeute sur la place, et, voulant l'apaiser, y courut, sans songer qu'il était armé.

« Dioclès, lui crièrent aussitôt ses ennemis, voici que toi-même tu violes ta loi. — Non, répondit-il, je la confirme ; » et il se perça le sein. Les Syracusains lui élevèrent un temple, et la plupart des villes de Sicile adoptèrent ses lois. D'autres écrivains attribuent ce trait à Charondas.

Le triomphe du parti populaire fut complet, en 407, lorsque le chef du parti opposé, Hermocrate, exilé à cause du désastre de la flotte syracusaine, à Cyzique (voy. p. 101), eut péri dans une des tentatives qu'il fit pour rentrer dans sa patrie. Mais de la démocratie allait sortir sa trop habituelle conséquence, la tyrannie, à la faveur des périls où une nouvelle et horrible guerre jeta Syracuse.

La Sicile était comme un navire également chargé à la poupe et à la proue. Sur la côte orientale Syracuse pesait de tout son poids, et Carthage avait mis le pied sur la côte occidentale. Le commerce donnait à ces deux villes des intérêts rivaux ; lorsque leur domination s'étendit dans l'intérieur de l'île, elles s'y rencontrèrent et se heurtèrent. Les Égestains furent encore l'occasion de cette guerre. Le secours des Athéniens leur avait bien peu profité; ils n'en craignirent pas moins les vengeances de Syracuse et de Sélinonte. Pour y parer, ils appelèrent les Carthaginois et se donnèrent à eux. Annibal, petit-fils de cet Hamilcar qui avait été vaincu et tué par Gelon dans la grande bataille d'Himère, offrit d'abord aux Syracu-

sains, pour ôter tout prétexte à quelque soudaine explosion de colère, l'arbitrage entre Égeste et Sélinonte; mais en même temps il prenait possession de la ville au nom de Carthage (410).

L'année suivante, Carthage avait achevé ses préparatifs : Annibal enveloppa Sélinonte avec une armée de cent mille hommes. La résistance fut acharnée. Mais les machines des assiégeants renversèrent les murailles, et une troupe de soldats ibères pénétra dans la place. Tout fut tué, femmes, enfants, vieillards; la ville fut rasée. La guerre prit ainsi, dès son début, le caractère d'atrocité qu'elle garda jusqu'à la fin. Après ce coup frappé au sud, Annibal en frappa un autre au nord, afin de faire avancer la domination de Carthage parallèlement sur les deux rivages. Il vint devant Himère, et, malgré la vaillante défense des assiégés, l'emporta. La plus grande partie des habitants avait pu du moins s'échapper avant le dernier assaut. Il y trouva pourtant trois mille hommes qu'il arracha des mains de ses soldats, mais pour les conduire au lieu où son aïeul avait été tué et les y égorger après d'affreuses tortures. Dans la ville, il ne laissa pas pierre sur pierre. On voit encore les ruines qu'il a faites.

Encouragée par ces succès, Carthage résolut de donner à la lutte des proportions plus grandes. Annibal et Himilcon, associés dans le commandement, furent autorisés à lever des mercenaires en Espagne, dans les Baléares, en Libye, chez les princes alliés de Mauritanie et de Numidie, chez les Campaniens d'Italie, partout enfin où il y avait du courage à vendre. De son côté, Syracuse sollicita les secours des Grecs d'Italie et du Péloponnèse, et chercha à rallier tous les Siciliens autour d'elle.

La prise de Sélinonte avait découvert Agrigente. Les Carthaginois s'avancèrent cette fois, avec cent vingt mille hommes, jusqu'à cette ville. C'était une des cités les plus riches, mais aussi une des plus efféminées du monde :

ses plantations de vignes et d'oliviers alimentaient un commerce considérable. Ses deux cent mille habitants, ses monuments, son temple de Jupiter, le plus grand de toute la Sicile ; son lac de sept stades, creusé de main d'homme, et où nageaient des troupeaux de cygnes ; les vêtements d'or et d'argent, le luxe inouï de quelques-uns des principaux citoyens, attestaient sa richesse. Mais, dans l'antiquité, la mollesse suit toujours de près la fortune; les mœurs militaires, seule défense de ces villes constamment menacées, s'étaient perdues. Il avait fallu rendre une ordonnance pour défendre aux Agrigentins d'avoir, en veillant aux portes et sur les murailles, plus d'un matelas, d'une couverture et de deux traversins. Agrigente fit donc provision de mercenaires : le Lacédémonien Dexippos, les Campaniens qui avaient servi Carthage dans la guerre précédente, passèrent à son service.

Le siége eut de nombreuses vicissitudes. Annibal avait fait démolir les tombes pour se procurer des matériaux propres à construire une terrasse. La peste qui se mit dans l'armée et qui l'emporta lui-même parut une vengeance des dieux : Himilcon immola en sacrifice expiatoire un jeune enfant à Cronos, et jeta dans la mer plusieurs animaux comme offrande à Neptune. Un corps de quarante mille Ibères et Campaniens n'en fut pas moins battu complétement par le Syracusain Daphnéos. Les Agrigentins espéraient déjà une heureuse issue à cette lutte, et s'ils commençaient à souffrir de la disette, un grand convoi de blé arrivait. Ce convoi fut enlevé; en même temps, Himilcon, le nouveau général, débaucha leurs mercenaires. Alors ils ne songèrent plus qu'à fuir, comme avaient fait les Himéréens, et se sauvèrent à Géla pendant la nuit. Leur ville fut détruite, et de tant d'opulence il ne resta que des ruines (406)[1].

1. Agrigente fut relevée plus tard et fleurit sous les Romains. On voit encore les ruines colossales de son temple de Jupiter.

Cet événement mit l'effroi dans Syracuse. Une assemblée fut convoquée : personne n'osait ouvrir un avis. C'est alors que parut Denys, homme d'une origine obscure, fils d'un ânier, dit-on, et qui avait été greffier. Il avait attiré sur lui l'attention par de nombreux traits de courage, et s'était jeté dans le parti d'Hermocrate, où sa résolution et son audace lui avaient donné promptement un grand ascendant. Dans l'assemblée, il se leva pour accuser les généraux de trahison. Ses paroles causèrent une telle émotion, que les magistrats le punirent d'une amende pour avoir troublé l'ordre. Le riche Philistos, son ami, la paya aussitôt, et déclara que si on lui en infligeait d'autres, il les payerait encore. Denys continua, et le peuple, procédant immédiatement à une nouvelle élection, le mit lui-même au nombre des généraux.

Alors ce sont ses collègues auxquels il impute de se vendre aux Carthaginois. Envoyé au secours de Géla, il y trouve les riches en désaccord avec le peuple, les accuse dans l'assemblée, les fait condamner et dépouiller de leurs biens, qu'il distribue à ses soldats. Devenu ainsi populaire dans l'armée, il rentre à Syracuse; le peuple sortait alors du théâtre : « Vos ennemis les plus dangereux, s'écrie-t il, ne sont pas les Carthaginois : ce sont les magistrats qui vous distraient par des fêtes coûteuses, tandis que le soldat manque de tout! » Et, revenant sur la vénalité de ses collègues : « Reprenez, ajoute-t-il, le commandement que vous m'avez confié; car il est inutile d'aller s'exposer en face de l'ennemi lorsque d'autres vendent la ville, et que l'on court encore le danger de passer pour complice de leur trahison. » A ces mots, le peuple s'émeut, s'assemble, et Denys est nommé général avec plein pouvoir. A quelque temps de là, il imite le stratagème de Pisistrate, et se fait donner une garde de six cents hommes qu'il porte à mille, qu'il choisit parmi les plus pauvres et les plus résolus, qu'il couvre de vêtements magnifiques et enivre d'espérances. C'est à Léon-

tion, lieu de refuge des bannis, que ceci se passait : il revient alors à Syracuse, et s'établit dans l'île d'Ortygie, où étaient tous les arsenaux et qui commandait le grand port. La foule aveugle s'était donné un tyran.

Cependant Géla assiégé appelait au secours. C'était une nouvelle étape des Carthaginois le long de la côte méridionale. Insensiblement, ils avançaient sur Syracuse. Denys y court, après avoir eu soin de se débarrasser de Daphnéos et de Démarchos, les deux chefs de l'aristocratie. Malheureux dans un combat, il renonce à défendre la ville, et l'abandonne aux Carthaginois après en avoir retiré toute la population. Camarine, à son tour, succombe. L'ennemi n'est plus qu'à quatre-vingts kilomètres de Syracuse, où les populations fugitives apportent l'effroi et aussi la colère contre Denys. Les chevaliers le préviennent à Syracuse, pillent sa demeure et font mourir sa femme sous leurs mauvais traitements. Mais il arrive avec ses mercenaires, et se venge par un massacre général de ses adversaires.

Par bonheur la peste avait décimé l'armée des Carthaginois, et ils prêtèrent l'oreille aux propositions de paix. Un traité fut conclu, qui leur confirma la possession du pays de Sélinonte, d'Agrigente et d'Himère. Les habitants de Géla et de Camarine étaient autorisés à rentrer dans leurs villes démantelées en payant un tribut à Carthage ; Denys était reconnu comme tyran de Syracuse (405)[1].

Pour affermir son pouvoir en augmentant le nombre de ses créatures, il fit un nouveau partage des terres ; les meilleures furent données à ses amis et à ses officiers. Un grand nombre de lots furent répartis entre les étrangers qu'il appelait volontiers, et les esclaves affranchis, qu'il éleva au rang de citoyens, sous le nom de néopo-

1. Niebuhr, *Vortræge über alte Geschichte*, t. III, p. 212, pense que Denys s'entendait depuis le commencement du siége de Géla avec les Carthaginois.

lites. Il fortifia enfin l'île d'Ortygie, qu'un môle joignait à la ville, mais qu'il en sépara par un mur. Ce fut sa citadelle; il en fit sortir tous les anciens habitants dont ses mercenaires prirent la place. La précaution était bonne; quoiqu'il eût comme renouvelé la population de Syracuse, le peuple, soulevé par ses exactions, l'eût chassé s'il n'avait pris refuge dans son fort. Il craignit même d'y être forcé, et il discutait déjà avec ses amis sa mort ou sa fuite. « Il faut vaincre ou mourir ici, dit un d'eux; ta robe de roi doit être ton linceul. » Il entama de feintes négociations avec les assiégeants; ils lui permirent de s'éloigner avec cinq navires, et le siége d'Ortygie fut comme suspendu. Mais Denys n'était sorti que dans cette prévision et pour gagner douze mille cavaliers campaniens laissés par les Carthaginois dans leurs nouveaux domaines. Ces mercenaires tombèrent tout à coup sur Syracuse, livrée à une complète sécurité. Une sortie de la garnison d'Ortygie acheva de disperser les assiégeants: sept mille d'entre eux s'enfuirent à Etna. Denys resta maître de la ville. L'alliance de Sparte fortifia son pouvoir. Il eut la sagesse de ne le point souiller cette fois par des actes de vengeance. Mais à quelques jours de là, comme les habitants étaient répandus dans la campagne pour la moisson, il fit visiter toutes les maisons et enlever toutes les armes. Un second rempart rendit l'île d'Ortygie inexpugnable; de nombreux mercenaires appelés de tous côtés et de nouveaux navires construits augmentèrent, à la fois, la force de Syracuse contre ses ennemis, et celle de Denys contre Syracuse. De minutieuses précautions mirent sa vie à l'abri des assassins, mais non à l'abri de la crainte, du soupçon, des terreurs.

Pour tant de dépenses, il fallait de l'or, Denys en chercha dans la guerre. Il s'empara d'Etna, le refuge des exilés syracusains, mit dans son parti les habitants d'Enna, au centre de l'île, et acheta à des traîtres Catane et Naxos qu'il détruisit, après en avoir vendu toute la

population. Il donna les terres de Naxos aux Sicules du voisinage, celles de Catane à ses mercenaires campaniens. Les Léontins effrayés lui ouvrirent leurs portes; il les força d'émigrer à Syracuse (400). Les habitants de Rhégion s'alarmèrent de voir Denys s'avancer si près de leur détroit; ils firent passer des soldats à Messine pour le prévenir. La discorde éclata dans cette troupe et fit échouer l'entreprise, qui eut pour conséquence d'attirer plus tard les armes du tyran dans la Grande-Grèce.

Denys était un tyran, mais un tyran actif. Sa pensée dominante, après celle de son pouvoir, fut l'abaissement de Carthage et la grandeur de Syracuse. Tout se rapporte à ce but. Après avoir affermi sa domination sur la côte orientale, il résolut de l'étendre à l'ouest en faisant rebrousser chemin à l'invasion punique qui, en quatre ans, s'était avancée de l'extrémité de l'île jusqu'en vue du territoire syracusain. Mais, pour cette lutte décisive, il fallait mettre Syracuse même à l'abri des hasards d'une bataille perdue. Il augmenta la force des murs et enveloppa d'un rempart les hauteurs de l'Épipole qui dominait toute la ville, afin qu'on ne pût l'enceindre, comme avait été sur le point de le faire l'expédition athénienne. Pour exécuter promptement ce travail, il rassembla soixante mille ouvriers, pris dans la population libre des campagnes, et les répartit sur le terrain. De stade en stade, un architecte était chargé de diriger les travaux. Six mille paires de bœufs transportaient les matériaux. Denys surveillait lui-même les travailleurs, partageait leurs fatigues et excitait leur émulation par des récompenses. Le zèle était si grand, qu'en vingt jours ils eurent terminé ce mur de trente stades d'étendue[1], en pierres carrées, flanqué de fortes tours, et d'une hauteur qui le mettait à l'abri des assauts. Il fit ensuite fabriquer

1. 30 stades = 55 kilom. 50.

une quantité prodigieuse d'armes et de machines de guerre parmi lesquelles une d'espèce nouvelle, la catapulte, qui était propre à lancer des pierres et des dards. Pour la marine, il fit venir des bois de construction de l'Etna, répara les anciens vaisseaux et en construisit d'un échantillon plus fort que ceux qui avaient été jusque-là en usage. Athènes n'employait que des trirèmes; parce que toute la force de ses galères était dans la rapidité de leurs mouvements et dans les coups répétés de leur éperon pour briser les navires ennemis. Denys eut des vaisseaux à quatre et à cinq bancs de rameurs plus lourds, mais plus résistants; sa flotte compta plus de trois cents bâtiments de guerre. Il fit établir cent soixante cales ou loges, dont chacune pouvait contenir deux navires. En même temps il appelait de tous côtés des mercenaires. Sparte, amie de toute tyrannie qui s'élevait, lui avait permis d'en enrôler dans le Péloponnèse, dans la Laconie même, autant qu'il voudrait[1].

Ses préparatifs terminés, Denys proposa dans l'assemblée du peuple de déclarer la guerre à Carthage, et, quelque temps après, avec quatre-vingt mille hommes, il reprenait Géla, Camarine, Agrigente, Selinonte, Himère, et allait attaquer la principale forteresse des Carthaginois, dans l'île Motya, à la pointe occidentale. Ce fut un siége mémorable. Les Carthaginois se défendirent avec l'opiniâtreté de la race punique. Les armes nouvelles employées par Denis eurent enfin raison de leur courage. Mais Himilcon arrivait avec cent mille hommes et une flotte considérable. Il reprit Motya sans peine, et reportant habilement la guerre sur la côte orientale, détruisit Messine, et gagna une bataille navale qui l'amena jusque dans le port de Syracuse. Il débarqua, dressa sa tente dans le temple de Jupiter Olympien, et fortifia

1. On peut voir encore aujourd'hui les restes du fort établi sur l'Euryalos, au sommet de l'Épipole. Cf. Saverio Cavallari, *Zur Topographie von Syrakus*, p. 21 (Gœttingen, 1845).

son camp avec les pierres des tombeaux. Les Grecs attribuèrent à ces sacriléges la peste qui bientôt dévora l'armée carthaginoise, et qui, en y jetant la terreur, fit oublier la discipline et la vigilance. Denys en profita pour diriger une double attaque par terre et par mer, pendant une nuit sans lune. Une partie de la flotte ennemie fut incendiée, et le peu de soldats que les Carthaginois purent armer furent battus et rejetés dans leur camp, où la mort les attendait aussi sûrement que sous l'épée des Syracusains. Himilcon demanda en secret qu'il lui fût permis de s'échapper avec les citoyens carthaginois. Il paya cette honte trois cents talents. Pendant qu'il fuyait, l'armée trahie par son général était enveloppée et prise ou détruite (394).

Au lieu de pousser vivement la victoire que la peste lui avait livrée et de chasser les Carthaginois de l'île entière, Denys, après deux années d'hostilités languissantes, fit la paix avec eux. Il n'y gagna que le territoire des Sicules avec la forte place de Tauromenion. Il s'attaqua alors aux Grecs italiotes dont la décadence commençait sous les coups répétés des populations indigènes de l'intérieur, les Samnites et les Lucaniens. Vers l'an 397, avant d'engager la lutte contre les Carthaginois, il avait cherché dans ce pays des alliés. Il avait demandé aux habitants de Rhégium la permission de choisir dans leur île une épouse. « Il faut lui envoyer, dit un citoyen dans l'assemblée publique, la fille du bourreau pour que le mariage soit sortable. » Cette sanglante allusion aux exécutions dont le tyran s'était souillé, demeura gravée dans sa mémoire, et Rhégion, qui d'ailleurs était le lieu de refuge des bannis de Syracuse, fut attaquée la première. Toutefois elle ne fut pas la première détruite. Caulonia, Hippônion, Scylacion succombèrent d'abord, et leur territoire fut donné en récompense aux Locriens, qui dès longtemps avaient accepté l'alliance de Denys. Après un siége de onze mois, Rhégion, qui s'était dé-

fendue jusqu'aux dernières extrémités, dut ouvrir ses portes. Denys se montra horriblement cruel envers Phyton, qui avait dirigé la résistance. Il fit tuer son fils, et le soumit lui-même à de telles tortures que ses mercenaires en murmurèrent (387). Il n'est pas nécessaire d'ajouter que tous les habitants furent vendus et la ville détruite. Crotone, la plus puissante cité de la Grande-Grèce, tomba aussi en son pouvoir, et les exilés syracusains durent s'enfoncer dans le golfe Adriatique pour trouver un refuge à l'abri de ses atteintes; ils s'établirent au seul port qui soit sur ce littoral, à Ancône.

Cependant Denys allait toujours en avant, sans plan bien déterminé, il semble, mais pour ajouter quelque ville à son empire, occuper ses mercenaires et la renommée, servile complaisante; ainsi sa flotte traversa la mer Ionienne et fonda en Illyrie la ville de Lissos. Une autre fois il rétablit en Épire un prince exilé. Ce n'était point générosité pure; par l'Épire il s'approchait de Delphes, des trésors du temple. Protégés, dans les siècles antérieurs, par la piété des fidèles, ils excitaient maintenant la convoitise de tous les puissants. Denys eût voulu mettre la main sur eux, Jason y pensa. Les Phocidiens le firent. Pour cette fois Sparte fit avorter l'entreprise en envoyant de ce côté un corps de troupes. Denys se dédommagea ailleurs. C'était alors un mauvais temps pour l'Italie. Rome était prise par les Gaulois. Denys vint à la curée. Il ravagea les côtes du Latium et de l'Étrurie. Du seul temple d'Agylla, il emporta mille talents. Revenant avec un bon vent de cette expédition sacrilége, il disait à ses courtisans: « Voyez comme les dieux protègent les impies. » A Syracuse, il avait déjà volé à Jupiter son manteau d'or massif qu'il remplaça par un manteau de laine, « l'autre était trop froid en hiver et trop lourd en été. » Esculape perdit aussi sa barbe d'or, « parce qu'Apollon n'ayant pas de barbe, il n'était pas convenable que le fils en portât, » et Junon Lacinienne sa robe d'un

si merveilleux travail que les Carthaginois l'achetèrent cent vingt talents.

En 383, Denys reprit la guerre contre Carthage; il gagna sur Magon la grande victoire de Cabala, où il prit cinq mille ennemis et en tua le double, mais il fit de telles pertes à celles de Kronion, qu'il fut contraint de reconnaître aux Carthaginois la possession de toute la Sicile occidentale au delà du fleuve Halycos et de payer une indemnité de mille talents.

Nous ne savons plus rien, touchant Denys, jusqu'à l'année 368 où il commença une troisième et dernière guerre contre Carthage; il prit Sélinonte, Entella, Éryx, mais sa flotte fut détruite dans le port de Lilybée, et sa mort qui survint mit un terme aux hostilités. Les uns disent qu'il fut empoisonné par son fils, d'autres qu'il périt d'indigestion à la suite d'un festin célébré en l'honneur de son succès dramatique à Athènes. Denys, en effet, rechercha aussi cette gloire, comme plus tard Néron, et la rechercha à peu près de la même manière, c'est-à-dire en tyran. Il envoya aux carrières Philoxénos pour avoir trouvé ses vers médiocres. Platon, qui vint à sa cour, vers l'année 389, fut puni de son libre langage et vendu comme esclave. Les débuts de Denys furent malheureux dans le stade et sur le théâtre : ses chars se brisèrent et les Athéniens huèrent ses pièces. A la fin cependant il obtint le succès qui amena, dit-on, sa mort. On attribue ce changement dans le goût littéraire des Athéniens, au rôle politique que Denys avait pris en Grèce : médiateur, en 369, entre Sparte et Athènes, il avait réconcilié les deux cités qui cherchaient alors à s'unir contre Thèbes et leur avait envoyé des mercenaires gaulois.

Denys régna trente-huit ans. Il méritait le pouvoir pour son habileté supérieure et pour son activité infatigable, mais il l'acquit et le conserva par des moyens mauvais, et son usurpation n'eût même point la dangereuse excuse de quelque bien fait à son pays. Sa domi-

nation fut stérile pour Syracuse autant qu'impitoyable. Et qu'a-t-elle été pour lui-même? Brave en face de l'ennemi, il fut dans son intérieur assiégé de continuelles terreurs. Il n'osait confier sa tête à un barbier, et se faisait brûler la barbe par ses filles avec des coquilles de noix ardentes. Il portait toujours une cuirasse sous ses vêtements et faisait visiter toutes les personnes admises en sa présence, même son frère, qu'il finit par proscrire, et son fils. Sa chambre était environnée d'un large fossé, sur lequel il y avait un pont-levis, et quand il haranguait le peuple, c'était du haut d'une tour. Il demandait un jour à Antiphon quelle était la meilleure espèce de bronze : « Celle dont on a fait les statues d'Harmodios et d'Aristogiton, » répondit celui-ci. Ce mot lui coûta la vie; il alla rejoindre les dix mille victimes du tyran. Il reste pourtant de Denys une vive image de ses terreurs, l'histoire, si elle est vraie, d'une épée suspendue par un fil au-dessus de la tête de ce Damoclès, imprudent courtisan, qui avait vanté le bonheur des rois, et obtenu une heure de royauté.

Denys avait du moins des mœurs austères. Son fils ayant séduit une femme mariée, il l'en reprit un jour sévèrement : « Quand m'avez-vous vu, lui dit-il, faire des choses semblables ? — C'est que vous n'étiez pas fils de roi, répondit le jeune homme. — Je crains bien, si vous continuez, reprit le père, que vos enfants ne le soient pas davantage. » La prédiction paternelle devait se réaliser. Denys le Jeune fut un mélange de bonnes intentions impuissantes et de passions effrénées qui le dominèrent : nature à la fois faible et violente. Nul ne représente mieux la lutte du vice et de la vertu dans une même âme. Entraîné par ses compagnons de débauche, livré à des orgies qui duraient des mois entiers, il laissa, cependant, deux hommes prendre sur lui assez d'ascendant pour être ramené à plusieurs reprises dans la voie du bien. Le vertueux Dion, frère d'une des fem-

mes de Denys l'Ancien, étendit d'abord sa bienfaisante influence sur les commencements du règne de Denys le Jeune. Élève de Platon, il inspira au jeune tyran un tel désir de voir le maître que celui-ci fut mandé à la cour. Deux fois Platon s'y rendit[1], rappelé par les bons instincts du prince, que sa parole entraînait et dominait quelque temps, mais qui, bientôt las de la vertu, finissait par céder aux séductions du plaisir et aux conseils funestes. Dion lui-même perdit son ascendant; Denys le força de fuir dans le Péloponnèse.

Quelques années se passèrent sans que Dion montrât du ressentiment; mais le tyran confisqua ses biens, força sa femme de prendre un autre époux, et outragea son fils; alors il résolut de venger ses propres injures avec celles de sa patrie. Il rassembla des mercenaires, en embarqua huit cents sur deux vaisseaux et vint prendre terre au port carthaginois de Minoa, sur la côte méridionale de Sicile. Les bannis, les mécontents accoururent autour de lui; Agrigente, Géla, Camarine, Syracuse même d'où le tyran était alors éloigné lui ouvrirent leurs portes (357). La citadelle seule fut conservée par les officiers de Denys, qui firent une longue et habile résistance. Il fallut cependant céder; Denis se retira à Locres avec ses trésors. Mais il avait semé derrière lui la discorde, en suscitant contre Dion le démagogue Héraclide. Dion déplaisait au peuple par son austérité : il eût voulu constituer à Syracuse une aristocratie qui tînt en bride le petit peuple et peut-être même une royauté comme celle de Sparte. Chassé pour s'être opposé à une loi agraire, rappelé peu de temps après, il périt, en 353, assassiné par un aventurier athénien, Callippos, qui fut lui-même remplacé l'année suivante par Hipparinos, frère de Denys. Ces révolutions confuses et misérables rouvrirent les

1. C'était aussi un hommage volontaire ou forcé rendu à l'opinion publique, dont les philosophes étaient alors, comme ils le furent dans notre dix-huitième siècle, les représentants et les organes.

voies à Denys, qui rentra dans la ville en 346. Ce ne fut pas pour longtemps. Aigri par le malheur, il montra tant de cruauté que les Syracusains invoquèrent Hicétas, tyran de Léontion, qui força Denys à se renfermer dans la citadelle et fit entrer dans le port des vaisseaux de Carthage.

Il comptait bien ne travailler que pour lui-même. Mais un nouveau libérateur s'armait dans la métropole de Syracuse, à Corinthe. Timoléon fut désigné par les Corinthiens pour cette mission. C'était un homme vertueux, énergique, dévoué à la liberté, à laquelle il immola son propre frère. Avec dix vaisseaux, il passa en Sicile. Dans l'état déplorable où se trouvait Syracuse, la citadelle étant occupée par le tyran, la ville et le port par les ennemis, il semblait qu'elle fût perdue. Heureusement Denys, à bout de ressources et de courage, avait assez des combats. Il offrit à Timoléon de lui livrer la citadelle, à condition qu'on le transporterait avec ses trésors à Corinthe, où il vécut en simple particulier (343). Le soupçon se mit ensuite entre Hicétas et les Carthaginois; ceux-ci, craignant une trahison, au milieu de cette grande ville qu'ils avaient tant de fois menacée de destruction, remontèrent sur leurs vaisseaux, et Hicétas resté seul fut forcé de s'enfuir. Le premier soin de Timoléon fut de renverser le fort que la tyrannie s'était construit. Sur son emplacement on éleva des portiques et des tribunaux. Mais, cette ville affranchie, il fallait la repeupler; car les révolutions continuelles, depuis plusieurs années, avaient fait émigrer une partie des habitants. L'herbe croissait dans les rues désertes de Syracuse, et les animaux sauvages venaient jusqu'aux portes de la ville, dans les champs restés incultes. Timoléon écrivit à Corinthe pour inviter tous les Grecs de Sicile à rentrer dans leur patrie et engager de nouveaux colons à s'y fixer. Par suite de cette proclamation, dix mille Grecs se réunirent dans le Péloponnèse pour être

transportés à Syracuse; il en arriva aussi une foule d'Italie. On porte à soixante mille le nombre des émigrants. Timoléon leur distribua des terres. Pour rétablir les finances il fit vendre, au compte de l'État, les maisons abandonnées, en laissant toutefois aux anciens propriétaires qui se représenteraient la faculté de rentrer dans leurs biens. Il vendit aussi un grand nombre de statues érigées à diverses époques, après les avoir soumises à une sorte de jugement public. La statue de Gélon fut seule conservée. Il rétablit le gouvernement démocratique pur, perfectionna la législation civile et établit la magistrature annuelle des *amphipoles* de Jupiter Olympien, dont le nom devait servir à désigner l'année, comme à Athènes, celui de l'archonte éponyme.

Après avoir rétabli l'ordre dans Syracuse, Timoléon tenta de le rétablir dans la Sicile. Hicétas fut réduit à vivre en simple particulier dans Léontion; Leptines, tyran d'Apollonie, préféra aller rejoindre Denys à Corinthe. Les autres villes grecques et la plupart des Sicules entrèrent dans son alliance.

Carthage s'alarma de cette puissance élevée par la sagesse et le désintéressement; soixante-dix mille Africains débarquèrent à Lilybée. Avec une dizaine de mille hommes seulement, Timoléon osa venir à la rencontre de cette immense armée. Une bataille se livra sur les bords du Crimêsos. Timoléon dut en partie le succès de sa téméraire entreprise à son courage et au dévouement des siens, mais aussi à un orage furieux qui jeta le désordre dans l'armée ennemie et qui, gonflant le fleuve, empêcha le passage d'une partie des Carthaginois. Plus de trois mille citoyens de Carthage furent tués, désastre presque sans exemple, pour une ville habituée à faire la guerre avec des mercenaires (340). Aussi consentit-elle à traiter.

Pour arriver à une paix plus sûre, Timoléon n'imposa pas des conditions onéreuses. La limite du territoire des deux peuples fut fixée au fleuve Halycos. Mais les Grecs

établis sur les terres de Carthage eurent permission d'émigrer sur celles de Syracuse; les cités grecques de l'île furent déclarées libres, et Carthage s'interdit toute alliance avec les tyrans (338).

Timoléon reprit alors sa lutte contre eux. Ceux de Catane et de Messine, vaincus, furent mis à mort, comme voleurs publics, par les peuples qu'ils avaient opprimés; d'autres furent renversés. Les Campaniens, anciens mercenaires de Denys, avaient fait d'Ætna un repaire de brigands, qui infestaient tout le pays d'alentour; il les chassa.

Après avoir, en moins de quatre années, imposé la paix à Carthage, renversé les tyrans, rendu l'ordre à Syracuse et la prospérité à la Sicile grecque, Timoléon se démit de ses pouvoirs. Il les eût gardés, que son nom serait resté confondu dans la foule de tous les chefs d'État, légitimes ou usurpateurs; son abdication lui a valu une place à part, honorable et haute. Il passa les dernières années de sa vie dans la retraite, respecté de tous les habitants de l'île, qui venaient le consulter sur les traités, les partages de terres et les lois. Un jour deux orateurs osèrent l'accuser de malversations. Le peuple indigné se soulevait contre eux. Timoléon l'arrêta. « Je n'ai affronté, dit-il, tant de dangers que pour mettre le moindre des citoyens en état de défendre les lois, et de dire librement sa pensée. » Les Syracusains honorèrent jusqu'à son dernier jour leur libérateur, sollicitant ses conseils, et conduisant vers lui les étrangers qui passaient par leur ville, comme s'ils n'eussent plus rien à leur montrer, quand ils leur avaient fait voir une des gloires les plus rares dans la Grèce, et partout, le héros de la probité et du désintéressement politiques. Dans les derniers temps de sa vie, Timoléon devint aveugle; les Syracusains continuèrent à le consulter dans toutes les affaires importantes. Alors des députés lui amenaient un char qui le conduisait jusqu'au milieu de la place

publique; la délibération s'ouvrait; Timoléon donnait son avis que la foule attentive recevait avec respect et suivait toujours. Il mourut ainsi plein de gloire et d'années, laissant sa patrie d'adoption heureuse, grande et libre, et une mémoire sans tache, malgré la farouche vertu qu'un jour il avait montrée. Ses funérailles se firent au milieu d'un immense concours et avec l'appareil des plus grandes solennités. Quand le corps eut été placé sur le bûcher, un héros s'avança et dit: « Le peuple de Syracuse a consacré deux cents mines pour honorer, par une pompe funèbre, Timoléon le Corinthien; il a décrété qu'au jour anniversaire de sa mort on célébrerait à perpétuité des jeux de musique, des combats gymniques et des courses de chevaux, parce qu'il a renversé les tyrans, vaincu les barbares, repeuplé de grandes cités et rendu aux Grecs de Sicile leurs lois et leurs institutions. »

De 337, année de la mort de Timoléon, jusqu'en 316, les documents nous manquent sur l'histoire de Syracuse. On entrevoit seulement que cette ville retombe dans la confusion et l'anarchie d'où Timoléon l'avait tirée, et où de mauvaises mœurs politiques et privées la ramenaient invinciblement. C'est de l'anarchie surtout que naissent les tyrans; c'est d'elle que les républiques devraient le plus se garder. Syracuse s'y laissant aller devait en être punie par le retour de la tyrannie. D'abord dominèrent Héraclidès et Sosistratos, hommes, dit Diodore, qui remplirent leur vie de perfidies, de meurtres et des plus grandes impiétés. Puis vint Agathocle, homme de génie, gâté par les circonstances, et dont la vie fut merveilleuse dès le berceau. Son père, Carcinos de Rhégium, retiré chez les Carthaginois, l'exposa, dit-on, parce qu'un oracle avait prédit qu'il serait pour ce peuple la cause de grands malheurs. Sa mère le sauva, et, sept ans après, Carcinos, heureux de retrouver son fils dont il se reprochait la mort, l'em-

mena à Syracuse pour le soustraire à la haine des Carthaginois qui se souvenaient de l'oracle. Le jeune Agathocle apprit l'état de potier. Mais son extrême beauté le fit prendre en affection par un des plus riches citoyens de Syracuse, qui le mena à l'armée et le fit nommer chiliarque. De ce jour, il sut se faire à lui-même sa place. Sa brillante valeur, son éloquence populaire lui firent une renommée; et il y joignit la richesse, lorsque, à la mort de son protecteur, il épousa sa veuve. Il se mêla alors aux affaires, et soutint le parti démocratique. Exilé par Sosistratos, il se réfugia à Crotone, puis à Tarente, se signala au service de ces villes par son extrême courage et son habileté, mais s'en fit chasser par ses vues ambitieuses. Quand Sosistratos et Héraclidès furent tombés, il rentra à Syracuse et y obtint le commandement de l'armée. Des soupçons trop légitimes font revenir les Syracusains sur cette nomination. Ils le déposent et apostent des assassins pour le faire périr : ceux-ci ne tuent qu'un esclave qu'il avait revêtu de ses habits. Aussitôt il marche sur la ville avec l'armée toute dévouée à sa personne, parce qu'il l'avait formée des plus pauvres citoyens, lesquels avaient tout à attendre de lui et d'un bouleversement. Il accuse le conseil des Six-Cents d'avoir voulu l'assassiner, en fait égorger le plus grand nombre, ainsi que les principaux citoyens, au nombre de quatre mille[1], livre au pillage les demeures des riches, puis convoque une assemblée du peuple; il y déclare qu'il lui suffit d'avoir délivré l'État des oligarques qui l'opprimaient, et qu'il dépose tous les pouvoirs dont il est revêtu. Il avait, dans son discours, adroitement lancé les mots d'abolition des dettes et de partage des terres; aussitôt on le supplie de reprendre le pouvoir : il résiste, et n'accepte enfin qu'à condition qu'il n'aura point à par-

1. Mêmes massacres plus tard à Messine, à Tauroménion, à Géla, etc. Pendant le siége de Syracuse par les Carthaginois, nouvel égorgement de 1600 personnes.

tager la responsabilité avec des collègues qui trahiraient peut-être l'État, et qu'il sera seul maître. Le peuple consent (316).

Comme Denys l'Ancien, Agathocle fit la guerre à Carthage, et il la fit avec une supériorité de génie qui donne à cette guerre le caractère le plus saisissant. Il commença par déjouer deux ligues contre Syracuse, l'une ayant son centre à Messine, et l'autre à Agrigente, toutes deux formées à l'instigation des bannis syracusains, toutes deux alliées de Carthage. Messine, Tauroménion, Géla furent prises par lui et cruellement châtiées. Agrigente, vainement secourue par Acrotatos, fils d'un des rois de Sparte, demanda la paix. Vaincu dans une grande bataille au mont Ecnome par les troupes supérieures en nombre que commandait Hamilcar, il fut assiégé dans Syracuse; mais il avait su donner le temps à la ville de se mettre en état de soutenir un long siége, et d'ailleurs il méditait un projet, le plus hardi qu'un capitaine eût jamais conçu : rendre à Carthage siége pour siége, et porter sous ses murs le théâtre de la guerre. Sans confier à personne son dessein, il équipe une flotte montée par quatorze mille hommes, sort du port, trompe la flotte ennemie à la faveur d'une éclipse, et aborde en Afrique. Alors, saisissant une torche, il déclare à ses soldats qu'il a fait vœu à Cérès et à Proserpine, pendant la traversée, de leur sacrifier ses vaisseaux, et il met le feu au sien; ses officiers l'imitent; les soldats, transportés d'enthousiasme, jurent de ne quitter l'Afrique que maîtres de Carthage. Ils y marchent aussitôt.

Cependant Hamilcar avait suivi la flotte. La vue de cet incendie lui donne l'idée d'une ruse habile. Il recueille les proues des vaisseaux grecs, fait voile sur Syracuse, annonce aux habitants qu'Agathocle a subi le plus complet désastre, et les somme de se rendre. Les débris des vaisseaux semblaient attester la vérité de ses

paroles. Violentes disputes dans la ville. Le plus grand nombre veut se rendre. Antander lui-même, frère d'Agathocle, et qui gouverne en sa place, va fléchir, quand paraît, en vue des murs, une galère richement pavoisée, d'où s'élèvent des chants de victoire. Elle évite avec adresse la flotte carthaginoise, se jette dans le port, et les habitants apprennent à la fois l'audace et le succès d'Agathocle. Toutes les dispositions changent; Hamilcar s'éloigne.

Nous ne pouvons raconter en détail les brillantes victoires d'Agathocle en Afrique. Deux cents villes, dit-on, sont prises ou passent dans son alliance. Les Numides lui fournissent des troupes. Ophellas, gouverneur de Cyrène, lui amène vingt mille hommes. Un traité est conclu entre eux : il est convenu qu'Ophellas aura toute l'Afrique, Agathocle la Sicile et le reste de l'Occident. Ainsi, les grands projets d'Alexandre recevront leur accomplissement, et la race grecque aura tout envahi[1].

Mais Agathocle commit alors un nouveau crime qui fut aussi, comme le crime l'est toujours, une grande faute. Par jalousie peut-être, ou par regret des promesses qu'il avait faites, il suscita un tumulte où il fit assassiner Ophellas. Ce meurtre détacha de lui une partie de ses nouvelles troupes, le força à en éloigner une autre, et jeta la méfiance dans le camp. Cependant il fut encore vainqueur. Mais les affaires de Sicile, d'abord favorables, s'étaient gâtées : les généraux appelaient Agathocle : il y passa, rétablit les choses, et soumit Agrigente, qui avait repris les armes. En son absence, deux divisions de son armée avaient été détruites en Afrique, et les Carthaginois, qui avaient fait de suprêmes efforts, tenaient la troisième assiégée. Agathocle ne retrouva plus que dix ou douze mille hommes épuisés par les combats,

1. C'est vers la même époque, et en Afrique, qu'Agathocle prit le titre de roi et la couronne, à l'imitation de tous les successeurs d'Alexandre.

découragés et divisés par les séditions. Une défaite qu'il éprouva accrut le désordre. Ses fils mêmes, qui exerçaient sous lui les principaux commandements, l'emprisonnèrent. Redevenu libre un instant, il s'échappa seul sur une trirème qui le ramena à Syracuse (307), tandis que Carthage remerciait ses dieux sanguinaires en leur immolant les plus beaux des prisonniers syracusains.

Agathocle s'était déjà montré plus d'une fois bien cruel : après le désastre d'Afrique, il devint atroce. Il apprit que ses fils avaient été massacrés par l'armée : sa tendresse pour eux le poussa à d'horribles vengeances. Syracuse fut inondée de sang : tous les parents des soldats de l'armée d'Afrique furent mis à mort. Au bout d'un an, il fit la paix avec Carthage, qui garda toutes les villes qu'elle avait précédemment occupées, moyennant trois cents talents et deux cent mille médimnes de blé. Le repos ne convenait pas à ce remuant génie. Il fit presque aussitôt de nouvelles entreprises. Il alla soumettre le pays des Bruttiens et s'emparer de Crotone; il occupa même Corcyre qui l'avait appelé contre les Macédoniens. Toutefois Carthage ne cessait pas d'occuper sa pensée, et, à l'âge de plus de soixante et dix ans, il faisait encore d'immenses préparatifs, et portait sa flotte à deux cents vaisseaux. La mort l'arrêta enfin.

Il avait voulu assurer le trône à son fils Agathocle. Un autre fils, Archagathos, un de ceux qui avaient péri en Afrique, avait laissé un enfant du même nom. Ce jeune prince, pour faire périr son aïeul, lui donna, dit-on, un cure-dent empoisonné qui ne le tua pas sur l'heure, mais lui causa d'effroyables tortures. En même temps Archagathos, à la suite d'un banquet auquel il avait convié son oncle dans une île, l'assassina et jeta son corps à la mer. Le vieux roi, hors d'état de punir le meurtrier de son fils, voulut du moins le priver de ce pouvoir qu'il avait essayé de conquérir par ses forfaits.

Il rendit la liberté aux Syracusains. Peu de jours après, il mourut au milieu d'horribles souffrances, et, suivant quelques-uns, fut placé sur le bûcher avant d'avoir rendu le dernier soupir (289).

Après cette tragique histoire des tyrans, viennent les fruits de la tyrannie, les révolutions, les guerres, les brigandages. La Sicile tomba dans la plus affreuse confusion. Les mercenaires d'Agathocle la ravageaient; ils s'établirent à Messine et se firent redouter des deux côtés du détroit, sous le nom de Mamertins. Carthage s'allia avec eux, et ses troupes vinrent assiéger Syracuse. Ce fut alors que les Syracusains appelèrent Pyrrhus qui refoula les Carthaginois à l'ouest. L'échec qu'il essuya devant Lilybée, l'insubordination des Siciliens, la tyrannie qu'il fit peser sur eux, l'empêchèrent d'achever la délivrance de l'île, et il se retira, comme il était venu, en aventurier, pillant les temples sur sa route.

On connaît le mot qu'il dit en quittant la Sicile : « Quel beau champ de bataille nous laissons aux Romains et aux Carthaginois ! » Pour tenir tête à Carthage, maîtresse incontestée de l'Afrique, il n'était plus question de Syracuse, elle n'était pas de force. Elle le sentit si bien qu'elle renonça elle-même à son ancienne politique, et que sous Hiéron, qui la gouverna sagement de 275 à 215, elle se résigna d'abord au rôle d'alliée de Carthage contre Rome, d'où venait désormais le plus grand danger. Vaincu avec Carthage, Hiéron obtint de Rome cinquante ans de paix, et la domination paisible de plusieurs villes de la Sicile : période qui nous mène jusqu'en 212, où Syracuse, après avoir bravé toutes les forces d'Athènes, et tant de fois celles de Carthage, succomba vaillamment sous l'épée de Rome. Du moins à la dernière page de son histoire parut encore un grand nom : Archimède.

C'est Rome, on le voit, que nous trouvons partout, à

la mort des peuples grecs, pour recueillllir leur héritage. « Comme la mer reçoit tous les fleuves, dit le rhéteur Aristide, ainsi l'empire romain reçoit et garde toutes les nations. »

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

ERRATA.

TOME I.

P. 24, l. 17, *au lieu de :* qui remplace la foi au surnaturel par....
mettez · qui, à la foi au surnaturel, substitue.
109, 19, *au lieu de :* chap. XIII, *lisez :* chap. XV.
153, 6, *au lieu de:* (chap. XVI), *lisez :* (t. II, p. 161).
281, 23, *au lieu de :* Botte, *lisez :* Botta.
360, 30, des rois, *ajoutez :* Darius lui donna trois villes d'Asie que ses descendants gardèrent.
435, 4 de la note, *supprimez :* et n'en pouvant rien dire.
435, 5 de la note, *ajoutez* après guerres médiques : ni au chap. CXII du liv. I.

TOME II.

119, dernière ligne, *au lieu de :* tels, *lisez :* telles.
219, dernière ligne de la note, *au lieu de:* be, *lisez :* bei.
435, dernière ligne, *au lieu de :* sutout, *lisez:* surtout.

TABLE DES CHAPITRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

CINQUIÈME PÉRIODE.

Lutte de Sparte et d'Athènes.

SIXIÈME PÉRIODE.

Suprématie de Sparte; lutte avec Thèbes.

SEPTIÈME PÉRIODE.

Suprématie de la Macédoine.

HUITIÈME PÉRIODE.

La ligue achéenne.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME



